



HAL
open science

L'image de l'Albanie à partir des récits de voyage des XIXe et XXe siècles, notamment à travers les œuvres de Mary Edith Durham (*High Albania*, 1909), Alexandre Degrand (*Souvenirs de la Haute-Albanie*, 1901), Ugo Ojetti (*L'Albania*, 1902)

Olimpia Gargano

► To cite this version:

Olimpia Gargano. L'image de l'Albanie à partir des récits de voyage des XIXe et XXe siècles, notamment à travers les œuvres de Mary Edith Durham (*High Albania*, 1909), Alexandre Degrand (*Souvenirs de la Haute-Albanie*, 1901), Ugo Ojetti (*L'Albania*, 1902). Littératures. Université Nice Sophia Antipolis; Università degli studi di Napoli "L'Orientale", 2015. Français. NNT : 2015NICE2003 . tel-02493614

HAL Id: tel-02493614

<https://theses.hal.science/tel-02493614>

Submitted on 28 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ
**FRANCO
ITALIENNE**

UNIVERSITÀ
**ITALO
FRANCESE**

UNIVERSITÉ NICE SOPHIA ANTIPOLIS
C. T. E. L.

Thèse de Doctorat en Cotutelle Internationale
Discipline : Littérature Comparée

**L'image de l'Albanie à partir des récits de voyage
des XIX^e et XX^e siècles,
notamment à travers les œuvres de
Mary Edith Durham (*High Albania*, 1909),
Alexandre Degrand (*Souvenirs de la Haute-Albanie*, 1901),
Ugo Ojetti (*L'Albania*, 1902)**

présentée par

Olimpia Gargano

Directeur de thèse : Odile Gannier

Codirecteur : Paolo Amalfitano

Soutenue à Nice le 27 février 2015

Jury

Paolo Amalfitano

Professeur de Littérature Anglaise
Università « L'Orientale », Naples

Sylvie Ballestra-Puech

Professeur de Littérature Comparée
Université Nice Sophia Antipolis

Odile Gannier

Professeur de Littérature Comparée
Université Nice Sophia Antipolis

Monica Genesin

Professeur de Langue et Littérature Albanaise
Università del Salento, Lecce (Rapporteur)

Donatella Izzo

Professeur de Littérature Nord-Américaine
Università « L'Orientale », Naples

Philippe Marty

Professeur de Littérature Comparée
Université Montpellier III (Rapporteur)

a G., per sempre

Résumé en français

Tout en étant au beau milieu de la mer Méditerranée, l'Albanie est demeurée longtemps l'un des pays européens les plus méconnus. Aux yeux des autres Européens, ce pays qui depuis la fin du XV^e siècle était resté pendant presque cinq cents ans sous la domination ottomane était un mystérieux avant-poste de l'Islam au cœur de l'Europe. Ce fut seulement au tout début des années 1800 qu'on commença à l'inclure parmi les destinations du « Grand Tour ».

Cette recherche a visé à dégager les typologies de la représentation par lesquelles des voyageurs, des écrivains et des artistes européens virent le pays, ses coutumes et ses gens, en en donnant celles qui allaient devenir les « images » par lesquelles l'Albanie était conçue par les étrangers. Les sources abordées vont du début du XIX^e siècle (quand le pays fit son entrée dans le panthéon de la littérature européenne grâce au *Pèlerinage de Childe Harold* de Lord Byron) aux années 1940. À partir d'un *corpus* primaire comprenant les *Souvenirs de la Haute-Albanie* du consul français Alexandre Degrand, *L'Albania* de l'écrivain-journaliste italien Ugo Ojetti, et *High Albania* de l'Anglaise Mary Edith Durham, dont le complexe travail ethno-anthropologique a fait l'objet d'une analyse spécifique, le champ d'observation s'est élargi jusqu'à inclure un large éventail de textes allant des récits diplomatiques aux journaux de voyage, des œuvres fictionnelles aux articles de presse.

En outre, dans la conviction que, dans le processus de la création de l'image de l'Autre, une place éminente revient au *corpus* iconologique, une attention particulière a été portée au côté proprement figuratif des œuvres littéraires, consistant en des gravures, des croquis et d'autres formes de la visualisation par lesquelles on illustre des sujets albanais ; leur observation a constitué un outil complémentaire aux fins de l'identification du réseau historico-conceptuel où prit forme l'image de l'Albanie.

Enfin, une étude à part entière a été consacrée à un cas assez particulier de la représentation, consistant en des ouvrages se déroulant dans des pays fictionnels inspirés de l'Albanie ; rédigés entre la fin du XIX^e et nos jours, ils montrent une concentration de clichés et de stéréotypes, constituant ainsi un test réactif pour détecter certaines des sources de l'image de l'Albanie dans le courant dominant contemporain.

MOTS-CLÉS : LORD BYRON, ALEXANDRE DEGRAND, MARY EDITH DURHAM, GÉOCRITIQUE, LITTÉRATURE DE VOYAGE, UGO OJETTI

GÉOGRAPHIQUE : ALBANIA, BALKANS, TURQUIE OTTOMANE

CHRONOLOGIQUE : XIX^e SIÈCLE, XX^e SIÈCLE

Abstract in English

Although being in the middle of the Mediterranean Sea, Albania has long been one of the less known European countries. In the view of other Europeans, this country which had remained for nearly five hundred years under Ottoman rule, was a mysterious outpost of Islam in the heart of Europe. It was only in the early 1800s which it began to be considered worthwhile to include among the *Grand Tour* destinations.

This research has been aimed at detecting and identifying representation patterns through which travellers, writers and European artists saw this country, its customs and its people, thereby shaping those who were to become the « images » by which Albania was conceived by foreigners. The sources range from early XIXth (when Albania entered the pantheon of European literature through Byron's *Childe Harold's Pilgrimage*) to the 1940s. Starting from a primary corpus consisting of *Souvenirs de la Haute-Albanie* by the French consul Alexandre Degrand, *L'Albania* by the Italian writer and journalist Ugo Ojetti, and *High Albania* by the English Mary Edith Durham, whose innovative ethno-anthropological work has been subjected to a specific analysis, our observation field widened to include a broader survey of works ranging from diplomatic accounts to travel diaries, from fictional novels to newspaper articles.

Moreover, in the belief that, in the processus of creating the image of the Other, a prominent place belongs to the iconological corpus, a particular attention has been paid to the visual side of the literary works, namely to the engravings, sketches and other representational forms through which European literature illustrated Albanian subjects. Observing them has been a complementary tool for identifying the historical and conceptual framework in which the image of Albania took shape.

Finally, a specific study has been devoted to a rather particular case of representation, consisting of works taking place in fictional countries inspired by Albania. Written from the late XIXth century to the present day, they show a rather high concentration of clichés and stereotypes scattered throughout European literature, thus acting as a reactive test to detect some of the sources of the current image of Albania.

KEYWORDS: LORD BYRON, ALEXANDRE DEGRAND, MARY EDITH DURHAM, GEOCRITICISM, TRAVEL LITERATURE, UGO OJETTI

GEOGRAPHIC: ALBANIA, BALKANS, OTTOMAN EMPIRE

CHRONOLOGICAL: XIXTH CENTURY, XXTH CENTURY

Riassunto in italiano

Pur essendo nel cuore del Mediterraneo, l'Albania è stata a lungo uno dei Paesi europei meno conosciuti. Agli occhi del resto d'Europa, questo Paese rimasto per quasi 500 anni sotto la dominazione ottomana rappresentava un misterioso avamposto dell'Islam di fronte alle coste italiane; fu soltanto agli inizi del 1800 che cominciò a essere considerato una meta da inserire fra le tappe del *Grand Tour*.

Questa ricerca ha mirato a identificare i modelli di rappresentazione attraverso cui viaggiatori, scrittori e artisti europei hanno visto l'Albania, le sue tradizioni e il suo popolo, dando così origine a quelle che sarebbero diventate le sue «immagini» nella percezione collettiva. Le fonti vanno dai primi del XIX secolo, quando il Paese entrò nel pantheon della letteratura internazionale grazie al *Childe Harold* di Lord Byron, al 1940.

Il *corpus* originario, costituito dai *Souvenirs de la Haute-Albanie* del console francese Alexandre Degrand, da *L'Albania* dello scrittore-giornalista italiano Ugo Ojetti, e da *High Albania* dell'inglese Mary Edith Durham, la cui complessa e innovativa opera etno-antropologica è stata oggetto di analisi specifica, si è ampliato fino a comprendere un campo d'indagine che va dai diari di viaggio ai resoconti diplomatici, dalla narrativa alla stampa periodica.

Inoltre, nella convinzione che nella creazione dell'immagine dell'Altro un posto rilevante spetta alla rappresentazione visuale in se stessa, è stata dedicata particolare attenzione al versante figurativo dell'opera letteraria, consistente in dipinti, schizzi e altre forme della visualizzazione attraverso cui la letteratura europea ha rappresentato temi e motivi albanesi. La loro osservazione ha fornito ulteriori strumenti di analisi del quadro storico e concettuale in cui ha preso forma l'immagine dell'Albania.

Infine, uno studio specifico è stato dedicato a una tipologia di rappresentazione alquanto particolare, fatta di testi narrativi ambientati in paesi immaginari ispirati all'Albania. Scritti tra la fine del XIX secolo e i giorni nostri, essi offrono un'elevata concentrazione di cliché e stereotipi sparsi nella letteratura di viaggio, fornendo un repertorio utile a individuare alcune delle fonti dei più diffusi modelli di rappresentazione dell'Albania.

PAROLE CHIAVE: LORD BYRON, ALEXANDRE DEGRAND, MARY EDITH DURHAM, GEOCRITICA, LETTERATURA DI VIAGGIO, UGO OJETTI

GEOGRAFICO: ALBANIA, BALCANI, IMPERO OTTOMANO

CRONOLOGICO: XIX SECOLO, XX SECOLO

INTRODUCTION

Au cours du dernier quart de siècle, l'Albanie, qui est en Europe et pourtant n'en fait pas partie, a été à peine touchée par les voyageurs, qui sont allés plus loin, en Asie et en Afrique, mais ont ignoré les rivages orientaux de l'Adriatique. [...] En Europe, les employés des postes avaient eux aussi de vagues notions concernant notre localisation. Une fois, une lettre visiblement adressée en « Albanie » fut envoyée en Amérique et retournée d'Albany, NY, avec l'inscription : « Essayez en Europe ». D'un colis, qui avait été envoyé d'Angleterre, on n'avait plus entendu parler pendant des mois, jusqu'à ce que, un beau jour, apparût un postier turc nous le ramenant sain et sauf¹.

Wadham Peacock, *Albanie, l'enfant trouvé des États d'Europe* (1914)

Ainsi écrivait il y a cent ans le secrétaire du Consul britannique en mission dans la ville de Shkodra ; dans ces mois-là, l'Albanie attirait l'attention internationale du fait qu'elle était le plus jeune État européen, ayant déclaré son indépendance le 28 novembre 1912.

De ces quelques lignes tirées du livre de Peacock se dégagent deux des marqueurs les plus puissants de l'Albanie dans la perception des voyageurs étrangers, à savoir son « altérité » par rapport à l'Europe, ainsi que le — pratiquement éternel — manque de connaissance à son égard.

Pourtant, au début du XX^e siècle le pays avait désormais été parcouru, photographié, peint et décrit d'un bout à l'autre de ses rivages ioniens et adriatiques jusqu'à ses puissantes chaînes montagneuses, coffres-forts longtemps inexpugnables de traditions millénaires. Il restait que, selon un bizarre phénomène observé par Bertrand Westphal, il venait immanquablement d'être découvert.

L'Albanie est bien la dernière *terra incognita* d'Europe. Mais, au cours des années qui ont précédé la première guerre mondiale, et en cela qu'elle paraissait aussi vierge que la neige qui couvrait ses montagnes, l'Albanie a fini par faire l'objet d'un étrange paradoxe : elle ne cessait d'être explorée pour la première fois².

¹ Wadham Peacock, *Albania, the Foundling State of Europe*, New York, D. Appleton & Company, 1914, p. 2 ; p. 5. « During the past quarter of a century Albania, being in Europe and yet not of it, has hardly been touched by travellers, who have gone further afield to Asia and Africa, but have passed by the eastern shores of the Adriatic. [...] The postal officials, too, in Europe had vague notions as to our whereabouts. A letter plainly addressed 'Albania' was once sent to America, and returned from Albany, N.Y., with the inscription, 'Try Europe'; and a parcel, after having been despatched from England, was no more heard of for months, until one fine day a Turkish postman arrived with it safe and sound. » (Trad. pers.).

² Bertrand Westphal, « Et l'Albanie se réveilla au petit matin du reportage », in Myriam Boucharenc, Joëlle Deluche (dir.), *Littérature et Reportage*, Limoges, PULIM, 2001, p. 239.

Par un curieux mécanisme se reproduisant au fil des siècles, le *topos* de la « découverte » de l’Albanie s’est pérennisé jusqu’ici, exactement comme s’il n’y avait pas eu un nombre très considérable de voyageurs parcourant le pays en long et en large et le décrivant dans toutes sortes d’ouvrages. En fait, en abordant les modalités de sa représentation dans la littérature européenne des deux derniers siècles, l’un des traits qui s’imposent à l’attention est justement cette sorte de mystère qui l’entourait dans le cadre de la perception commune : à une époque où les explorations géographiques et les voyages d’outre-mer avaient désormais rendu familiers des territoires beaucoup plus éloignés, l’Albanie, comme d’ailleurs la plupart des Balkans, demeurait quasiment « inconnue ». Aux yeux des autres Européens, ce pays qui depuis la fin du XV^e siècle était resté pendant presque cinq cents ans sous la domination ottomane était un avant-poste de l’Islam au cœur de l’Europe ; et, tout comme le dit le titre du livre cité ci-dessus, il demeura longtemps « l’enfant trouvé de l’Europe ».

Il est également vrai que les Américains n’étaient pas les seuls à avoir des problèmes pour identifier la localisation de l’Albanie. Encore dans les années 1920, l’écrivaine suisse Noëlle Roger rapporta cet épisode qui lui avait été raconté par un évêque albanais lorsqu’elle accompagnait dans ses missions scientifiques son mari, l’anthropologue Eugène Pittard.

En face de lui, l’évêque d’Alessio³, en gilet de soie couleur de pourpre, parle un français nuancé. Ses traits fins, rayonnant d’intelligence, tout à coup se sont crispés d’ironie. [...] Il s’étonne que l’Albanie soit à ce point inconnue, ignorée des Européens. Il a vu un haut dignitaire du clergé catholique qui lui dit aimablement : « J’ai été en Albanie » « Où cela, Éminence ? » « À Zagreb. » « L’Albanie, c’est un peu plus au Sud, Éminence. » « Ah ! non, je voulais dire à Spalato⁴ ».

Si tel était l’état des connaissances effectives, en revanche il y avait énormément de clichés, voire de préjugés, pratiquement universellement partagés, comme le montre un épisode raconté par Mary Edith Durham qui, lors de son premier voyage en terres balkaniques au début du XX^e siècle, fut étonnée par les dires d’un voyageur hongrois lui

³ À savoir Lezha, dans le nord-ouest du pays.

⁴ Noëlle Roger, « Sur les chemins de l’Albanie », *Revue des Deux Mondes*, Tome XI^e, Paris, Bureau de la Revue des Deux Mondes, 1922, p. 103-104. Dans ce temps-là, la ville de Split (en italien, *Spalato*) faisait partie du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes ; le manque d’information correcte en matière de topographie balkanique aboutissait à une sorte d’interchangeabilité qui, comme on le verra plus loin, demeure l’un des traits dominants dans la perception de cette région.

assurant qu'au cœur de l'Afrique il y avait « une tribu d'Arabes encore *plus féroces que les Albanais*⁵ ».

Le corpus

Les typologies de la représentation de l'Albanie abordées dans le cadre de cette étude remontent au début du XIX^e siècle. Notre recherche vise à identifier les modalités par lesquelles des voyageurs, des écrivains et des artistes européens *virent* le pays, ses coutumes et ses gens, donnant les tesselles de la mosaïque composant l'image ou, pour mieux dire, les images telles qu'elles sont parvenues jusqu'à nos jours.

Il est curieux de constater, même en Italie, le manque de connaissance à l'égard de ce pays qui, en plus d'être notre voisin d'en face, avait partagé pendant un certain temps nos fortunes (ou pour mieux dire, nos mauvaises fortunes) politiques quand, suite à l'occupation fasciste du 7 avril 1939, il devint partie du Royaume d'Italie.

Cependant, les liens entre ces deux rivages de l'Adriatique remontent beaucoup plus loin. Sans pour autant négliger les intenses rapports politico-commerciaux qui à l'époque romaine se concrétisèrent dans la construction de la *via Egnatia*, la voie consulaire qui en prolongeant la voie Appienne reliait l'Italie du sud à Byzance en passant par Dyrrachium et Apollonie d'Illyrie (toutes les deux situées dans l'actuelle Albanie), il faut garder à l'esprit que, depuis la fin du Moyen Âge, de la Campanie jusqu'à la Sicile il y eut d'importantes implantations de familles albanaises qui donnèrent lieu à de véritables enclaves linguistico-culturelles ayant gardé jusqu'à nos jours leurs propres usages et traditions. De ces communautés, connues sous le nom de « pays arbëreshë », sortirent bon nombre d'écrivains, historiens et philologues très actifs dans le mouvement pour l'indépendance italienne (le *Risorgimento*) où se réfléchissaient leurs aspirations à l'indépendance de l'Albanie.

En tant que porteur d'une culture spécifique qui nécessiterait des études à part entière, le domaine arbëreshë n'a pas fait l'objet de notre observation, si ce n'est qu'à l'égard des rapports existant avec les écrivains européens abordés ici. En revanche, le regard sur l'Albanie « italienne » en est l'un des faisceaux imagologiques principaux, à partir de l'analyse de *L'Albania* (1902) du journaliste et écrivain Ugo Ojetti, qui est l'un des trois textes qui constituent le noyau originel de cette recherche, les autres étant les

⁵ Mary Edith Durham, *Through the Lands of the Serb*, London, Edward Arnold, 1904, p. 18 : « a tribe of Arabs in the centre of Africa *even more ferocious than the Albanians* ». (Trad. pers.). C'est nous qui soulignons.

Souvenirs de la Haute-Albanie (1901) du consul français Alexandre Degrand, et *High Albania* (1909) de la peintre et ethnographe anglaise Mary Edith Durham, l'auteur à qui cette étude consacre le plus d'espace en raison de l'importance de l'ensemble de son œuvre dans le domaine des études balkanistiques.

Rédigées au cours de la même décennie, ces œuvres ont été choisies aussi bien pour leur contiguïté temporelle, permettant de comparer des représentations réalisées dans le même laps de temps par des observateurs appartenant à des aires linguistico-culturelles différentes, que pour l'éventail de leurs volets textuels, allant du récit de voyage proprement dit au reportage, du carnet de croquis à l'étude ethno-anthropologique.

En ce qui concerne les scénarios de la représentation, tant dans les *Souvenirs* d'Alexandre Degrand que dans *High Albania* d'Edith Durham, comme d'ailleurs cela apparaît déjà de leurs titres, le focus du récit est le nord du pays, que dorénavant nous appellerons la « Haute Albanie », cela étant, comme on le verra, une dénomination dont la forte valeur connotative va bien au-delà de la simple indication topographique.

Il s'agissait des régions les plus méconnues de la déjà peu connue Albanie, des terres ayant une renommée qui évoquait le mystère et la peur dans le reste de l'Europe, où les rapports interpersonnels, les usages, et plus généralement la vie sociale dans son entier étaient strictement réglementés par le *Kanun*, le code de droit coutumier qui, à cause de ses sévères prescriptions, était connu sous le nom de « code de sang ».

Par contre, le récit de l'Italien Ojetti couvre l'ensemble du pays, comme on pourrait s'attendre d'une collection de reportages (telle était originellement *L'Albania*, avant d'être publiée en volume) nés de la nécessité de donner des informations sur un pays qui dans ce début du XX^e siècle allait rentrer de plus en plus dans l'orbite des intérêts économique-politiques italiens.

La représentation : espaces et temps

L'Albanie fit son entrée dans l'imaginaire littéraire du XIX^e siècle selon des coordonnées espace-temps assez aisément identifiables. Il est important de noter que l'espace géographique auquel font référence la plupart de récits abordés par notre analyse était plus vaste que les confins politiques de l'Albanie actuelle, en ce que jusqu'à la fin du XIX^e siècle les terres que les voyageurs représentaient comme albanaises (en tant que peuplées par des majorités albanophones) comprenaient des régions qui aujourd'hui font partie d'autres États. Plus précisément, elles consistaient en

quatre *vilayets* (les divisions administratives ottomanes) compris entre l'actuel Kosovo, le sud-ouest de la Macédoine et la région de Janina, actuellement dans le nord-ouest de la Grèce. Dans ces temps-là, la toile de fond où se joua sa représentation était située dans ses territoires à la frontière avec la Grèce, gouvernés par le puissant pacha Ali ; originaire de la petite ville albanaise de Tepelena, il gagna son pouvoir personnel tout en demeurant formellement au service de l'Empire ottoman.

Nommé en 1787 gouverneur de la ville épirote de Janina, jusqu'à son assassinat en 1822, Ali Pacha fit de sa cour un centre de relations internationales, un point de passage incontournable pour des diplomates, des artistes et des savants en provenance de toute l'Europe.

Son tempérament volcanique, impitoyable envers ses ennemis personnels et munificent à l'égard de ses hôtes, la magnificence de ses demeures où il fit bâtir des merveilles architecturales par les constructeurs les plus qualifiés venant de partout, véhiculèrent l'image d'un territoire et de gens qui, tout en étant à proximité immédiate de la Grèce, révélaient des coutumes, une langue et des traditions tout à fait singulières, ce qui offrit une mine de sujets narratifs qui ne tardèrent à être exploités par nombre d'écrivains et de peintres.

En quelques décennies, les échos des gestes d'Ali Pacha se propagèrent jusqu'à donner naissance à un espace imagologique à part entière : des lieux tels que Janina, Tepelena et leurs alentours devinrent des points de repère incontournables pour les voyageurs. Tout comme cela se produirait plus tard pour la Haute Albanie, le sud du pays devint l'un de ces « espaces-archipels⁶ » au cœur de l'analyse géocritique, qui par l'abondance et la variété des témoignages constituent des environnements idéaux pour l'analyse de la représentation. Autrement dit, des *espaces* où le croisement entre les identités culturelles et les regards multiples des voyageurs produisent des « interactions entre espaces humains et littérature⁷ » qui s'avèrent aussi fructueux pour l'analyse intertextuelle.

En ce qui concerne les coordonnées temporelles, tout en retraçant des pistes plus anciennes, notre analyse a pris comme son point de départ l'année 1805, où fut publié le

⁶ Cf. Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes », in Bertrand Westphal (dir.), *La Géocritique : mode d'emploi*, Limoges, Pulim, Presses Universitaires de Limoges, 2000.

⁷ Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes », *op. cit.*, p. 17.

*Voyage*⁸ du médecin, antiquaire et diplomate français François C. H. L. Pouqueville. Son troisième volume, entièrement consacré à l'Albanie, fut rédigé sur la base de témoignages d'autrui alors que l'auteur était prisonnier des Turcs : dans ce sens, il s'avère être un voyage littéraire au sens propre du terme. Pourtant, malgré le fait que cette Albanie-là avait été créée par un visiteur, pour ainsi dire, *in absentia* par rapport aux lieux qu'il décrivait, l'œuvre eut tellement de succès qu'Ali Pacha nomma Pouqueville consul général de Janina.

Néanmoins, la véritable entrée de l'Albanie dans le panthéon de la littérature européenne se fit à la suite de la publication, en 1812, du *Pèlerinage de Childe Harold*, qui avait été conçu alors que Lord Byron et son compagnon de voyage John Cam Hobhouse passaient quelques semaines entre Tepelena et Janina en tant qu'hôtes du pacha Ali.

Pris dans leur ensemble, l'œuvre byronienne et les *Travels* de Hobhouse forment un *corpus* d'une importance considérable dans le domaine de la langue et de la culture albanaise. Les vers byroniens ouvrirent la voie à d'innombrables visiteurs qui tout au long du XIX^e siècle parcoururent le sud du pays en ayant le *Childe Harold* comme guide de voyage. Cependant, malgré le fait que depuis lors le pays fut décrit par des centaines de voyageurs, écrivains, journalistes, géographes, linguistes, ethnographes, naturalistes et historiens, la quasi-totalité des récits fourmillaient d'expressions d'émerveillement et de sentiments de découverte face à des lieux qu'on ne manquait jamais de définir comme « mystérieux », « inconnus », tout à fait « inexplorés ».

Compte tenu de l'abondance des œuvres qui lui furent consacrées ainsi que du mystère qui en même temps continuait à l'entourer, on dirait que l'Albanie devint une partie du Grand Tour à l'insu des Grands touristes eux-mêmes. À bien des égards, c'est une condition qui ne demeure pas moins vraie de nos jours, où elle n'a commencé à redevenir librement accessible que depuis une vingtaine d'années, après un demi-siècle de dictature qui l'avait recouverte de la cape d'invisibilité, une *tarnkappe* doublement hantée sous laquelle l'Albanie avait disparu aux yeux du monde, et vice-versa.

⁸ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, et dans plusieurs autres parties de l'Empire Ottoman pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801*, Paris, Gabon, 1805.

La toile de fond : un Orient à part entière

Dans son profil général, le réseau imagologique de l'Albanie — et des Albanais — tient de plusieurs domaines, concernant à la fois les Balkans, la « Turquie européenne » (comme l'on appelait cette partie de l'Europe soumise à l'Empire Ottoman) et l'Orient, en entendant par cela le large domaine de la représentation englobant les Ailleurs de l'Occident.

Par le biais des réseaux plus spécifiquement littéraires qui constituent le cadre de base de cette étude, notre observation a porté sur la mise en lumière des mentalités et des idées qui les sous-tendaient. À partir des trois œuvres au cœur de notre recherche, le terrain d'enquête s'est élargi à un ensemble plus vaste afin d'y retracer les récurrences à la fois thématiques et discursives (expressions figées, lieux communs, clichés et stéréotypes de la représentation) qui constituent les constantes formelles et idéologiques des « constellations mythiques⁹ » sous lesquelles prirent forme les images de cet Ailleurs intra-européen.

À cet égard, en nous appuyant sur les outils analytiques forgés par Jean-Marc Moura, nous faisons référence aux caractères de ce qu'il appelle les « trois Orient » extra-européens (l'Asie, l'Afrique, l'Orient musulman et byzantin) : en fait, à la lumière de notre observation, il nous semble acceptable d'encadrer comme un « Orient » à part entière cet espace de la représentation qui a été longtemps perçu comme étant lui-même en dehors de l'Europe.

Pour ne citer que l'un des exemples les plus récents de la perception de l'Albanie comme un pays aux marges du monde occidental, un quotidien américain le qualifie, fin 2013, de « pauvre morceau d'un pays s'accrochant au bord de l'Europe¹⁰ », en exprimant ainsi tant une marginalité topographique qu'un jugement de valeur. On pourrait en inférer que, cent ans après la publication du livre de Wadham Peacock cité en ouverture, c'est toujours le portrait de l'« enfant trouvé de l'Europe » qui ressurgit aux yeux des observateurs internationaux.

⁹ Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 4.

¹⁰ Shashank Bengali, « Albania asked to host destruction of Syria's chemical arsenal », *Los Angeles Times*, 10 novembre 2013. « A poor sliver of a country clinging to the edge of Europe ». (Trad. pers.).

Une étrangère doublement intime

Il convient également de noter que cette partie de l'Est européen désignée par le nom de Balkans n'est pas prise en compte par l'orientalisme défini par Edward Said¹¹, dont elle diffère par nombre de facteurs. En fait, tout en étant au cœur de l'Europe, l'Orient balkanique se différencie des autres « Orients » méditerranéens, ne serait-ce que pour son entité historico-géographique concrète, se détachant par cela de l'Orient plutôt indistinct construit par Said. En revanche, l'analyse de cet espace de la représentation peut bien profiter des outils spécifiques élaborés par Maria Todorova dans son essai¹² fondateur du « balkanisme » en tant que catégorie analytique à part entière, se télescopant avec l'orientalisme de type saidien.

À en juger par les clichés qui au fil des siècles ont parsemé les publications en matière de questions balkaniques, la région était perçue comme un lieu de turbulences continues. Si le qualificatif le plus répandu était celui de « poudrière de l'Europe » qui lui avait été attribué bien avant que l'assassinat à Sarajevo de l'archiduc François-Ferdinand n'aboutît à l'éclatement de la Première Guerre mondiale, la perception des Balkans comme lieu d'atrocités inouïes ne s'arrête pas aux siècles passés. Au contraire, encore de nos jours, un journaliste anglais a comparé les « peuples balkaniques » (il est à noter que tant le territoire que ses habitants sont toujours qualifiés d'un terme collectif, une sorte d'énorme chaudron bouillonnant d'ingrédients forcément assemblés, comme si chacun de ses pays n'avait pas des identités culturelles, historiques, linguistiques tout à fait différentes parmi eux) avec les indigènes de l'Amazonie, faisant d'une pierre deux coups.

La férocité des peuples balkaniques a parfois été si primitive que les anthropologues les ont comparés aux Yanomami de la forêt amazonienne, l'une des tribus les plus sauvages et primitives du monde. Jusqu'à la fin du siècle présent, quand le reste de l'Europe était préoccupé autant des convenances que des réformes sociales, des Balkans arrivaient encore des rapports concernant des têtes des ennemis décapités, présentées comme des trophées sur des plats d'argent comme des repas de la victoire. [...] Les livres d'histoire les indiquent comme des terres d'assassinats et de vengeance avant que n'y arrivassent les Turcs, et longtemps après leur départ¹³.

¹¹ Cf. Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1979.

¹² Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 2009.

¹³ Michael Nicholson, *Natasha's Story*, London, Pan Books, 1994, p. 1. « The ferocity of the Balkan peoples has at times been so primitive that anthropologists have likened them to the Amazon's Yanomamo, one of the world's most savage and primitive

Le nom même des Balkans a été à l'origine d'expressions ayant des significations négatives ; dans un dictionnaire italien des néologismes paru au début du XX^e siècle, l'écrivain et lexicologue Alfredo Panzini introduisait le terme « balkanique » sous le sens figuré de « agité, pas fiable, prêt à se révolter, à la violence, au complot ; prônant les troubles politiques¹⁴ ». Dans pratiquement tous les dictionnaires contemporains, le verbe « balkaniser » indique la création d'une situation de désordre et de fragmentation politique.

Une occurrence assez inusuelle se trouve dans le récit rédigé par la Britannique Rebecca West à la suite de son voyage en Yougoslavie en 1937 : en déclarant que dans son imaginaire les Balkans avaient toujours été associés à la violence, elle s'en prenait aux Français, qui selon ses dires utilisaient ce terme comme une insulte, comme elle l'avait entendu de ses propres oreilles.

La violence était, en effet, tout ce que je savais des Balkans : tout ce que je savais des Slaves du Sud. J'en tirais la connaissance des souvenirs de mes premiers intérêts pour le libéralisme, des feuilles mortes de cette jungle de brochures, attachées avec de la ficelle dans les coins les plus poussiéreux de magasins de pacotille, et plus tard des préjugés des Français, qui utilisent le mot « Balkan » comme un terme d'insulte pour désigner un type de barbare *rastaquouère*. A Paris, réveillée dans une chambre d'hôtel par la vie insuffisamment privée de mes voisins, j'entendis résonner trois gifles violentes, et la voix d'une femme s'écriant à travers les sanglots « Balkan ! Balkan ! ». Une fois, à Nice, alors que j'étais assise à manger de la langouste à l'extérieur d'un petit restaurant sur le port, il y eut des coups de feu, un marin sortit en vacillant du bar à côté, et la propriétaire courut après lui, en criant : « Balkan ! Balkan ! ». Il avait vidé son revolver dans le miroir derrière le comptoir¹⁵.

tribes. Up until the turn of the present century, when the rest of Europe was concerned as much with social etiquette as with social reform, there were still reports from the Balkans of decapitated enemy heads presented as trophies on silver plates as victory dinners. [...] The history books show it as a land of murder and revenge before the Turks arrived and long after they departed ». (Trad. pers.).

¹⁴ « Irrequieto, malfidato; pronto alla rivolta, alla violenza, alla congiura; corrivo al disordine politico. » Alfredo Panzini, *Dizionario moderno delle parole che non si trovano nei dizionari comuni*, Milano, Hoepli, 1905, cité par : Salvatore Battaglia (éd.), *Grande Dizionario della Lingua Italiana*, Torino, UTET, 1962, vol. II, p. 1, s. v. « balcanico ».

¹⁵ Rebecca West, *Black Lamb and Grey Falcon. A Journey through Yugoslavia*, Canongate Books, Édition Kindle e-livre, 2011, p. 21. « Violence was, indeed, all I knew of the Balkans: all I knew of the South Slavs. I derived the knowledge from memories of my earliest interest in Liberalism, of leaves fallen from this jungle of pamphlets, tied up with string in the dustiest corners of junk-shops, and later from the prejudices of the French, who use the word 'Balkan' as a term of abuse, meaning a *rastaquouère* type of barbarian. In Paris, awakened in a hotel bedroom by the insufficiently private life of my neighbours, I have heard the sound of three slashing slaps and a woman's voice crying through sobs, 'Balkan! Balkan!' Once in Nice, as I sat eating langouste outside a little restaurant down by the harbour, there were some shots, a sailor lurched out of the next-door bar, and the proprietress ran after him,

Cependant, tout en participant évidemment des grilles de lectures encadrant les Balkans, l'Albanie a été représentée comme un espace particulier par rapport à ses voisins, en demeurant longtemps le dernier pays inconnu de l'Europe, un véritable eldorado pour les anthropologues et toutes sortes de chercheurs ou de simples voyageurs souhaitant sortir hors des sentiers battus.

Cela a donné naissance à une sorte d'interespace imagologique d'où la représentation de l'Albanie se détache par des spécificités historico-culturelles ainsi que par ce qui nous semble être l'un de ses déterminants spécifiques les plus remarquables, à savoir le facteur linguistique, en ce que l'albanais est un *unicum* au sein des langues indo-européennes.

Une telle « étrangeté » fut saisie par le consul Alexandre Degrand : en fait, tout en ayant beaucoup voyagé lors de ses missions diplomatiques, à son arrivée dans le nord du pays l'auteur des *Souvenirs de la Haute-Albanie*¹⁶ en reçut l'impression d'un lieu flottant dans une dimension intemporelle, en décalage indéfini avec le reste de l'Europe, et qui le frappa par ses particularités langagières.

Se trouver avec ses vêtements européens dans ce grouillis de costumes d'un autre âge, parmi ces hommes guerriers et armés, parlant un idiome aux sonorités étranges et inconnues, une langue peut-être préhistorique, produit une sensation de gêne ; seule la recherche de bibelots souvenirs, d'un inconnu de curiosité mal définie, vous y retient en vous faisant perdre de vue ou négliger votre propre singularité, note fautive dans ce milieu [...] Caractère, mœurs, langage, croyance, tout les sépare des autres peuples des Balkans ; ils n'ont avec eux aucune affinité : Herzégoviniens, Bosniaques, Serbes, Monténégrins parlent une même langue ; ils pourraient, à la rigueur, se réunir et formeraient un État. Les Albanais n'ont pas même cette perspective¹⁷.

De telles singularités ethnoculturelles, conjointement avec sa minuscule extension territoriale, avec l'inaccessibilité de ses régions septentrionales ainsi qu'avec le fait d'être une enclave musulmane au milieu de plusieurs nationalités chrétiennes-orthodoxes, aboutirent à une sorte de marginalité multicouches, à la fois par rapport à l'Occident, à l'Europe et aux Balkans eux-mêmes.

shouting 'Balkan! Balkan!' He had emptied his revolver into the mirror behind the bar ». (Trad. pers.).

¹⁶ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, Paris, H. Welter, 1901.

¹⁷ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 56 ; 308.

La représentation visuelle

Une attention particulière est portée à l'observation du côté proprement figuratif, constitué par les gravures, les croquis, les dessins et d'autres formes de la visualisation par lesquelles la littérature européenne a représenté des sujets et des thèmes albanais pendant ces deux derniers siècles. Par le choix même des sujets traités, ainsi que par les circonstances qui en furent à l'origine, leur observation a constitué un outil essentiel aux fins de l'identification du réseau historico-conceptuel où prit forme l'image de l'Albanie.

Une telle démarche s'est fondée sur la conviction que, dans le cadre de la création de l'image de l'Autre, une place éminente revient à l'ensemble du *corpus* iconologique : par conséquent, la représentation figurée étant une partie remarquable de la littérature de voyage, elle contribue à la construction de l'image proprement dite.

Dans l'ère pré-photographique et pré-numérique, alors que la représentation figurative ne pouvait compter que sur des techniques manuelles, l'écrivain-voyageur souhaitant ajouter à ses récits des témoignages visuels pouvait soit subvenir lui-même à ses intentions, soit, comme dans le cas des auteurs les plus aisés, amener avec lui un artiste spécialement chargé de « montrer » aux lecteurs quelques spécimens des paysages, des situations et des personnages traités dans le récit lui-même.

Un rôle également important fut joué par les peintres-voyageurs, en entendant par là les artistes qui se rendaient à l'étranger dans le but spécifique de trouver de nouveaux sujets à peindre. L'un des cas les plus remarquables concerne le Britannique Edward Lear, qui dans son *Journal*¹⁸ créa des croquis et des peintures magnifiques qui se conjuguèrent avec ses descriptions littéraires de l'Albanie, qu'il traversa entièrement en 1848.

Un autre réservoir iconologique nous vient des images incluses *a posteriori* dans des œuvres qui connurent les plus grands succès du public : l'un des cas les plus importants aussi bien en termes de quantité des occurrences que de qualité artistique, fut sans doute le *Pèlerinage* byronien, dont les nombreuses éditions furent enjolivées par plusieurs illustrations différentes d'un tirage à l'autre.

¹⁸ Edward Lear, *Journal of a Landscape Painter in Albania & C.*, London, Richard Bentley, 1851.

De l'image à l'imagination : les Albanies fictionnelles

Sur la toile de fond de notre recherche se détache un cas assez particulier de la représentation imagologique, consistant dans la création de pays fictionnels ayant des caractéristiques façonnées sur la base des marqueurs les plus diffusés au sujet de l'Albanie. Rédigés entre un laps de temps allant de la fin du XIX^e à nos jours, ces ouvrages comprennent une série de romans et de récits où, sous des noms toujours différents et pourtant tous également puisant à des éléments saillants de l'histoire et de la culture albanaise, l'Albanie est représentée selon un éventail d'approches allant de l'exotique au bizarre et au comique.

Étant donné que dans ce cas-là il ne s'agit pas de récits de voyage au sens commun du terme (apparemment, la plupart de leurs auteurs n'avait pas visité les lieux qui en sont pourtant la toile de fond), mais plutôt de remaniements de traits dominants éparpillés au long de la littérature de voyage, ces ouvrages offrent une concentration de clichés et des stéréotypes qui en font une sorte de filtre des éléments qui ont contribué à construire l'image de l'Albanie dans le courant dominant contemporain.

Avertissements

L'orthographe

La langue albanaise possède une forme indéterminée (sous laquelle les mots sont lemmatisés dans les répertoires alphabétiques) et une forme déterminée. Les deux diffèrent sur la base de la terminaison des mots (par ex. « Vlorë », forme indéterminée / « Vlora », forme déterminée).

Par souci de simplicité, nous avons choisi d'indiquer les termes topographiques et les noms propres selon leurs formes déterminées, en ce qu'elles s'affichent dans la plupart des occurrences soit dans la langue parlée soit dans la langue écrite.

La phonétique

La forme actuelle de l'alphabet albanais fut figée au mois de novembre 1908 par la *Komisioni i Alfabetit* (« Commission de l'Alphabet »), dans le cadre du Congrès tenu à Manastir (aujourd'hui Bitola, dans la République de Macédoine).

À cette occasion, il fut décidé d'adopter comme alphabet national le seul alphabet latin, alors que jusque-là on avait utilisé également l'alphabet grec (surtout dans le contexte culturel de la religion orthodoxe, diffusée dans l'Albanie méridionale), où même un modèle d'écriture emprunté de l'arabe, en raison de la longue domination turque ottomane.

L'alphabet albanais compte 36 lettres, dont 7 voyelles (a, e, ë, i, o, u, y) et 9 digrammes (« dh », « gj », « ll », « nj », « rr », « sh », « th », « xh », « zh »).

Les voyelles sont prononcées¹⁹ de manière similaire à ce qui en est dans d'autres langues européennes, sauf la « ë », dont la prononciation varie²⁰ entre le « u » de l'anglais « but » et le « a » du français « maman ».

¹⁹ Ces données ont été remaniées à partir des deux œuvres indiquées ci-dessous, et subséquemment adaptées aux normes phonétiques de la langue française : Martin Camaj, *Grammatica albanese con esercizi, crestomazia e glossario*, traduit en italien par Ardian Vehbiu, Cosenza, Brenner, 1995 ; Leonard Newmark, (éd.) *Albanian-English Dictionary*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

²⁰ Ces variations sont plutôt fortement marquées dans les deux principales variantes de la langue albanaise, à savoir la guègue (en albanais, *gegërishtja*), répandue dans le nord de l'Albanie, et la tosque (*toskërishtja*), parlée dans le sud du pays, ainsi que dans des territoires de l'Épire s'appelant en albanais Çamëria, et dans la Macédoine méridionale.

Parmi les consonnes, le « c » correspond à « ts », tel qu'en « *tsigane* » ; le « ç » se lit « tf » tel qu'en « *tchador* » ; le « j » se lit comme dans « *soleil* ».

Les digrammes se lisent comme il suit :

- « dh », tel qu'en *dhomë*, « chambre » = correspondant au « th » muet de l'anglais « *there* » ;
- « gj », tel qu'en *gjumë*, « sommeil » = tel que « j » dans l'anglais « *juke-box* » ;
- « ll », tel qu'en *mollë*, « pomme » = correspondant au « l » vélarisée (en anglais, *dark* « l »), comme dans l'anglais « *bull* » ;
- « nj », tel qu'en *njeri*, « être humain, personne » = comme dans « *canyon* » ;
- « rr », tel qu'en *rrugë*, « rue » = à peu près comme le « r » français, mais plus long et plus roulé, comme dans l'anglais « *hurrah* » ;
- « sh », tel qu'en *shumë*, « beaucoup » = comme le « ch » dans « *chat* » ;
- « th », tel qu'en *thesar*, « trésor » = comme dans l'anglais « *thing* » ;
- « xh », tel qu'en *xhami*, « mosquée » = comme dans « *djinn* » ;
- « zh », tel qu'en *xhurmë*, « bruit » = comme le « j » dans « *joli* ».

Les outils numériques

Une large partie de la documentation utilisée dans cette recherche est tirée du vaste répertoire des ressources en ligne qui sont devenues de plus en plus disponibles au cours de ces années, notamment de bibliothèques électroniques telles que *Gallica*, *Internet Archive*, *Project Gutenberg*, *Google Livres*, ainsi que d'autres répertoires numériques indiqués dans la liste des références bibliographiques.

Alors que cela a évidemment contribué à élargir en termes quantitatifs le domaine de la recherche, par contre la nature même du médium électronique a affecté la méthodologie de l'analyse des sources, en offrant entre autres la possibilité de décerner plus aisément des occurrences lexicologiques, de comparer plusieurs éditions d'une œuvre dans des langues différentes, aussi bien que d'accéder à des informations périphériques telles que la provenance d'un livre, ses dédicaces et d'autres indicateurs paratextuels qui « l'entourent et le prolongent, précisément pour le *présenter*, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort : pour le *rendre présent*, pour assurer sa présence au monde, sa 'réception' et sa consommation, sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre²¹ ».

²¹ Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, introduction, p. 7.

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGES EN TERRES BALKANIQUES ET OTTOMANES

CHAPITRE I

VOYAGES DANS L'EUROPE SAUVAGE

« Pourquoi Europe 'sauvage' ? », me demanda un ami qui avait récemment assisté à mon départ de Charing Cross pour le Proche-Orient. « Parce que », répondis-je, « le terme décrit exactement les contrées sauvages et sans lois entre l'Adriatique et la mer Noire¹ ».

En 1907, année de publication du livre dont nous venons de lire les lignes d'ouverture, les voyages dans les pays de la péninsule européenne entre l'Adriatique et la mer Noire étaient désormais, et depuis longtemps, une tradition bien établie.

L'un des voyageurs les plus connus de l'Époque moderne fut Sir Henry Blount, qui en 1634 s'embarqua sur une galère vénitienne pour visiter les terres qu'il décrirait dans son *Voyage*² au Levant, comme les Britanniques appelaient à l'époque cette région de la Méditerranée orientale. Par la suite, ils furent fort nombreux, marchands, savants, diplomatiques ou simples aventuriers, à les parcourir pendant des siècles, en les décrivant ainsi qu'en traçant des itinéraires très détaillés dans leurs journaux. Au fil du temps, à la définition générique de « Levant » on commença à substituer celle, un peu plus spécifique, de « Turquie européenne ».

Cette nouvelle dénomination formait un couple intrinsèquement oppositionnel, déclenchant un mélange de sentiments allant de l'engouement à la peur, de l'attraction à la répulsion. La seule idée qu'une telle extension de terres, peuples et nations était soumise à la domination ottomane, c'est-à-dire que l'Islam était solidement installé au milieu de l'Europe chrétienne, soulevait plusieurs questions, éveillant des fantasmes en sommeil, le fantôme d'un « Autre » qui était trop physiquement proche pour être ignoré, et trop culturellement éloigné pour être perçu comme semblable : en d'autres mots, un véritable étranger intime.

Depuis la fin du XIX^e siècle, au cours de la dissolution de l'Empire Ottoman, dans les titres des récits de voyage apparaît de plus en plus souvent le mot « Balkans », nom

¹ « Why 'sauvage' Europe? » asked a friend who recently witnessed my departure from Charing Cross for the Near East. « Because », I replied, « the term accurately describes the wild and lawless countries between the Adriatic and Black Seas ». Harry de Windt, *Through Savage Europe*, London, T. Fisher Unwin, 1907, p. 15. (Trad. pers.).

² Henry Blount, *A Voyage into the Levant*, London, Andrew Crooke, 1650.

collectif pour indiquer des pays souvent perçus en tant qu'entité indéfinie, non différenciée selon des nationalités, ethnies et cultures spécifiques conformes à la réalité.

Il reste que, en dépit de l'abondance de sources documentaires et narratives qui s'accumulaient au fil des années, à en juger par l'émerveillement de nombreux écrivains-voyageurs qui se sentaient toujours des pionniers à la découverte d'un monde nouveau, la région continuait à être perçue comme inconnue, « même plus que les pics de l'Himalaya ou ceux du Pamir³ ! ».

Comme en témoigne la déclaration faite par Harry de Windt en ouverture de son récit de voyage, encore au début du XX^e siècle cette zone de l'Europe demeurait « sauvage », « inconnue », « mystérieuse ». Et, bien sûr, dangereuse.

1. UN PÈLERINAGE SOUVENT OUBLIÉ : L'ALBANIE BYRONIENNE

Les premières années du XIX^e siècle peuvent être considérées comme le début de l'histoire du voyage en Albanie. En fait, ce fut entre 1805 et 1812 que furent rédigées des œuvres qui demeurent parmi les références majeures des écrivains-voyageurs, tels que le *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie*⁴ de François Pouqueville, et le *Pèlerinage de Childe Harold*⁵ de Lord Byron, dont la rédaction commença en octobre 1809, quelques jours après l'arrivée du poète dans le pays.

Tandis que les récits rédigés par Pouqueville pendant ses missions diplomatiques apportaient une contribution savante à la connaissance du pays, les textes byroniens allaient de l'autobiographie au poème narratif, de l'épistolaire à l'essai linguistique.

On peut également y ajouter un niveau « épitextuel », représenté par le journal de John Cam Hobhouse⁶, son compagnon de voyage : par ses comptes rendus de chaque étape du parcours, le récit de Hobhouse nous servira de grille de lecture pour comprendre l'espace situationnel dans lequel prit forme le *Childe Harold*.

³ Božidar Jezernik, *Europa selvaggia. I Balcani nello sguardo dei viaggiatori occidentali*, Torino, EDT, 2010, p. 6 : « perfino più delle cime himalaiane o di quelle del Pamir! ». (Trad. pers.).

⁴ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, op. cit.*, vol. III.

⁵ George Gordon Byron, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray/William Blackwood, Edinburgh/John Cumming, Dublin, 1812. C'est la toute première édition, contenant les *Chants* I et II, qui fut suivie par quatre autres dans la même année.

⁶ John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania and other provinces of Turkey in 1809 & 1810*, London, John Murray, Albemarle Street, 1813, en 2 volumes. En 1858 l'auteur en publia une deuxième édition révisée. Puisque l'édition du 1858, bien que plus affinée en termes de forme, ne montre pas de changements importants par rapport à l'édition précédente, dans le cadre de cette étude on a choisi de faire référence au texte publié en 1813, en tant que transcription en prise directe du voyage byronien.

1. 1. Le chant polyphonique du *Childe Harold*

Comme on le sait, dans cette œuvre le voyage de l'héros fictionnel coïncide largement avec le voyage de l'auteur, au moins par rapport aux lieux où il se déroule ; dans le cas de l'Albanie, la coïncidence est même synchronique, puisque le jeune Harold s'y promenait en même temps que son auteur visitait le pays.

Un heureux hasard fait que dans le manuscrit des deux premiers chants du *Childe Harold* il y a une note qui en indique précisément le lieu et le jour de début, et qui nous sert de point de repère pour la date de composition des vers consacrés à l'Albanie.

« Commencé le 3 octobre 1809, à Janina en Albanie ; fini le second chant, à Smyrne, le 28 mars 1810. — BYRON⁷ ».

Les scènes albanaises se déroulent au long de plus de 30 strophes — ce qui correspond à un tiers de la longueur totale du II^e chant — éclaircies par 18 notes complémentaires rédigées par l'auteur lui-même. Dans leur ensemble, les deux sections aboutissent à une sorte de prosimètre monographique s'achevant avec un précieux spécimen linguistique dans lequel Byron essaya de transcrire en langue originale des chants populaires albanais tels qu'il les avait entendus (à ce propos, il convient de relever que, dans ces années-là, l'alphabet de la langue albanaise n'avait pas encore été normalisé).

Si l'on y ajoute les lettres écrites pendant son séjour, il en résulte un *corpus* substantiel qui s'offre à plusieurs axes de lecture ; cependant, jusqu'ici le « côté albanais » du premier poème byronien a été généralement traité en passant, alors qu'on donne l'attention majeure aux autres toiles de fond du poème.

Dans son journal, le compagnon de voyage de Byron nous apprend que ce fut « par un de ces hasards qui souvent, en dépit des plans convenus, décident de la conduite des voyageurs⁸ » que dans l'après-midi du 28 septembre 1809 ils débarquèrent sur la côte sud du pays. Les deux amis venaient de Malte, où ils s'étaient arrêtés pour trois

⁷ Ces lignes sont tirées de la traduction française de l'œuvre de Moore, soit *Mémoires sur la vie de Lord Byron*. In : *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome IX, p. 357. Selon le poète irlandais Thomas Moore, auquel Byron confia ses mémoires, la note aurait été rédigée par Byron lui-même. Par contre, le texte original rapporté ci-dessous est tiré d'une édition de l'ouvrage byronien publié en 1899. « The First Canto of Childe Harold was begun at Janina, in Albania, October 31, 1809, and the Second Canto was finished at Smyrna, March 28, 1810 ». Ernest Hartley Coleridge (éd.), *The Works of Lord Byron*, London, John Murray/New York, Scribner's Sons, 1899, vol. II, p. ix.

⁸ John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania*, op. cit., vol. I, première page, non numérotée: « by one of those accidents which often, in spite of schemes preconcerted, decide the conduct of travellers ». (Trad. pers.).

semaines au cours de leur voyage en Grèce. Ils devaient décider d'aller soit vers Smyrne, soit vers la Turquie européenne ; ce fut le gouverneur de Malte qui leur obtint un passage sur un brick de guerre chargé d'escorter une flottille de navires de commerce jusqu'à Prévéza, une petite ville ionienne qui dans ce temps-là faisait partie de l'Albanie.

Alors que le navire s'approchait de la côte albanaise, leur attention fut saisie par la vision du golfe de Lépante, qui leur appelait à l'esprit le souvenir de la bataille entre l'Empire Ottoman et la Sainte Ligue, ainsi que du promontoire de Leucade, « le précipice que le sort de Sappho, la poésie d'Ovide et les rochers si redoutables aux anciens marins ont fait mémorable à jamais⁹ ».

Ces lieux que les deux voyageurs virent en naviguant vers l'Albanie sont les endroits, à la fois réels et symboliques, dont l'imaginaire littéraire a été jalonné pendant des siècles. Au même instant se lève la voix du poète : à son arrivée en Albanie, le jeune Harold voit le rocher de Leucade, « qui devint le dernier refuge des amans¹⁰ et le tombeau de la Lesbienne », et les endroits « qui furent le théâtre de la guerre¹¹ », tels qu'Actium, sur la côte sud du golfe Ambracique, où eut lieu la célèbre bataille entre Octavien et Marc Antoine.

Dès ce moment, il serait difficile, sinon vain, d'essayer de distinguer les émotions de l'héros byronien de ceux de son auteur.

L'image qui se dessine aux yeux d'Harold dès qu'il entre dans le pays nous offre un faisceau remarquable de représentations : au premier plan se détache la figure de Scanderbeg, montré comme un phare et un modèle pour la nation.

Land of Albania! where Iskander rose.
Theme of the young, and beacon of the wise,
And he his namesake, whose oft-baffled foes
Shrunk from his deeds of chivalrous emprise :¹²

⁹ John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania*, *op. cit.*, vol. I, p. 4 : « the precipice, which the fate of Sappho, the poetry of Ovid, and the rocks so formidable to the ancient mariners, have made for ever memorable. » (Trad. pers.).

¹⁰ Ici et dans tout le texte, nous gardons l'orthographe originale des éditions citées.

¹¹ George Gordon Byron, *Childe Harold*, II. 40. In : *Œuvres complètes de Lord Byron*, *op. cit.*, tome III, p. 71. « Oft did he mark the scenes of vanished war » George Gordon Byron, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray, Albemarle Street, 1841, p. 63.

¹² George Gordon Byron, *Childe Harold*, II. 38. *The Works of Lord Byron*, vol. I, London, John Murray, Albemarle Street, 1829, p. 61. Compte tenu de sa pertinence particulière en termes imagologiques, nous avons choisi d'effectuer l'analyse de cette strophe dans sa langue originale. Pour éviter d'interrompre le rythme de la traduction française, nous présentons ci-dessous la strophe complète, alors qu'aux fins de notre analyse le

L'apostrophe par laquelle le poète s'adresse au pays lors de son tout premier aperçu est placée en l'ouverture de la stance spencérienne, dont le premier vers est divisé en deux par le point d'exclamation. Mentionnée immédiatement après l'exclamation initiale, l'information que l'Albanie est la terre d'où George Kastriot Scanderbeg « se dressa » (« *rose* »), est donnée à travers une structure appositionnelle qui, en sorte de locution figée, confirme et renforce le lien entre le pays et son héros national ; dorénavant, cette connexion restera cristallisée dans le répertoire de la poésie européenne, bien souvent en l'absence d'autres savoirs au sujet de l'Albanie.

Des vers suivants, on voit affleurer les contours d'une image qui va s'achever progressivement le long du chant. La seconde partie de la stance commence par l'itération de l'apostrophe initiale.

Land of Albania! let me bend mine eyes
On thee, thou rugged nurse of savage men¹³!

Ici, le syntagme appositionnel du référent de l'exclamation qualifie l'Albanie de « sauvage nourricière d'hommes sauvages ». Comme on le verra dans plusieurs d'autres textes pris en compte dans cette recherche, la « sauvagerie » s'avère être l'un des prédicats les plus courants dans les représentations de ce pays.

Le dernier couple de pentamètres iambiques enferme un troisième élément également important, à savoir la vision d'un paysage dans lequel le minaret, symbole islamique par excellence (et avec lui le « *crescent* », qui évoque astucieusement le double sens de croissant lunaire ainsi que le signe musulman) est superposé à la croix chrétienne, et même la domine, sur le fond d'une vallée parsemée de cyprès.

The cross descends, thy minarets arise.
And the pale crescent sparkles in the glen,
Through many a cypress grove within each city's ken¹⁴.

Le thème de la séparation d'avec les nations chrétiennes et l'entrée dans un milieu musulman est repris et amplifié dans les strophes suivantes, où il agit en tant que

texte original a été divisé en séquences. « Terre d'Albanie ! où naquit Iskander, dont les exploits sont le thème du jeune homme et l'instruction du sage ; patrie de cet autre conquérant du même nom, dont les ennemis, souvent battus, ont admiré les exploits chevaleresques, permets-moi de te contempler, terre d'Albanie, sauvage nourricière d'hommes sauvages ! La croix disparaît, les minarets s'élèvent, et le pâle croissant étincelle dans la vallée à travers les cyprès qui apparaissent en même temps que chaque cité ». George Gordon Byron, *Œuvres complètes, op. cit.*, tome III, p. 71.

¹³ George Gordon Byron, *Childe Harold*, II. 38. *The Works of Lord Byron*, vol. I, *op. cit.*, [1829], p. 61.

¹⁴ George Gordon Byron, *ibid.*

préambule à la revendication du mérite de s'aventurer dans des contrées inconnues (et, encore une fois, « sauvages ») dans lesquels d'autres voyageurs n'osent pas entrer, et qui sont « à peine connues des géographes¹⁵ ». Ici le poète énonce ce qui, comme on le verra dans la majorité des récits de voyage, se démarquera comme le *topos* de la « découverte » de l'Albanie.

C'est là qu'Harold se sentit enfin seul, et dit un long adieu aux langues des nations chrétiennes. Il s'aventure dans une contrée inconnue que tous les voyageurs citent avec admiration, mais que la plupart n'osent visiter. Son cœur était armé contre le destin ; ses besoins étaient peu nombreux ; il ne cherchait point le péril, mais il ne reculait point devant lui. La scène était sauvage, mais elle était nouvelle ; le désir d'en jouir lui rendit légères les fatigues continuelles du voyage, adoucit pour lui les froids rigoureux de l'hiver et les chaleurs excessives de l'été¹⁶.

Dans l'une des notes byroniennes, cette « contrée inconnue » devint l'objet d'une fausse citation d'une phrase de l'historien Edward Gibbon (l'un des références majeures de Byron, comme le poète l'indique plusieurs fois dans ses œuvres) qui dorénavant fera tache d'huile dans les études en matière d'Albanie.

En parlant de l'Albanie, Gibbon remarque que cette contrée, à la vue des côtes de l'Italie, est moins connue que l'Amérique¹⁷.

Dans le passage auquel Byron fait référence, Gibbon parle d'un épisode qui se produisit pendant la guerre des Goths, lorsque les troupes de Totila avancèrent jusqu'au célèbre sanctuaire de Dodone, en Épire. Dans une note de bas de page, l'historien soulignait la difficulté de localiser avec précision l'emplacement de Dodone.

M. D'Anville [...] éclaircit très-bien ce qui regarde le golfe d'Ambracie ; mais il ne peut déterminer la position de Dodone. Les déserts de l'Amérique sont plus connus qu'un pays situé à la vue de l'Italie¹⁸.

¹⁵ George Gordon Byron, *Childe Harold*, II. 46. *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 74 ; « lands scarce noticed in historic tales », George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit. [1829], p. 64.

¹⁶ George Gordon Byron, *Childe Harold*, II. 43. *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 73. « Now Harold felt himself at length alone.//And bade to Christian tongues a long adieu;//Now he adventured on a shore unknown,//Which all admire, but many dread to view://His breast was arm'd'gainst fate, his wants were few;//Peril he sought not, but ne'er shrank to meet://The scene was savage, but the scene was new;//This made the ceaseless toil of travel sweet, [heat.//Beat back keen winter's blast, and welcomed summer's ». George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit. [1829], p. 63.

¹⁷ George Gordon Byron, *Childe Harold*, n. 11, stance 38. *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 104. « Of Albania Gibbon remarks, that a country 'within sight of Italy is less known than the interior of America'. » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit., [1829], p. 101.

¹⁸ Edward Gibbon, *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, vol. VIII, Paris, Ledentu, 1828, p. 124, n. 1. Dans l'original anglais on lit : « M. D'Anville [...] illustrates the gulf of Ambracia; but he cannot ascertain the situation of

Comme on le voit, dans ces quelques lignes qui sont l'objet de la fausse citation de la part de Byron, Gibbon ne fait aucune référence à l'Albanie¹⁹. Il se peut que le poète ait été induit en erreur à cause de l'assonance entre « Albanie » et « Ambracie » (la même assonance qui survient dans le texte anglais, où on lit « *Ambracia* » et « *Albania* »). Il reste que, depuis lors, l'habitude de se référer à Gibbon pour dire que l'Albanie, tout en étant « à la vue de l'Italie » est plus inconnue que l'intérieur des Amériques s'est largement répandue, au point d'en devenir l'un de clichés de la représentation²⁰.

Cette fausse citation, vraie quant au fond sinon dans sa forme, est à notre avis un cas intéressant de paradoxe qui puise, en l'amplifiant, dans le *topos* de l'inconnu qui se retrouve tout au long de l'histoire de la réception de l'Albanie.

1. 2. Peintures prises sur le vif

► Les farouches enfants d'Albanie

Byron revient sur ce qu'il considère son primat de voyageur en Albanie dans une lettre rédigée le 3 mai 1810, pendant qu'il se rendait à Constantinople. Ce qui dans le récit poétique avait été présenté comme un fait accompli, à savoir son affirmation que les voyageurs n'osaient pas s'y aventurer, est expliqué ici comme la conséquence du naturel « farouche » des habitants.

J'ai, il est vrai, mieux vu l'Albanie qu'aucun autre Anglais, que je sache, excepté un M. Leake ; car c'est un pays que l'on visite rarement à cause du caractère farouche des natifs ; il offre cependant plus de beautés pittoresques que les contrées classiques de la Grèce, malgré toutes les

Dodona. A country in sight of Italy is less known than the wilds of America.» In Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire. With notes by the Rev. H. H. Milman*, vol. IV, London, John Murray, Albemarle Street, 1846. Cap. XLIII, n. 25, p. 136.

¹⁹ Ce qui d'ailleurs est bien expliqué par une référence au même passage de Gibbon fait dans le récit de Hobhouse, qui se réfère correctement à l'Épire, et en fait indique la source du malentendu : v. John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania, op. cit.*, vol. I, p. 8.

²⁰ Pour ne citer qu'un exemple tiré de l'un des voyageurs les plus célèbres, lisons ce passage d'Edward Lear : « [d]epuis l'époque de Gibbon, qui dit de l'Albanie — 'un pays en vue de l'Italie moins connu que l'intérieur de l'Amérique', — beaucoup a été fait pour la topographie de ces régions ». « Since the days of Gibbon, who wrote of Albania, — 'a country within sight of Italy less known than the interior of America', — much has been done for the topography of these regions ». Edward Lear, *Journal of a Landscape Painter in Albania & C., op. cit.*, introduction, première page non numérotée. (Trad. pers.). Il se peut qu'en étant répété par des auteurs dont la réception fut très large, cette fausse citation trouva un écho de plus en plus ample, s'éternisant ainsi.

merveilleuses beautés de ces dernières, surtout vers Delphes et le cap Colonne en Attique²¹.

Si l'auteur trouve que les Albanais sont « farouches », et que « cependant » le pays vaut le détour pour ses beautés pittoresques, son personnage ne pense pas autrement : « [i]ls sont farouches les enfans [*sic*] de l'Albanie²² », dit le jeune Harold. Sauf que, dans le mode d'expression du personnage lyrique, la fonction adversative remplie par l'adverbe « cependant » est achevée par un énoncé aboutissant à un véritable tableau de traits de caractères que l'on voudrait appeler celui « du bon sauvage », tels que la « bravoure naturelle », la loyauté, la fureur du ressentiment :

cependant ils ne manquent pas de vertus, tant sauvages soient-elles. Où est l'ennemi qui leur a jamais vu tourner le dos ? Qui pourrait aussi bien endurer les fatigues de la guerre ? Leur bravoure naturelle n'est jamais plus calme que dans les tems [*sic*] de péril et de détresse. Leur amitié est aussi sûre, que leurs ressentimens [*sic*] sont terribles. Quand la reconnaissance ou la valeur les appellent à répandre leur sang ; intrépides, ils se précipitent partout où il plaît à leur chef de les conduire²³.

Leur « courage [...] incontestable » ne fait qu'un avec leur apparence d'anciens guerriers de Sparte ; on dirait que l'ethos va de pair avec le physiognomique.

La démarche des Albanais est tout-à-fait théâtrale, mais cette gravité est probablement l'effet de leur habillement, dont une partie est une capote ou manteau qui est attaché sur une épaule. Leurs longs cheveux rappellent ceux des Spartiates, et leur courage, dans leurs courtes expéditions militaires, est incontestable²⁴.

²¹ George Gordon Byron, Lettre XLII. *Œuvres complètes de Lord Byron, op. cit.*, tome IX, p. 361. « Albania, indeed, I have seen more of than any Englishman (except a Mr. Leake), for it is a country rarely visited, from the savage character of the natives, though abounding in more natural beauties than the classical regions of Greece,— which, however, are still eminently beautiful, particularly Delphi and Cape Colonna in Attica. » George Gordon Byron, *Letters and Journals of Lord Byron with Notices of his Life*, by Thomas Moore, New York, J.& J. Harper, 1830, p. 170.

²² George Gordon Byron, *Childe Harold*, II. 65. *Œuvres complètes de Lord Byron, op. cit.* tome III, p. 81. « Fierce are Albania's children » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, *op. cit.*, [1829], p. 70.

²³ George Gordon Byron, *Childe Harold*, II. 65. « [...] yet they lack//Not virtues, were those virtues more mature.//Where is the foe that ever saw their back?//Who can so well the toil of war endure?//Their native fastnesses not more secure//Than they in doubtful time of troublous need://Their wrath how deadly! but their friendship sure,//When Gratitude or Valour bids them bleed.//Unshaken rushing on where'er their chief may lead. » George Gordon Byron, *ibid.*

²⁴ George Gordon Byron, *Childe Harold*, note 11, stance 38. *Œuvres complètes de Lord Byron, op. cit.* tome III, p. 109. « Their manner of walking is truly theatrical; but this strut is probably the effect of the capote, or cloak, depending from one shoulder. Their long hair reminds you of the Spartans, and their courage in desultory warfare is unquestionable. » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, *op. cit.*, [1829], p. 106-107.

Considérés collectivement, ces « farouches » Albanais forment « une nation turbulente et hardie », uniquement tenue en bride par la « main sanglante » de son « chef puissant [...], dont la volonté redoutable est la loi des lois²⁵ [...] ».

Souvent l'auteur laisse entrevoir les sources de ses préjugés. Tel est le cas du passage qui suit, où, en enchâssant dans son propre énoncé un discours rapporté, il nous montre quel était la *fama*, la rumeur au sujet des Albanais.

Aucune nation n'est si détestée ni si redoutée de ses voisins que les Albanais ; les Grecs les regardaient à peine comme chrétiens, et les Turcs comme mahométans : dans le fait, ils ont un mélange de ces deux religions, et quelquefois ils n'en suivent aucune. Leurs habitudes sont vagabondes et portées au pillage ; ils sont tous armés : et les Arnauts aux schawls rouges, les Monténégrins, les Chimariotes et les Gegdes²⁶ sont perfides. Les autres Albanais diffèrent un peu dans le costume, et essentiellement dans le caractère²⁷.

Dans ces années-là, il circulait bon nombre de rumeurs de ce genre au sujet de la réputation des Albanais. Il est complexe, bien que fortement souhaitable dans le cadre d'une recherche qui a parmi ses objectifs d'identifier les processus de construction d'une image, de remonter à leurs origines. En tout cas, on peut au moins essayer de rassembler les différentes tesselles de la mosaïque, comme elles ressortent des différents témoignages. À en croire à la synthèse faite par Hobhouse, les historiens grecs et latins ne laissaient aucune place aux nuances.

Les pays qui composent l'Albanie semblent, en partie, avoir été peuplés par une succession presque ininterrompue de barbares. L'Illyrie et l'Épire ne sont pas souvent mentionnés par les historiens sans des avertissements au sujet de la férocité particulière de leurs habitants²⁸.

²⁵ George Gordon Byron, *Childe Harold*, III. 47. *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 74. « [A] nation, turbulent and bold [...] Albania's chief, whose dread command is lawless law ». George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit., [1829], p. 64. Ici la traduction française présente une imprécision qui altère considérablement l'esprit du texte byronien, alors que la « lawless law » (à savoir, une « loi hors la loi ») devient « la loi des lois ».

²⁶ À savoir « Guègues », d'après le terme se référant aux Albanais du nord du pays. (Note hors texte).

²⁷ George Gordon Byron, *Childe Harold*, note 11, stance 38. *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 106. « No nation are so detested and dreaded by their neighbours as the Albanese: the Greeks hardly regard them as Christians, or the Turks as Moslems; and in fact they are a mixture of both, and sometimes neither. Their habits are predatory — all are armed; and the red-shawled Amaouts, the Montenegrins, Chimariots, and Gegdes, are treacherous; the others differ somewhat in garb, and essentially in character ». George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit., [1829], p. 103.

²⁸ John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania*, op. cit., vol. I, p. 4. « The countries composing Albania, seem, in parts, to have been peopled by an almost uninterrupted succession of barbarians. Illyricum and Epirus are not often mentioned by historians, without a notice of the peculiar ferocity of their inhabitants. » (Trad. pers.).

Pour en revenir à des sources plus proches de l'âge romantique, on peut dégager un indice qui ressort encore une fois de Gibbon : en racontant les événements qui suivirent la prise de Constantinople par les Turcs, il affirmait que

[l]es Albanais, tribu errante de pasteurs adonnés au vol, remplirent la péninsule de brigandage et de meurtres²⁹.

Par contre, alors que Byron utilise le discours direct en se référant à sa propre expérience personnelle, son opinion est différente.

Aussi loin que va mon expérience, j'en puis parler favorablement. J'étais accompagné par deux, un infidèle et un musulman, à Constantinople et dans toutes les parties de la Turquie que j'ai visitées, et on trouverait rarement quelqu'un plus fidèle dans le péril et plus infatigable dans le service. L'infidèle se nommait Basilius, le musulman Derwich Tahiri. Le premier était un homme d'âge moyen, et le second avait à peu près le mien. Basili était expressément chargé par Ali-Pacha en personne de nous accompagner ; et Derwich était l'un des cinquante qui nous servirent d'escorte pour traverser les forêts de l'Acarnanie jusque sur les bords de l'Achéloüs du côté de Missolunghi dans l'Étolie. C'est là que je le pris à mon service, et je n'ai pas eu l'occasion de m'en repentir jusqu'au moment de mon départ³⁰.

► Des types romanesques. Atmosphères écossaises au long de l'Adriatique

Grâce aux nombreuses informations données par l'auteur qui commente ses vers en voix-off, on peut suivre la construction de l'image de l'Albanie byronienne dans deux directions, c'est-à-dire non seulement concernant la manière dont le *Childe Harold* contribua à la construction d'un modèle de représentation chez les auteurs subséquents, mais également par rapport au bagage littéraire et expérientiel que Byron apportait avec lui, et qui lui fournit les outils de lecture de l'« espace » albanais.

En admettant que, de même que des lunettes différentes peuvent affecter la façon de lire, ainsi la vision du réel est affectée par les « outils de décryptage » dont est équipé le

²⁹ Edward Gibbon, *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, vol. XIII, Paris, Ledentu, 1828, p. 124.

³⁰ George Gordon Byron, *Childe Harold*, note 11, stance 38. *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 106. « As far as my own experience goes, I can speak favourably. I was attended by two, an Infidel and a Mussulman, to Constantinople and every other part of Turkey which came within my observation ; and more faithful in peril, or indefatigable in service, are rarely to be found. The Infidel was named Basilius, the Moslem, Dervish Tahiri; the former a man of middle age, and the latter about my own. Basili was strictly charged by Ali Pacha in person to attend us; and Dervish was one of fifty who accompanied us through the forests of Acarnania to the banks of Achelous, and onward to Messalunghi [*sic*] in Ætolia. There I took him into my own service, and never had occasion to repent it till the moment of my departure. » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit., [1829], p. 103.

voyageur, la possibilité de recenser des sources et des suggestions dans le cadre de la formation personnelle et culturelle d'un auteur nous aiderait à démonter le « filtre optique » qui pouvait accentuer ou estomper les « reliefs » et les « couleurs » des images qui entraient dans son champ visuel. À la lumière de cette hypothèse, nous allons dégager dans les passages suivants quelques-unes des sources majeures de l'inspiration byronienne.

Dans le moment même où il aperçut « les brillans minarets » de Tepelena, Harold entendit « la voix des hommes de guerre, dont le bruit sourd se mêlait à la brise qui soupirait dans la profondeur du vallon³¹ ». Ce sont les premières scènes de foule, d'où ressort une palette de représentations assez variée.

Richement caparaçonnée, une troupe de chevaux armés pour la guerre et une troupe égale de guerriers formaient un cercle dans le fond de la vaste cour ; dans le haut, des groupes étrangers garnissaient les corridors, et dé tems en tems [*sic*] quelque Tartare au large turban, piquant de l'éperon son cheval de l'Ukraine, faisait retentir l'écho des salles. Le Turc, le Grec, l'Albanien et le Maure s'y mêlaient sous les costumes les plus variés, tandis que le bruit sourd du tambour de guerre annonçait la fin du jour. Là, le fier et sauvage Albanais aux jambes nues, la tête ceinte d'un schall, portant une riche carabine et des vêtemens [*sic*] brodés d'or ; les Macédoniens aux écharpes de pourpre ; le Delhi, couvert de son bonnet qui inspire la terreur, au glaive recourbé ; le Grec vif et joyeux [...]³².

C'est la même scène que Byron raconte à sa mère en lui écrivant à son arrivée à Tepelena, où il fut reçu le lendemain par le pacha Ali. Dans ce texte, en plus de représenter le tableau qui s'étalait sous ses yeux, il indique le référent imaginal, c'est-à-dire le château de Branksome, décrit par Walter Scott dans *Le Lay du dernier*

³¹ George Gordon Byron, *Childe Harold*, II. 55. *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 77. « The glittering minarets of Tepalen, // Whose walls o'erlook the stream; and drawing nigh [glen. // He heard the busy hum of warrior-men // Swelling the breeze that sigh'd along the lengthening » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit., [1829], p. 67.

³² George Gordon Byron, *Childe Harold*, II. 57, 58. *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 78. LVII. « Richly caparison'd, a ready row // Of armed horse, and many a warlike store, // Circled the wide extending court below; // Above, strange groups adorn'd the corridore; // And oft-times through the area's echoing door // Some high-capp'd Tartar spurr'd his steed away; // The Turk, the Greek, the Albanian, and the Moor, [of day. // Here mingled in their many-hued array, // While the deep war-drum's sound announced the close. LVIII. The wild Albanian kirtled to his knee, // With shawl-girt head and ornamented gun. // And gold-embroider'd garments, fair to see; // The crimson-scarfed men of Macedon; // The Delhi with his cap of terror on, // And crooked glaive; the lively, supple Greek; [...] » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit., [1829], p. 68.

ménéstrel (qui, comme le poète le dit dans une lettre³³ envoyée à Scott lui-même, était son poème préféré parmi les œuvres de l'auteur écossais).

Je n'oublierai jamais le singulier aspect que m'a présenté Tepeleni, quand j'y suis entré, à cinq heures après-midi, au moment où le soleil descendait sur l'horizon. Cet aspect rappela à mon esprit (à quelques changemens près dans le costume) la description que fait Scott du château de Branksome, dans son *Lay*, et les siècles de la féodalité. Les Albanais avec leur costume le plus magnifique du monde, consistant en une espèce de *Kilt* (1) blanc, un manteau de brocard d'or, une veste et un gilet de velours cramoisi, galonné en or, des pistolets et des poignards montés en argent ; les Tartares avec leurs hauts bonnets ; les Turcs avec leurs pelisses amples et leurs énormes turbans [...]. (1) Jupon à l'écossaise³⁴.

En fait, l'Écosse faisait partie de l'« éducation sentimentale » byronienne pour diverses raisons. En plus d'être un des scénarios du roman moyenâgeux à la Walter Scott, un genre qui était très apprécié dans ces années-là, c'était également le lieu de son enfance passée chez sa mère, Catherine Gordon.

Dans le passage suivant, l'atmosphère « écossaise » lui donne occasion de dépeindre ce qui demeure l'un de ses portraits albanais les plus saisissants, aboutissant à une superposition entre la fustanelle (le costume traditionnel de l'Albanie) et le kilt.

Les Arnauts ou Albanais me frappèrent beaucoup par leur ressemblance avec les montagnards de l'Écosse, dans leur habillement, leur figure et leur manière de vivre. Leurs montagnes même me parurent des montagnes calédoniennes avec un plus beau climat. Le kilt (espèce de jupon que portent les montagnards de l'Écosse) quoique blanc, leurs formes minces et souples, leur dialecte celtique dans ses sons, et leurs habitudes hardies, tout me transportait à Morven³⁵.

³³ George Gordon Byron, lettre XCV. *Œuvres complètes de Lord Byron, op. cit.*, tome X, p. 86.

³⁴ Robert Charles Dallas (éd.), *Correspondance de Lord Byron avec un ami, comprenant entre autres les lettres écrites à sa mère, du Portugal, de l'Espagne, de la Turquie, et de la Grèce, dans les années 1809, 1810 et 1811, et des souvenirs et observations, le tout formant une histoire de sa vie, de 1808 à 1814*, Bruxelles, Tome I, P. J. de Mat, 1825, p. 152. « I shall never forget the singular scene* on entering Tepaleen at five in the afternoon as the sun was going down, it brought to my recollection (with some change of dress however) Scott's description of Branksome Castle in his lay, and the feudal system. The Albanians in their dresses (the most magnificent in the world, consisting of a long white kilt, gold worked cloak, crimson velvet gold laced jacket and waistcoat, silver mounted pistols and daggers), the Tartars with their high caps, the Turks in their vast pelisses and turbans [...] » *[omissis]. Par cet astérisque, l'édition que nous avons utilisée renvoie à un commentaire long, et par ailleurs assez intéressant, rédigé par Moore. Thomas Moore, *Letters and journals of Lord Byron, with notices of his life*, vol. I, New York, Harper, 1830, p. 157-158.

³⁵ George Gordon Byron, *Childe Harold*, note 11, stance 38. *Œuvres complètes de Lord Byron, op. cit.*, tome III, p. 105-106. « The Arnauts, or Albanese, struck me forcibly by their resemblance to the Highlanders of Scotland, in dress, figure, and manner of living. Their very mountains seemed Caledonian, with a kinder climate. The kilt, though white; the spare, active form; their dialect, Celtic in its sound, and their hardy

1. 3. Le voyage byronien comme source d'étude de la langue albanaise

Apparemment, Byron avait expressément confié à John Cam Hobhouse la rédaction du journal de voyage ; ou, pour le moins, il avait conscience du fait que les annotations de Hobhouse pourraient être lues comme complémentaires de son « voyage poétique ». Il se dit confiant dans le succès du journal de son ami, car « l'Albanie est un pays inexploré³⁶ ». Dans une des notes aux strophes du *Childe Harold*, il s'appuie explicitement sur ce journal en tant que source où le lecteur pourrait tirer un exposé plus détaillé.

Je ne m'étendrai pas sur l'Albanie et ses habitans [*sic*] parce que cette tâche sera beaucoup mieux remplie par mon compagnon de voyage dans un livre dont la publication précédera probablement celle du mien, et qu'il me conviendrait aussi peu d'imiter que de précéder [...]³⁷.

En fait, le récit de Hobhouse est une mine d'observations « ethnographiques », entendues au sens de la tendance hellénisante visée à peindre des caractères moraux selon le binôme oppositionnel vices-vertus qui ressort de nombreuses œuvres de la même période. Par contre, un aspect fortement innovant du voyage de Byron est l'attention accordée à la structure de la langue albanaise, qui forme l'arrière-plan théorique de la singulière entreprise philologique réalisée tant par le poète même que par Hobhouse, à une époque où les études spécialisées au sujet du petit pays des Balkans étaient encore à leurs débuts.

Cet aspect pour ainsi dire « spécialisé » de leur œuvre nous semble d'autant plus remarquable si l'on tient compte du fait que dans ces années-là on ne connaissait que très peu de textes publiés en albanais, et également du fait que les deux voyageurs ne restèrent en Albanie que quelques semaines. Concernant le journal de Hobhouse, on peut y lire en appendice du second volume une trentaine de pages dédiées à la phonétique, la morphologie et la grammaire albanaise. L'auteur avait pris comme référence un texte italien de 1716, les « *Osservazioni grammaticali nella lingua*

habits, all carried me back to Morven. » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, *op. cit.*, [1829], p. 102-103.

³⁶ John Murray (éd.), *Lord Byron's Correspondence*, vol. I, London, John Murray, Albemarle Street, 1922, p. 55 : « Albania is untrodden ground. » (Trad. pers.).

³⁷ George Gordon Byron, *Childe Harold*, note 11, stance 38. In : *Œuvres complètes de Lord Byron*, *op. cit.*, tome III, p. 105. « On Albania and its inhabitants I am unwilling to descant, because this will be done so much better by my fellow-traveller, in a work which may probably precede this in publication, that I as little wish to follow as I would to anticipate him. » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, *op. cit.*, [1829], p. 102.

*albanese*³⁸ » du missionnaire franciscain Francesco Maria Da Lecce. S'il est vrai que, comme le dit l'albaniste Robert Elsie³⁹, les « *Osservazioni* » du Père Da Lecce sont la première grammaire albanaise qui n'ait jamais été publiée, on peut supposer que, grâce aux nombreuses références qu'il en fournit en appendice, le journal de Hobhouse est le premier véhicule de diffusion parmi les lecteurs anglophones de cette étude italienne consacrée à la langue albanaise. Comme on le verra, la contribution des voyageurs anglais à la connaissance de l'albanais sera encore mieux développée par l'œuvre du Britannique William Martin Leake.

► Les transcriptions en langue albanaise dans le *Childe Harold*

Nous arrivons maintenant à un élément linguistique très important, à savoir à ce qu'on pourrait appeler la « reproduction mimétique » de la langue albanaise faite par l'auteur du *Childe Harold* : il s'agit de la transcription, en texte parallèle albanais-anglais, de deux chants traduits et commentés par lui-même, aboutissant à ce qui est l'une des premières transcriptions de chants populaires en langue albanaise.

Byron, qui apparemment n'avait pas étudié l'albanais comme il le fit plus tard pour l'arménien, en avait demandé la transcription à « une personne qui parle et comprend parfaitement le dialecte, et qui est native d'Athènes⁴⁰ » (par le terme « dialecte », il indiquait la variante linguistique parlée dans la région).

L'occasion de la rédaction de ces textes lui fut donnée par une scène du poème où se déroule une danse nocturne s'achevant par le « chant des Palikares⁴¹ » : il s'agit d'une ballade en onze quatrains, où Byron assemble des versets appartenant à des chants martiaux tels qu'il les avait entendus sur place. Avec ce spectacle « barbare » par lesquels l'héros byronien est fasciné, se termine le pèlerinage en Albanie du *Childe Harold*.

³⁸ Francesco Maria da Lecce, *Osservazioni Grammaticali nella Lingua Albanese*, Roma, Stamperia della Sag. Cong. di Prop. Fede, 1716. Dans la page d'avant-garde de l'édition numérique que nous avons consultée, on lit que ce livre faisait partie de la collection de la linguiste et anthropologue écossaise Margaret Hasluck, qui l'avait légué en le dédiant à la mémoire de Lef Nosi (voir p. 99).

³⁹ Robert Elsie, *A Biographical Dictionary of Albanian History*, London, I. B. Tauris & Co. Ltd, 2012, p. 95.

⁴⁰ George Gordon Byron, *Childe Harold*, note 30, stance 72. In : *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 114. « They are copied by one who speaks and understands the dialect perfectly, and who is a native of Athens. » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit., [1829], p. 114.

⁴¹ Le terme « palikare » peut avoir des significations différentes selon le contexte. Byron en donne son explication dans la note à la page suivante.

71. Les feux nocturnes étincelaient sur le rivage. Les divertissemens du jour étaient terminés; la coupe remplie d'un vin rouge circulait au loin (a), et Harold qui se trouva inopinément au milieu des convives s'arrêta frappé d'un muet étonnement. Avant que l'heure silencieuse de minuit fût passée, les amusemens natifs de la foule commencèrent. Chaque palikare (b) déposa son sabre, et la main dans la main, homme avec homme, bondissant de joie, le clan à demi nu, se livra à la danse en faisant entendre des chants sauvages. 72. Childe Harold se tint à quelque distance, et cette espèce de débauche sauvage qu'il voyait ne lui déplut pas, car il ne haïssait point des gaîtés innocentes, quoiqu'un peu grossières. Au résumé, ce n'était point un spectacle commun de voir les jeux barbares, mais décens [*sic*], de ces palikares ; la flamme des feux nocturnes, passant sur leurs visages, faisait ressortir l'éclat rapide de leurs yeux noirs, l'agilité de leur mouvemens [*sic*], leurs longues boucles de cheveux qui flottaient naturellement jusqu'à leur ceinture tandis qu'ils faisaient [*sic*] entendre de concert ce chant moitié chanté, moitié crié.

(a) Les Albanais musulmans ne s'abstiennent pas de vin, comme la plupart des autres musulmans. (b) Palikar, sans voyelle finale en s'adressant à une seule personne, de Παλικαρι, nom général appliqué à tous les soldats parmi les Grecs et les Albanais qui parlent romaïque. Ce mot signifie proprement un garçon.⁴²

C'est à ce point que, dans l'une des notes accompagnant ces strophes, le poète insère, de façon tout à fait inattendue, dix-sept couplets de vers en langue originale.

Comme spécimen du dialecte albanais ou arnaute de l'Illyrie, j'insérerai ici deux des chants les plus populaires qui sont ordinairement chantés en dansant par les hommes ou les femmes indistinctement. Les premiers mots sont purement une espèce de chœur ou de refrain sans signification, comme on en trouve dans notre propre langue et dans les autres⁴³.

⁴² George Gordon Byron, *Childe Harold*, II. 71,72. *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 83-84, strophes 71, 72 ; p. 112, notes (a), (b). « LXXI. On the smooth shore the night-fires brightly blazed.//The feast was done, the red wine circling fast, (a)//And he that unawares had there ygzazed//With gaping wonderment had stared aghast;//For ere night's midmost, stillest hour was past.//The native revels of the troop began;//Each Palikar (b) his sabre from him cast,//And bounding hand in hand, man link'd to man.//Yelling their uncouth dirge, long daunced the kirtled clan. LXXII. Childe Harold at a little distance stood nd view'd, but not displeas'd, the revelrie,//Nor hated harmless mirth, however rude://In sooth, it was no vulgar sight to see//Their barbarous, yet their not indecent, glee;//And, as the flames along their faces gleam'd,//Their gestures nimble, dark eyes flashing free,//The long wild locks that to their girdles stream'd,//While thus in concert they this lay half sang, half//scream'd . (a) The Albanian Mussulmans do not abstain from wine, and indeed very few of the others. (b) Palikar, shortened when addressed to a single person, from Παλικαρι, a general name for a soldier amongst the Greeks and Albanese who speak Romaic—it means properly 'a lad.' » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit., [1829], p. 72-73, strophes 71, 72). Cette scène donna origine à l'une des illustrations les plus célèbres du voyage byronien en Albanie (voir figure 26, p. 268).

⁴³ *Childe Harold* II, note 30, stance 72. *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III, p. 112. «As a specimen of the Albanian or Arnaout dialect of the Illyric, I here insert two of their most popular choral songs, which are generally chanted in dancing by men or women indiscriminately. The first words are merely a kind of chorus without meaning, like some in our own and all other languages. » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, op. cit., [1829], p. 112.

► Le chant des Palikares

Il s'agit de deux chants d'amour, divisés respectivement en dix et sept couplets. Le premier s'inscrit dans le genre du *contrasto* entre deux amants, tandis que le second, dans lequel l'amoureux se plaint de son amour sans retour, est de type élégiaque.

Voyons-en un exemple dans quelques strophes tirées du premier des deux chants.

2. Naciarura na civin

Ha pe nderini ti hin.

2. J'arrive, je cours, ouvre la porte,

de sorte que je puisse entrer.

3. Ha pe uderi escrotini

Ti vin ti mar servetini.

3. Ouvre la porte à moitié,

de sorte que je puisse prendre mon turban.

4. Caliriote me surme

Ea ha pe pse dua tive.

4. Caliriote (*) aux yeux noirs,

ouvre la porte, de sorte que je puisse entrer.

(*) Les Albanais, particulièrement les femmes, sont fréquemment nommés Caliriotes : je me suis demandé vainement quelle en est la raison⁴⁴.

⁴⁴ Comme l'édition française d'où nous avons tirés d'autres traductions des vers byroniens montre des variations dans la transcription des vers en langue albanaise, nous avons utilisé le texte en langue originale, sur lequel nous nous sommes appuyés pour en donner notre traduction française. « 2. I come, I run ; open the door that I may enter. 3. Open the door by halves, that I may take my turban. 4. Caliriotes (*) with the dark eyes, open the gate that I may enter. (*) The Albanese, particularly the women, are frequently termed 'Caliriotes' ; for what reason I inquired in vain. » George Gordon Byron, *The Works of Lord Byron*, vol. I, *op. cit.*, [1829], p. 112-113. Il est intéressant de noter que Byron utilise lui aussi le qualificatif « Albanese », à savoir la forme italienne au lieu du terme anglais « Albanian », comme l'avait fait Edmund Spenser dans *La Reine des fées* (voir p. 42).

Le *contrasto* commence par un *topos* de la poésie érotique grecque et latine, à savoir le *paraclausithuron*, qui consiste justement à l'invocation de l'amant devant la porte fermée de son aimée.

En ce qui concerne l'orthographe, les termes albanais apparaissent avoir été transcrits de manière approximative. En se limitant à un seul exemple, on peut constater que dans l'exhortation « ouvre la porte », le verbe albanais « hap » (« ouvre ») a été divisé en deux parties (« ha » « pe »). Cependant, dans ce cas, comme dans l'ensemble des deux chants, l'effet phonétique donne en quelque sorte le sens des mots qui ont été transcrits.

Quelques dizaines d'années après la publication du *Childe Harold*, ces vers firent l'objet d'études spécifiques par des albanistes allemands, notamment par Josef Ritter von Xylander, qui les inclut dans son œuvre *Die Sprache Der Albanesen Oder Schkipetaren*⁴⁵, et Gustav Meyer, qui leur consacra un article dans la revue de philologie *Anglia*⁴⁶.

Les prémisses pour ainsi dire « théoriques » d'une telle sensibilité byronienne à cet aspect de la culture populaire pourraient bien relever de la vogue de l'ossianisme qui faisait rage à l'époque après le succès des *Poèmes gaéliques* publiés par James Macpherson, et qui trouvait sa liaison idéale avec « l'enthousiasme folklorique des Romantiques⁴⁷ », en inspirant des collections des anciennes narrations orales européennes. D'un autre côté, il semble tout aussi plausible d'identifier parmi les raisons qui l'amenaient à « enchâsser » dans son poème ces chants en langue originale la disposition de l'auteur à se plonger entièrement dans cet espace qui l'avait séduit jusqu'au point d'en mimer la langue.

Quelques années plus tard, les chants qu'il avait appris en Albanie refirent surface dans un autre contexte de sa vie, lié à l'amitié du poète avec le couple Mary et Percy Bysshe Shelley. En les rencontrant pour la première fois au lac de Genève en 1816, Byron proposa de jouer pour eux les chants qu'il avait entendus lors de son voyage. L'épisode nous est relaté par Thomas Moore dans la *Life of Lord Byron*.

Une personne qui participait à ces réunions me décrivit une de ces soirées : « Les vagues étaient hautes et exaltantes, nous étions tous animés par notre concours avec les éléments. 'Je vais vous chanter une chanson

⁴⁵ Josef Ritter von Xylander, *Die Sprache Der Albanesen Oder Schkipetaren*, Frankfurt am Main, In der Andreäischen Buchhandlung, 1835.

⁴⁶ Gustav Meyer, « Die Albanischen Tanzlieder in Byron's *Childe Harold* », in : *Anglia. Zeitschrift für Englische Philologie*, Band XV, Neue Folge Band III, Halle a. S., Max Niemeyer, 1893.

⁴⁷ Peter-Eckhard Knabe, Roland Mortier, François Moureau (éd.), *L'Aube de la Modernité 1680-1760*, John Benjamins Publishing, Amsterdam/Philadelphia, 2002, p. 207.

albanaise', s'écria lord Byron ; 'alors, soyez sentimentaux et donnez-moi toute votre attention'. « Ce fut un étrange hurlement sauvage qu'il produisit ; cependant, il déclara que c'était une imitation exacte du mode barbare albanais — tout en riant de notre déception, alors que nous nous attendions à une sauvage mélodie orientale⁴⁸. »

Quant aux conséquences possibles concernant l'influence sur la littérature de l'époque, il semblerait que l'engouement albanais de Byron ait affecté concrètement l'œuvre de Mary Shelley, en lui offrant une source d'inspiration pour une de ses nouvelles, intitulée *The Evil Eye*. Situé dans le Sud de l'Albanie, ce récit de genre gothique a en exergue une strophe du *Childe Harold*, faisant partie de celles que nous avons indiquées parmi les scènes « écossaises » du poème⁴⁹.

The wild Albanian kirtled to his knee, / with shawls-girt head, and
ornamented gun, / and gold-embroider'd garments, fair to see; / the
crimson-scarfed man of Macedon. LORD BYRON⁵⁰.

1. 4. Réceptions et visualisations

Le *Childe Harold* obtint un succès à la fois dans l'immédiat et dans la longue durée. Tout au long du XIX^e siècle, uniquement en ce qui concerne ses publications à part entière, il y en eut environ soixante éditions en langue anglaise, de l'Angleterre aux États-Unis, en passant par l'Allemagne, la France et l'Irlande. Les premières traductions en italien, français, allemand, suédois furent suivies en quelques décennies par des éditions dans de nombreuses autres langues, telles que le polonais, hongrois, russe, arménien, tchèque, danois⁵¹.

Une réception si vaste suggère qu'en plus du poème lui-même, c'est aussi l'ensemble du répertoire figuratif résultant ressortant de la période albanaise de Byron qui laissa une empreinte remarquable dans le réseau imagologique de son époque. Pour un aperçu

⁴⁸ Thomas Moore (éd.), *Life of Lord Byron, with His Letters and Journals*, London, John Murray, Albemarle Street, 1854, vol. III, p. 270-271. « A person who was of these parties has thus described to me one of their evenings : [...] The waves were high and inspiring—we were all animated by our contest with the elements. 'I will sing you an Albanian song,' cried Lord Byron; 'now, be sentimental and give me all your attention.' It was a strange, wild howl that he gave forth; but such as, he declared, was an exact imitation of the savage Albanian mode, — laughing, the while, at our disappointment, who had expected a wild Eastern melody ». (Trad. pers.).

⁴⁹ Voir p. 32, note 32.

⁵⁰ Mary Shelley, « The Evil Eye », in Frederic Mansel Reynolds (éd.), *The Keepsake for MDCCCXXX₂*, London, Hurst, Chance, and Co., s. d. [1829], p. 150. « Là, le fier et sauvage Albanais aux jambes nues, la tête ceinte d'un schall, portant une riche carabine et des vêtements brodés d'or ; les Macédoniens aux écharpes de pourpre ». La traduction de la strophe byronienne est tirée de : George Gordon Byron, *Childe Harold*, strophe 58. *Œuvres complètes de Lord Byron, op. cit.*, tome III, p. 78.

⁵¹ Selon les données indiquées in Ernest Hartley Coleridge (éd.), *The Works of Lord Byron*, London, John Murray, 1904, vol. VII, p. 329-332.

plus ample, il serait intéressant d'étendre le champ d'observation aux nombreux portraits, dessins, illustrations inspirés par les strophes situées en Albanie, comme ce fut le cas des Souliotes ou des Palikares⁵², qui jouèrent un rôle majeur non seulement dans la fiction littéraire, mais aussi dans les circonstances réelles du voyage byronien.

À la suite de la soudaine célébrité atteinte à la suite de la publication du *Pèlerinage*, Byron, qui soignait attentivement sa propre image, commanda ce qui serait devenu son portrait le plus célèbre, dans lequel il est habillé par l'un des « costumes albanais⁵³ » qu'il avait achetés sur place.

⁵² Il y en a un aperçu dans la III^e partie de cette recherche spécifiquement consacrée au côté figuratif de la littérature de voyage en Albanie. Voir en particulier p. 272 sq.

⁵³ En écrivant à sa mère à son arrivée en Albanie, il lui annonçait l'achat de ces robes : « J'ai quelques costumes albanais magnifiques ; ce sont les seules choses qui soient chères dans le pays. Ils me coûtent chacun cinquante guinées, et sont tellement chargés d'or, qu'ils en coûteraient au moins deux cents en Angleterre. » Lettre XXI de Preveza, le 12 novembre 1809. In Robert Charles Dallas (éd.), *Correspondance de Lord Byron avec un ami*, op. cit., p. 165.



Figure 1. *George Gordon Byron, 6th Baron Byron*, replica by Thomas Phillips. Oil on canvas, circa 1835 (1813) NPG 142 © National Portrait Gallery, London

Le poète y apparaît enveloppé dans une veste en velours cramoisi et or, avec un châle rayé rouge, vert et or, enroulé autour de sa tête à la manière d'un turban, une chemise blanche fermée à la gorge par un joyau ; entre ses bras il porte un yatagan⁵⁴, le traditionnel sabre ottoman recourbé.

⁵⁴ L'élégance unique de cette arme suggère que la tenue s'affichant dans ce portrait est précisément celle que Byron portait lors de sa première rencontre avec le pacha, y compris le yatagan. Voici ce qu'il en écrivit à sa mère : « Le lendemain je fus présenté à Ali Pacha. J'étais vêtu d'un uniforme complet d'officier d'état-major, avec un sabre

Ce portrait fut répété à de nombreux exemplaires, ce qui d'une part en signale la popularité, et d'autre part contribua à transmettre sur une plus grande échelle l'exotisme du contexte qui en était la toile de fond.

À s'en tenir au commentaire donné par l'inscription affichée sous le tableau exposé à Londres, c'était précisément l'effet que Byron avait souhaité en se faisant peindre habillé de cette façon.

Suprêmement conscient de son image publique, Byron était déterminé à apparaître exotique et aventureux. *Par conséquent*, Philips le représente habillé du costume qu'il avait acquis lors d'un voyage en Albanie en 1809⁵⁵.

Si l'on suppose que le choix de s'habiller en robe albanaise fut « conséquent » à un projet d'auto-représentation, ce costume joua en même temps le rôle de « signe », en tant que marqueur culturel immédiatement perceptible, ainsi que de « signal » visant intentionnellement à transmettre un message, voire à construire une image.

Concernant le choix de ces robes, le récit de Hobhouse cite un passage d'Edmund Spenser que Byron avait à l'esprit, et qui pourrait avoir contribué à son engouement pour ce genre d'habillement : en décrivant les costumes traditionnels, Hobhouse dit que son ami lui avait cité « l'énorme capote à l'Albanese⁵⁶ » d'un personnage spensérien. Il s'agit d'un vers tiré de *La Reine des fées*, où apparaît la représentation allégorique du Doute, qui « avait sur le dos un large capuchon / et des manches pendantes à la mode albanaise⁵⁷ ».

En plus d'être une piste dans le répertoire des « figurations » byroniennes, cette courte citation faite par Hobhouse nous sert de balise au long d'un parcours de

magnifique, et tous les autres accessoires, d'une richesse et d'une élégance remarquables. » Lettre XXI de Preveza, le 12 novembre 1809. In Robert Charles Dallas (éd.), *Correspondance de Lord Byron avec un ami*, op. cit., p. 153.

⁵⁵ Notre traduction, d'après la légende affichée sous le portrait de Byron à la *National Portrait Gallery* (transcription personnelle, le 28. 11. 2013). « Supremely conscious of his public image, Byron was determined to appear exotic and adventurous. Accordingly, Philips shows him in the costume he obtained while travelling in Albania in 1809 ». (C'est nous qui soulignons).

⁵⁶ C'est nous qui soulignons le terme, qui est en italien tant chez Hobhouse que dans le vers de Spenser. John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania*, op. cit., vol. I, p. 134 : « [...] (as my Friend put me in mind), our poet Spenser has given to one of his personages a 'huge capote Albanese-wise' ». (Trad. pers.).

⁵⁷ Edmund Spenser, *The Faerie Queene, Disposed into Twelve Bookes Fashioning XII Moral Vertues*, London, George Routledge and Sons, 1859. Livre III, stance X, p. 402 : «[...] a brode capuccio had, / And sleeves dependaunt Albanese [sic]-wyse ». Traduction de Michel Poirier, in Edmund Spenser, *La Reine des fées* (Extraits), Paris, Éditions Aubier-Montaigne, 1957. Le fait que dans l'original anglais le qualificatif « albanaise » est indiqué d'après le terme italien (bien qu'avec un accent sur le dernier « e », à savoir « Albanese » au lieu d'« Albanese ») est un détail qui nous intrigue, dont nous n'avons pas trouvé d'explications.

construction d'un réseau d'image. En fait, si à la fin du XVI^e siècle (la seconde moitié de *La Reine des fées*, dans laquelle apparaissent les vers en question, fut publiée en 1596) Spenser pouvait attribuer à l'un de ses caractères un détail caractéristique de l'habillement d'un pays balkanique, il devait avoir des raisons de croire que cette référence était assez bien connue, ou au moins suffisamment compréhensible pour qu'il se limitât à une courte allusion.

En quelques décennies, le Byron à l'albanaise devint une icône culturelle, renvoyant à un Orient de proximité, plus imaginé que réellement connu, comme le montre ce passage d'une lettre de Gustave Flaubert, qui en étant à Constantinople se souvenait du fameux tableau de Byron.

En passant devant Abydos j'ai beaucoup pensé à Byron. C'est là son Orient, l'Orient turc, l'Orient du sabre recourbé, du costume albanais et de la fenêtre grillée donnant sur des flots bleus⁵⁸.

Dans la mémoire visuelle de Flaubert, ce portrait lui amenait à l'esprit l'image d'un Orient où le romantisme d'une fenêtre grillagée (l'inévitable cliché par lequel on représenta les environnements domestiques musulmans, surtout les harems) se mélange avec la redoutabilité du sabre recourbé, à savoir le yatagan par lequel les Turcs coupaient la tête aux ennemis.

2. L'ALBANIE DES ANTIQUAIRES ET DES BYRONOPHYLES

Au début du XIX^e siècle, la ville de Janina (aujourd'hui en Épire, ayant été assignée à la Grèce en 1913) devint la capitale politique du sud de l'Albanie grâce au pacha Ali de Tepelena, comme on appelait le puissant gouverneur de la région d'après le nom de la petite ville albanaise où il était né autour de 1744⁵⁹.

Nommé pacha de Janina en tant que successeur d'Ahmet Kurt, décédé en 1787, Ali aurait dû gouverner pour le compte de l'Empire Ottoman. En réalité, il exerça son pouvoir d'une manière de plus en plus indépendante et despotique, et se débarrassait de ses adversaires en les faisant éliminer physiquement. En se balançant habilement entre l'orbite politique française et la britannique, selon les circonstances du moment, il fit de sa cour de Janina le point de référence de diplomates, écrivains et voyageurs européens.

⁵⁸ Gustave Flaubert, *Correspondance. Deuxième série (1850-1854)*, Paris, Louis Conard, 1910, p. 14.

⁵⁹ Compte tenu des incertitudes concernant son année de naissance, nous indiquons l'année 1744 en le calculant d'après les données fournies par *l'Histoire de l'Albanie des origines à nos jours*, de Stefanaq Pollo, Arben Puto (dir.), avec la collaboration de Kristo Frashëri et Skënder Anamali, Roanne, Horvath, 1974, p. 116, où on lit qu'en 1785 le pacha Ali « était âgé de 41 ans ».

Au caractère littéraire d'Ali Pacha sera consacrée une section spécifique de cette recherche ; par contre, dans les pages suivantes on examinera quelques-unes des façons de la représentation de l'Albanie dans les récits des voyageurs qui avaient des relations avec la cour de Janina, ou bien — et souvent les deux raisons s'entremêlaient — qui visitaient le pays dans le sillage de la renommée du poème byronien. Dans leur ensemble, ces facteurs déclenchèrent un résultat en avance sur ce temps-là, à savoir l'entrée de l'Albanie dans l'un des premiers guides de voyage⁶⁰.

2. 1. Le Voyage romanesque de François Pouqueville

Le voyage en Albanie du médecin, diplomate et écrivain français François Pouqueville se déroule comme un roman déjà à partir des circonstances extérieures qui l'empêchèrent de mettre le pied dans les endroits qu'il décrit dans la troisième partie de son *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie*⁶¹.

En fait, en plus des circonstances de sa capture par des pirates, l'aspect romanesque de son « récit albanais » se manifeste déjà à partir de son propre plan diégétique. Ce livre, qui est considéré comme un des repères de la bibliographie odéporique au sujet de l'Albanie, ne fut rédigé que sur la base des témoignages recueillis dans les deux années passées en liberté surveillée à Constantinople en tant que prisonnier de l'Empire Ottoman, ainsi que d'un extraordinaire travail de recherche basé sur des sources littéraires grecques et latines, qu'il fit une fois rentré en France, en juillet 1801. Une indication de sa démarche « classiciste » se retrouve déjà dans des sous-titres du *Voyage*, où on lit qu'il décrit les pays « avec des rapprochemens [*sic*] entre l'état actuel de la Grèce, et ce qu'elle fut dans l'antiquité⁶² ».

Après la publication de cette œuvre, et justement grâce aux connaissances du milieu albanais qu'il y avait déployées, Pouqueville fut nommé consul général à Janina, la capitale de l'Albanie du sud, régie par le pacha Ali de Tepelena. Ce ne fut qu'à partir de ce moment qu'il put visiter « en vrai » le pays, et acquérir des connaissances de

⁶⁰ Il s'agit d'un *Handbook*, à savoir un « Manuel » par lequel l'éditeur John Murray débuta dans la production des livres qui allaient devenir les guides de voyage comme nous les connaissons aujourd'hui. Voir p. 55 *sqq.*

⁶¹ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, op. cit.*, 3 vol. Sur les trois livres qui composent cette œuvre, le dernier est consacré à l'Albanie, que Pouqueville visita seulement a posteriori, à savoir à partir des derniers mois du 1805.

⁶² François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, op. cit.*, Paris, Gabon, 1805, vol. III, frontispice.

première main qui plus tard aboutirent aux six volumes du *Voyage de la Grèce*⁶³, qui est considéré comme son chef-d'œuvre.

À cet itinéraire « imaginaire », que Pouqueville parcourut sur la base des sources classiques, est consacrée une analyse à part entière, comme exemple de la construction d'un « voyage littéraire⁶⁴ ». Ici, nous ne considérons que les circonstances extérieures qui amenèrent son œuvre à devenir l'un des repères de la littérature européenne inspirée de l'Albanie.

Le livre qui demeure une étape clé dans l'histoire du voyage en Albanie eut origine à la suite de circonstances rocambolesques : parti en mai 1798 en qualité de médecin à la suite de l'expédition militaire de Napoléon Bonaparte en Égypte, Pouqueville fut forcé en octobre de la même année de quitter le pays, en raison de son mauvais état de santé.

La tartane livournaise qui devait le mener en Italie fut arraisonnée par des corsaires, et il fut fait prisonnier par les Turcs avec d'autres membres de l'expédition bonapartienne. Après divers rebondissements, il fut transféré dans la forteresse des Sept-Tours à Constantinople, où il resta emprisonné avec plusieurs fonctionnaires français, alors que d'autres membres de l'expédition, tels que Julien Bessières, Joseph Charbonnel et Jean Poitevin furent conduits à Janina et remis à Ali Pacha.

Bénéficiant d'un certain degré de liberté en raison de l'exercice de sa profession, il put explorer quelques-unes des zones environnant la forteresse de Constantinople. Ce fut dans ce contexte que Pouqueville commença à rédiger le journal qui allait aboutir au *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie*, dont la troisième partie se compose des témoignages délivrés par ses collègues qui avaient été retenus à la cour de Janina.

En juillet 1801 il fut libéré ; une fois rentré en France, il se consacra à la rédaction de l'œuvre qui parut en 1805. À la fin de la même année, il fut nommé « consul-général près d'Ali Pacha, visir de Janina⁶⁵ ». L'état d'esprit avec lequel il affronta sa nouvelle mission en dit long sur les attentes qui dans ces années-là animaient les savants orientalistes qui se rendaient dans ces endroits : il allait « rechercher la Grèce dans la Grèce⁶⁶ », et pour ce faire il n'avait qu'à suivre les pas tracées par les auteurs anciens. Quant à Janina, une telle destination ajoutait un surcroît d'engouement, en tant que

⁶³ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, Paris, Firmin Didot, père et fils, 1827, 6 vol.

⁶⁴ Pour une analyse des outils rhétoriques utilisés par Pouqueville, voir p. 291 *sqq.*

⁶⁵ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, Paris, Firmin Didot, père et fils, 1826, tome I, Introduction, première page non numérotée.

⁶⁶ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, *op. cit.*, tome I, p. iii.

faisant partie d'une région telle que l'Épire, tout à fait inconnue aux voyageurs modernes, « et cette lacune à remplir excitait vivement [son] ambition scientifique⁶⁷ ».

Quelques jours après, je vis Ali pacha, qui n'était pas tel qu'on me l'avait représenté, et l'Épire tout autre que je ne l'avais décrite sur renseignements. Avec quels transports je parcourus cette terre de nouvelle découverte ! car, quoique visitée par les anciens, la perte de leurs ouvrages, pour me servir des expressions du savant M. Gossellin⁶⁸, fait qu'elle nous est moins connue que la majeure partie du Nouveau-Monde⁶⁹. Je voyageai, je moissonnai [*sic*] à pleines mains ; et trois ans après mon départ de France, je me trouvais assez riche en matériaux pour essayer de faire connaître dans leur ensemble l'Épire ainsi que l'Illyrie macédonienne⁷⁰.

En si peu de mots, Pouqueville accouplait deux des lieux chéris par les antiquaires savants qui, comme il le fit, abordaient ces terres en se laissant guider par les ouvrages de la classicité grecque et latine : comme il le déclara, son plan « était entièrement tracé par les auteurs anciens⁷¹ ».

⁶⁷ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce, op. cit.*, Tome I, p. V.

⁶⁸ Pouqueville se réfère au géographe Pascal-François-Joseph Gossellin, qui devint célèbre pour une *Géographie des Grecs* (Paris, Didot l'Aîné, 1790), rédigée à partir de sa traduction de la *Géographie* de Strabon. L'œuvre de Gossellin (qui, quant à lui, n'avait jamais mis le pied en Grèce) est l'un de nombreux exemples de la géographie de cabinet qui aux temps de Pouqueville était très pratiquée surtout à l'égard des terres coloniales, voire « exotiques ». Par contre, si Pouqueville s'était appuyé sur des cartes dessinées après des sources anciennes, son œuvre donna lieu à un effet looping, vu qu'à son tour le géographe Barbié du Bocage s'appuya sur ses récits pour dessiner les cartes accompagnant le *Voyage* de Pouqueville (cf. François C. H. L. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce, comprenant la description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque de la Macédoine Cisaxienne [...] avec des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, [...] des habitants de ces provinces. Ouvrage orné de figures, et enrichi de cartes géographiques dressées par M. Barbié du Bocage, de l'Institut de France*, Paris, Chez Firmin Didot, 1826).

⁶⁹ Dans ce dernier énoncé retentit l'écho de la fausse citation par laquelle Byron attribuait à Gibbon l'énoncé concernant l'Albanie, qui aurait été « moins connue que l'Amérique » (voir p. 27 *sq.*). Encore une fois, c'était le mythe de la *terra incognita* qui exerçait son pouvoir d'attraction.

⁷⁰ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce, op. cit.*, Tome I, p. vi.

⁷¹ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce, op. cit.*, Tome I, p. iii.



Figure 2. Henriette Lorimier, *Portrait of François-Charles-Hugues-Laurent Pouqueville*, 1830. Musée National des Châteaux de Versailles et de Trianon⁷²

François Pouqueville demeura en Albanie jusqu'en 1816, quand il fut nommé consul à Patras. Si Byron se livra à la postérité habillé à l'albanaise, Pouqueville ne fut pas en reste, en reliant son image aux endroits qui avaient engendré ses réussites littéraires et diplomatiques : ce fut ainsi que, dans le portrait officiel exécuté en 1830 par la peintre et compagne de vie Henriette Lorimier, il se fit représenter assis en arrière-plan d'une vue panoramique de Janina.

Sur le côté gauche du tableau on aperçoit un *corpus* architectural aux lignes rationnelles, classiques et donc « occidentales ». Dans le coin droit se découpe un groupe d'édifices surmontés de la coupole et du minaret d'une mosquée ; la figure du

⁷² Image sous licence Wikimedia Creative Commons.

consul de Janina, en position intermédiaire entre les deux unités de bâtiment, semble se vouloir comme le point de rencontre entre deux espaces culturels différents.

À la boutonnière de son veston apparaît une fleur de grenadier, un fruit très présent dans l'imaginaire symbolique concernant l'Albanie⁷³, tandis que le châle à motifs orientaux posé sur ses genoux achève le caractère ottoman de la mise en scène.

2. 2. Un portrait par calquage : les journaux encyclopédiques de William Martin Leake

Le *Voyage* de Pouqueville fit l'objet d'un jugement assez pointu de la part du topographe et antiquaire britannique William Martin Leake. Dans ses *Researches in Greece*, en se référant à des inexactitudes dans le *Journey through Albania* de Hobhouse, qui s'était fondé sur des renseignements fournis par Pouqueville, Leake affirme que Hobhouse « n'aurait pu choisir un guide plus fallacieux⁷⁴ ».

Cela dit, il continue en résumant les étapes de l'emprisonnement de Pouqueville, pour montrer que lors de la publication de son *Voyage*, l'auteur ne pouvait pas avoir une connaissance directe du pays.

M. Pouqueville fut fait prisonnier par les Turcs en 1798 à Navarin en Morée, d'où il fut amené à Tripolitza ; de là, après sept mois de détention, il fut embarqué à Anápli⁷⁵ pour Constantinople, d'où, après un emprisonnement de deux ans dans le château des Sept-Tours, il revint par mer en France. Voilà la somme totale des voyages personnels de M. Pouqueville en Grèce ; mais il y a ajouté [...] une description de l'Épire et d'une partie de l'Albanie, formées à partir des notes de certains officiers français, qui étaient prisonniers à Ioánnina. M. Pouqueville lui-même n'avait jamais visité ces provinces jusqu'à ce que son livre fût publié, mais depuis lors il a résidé pendant plusieurs années à Ioánnina comme consul général de France ; il doit donc être aussi sensible que toute autre personne restée longtemps dans le pays à l'inaptitude de son livre à être considéré comme un guide pour la topographie de l'Épire et des districts voisins⁷⁶.

⁷³ Encore de nos jours, le qualificatif de « terre des grenadiers » (en italien, « terra dei melograni ») apparaît dans le titre d'un projet de recherche en Albanie mené par l'Université de Florence : Monica Meini, *Nella terra dei melograni. Itinerari di turismo culturale nell'Albania del Nord*, Firenze, Firenze University Press, 2006.

⁷⁴ William Martin Leake, *Researches in Greece*, London, John Booth, 1814, p. 405. « He [Hobhouse] could not have chosen a more fallacious guide. » (Trad. pers.).

⁷⁵ Anápli : terme grec dialectale pour « Nauplie », en Péloponnèse. (Note hors texte).

⁷⁶ William Martin Leake, *Researches in Greece*, *op. cit.*, p. 405. « M. Pouqueville was made prisoner by the Turks in the year 1798 at Navarín in the Moréa, from whence he was conveyed to Tripolitza; after a seven month's detention there, he was embarked at Anápli for Constantinople, from whence, after a further imprisonment of two years in the castle of the Seven Towers, he returned by sea to France. This was the sum-total of M. Pouqueville personal travels in Greece; but he has added [...] a description of Epirus and a part of Albania, formed from the notes of some French officers, who were prisoners at Ioánnina. M. Pouqueville himself never visited those provinces until after his book was published, but he has since resided for several years at Ioánnina as

Après avoir donné les raisons de sa méfiance, Leake exprime une évaluation positive en reconnaissant que, en dehors de Pouqueville, peu d'autres voyageurs avaient illustré une grande quantité d'informations précieuses « par un plus grand apport de lecture et de recherche, ou animées avec une narration plus divertissante⁷⁷ ».

Il demeure que, au-delà du degré de recoupement plus ou moins élevé des données fournies par Pouqueville, la méthode des recherches de William Leake fut bien différente. Envoyé à Constantinople par le gouvernement britannique pour entraîner l'armée ottomane dans l'utilisation de l'artillerie, il commença à rédiger des observations détaillées qui deviendront le fond des recherches qui le rendirent célèbre comme antiquaire et topographe.

Au sujet de l'Albanie, les éléments les plus remarquables sur le plan imagologique se trouvent dans ses *Researches in Greece* (1814), un véritable traité linguistique, et les quatre volumes des *Travels in Northern Greece* (1835), qui peuvent être définis comme une encyclopédie de la région grecque - albanaise - macédonienne.

La précision de la méthode topographique que Leake appliquait dans ses recherches aboutit à une enquête tous azimuts concernant le territoire, la langue et la culture de l'Albanie. Cependant, dans son œuvre n'apparaît pas l'expérience directe de la rencontre avec les habitants, qui par contre fut remplacée par l'utilisation abondante des sources littéraires, de sorte que ses portraits moraux semblent mimer des modèles représentatifs utilisés par des auteurs de deux mille ans avant.

En fait, même si Leake avait voyagé personnellement à travers les lieux sur lesquels il écrivait, les outils grâce auxquels il « voyait » l'Albanie s'avèrent être assez similaires à ceux utilisés par Pouqueville alors qu'il n'avait pas encore visité le pays. De la même manière que, comme nous le verrons, Pouqueville « adaptait » aux Albanais le texte d'Hippocrate⁷⁸, de son côté, pour représenter le peuple albanais, Leake évoque Plutarque, et notamment le portrait du roi de l'Épire Pyrrhus, qui apparaît dans les *Vies Parallèles* de l'historien grec : « Plutarque nous apprend que Pyrrhus était un courtisan assidu et, quand il était jeune, appliquant à acquérir l'amitié de personnes influentes⁷⁹ ».

Consul-General of France, and must therefore by this time be as sensible as any other person, who has remained long in the country, of the unfitness of his book to be taken as a guide to the topography of Epirus and the adjacent districts. » (Trad. pers.).

⁷⁷ William Martin Leake, *Researches in Greece*, *op. cit.*, p. 405. « [Few travellers...] illustrated it with a greater share of reading and research, or enlivened it with a more entertaining narrative ». (Trad. pers.).

⁷⁸ Voir en particulier p. 292 *sq.*

⁷⁹ William Martin Leake, *Travels in Northern Greece*, London, J. Rodwell, New Bond Street, 1835, vol. I, p. 43. « Plutarch informs us, that Pyrrhus was an assiduous

Sauf que, à la différence de Pouqueville, Leake ne fait pas de détours pour étendre à tout un peuple ce que Plutarque disait au sujet de l'ancien roi d'Épire. En fait, après avoir assuré le lecteur que « [c]eci est généralement le caractère albanais » — à savoir, identique à celui du héros de Plutarque —, il commence aussitôt à en tracer le profil.

Ils sont soucieux de s'assurer la faveur de leurs supérieurs, et fidèles à eux tant qu'ils sont payés régulièrement. Leurs révoltes, qui se produisent si souvent, sont généralement causées par la mauvaise foi des employeurs, qui commencent souvent une entreprise sans moyens pécuniaires suffisants, en comptant sur la réussite pour les augmenter. Les Albanais, étant généralement plus pauvres que les Turcs, sont plus modérés dans leurs attentes, plus endurants, plus familiers avec les difficultés dès leur enfance, mais tout aussi avides d'argent, et bien plus encore économes. Pour sauver son salaire, le soldat albanais soit se livrera au pillage, soit vivra de la nourriture la plus dure, selon les circonstances, son principal objet étant de revenir à la maison avec une ceinture bien remplie, car la zone⁸⁰, comme chez les Romains, est le trésor des Albanais⁸¹.

De ce passage émergent quelques-uns des traits typiques du style plutarquien, à savoir les tons en clair-obscur, l'opposition entre vice et vertu, la connotation morale intense. En pratique, en s'appuyant sur Plutarque, l'auteur arrive même à en imiter les modalités de représentation, en donnant ainsi aux lecteurs une sorte de décalque du texte original.

2. 3. Les représentations d'une nation à travers sa langue

Publiées deux ans après les textes de Byron et Hobhouse, les *Researches* de Leake⁸² apportent une contribution remarquable à la connaissance des langues balkaniques. Les trois chapitres dont se compose le volume sont consacrés à l'étude des langues et dialectes de la zone située entre l'extrémité de la Grèce continentale (le cap Ténare), la région macédonienne du Mont Athos, et la ville d'Apollonie d'Illyrie, dans le sud de

courtier, and studious when young of acquiring the friendship of powerful persons ». (Trad. pers.).

⁸⁰ Zone : du grec ancien *zônè*, ceinture qui pouvait servir à transporter des pièces de monnaie. (Note hors texte).

⁸¹ William Martin, *Travels, op. cit.*, vol. I, p. 43-44. « This is generally the Albanian character. They are anxious to secure the favour of their superiors, and faithful to them while regularly paid. Their revolts which so often occur, are generally caused by the ill-faith of the employers, who often begin an enterprize without sufficient pecuniary means, trusting to success for an augmentation of them. The Albanians, being generally poorer than the Turks, are more moderate in their expectations, more patient and persevering, more familiar with hardships from their infancy, but equally greedy of money, and much more saving. The Albanian soldier will either plunder or live on the hardest fare, as circumstances may require, to save his pay ; his prime object being to return home with a well-filled girdle ; for the zone, as among the Romans, is the treasury of the Albanian. » (Trad. pers.).

⁸² William Martin Leake, *Researches in Greece, op. cit.*

l'Albanie. La grammaire et le lexique de la langue albanaise y sont exposés dans le II^e chapitre.

Conscient du fait qu'une attention si grande à la linguistique de la part d'un officier militaire pouvait être surprenante, l'auteur en indique dans sa préface des raisons d'ordre politique, à savoir le fait que les Français voulaient ouvrir une route vers la Grèce à travers l'Albanie.

En présentant ses études au sujet du « dialecte pauvre et barbare de l'Albanie », Leake esquisse le portrait d'un peuple

irrégulier et indiscipliné en tant que soldats, mais possédant une parfaite connaissance de l'usage des armes ; féroce et ignorant, et non civilisé, mais chérissant une prédilection enthousiaste pour ses montagnes, et de surcroît avec les avantages d'un pays qui oppose à un envahisseur les plus forts obstacles naturels, la volonté de résister à tous les intrus étrangers [...]⁸³.

Dans ces années-là, la culture romantique attachait une grande importance à la connaissance des langues en tant qu'outil pour comprendre l'« âme » d'un peuple. Dans ce passage de Leake que nous venons de citer, la similarité entre le tempérament d'un peuple et les caractéristiques de son langage rappelle à l'esprit une démarche théorique fondamentale du Romantisme européen, qui ressortait, entre autres, de l'œuvre du philosophe Wilhelm von Humboldt, où il soutenait que

l'esprit d'une nation et le caractère de sa langue sont si intimement liés ensemble, que si l'un était donné, l'autre devrait pouvoir s'en déduire exactement⁸⁴.

Une telle optique semble être confirmée par le passage suivant, dans lequel, en commentant son choix de proposer un tableau comparatif entre cinq langues (anglais, grec moderne, albanais, valaque, bulgare), Leake exprime son espoir que le lecteur sera satisfait de son esquisse (il utilise le terme *picture*, c'est-à-dire le « tableau ») des expressions utilisées par ces peuples « rustiques » :

⁸³ William Martin Leake, *Researches in Greece, op. cit.*, p. iii-iv. « By many persons the author may be thought to have bestowed more attention than it deserves upon the poor and barbarous dialect of Albania. [...]. Under these circumstances it became doubly interesting to obtain some knowledge of the language of a nation, irregular and undisciplined as soldiers, but possessing a perfect familiarity with the use of arms; ferocious and ignorant, and uncivilized, but cherishing an enthusiastic partiality for their native mountains, and adding to the advantages of a country, which opposes the strongest natural obstacles to an invader, the determination to resist all foreign intruders [...]. » (Trad. pers.).

⁸⁴ Wilhelm von Humboldt, éd. par Alfred Tonnellé, *De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées*, Paris, Librairie A. Franck, 1859, p. 48.

le lecteur ne sera peut-être pas mécontent d'avoir des renseignements sur les maximes et les préceptes de ces exercices avec un tableau de quelques-unes des manières, les superstitions, les préjugés et les opinions, de ces peuples rustiques et isolés⁸⁵.

Son esprit d'observation va jusqu'au point de s'apercevoir des différences — qui existaient et demeurent toujours — entre l'albanais parlé dans le nord et le sud du pays, et qui ensuite furent spécifiquement identifiés par les linguistes selon les caractéristiques du dialecte Guègue (de la Haute Albanie) et du Tosque (de l'Albanie du Sud). En fait, Leake soulignait que son « esquisse grammaticale⁸⁶ », basé sur la langue parlée dans le sud, différait des observations faites par Hobhouse, puisque ces dernières donnaient le fond des *Osservazioni Grammaticali* du Père Da Lecce⁸⁷, qui avait mené ses études sur le dialecte de l'Albanie du nord.

Dans l'œuvre de Leake, les différences linguistiques sont mises en rapport avec les traits du caractère. Dans le passage suivant, l'auteur souligne un aspect qui était invariablement mis en lumière par la majorité des voyageurs, à savoir les différences entre les Albanais du Nord et du Sud.

Le caractère des Albanais du Nord et du Sud se distingue autant que l'aspect général du pays dans les deux provinces. Le Nord, dont une grande partie est constituée de plaines fertiles et abonde en chevaux, produit une race combinant la cruauté des Albanais avec la platitude des Bulgares. Le vrai caractère de la nation doit être recherché dans les montagnes arides et les vallées étroites du sud de l'Albanie. Ici, des gens proverbialement ignorants de ce qui concerne les chevaux et de bien d'autres atouts qui constituent la fierté et le confort des Turcs, plus civilisés, forment une population armée d'infanterie irrégulière, l'une des plus robustes et des plus actives au monde. Ils sont dans l'habitude constante soit de faire la guerre l'un l'autre, soit de se louer à quelque chef puissant d'Albanie, ou de chercher fortune comme mercenaires dans d'autres parties de l'Empire. Bien que conservant une nette distinction des Grecs dans la forme et la physionomie, ayant les yeux clairs et les pommettes saillantes, ils ressemblent beaucoup, pour ce qui en est du caractère et des mœurs, aux natifs des quartiers plus montagneux et indépendants de la Grèce. Ils possèdent peut-être plus de régularité de conduite, plus de prudence, plus de fidélité à leurs patrons, et en même temps plus d'égoïsme, d'avidité et d'avarice, mais il se trouve parmi eux le même respect rigide des préjugés religieux, les mêmes superstitions, le même génie actif, vif et entreprenant, les mêmes habitudes rustiques, patientes et laborieuses⁸⁸.

⁸⁵ William Martin Leake, *Researches in Greece, op. cit.*, p. 381 : « the reader will be not displeased perhaps at being furnished in the maxims and precepts of these exercises with a picture of some of the manners, superstitions, prejudices, and opinions, of these secluded and unpolished nations. » (Trad. pers.).

⁸⁶ William Martin Leake, *Researches in Greece, op. cit.*, p. 263, note en bas de page : « grammatical sketch ». (Trad. pers.).

⁸⁷ Francesco Maria da Lecce, *Osservazioni Grammaticali nella Lingua Albanese, op. cit.*

⁸⁸ William Martin Leake, *Researches in Greece, op. cit.*, p. 25-252. « The character of the Northern and Southern Albanians differs as much as the general face of the country in

2. 4. L'Albanie redoublée : sur les traces du *Childe Harold*

L'une des raisons majeures pour laquelle dans ces années-là l'Albanie devint une destination visée par nombre de voyageurs anglais est évidemment liée au voyage byronien ; on pourrait même dire que *le pays* commença à « exister » dans la littérature européenne après qu'il devint le théâtre du pèlerinage du jeune Harold.

Dans la perception de ces voyageurs qui parcouraient ces endroits en emmenant avec eux le *Childe Harold* se déroulait un processus qu'on pourrait qualifier de « redoublement », en empruntant le terme utilisé par Gannier dans son essai consacré à la littérature de voyage.

Les lieux n'existent pas seulement en soi, mais ils sont redoublés par la présence, dans le regard du voyageur, des descriptions de ses sources livresques ou artistiques. [...] Les lieux parcourus prennent une autre saveur lorsqu'ils sont recensés sur les traces de quelque célèbre voyageur qui les a précédemment décrits⁸⁹.

En fait, ce poème devint l'œuvre de référence pour les voyageurs dans l'Albanie du Sud, au point d'en devenir un texte « prescriptif », où l'on cherchait des instructions pour visiter des lieux à ne pas rater : il « fallait » voir ce qu'avait vu Byron, sinon le voyage aurait été incomplet.

Un exemple de cette « nécessité » se trouve dans le récit de la vicomtesse Strangford, alors qu'elle ordonna de battre ses guides albanais qui n'arrivaient pas à trouver la route vers la « '[m]onastique Zitza' [...] rendue célèbre par Byron⁹⁰ ». Elle fonda sa décision sur un proverbe arabe de sa connaissance, selon lequel « le bâton descendu du ciel est

the two provinces. The Northern, a large portion of which consists of fertile plains, and abounds in cavalry, produces a race, combining the cruelty of the Albanian with the dullness of the Bulgarian. In the barren mountains and narrow vales of the South of Albania, the true character of the nation is to be sought for. Here the people, proverbially ignorant of horsemanship, and of many others advantages, that constitute the pride and comfort of the more civilized Turk, form an armed population of irregular infantry, one of the hardest and most active in the world. They are in the constant habit of either warring upon each other, or of hiring themselves to some powerful chieftain of Albania, or of seeking their fortunes as mercenary troops in other parts of the Empire. Although preserving a marked distinction from the Greeks in form and physiognomy, having light eyes and high cheek-bones, they resemble very much in character and manners the natives of the more mountainous and independent districts of Greece. They possess perhaps more evenness of conduct, more prudence, more fidelity to their employers, and at the same time more selfishness, avidity and avarice, but there is found among them the same rigid observance of religious prejudices, the same superstitions, the same active, keen and enterprising genius, the same hardy, patient, and laborious habits ». (Trad. pers.).

⁸⁹ Odile Gannier, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001, p. 31.

⁹⁰ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863. With a Visit to Montenegro*, London, Bentley, 1864, p. 18. « 'Monastic Zitza' [...] made so famous by Lord Byron. » (Trad. pers.).

une bénédiction de Dieu⁹¹ ». Sauf que, lorsqu'elle arriva finalement sur place, elle trouva le lieu « inintéressant et ordinaire, sinon pour le fait qu'il avait été *sanctifié* par Byron⁹² ».

Son cas semble emblématique du « redoublement » de la vision que nous venons d'évoquer ci-dessus : en tant qu'écrivaine et peintre à la fois, Strangford suivait les traces non seulement de Byron, mais aussi d'Edward Lear, dont le *Journal of a Landscape Painter in Albania*⁹³ représente le côté « figuratif » de l'histoire du voyage dans ce pays. En effet, immédiatement après avoir accompli son désir d'aller exactement là où Byron était allé, Strangford regrette de n'avoir pas pu visiter Arghyro-Kastro⁹⁴, une ville qui, « en plus d'être, selon Lear, remarquablement pittoresque », était également « un point d'intérêt historique pour retracer le cours des annexions faites par Ali Pacha⁹⁵ », qui dans ces années-là était justement l'un des pivots majeurs de la représentation de l'Albanie.

Comme le dit Daniel-Henry Pageaux,

la problématique du voyage ne s'arrête pas aux images véhiculées par le récit du voyageur. Le voyage devient à son tour un modèle pour nombre de récits, de fictions⁹⁶.

Et, bien sûr, la possibilité qu'un voyage puisse devenir un modèle et un « agent » d'inspiration pour l'écriture d'autres récits, est directement proportionnelle à la renommée du voyage originaire. Dans le cas du voyage byronien, comme nous l'avons vu, les échos du succès extraordinaire du *Childe Harold* furent amplifiés par des éléments externes au poème, tels que l'œuvre de Hobhouse et tout l'ensemble des faisceaux imagologiques qui ressortirent de l'engouement de Byron pour l'Albanie.

⁹¹ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 16-17 : « 'the stick descended from heaven, a blessing from God' [...] ». (Trad. pers.).

⁹² Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 18 : « uninteresting and unremarkable, except as *consecrated* by Lord Byron ». (Trad. pers.). C'est nous qui soulignons.

⁹³ Edward Lear, *Journal of a Landscape Painter in Albania & C.*, *op. cit.* À titre d'exemples des peintures albanaises de Lear, voir les figures 59, 60, 61 en Annexes, p. 399 *sqq.*

⁹⁴ Il s'agit de la ville albanaise de Gjirokastra ; dans son récit, Strangford l'appelle par son nom grec, Αργυρόκαστρο (Argyrókastro), probablement suivant la nomenclature utilisée dans les *Travels* de William Martin Leake.

⁹⁵ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 22 : « besides being, according to Mr. Lear, remarkably picturesque, this town forms a point of historic interest in tracing the course of Ali Pasha's annexations. » (Trad. pers.).

⁹⁶ Daniel-Henry Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Paris, A. Colin, 1994, p. 38.

Si la plupart de voyageurs avait toujours sous main le *Childe Harold*, certains d'entre eux étaient même guidés par les livres qui avaient déjà guidé Byron. Ce fut le cas, entre autres, de l'historien Thomas Smart Hughes, auteur d'un des livres les plus complets et détaillés au sujet d'Ali Pacha et de la région de Janina. En visitant le pays pendant le tour qu'il fit dans des pays de la Méditerranée de 1813 à 1814, Hughes engagea le même guide « qui avait accompagné lord Byron et M. Hobhouse dans leur visite de l'Albanie⁹⁷ ».

2. 5. La domestication de l'inconnu. À l'aube du voyage organisé

L'histoire de la découverte littéraire de l'Albanie résume de manière exemplaire les « trois formes majeures » des rapports entre voyage et littérature dont parle Daniel-Henri Pageaux, à savoir « le pèlerinage, le voyage et le tourisme⁹⁸ » : elle commença par le *Pèlerinage* de Byron, se poursuivit avec les voyages, et continua, immédiatement après, par un guide touristique.

En fait, ce fut précisément dans le sillage du succès du *Childe Harold* que, bien avant que la région adriatique orientale ne rentrât dans le circuit des endroits traités par les guides Baedeker, l'Albanie eut son premier guide touristique. Il s'agit d'un texte généralement négligé, qui cependant marque une étape importante dans l'histoire générale du voyage dans les Balkans, à savoir le *Handbook*⁹⁹ de John Murray, publié en 1854. Déjà l'édition précédente¹⁰⁰ de ce guide consacrait un espace spécifique à l'Albanie, mais dans un nombre réduit de pages, et sans que son nom apparaisse dans le titre.

Si l'on considère que, dans ces années-là, le guide de voyage n'était pas encore un genre à part entière comme il le deviendrait quelques décennies plus tard, et qu'il fut

⁹⁷ Thomas Smart Hughes, *Travels in Sicily, Greece and Albania*, London, Henry Colburn and Richard Bentley, 1830, vol. I, p. 323 : « who had accompanied Lord Byron and Mr Hobhouse in their Albanian tour. » (Trad. pers.).

⁹⁸ « En réfléchissant aux rapports entre voyage et littérature, il est frappant de remarquer les trois formes majeures qui s'offrent à notre réflexion dans une succession qui respecte la chronologie : le pèlerinage, le voyage et le tourisme. » Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Paris, A. Colin, 1994, p. 31.

⁹⁹ John Murray, *A Handbook for Travellers in Greece describing the Ionian Islands, the Kingdom of Greece, the Islands of the Ægean Sea, with Albania, Thessaly, and Macedonia*, London, John Murray, Albemarle Street, 1854.

¹⁰⁰ John Murray, *A Handbook for Travellers in the Ionian Islands, Greece, Turkey, Asia Minor, and Constantinople; Being a Guide to the Principal Routes in Those Countries, Including a Description of Malta, with Maxims and Hints for Travellers in the East*, London, John Murray, Albemarle Street, 1840.

rédigé par le fils de l'éditeur des deux premiers chants du *Childe Harold*, la tentation de mettre ce texte sur le compte des effets du voyage byronien est presque irrésistible.

2. 6. *L'Handbook de John Murray, le premier guide touristique de l'Albanie*

En effet, ce furent les *Murray's Handbook* (« Guides de Voyage Murray »), dont le premier volume parut en 1836, qui donnèrent à l'Allemand Karl Baedeker l'idée de créer ce qui allait devenir ses célèbres guides, comme on peut le lire dans la biographie de John Murray rédigée par son fils¹⁰¹.

Dans le passage suivant, tiré par le guide de 1854, on trouve des indications intéressantes au sujet des langues les plus utiles lors d'un voyage dans le Levant.

Après le grec, l'italien s'avérera être la langue la plus *généralement* utile à travers tout le Levant. Cependant, le français est désormais plus parlé dans la société d'Athènes. A l'intérieur de la Grèce, le français et l'italien sont *totalemment* inconnus ; donc, à moins que le voyageur ne soit *parfaitement* maître du grec moderne (et, en Albanie, de l'albanais aussi), il est indispensable de prendre un interprète, même pour l'excursion la plus courte¹⁰².

En donnant son esquisse du pays, au sujet du caractère albanais Murray évoque immédiatement Edward Gibbon.

La férocité singulière des habitants de l'Illyricum et de l'Epirum¹⁰³ a été invariablement remarquée dans l'histoire¹⁰⁴.

Si tel est le préjugé sur lequel, en s'appuyant sur Gibbon, se fondaient des dizaines de voyageurs européens en Albanie, Murray y ajoutait une observation tirée de son expérience personnelle, selon laquelle

le voyageur qui est conforme aux coutumes et respecte les institutions et les caractères des habitants, peut passer dans la plus parfaite sécurité à travers

¹⁰¹ John Murray IV, *John Murray III. A Brief Memoir*, London, John Murray, Albemarle Street, 1919, p. 46-47.

¹⁰² John Murray, *A Handbook for Travellers in Greece*, *op. cit.*, p. 17. « Next to Greek, Italian will be found the most *generally* useful language throughout the Levant. French, however, is now more spoken in society at Athens. In the interior of Greece both French and Italian are *totally* unknown; hence, unless the traveller is *perfect* master of modern Greek (and, in Albania, of Albanian also), it is indispensable to take an interpreter, even on the shortest excursion. » (Trad. pers.).

¹⁰³ Dans notre traduction nous avons laissé inchangés les termes « Illyricum » et « Epirum » utilisés par Murray en rapport avec les territoires des anciennes Provinces romaines.

¹⁰⁴ John Murray, *A Handbook for Travellers in the Ionian Islands*, *op. cit.*, p. 223. « The peculiar ferocity of the inhabitants of Illyricum and Epirum has been invariably noticed in history. » (Trad. pers.).

les bouleversements des parties en conflit, sous la protection des autorités locales et municipales¹⁰⁵.

Dans sa préface¹⁰⁶, Murray indique explicitement ses sources bibliographiques (qui comprennent des auteurs antiques tels que Strabon et Pausanias et, parmi ses contemporains, Hobhouse, Holland, l'historien Finlay, et toute l'œuvre de Leake). Tandis que pour la plupart ce sont les mêmes textes de référence qu'employaient les voyageurs anglais de l'époque, Murray cite également un texte moins connu, à savoir *The Spirit of the East*¹⁰⁷ de l'écrivain et diplomate écossais David Urquhart.

Pendant ses voyages dans la Turquie ottomane, y comprise l'Albanie, Urquhart adoptait une attitude visant à comprendre l'Autre à travers une démarche interculturelle, ce qui ressort de ce passage cité par Murray.

Pour voyager à l'Est avec confort ou profit, il est nécessaire de le faire conformément à la règle et la coutume du pays. Cela est facile à ériger en règle, mais très difficile à mettre en pratique, puisqu'il suppose de longues expériences et de connaissances parfaites d'un sujet, alors qu'on arrive tout juste à son seuil¹⁰⁸.

Une citation qui peut sembler encore plus insolite si l'on considère qu'elle s'affiche dans le contexte d'un guide de voyage, un texte dans lequel on ne s'attendrait pas à des argumentations intellectuellement engagées telles que l'« enquête utile » avec lequel se poursuit le passage cité par Murray.

Mis au milieu d'un peuple étranger, si vous vous renseignez, vous devez utiliser une langue qui ne s'applique pas à leurs idées ; si vous discutez, vous y impliquez vos impressions, pas les leurs ; mais lorsque vous vous mettez dans une situation similaire à la leur, vous pouvez vous sentir comme ils le font, ce qui est le résultat final de l'enquête utile. Burke, dans son essai sur le Sublime et le Beau, mentionne un ancien philosophe qui, quand il voulait comprendre le caractère d'un homme, avait l'habitude de l'imiter en toutes choses, s'efforçait de prendre le ton de sa voix, et essayait même de lui ressembler : jamais une règle meilleure a été énoncée pour un voyageur¹⁰⁹.

¹⁰⁵ John Murray, *A Handbook for Travellers in the Ionian Islands*, *op. cit.*, p. 222 : « the traveller who conforms to the customs, and respects the institutions and characters of the people, may pass with the most perfect security amidst the shock of conflicting parties, under the protection of the local and municipal authorities. » (Trad. pers.).

¹⁰⁶ John Murray, *A Handbook for Travellers in Greece*, préface, p. vi.

¹⁰⁷ David Urquhart, *The Spirit of The East. Illustrated in a Journal of Travels Through Roumeli*, London, Henry Colburn Publisher, 1838.

¹⁰⁸ John Murray, *A Handbook for Travellers in the Ionian Islands*, *op. cit.*, introduction, p. ii. « To travel in the East with comfort or advantage, it is necessary to do so according to the rule and custom of the country. This it is easy to lay down as a rule, but very difficult to put in practice, because it supposes long experiences and perfect acquaintance with a subject, when you enter only in its threshold. » (Trad. pers.).

¹⁰⁹ John Murray, *A Handbook for Travellers in the Ionian Islands*, *op. cit.*, introduction, p. ii-iii. « Placed among a strange people, if you inquire, you must use language not

Par une curieuse coïncidence, l'année même où à Londres était publié le guide de John Murray, l'Albanie faisait également l'objet des *Itinéraires*¹¹⁰ publiés à Vienne par le géologue Ami Boué. Il s'agissait d'un résumé mis à jour de son œuvre majeure, *La Turquie d'Europe*, où Boué, ainsi que de donner des conseils pratiques à ceux qui voulaient se rendre en Albanie, avait mis au point un « Tableau des routes¹¹¹ » avec les itinéraires et les temps nécessaires pour parcourir le pays du sud au nord.

Depuis lors, il passa presque un siècle avant que l'Albanie ait une place spécifique dans les guides de voyage ; cette fois-là, le texte fut édité par la Consociazione Turistica Italiana (C. T. I.) dans le contexte de l'occupation fasciste¹¹².

Au milieu du XIX^e siècle, le voyage en Albanie était donc passé en quelques décennies de la phase de découverte à celle du voyage touristique ou, à défaut, à son élaboration théorique. Cependant, pendant au moins un autre siècle et demi, dans la perception du reste de l'Europe, l'Albanie demeura un pays à découvrir.

CHAPITRE II

LE VOYAGE DES AMBASSADEURS ET DES TOURISTES

Les œuvres des diplomates envoyés en Albanie ont apporté une contribution précieuse à la connaissance d'un pays européen qui, en l'absence de textes autochtones, a longtemps été connu uniquement par des études menées par des étrangers.

À la différence de Pouqueville, qui avait été nommé consul en Albanie après la publication de son *Voyage*, d'autres ambassadeurs lui consacrèrent des essais historico-ethnographiques et linguistiques pendant leurs missions dans les deux principaux emplacements du pouvoir politique du pays, à savoir Janina et Shkodra. Grâce à leurs recherches, beaucoup d'entre eux gagnèrent une place éminente dans le domaine de l'albanistique. Tel fut le cas de l'Allemand von Hahn, qui au cours de son mandat vice-

applicable to their ideas; if you argue, you deal with you impressions, not theirs; but when you put yourself in a position similar to theirs, you can feel as they do, and that is the final result of useful investigation. Burke, in his essay on the 'Sublime and Beautiful', mentions an ancient philosopher who, when he wished to understand the character of a man, used to imitate him in every thing, endeavoured to catch the tone of his voice, and even tried to look like him: never was a better rule laid down for a traveller ». (Trad. pers).

¹¹⁰ Ami Boué, *Recueil d'Itinéraires dans la Turquie d'Europe. Détails géographiques, topographiques et statistiques sur cet Empire*, 2 vol., Vienne, Librairie de l'Académie Impériale des Sciences, 1854.

¹¹¹ Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, Paris, Arthus Bertrand, 1840, vol. IV, p. 542.

¹¹² Sottosegretariato di Stato per gli Affari Albanesi, *Albania*, Consociazione Turistica Italiana, Milano, 1940. Voir p. 247 sqq.

consulaire à Janina entre 1847 et 1851 effectua les recherches qui aboutirent à ses célèbres *Albanesische Studien*¹¹³ (« Études Albanaises »).

Dans les décennies qui suivirent la mort d'Ali Pacha, qui avait fait de son siège à la frontière avec la Grèce un nœud d'intérêts politiques et culturels, ce fut Shkodra, la ville du nord, qui gagna de plus en plus d'importance stratégique en raison de son emplacement au carrefour des principales routes commerciales entre l'Adriatique et les Balkans, et de sa proximité aux régions sous le contrôle direct de l'Empire austro-hongrois. Située aux pieds du mont Tarabosh, Shkodra était la porte d'entrée dans la « Montagne », le cœur des traditions albanaises. C'est dans cette ville qui commencèrent les voyages d'où naquirent certaines des œuvres fondamentales pour la connaissance du pays, tels que les *Souvenirs de la Haute-Albanie* du consul Alexandre Degrand, qui est l'un de trois récits qui font l'objet spécifique de notre recherche.

En plus des textes écrits dans le sillage de voyages diplomatiques, il y eut un grand nombre d'ouvrages rédigés par des voyageuses qui, dans la veine de la découverte touristique, tout au long du XIX^e siècle visitèrent ces lieux encore peu explorés, même par les voyageurs de sexe masculin.

1. LES RÉCITS DIPLOMATIQUES

1. 1. Les *Études Albanaises* de Georg von Hahn

Les *Albanesische Studien* de l'Allemand Johann Georg von Hahn sont une pierre angulaire dans le cadre des recherches sur l'Albanie. On dirait qu'elles pavèrent la voie à ce qui allait devenir la féconde tradition des études consulaires, vu qu'en quelques années ses recherches furent suivies par l'*Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie* d'Hyacinthe Hecquard, et par les *Souvenirs de la Haute-Albanie* d'Alexandre Degrand.

Alors que les sources documentaires de Hahn tiraient profit des travaux des savants qui l'avaient précédé, tels que, entre autres, William Martin Leake et Ami Boué, dont il reconnaît explicitement la primauté au sujet des descriptions orographiques¹¹⁴, la contribution fortement originale de ses *Études* se trouve dans l'amplitude des recherches linguistiques et folkloriques auxquels sont consacrés deux tiers de son œuvre. Pour ses

¹¹³ Johann Georg von Hahn, *Albanesische Studien*, Jena, Verlag von Friedrich Mauke, 1854.

¹¹⁴ Johann Georg von Hahn, *Albanesische Studien*, *op. cit.*, p. 21.

transcriptions de la langue albanaise, Hahn utilisa l'alphabet grec, d'après les textes qui lui étaient fournis par le linguiste et traducteur Konstantin Kristoforidhi.

Les contes recueillis pendant son travail de terrain, publiés sous le titre *Griechische und Albanesische Märchen* (« Contes Grecs et Albanais¹¹⁵ »), contribuèrent aux réflexions théoriques aboutissant à sa célèbre schématisation du héros des cultures indo-européennes, à savoir l'*Arische Aussetzungs-und Rückkehr-Formel* (« Formule Aryenne du Départ et du Retour »), exposée dans l'œuvre posthume *Sagwissenschaftliche Studien*¹¹⁶ (« Études des Contes de Fées »).

À une époque où la connaissance de la langue albanaise était encore à ses débuts même en Albanie, les études que lui consacrèrent les voyageurs européens en la transcrivant dans d'autres langues accomplirent l'acte de la « nomination traductrice », à savoir l'une des figures de la « rhétorique de l'altérité¹¹⁷ ».

1. 2. L' « enfant trouvé de l'Europe »

Dans ces années-là, l'opinion publique internationale commença à s'intéresser à l'Albanie autant pour la curiosité suscitée par la naissance d'un nouvel État européen (le pays avait déclaré son indépendance le 28 novembre 1912), que pour les nouvelles qui venaient de ce pays épuisé par la violence et les pillages des guerres balkaniques, et sacrifié par les accords territoriaux signés dans le Traité de Londres (30 mai 1913).

Un aperçu de la vie menée par la « colonie européenne » qui résidait à Shkodra à la fin des années 1870 nous vient du délégué¹¹⁸ consulaire britannique Wadham Peacock, l'auteur d'*Albanie, l'enfant trouvé de l'Europe*¹¹⁹.

Du côté francophone, la définition contenue dans le titre du livre anglais résonne également dans les mots du baron Paul Henri d'Estournelles de Constant, Prix Nobel de la Paix en 1909. D'Estournelles, qui avait exercé en Albanie ses premières missions diplomatiques, fut président de la *Dotation Carnegie pour la paix internationale*, qui en 1913 envoya une commission d'enquête chargée de rendre compte des atrocités commises pendant les guerres balkaniques : dans des lettres rédigées pour exprimer son indignation face aux agressions que l'Albanie avait souffertes par les États voisins et au

¹¹⁵ Johann Georg von Hahn, *Griechische und Albanesische Märchen*, Leipzig, 1864.

¹¹⁶ Johann Georg von Hahn, *Sagwissenschaftliche Studien*, Jena, Friedrich Mauke's Verlag, 1876.

¹¹⁷ François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1980, p. 378-379.

¹¹⁸ L'auteur utilise le terme « *vakeel* », qui indiquait les représentants des autorités politiques en Inde. Wadham Peacock, *Albania, the foundling State of Europe*, *op. cit.*, p. 153.

¹¹⁹ Wadham Peacock, *Albania, the Foundling State of Europe*, *op. cit.*

manque de considération de la part des organismes politiques internationaux, d'Estournelles l'avait appelée la « Cendrillon des Balkans¹²⁰ ».

Par rapport à des recherches copieusement documentées dans des études d'autres diplomates, le récit de Peacock a l'avantage d'être un véritable journal de voyage qui saisit des aspects du milieu local et en souligne les éléments les plus fréquemment relevés par les étrangers (tels que, par exemple, la surprise face à la découverte que les Albanais n'étaient pas des Turcs, ce qui était apparemment une conviction bien répandue auprès les voyageurs européens).

En été, il était la coutume de la colonie européenne de retarder la promenade de l'après-midi jusqu'à la fin de l'après midi, quand les grands arbres commençaient à jeter une ombre agréable, et habituellement une douce brise refroidissait l'atmosphère chauffée. [...] Au-delà du jardin public, courait de haut en bas une route où les consuls et vice-consuls et toute l'aristocratie de la colonie européenne se promenaient chaque jour avant le coucher du soleil ; pour cette raison, il était connu comme le Boulevard Diplomatique ou le Village Vert¹²¹.

Apparemment, le charme de Scodra (comme il appelle la ville de la Haute Albanie) n'était pas seulement, ou pas tant, dans son paysage lacustre, mais surtout dans l'« étrangeté » de son peuple. Et, bien sûr, dans la coutume de la vengeance de sang :

elle exerce une fascination remarquable non seulement pour la beauté de sa position et ses environs, mais également pour l'étrangeté de ses habitants, leurs mœurs, les coutumes, les vêtements, et surtout leur nervosité et leur vendettas¹²².

► Les Malissori, des brigands respectables

Dans les lignes suivantes, Peacock exprime le sentiment commun du voyageur occidental face à l'« altérité » albanaise. D'abord, ce qui prévaut est la sensation de dépaysement du passager à la vue de ses compagnons de voyage, dont l'attitude — et

¹²⁰ « [T]he Cinderella of The Balkans ». In Nadine Akhund, « The Two Carnegie Reports: From the Balkan Expedition of 1913 to the Albanian Trip of 1921 », *Balkanologie*, Vol. XIV, n° 1-2, décembre 2012, §13.

¹²¹ Wadham Peacock, *Albania, the Foundling State of Europe*, *op. cit.*, p. 62. « In the summer it was the custom of the European colony to postpone the afternoon walk until the late afternoon when the tall trees began to throw a pleasant shade, and a gentle breeze usually cooled the heated atmosphere ». P. 65 : « Beyond the public garden ran a road up and down which the consuls and vice-consuls and all the aristocracy of the European colony promenaded every day before sunset, and for this reason it was known as the Boulevard Diplomatique or Village Green [...] ». (Trad. pers.).

¹²² Wadham Peacock, *Albania, the Foundling State of Europe*, *op. cit.*, p. 34 : « it has a remarkable fascination not only for the beauty of its situation and surroundings, but also for the strangeness of its inhabitants, their manners, customs, dress, and above all their restlessness and their blood-feuds ». (Trad. pers.).

bien sûr l'habillement traditionnel, avec toute sa panoplie d'armes dont les montagnards albanais ne se séparaient jamais — lui rappelaient les voyous des légendes.

Les petits bateaux qui conduisent les passagers du paquebot au quai étaient tenus par des bateliers dont l'aspect était celui des brigands, et dont les regards et les gestes étaient ceux de tous les bandits de l'histoire et de la légende réunis. Ces hommes portaient des vêtements très ajustés de feutre blanc brodé de noir ; sur leurs têtes, ils avaient des chapeaux de feutre blanc, dans certains cas entourés par une sorte de turban de coton blanc sale. Sur leurs épaules certains d'entre eux avaient une peau de mouton noir, et aux pieds des sandales de cuir brut, liés avec des sangles en cuir. Dans leurs ceintures il y avait des arsenaux, des pistolets et de longs couteaux, et avec leurs yeux brillants et les moustaches hérissées ils se disputaient avec les passagers au sommet de leurs voix dans un albanais guttural, et ils semblaient à deux doigts d'en venir aux coups avec leurs rames primitives, ou de dégainer de leur ceinture les couteaux et les lames aux apparences si brutales¹²³.

À ce point l'observation s'arrête, et le dépaysement initial cède la place à la distanciation : le narrateur assume le point de vue d'un « voyageur peu habitué » dont il compare les réactions à l'attitude bienveillante des officiers de navire, qui au contraire étaient accoutumés à ce genre de passagers au point de les considérer comme tout à fait « normaux » : à savoir, des gens bien, malgré leur « apparence sauvage ».

Les voyageurs timides et peu habitués pourraient être excusés d'hésiter à se confier à des brigands à l'apparence tellement théâtrale, alors qu'évidemment les officiers du navire les considéraient comme des personnes tout à fait normales, et parfois les abordaient avec politesse en italien, que la plupart des bateliers parlait dans les moments de calme. Mais malgré leur apparence sauvage et les mœurs belliqueuses, les bateliers de San Giovanni di Medua étaient des gens correctes, honnêtes ; certains d'entre eux venaient des montagnes de Mirditie au sud-est du port, et d'autres de la tribu Skreli, des Malissori qui habitaient les Grandes Montagnes à l'est du lac¹²⁴.

¹²³ Wadham Peacock, *Albania, the Foundling State of Europe*, *op. cit.*, p. 11. « The small boats which take the passengers from the steamer to the pier were manned by boatmen whose appearance was that of brigands, and whose looks and gestures were those of all the ruffians of history and legend put together. These men were dressed in tight-fitting clothes of white felt embroidered with black; on their heads they wore white felt caps, in some cases bound round with a sort of turban of dirty white cotton; on their shoulders some of them wore a black sheepskin, and on their feet they wore raw hide sandals tied with leather straps. In their belts were arsenals of weapons, pistols and long knives, and with eyes flashing and moustaches bristling they argued at the top of their voices in guttural Albanian over the passengers, and seemed within an ace of coming to blows with their primitive oars, or of drawing the vicious-looking knives and blades from their belts ».

¹²⁴ Wadham Peacock, *Albania, the Foundling State of Europe*, *op. cit.*, p. 11-12. « The timid and unaccustomed travellers might be excused for hesitating to entrust themselves to such theatrical looking brigands, but the officers of the ship evidently looked on them as quite normal persons, and occasionally addressed them with polite authority in Italian, which most of the boatmen could speak in moments of calm. But for all their savage appearance and quarrelsome manners the boatmen of San Giovanni

► Le « tableau vivant » de Justin Godart

*L'Albanie en 1921*¹²⁵ est issue des rapports rédigés par l'avocat et politicien français Justin Godart dans le cadre des activités de la Commission Carnegie d'Enquête dans les Balkans. À la différence de la plupart des voyageurs qui à l'égard de l'Albanie se voulaient toujours aux prises avec un sujet inconnu, Godart se révèle bien au courant de « l'abondante documentation française, italienne, autrichienne¹²⁶ », au sujet de laquelle il renvoie à la riche bibliographie rédigée par Émile Legrand¹²⁷. En plus, il montre qu'il est informé sur la scène littéraire albanaise, qui dans ces années-là était presque totalement inconnue dans le reste de l'Europe.

Concernant les modalités de représentation du pays, il nous offre une remarque intéressante alors qu'il dégage une « stabilisation » de l'image de l'Albanie dans le fait que le pays n'a pas changé par rapport aux représentations données par les nombreux livres qui lui avaient été consacrés.

Ceux qui lui sont consacrés, en tout ou partie, sont nombreux. Ils ont, au cours des siècles, recueilli des récits de voyageurs, des observations de savants, des descriptions de littérateurs, d'artistes, des polémiques ethnographiques et politiques violentes, et comme l'Albanie, toute à sa défense et à la conquête de sa liberté, s'est à peine modifiée dans ses aspects et dans sa vie tendue vers la lutte, son image a pu être fidèlement fixée¹²⁸.

Selon les dires de l'auteur, cette richesse des sources documentaires créerait des attentes qui ne sont pas démenties lorsqu'on visite les lieux qu'on avait imaginés à travers ses lectures.

Il reste, il est vrai — et c'est une impression inoubliable —, à celui qui voyage en Albanie, le charme de trouver vivante et accueillante la figure chevaleresque et fière qu'il s'était imaginée ; de voir, tout animé, le tableau souvent dépeint d'un passé encore intact ; de suivre, en caravane, à travers les montagnes accumulées et les paysages grandioses, les routes millénaires régulièrement cannelées en plein roc par le fer des chevaux et, bien que reçu partout fraternellement, de se sentir l'étranger en présence des mœurs des populations¹²⁹.

di Medua were fine, honest fellows, some of them from the mountains of Mirditia to the south-east of the port, and others of the Skreli tribe of Malissori from the Great Mountains east of the lake. » (Trad. pers.).

¹²⁵ Justin Godart, *L'Albanie en 1921*, La Flèche (Sarthe), Dépot des publications de la Conciliation, 1921.

¹²⁶ Justin Godart, *L'Albanie en 1921*, op. cit., p. 29-30.

¹²⁷ Émile Legrand, *Bibliographie albanaise. Description raisonnée des ouvrages publiés en albanais ou relatifs à l'Albanie du Quinzième siècle à l'année 1900*, Paris, H. Welter Editeur, 1912.

¹²⁸ Justin Godart, *L'Albanie en 1921*, op. cit., p. 29.

¹²⁹ Justin Godart, *L'Albanie en 1921*, op. cit., p. 30.

Dans ces lignes peut être saisi le mécanisme de la « répétition », qui nous paraît un élément narratif particulièrement important dans l'analyse des origines des images figées qui sont au cœur du stéréotype. Cette « *figure* chevaleresque et fière » était déjà peinte dans l'imagination du voyageur, qui l'avait acquise à travers ses lectures ; le fait de la retrouver « vivante et accueillante » au moment de la rencontre en personne consolide et intensifie le « charme » du voyage. De cette manière, le « tableau dépeint » s'anime jusqu'à devenir un véritable tableau vivant alors que le voyageur voit de ses propres yeux ce qu'il avait « vu » dans les descriptions des voyageurs qui l'avaient précédé. Ici repose le pouvoir de l'imagerie verbale, qui en anticipant la vision prise par le vif, et parfois même en la remplaçant, dirige, ordonne, et finalement contribue à tracer l'image littéraire.

2. LES SOUVENIRS DU CONSUL ALEXANDRE DEGRAND

2. 1. Un petit peuple caché dans l'ombre de son héros

La matière principale des *Souvenirs de la Haute-Albanie* découle des notes de voyage prises par Jules Alexandre Théodore Degrand, baron de Beauvoir¹³⁰ entre 1893 et 1899, quand il fut consul à Shkodra.

Selon ses dires, il n'aurait pas publié son livre s'il n'en avait été encouragé par ses amis. Ce chleuisme affiché en incipit introduit une esquisse de la représentation — ou plutôt de son absence — de l'Albanie dans le paysage culturel européen.

On publie chaque jour de si intéressants récits de voyage, que ce n'est pas sans quelque hésitation que je me suis décidé, sur le conseil d'amis, peut-être trop indulgents, à faire paraître ces notes prises en parcourant une contrée où tout n'est plus aujourd'hui que ruines, au milieu desquelles errent les débris d'une race oubliée. N'ayant été que très peu faussées par le contact étranger, les mœurs curieuses de ce petit peuple sur lequel, pendant quelques années, étaient anxieusement fixés les yeux du monde chrétien, ont peu changé depuis qu'il a été englobé dans l'empire ottoman. Le silence ingrat qui s'est appesanti sur lui donnerait peut-être à penser, à ceux qui retrouvent son nom dans l'histoire de l'Europe au XV^e siècle et de sa lutte contre l'invasion musulmane, qu'il a disparu. Il n'en est rien, il n'est

¹³⁰ L'indication de son titre de noblesse est tirée d'un fichier qui contient les données de sa sépulture dans le cimetière de Carcassonne, ce qui, en l'absence d'autres sources en notre possession, nous a donné des détails biographiques. « Alexandre Degrand, baron de Beauvoir, consul général de France, 31 octobre 1844 - 30 mai 1911 ». Informations extraites du document en ligne intitulé *À la recherche du passé. Hommes et femmes illustres ou inconnus des cimetières*, Ville de Carcassonne, s. d.

que voilé ; tel il était au moment de la conquête, tel il est resté, subitement cristallisé pour ainsi dire dans sa moyenâgeuse sauvagerie¹³¹.

Alors que Justin Godart retrouvait en Albanie une image pratiquement inchangée au fil des siècles, Degrand trouve que le pays vit toujours dans son Moyen Âge. Dans les deux cas, le scénario que le visiteur a sous ses yeux ne fait qu'un avec la représentation idéale puisant dans ses pré-connaissances. À travers cette sorte de chevauchement, l'image préexistante sert de moule qui façonne les impressions reçues lors de la rencontre effective : on pourrait même dire que les données qui font partie du savoir personnel — entendu comme le *corpus* des connaissances et expériences intellectuelles et émotionnelles de l'individu — commandent la « vision » de ce que l'observateur a sous ses propres yeux. Ce pays, ces gens, on les avait « apprises » par les lectures et par des impressions d'autrui : alors qu'on les « voit », ils trouvent leur place dans son propre horizon d'attente. Il va de soi que chaque observateur apporte sa contribution à la variation du tableau, en le façonnant selon ses expériences préalables et sa démarche face à l'altérité ; chaque nouvelle image devient le résultat de l'interaction entre son savoir et les nouveaux apports qu'il sera en mesure d'y ajouter au moment où il en aura l'expérience directe.

En qualifiant de « race oubliée » le peuple dont il va s'occuper, Degrand cite indirectement le titre¹³² d'une importante étude de l'ingénieur français Édouard Schneider publiée quelques années auparavant, et qui était l'une de ses nombreuses sources bibliographiques. C'est justement sur ce peuple tombé dans l'oubli de l'histoire après la conquête ottomane que se concentrent ses recherches ; par contre, il refuse de traiter de la résistance menée par Scanderbeg contre les envahisseurs, invoquant le fait que la matière était « trop connue pour qu'il soit besoin d'en refaire le récit¹³³ ». Apparemment, si les faits historiques concernant le héros national albanais étaient bien connus, la renommée de ses gestes n'avait pas entraîné la connaissance du peuple dont il faisait partie.

Célébré par bon nombre d'historiens, d'écrivains et artistes, tel qu'une grande figure sculptée en haut-relief, Gjergj Kastriot Scanderbeg se détachait en héros solitaire de l'arrière-plan brouillé dans lequel demeurait son pays.

¹³¹ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, page non numérotée, en avant-propos.

¹³² Édouard Schneider, *Une race oubliée : les Pélasges et leurs descendants*, Paris, Ernest Leroux Editeur, 1894.

¹³³ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 6.

2. 2. Le regard (masculin) d'un diplomate en ethnographe

Pour l'étendue des informations recueillies sur le champ, pour ses détails insolites par rapport à d'autres ouvrages sur le même sujet, ainsi que pour sa remarquable documentation visuelle — 79 photographies et 3 dessins — jusqu'alors jamais présents en nombre si élevé dans les récits de voyage en Albanie (pour autant qu'on sache à ce jour), l'œuvre d'Alexandre Degrand marque un jalon dans l'histoire de la connaissance de ce pays. C'est l'une des premières études sur l'Albanie du nord, sinon la toute première, qui en plus d'être une recherche documentaire est également un récit de voyage ainsi qu'une étude ethnographique de terrain, puisque, contrairement à d'autres œuvres publiées jusqu'à ce moment-là, elle montre des signes manifestes d'interactions avec les habitants.

Sous cet angle, les *Souvenirs de la Haute-Albanie* ont plusieurs points en commun avec *High Albania* d'Edith Durham, tels que leur structure à plusieurs couches, allant du narratif au descriptif au récit autobiographique. Il y a cependant des différences qui ne devraient pas être sous-estimées, telles que les spécificités concernant le genre ainsi que le rôle social des deux auteurs. En fait, en tant qu'homme, Degrand pouvait participer à des moments de la vie sociale qui à l'époque auraient été vraisemblablement interdits à une femme ; si l'on y ajoute que pendant ses recherches il était reçu — et « perçu » — comme un officiel diplomatique dans l'exercice de ses fonctions, alors que l'écrivaine britannique était vue tout simplement comme une femme qui voyageait seule, on pourra mieux étalonner les résultats de leurs observations.

Par exemple, si Degrand prenait part à la vie des locaux et sympathisait avec eux de la même manière que Durham, il est pourtant difficile d'imaginer qu'une dame de l'Angleterre edwardienne, bien que peu conventionnelle comme l'est l'auteur de *High Albania*, pourrait se joindre aux hommes pour fumer du « kief », ce qui apparemment n'était pas inhabituel pour le consul français, comme il le dit dans ce passage à propos d'une halte au long du chemin vers Orosch, en Mirditie.

Le repas est terminé et la nécessité d'atteindre San-Giorgio où nous devons passer la nuit, nous oblige à abrégé notre kief avec un regret que comprendront seuls ceux qui ont voyagé en Orient. C'est un moment si agréable que celui qui suit un repas : en fumant on se console des fatigues et des mécomptes de la route, en faisant provision d'anecdotes et d'informations¹³⁴.

¹³⁴ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 122.

En plus d'être une plaisante occasion pour se reposer du voyage, fumer ensemble — d'autant plus si s'était du kief, ce qui contribuait à renforcer l'ambiance « orientale » — était également un moment de convivialité pendant lequel, en bavardant entre hommes, on se plongeait dans la vie locale.

Le fait d'être un homme lui donna aussi l'occasion de jouer un rôle de premier plan dans une cérémonie albanaise très importante et toujours fréquemment pratiquée, à savoir la première coupe de cheveux d'un enfant. Lors d'une tournée de chasse, il avait été accueilli dans une maison de paysans musulmans

avec cette affabilité qu'on est assuré de rencontrer partout en Albanie où tout ce qu'on possède est offert à l'hôte de passage¹³⁵.

Quelque temps plus tard, son hôte était allé le chercher à Shkodra pour lui demander d'être le *coumbaros* (parrain) de leur enfant qui venait de naître. Plus précisément, il lui demanda de consentir à lui « couper les cheveux¹³⁶ », ce qui équivalait à l'offerte de devenir leur *kumbar i flokëve* (littéralement, « parrain de cheveux »), une demande qui s'adressait à une personne de sexe masculin qui jouissait du respect des parents de l'enfant.

Dans cette description de la cérémonie qui se déroula dans sa maison, on peut dégager la mise en place de l'un de ceux que les anthropologues auraient plus tard qualifié de « rites de passage », dont la coupe de cheveux est considérée parmi les plus anciens et les plus largement répandus dans les sociétés archaïques¹³⁷.

Au jour fixé, je vis arriver au Consulat le père portant un plat rempli de miel dans sa cire dorée ; derrière lui le frère remorquait un énorme bélier, et la mère dans ses plus beaux habits suivait en portant sur son dos le lourd berceau en bois dans lequel dormait, solidement lié, Ramazan, mon futur filleul ; ils avaient fait trois heures de route pour venir, et m'apportaient leurs champêtres présents (1). L'enfant sorti de son berceau me fut remis ; la mère à genoux m'offrit sur un plateau des ciseaux avec lesquels je coupai trois petites touffes de cheveux prises au milieu et de chaque côté de la tête ; et laissant avec les ciseaux mon cadeau dans le plateau, je remis à la pauvre mère bien fière les trois petites mèches soyeuses qui créaient désormais un lien si fort entre nous. Puissé-je lui avoir porté bonheur à ce baby musulman, si joli dans son berceau de bois travaillé. Suivant l'usage, un repas fut offert à mes nouveaux parents ; ils partirent avec les cadeaux de tous, et quand ils descendent en ville ma maison est la leur.
(1) Dans les familles riches de la ville, les présents faits au *coumbaros*

¹³⁵ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 44.

¹³⁶ Alexandre Degrand, *ibid.*

¹³⁷ Cf. Arnold Van Gennep, *Les rites de passage : étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.*, Paris/La Haye/New York/ Wakefield, Johnson Reprint Corporation, 1969.

consistent chez les musulmans en étoffes et gazes de soie, mouchoirs brodés d'or ; chez les catholiques où tout est réglé, on lui envoie une chemise en gaze de soie, un caleçon, un mouchoir et une étoffe de coton tissée et brodée par la mère¹³⁸.

La première coupe de cheveux marque l'entrée de l'enfant dans la communauté, et à la fois crée entre la famille de l'enfant et le parrain un lien parental (le « parrainage de cheveux ») tellement fort que les membres des deux familles ne peuvent pas se marier entre eux, puisque le mariage serait perçu comme endogamique¹³⁹.

Concernant les dons qu'on lui avait apportés, le « plat rempli de miel » évoque les libations rituelles de la Grèce antique, où pendant des sacrifices ou d'autres formes d'offrandes aux dieux on donnait du lait, du vin ou du miel. Quant au mouton, il est toujours au cœur de l'une des fêtes le plus importantes célébrées en Albanie et dans d'autres pays des Balkans¹⁴⁰, à savoir le *Kurban Bajrami*, (la « fête du sacrifice », en langue turque, voir également le « *korban* », en hébreu), qui commémore l'épisode biblique où, en obéissance au commandement divin, Abraham était sur le point d'égorger son fils Isaac, à qui au dernier moment fut substitué un bélier.

Si le diplomate Degrand ne s'arrêtait pas à s'interroger sur les significations cachées derrière d'anciens rituels, en revanche son récit regorge de scènes, des détails, des matériaux ethnologiques, pour ainsi dire, à l'état brut, qui en font une véritable mine de sujets d'étude. Par exemple, parmi d'autres grandes étapes de la vie familiale et sociale auxquelles il avait personnellement assisté, il remarque un rituel qui se déroulait pendant les rites funéraires, où des pleureuses (les *praeficae* des anciens Romains) criaient pendant des heures. Pour indiquer leurs cris prolongés, il utilise le terme italien « *gridata*¹⁴¹ » sans en donner des explications, comme s'il agissait d'une coutume dont il était déjà au courant.

2. 3. Le rameau d'or : la découverte des nécropoles médiévales et leur arrière-plan anthropologique

L'une des contributions majeures apportées par Degrand à la connaissance de l'Albanie provient de ses recherches archéologiques. En fait, ce fut grâce à ses études et

¹³⁸ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 44-46.

¹³⁹ Selon nos connaissances directes, cette interdiction est toujours fréquemment observée en Albanie.

¹⁴⁰ Ce sujet est traité spécifiquement in Biljana Sikimić, Petko Hristov (éd.), *Kurban in the Balkans*, Belgrade, Institute for Balkan Studies, Serbian Academy of Sciences and Arts, 2007.

¹⁴¹ « Elle dure depuis dix heures, cette énervante et douloureuse *gridata* ». Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 48.

à son travail sur le terrain qu'il mit à jour¹⁴² la « culture de Koman », nommée ainsi d'après le village de la vallée du Drin, dans le district de Pukë, où il identifia une nécropole datant entre le VI^e et le VIII^e siècle av. J. C.¹⁴³. Ce fut une découverte particulièrement remarquable dans l'histoire de l'archéologie balkanique, en ce qu'elle permit de dégager la continuité entre la civilisation illyrienne et la culture haute-albanaise. Les pièces les plus importantes furent envoyées au Musée d'Anthropologie de Paris et au Musée National de Saint-Germain-en-Laye, auquel Degrand donna un riche mobilier funéraire incluant des armes, ornements en bronze et en argent, perles de colliers en verre irisé, terres cuites émaillées.

Le récit de la visite au village de Komani occupe un chapitre d'une vingtaine de pages qui vont au-delà du simple journal de fouilles : pour l'attention portée au contexte culturel et aux gens avec lesquels le chercheur vient en contact, ainsi que pour des insertions de pans narratifs que l'on voudrait dire « involontairement » fictionnels, il devient un texte « multicouche », qui en plus de dénicher des restes de civilisations antiques met en lumière des croyances et des traditions largement pratiquées dans ces années-là.

Par une coïncidence fascinante, l'accès à la nécropole fit suite à la remise d'un rameau d'un « arbre d'or » qui se dressait près du village. Pour son exceptionnel feuillage doré qui poussa chaque printemps, ce particulier type de chêne (car telle était l'espèce à laquelle l'arbre appartenait) était considéré comme sacré par les locaux, qui se gardaient bien d'en saisir les branches. Cependant, sur simple demande du consul, son *cawass*¹⁴⁴, « moins superstitieux que les farouches montagnards qui m'entourent, [...] porte la main sur l'arbre sacré¹⁴⁵ » en lui en offrant tranquillement un rameau.

Après cet inconscient rite propitiatoire, qui rappelle à l'esprit la scène virgilienne où la cueillette du rameau d'or permet à Énée la descente aux Enfers, la montagne des

¹⁴² Parmi les études spécialisées indiquant expressément Alexandre Degrand comme le premier à avoir signalé la nécropole de Koman, nous indiquons l'article suivant : Ljuba Ogenova, « Nouvelle interprétation de l'inscription 'illyrienne' d'Albanie », *Bulletin de correspondance hellénique*, Vol. 83, livraison 2, 1959, p. 796.

¹⁴³ Les données concernant l'attribution chronologique, qui avait longtemps restée incertaine, se trouvent dans l'œuvre de Safete Sophie Juka, *Kosova. The Albanians in Yugoslavia in light of historical documents: an essay*, New York, Waldon Press, 1984, p. 26.

¹⁴⁴ Du turc « *kavas* », gendarme au service des représentances diplomatiques européennes. Cf. Salvatore Battaglia, (éd.), *Grande Dizionario della Lingua Italiana*, Torino, UTET, 2000, vol. II, p. 925, s. v. « cavasso ».

¹⁴⁵ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 255.

Sépulcres révèle ses secrets à notre diplomate-archéologue, en lui permettant l'accès au royaume des défunts qui se cachait entre les rochers de l'Albanie du nord.

Tout compte fait, le rameau d'or frazérien pourrait bien être l'emblème de ce chapitre. En fait, bien qu'Alexandre Degrand ne fût pas un observateur professionnel dans le domaine des sciences sociales, rien ne l'empêchait de saisir instinctivement des situations et des sujets qui pourraient bien figurer dans une enquête de type anthropologique.

On peut le voir dans cette scène qui se déroula lors d'une pause des fouilles. À la fin d'un bon repas avec les montagnards qui travaillaient à son service, il nous les montre concentrés à écouter l'un d'eux qui devinait l'avenir en lisant un os du mouton rôti qu'ils venaient de manger :

je vois mes travailleurs assis en rond, fumant gravement, alors qu'un d'eux, debout, parle tourné vers le soleil qu'il semble attentivement regarder ; il examine une omoplate de mouton, c'est tout ce qu'il reste du rôti, et interprète ce qu'il voit ; il affirme sérieusement qu'il y aura bientôt une mort dans la maison du propriétaire de l'animal ; sans être devin, je pourrais, je le crois, avec sécurité faire la même prédiction. Ne sont ils pas tous, à peu près, voués à perpétuité au massacre entre eux¹⁴⁶ ?

Au-delà de ce pessimisme réaliste (il était assez inusité que les montagnards de la Haute Albanie mourussent de mort naturelle, car ils étaient tous, pour une raison quelconque, impliqués dans une histoire de vendetta), cette scène de divination populaire, où une petite foule silencieuse entend la prophétie d'un homme lisant l'avenir dans l'os d'un animal, évoque des arts mantiques millénaires qui apparemment avaient laissé leurs traces dans les costumes collectifs dans cette région des Balkans ; d'ailleurs, la pratique de la scapulomancie fut rapportée aussi par Edith Durham¹⁴⁷.

À renforcer l'intensité narrative de ces pages, on assiste à « l'entrée en scène d'une vieille femme échevelée, à peine vêtue, aux allures de sorcière¹⁴⁸ ». Bouleversée par leurs feuilles qui se poussaient jusqu'à l'intérieur des sépulcres, elle s'écriait en leur annonçant des malheurs, tout en brandissant une quenouille. Il fallut la médiation du prêtre pour la calmer, en lui disant que les tombes n'étaient pas chrétiennes, mais païennes.

Sans le vouloir, cet épisode met en jeu l'un des poncifs les plus courants des contes populaires, celui de la vieille sorcière repoussante. Comme dans de nombreux autres

¹⁴⁶ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 259-260.

¹⁴⁷ Cf. Mary Edith Durham, *High Albania*, London, Edward Arnold, 1909, p. 104-105.

¹⁴⁸ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 258.

épisodes décrits dans ses *Souvenirs*, l'auteur ne fait que représenter ce qu'il a vu. Cependant, ou peut-être précisément grâce à l'immédiateté de la représentation, cette mégère décoiffée brandissant une quenouille, telle une Clotho furieuse, ressort comme l'une des figures les plus marquantes du paysage humain de la Haute Albanie de Degrand.

2. 4. Une Albanie à part entière : le pays des Mirdites

Sur les 20 chapitres dans lesquels sont divisés les *Souvenirs*, celui où il expose sa visite chez les Mirdites est le seul qui soit introduit par une épigraphe : ce n'est qu'un seul vers, tiré du colloque entre Nestor et Télémaque dans le III^e livre de l'Odyssée. Alors que le fils d'Ulysse était allé rendre visite au plus sage des Troyens pour en avoir des nouvelles concernant son père, Nestor évoqua l'une des coutumes les plus répandues dans le monde homérique, à savoir la vengeance familiale, qui était également l'une des pratiques sociales qui réglaient la vie des communautés de l'Albanie du nord : « il est bon qu'un homme laisse un fils qui le venge¹⁴⁹ ». En fonction de balise, ce vers nous indique le chemin qui mène dans le royaume de la vengeance de sang.

► La loi Dukagini

Après l'enquête de terrain qui lui avait permis de mettre au jour la civilité de Koman, Degrand obtint un autre résultat remarquable en se rendant dans les lieux d'origine de ce qu'il appelle la « loi Dukagini », à savoir le code de droit coutumier en vigueur dans la Haute Albanie, qui plus tard aurait été connu sous le nom générique de « Kanun¹⁵⁰ ». Bien qu'il réglementât également d'autres aspects de la vie commune, ce code était connu surtout pour le plus effrayant de ses préceptes, à savoir la vengeance de sang, selon laquelle un meurtre, ou des autres offenses graves, devaient être vengés en tuant le coupable ou un membre de sa famille. Ses premières formulations écrites, ainsi que les traductions dans d'autres langues européennes, commencèrent à être publiées seulement autour de 1930.

¹⁴⁹ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 147.

¹⁵⁰ Le « Kanun de Lekë Dukagjini » (en albanais, *Kanuni i Lekë Dukagjinit*) auquel se réfère Degrand dans ses *Souvenirs* est l'un des plus célèbres, mais il est loin d'être le seul code de droit coutumier albanais. Il y en a des différents types, avec des variantes spécifiques selon les différentes zones du pays.

Les informations recueillies par Degrand ont donc une valeur documentaire importante ; en fait, s'il est vrai que des autres œuvres écrites par des ambassadeurs, telles que les *Albanesische Studien* de Georg von Hahn ou l'*Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie* d'Hyacinthe Hecquard (que Degrand appelle « un de mes prédécesseurs¹⁵¹ ») en avaient déjà donné des nouvelles dans les années 1850, les *Souvenirs* diffèrent en ce qu'ils sont les premières documentations qui montrent une vraie interaction avec le milieu local.

Concernant le choix lexical, il faut noter que, en la nommant « loi Dukagini », Degrand utilise une définition différente par rapport à celles qui avaient été utilisées par von Hahn, qui l'avait nommé *Blutrache*¹⁵² (« vengeance de sang ») et Hecquard, qui utilisa le syntagme « code de sang ».

Les Mirdites sont soumis à une loi dite loi Dukagini, qui leur aurait été donnée par un prince de cette famille qui aurait longtemps gouverné en Albanie, loi qui est à peu près en vigueur dans toutes les autres tribus ; elle n'est ni imprimée, ni écrite, ce qui serait parfaitement inutile car tout le monde est illettré, elle se transmet par tradition dans certaines familles, dont les membres composent le conseil chargé du règlement des questions portées devant lui¹⁵³.

Sa visite au *caïmacan*¹⁵⁴, où il se rendit avant de visiter la « montagne », comme on appelait communément la Haute Albanie, fit du bruit parmi les Mirdites :

la visite d'un étranger, d'un consul de France, surtout, il n'en était pas venu depuis vingt-huit ans, est chose si extraordinaire, que, malgré le soin qu'ils mettent à dissimuler leur curiosité, on s'aperçoit aisément que mon passage est un événement dont on s'entretiendra pendant long-temps¹⁵⁵.

L'indication chronologique contenue dans ces lignes nous met sur la piste de son prédécesseur. Il s'agit d'un autre diplomate français, le consul de Shkodra Émile Wiet (son prénom, qui n'apparaît pas dans ses publications, nous l'avons identifié dans

¹⁵¹ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 177.

¹⁵² Johann Georg von Hahn, *Albanesische Studien*, op. cit., p. 176. « Die Familie des Gemordeten ist nicht nur berechtigt, sondern auch verpflichtet, für das ihr zugefügte Leid an dem Mörder oder dessen Familie Vergeltung zu üben. Die Blutrache steht allemal den nächsten Verwandten des Gemordeten zu, und in demselben Orte oder Bezirke ist auch der nächste Verwandte des Mörders ihr Gegenstand, wenn dieser selbst nicht erreichbar ist. » « La famille de la victime n'a pas seulement le droit mais aussi l'obligation de se venger sur l'assassin ou sur sa famille de la souffrance infligée. La vengeance de sang revient toujours aux parents les plus proches de l'homme assassiné ; si lui-même n'est pas accessible, la vengeance peut être étendue à ses parents les plus proches dans le même village ou région. » (Trad. pers.).

¹⁵³ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 151.

¹⁵⁴ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 138. « Titre équivalent à celui de sous-préfet, dans l'administration turque ». Note de l'Auteur.

¹⁵⁵ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 140-142.

l'*Almanach de Gotha*¹⁵⁶), auteur de plusieurs articles concernant son mandat diplomatique. Le journal de sa visite en Mirditie fut publié en 1866 dans le bulletin de la Société de Géographie¹⁵⁷. Par conséquent, puisque Alexandre Degrand affirme que son prédécesseur y était allé 28 années avant lui, on peut en inférer que sa visite en Mirditie eut lieu en 1894.

Dans les lignes d'ouverture de ce chapitre s'affiche un élément récurrent dans la représentation de l'Albanie, c'est-à-dire la spécificité des Mirdites par rapport à tous les autres peuples des montagnes de la « Guégarie », la région dans le nord du pays. Il s'agit d'une spécificité commune à l'entier *corpus* des textes qui font l'objet de cette recherche, dans lesquels on trouve des différents modes de représentation de la « Tosquerie » et de la « Guégarie » ; à leur tour, les Mirdites y sont considérés comme une tribu spécifique par rapport aux autres Guègues.

Par leurs vêtements et leur aspect, les Mirdites diffèrent complètement des autres montagnards qu'on rencontre dans la Guégarie. Qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? Toutes les tribus ont des légendes, parfois une tradition pour expliquer leur nom ; l'origine de celui que portent ces anciens protégés de la France a été et sera probablement encore l'objet de plus d'une discussion. La plupart des écrivains en font une corruption d'un mot persan « Mardaïté » qui signifierait « Brave ». D'autre part « Mir daï » veut dire en albanais « Bien courageux¹⁵⁸ ».

Concernant la protection de la France à leur égard, Degrand en explique l'origine en la reliant à la profanation de la tombe de leur chef Bib Doda Pacha (1820-1868), à la suite de laquelle les Mirdites firent appel au Consulat français à Shkodra. Dès ce moment, la France prendrait leur défense, intervenant également lors du traité de Berlin, où ils obtinrent qu'« aucune modification ne fût apportée aux privilèges et immunités dont les Mirdites étaient en possession *ab antiquo*¹⁵⁹ ». Quant à l'origine du terme « Mirdite », l'explication étymologique qu'il en donne dans les lignes que nous venons de lire ne trouve pas de correspondance en langue albanaise.

¹⁵⁶ *Almanach de Gotha. Annuaire Diplomatique et Statistique pour l'Année 1867*, Gotha, Chez Justus Perthes, 1867, p. 833.

¹⁵⁷ « Le Diocèse d'Alessio et la Mirditie », *Bulletin de la Société de Géographie*, V^e série, Tome XI, Paris, chez Arthus Bertrand, 1866, p. 271-288.

¹⁵⁸ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 147.

¹⁵⁹ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 173.

► Les plus turbulents des montagnards : costumes et mœurs

Il les avait vu pour la première fois à Orosch¹⁶⁰ : habillés de leurs costumes traditionnels, ils s'étaient rassemblés pour rendre une visite de condoléances à une famille d'un pays voisin. Même leurs costumes présentent des traits particuliers qui les distinguent de leurs compatriotes, tels que le court manteau noir sans manches, le *xhurdi* (qu'il transcrit comme « giurdé »), ajouté en signe de deuil depuis la mort de Scanderbeg.

Ils sont en vêtements de fête, les femmes portent une chemise blanche sur de longs pantalons blancs brodés en laine rouge, le cou orné de colliers de monnaies d'argent¹⁶¹ et de chapelets, un long paletot sans manches en laine blanche brodée et par dessus malgré la chaleur une jaquette en grosse étoffe de laine noire à franges comme en portent tous les Albanais (giurdé), c'est le manteau national, toujours noir en signe de deuil depuis la mort de Scanderbeg. Les femmes mirdites sont les seules femmes en Albanie qui, je crois, portent ce vêtement masculin ; autour de la taille une large ceinture de laine rouge à franges retombant en tablier sur le ventre ; chez les filles les broderies et la ceinture sont en laine noire, leur tête est couverte d'un foulard de couleur sombre, leurs cheveux sont coupés au-dessous des oreilles et jusqu'aux sourcils sur le front. Les hommes portent des pantalons de laine blanche agrémentés de passementeries noires, une ceinture de laine rouge et par dessus le large ceinturon de cuir garni de cartouches, la jaquette noire à collet (giurdé), une calotte de feutre grossier blanche ou rouge ; hommes et femmes ont de gros bas de laine de couleurs vives et sont chaussés de sandales¹⁶².

À en juger par le nombre d'occurrences dans leurs récits, les scènes de personnes habillées en costumes traditionnels étaient l'une des premières images qui saisissaient l'attention des voyageurs en Albanie et en même temps c'étaient celles qui restaient les plus « gravées », c'est le cas de le dire, dans l'esprit des lecteurs.

En fait, il convient de noter qu'en Albanie le costume traditionnel a toujours été l'une des composantes essentielles de la culture matérielle, au point d'être, même de nos jours, un élément incontournable dans de nombreux événements publics. Si l'on y ajoute que des scènes comme celle que nous venons de voir dans les lignes ci-dessus inspiraient également des représentations figuratives (tableaux, portraits, illustrations, photographies, etc.) qui par leur nature même exerçaient un fort impact visuel, on peut supposer que ce type de représentations, qui aboutissaient à une sorte d'« images

¹⁶⁰ Au coeur des montagnes de la Mirditie, Orosch est l'un des « lieux mythiques » de la tradition liée au *Kanun*. En tant que tel, est le scénario du roman d'Ismail Kadaré *Avril brisé*, Paris, Librairie Générale Française, 1983.

¹⁶¹ Un collier tel que celui décrit par Degrand fut donné par Edith Durham au Pitt Rivers Museum ; il se compose de monnaies autrichiennes du XVIII^e siècle. Voir figure 57, p. 396 en Annexes.

¹⁶² Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 132-133.

portables », ont généreusement contribué à la construction de la représentation de l'Albanie.

Tout comme c'était le cas dans la plupart des récits de ces années-là, où les descriptions des costumes allaient de pair avec celles des mœurs, une fois qu'il a pénétré dans le cœur de leur territoire Degrand esquisse un petit tableau moral qui aligne les traits marquants des montagnards guègues : propension à la vengeance, loyauté, fanatisme religieux — ce dernier entendu par rapport à la religion catholique, qui était majoritaire parmi les Mirdites, alors que généralement on attribuait aux Albanais de la tolérance, si non de l'indifférence, en matière de religion.

J'ai précédemment décrit leurs costumes. [...] Goût irrépressible pour la vengeance, fanatisme religieux farouche, généralement fidèles à la parole donnée, tels sont les traits distinctifs du caractère des Mirdites et, du reste, de la plupart des autres montagnards de la Haute-Albanie. Les Mirdites ont cependant, je dois le reconnaître, une triste réputation, elle est assez méritée ; on les traite de pillards, ils le sont incontestablement, mais on les fait plus noirs qu'ils ne le sont en réalité, il y en a de fort pauvres, surtout parmi ceux qui vivent au pied de la montagne ; de temps à autre, ils succombent à la tentation et dérobent quelques bêtes à leurs gras et riches voisins de la plaine fertile de Zadrima [...] ¹⁶³.

► Les femmes de la vendetta

Dans ses *Souvenirs*, Degrand fait une brève mention à un sujet qui jusqu'alors n'était encore pas assez connu, et qui cependant allait devenir l'un des traits caractéristiques de l'image de la Haute Albanie aux yeux des voyageurs étrangers.

J'ai rencontré une femme qui, restée seule, avait abandonné les habits de son sexe, elle sort vêtue comme un montagnard, toujours armée et prend part aux délibérations des hommes ¹⁶⁴.

Il s'agit de la femme masculinisée, c'est-à-dire d'une fille, sœur ou épouse de la victime d'une vengeance qui, en l'absence d'hommes valides au sein de son foyer, prenait délibérément l'apparence et le comportement d'un homme, pouvant même se charger de la tâche d'accomplir la vengeance.

Souvent même, quand les mâles ont été tués, c'est une femme de la famille qui se charge de les venger et de reprendre le sang ¹⁶⁵.

Comme nous le verrons ¹⁶⁶, dans les études menées dans les années suivantes elles auraient été connues sous le nom de *burrnesha* (forme féminisée de l'albanais *burrë*, « mâle »), ou de *sworn virgins* (« vierges jurées »).

¹⁶³ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 149-150.

¹⁶⁴ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 155, en note.

¹⁶⁵ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 155.

2. 5. L'Autre dans ses propres mots

Après un bref aperçu historique de la région, la section consacrée aux Mirdites est occupée presque entièrement par l'explication de leur ancien code coutumier.

Comme l'avait fait également Hecquard, pour expliquer les préceptes sous-tendant le code de la vengeance Degrand utilise des circonlocutions qui reproduisent mot pour mot les termes de la langue d'origine : on lit donc des expressions telles que « les familles *entrent en sang*¹⁶⁷ » (de l'albanais « *hyjnë në gjak* ») ou « lui a pris l'honneur¹⁶⁸ » (« *mori nderin* ») pour indiquer les relations qui s'établissent entre les familles des victimes et leurs adversaires du moment où il y a un meurtre, ou même juste une tentative ratée.

On peut remarquer également des mots indiquant des rôles spécifiques tels que « *bayraktar*¹⁶⁹ » (à savoir, « porte-drapeau », celui qui portait l'étendard distinctif de son clan), ou encore « Buluk-Baschi » (représentant du clan auprès des autorités)¹⁷⁰ ». En outre, il rapporte des proverbes qui nous donnent une véritable synthèse de la *doxa* populaire : « [r]ien n'est plus juste que le fusil d'un Albanais¹⁷¹ », c'est la maxime qui souligne la valeur attribuée à la pratique de la vengeance. Ou encore l'une des plus lourdes insultes qu'on pouvait tourner vers un homme : « [t]u mourras sans avoir déchargé tes pistolets¹⁷² », c'est-à-dire qu'il mourrait de mort naturelle.

En fournissant des clés d'accès au code expressif de la culture populaire, des observations telles que celles menées par Degrand marquaient les premières étapes d'une approche interculturelle à la connaissance de l'Albanie, ce qui contribuait à éclairer le mystère entourant son droit coutumier.

Ce ne fut que dans les décennies suivantes que la « reprise de sang » (en albanais, « *gjakmarrja* ») allait devenir l'objet d'études spécifiques par des chercheurs tels que, entre autres, Margareth Hasluck et Edith Durham, comme le souligne ce passage d'un article de l'*Anthropological Notebooks*.

Les régions du nord Albanie ont attiré une attention ethnographique considérable, notamment par les écrits d'E. Durham (1863-1944), M.

¹⁶⁶ Voir p. 281 *sq.* ; p. 289 *sqq.*

¹⁶⁷ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 151. C'est nous qui soulignons.

¹⁶⁸ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 152. C'est nous qui soulignons.

¹⁶⁹ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 152.

¹⁷⁰ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 158, note 2.

¹⁷¹ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 151.

¹⁷² Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 166.

Hasluck (1885-1948), et R. W. Lane (1886-1968) qui ont documenté la *gjakmarrja*¹⁷³ et l'utilisation du kanun au début du XX^e siècle¹⁷⁴.

2. 6. Une nation de chanteurs et de poètes

Si Byron avait été fasciné par les chants des Palikares au point d'en reproduire des versets en langue originale, l'habitude albanaise d'accompagner du chant chaque événement de la vie associée ne manquait jamais de retenir l'attention des voyageurs, qui souvent en rapportaient, sinon la forme, au moins le contenu.

Une entière collection de chansons traditionnelles albanaises en traduction française avait été incluse dans l'*Histoire et description de la Haute Albanie* d'Hyacinthe Hecquard. De sa part, Degrand constate qu'ils avaient une « disposition à chanter¹⁷⁵ » qui ne les abandonnait pas, même quand ils étaient sur le point de mourir. Comme preuve de ce qu'il avance, il raconte l'histoire d'une poésie trouvée sous l'oreiller d'un jeune homme qui l'avait composée en sachant qu'il lui restait peu de temps à vivre. Le texte lui avait été donné par la famille du garçon, qui faisait partie des catholiques de Shkodra. Il la fit traduire, et en rapporta le texte intégral.

Hélas ma vie me semblait si belle,
J'étais jeune et n'avais que vingt ans,
Quand, Dieu voulant, il fut décidé
Qu'à l'étranger je devais vivre.

Après avoir traversé bien des mers
J'arrivai dans la ville fatale
Mon cœur était rempli d'amertume.
De longues nuits, de longs jours je pleurais.

Un jour on appela le médecin qui me dit :
Vous avez transpiré, vous êtes sauvé.
Il ne savait pas que mon pauvre oreiller
Était mouillé de larmes et non de sueur.

¹⁷³ « Vengeance de sang », en albanais. (Note hors-texte).

¹⁷⁴ « The northern Albanian regions have attracted considerable ethnographic attention, most notably by the writings of E. Durham (1863-1944), M. Hasluck (1885-1948), and R.W. Lane (1886-1968) who documented *gjakmarrja* and the use of kanun in the early 20th century [...] ». In Mentor Mustafa, Antonia Young, « Feud narratives: contemporary deployments of kanun in Shala Valley, Northern Albania », *Anthropological Notebooks 14* (2), Slovene Anthropological Society, 2008, p. 88. (Trad. pers.).

¹⁷⁵ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 166.

Au nom de Dieu, docteur, lui ai-je dit,
Ne me cachez pas la vérité sur moi,
Si vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir.
Ne me laissez pas faire de vains rêves sur ma vie.

Tes jours hélas ! sont, je le crains, comptés,
Me répondit la science, le printemps commence,
Les arbres pousseront de jeunes feuilles,
Je n'oserais dire que tu les verras tomber.

Je quitterai donc bientôt ce monde,
Sans avoir connu ses plaisirs,
A l'époque la plus belle de ma vie,
Lune si brillante, je ne verrai plus ta lumière aimée.

Quand tu auras accompli ton parcours,
Tu iras trouver mes amis d'enfance,
Tu diras à ceux que j'ai laissés et aimés
Que je leur demande de me pardonner.

Hirondelles qui irez dans ma patrie,
Petites messagères attendues, écoutez ma prière,
Allez dire aux habitants de l'Albanie
Qu'un jeune d'entre eux n'est plus.

Adieu, vous tous mes jeunes camarades,
Adieu, grandes plaines de fougères, adieu, si belles montagnes.
Mes yeux bientôt fermés à jamais ne nous verront plus.
Il n'y a pas de remède contre la mort¹⁷⁶.

En racontant la mort prématurée de ce jeune scutarine forcé à quitter sa ville d'origine, ce petit poème offre un aperçu de la société de l'époque : il s'agit d'une histoire d'émigration, probablement en Amérique, comme le suggère le vers « après

¹⁷⁶ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie, op. cit.*, p. 167-168. Nous supposons que ce texte peut avoir été inspiré par un poème très populaire en Albanie de Filip Shiroka (1859–1935), intitulé *Shko dallëndyshe* (« Va, hirondelle »), où le poète albanais, qui dans ces années-là avait émigré au Liban, exprimait de la nostalgie pour sa patrie lointaine.

avoir traversé bien des mers ». Composé à la manière du chant funèbre traditionnel, cette ballade raconte la courte vie du protagoniste, renfermée entre les étapes du départ du pays d'origine et de l'arrivée dans la « ville fatale » où il trouverait la mort, peut-être justement parce qu'il était miné par le mal du pays, comme le suggèrent les larmes mouillant son oreiller.

Tout aussi topiques sont des éléments tels que l'envoi placé dans l'avant-dernière strophe, par lequel l'auteur s'adresse aux hirondelles pour leur confier son dernier message à sa patrie lointaine, ainsi que l'adieu contenu dans la strophe finale. Toutefois, contrairement à la plupart des chants funèbres composés *in memoriam*, celui-ci avait été rédigé par le protagoniste lui-même, comme dernier hommage à son pays et à ses êtres chers. Cette poésie devint partie intégrante du patrimoine populaire : après avoir été mis en musique, elle était chantée pendant des fêtes, mariages, anniversaires.

L'intérêt que Degrand portait à la culture locale l'amena à connaître l'un des romans les plus anciens de la littérature albanaise, qui ne figure pas dans d'autres récits de voyage de ses contemporains : alors qu'il raconte l'histoire du chef des Mirdites Prenk Bib Doda, il cite une « Nouvelle sur les mœurs albanaises » d'Albanus Albano, qui s'avère être rien d'autre que le roman « *Bardha de Témal* » de Pashko Vasa, l'un des plus célèbres écrivains et poètes nationaux. Publié à Paris en 1890 et rédigé en langue française, il est probablement le premier roman de la littérature albanaise¹⁷⁷.

2. 7. Les *Souvenirs* comme voyage de médiation culturelle

« Je suis entré dans la vie albanaise, plus avant que je ne le désirais¹⁷⁸ ». Ainsi écrivait Degrand, comme en parlant à soi-même, pour exprimer ses préoccupations pour son *drogman* (interprète) qui lui avait dit d'être « en sang » (« *në gjak* »), c'est-à-dire qu'il risquait d'être tué à tout moment en étant l'objet d'une vengeance en cours.

Le jeune homme lui avait expliqué que, tant qu'il resterait à son service, il ne courait aucun danger, parce que tuer une personne au service d'un étranger aurait été « offenser l'hôte qui est un être sacré¹⁷⁹ ». D'où son inquiétude pour l'avenir qui attendait le jeune *drogman*, et en général toutes les personnes soumises à la « loi des montagnes », et ses

¹⁷⁷ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 173. Pour l'analyse de ce roman, voir p. 157 *sqq.*

¹⁷⁸ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 254.

¹⁷⁹ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 254.

pensées sur le fait d'avoir sympathisé avec eux au point de se sentir impliqués dans leur sort.

La relation de sympathie qui s'était établie entre lui et les habitants de la Haute-Albanie est démontrée à l'occasion d'un événement tragique qui toucha sa famille. De ce que suggère l'allusion faite par lui-même, il avait probablement perdu un fils ou une fille :

frappé par le plus cruel malheur pour un père, ai alors reçu de tous, Turcs, Albanais musulmans et chrétiens des témoignages de touchante et délicate sympathie ; je puis dire que j'ai rencontré en Albanie, dans cette douloureuse étape de ma vie, de bonnes âmes dont les attentions auraient été une consolation s'il en avait pu être à la perte que j'avais faite¹⁸⁰.

Considérant la vivacité de participation par laquelle il aborde la matière de son récit, on peut dire que Degrand joua réellement le rôle intrinsèque de sa fonction diplomatique, à savoir d'être le messenger entre des contextes humains différents ; si son métier l'amenait à voyager, son inclination personnelle à la connaissance de l'Autre en fit un véritable *homo viator*.

3. L'ALBANIE DES VOYAGEUSES

Tandis que les témoignages littéraires de Byron et Pouqueville avaient attiré d'autres voyageurs à suivre leur pas à la découverte du sud de l'Albanie, le nord du pays resta pendant longtemps exclu de la plupart des itinéraires. En raison de sa réputation d'endroit dangereux et sauvage, initialement il fut visité surtout par des voyageurs « professionnels », tels que des diplomates, des scientifiques et des géographes.

En effet, parmi les récits de voyage pris en compte dans le cadre de cette recherche, seulement un tiers des œuvres rédigées pendant le XIX^e siècle concernent la Haute Albanie, alors que les autres se déroulent sur l'arrière-plan d'un circuit compris entre Constantinople, la Grèce et l'extrême sud de l'Albanie, où on allait dans le sillage du philhellénisme romantique.

C'est pourquoi qu'il est d'autant plus remarquable que, pour ce qui est des femmes, cette tendance soit inversée de manière significative : en fait, non seulement la plupart d'entre elles, au lieu de se borner à parcourir l'itinéraire byronien de Janina et alentours, allaient visiter également la Haute Albanie, mais souvent il se trouve que le but de leur

¹⁸⁰ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, *op. cit.*, p. 298.

voyage était précisément cette région dont les montagnes étaient entourées d'une réputation de mystère et de sauvagerie.

Le vaste répertoire d'œuvres de ces voyageuses-écrivaines propose un éventail de certains des modèles représentatifs les plus saisissants du tableau imagologique de l'Albanie. La plupart d'entre elles étaient de nationalité britannique, sauf quelques exceptions telles que, au XX^e siècle, la Grecque-Américaine Demetra Vaka¹⁸¹ et l'écrivaine et journaliste américaine Rose Wilder Lane¹⁸². Dans un premier temps, leurs œuvres étaient issues de voyages faits à la suite de leurs maris en missions diplomatiques : tel fut le cas de Lady Mary Montagu, qui dans ses célèbres *Lettres* nous a laissé ce qui, après l'état actuel de nos connaissances, est la première description des Albanais écrite par une femme.

Bientôt, et avec une certaine fréquence, le voyage féminin en Albanie commença à prendre sa propre physionomie : déjà à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, les femmes qui allaient visiter cette région de l'Europe le faisaient selon leur propre choix, en voyageant avec une amie, ou même seules.

Certaines d'entre elles ont marqué à jamais l'histoire de la culture albanaise : tel est le cas des chercheuses dont on traitera plus avant, desquelles on mentionnera ici seulement les noms : au-delà d'Edith Durham, dont le travail ethno-anthropologique marqua une étape fondamentale dans le domaine de la balkanistique, il y a deux autres albanistes importantes : la linguiste et archéologue écossaise Margaret Hasluck, et la baronne Marie Amelie von Godin, auteur de la première traduction allemande du *Kanun*.

3. 1. Stéréotypes emboîtés : les Balkans « féminins »

Au début du XIX^e siècle, la littérature féminine de voyage aux Balkans était désormais si considérable que le célèbre hebdomadaire illustré britannique *The Graphic*

¹⁸¹ Demetra Vaka, née en 1877 dans l'île turque de Büyükada d'une famille grecque, fut journaliste et écrivaine. En commençant le récit de son voyage en Albanie, elle déclarait être particulièrement intéressée par la condition des femmes des pays balkaniques qu'elle allait visiter : v. *The Heart of the Balkans*, Boston/New York, Houghton Mifflin Company, 1917, p. 3.

¹⁸² Concernant Rose Wilder Lane (1866-1968), voir p. 98.

y consacra un article¹⁸³ dans lequel on se demandait pourquoi les femmes étaient tellement attirées par le voyage dans cette région de l'Europe.

Si l'on considère que c'était justement un correspondant des Balkans du *Graphic* qui, quelques années avant, avait publié un livre intitulé, assez éloquemment, *Trouble in the Balkans*¹⁸⁴ (titre à son tour inspiré d'un roman du 1890 de Rudyard Kipling¹⁸⁵), on peut admettre que la région ne jouissait pas d'une réputation trop rassurante. Précisément pour cette raison, le nombre important d'Anglaises qui choisissaient d'y aller en voyage pouvait sembler au moins bizarre.

Et c'est ainsi que, en essayant d'expliquer les raisons de l'attraction féminine pour cette région, on rassemblait en quelques lignes un faisceau presque complet des stéréotypes sur le sujet balkanique.

Pourquoi les Balkans, ces *rudes, sauvages petits pays, demi-civilisés et plus qu'à moitié orientalisés*, attirent tellement certaines de nos intelligences féminines les plus astucieuses¹⁸⁶ ?

L'auteur de l'article parvenait à une explication qui touche d'un seul coup à deux différents réseaux stéréotypiques, à savoir la perception des Balkans et celle des voyageuses, considérées en tant que femmes, et donc comme expression d'une catégorie ontologique :

... ce n'est pas une attraction sur laquelle raisonnent les personnes intellectuelles... *Les Balkans sont la porte d'entrée de l'Est*, à travers laquelle on saisit le premier aperçu de *ce terre langoureuse* ... trois quarts *psychique*, un quart *mystique*, entièrement *sensuelle* ... *l'Orient attire les femmes parce qu'il est féminin dans l'âme, tout comme l'Occident est essentiellement masculin*¹⁸⁷.

¹⁸³ « Why the Balkans attract Women », *The Graphic*, 26. 10. 1912. Cité par John B. Allcock, Antonia Young (éd.), *Black Lambs and Grey Falcons. Women Travelling in the Balkans*, New York, Berghahn Books, 2000, p. xxii.

¹⁸⁴ John L. C. Booth, *Trouble in the Balkans*, London, Hurst and Blackett, LTD, 1905.

¹⁸⁵ La phrase « *there'll be trouble in the Balkans in the spring* » (« il y aura des problèmes dans les Balkans au printemps ») était devenue une blague diffusée parmi les journalistes britanniques, en référence au roman de Rudyard Kipling *The Light that failed* (1891), où elle était répétée par un correspondant qui espérait que des conflits balkaniques découlât l'occasion d'écrire des articles sortant de l'ordinaire.

¹⁸⁶ « Why the Balkans attract Women », *op. cit.*, p. xxii. « Why should the Balkans, those *rough, wild, semi-civilised and more than half Orientalised little countries* appeal so strongly to some of our astutest feminine intelligence? ». C'est nous qui soulignons. (Trad. pers.).

¹⁸⁷ « Why the Balkans attract Women », *op. cit.*, p. xxii : «... it is not an attraction which the intellectual people reason about ... *The Balkans are the gateway of the East*, through which one catches one's first glimpse of *the languorous land*...three quarters *psychic*, one quarter *mystic*, wholly *sensuous* [...] *the East attracts women because it is feminine to the core, just as the West is essentially masculine* ». C'est nous qui soulignons. (Trad. pers.).

En laissant de côté le fait que ce type d'explication de l'engouement féminin pour l'Est en raison de son essence « langoureuse », « psychique », « sensuelle » pourrait aisément être mis sur le compte des analyses orientées selon le sexe, il est néanmoins intéressant de souligner la considération de Balkans comme « la porte d'entrée de l'Est », une considération qui est encore plus répandue au sujet de l'Albanie, qui était souvent représentée comme la porte de l'Orient.

3. 2. Les Arnaouts de Lady Mary Montagu (1717)

En 1716, Lady Mary Montagu était allée visiter quelques provinces de l'Empire Ottoman en accompagnant son mari, qui avait été nommé ambassadeur à Constantinople. Au cours de son déplacement, le couple était escorté par des détachements de fantassins albanais, qui étaient remplacés au passage d'une ville à l'autre.

Lady Montagu parle d'eux dans une de ses *Lettres Turques*, écrite en 1717 d'Andrinople. Ce texte présente déjà quelques-uns des traits dont est jalonnée la perception littéraire des Albanais, à savoir leur façon de s'habiller, la taille de leurs armes, qu'ils maniaient avec une grande maîtrise, et leur inclination à chanter.

Mais de toutes les religions que j'ai vues, celle des Arnaouts¹⁸⁸ me semble la plus particulière. Ils sont originaires d'Arnaöutlich, la Macédoine antique, et ils conservent encore le courage et la hardiesse, bien qu'ils aient perdu le nom de Macédoniens, étant la meilleure milice dans l'empire turc, et le seul contrôle sur les janissaires. Ce sont des fantassins ; nous avons eu une garde constituée de ces personnes, relevés dans chaque ville considérable d'où nous passâmes : ils sont tous habillés et armés à leurs propres frais, vêtus d'un tissu blanc grossier et propre, armés de fusils, d'une longueur prodigieuse, avec lequel sur leurs épaules ils courent comme s'ils n'en sentaient pas le poids, tandis que le chef de file chante une sorte de mélodie primitive, pas désagréable, le reste constituant le chœur¹⁸⁹.

¹⁸⁸ « Arnaöuts », ou plus fréquemment « Arnaouts » ou bien « Arnauts », c'est le mot turc pour « Albanais ». C'était l'un de noms sous lesquels étaient connus les Albanais en époque ottomane. (Note hors texte).

¹⁸⁹ Mary Wortley Montagu (ed. by Mrs. Hale), *The Letters of Lady Wortley Montagu*, Boston, Roberts Brothers, 1869, p. 75. « But of all the religions I have seen, that of the Arnaöuts seems to me the most particular. They are native of Arnaöutlich, the ancient Macedonia, and still retain the courage and hardiness, though they have lost the name of Macedonians, being the best militia in the Turkish empire, and the only check upon the janizaries. They are foot soldiers; we had a guard of them, relieved in every considerable town we passed: they are all clothed and armed at their own expense, dressed in clean white coarse cloth, carrying guns of a prodigious length, which they run with upon their shoulders as if they did not feel the weight of them, the leader

En dehors de cette description des caractéristiques extérieures, l'aspect le plus remarquable de ce portrait ressort des lignes suivantes. Il s'agit d'un trait de la mentalité albanaise qui ne manquait de frapper l'attention des étrangers, c'est-à-dire l'ouverture à l'égard d'autres religions. L'auteur en donne une explication humoristiquement piquante.

Ces personnes, qui vivent entre les chrétiens et les mahométans, et qui ne sont pas doués pour la polémique, déclarent qu'ils sont tout à fait incapables de juger quelle religion est la meilleure ; mais, pour être certains de ne pas rejeter totalement la vérité, ils pratiquent très prudemment tous les deux. Ils vont à la mosquée le vendredi, et à l'église le dimanche, et ils justifient cela en disant qu'au Jour du Jugement ils sont sûrs d'avoir la protection du vrai prophète ; mais qui c'est, ils ne sont pas en mesure de le déterminer dans ce monde. Je crois qu'il n'y a aucune autre race de l'humanité qui ait une opinion aussi modeste de ses propres capacités¹⁹⁰.

3. 3. Une mine de sujets à esquisser

► *The Eastern Shores of the Adriatic* de la Vicomtesse Strangford

Parmi les raisons pour un voyage en Albanie il y avait la recherche de nouveaux sujets picturaux. Si Byron avait contribué à indiquer ce pays en tant que destination des écrivains-voyageurs, les croquis de Edward Lear, qui l'avait visité en 1848, offraient de nouvelles sources d'inspiration pour la « peinture de voyage » qui faisait partie intégrante des récits littéraires, ou en était même un élément générateur.

Tel fut le cas de Mary Adelaide Walker et Emily Anne Beaufort (qui écrivit sous son nom d'épouse, Viscountess Strangford) auxquelles on doit deux parmi les premiers, si non les tout premiers, récits de voyage féminins dans la Haute Albanie, publiés dans la même année 1864. Tandis que Walker était peintre de profession (elle travailla longtemps en Turquie pendant la seconde moitié du XIX^e siècle), Beaufort tâtait de la

singing a sort of rude tune, not unpleasant, and the rest making up the chorus. » (Trad. pers.).

¹⁹⁰ Mary Wortley Montagu (ed. by Mrs. Hale), *The Letters of Lady Wortley Montagu*, *op. cit.*, p. 75. « These people, living between Christians and Mohammedans, and not being skilled in controversy, declare that they are utterly unable to judge which religion is best; but, to be certain of not entirely rejecting the truth, they very prudently follow both. They go to the mosque on Friday, and to the church on Sunday, saying for their excuse that at the day of judgment they are sure of protection from the true prophet; but which that is, they are not able to determine in this world. I believe there is no other races of mankind have so modest an opinion of their own capacity ». (Trad. pers.).

peinture en voyageant avec son mari, le vicomte Percy Smythe Strangford, spécialiste de nombreuses langues du Moyen-Orient, et attaché diplomatique à Constantinople.

Leur journal de voyage le long de la rive orientale de l'Adriatique¹⁹¹ est un cas particulier de « récit de couple », puisque des sept chapitres entre lesquels il est divisé, les quatre premiers sont rédigés par la vicomtesse et les trois derniers par son mari.

Avec ses nombreuses références aux travaux des spécialistes européens, ce livre nous donne bon nombre d'informations au sujet de l'histoire du voyage dans la Haute Albanie, ainsi que de la réception des études albanaises. En fait, l'auteur affirme que ces terres étaient « inconnues des touristes britanniques, et même presque jamais visités par les voyageurs et les explorateurs¹⁹² », tandis qu'en ce qui concerne la contribution française à l'étude de l'Albanie on y lit que

dans ce domaine les Français ont été en l'avance par rapport à nous, et ont fait beaucoup de chemin pour fournir à nos besoins¹⁹³.

Par ces mots l'auteur se réfère notamment à l'*Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie* d'Hyacinthe Hecquard, en regrettant qu'elle n'eût pas encore été remarquée par la presse anglaise, et à l'œuvre du slaviste Cyprien Robert¹⁹⁴, dont le récit de Strangford cite la classification des Albanais en quatre tribus.

Le voyage du couple commence à Ioannina, où la vicomtesse aurait aimé rester quelques semaines pour faire ses croquis, et se termine à Shkodra. Face à la possibilité de décrire un cortège nuptial, elle veut se dissocier par rapport aux descriptions traditionnelles, ironisant sur le fait qu'il s'agissait de « 'l'inévitable cérémonie de mariage', dont les critiques déclarent qu'elle fait son apparition tôt ou tard dans les pages de chaque voyageur¹⁹⁵ ».

Selon les dires de Strangford, le *zaptieh* (le gendarme à cheval qui les escortait tout au long du voyage) était « une personne charmante, un spécimen de la meilleure espèce

¹⁹¹ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*

¹⁹² Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 200. « The interior and mountainous districts of Northern Albania are an unknown land to English tourists, and are almost unvisited even by real travellers and explorers. » (Trad. pers.).

¹⁹³ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 201 : « the French have been beforehand with us in this field, and have gone a long way to supply our wants. » (Trad. pers.).

¹⁹⁴ Cyprien Robert, *Les Slaves de Turquies. Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares*, 2 vol., Paris, L. Passard, Jules Labitte, 1844.

¹⁹⁵ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 7 : « the 'inevitable marriage ceremony' that reviewers declare makes its appearance sooner or later in every traveller's pages. » (Trad. pers.).

de l'Albanais musulman¹⁹⁶ ». En plus d'être attentifs à leurs besoins et de leur fournir des nourritures savoureuses, il les entretenait par des chansons

d'une durée interminable, chantées d'une voix dure, mais musicale — chansons d'une mélodie semi-occidentale, chantées d'une manière semi-orientale¹⁹⁷.

Après avoir noté que l'albanais était difficile à apprendre en n'étant pas une langue écrite, l'auteur souligne les autres « particularités » de ce peuple. À cet égard, elle offre un exemple remarquable d'image emboîtée alors que, en faisant référence à l'historien écossais George Finlay (l'une des sources majeures des voyageurs britanniques en Albanie) qui avait écrit sur l'islamisation des Albanais pendant le XV^e siècle, Strangford n'hésite pas à les « actualiser » pour s'en servir d'introduction à sa propre description :

pour reprendre les termes de Finlay, « leur moralité ... n'était pas telle qu'ils risquaient de devenir plus méchants en devenant Musulmans. [...]... leur cupidité est insatiable ». Je crois que la même description répond précisément à ce jour, avec l'ajout du fait qu'ils sont également remarquables pour leur paresse et leur ignorance. [...] en tant que peuple, je n'en ai jamais vu aucun qui me plaisait moins à première vue¹⁹⁸.

Dans ce passage, selon un mécanisme qui a toujours été mis en œuvre par les écrivains-voyageurs en Albanie, les auteurs de référence sont utilisés en tant qu'encadrement dans lequel placer son propre portrait, indépendamment de la période historique dans laquelle ils avaient formulé leurs observations ; il s'agit d'un acte de décalage conscient, qui a abouti à la consolidation d'une image stratifiée au fil des siècles.

► **La vendetta vue par Mary Adelaide Walker**

En juillet 1860, en compagnie de son frère, la peintre anglaise Mary Adelaide Walker s'embarqua à Constantinople pour visiter l'intérieur de l'Empire Ottoman, notamment la Macédoine et le nord de l'Albanie. Évidemment, dans des endroits si peu fréquentés

¹⁹⁶ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 35. « Our zaptieh was a delightful person, a specimen of the best kind of Albanian Mussulman. » (Trad. pers.).

¹⁹⁷ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 35-36 : « songs of endless duration, sung in a hard but musical voice — songs of half-western melody sung in a half-eastern manner. » (Trad. pers.).

¹⁹⁸ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 36 : « to use the words of Finlay, 'their morality... was not such that they were likely to become more wicked by becoming Mussulman.[...]... their avarice is insatiable'. I believe that the same description answers precisely at the present day, with the addition that they are equally remarkable for laziness and ignorance. [...] as a people, I never saw any that pleased me less at first sight. » (Trad. pers.).

par des étrangers, le passage d'une Anglaise, et de surcroît peintre, ne passa pas inaperçue : sa présence est rapportée par deux autres auteurs, Georgina Mackenzie et Adeline Irby, qui visiteront la région quelques années plus tard. Dans leurs *Travels*, elles en parlent comme d'une « dame talentueuse » qui avait décrit ces lieux avec « sa plume et son pinceau¹⁹⁹ ».

De ses représentations des hommes albanais ressort une caractéristique physique qui plus devait attirer l'attention des anthropologues, c'est-à-dire la manière dont ils coupaient leurs cheveux.

Les Albanais se rasent le devant de la tête, en laissant les cheveux tomber long derrière les oreilles²⁰⁰.

Ce sont les premiers signes d'une approche ethnographique qui en ces années-là commençait à s'établir comme une méthode d'observation professionnelle, jusqu'à devenir un domaine d'étude à part entière qui, dans le cas de l'Albanie, allait trouver ses pionniers justement parmi des femmes²⁰¹.

Son esprit d'observation, également attentif au côté sociologique, l'amène à noter un cas de vendetta entre des montagnards Guègues : une jeune fille avait refusé d'épouser l'homme que son frère avait choisi pour elle, et s'était mariée à l'homme qu'elle aimait. Cela entraîna la rupture de la *Besa*, la parole d'honneur que son frère avait donnée à l'homme auquel il voulait la marier : selon les préceptes du *Kanun*, manquer à la parole d'honneur était une honte qui devait être effacée dans le sang. Par conséquent, le jeune homme avait tué sa sœur et son époux.

L'auteur est étonnée devant le fait qu'aux yeux des Guègues ces deux meurtres étaient parfaitement légitimes ; on peut en déduire qu'elle ne connaissait pas le code coutumier qui faisait la loi de la Montagne albanaise, qui comme nous l'avons vu fut largement décrite dans ses *Souvenirs* par Alexandre Degrand. Si l'attention qu'elle

¹⁹⁹ Cf. Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic provinces of Turkey-in-Europe*, Second Edition Revised, London, Dalrymple, Isbister & Co, 1877, vol. I, p. 103. « We heard too that another description was in progress from the pen and pencil of an accomplished lady.* * See 'Through Macedonia to the Albanian Lakes', by Mrs. Walker. » (Trad. pers.).

²⁰⁰ Mary Adelaide Walker, *Through Macedonia to the Albanian Lakes*, London, Chapman and Hall, 1864, p. 97. « The Albanians shave the front of the head, leaving the hair to fall long behind the ears ». (Trad. pers.).

²⁰¹ Dans ses premières observations ethnographiques publiées sur le *Journal of the Royal Anthropological Institute*, Edith Durham avait noté la coutume largement répandue parmi les hommes de la Haute Albanie de laisser pousser une longue mèche de cheveux sur le devant de la tête rasée. Cf. « High Albania and Its Customs in 1908 », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. XL, July-December, 1910, London, Harrison and Sons, 1910, p. 457.

portait aux mœurs du pays lui avait fait prendre note de la tradition de la vengeance de sang, son regard d'artiste figurative lui permettait de saisir des descriptions aussi vivantes comme celle qui suit.

C'étaient principalement des Albanais, et ils étaient assis ou couchés sur une grande natte sous le soleil, en affichant dans leur tenue toutes les variétés des couleurs vives et des matériaux. En avant, un jeune homme ayant ôté ses bottes, s'étale de tout son long dans une veste rose, manches bleu ciel, ceinture et fez écarlate et une fustanelle blanche ; près de lui est assis notre conducteur, un gitan, qui porte une veste marron, tressée de noir, aux manches qui pendent librement derrière, affichant des sous-manches en coton de couleur rose ; un vieux mouchoir jeté sur sa tête, à la manière bédouine, est attaché par une ficelle ; il fume une longue pipe en discutant avec un jeune Albanais, qui porte un gilet jaune vif, un bonnet rose et un pompon bleu ; puis viennent deux autres Albanais, avec leurs vastes fustanelles qui s'étendent jusqu'à terre, leurs tailles sanglées autant que possible, dans des vestes lilas et écarlates, richement tressées en or (avec des jambières assorties), les manches de soie bleue et jaune, des bonnets rouges, des pompons bleus et des boîtes à cartouche scintillantes, en argent embossé, fixées à la ceinture du châle en arrière, complétaient le groupe riche et gaiement coloré²⁰².

De cette description se dégage ce qui sera une des constantes de la représentation de ce peuple, et que l'on pourrait appeler l'image dans son « état primaire », à savoir la *descriptio*. En tant que « figure » du langage qui rend son sujet vivant aux yeux des lecteurs, elle joue un rôle remarquable dans la construction de la représentation de l'Autre dans tout type de texte. Notre hypothèse est que, dans le cas de lieux qui, comme l'Albanie, étaient fortement caractérisés par la persistance de traditions très « extériorisées » comme celles qui se manifestent à travers l'utilisation de vêtements typiques ainsi que d'autres manifestations telles que le chant ou la danse, la représentation en forme de « portrait visuel » (ce qui est justement la *descriptio*) contribuait à fournir beaucoup de matériel au répertoire auquel puiserait l'imaginaire littéraire des siècles suivants.

²⁰² Mary Adelaide Walker, *Through Macedonia to the Albanian Lakes*, *op. cit.*, p. 43. « They were chiefly Albanians, and were sitting or lying on a large mat in the sunshine, displaying in their dress every variety of bright colour and material. In the front, a young man having slipped off his boots, is spread out at full length in a pink jacket, sky-blue sleeves, scarlet fez and sash, and a white fustanelle; near him is seated our driver, a Zingari, who wears a brown jacket, braided with black, sleeves hanging loose behind, displaying under-sleeves of rose-coloured cotton; an old handkerchief thrown over his head, Bedouin fashion, is fastened on with a string; he smokes a long pipe as he chats with a young Albanian, who wears a bright yellow waistcoat, pink cap and blue tassel; then come two more Albanians, with their ample fustanelles spread upon the ground, their waists strapped in to the smallest possible limit, in lilac and scarlet jackets, richly braided with gold (with leggings to match), sleeves of blue and yellow silk, red caps, blue tassels, and glittering cartouch-boxes, of embossed silver, fastened to the belt of shawl behind, completed the rich and gaily-coloured group. » (Trad. pers.).

3. 4. Les Arnaouts barbares de Georgina Mackenzie et Adeline Irby

Parmi les Européennes qui ont embrassé la cause d'un pays balkanique, en lui consacrant des années d'études et de recherches, ou en s'engageant dans des projets humanitaires, le nom de l'Anglaise Adeline Irby devrait figurer en haut de la liste.

Elle voyagea entre 1861 et 1864 dans presque toute la région balkanique en compagnie de son amie, l'Écossaise Georgina Mackenzie, avec laquelle elle fonda la première école pour filles à Sarajevo ; pendant le restant de sa vie, Irby organisa des activités d'éducation et d'assistance humanitaire en faveur des orphelins de la Bosnie-Herzégovine. L'une de ses meilleures amies et collaboratrices fut Florence Nightingale (dont on peut lire la signature au pied de la dédicace d'une copie de la deuxième édition des *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*²⁰³, publiée en 1877 avec une préface de William Gladstone).

Avant de dégager les images de l'Albanie telles qu'elles émergent du récit de voyage d'Irby et Mackenzie, soulignons-en les informations que ce texte nous donne au sujet de la réception des œuvres à propos de l'Albanie pendant ces années-là. Si l'on considère que la première édition de leurs *Travels* fut publiée en 1867, il est remarquable que les deux auteures anglaises indiquent, en tant que textes de référence, deux livres dans d'autres langues qui venaient d'être publiés une dizaine d'années avant, à savoir l'*Histoire et Description de la Haute Albanie* du consul Hyacinthe Hecquard (qu'elles avaient rencontré personnellement), et les *Études Albanais* de von Hahn, que les deux voyageuses définissent comme « bien connues »²⁰⁴. Concernant les guides qui faisaient partie de leur bagage de lectures, dans une note de bas de page²⁰⁵ on trouve une référence explicite au *Handbook* de John Murray.

Pour ce qui est du réseau notionnel sur lequel repose la perception de l'Albanie qui se dégage de leur œuvre, ce récit nous donne des outils de décodage déjà dans ses prémisses, et de surcroît de manière assez explicite, alors qu'il compare l'aspect « quasi-civilisé » des pays turco-européens de religion chrétienne avec l'aspect

²⁰³ Dans ce livre, l'Albanie est considérée comme faisant partie de la Slavonie, l'ancienne région de langue et culture slave, dont le territoire correspond à peu près à l'actuelle Croatie. L'attribution des Albanais à l'ethnie slave se pose souvent tout au long du XIX^e siècle, même dans des textes spécialisés.

²⁰⁴ Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, London, Bell and Daldy, 1867, p. 252, note en base de page. « On the Albanians in general, M. Hahn's '*Albanesische Studien*' are well known. »

²⁰⁵ Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, op. cit., 1867, p. 54.

« barbare » des régions soumises à l’Islam. C’est justement sous le signe d’un « choc des religions » que se joue le couple oppositionnel selon lequel sont évaluées les différentes aires visitées dans le cours de ce voyage, et qui affecte notamment la représentation des Albanais.

Après avoir vu comment la Vieille Serbie perdit ses habitants chrétiens et quasi-civilisés, nous allons examiner comment il arriva qu’elle soit occupée par des barbares et par l’Islam. La place des fugitifs qui quittèrent les plaines, tant au niveau de la première émigration que par la suite, fut remplie depuis les collines voisines par une descente de Skipetars, ou Albanais, ou, comme les appellent les Turcs, Arnaouts²⁰⁶.

Ce clivage perceptif entre chrétienté et Islam aboutit à la « sauvagerie » des lieux albanais, par rapport aux scènes apaisantes des endroits serbes.

Au milieu de la sauvagerie des villages albanais, on arrive sur le site d’une capitale et un patriarcat, à de grandes églises de l’architecture byzantine, et aux fresques de l’art italien primitif²⁰⁷.

Ce genre de perspective n’affecte pas seulement les villages, mais également Shkodra, la capitale de la Haute Albanie qui était généralement admirée par les voyageurs, ne serait-ce que pour le coup d’œil offert par son lac dans lequel se refléchit la citadelle fortifiée de Rozafa :

elle répond à la même description lamentable, — des avantages naturels non améliorés, le commerce entravé, les rues mal construites, et les habitants ignorants et mal gouvernés²⁰⁸.

Quant aux Albanais, ils sont les pires parmi tous les peuples rencontrés jusque-là, même parmi les musulmans eux-mêmes.

Parmi la race slave, tant musulmane que chrétienne, nous avons vu beaucoup d’hommes réputés pour leur férocité, mais jamais un seul sans une trace d’humanité, sans un soupçon de contenance qui suggérerait qu’il pourrait être bon envers les enfants, doux dans sa propre famille, et — quand sa méfiance ne s’était pas réveillée — hospitalier. Mais dans cet Arnaout et d’autres de son espèce, le sourire est plus hideux que le

²⁰⁶ Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, op. cit., p. 250. « Having now seen how Old Serbia lost her Christian and quasi-civilised inhabitants, we will examine how it came to be tenanted by barbarians and Islam. The place of the fugitives who quitted the plains, both at the first emigration and afterwards, was filled up from the neighbouring hills by a descent of Skipetars, or Albanians, or, as the Turks call them, Arnaouts. » (Trad. pers.).

²⁰⁷ Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, op. cit., p. xxx-xxxi. « Amid the savagery of Albanian villages, one comes on the site of a capital and a patriarchate, on large churches of Byzantine architecture, and frescoes of early Italian art. » (Trad. pers.).

²⁰⁸ Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, op. cit., p. 519 : « [...] it answers to the same lamentable description, — natural advantages unimproved, trade hampered, streets ill-built, and inhabitants ignorant and misruled. » (Trad. pers.).

froncement de sourcils, le rire plus cruel que la menace, l'instinct entier semble proie. Parmi les bêtes, les Bosniaques répondraient à l'ours, l'Arnaout au loup ou à la hyène²⁰⁹.

Et pourtant, si l'individu était déplorable, ses vêtements méritaient bien une description.

Voilà pour l'homme, mais sa robe était admirable : nous étions maintenant dans la région des costumes Ghegga, et une description peut en donner un exemple. Notre guide montait un cheval blanc comme le lait, qui avait été magnifiquement accoutré. Sa tunique était de drap écarlate, bordé d'or, et atteignait le genou ; il était ceint autour de la taille avec un châle, cachant une ceinture de cuir, d'où sortait l'habituel complément des armes montées en argent²¹⁰.

Même un personnage tel que Scanderbeg, qui dans la plupart des récits de voyage en Albanie est généralement cité comme un exemple de vaillance et de bravoure, n'échappe pas à leur méfiance : à propos d'un discours que, selon leurs dires, il aurait fait pendant la bataille de Kosovo — qui par contre eut lieu en 1389, donc bien avant la naissance de Scanderbeg —, elles lui attribuent « la vantardise caractéristique des Albanais²¹¹. »

Pendant le chemin, Mackenzie et Irby entendent des commentaires au sujet des « brigands albanais qui infestent les rues²¹² ». À cet égard, il faut tenir compte du fait que, avant de visiter la Haute Albanie, elles étaient déjà au courant de la renommée de péril qui entourait la région. Leurs témoignages à ce sujet nous donnent donc une piste

²⁰⁹ Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, *op. cit.*, p. 354. « Among the Slavonic race, both Mussulman and Christian, we saw many a man famed for ferocity, but never one without some trace of human heart, some turn of countenance that suggested he might be kind to children, gentle in his own family, and,— when his suspicions were not roused,—hospitable. But in this Arnaout and other of his species, the smile is more hideous than the frown, the laugh more cruel than the threat, the whole instinct seems prey. Among beasts the Bosniac would answer to the bear—the Arnaout to the wolf or the hyena. » (Trad. pers.).

²¹⁰ Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, *op. cit.*, p. 354-355. « So much for the man, but his dress was admirable : we were now entering the region of Ghegga costumes, and one description may do for a specimen. Our guide rode a milk-white horse, which was splendidly accoutred. His tunic was of scarlet cloth, bordered with gold, and reached to the knee; round the waist it was girded with a shawl, hiding a leathern belt, whence issued the usual complement of silver-mounted arms. » (Trad. pers.).

²¹¹ Cf. Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, *op. cit.*, p. 204, note en bas de page. « The famous Albanian hero, George Kastrioti, called by the Turks Scanderbeg, was present at the battle of Kóssovo. See Hahn. He is said to have dissuaded Czar Lazar from surprising the Turks at night, remarking, with characteristic Albanian boastfulness, that daylight was wanted in order that they might be utterly destroyed; in the darkness too many would escape. » (Trad. pers.).

²¹² Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, *op. cit.*, p. 79. « [...] Albanian brigands infesting the roads. » (Trad. pers.).

utile pour essayer de retracer la genèse de la constellation imagologique qui sous-tend la représentation de l'Albanie.

Voyons-en un exemple dans ce passage où on lit que, après un vol de chevaux, on avait emprisonné des Albanais qui avaient été désignés comme les voleurs. Dans le doute, sans savoir s'ils étaient effectivement les responsables, les *kiradgees* (les guides qui généralement étaient conseillés aux étrangers par la diplomatie locale ou par des amis personnels), s'écrient que « [t]ous les Albanais²¹³ » sont des voleurs.

Pour sa part, un pope orthodoxe les avait mises en garde avec ces mots :

[les Arnaouts] volent les chrétiens quand et de tout ce qu'il leur plaît [...].
Pire que cela, leur manière de vivre tout à fait sauvage, ignorante et sans loi
de la vie, maintient toute la communauté dans un état de barbarie [...]²¹⁴.

Dans ce cas, les auteurs utilisent le mode de la formulation indirecte (à savoir, une évaluation exprimée par d'autres personnes) pour donner voix à leur propre jugement.

La renommée de leur voyage atteignit même la presse américaine. Les deux amies retournèrent saines et sauvées en Angleterre, mais cela n'empêcha pas que, au moment où leur livre fut publié, un journal de New York en donnât des nouvelles dans un article intitulé « Une aventure en Albanie. Deux femmes britanniques en péril²¹⁵ ».

3. 5. L'Albanie « orientalisée » d'Agnes Conway

À bord du paquebot suivant, qui descendait du lac de Scutari²¹⁶, l'atmosphère changea complètement, et en un instant nous fûmes transportées à Orient. Il y avait à bord des femmes musulmanes voilées et en pantalons, plus voilées et plus pantalonnées²¹⁷ que les femmes de Constantinople ; et au débarquement, le tohu-bohu était plus oriental et plus assourdissant que tout ce que nous avions jamais entendu jusque-là. [...] Nous étions maintenant au cœur de l'Albanie, à seulement deux jours de

²¹³ Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, op. cit., p. 264. « All Arnaouts were thieves ! ». En italiques dans le texte. (Trad. pers.).

²¹⁴ Georgina Muir Mackenzie, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, op. cit., p. 282. « They [the Arnaouts] rob the Christians whenever and of whatever they please [...]. Worse than this, their thoroughly savage, ignorant, and lawless way of living, keeps the whole community in a state of barbarism [...]. » (Trad. pers.).

²¹⁵ « An Adventure in Albania. Two Englishwomen in Peril », *Albany NY Evening Journal*, 21. 5. 1867.

²¹⁶ Dans les textes de voyageurs étrangers des siècles passés, la ville est presque toujours appelée par son nom italien, à savoir « Scutari » (et parfois « Scodra ») au lieu de « Shkodra ». Dans nos traductions nous avons gardé le terme utilisé par les auteurs.

²¹⁷ Dans l'original anglais, « *betrousered* » : avec ce mot, l'auteur forge un terme de sa propre invention comme pour marquer son étonnement face à un habillement si « oriental » qu'elle ne s'attendait pas à le trouver au long de l'Adriatique.

voyage de Venise, mais dans un lieu vraiment plus sauvage que ceux où nous étions allées avant²¹⁸.

Ce sont les premières impressions d'Agnès Conway à son arrivée dans la Haute Albanie. Conway était historienne et archéologue (dans les années suivantes elle participa aux fouilles de Pétra avec son futur mari, l'archéologue George Horsfield). Elle avait 29 ans quand en 1914, en compagnie d'une amie, elle visita la Grèce, la Turquie et l'Albanie.

Avant d'arriver à Shkodra, les deux amies avaient visité des villes telles que Constantinople ou Salonique qui, bien que plus à l'est géographiquement parlant, leur avaient paru moins « orientales » que Shkodra. En fait, c'est en traversant le lac qu'elles se sentent « transportées à l'Est » ; et encore une fois, comme dans beaucoup d'autres textes au sujet de l'Albanie, ce qui frappe le plus l'auteur est le fait que cet Orient si « sauvage » peut être atteint en ne se déplaçant que très peu de chez soi.

Or, on se demande : comment se fait-il que des personnes qui venaient de visiter la capitale de l'Empire ottoman pourraient avoir l'impression que les musulmanes de Shkodra — où d'ailleurs, compte tenu de la forte tradition catholique du nord de l'Albanie, les musulmans n'étaient pas la majorité — étaient « plus voilées et plus pantalonnées » que les musulmanes de Constantinople ?

Grâce aux commentaires fournis par l'auteur elle-même, ce cas semble suggérer que l'effet d'éloignement culturel se renforce juste là où l'éloignement physique est perçu comme minime ; par le fait même qu'il est si facilement accessible depuis des lieux, tels que Venise, si familiers à l'imaginaire européen, le cœur de l'Albanie devient alors le fond sur lequel l'effet d'étrangeté se détache le plus clairement.

Bien que sa connaissance du pays soit récente, Conway arrive à en saisir des marqueurs culturels spécifiques, à savoir la singularité de sa langue, préservée « bien qu'elle n'ait jamais été une nation ni ait jamais eu un alphabet écrit²¹⁹ », et la force identitaire du *Kanun*, en tant que valeur fondatrice des Albanais du Nord.

²¹⁸ Ethel Agnes Conway, *A Ride through the Balkans. On Classic Ground with a Camera*, London, Robert Scott, 1917, p. 180-181. « On board the next steamer, which went down the Lake to Scutari itself, the whole atmosphere changed, and in a moment we were transported to the East. There were veiled Moslem women in trousers on board, more veiled and more betrousered than the women of Constantinople; and on landing, the pandemonium was more Oriental and more deafening than anything we had hitherto heard. [...] We were now in the heart of Albania, only two days' journey from Venice, but really more in the wilds than we had ever been before. » (Trad. pers.).

²¹⁹ Ethel Agnes Conway, *A Ride through the Balkans, op. cit.*, p. 181 : « in spite of never being a nation or having a written alphabet. » (Trad. pers.).

Subjugués nominalement par les Turcs, ils n'ont jamais été vraiment conquis, mais dans le nord ils ont vécu depuis lors selon leur propre code primitif du droit²²⁰ [...].

En plus des passages mis en évidence ci-dessus, le *Ride through the Balkans* d'Agnes Conway contient trois éléments qui ajoutent des détails utiles à notre observation. Ils se trouvent respectivement à la fin du volume, dans le sous-titre, et dans l'introduction, rédigée par le baron William Martin Conway, le père de l'auteur.

Dans le texte publicitaire qui précède la quatrième de couverture, ce récit est qualifié d'un condescendant « candide » qui, à notre avis, serait peu probable si l'auteur avait été un homme.

Un compte rendu *candide* d'un voyage non conventionnel à travers des scènes qui détiennent aujourd'hui l'attention du monde. Rédigé dans un style clair et simple, l'auteur met en lumière de nombreux aspects peu connus de la vie dans ce coin malheureux de l'Europe²²¹.

Dans des courtes lignes d'une annonce, on trouve à la fois des raisons qui pouvaient éveiller l'intérêt pour un voyage aux Balkans, et certains des marqueurs dont était labélisée l'image de cette région « malheureuse », où se passaient des événements qui étaient, bien entendu, épouvantables, et qui appelaient l'attention du monde.

En ce qui concerne le sous-titre, *On Classic Ground with a Camera*, il semble vouloir souligner la relation entre deux des domaines concernés par ce récit, c'est-à-dire la visite à un « terrain classique » (« *classic ground* »), et l'utilisation à des fins documentaires de l'appareil photographique (la *camera*), qui dans ces années-là remplaçait de plus en plus les toiles et les pinceaux dans les « boîtes à outils » des voyageurs. En même temps, qualifier de « classique » une région telle que les Balkans, pouvait répondre à l'objectif d'« apprivoiser » aux oreilles des lecteurs l'image d'un endroit qui était généralement perçu comme exotique, pour ne pas dire sauvage, et en tout cas étranger par rapport à la tradition culturelle européenne.

Pour ce qui en est, en particulier, du « *Classic Ground* » de l'original anglais, cette expression nous met sur la piste de ce qui est le contexte idéologique dans lequel ont été mis au point bon nombre des voyages britanniques entre la fin du XVIII^e et le XX^e

²²⁰ Ethel Agnes Conway, *A Ride through the Balkans*, *op. cit.*, p. 181. « Subjugated nominally by the Turk, they were never really conquered, but in the north have lived according to their own primitive code of law ever since [...] ». (Trad. pers.).

²²¹ Ethel Agnes Conway, *A Ride through the Balkans*, *op. cit.*, notes éditoriales précédant la quatrième de couverture, page non numérotée. « A candid record of an unconventional journey through scenes which now hold the world's attention. Written in a bright and easy style the author throw light on many little-understood aspects of life in this unfortunate corner of Europe ». C'est nous qui soulignons. (Trad. pers.).

siècle. En fait, démontrer avoir été dans quelque « terrain classique hors du Dominion de la Couronne du Royaume-Uni²²² » était l'une des règles statutaires pour être admis à la *Society of Dilettanti*, à savoir l'association savante fondée en 1734 à Londres dans le but de soutenir et de promouvoir l'amour de l'art et de l'archéologie classique. Outre les destinations qui étaient déjà incluses dans le Grand Tour, les voyages inspirés par les principes de la *Society of Dilettanti* comprenaient les régions du nord-est de la Méditerranée qui faisaient partie de l'Empire Ottoman.

Si l'on considère que parmi les membres de la Société il y avait le baron Martin Conway, qui était lui-même un historien, critique d'art et explorateur, voici que le sous-titre du livre de sa fille Agnès prend une signification particulière, où l'adjectif « classique » est le noyau d'une expression figée qui devait évoquer pour les lecteurs anglais un contexte bien précis.

3. 6. Paratextes : des femmes de lettres en quête de parrainages intellectuels

Dans son introduction au *Ride through the Balkans*, Martin Conway dégage au sujet des Albanais certaines de celles qu'Anne Herschberg-Pierrot²²³ appelle les « constantes de prédicats » qui composent le stéréotype. En fait, selon ce que l'auteur qualifie de

tendance inévitable, que nous tous ressentons, d'attribuer à tout ressortissant la foule des caractéristiques observées dans sa nation tout entière²²⁴

on trouve un faisceau d'épithètes (« demi-civilisés », « violents », « dangereux et peu fiables ») qui, à dire de Conway, auraient été attribués aux populations balkaniques en raison du fait qu'on ne les connaissait que par ouï-dire.

Ainsi, peu d'entre nous connaissent individuellement des Serbes, des Albanais, ou des Bulgares. Nous les connaissons que par ce qu'en disent les journaux en tant que représentants de leurs nations — comme unités d'une foule — et nous risquons de considérer tous les habitants des Balkans comme des personnes à demi-civilisées, violentes, dangereuses et peu fiables²²⁵.

²²² Lionel Cust (éd.), *History of the Society of Dilettanti*, London, Macmillan and Co., 1914, p. 39 : « [...] bring sufficient proof of his having been in Italy, or upon some other Classic Ground out of the King's Dominions [...] ». (Trad. pers.).

²²³ Citée par Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 31.

²²⁴ Ethel Agnes Conway, *A Ride through the Balkans*, *op. cit.*, p. 22 : « the unavoidable tendency we all feel to ascribe to every national the crowd-characteristics observed in his nation as a whole [...] ». (Trad. pers.).

²²⁵ Ethel Agnes Conway, *A Ride through the Balkans*, *op. cit.*, p. 23. « So few of us know individual Serbians, Albanians, or Bulgarians. We know them only by newspaper

Par conséquent, il est selon lui remarquable que deux jeunes femmes aient pu voyager sans escorte dans ces régions, en trouvant partout de la gentillesse et de l'hospitalité.

Il arrivait souvent que des œuvres féminines fussent présentées et commentées par des hommes, comme si les écrivaines sentaient la nécessité de s'assurer le sceau d'une « auctorialité » qui ne pouvait être reconnue et légitimée que par un sujet de sexe masculin, de préférence s'il était bien connu. Un cas plutôt singulier est celui de la vicomtesse de Strangford, qui dans les quelques lignes de la préface à son livre manifeste une sous-évaluation de soi qui va même jusqu'à devenir mésestime alors qu'elle en compare la première partie, dont elle était l'auteur, aux trois chapitres finaux, rédigés par son mari.

Ce bref récit d'un voyage en été n'est pas offert au public en tant que contenant quelques informations très nouvelles ou importantes. [...] Pour ceux qui cherchent quelque chose de mieux et de plus solide, je suis heureuse de faire référence aux trois chapitres ajoutés par mon mari²²⁶.

Un autre exemple de récit de voyage féminin « parrainé » par un texte de présentation écrit par un homme se trouve dans la seconde édition des *Travels*²²⁷ de Georgina Mackenzie et Paulina Irby, dont la préface fut rédigée par le futur premier ministre britannique William Gladstone.

D'ailleurs, il faut remarquer que quand le premier article anthropologique d'Edith Durham au sujet de ses observations recueillies en Albanie et au Monténégro fut publié dans la prestigieuse revue *Folklore*²²⁸, le texte fut présenté en tant que correspondance reçue par l'anthropologue James Frazer, probablement afin qu'il fût considéré comme le résultat d'une observation professionnelle et non pas comme un travail occasionnel, mené par un amateur.

De ce qui ressort des textes qui ont fait l'objet de cette section, il apparaît que, avant que les Balkans devinrent un objet de recherche anthropologique, en attirant des

repute as representatives of their nations—as crowd-units—and we are liable to regard every inhabitant of the Balkans as a kind of half-civilized person, violent, dangerous, and untrustworthy. » (Trad. pers.).

²²⁶ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, préface, page non numérotée. « This brief narrative of a summer's journey is not offered to the public as containing any very new or important information. [...] Those who seek for something better and more solid, I gladly refer to the three chapters added by my husband. » (Trad. pers.).

²²⁷ Georgina Muir Mackenzie Muir, Adeline P. Irby, *Travels in the Slavonic provinces of Turkey-in-Europe*, Second Edition Revised, London, Daldy, Isbister & Co, 2 vol., 1877.

²²⁸ Edith Durham, James George Frazer, « Albanian and Montenegrin Folklore », *Folklore*, Vol. 23, No. 2 (Jun., 1912), p. 224-229.

professionnelles de la recherche de terrain, les premières voyageuses européennes étaient animées par un esprit d'aventure, qui était souvent entraîné par le souhait de se rendre dans des lieux « exotiques » et à la fois beaucoup plus accessibles que ne l'étaient les Indes, l'Afrique ou l'Extrême-Orient. Dans ce contexte, les témoignages des voyageuses en Albanie nous donnent une variété de représentations allant de la confirmation des *a priori* qu'elles avaient déjà dans leur bagage idéologique à l'observation personnelle des traits particuliers de la culture et de la tradition locale, ce qui allait devenir l'objet d'études spécifiques au fil des années suivantes. Dans l'ensemble, on peut dire que grâce au nombre remarquable de voyageuses, ainsi qu'à certaines spécificités qui se dégagent de leur façon d'observer, la lecture du voyage féminin en Albanie offre une mine d'échantillons de la représentation imagologique de ce pays.

CHAPITRE III.

LE VOYAGE DES FEMMES SAVANTES

Le domaine des recherches spécialisées au sujet de l'Albanie s'avère dès le début nettement marqué par la présence féminine. Si la seconde moitié du XIX^e siècle avait vu une floraison de récits de voyageuses, dans les décennies qui suivirent le pays devint un terrain d'études menées par des femmes savantes, dont les œuvres marquèrent à jamais l'histoire de l'albanistique ; fait remarquable, la totalité de leurs recherches étaient centrées sur une partie spécifique du pays, à savoir la Haute Albanie.

Entre 1909, année de publication de *High Albania* d'Edith Durham, et la première moitié du XX^e siècle, furent effectuées d'importantes recherches anthropologiques, linguistiques et folkloriques telles que celles menées par l'Écossaise Margaret Hasluck, ainsi que de nombreuses études concernant le *Kanun*, qui grâce à la traduction qu'en fit la Bavaroise Marie Amelie von Godin parut pour la première fois en langue allemande²²⁹.

²²⁹ En 1941 en avait été faite la première traduction en langue italienne, publiée par la Reale Accademia d'Italia, l'institution culturelle nationale fondée en 1929 par Benito Mussolini. P. Giorgio Fishta, Giuseppe Schirò (éd.), *Codice di Lek Dukagjini ossia Diritto consuetudinario delle montagne d'Albania*, Roma, Reale Accademia d'Italia-Centro Studi per l'Albania 2, 1941. Cette œuvre a été récemment rééditée : Donato Martucci, *Le basi morali e giuridiche della società albanese*, Besa Editrice, Nardò 2009.

Il convient également de rappeler les articles et les livres de la journaliste et théoricienne politique américaine Rosa Wilder Lane, l'un des membres fondateurs du Mouvement des Libertariens et fille de Laura Ingalls Wilder, auteur du cycle romanesque *La Petite Maison dans la prairie*. Wilder Lane voyagea longtemps en Albanie dans les années 1920, en développant un intérêt très fort vers le pays, au point que, dans des notes autobiographiques rédigées pour la *Work Projects Administration*, elle put dire que l'Albanie était « l'un de ses deux 'lieux d'origine'²³⁰ ».

Si vous ne visitez pas l'Albanie, vous manquez l'occasion d'une vie. Sur ces montagnes vers la droite, sur ces montagnes, à la distance d'un voyage d'une journée d'ici, des gens vivent comme ils vivaient il y a 200 siècles, avant que les Grecs ou les Romains fussent même connus. Il y a des villes préhistoriques là-haut, des vieilles légendes, des chants, de coutumes que personne ne connaît²³¹.

Ses reportages, publiés dans des magazines tels que *Harper's* ou *World Traveler*, esquissèrent pour les lecteurs américains des portraits vifs du pays et de ses gens. Rose Wilder Lane raconta son voyage dans *Peaks of Shala*²³² : publié en 1923, c'est probablement le premier récit de voyage en Haute Albanie écrit par une voyageuse extra-européenne.

1. LES ÉTUDES SPÉCIALISÉES

1. 1. La médiation linguistique de la baronne von Godin

Marie Amelie von Godin (Munich 1882 - 1956) visita pour la première fois l'Albanie en 1908. Ayant pris un intérêt actif dans la vie politique du pays, elle tissa des liens avec les patriotes engagés pour la cause de l'indépendance nationale. En 1914 elle fournit une assistance sanitaire dans l'hôpital militaire de Durrës ; von Godin apprit la langue

²³⁰ Rose Wilder Lane, Amy Mattson Lauters (éd.), *The Rediscovered Writings of Rose Wilder Lane, Literary Journalist*, Columbia, Missouri, University of Missouri Press, 2007, p. 70 : « [Lane] claimed Albania as one of her two 'hometowns' ».

²³¹ Cité en traduction italienne par Orietta Simoni Di Bucci Felicetti, « 'Quota Albania'. Un paese adriatico tra le montagne », in G. Scianatico (éd.), *Scrittura di viaggio. Le terre dell'Adriatico*, Bari, Palomar, 2007, p. 152. « Se non visiti l'Albania, tu stai perdendo l'occasione di una vita. Su quelle montagne a destra, su quelle montagne, a un giorno di viaggio da qui il popolo vive come viveva 200 secoli fa, prima che i Greci o i Romani fossero perfino noti. Ci sono città preistoriche lassù, vecchie leggende, canzoni, usanze che nessuno conosce. » (Trad. pers.).

²³² Rose Wilder Lane, *Peaks of Shala*, New York/London, Harper & Brothers, 1923.

au point de rédiger un vocabulaire albanais-allemand²³³, en deux volumes, et écrivit de nombreux romans inspirés par le contexte local.

Comme elle était entrée en amitié avec les Pères franciscains de Shkodra, dont elle avait en 1928 hébergé à Munich le Père provincial, ils lui demandèrent de traduire en allemand le *Kanun*, qui venait d'être révisé et rédigé pour la première fois par écrit par le talentueux Père Shtjefën Gjeçovi, ethnologue et folkloriste, lorsque jusque-là il n'était transmis qu'oralement.

Dans le texte qui suit, von Godin expose les difficultés de son travail de traduction, dues à sa volonté de maintenir ce qu'elle appelle les caractères « primitifs » de la langue albanaise, marquée par d'importantes différences morphologiques et syntaxiques d'une zone à l'autre du pays.

Les Pères m'envoyèrent le texte avec la proposition de le traduire en allemand. Je m'y consacrais immédiatement, et je partis pour un voyage de plusieurs mois à Shkodra, où chaque jour je travaillais avec les Pères et rencontrais également le Père Stefan. C'était très important pour moi de rendre avec précision, et en lui donnant du sens, l'albanais (dialecte du Kosovo) de la publication originale, tout en conservant son expression primitive, ce qui n'était pas facile²³⁴.

Sa traduction du *Kanun* fut publiée en 1953²³⁵, presque simultanément avec une autre œuvre capitale dans le même domaine, à savoir *The Unwritten Law in Albania*²³⁶ de Margaret Hasluck.

1. 2. Les recherches folkloriques de Margaret Hasluck

Originaire de Drumblade en Écosse, Margaret Hasluck (1885-1948), née Margaret Masson Hardie, peut être considérée la première spécialiste de la recherche folklorique concernant l'Albanie. Ayant obtenu une bourse d'études à la British School of Athens,

²³³ Marie Amelie Julie Anna, Freiin von Godin, *Wörterbuch der Albanischen und Deutschen Sprache*, Leipzig, Harrassowitz, 1930.

²³⁴ Cité par Robert Elsie, *Der Kanun. Das albanische Gewohnheitsrecht nach dem so genannten Kanun des Lekë Dukagjini, kodifiziert von Shtjefën Gjeçovi, ins Deutsche übersetzt von Marie Amelie Freiin von Godin und mit einer Einführung von Michael Schmidt-Neke*, Olzheim/Eifel, 2001, p. V.

« Die Patres schickten mir den Text mit der Anregung zu, ihn ins Deutsche zu übersetzen. Ich ging sogleich darauf ein und reiste für etliche Monate nach Shkodra, wo ich täglich mit den Patres arbeitete und auch Pater Stefan traf. Es lag mir viel daran, das Albanische der Veröffentlichung (Dialekt von Kossowo) unter Wahrung seiner urwüchsigen Ausdrucksweise genau und sinngemäß zu übersetzen, was nicht ganz leicht war. » (Trad. pers.).

²³⁵ Marie Amelie Julie Anna, Freiin von Godin, « Das Albanische Gewohnheitsrecht », *Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft*, Stuttgart, 56 (1953) p. 1-46 ; 57 (1954) p. 5-73 ; 58 (1956) p. 121-198.

²³⁶ Margaret Masson Hasluck, *The Unwritten Law in Albania. A Record of the Customary Law of the Albanian Tribes*, Cambridge, Cambridge University Press, 1954.

elle participa aux fouilles archéologiques en Anatolie dirigée par William M. Ramsay. En 1912 Margaret Masson Hardie épousa l'archéologue Frederick Hasluck, avec qui elle voyagea intensivement entre la Turquie et les Balkans ; après qu'il mourut de la tuberculose en 1920, elle édita ses recherches et ses manuscrits inachevés.

Avec des fonds d'une bourse de l'Université d'Aberdeen, Hasluck alla en Macédoine pour y étudier les traditions des villages de montagne. À partir de 1923 elle prit à voyager fréquemment en Albanie, qui devint dès lors le terrain de sa recherche linguistique et anthropologique. Selon les dires d'un de ses biographes, la raison principale qui l'avait amenée à choisir ces lieux-ci serait l'« intérêt scientifique des savants européens à l'égard d'un pays peu connu²³⁷ », une opinion qui confirmerait le fait que dans ces années-là l'Albanie était encore considérée comme un terrain d'études assez neuf.

En 1935 elle se fit construire une maison à Elbasan, à une trentaine de kilomètres au sud-est de Tirana ; quatre ans plus tard, à la veille de l'occupation italienne, Hasluck fut forcée de quitter l'Albanie, probablement en raison du fait qu'elle était considérée comme une espionne au service de la Grande-Bretagne, et également pour ses relations avec le patriote et intellectuel Lef Nosi, qui était impopulaire auprès du gouvernement albanais²³⁸. Elle s'installa à Athènes, où elle établit des contacts avec les forces de la résistance. Pour ses connaissances en matière d'Albanie, Hasluck fut recrutée au Caire par la Direction des Opérations Spéciales, le Service Secret britannique qui pendant la II^e guerre mondiale opérait dans les pays en guerre. Margaret Hasluck décéda en octobre 1944 à Dublin, d'une leucémie dont elle souffrait depuis plusieurs années.

Parmi ses études folkloriques il y a une collection de contes populaires, complétée par des notes grammaticales et un vocabulaire²³⁹. En analysant un conte inspiré par le mythe d'Édipe selon une version albanaise qui apparemment serait plutôt insolite par rapport aux autres diffusées dans l'aire balkanique²⁴⁰, la chercheuse exposa des

²³⁷ Marc Clark, « Margaret Masson Hasluck », in John B. Allcock, Antonia Young (éd.), *Black Lambs and Grey Falcons. Women Travelling in the Balkans*, op. cit., p. 133 : « scientific interest of European scholars in a little known country ». (Trad. pers.).

²³⁸ Marc Clark, *ibid.*, note 27, p. 152.

²³⁹ Margaret Masson Hasluck, *Këndime English-Shqip, or Albanian-English Reader. Sixteen Albanian Folk-Stories Collected and Translated, With two Grammars and Vocabularies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1932.

²⁴⁰ Lowell Edmunds, Alan Dundes (éd.), *Oedipus. A Folklore Casebook*, London, The University of Wisconsin Press, 1995, p.3.

considérations concernant des traits qui, selon ses dires, faisaient partie du caractère national.

Les esprits albanais sont subtils et ils fuient l'évidence. [...] Les petits Albanais, stimulés par la propension nationale à chercher les subtilités plutôt que la simplicité, ils semblent seulement avoir exagéré le relâchement des règles de mariage qui suivirent l'introduction de l'Islam après la conquête turque de l'Albanie au XV^e siècle²⁴¹.

L'œuvre la plus importante de Margaret Hasluck demeure *The Unwritten Law in Albania*²⁴²: publiée de façon posthume, selon Robert Elsie c'est la première monographie en langue anglaise consacrée au code coutumier albanais²⁴³. Il s'agit probablement de l'œuvre à laquelle Hasluck se référerait en disant d'avoir « un grand livre en préparation²⁴⁴ », comme l'écrivit un de ses amis dans un article à sa mémoire.

Margaret Hasluck avait connu personnellement Edith Durham, qu'elle rencontrait lors des réunions annuelles de la *Folklore Society* de Londres, dont elles étaient toutes les deux membres et collaboratrices. Ses recherches donnèrent une contribution énorme aux études en matière d'Albanie ; pourtant, à ce jour elle n'y est pas encore suffisamment connue, comme en témoigne cet article rédigé par un archéologue albanais en 2011.

La chercheuse britannique Margaret Masson Hasluck est l'une des figures les plus intéressantes de la galaxie des Britanniques excentriques qui ont voyagé et écrit au sujet de l'Albanie. Peu ou pas connue dans le pays d'adoption, elle contribua beaucoup aux questions albanaïses en laissant un grand patrimoine d'écrits et études sur l'anthropologie, l'étymologie et le folklore albanais, jusqu'à présent très peu publié²⁴⁵.

Or, le fait que l'écossaise Hasluck ait été classée parmi les « Britanniques excentriques » qui s'occupèrent de l'Albanie suggère qu'elle est

²⁴¹ Margaret Hasluck, « Oedipus Rex in Albania », *Folklore*, Vol. 60, No. 3 (Sep., 1949), p. 341: « Albanian minds are subtle and shun the obvious. [...] The small Albanians, spurred by the national propensity to seek the subtle rather than the simple, seem only to have exaggerated the relaxation of marriage rules which followed the introduction of Islam after the Turkish conquest of Albania in the fifteenth century ». (Trad. pers.).

²⁴² Margaret Masson Hasluck, *The Unwritten Law in Albania. A Record of the Customary Law of the Albanian Tribes*, Cambridge, Cambridge University Press, 1954.

²⁴³ Robert Elsie, *Historical Dictionary of Albania*, Lanham/Toronto/Plymouth, UK Scarecrow Press, 2010, p. 185.

²⁴⁴ R. M. D. « Obituary. Margaret Masson Hasluck », *Folklore*, Vol. 60, No. 2 (Jun., 1949), p. 292 : « a large book was in contemplation ». (Trad. pers.).

²⁴⁵ Auron Tare, « Albanologia që tradhtoi shërbimet sekrete angleze » (« L'albanologue qui trahit les services secrets anglais »), *Zëri i Kosovës - Organ i lëvizjes Popullore të Kosovës*, 28.3.2011 : « Studiuesja britanike, Margaret Masson Hasluck është një nga figurat më interesante të asaj plejade britanikësh ekscentrikë që udhëtuan dhe shkruan për Shqipërinë. E njohur shumë pak ose aspak në vendin e adoptuar, ajo ka kontribuar shumë në çështjet shqiptare duke lënë një trashëgimi të madhe shkrimesh dhe studimesh për antropologjinë, etimologji dhe folklorin shqiptar, deri me sot shumë pak të botuar. » (Trad. pers.).

considérée comme tout aussi « excentrique » que l'autre figure majeure de la recherche dans le même domaine, c'est-à-dire l'Anglaise Mary Edith Durham.

1. 3. La « double différence » : le regard sur les chercheuses en matière des petites nations

En effet, un essai d'un spécialiste de politique étrangère publié depuis quelques années la qualifiait de « la peintre excentrique Edith Durham, la principale porte-parole de la cause nationale albanaise²⁴⁶ », en la plaçant par là dans la liste des « intercesseurs dévoués²⁴⁷ » qui aux siècles passés prirent soin des « petits peuples ».

Ils considéraient leurs peuples adoptés avec un double regard : un attachement amoureux à la simplicité et à la pureté de l'« Est », et une certaine frustration quand la romance et la réalité entraient en collision. Certains s'attribuaient à eux-mêmes le rôle de fabricant de nations. Ils s'imaginaient non seulement en tant que les défenseurs des nationalités dépossédés, mais aussi comme des accoucheurs de la renaissance nationale, appelant à l'existence des nations inachevées²⁴⁸.

Par ces sujets au pluriel indifférencié (« Ils considéraient... Certains attribuaient... Ils s'imaginaient »), l'auteur de ce texte configure une sorte d'essaim où se mêlent tous ceux qui, à divers titres et dans des contextes différents, s'occupèrent de peuples et de nations à l'orée de l'histoire.

C'est une démarche qui nous semble aller de pair avec la considération dont les petits pays de l'Europe orientale, perçus comme des entités indifférenciées dont l'un valait l'autre, faisaient l'objet ; c'est ainsi que se déroule un glissement du jugement, où l'opinion concernant l'observateur (qu'il soit l'écrivain-voyageur, le chercheur ou le « voyageur savant ») fusionne avec l'opinion concernant les objets de la représentation, à savoir les « nations périphériques²⁴⁹ ». Ce phénomène se démarque encore plus lorsque les acteurs de l'observation sont des femmes : dans ce cas, on assiste à la mise en œuvre d'une différence à plusieurs couches, où à la singularité caractérisant les

²⁴⁶ Charles King, « Imagining Circassia: David Urquhart and the Making of North Caucasus Nationalism », in *The Russian Review*, Volume 66, Issue 2, April 2007, p. 238 : « the eccentric painter Edith Durham, the chief spokeswoman of the Albanian national cause [...] ». (Trad. pers.).

²⁴⁷ Charles King, *ibid.* : « committed intercessors ». (Trad. pers.).

²⁴⁸ Charles King, *ibid.* « They looked on their adopted peoples with a double gaze: a romantic attachment to the simplicity and purity of the 'East' and a sense of frustration when romance and reality collided. Some ascribed to themselves the role of nation-maker. They imagined themselves as not only advocates for dispossessed nationalities but also as the midwives of national rebirth, calling inchoate nations into existence. » (Trad. pers.).

²⁴⁹ Charles King, *ibid.* : « [p]eripheral nations ». (Trad. pers.).

petites nations s'ajoutait une spécificité du jugement, dû au genre d'appartenance des auteurs, qui plaçait les récits de voyage féminins dans une perspective à part entière.

La question semblerait donc décidément « genrée », comme le confirment ces lignes d'un essai concernant les études au sujet des femmes voyageuses.

Les titres de certaines de ces études reflètent une façon particulière de regarder les voyageuses. Bien que faisant l'éloge de leurs efforts et de leurs réalisations, les auteurs laissent entendre néanmoins qu'elles sont un peu excentriques, et introduisent une note comique qui peut facilement être interprétée comme une moquerie.[...] Les femmes voyageuses sont donc classées comme doublement différentes : elles diffèrent des autres femmes, plus orthodoxes et socialement conformistes, et également des voyageurs masculins, qui utilisent le voyage comme un moyen d'en découvrir plus sur leur propre masculinité. L'impression sous-jacente tirée de ces volumes est que la femme qui voyageait était d'une certaine manière en fuite de quelque chose, cherchant à échapper aux contraintes de sa famille ou de sa société²⁵⁰.

Les textes auxquels l'auteur fait référence furent publiés par Virago, une maison d'édition anglaise à forte empreinte féministe, et de surcroît dans les années 1980, c'est-à-dire à un moment où, surtout dans le contexte anglophone, les questions soulevées par les études de genre battaient leur plein. Et pourtant, la perspective dans laquelle ils encadrent les récits féminins est affectée par une certaine bienveillance, selon une évaluation allant du comique à la dérision, comme il convient à des sujets considérés, encore une fois, comme « excentriques ».

En bref, il semble que dans ce domaine qui paraît doublement minoritaire, (soit par rapport aux peuples qui y sont concernés, soit par rapport à l'appartenance de genre des auteurs qui s'en occupent), il y ait un décalage dans la mise à jour des outils d'observation : tandis que les études de genre progressent aussi bien que les recherches liées aux nationalités périphériques, il s'avère que, au moment où les deux champs se recouvrent, les deux spécificités se reflètent l'une dans l'autre, en se renforçant mutuellement. En d'autres mots, si un espace culturel peu connu, ou un petit pays resté longtemps aux marges des itinéraires habituels devient l'objet d'étude d'une

²⁵⁰ Susan Bassnett, « Travel writing and gender », in Peter Hulme, Tim Youngs (éd.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 226. « The titles of some of these studies reflect a particular way of looking at women travellers. Though praising their efforts and achievements, the authors hint nevertheless that they are slightly eccentric, and introduce a comic note that can easily be interpreted as mocking. [...] Women travellers are therefore categorised as doubly different: they differ from other, more orthodox, socially conformist women, and from male travellers who use the journey as a means of discovering more about their own masculinity. The underlying impression gained from these volumes is that the woman traveller was somehow in flight from something, seeking to escape from the constraints of her family or her society.» (Trad. pers.).

chercheuse, les deux « périphéricités » s'additionnent, et voici que ces femmes savantes sont qualifiées d'excentriques anticonformistes, en fuite de n'importe quoi.

Ce genre de décalage s'applique tout particulièrement à l'analyse de l'œuvre de la britannique Mary Edith Durham : depuis que son livre le plus connu, *High Albania*, fut réédité en 1985 après une longue période d'oubli, et justement par la maison d'édition Virago qu'on vient de mentionner, la complexité de son travail ethnographique demeure peu explorée, sinon tout à fait inconnue. Cela est confirmé, entre autres, par ce jugement paru dans un livre assez récent et néanmoins fondateur dans le domaine des études de l'image des Balkans, où l'auteur parle de Durham comme de « la dernière des voyageuses victoriennes dans les Balkans », dont « les objectifs didactiques »

étaient couplés avec un sentiment de sa supérieure britannicité et d'une perception romantique de sa vocation, ce qui influençait son attitude particulière de championne des Albanais [...] ²⁵¹.

En la présentant comme une femme se penchant romantiquement sur une petite nation avec une attitude protectrice, ce type d'évaluation, pas du tout rare, passe sous silence les résultats découlant de son travail de recherche ; pourtant, la contribution de Durham dans le domaine de la balkanistique se dégage de manière si évidente de son œuvre entière qu'il serait maladroit de continuer à la situer comme une voyageuse « excentrique », selon la définition apparemment privilégiée pour se référer aux chercheuses étrangères qui s'occupèrent de l'Albanie au siècle dernier. Et c'est précisément l'ensemble de son travail d'ethnologue que nous allons aborder ici.

2. LA HAUTE ALBANIE DE MARY EDITH DURHAM

Si en 1809 le voyage de Byron entrouvrait les portes de la connaissance de l'Albanie en l'insérant dans l'itinéraire des voyages dans l'Orient européen, cent ans après ce fut encore un livre anglais qui retint l'attention sur le pays des Aigles. Cette fois, l'auteur était une femme, Mary Edith Durham, qui en 1909 publia à Londres *High Albania*, l'un des textes fondamentaux en matière de ce pays, de son esprit et de son patrimoine culturel.

²⁵¹ Vesna Goldsworthy, *Inventing Ruritania. The Imperialism of the Imagination*, New Haven/London, Yale University Press, 1998, p. 165. « [...] Edith Durham was the last of the Victorian travellers in the Balkans. The didactic aims of her work were coupled with a sense of her superior Britishness and a romantic perception of her vocation which influenced her particular championing of the Albanians [...] ». (Trad. pers.).

Tout en étant totalement différentes l'une de l'autre, les deux représentations, l'une donnée par le voyage byronien, l'autre découlant des recherches de Durham, marquèrent chacun pour sa partie les deux étapes majeures de l'histoire du voyage en Albanie. Au-delà des évidentes différences typologiques entre un poème tel que le *Childe Harold*, où prévaut un discours métaphorico-symbolique, et un récit en prose comme *High Albania*, ayant une prédominance ethnographique et descriptive, une différence majeure provient des diverses phases historico-littéraires dans lesquelles ils furent composés : alors que le texte byronien était né en plein Romantisme, avec tout ce qui en découlait en termes de fascination pour l'exotisme orientalisant et pour l'Antiquité classique, l'œuvre de Durham se situe au début du XX^e siècle, c'est-à-dire à un moment où les études interculturelles commençaient à utiliser les outils conceptuels ainsi que les matériaux de l'approche anthropologique, ce qui à notre avis est l'un des traits les plus remarquables et tout à fait novateurs de cette auteur.

En second lieu, il y a une différence d'espaces, entendus non seulement en tant que territoires, mais en tant qu'expressions de contenus culturels très clairement définis : lorsque Byron s'inspira des régions du sud, à la frontière avec la Grèce, Durham dédia son attention à la Haute Albanie, la région qui encore de nos jours demeure la plus conservatrice des traditions pluriséculaires, qui en faisaient le substrat idéal pour des recherches ethno-anthropologiques.

Il est raisonnable de présumer que l'auteur même (qui cependant dans ses livres rédigés avant et après *High Albania* cite souvent le *Childe Harold*) revendique avec fierté la spécificité de son choix par rapport aux lieux traités dans les nombreuses œuvres européennes rédigées à la suite du voyage byronien.

Je dis Haute Albanie à bon escient, parce que les conditions qui y prévalent sont très différentes de celles de l'Albanie du sud, et c'est précisément des territoires les plus sauvages de la Haute Albanie que ce livre s'occupe²⁵².

Pourtant, les points en commun entre le poète du *Childe Harold* et l'auteur de *High Albania* ne manquent pas. Pour commencer, même s'ils avaient choisi des territoires différents, pour tous les deux leur propre voyage sentimental eut le même point de départ : en fait, si dès son premier aperçu Byron qualifiait *son* Albanie de « *rugged*

²⁵² Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, première page non numérotée. « I say High Albania advisedly, for the conditions that prevail in it are very different from those in South Albania, and it is with the wildest parts of High Albania alone that this book deals. » (Trad. pers.).

*nurse of savage men*²⁵³ », dans les lignes ci-dessous on lit que pour Durham ces terres étaient les « *wildest parts* » du pays. Pour tous les deux, l'Albanie allait prendre beaucoup de place dans leur vie ; bien qu'ils y fussent arrivés à travers des différents chemins biographiques, narratifs et même spatiaux, tous les deux s'y étaient rendus en quête de « sauvagerie ». Et chacun d'eux la trouva, et la rendit célèbre à sa manière.

2. 1. Un ailleurs de proximité : des ambiances balkaniques sur les rives de l'Adriatique

Le voyage qui allait l'emmenner à la découverte de l'Albanie commença en août 1900, lorsque, à l'âge de 37 ans, Mary Edith Durham arriva à Trieste, d'où elle s'embarqua pour le Monténégro. Fille aînée d'une bonne famille londonienne, étant particulièrement talentueuse en peinture, elle avait suivi les cours de la *Royal Academy of Arts*. Parmi ses œuvres réalisées autour des années où elle fit son premier voyage aux Balkans, nous en avons identifié certaines qui, à notre connaissance, n'ont pas encore été rapportées jusqu'ici : il s'agit de douze jolies illustrations pour un livre d'enseignement du latin²⁵⁴, et de trois peintures actuellement exposées au *Museum of London*, dont l'une représente les célébrations qui eurent lieu en 1897 pour le jubilé de diamant de la reine Victoria²⁵⁵.

Elle partit en vacances sur l'avis de son médecin, qui était inquiet de son équilibre émotionnel. En fait, du moment où ses frères et sœurs s'étaient mariés, Edith avait dû prendre complètement sur elle les devoirs d'assistance envers sa mère, âgée et infirme ; une tâche lourde, qui aurait pu devenir insupportable si l'on considère son tempérament indépendant, qui réclamait une large autonomie et liberté d'initiative. Ce fut donc pour la soustraire au désespoir d'un futur sombre que son médecin la conseilla de faire un long voyage chaque année.

C'est elle-même qui le rappelle dans *Twenty Years of Balkan Tangle (Vingt Ans d'Enchevêtrement Balkanique)*, publié en 1920.

²⁵³ George Gordon Byron, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, op. cit., II, 37, p. 79.

²⁵⁴ Harold W. Atkinson, J. W. E. Pearce (éd.), *Dent's First Latin Book*, with twelve coloured illustrations by M. E. Durham, London, J. M. Dent & Co, 1902.

²⁵⁵ Les tableaux sont répertoriés dans *Public Catalogue Foundation, Mary Edith Durham, Queen Victoria's Diamond Jubilee, a View of the Processional Route from Borough Road*, London, 1897. Nous en avons donné une notice dans un article en ligne paru en 2012 : Olimpia Gargano, « Miss Durham, da Londra ai Balcani », *AlbaniaNews*, 11. 2. 2012.

Ce fut à Cetinje, en août 1900, que j’attrapai pour la première fois le fil de l’enchevêtrement balkanique, sans savoir jusqu’à quel point je m’y empêtrerais, et moins encore à quel point cet enchevêtrement affecterait le monde entier. Ce fut le hasard, ou le destin, qui me conduisit dans le Proche-Orient. Complètement épuisée par l’assistance continuelle à une parente infirme, le futur s’étendait devant moi sous l’aspect d’interminables années de grise monotonie, dont s’évader semblait une entreprise désespérée. Le médecin qui avait insisté pour que je prisse deux mois de vacances chaque année fut encore plus gentil qu’il ne pensait. « Allez dans un endroit tout à fait neuf », dit-il. « Échappez-vous n’importe où, à condition que le changement soit complet²⁵⁶. »

La raison pour laquelle parmi tant d’endroits qui auraient pu être tout aussi neufs son choix se porta sur la minuscule principauté balkanique peut se trouver dans le fait que, dans ces années là, le Monténégro était un « ailleurs » idéal pour les voyageurs européens. En fait, le jeune État gouverné par le prince Nicolas I^{er}, qui avait marié ses filles dans le milieu de la noblesse européenne et même à des prétendants aux trônes, était parmi les destinations préférées de ce qui commençait à devenir le tourisme organisé. Son entrée dans les rubriques mondaines internationales fut finalement consacrée par le mariage du prince Victor-Emmanuel III — qui en 1939 aurait eu le titre de roi d’Albanie — et de la princesse Hélène de Monténégro, qui en juillet 1900 devint reine d’Italie.

Par conséquent dans la ville de Cetinje, qui était alors la capitale, où suite à une habile campagne d’image orchestrée par le prince Nicolas les serveurs d’hôtels portaient le costume traditionnel, affluaient des foules de touristes qui, Baedeker en main, se hâtaient de plonger dans des milieux qui à leurs yeux avaient l’air typique du folklore balkanique.

Avec une amie, je pris un bateau à vapeur de l’Austrian Lloyd à Trieste, et avec de grands espoirs, mais la santé affaiblie, je partis pour les ports de l’Adriatique orientale. En enfilant dans *le dédale des îlots mauves*, disposés dans cette mer incomparablement bleue et éblouissante ; en faisant escale tous les jours dans *d’anciennes villes* où *des langues étranges* étaient parlées, et *des vêtements encore plus étranges* étaient portés, je commençai

²⁵⁶ Mary Edith Durham, *Twenty Years of Balkan Tangle*, London, E. Allen & Unwin Ltd., 1920, p. 25. « It was in Cetinje in August, 1900, that I first picked up a thread of the Balkan tangle, little thinking how deeply enmeshed I should later become, and still less how this tangle would ultimately affect the whole world. Chance, or the Fates, took me Near Eastward. Completely exhausted by constant attendance on an invalid relative, the future stretched before me as endless years of grey monotony, and escape seemed hopeless. The doctor who insisted upon my having two months’ holiday every year was kinder than he knew. ‘Take them in quite a new place’, he said. ‘Get right away no matter where, so long as the change is complete’. » (Trad. pers.).

à sentir que la vie, après tout, pouvait être digne d'être vécue, et la fascination du Proche-Orient s'empara de moi²⁵⁷.

On a ici un répertoire des raisons ainsi que des visions grâce auxquelles le voyage le long de la côte adriatique orientale pouvait s'avérer fascinant : dans ces lignes, l'orientalisme de la perception commence aussitôt que le bateau glisse à travers un réseau de petites îles, tout aussi labyrinthique qu'un bazar. Mais c'était lorsque le passager entrait dans des villes chargées d'histoire, habitées par des gens qui parlaient des langues « étranges » et autant plus étrangement habillés, qu'il pouvait être assuré d'être suffisamment loin de chez soi pour se laisser prendre par l'enchantement.

2. 2. La « terre de l'innommable Turc » : le facteur religieux en tant que marque de l'altérité

Dans ces années-là, il y avait bon nombre d'écrivains et d'artistes fascinés par le rêve d'un Orient qui, comme put le dire Durham, commençait « quelque part sur les rivages les plus éloignées de l'Adriatique, la côte parsemée d'îles que les Vénitiens détenaient autrefois²⁵⁸ ».

C'étaient les mêmes côtes le long desquelles E. M. Forster envoyait les demoiselles Alans dans *A Room with a View*²⁵⁹ (*Avec vue sur l'Arno*), le roman qui d'ailleurs avait été publié juste un an avant, par le même éditeur de *High Albania* : « [j]e veux qu'elles partent de Venise, et aillent par un bateau à vapeur au long de la côte illyrienne²⁶⁰ ! ». On dirait que, encore au début du XX^e siècle, Venise avait la même fonction de passerelle vers l'inconnu que lui attribuait Todorov en écrivant de la perception de l'Orient turc dans l'*Itinéraire* de Chateaubriand.

²⁵⁷ Mary Edith Durham, *ibid.* « Along with a friend I boarded an Austrian Lloyd steamer at Trieste, and with high hopes but weakened health, started for the ports of the Eastern Adriatic. Threading *the maze of mauve islets* set in that incomparably blue and dazzling sea; touching every day at *ancient towns* where *strange tongues* were spoken and *yet stranger garments* worn, I began to feel that life after all might be worth living and the fascination of the Near East took hold of me. » (Trad. pers.). C'est nous qui soulignons.

²⁵⁸ Mary Edith Durham, *Through the Lands of the Serb*, *op. cit.*, première page non numérotée : « somewhere on the farther side of the Adriatic, the island-studded coast which the Venetians once held. » (Trad. pers.).

²⁵⁹ Edward Morgan Forster, *A Room with a View*, London, Edward Arnold, 1908.

²⁶⁰ Edward Morgan Forster, *A Room with a View*, London, Penguin Books, 1990, p. 55. « I want them to start from Venice, and go in a cargo steamer down the Illyrian coast! » (Trad. pers.).

La civilisation, elle, commence là où s'arrête l'influence de l'islam — c'est-à-dire à Venise (puisque les Grecs ont été, mais ne sont plus, civilisés)²⁶¹.

En effet, cent ans après Chateaubriand, c'était encore et toujours la *musulmanité* qui épaississait le voile de la peur et de la méfiance qui couvrait l'Albanie aux yeux des voyageurs occidentaux. On peut en avoir une idée dans les lignes suivantes, tirées de *Through the Lands of the Serb (À travers les terres des Serbes)*, le premier récit de ses voyages en terres balkaniques, où Durham décrit les impressions qu'elle en avait eues au cours de son itinéraire monténégrin. Bien qu'il s'agisse d'une rencontre à distance, il suffit d'afficher au premier plan l'un des indicateurs qui labélisaient la perception de l'Albanie, à savoir son emplacement juste au delà de la frontière de l'Europe chrétienne.

Nous avons traversé l'Europe jusqu'au bout de la chrétienté, et maintenant nous sommes sur la forteresse rocheuse, en ayant l'ennemi à l'horizon. La route blanche serpente en baisse suivant les flancs de la montagne, et bien au-dessous se trouve la vallée verte et son petit village, Dobrsko Selo ; des escarpements sauvages et majestueux se dressent de toutes parts ; loin, là bas, luit le grand lac d'argent de Shkodra. Au-delà de celui-ci, les bleues montagnes albanaises, avec leurs sommets qui brillent de neige même en juin, apparaissent de plus en plus pâles, et la terre du mystère et de l'innommable Turc s'évanouit dans le ciel. Une scène tellement magnifique et impressionnante qui vaut elle-même tout le voyage de l'Angleterre²⁶².

À en juger par les nombreux témoignages littéraires, la vue de Shkodra depuis les hauteurs du Monténégro était devenue une étape incontournable lors de la visite au long des côtes balkaniques. On en a un exemple dans ce passage tiré d'un récit de voyage de l'écrivaine grecque-américaine Demetra Vaka ; pendant sa visite du Monténégro, elle avait été invitée par Acheron, le jeune Albanais qui lui servait de guide, à profiter de cette vue spectaculaire.

Avec les premières glorieuses couleurs du lever du soleil, nous commençons à nous réjouir des beautés qu'Achéron avait prédites. Aucune autre partie de l'Europe ne peut être si belle. C'était magique. Le ravissant lac de Scodra brillait au-dessous des noires montagnes escarpées ; au-delà il y avait la mer Adriatique, et encore au-delà, l'Italie. Et toute cette beauté n'appartenait pas au Monténégro, mais à l'Albanie et aux mers. Le Monténégro lui-même n'est rien d'autre que des tas de pierres, mornes et

²⁶¹ Tzvetan Todorov, *Nous et les Autres*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 400.

²⁶² Mary Edith Durham, *Through the Lands of the Serb*, *op. cit.*, p. 15. « We have come across Europe to the edge of Christianity, and stand on the rocky fortress with the enemy in sight. The white road serpentine down the mountain side, and far below lies the green valley and its tiny village, Dobrsko Selo; on all sides rise the crags wild and majestic; away in the distance gleams the great silver lake of Skodra. Beyond it the blue Albanian mountains, their peaks glittering with snow even in June, show fainter and fainter, and the land of mystery and the unspeakable Turk fades into the sky - a scene so magnificent and so impressive that it is worth all the journey from England just to have looked at it. » (Trad. pers.).

sauvages, qui se dressent pour des milliers de mètres au-dessus de cette beauté qui accentue sa noirceur et sa sauvagerie²⁶³.

Apparemment, le garçon était conscient de l'admiration qu'une telle vue soulevait auprès des étrangers, qui à travers leurs descriptions en firent ce qui peut être considéré comme un véritable cliché paysager. Dans le cas de Durham, si à son arrivée sur les cotes du Monténégro elle avait été prise par la « fascination du Proche-Orient²⁶⁴ », la vue de ces montagnes suffit à lui donner des frissons de terreur. On dirait que la différence entre la fascination et la terreur se jouait sur le terrain des deux différents contextes religieux : en fait, alors que dans le cas du Monténégro l'*étrangeté* était contenue dans le contexte rassurant de la chrétienté, les montagnes de l'Albanie marquaient le passage en territoire turc, et donc musulman, et, finalement, « ennemi ». Encore une fois, l'altérité religieuse s'avère être ce qui donnait à l'Albanie un espace à part entière dans les cartes des imaginaires exotiques intra-européens.

2. 3. Impressions à la première vue : Shkodra, la ville de la couleur et de l'art

Ce premier voyage dans la région balkanique avait stimulé l'intérêt de Durham ; en vue d'y revenir l'année suivante, elle décida d'apprendre une des langues parlées dans la région.

Ayant attrapé le fil des Balkans, la prochaine chose à faire était d'apprendre une langue balkanique, parce qu'en 1900 au Monténégro on trouvait difficilement quelqu'un qui parlât d'autre que le serbe²⁶⁵.

En fait, il convient de remarquer que dans une première période son attention s'adressait aux Balkans en général, comme en témoignent les résultats de ses études menées entre la Serbie, la Bosnie, et le Monténégro ; publiés plusieurs ans plus tard dans son dernier livre, *Some Tribal Origins, Laws and Customs of the Balkans*, ils

²⁶³ Demetra Vaka, *The Heart of the Balkans*, Boston/New York, Houghton Mifflin Company, 1917, p. 66-67. « With the first glorious colors of the sunrise we began to feast on the beauties Acheron had foretold. No other part of Europe can be so lovely. It was magic. The enchanting lake of Scodra glittered below the steep, black mountains; beyond it was the blue Adriatic, and again beyond that, Italy. And all that beauty belonged, not to Montenegro, but to Albania, and to the seas. Montenegro itself is nothing except piles of rocks, bleak and savage, rising thousands of feet above this loveliness which accentuates its bleakness and savagery.». (Trad. pers.).

²⁶⁴ Voir p. 106, note 257 en bas de page.

²⁶⁵ Mary Edith Durham, *Twenty Years of Balkan Tangle*, *op. cit.*, p. 27. « Having picked up the thread of the Balkans the next thing was to learn a Balkan language, for in 1900 scarcely a soul in Montenegro spoke aught but Serb.». (Trad. pers.).

rassemblent en plus de trois cents pages le matériel ethnographique recueilli au cours de ses recherches²⁶⁶.

Pendant l'hiver 1900-1901, elle commença à se renseigner sur l'histoire balkanique en lisant des essais surtout italiens et autrichiens. Lors de son deuxième voyage, Durham avait déjà décidé d'écrire un livre sur les lieux qu'elle allait voir. Comme pour tous ceux qui y arrivaient via le Monténégro, également pour Edith Durham la porte d'entrée en Albanie fut Shkodra, qu'elle décrit comme une ville accueillante et animée.

Dans l'an 1901, je visitai le Monténégro et je descendais au lac, en arrivant jusqu'à Scutari. Cette ville me conquist tout de suite : elle avait de la couleur, de la vie, de l'art. Ses gens étaient amicaux et industriels, et ils ne passaient pas tout leur temps à boire du raki et à fanfaronner le long de la rue, comme à Cetinje. Il y avait quelque chose de très humain en eux, et plus que toute autre chose je désirais aller dans les montagnes albanaises²⁶⁷.

Pourtant, contrairement à la majorité des voyageurs pour lesquels une visite à Shkodra était à la fois le début et la fin de leur expérience en terre albanaise, Durham fut poussée à pénétrer plus loin, dans les endroits les plus inconnus. Dans un premier temps elle essaya d'y entrer de manière officielle, mais ses tentatives pour obtenir un laissez-passer échouèrent pour des raisons qui, à ses dires, étaient dues aux rapports diplomatiques avec l'Autriche. Par conséquent, puisque le consul anglais à Shkodra ne cessait de répéter que ce voyage était impossible²⁶⁸, elle décida tout simplement de faire sans sa permission.

Edith Durham entra en Albanie en 1901, la même année qu'Ugo Ojetti. On ne sait pas si leurs chemins se croisèrent, ou s'ils savaient quelque chose l'un de l'autre ; il reste que leurs démarches ne pouvaient pas être plus différentes entre elles. Durham ne se contentait pas de « décrire » le pays : elle plongeait dans le cœur de ses traditions, en cherchant d'en dégager les origines.

²⁶⁶ Mary Edith Durham, *Some Tribal Origins, Laws and Customs of the Balkans*, London, Allen & Unwin, 1928.

²⁶⁷ Mary Edith Durham, *Twenty Years of Balkan Tangle*, *op. cit.*, p. 39. « In 1901 I visited Montenegro and went down the lake to Scutari. Scutari captured me at once. It had colour, life, art. Its people were friendly and industrious and did not spend all their time drinking rakia and swaggering up and down the street as at Cetinje. There was something very human about them and of all things I wanted to go into the Albanian mountains. ». (Trad. pers.).

²⁶⁸ Cf. Mary Edith Durham, *ibid.* « But our Consul there was but just arrived. He consulted his Austrian colleague and as Austria was then keeping the mountains as its own preserve, he replied, emphatically, that the journey was impossible for me. »

2. 4. Un peuple à la mauvaise réputation

Juste avant d'avoir son premier aperçu du pays, Durham fait des commentaires très favorables sur Shan, le jeune homme qui lui servait de guide. Prises dans leur ensemble, ses observations nous offrent la possibilité de dégager un par un les fils dont se tissait son image à l'égard des Albanais, avant qu'elle n'en eût eu une expérience directe.

En fait, compte tenu du fait que c'était la toute première fois qu'elle avait affaire à un Albanais, les procédés rhétoriques par lequel elle exprima ses opinions méritent une attention particulière en ce qu'ils nous offrent la possibilité de lire en filigrane les éléments dont se composait son jugement, en nous indiquant en même temps ce qui, apparemment, était l'opinion répandue sur ce peuple.

En ayant appris qu'il était Albanais, je le lui fis remarquer ; il se hâta de faire le signe de la croix. « Oui, Albanais », admit-il, « mais Cattolici²⁶⁹, Cattolici », et il ajouta, comme attraction supplémentaire, « et je suis venu au Monténégro quand j'étais très petit²⁷⁰ ».

Sa première réaction lorsqu'elle se rendit compte qu'elle avait comme guide un Albanais nous en dit long sur les préjugés qui circulaient à leur égard. En fait, dans ces lignes que nous venons de lire on peut prendre en compte non seulement le regard de l'observateur, mais également ce que le jeune Shan — c'est-à-dire l'objet-même de l'observation — croit être l'opinion commune à propos de son propre peuple.

Par ses mots, l'auteur attache à son interlocuteur l'*aveu* d'être Albanais : en fait, à travers son choix du verbe de dialogue (« admit-il »), Durham lui attribue la *conscience* de la connotation négative dont sa nationalité était chargée. D'autre part, il convient également de noter qu'elle venait de lui faire « remarquer » sa nationalité, tout comme s'il y avait en cela un élément digne d'observation.

Immédiatement après, quasiment en compensation de ce qu'il venait de dire, le jeune homme s'exclama et dit avec une certaine vigueur d'être catholique (Durham écrit « *Cattolici* », alors que la forme adéquate serait au singulier et en minuscule, « *cattolico* »). Il le dit en italien, et l'auteur le rapporte sans le mettre en italiques, en nous donnant d'un seul coup la perception de la familiarité d'un terme allophone tant pour le jeune Albanais que pour la voyageuse britannique.

²⁶⁹ « Cattolici » : en italien dans le texte.

²⁷⁰ Mary Edith Durham, *Through the Lands of the Serb*, *op. cit.*, p. 13. « Learning that he was an Albanian, I remarked upon the fact to him; he immediately crossed himself hastily. 'Yes, an Albanian', he admitted, 'but Cattolici, Cattolici', and he added as an extra attraction, 'and I came to Montenegro when I was very little'. » (Trad. pers.).

Au bout de compte, son opinion après-coup fut positive, vu qu'elle put affirmer en toute confiance « [b]ien qu'il soit le fils de la race ayant presque la pire réputation en Europe, je lui ferais confiance dans la plupart des circonstances²⁷¹ ».

Encore une fois, en attribuant le jugement négatif à un locuteur anonyme supposé d'en être la source, Durham se distancie des préjugés, en nous apprenant qu'ils faisaient partie de l'opinion partagée. En général, les références à la mauvaise renommée dont souffraient les Albanais sont assez récurrentes dans son œuvre.

Il est à la mode chez les journalistes et les autres de parler de « l'Albanais sans loi », mais il n'y a peut-être aucun autre peuple en Europe aussi soumis à la tyrannie des lois²⁷².

Dans *High Albania* elle en indique ce qui, à ses dires, en serait la raison principale.

Les meilleurs constructeurs en Albanie du Nord sont des musulmans de Debra : des hommes courts, foncés — Albanophones, mais portant le dolama (long manteau) des Slaves, ceinturé avec une écharpe orange. Quoique probablement de sang-mêlé, les musulmans de Debra sont certains des pires persécuteurs des Slaves, et ils sont principalement responsables de la sinistre réputation des Albanais en Angleterre²⁷³.

2. 5. L'Albanais « apprivoisé »

Si l'on s'en tient à ce que l'auteur déclare dans sa préface, aux origines de *High Albania* il y aurait la volonté de faire pour les gens de l'Albanie du nord ce qui avait déjà été fait pour les peuples voisins, c'est-à-dire donner voix à leurs points de vue personnels.

Dans mes deux précédents livres balkaniques j'ai essayé de faire comprendre les points de vue nationaux, les objectifs et les aspirations, les manières et les coutumes des Serbes et de la population mixte de la Macédoine. Maintenant, je voudrais faire la même chose pour le peuple de la Haute Albanie²⁷⁴.

²⁷¹ Mary Edith Durham, *Through the Lands of the Serb*, *op. cit.*, p. 15. « Child of the race with about the worst reputation in Europe though he is, I would trust him under most circumstances ». (Trad. pers.).

²⁷² Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 33. « It is the fashion among journalists and others to talk of the 'lawless Albanians'; but there is perhaps no other people in Europe so much under the tyranny of laws. » (Trad. pers.).

²⁷³ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 53-54. « The best builders in North Albania are Moslems from Debra: dark, short men—Albanophone, but wearing the dolama (long coat) of the Slav, belted with an orange sash. Though possibly of mixed blood, the Moslems of Debra are some of the Slavs' worst persecutors, and are mainly responsible for the Albanian's sinister reputation in England. » (Trad. pers.).

²⁷⁴ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, préface, page non numérotée. « In my two previous Balkan books I strove to give the national points of view, the aims and

Cette tendance à laisser parler l'Autre par soi-même est à l'origine d'un article de journal dans lequel, probablement pour la première fois, les lecteurs britanniques lurent une entrevue où un immigré albanais s'exprimait dans ses propres mots ; une adaptation de cet article fut incluse dans *Through the Lands of the Serb*²⁷⁵, paru l'année suivante. Voici comment Durham reproduit mimétiquement le discours de l'interviewé, tout en en préservant les fautes de langue.

« Peuple anglais », déclara l'Albanais Apprivoisé, « hommes idiots ! Pas de comprendre mon peuple. Mon peuple tous une semaine comme ça ». Ici, il agita violemment ses bras autour. « La semaine prochaine, retourné travailler. Tout au calme. Peuple anglais pas comprendre ça²⁷⁶. ».

Dans les lignes qui suivent, l'apparence de l'Albanais est présentée par contraste avec celle de la « civilisation occidentale ».

L'Albanais Apprivoisé, comme on le voit, est quelqu'un de très supérieur, il a beaucoup voyagé et parle plusieurs langues avec une fluide imprécision. Dans les jours de sa jeunesse, il était un Bashi-Bazouk, et il a eu un passé sportif comme tireur de précision dans les Balkans pendant la guerre russo-turque. Maintenant, il s'est installé pacifiquement à un métier, mais ses yeux brillent encore quand il rappelle le bon vieux temps du pouvoir au bout du fusil. « Reg'lar armée tout Mahomeddan », dit-il, avec noble mépris. « Je bon chrétien. Je Bashi-Bazouk », d'où j'appris pour la première fois que le Christianisme et les Bashi-Bazouks étaient connectés, un fait que la réputation de ces derniers ne m'avait pas fait soupçonner. Pendant un petit moment, il s'amusa avec des souvenirs agréablement sanglants. Vous pouvez attraper un Albanais et le dompter, et l'habiller des habits de la civilisation occidentale, et lui apprendre un métier ou un travail manuel, et il excellera, car votre Albanais n'est pas un imbécile, mais — il restera toujours un Albanais²⁷⁷.

aspirations, the manners and customs, of the Serbs and of the mixed population of Macedonia. I would now do the same for the people of High Albania. » (Trad. pers.).

²⁷⁵ Mary Edith Durham, *Through the Lands of the Serb*, op. cit., p. 96-97.

²⁷⁶ Mary Edith Durham, « From an Albanian's Point of View », *Pall Mall Gazette*, 17. 3. 1903. In Bejtullah Destani (éd.), Mary Edith Durham, *Albania and Albanians. Selected Articles and Letters 1903 - 1944*, London, I. B. Tauris, 2005, p. 1. « 'Englishmans', said the Tame Albanian, 'silly mans! No understand my people. My people all one week like this'. Here he waved his arms round violently. 'Next week go back work. All quiet. Englishmans no understand that.' » (Trad. pers.).

²⁷⁷ Mary Edith Durham, « From an Albanian's Point of View », *ibid.* « The Tame Albanian, as you perceive, is a very superior person; he has travelled much and speaks several tongues with fluent inaccuracy. In the days of his youth he was a Bashi-Bazouk, and had a sportive time sharp-shooting in the Balkans during the Russo-Turkish war. Now he has settled down peacefully to a trade; but his eyes still gleam when he recalls the good old shot-and-power times. 'Reg'lar army all Mahomeddan', he says with lofty contempt, 'I good Christian. I Bashi-Bazouk', from which I learned for the first time that Christianity and Bashi-Bazouks were connected, a fact which the latter's reputation had not let me to suspect. He enjoyed himself for a little while over pleasingly gory reminiscences. You may catch an Albanian and tame him, and dress him in the garments of Western civilisation, and teach him a trade or a handicraft, and he will excel in it, for your Albanian is no fool, but — he remains always an Albanian. » (Trad. pers.).

Pris en soi, le terme « *Tame* », à savoir « Apprivoisé », utilisé par Durham comme qualificatif de son interlocuteur, est assez singulier. Le fait qu'il soit indiqué en majuscule suggère qu'il est porteur d'une signification spécifique ; il est probable qu'on pouvait le comprendre mieux à l'époque, en tant que faisant écho à son opposé, *untamed* (« indompté »), qui par contre était assez courant dans les textes anglophones des premières années du XX^e siècle. En effet, en commentant les événements survenant la révolution des Jeunes-Turcs du juillet 1908, un article paru dans *The Telegraph* évoquait « les opprimés mais *indomptés* Albanais — Chrétiens et mahométans indifféremment —, des gens qui à ce jour se voient refuser l'étude de leur propre langue dans leurs écoles²⁷⁸ ». Concernant les récits de voyage, on a une référence à l'« *indomptée* Albanie²⁷⁹ ». Dans leur ensemble, ce genre de qualificatifs évoque dans notre esprit la « sauvagerie » dont, comme on l'a vu, était parsemée l'Albanie byronienne.

À travers un renversement de perspective, dans la suite de l'article on peut lire les impressions de l'interviewé par rapport à une ville telle que Londres.

Il est apprivoisé dans le sens où le chat domestique est apprivoisé. Aucun chat qui se respecte n'oublie jamais qu'il avait l'habitude d'être une bête sauvage, et l'Albanais ne l'oublie pas non plus. Ce n'est, cependant, que ma vision occidentale et restreinte de la question. L'Albanais apprivoisé diffère totalement de moi. Selon lui, c'est nous qui sommes non civilisés. « Maintenant, je vous le dis », dit-il, « ce Londres! Je le connais ! Cinq millions de personnes ! Et que beaucoup criminels ! Oh, votre gens mal intentionné. Dans mon pays, tous types bien. Peut-être vous tout seul, pas d'argent, fatigué, affamé. Vous frappez à la porte. « Hullo, ce que tu veux ? » « Je fais ». « Entre ». Ensuite, il vous donnera du pain, du vin, du tabac, tout ce que vous voulez. Maintenant, à Londres, si vous frappez à la porte, il dit: « Va-t'en, ou j'appelle la p'lis ! ». Ses mots évoquèrent à mes yeux une image vivante des souffrances d'un étranger malchanceux à la dérive dans notre grande ville. J'admis que nous ne comprenions pas l'hospitalité orientale, et il se réjouit fort, car il sentit avoir démontré son argument²⁸⁰.

²⁷⁸ « Earnest Leaders the Need », *The Telegraph*, 22 mai 1908, p. 4 : « oppressed but untamed Albanians — Christian and Mohameddan alike — people who to this day are denied the study of their own language in their schools. » (Trad. pers.). C'est nous qui soulignons.

²⁷⁹ Demetra Vaka (Mrs Kenneth-Brown), *The Heart of the Balkans*, Boston/New York, Houghton Mifflin Company, 1917, p. 27 : « *untamed* Albania ». (Trad. pers.). C'est nous qui soulignons.

²⁸⁰ Mary Edith Durham, « From an Albanian's Point of View », *op. cit.*, p. 1. « He is tame in the sense that the domestic cat is tame. No self-respecting cat even forgets that it used to be a wild beast, nor does the Albanian. This is, however, only my narrow Western view of the matter. The tame Albanian differs with me entirely. According to him, it is we who are uncivilized. 'Now I tell you', he says, 'that London! I know him! Five millions people! And what a lot of criminals ! Oh, your people bad people. In my country all kind good mans. Perhaps you all alone, got no money, tired, hungry. You

Un mois après, le même article, sans l'indication de l'auteur, fut repris par le *Boston Evening Transcript* ; alors que le titre de la *Pall Mall Gazette* était « Du point de vue d'un Albanais », le journal américain l'intitula en lettres capitales « EFFERVESCENCE ALBANAISE²⁸¹ », suivi par le sous-titre « Un natif explique pourquoi son peuple est mal compris ». Dans ce dernier cas, le choix journalistique semble faire appel à une sorte de question de fait, indicatif d'une perception bien établie chez les lecteurs.

2. 6. La Haute-Albanie comme terrain de naissance de la géo-ethnographie

Pendant presque vingt ans, Edith Durham parcourut le pays tout entier, en devenant le paladin de la cause de l'indépendance nationale, qu'elle soutint auprès des organismes politiques européens ; elle y mena également des activités humanitaires, en donnant assistance hospitalière aux malades pendant les émeutes macédoniennes du 1903, ou en aidant la population épuisée par la guerre balkanique à Vlora, dans l'hiver 1914.

Son premier livre, *Through the Lands of the Serb* (« À travers les terres des Serbes »), fut publié en 1904. À la différence de *High Albania*, qui est devenu une sorte de carte de visite du pays, il demeure toujours peu connu, même en Albanie, où il n'a pas encore été traduit ; pourtant, il est très agréable, pétillant d'humour, avec beaucoup d'expériences racontées d'une manière directe et immédiate, alors que *High Albania* a une structure principalement argumentative, comme il est naturel pour un ouvrage qui rassemble des résultats collectés au cours d'années de recherche.

On peut supposer que le manque de succès de *Through the Lands of the Serb* dans le contexte albanophone s'explique par son titre, qui ferait s'attendre à une œuvre concernant uniquement les régions serbes (tandis que l'Albanie y est largement représentée) ; si tel est le cas, ce serait un intéressant cas de figure concernant les modalités selon lesquelles le péritexte peut affecter le niveau de la réception du texte lui-même. Quoi qu'il en soit, ce qui nous intéresse particulièrement dans ce contexte est

knock at door. 'Ullo, what you want?' 'I hungry'. 'Come in'. Then he give you bread, wine, tobacco, all what you want. Now, in London, if you knock at the door he says, 'You run 'way or I call a p'leece!'. His words called up before me a vivid picture of the sufferings of a luckless foreigner adrift in our big city. I admitted that we did not understand Oriental hospitality, and rejoiced him greatly, for he felt he has proved his point. » (Trad. pers.).

²⁸¹ « ALBANIAN EFFERVESCENCE. A native tells why his people are misunderstood », *Boston Evening Transcript*, 23. 4. 1903, p. 16. (Trad. pers.).

que *Through the Lands of the Serb* montre beaucoup d'indices et d'observations qui donnent la possibilité d'y retracer de données méthodologiques spécifiques.

En fait, c'est justement dans ses pages qu'on peut saisir le moment où, à la suite d'un commentaire de quelqu'un rencontré par hasard lors de son deuxième voyage, Edith Durham décida de se dédier à la recherche ethnographique. Comme d'habitude, elle avait attiré l'attention des habitants du lieu, qui étaient étonnés à la vue d'une dame anglaise qui voyageait toute seule à travers des terres qui n'avaient été presque jamais parcourues par des étrangères. On lui faisait beaucoup de questions, sur sa provenance, sa famille, sur le but de son voyage, auxquelles elle répondait toujours volontiers, en disant qu'elle voulait tout simplement prendre note des endroits, des coutumes des habitants, de leur vie quotidienne, et cetera.

« En bref », observa un monsieur, « vous faites des études géo-ethnographiques ». Ça me frappa comme une idée remarquablement lumineuse ; je n'y aurais jamais pensé par moi-même. Je dis que oui, et tout le monde en fut très content²⁸².

Ce fut donc une sorte d'épiphanie qui la révéla à elle-même : à partir de ce moment, la voyageuse venue de l'Angleterre, la dame de bonne famille qui de temps en temps renonçait aux confort de sa maison londonienne pour se soustraire au fardeau d'une vie monotone, fit place à la chercheuse.

En fait, le mot utilisé par l'interlocuteur d'Edith Durham nous frappe d'autant qu'il avait frappé elle-même, pour la particularité de ce qui semble être un terme tout à fait insolite pour l'époque, juste comme parmi les non-spécialistes il n'y avait pas encore de familiarité avec ce domaine d'étude, vu qu'au début du XX^e siècle la recherche ethnographique comme discipline à part entière était à ses débuts.

Il reste que ce fut à partir de ce moment que l'œuvre durhamienne s'ouvrit à un plus large éventail qui au fil du temps inclut non seulement six livres, publiés de 1904 à 1925, des études spécialisées et une copieuse série d'articles de journaux²⁸³, mais aussi l'ensemble de ses recherches de terrain, menées par des méthodes innovantes telles que l'observation participante, ainsi que par des outils fondamentaux de l'époque, comme les représentations iconographiques et photographiques, et les collections annotées de

²⁸² Mary Edith Durham, *Through the Lands of the Serb*, *op. cit.*, p. 186. « 'In short', said a gentleman, 'you're making geo-ethnological studies'. This struck me as a remarkably luminous idea; I should never have thought of it myself. I said I was, and everyone was very pleased. » (Trad. pers.).

²⁸³ Il y en a une large sélection in Mary Edith Durham, *Albania and Albanians. Selected Articles and Letters 1903 - 1944*, *op. cit.*

pièces de la culture matérielle qu'elle donna à des musées et des institutions culturelles britanniques.

Pendant les années où Durham faisait les recherches qui furent à la base de *High Albania*, l'anthropologie et l'ethnologie allaient connaître de développements remarquables grâce à des chercheurs tels que, entre autres, Franz Boas et Elie Reclus. Dans son œuvre fondatrice dans le cadre de l'ethnographie comparée, en illustrant les lignes de l'« ethnographie, science nouveau-née²⁸⁴ », Reclus mentionnait les lignes directrices de sa façon d'aborder l'étude des peuples « primitifs », qu'il qualifie d'enfants, « avec l'intelligence de l'enfant²⁸⁵ ».

On s'est trop habitué à regarder dédaigneusement, du haut de la civilisation moderne, les mentalités du temps jadis, les manières de sentir, d'agir et de penser, qui caractérisent les collectivités humaines antérieures à la nôtre. Que des fois on les bafoue sans les connaître ! On s'est imaginé que l'ethnologie des peuples inférieurs n'est qu'un amas de divagations, un fatras de niaiseries ; — en effet, les préjugés paraissent doublement absurdes quand on n'en a pas la clef ; — on a fini par croire qu'il n'y a d'intelligence que la nôtre, qu'il n'y a de moralité que celle qui s'accommode à nos formules²⁸⁶.

Abstraction faite du qualificatif d'« inférieur » donné par Reclus à ses primitifs, selon une terminologie datée qui reflète l'esprit de son temps, la démarche exposée dans ces lignes présente quelques-unes des principales caractéristiques que l'on retrouve en Durham. Si l'on considère que le livre fut publié quelques années plus tard à Londres²⁸⁷, il est probable qu'elle pourrait l'avoir lu dans le milieu du *Royal Anthropological Institute* avec lequel elle avait commencé à collaborer dans ces années-là.

En effet, son approche était assez différente de ce qui caractérisait la plupart des récits de voyage traditionnels : au lieu de juger ce qu'elle venait d'apprendre par la voix même de ses interlocuteurs, elle cherchait à l'encadrer dans le contexte de leur culture. Elle cherchait le contact direct avec les Mirdites, les Hoti, les Shala, avec tous les villageois de la Malësia e Madhe²⁸⁸ (Grande Montagne), comme on appelle en langue albanaise la région au nord de Shkodra, discutait avec eux de leur vie, en écoutait les histoires et en visitait les maisons. En ayant noté que les montagnards connaissaient

²⁸⁴ Elie Reclus, *Les Primitifs. Études d'Ethnologie comparée*, Paris, G. Chamerot, 1885, préface, première page non numérotée.

²⁸⁵ Elie Reclus, *Les Primitifs*, op. cit., p. xi.

²⁸⁶ Elie Reclus, *Les Primitifs*, op. cit., p. vi.

²⁸⁷ Elie Reclus, *Primitive Folk. Studies in Comparative Ethnology*, London, Walter Scott, 1891.

²⁸⁸ On suit ici l'orthographe utilisé par : Anne-Marie Autissier, Odile Daniel, Christian Gut, Edith Lhomel, *Encyclopædia Universalis* en ligne, s. v. « Albanie ».

nombre de proverbes pour toute occasion, Durham en prenait note, conjointement avec des légendes populaires apprises pendant ses étapes dans des *han* (petites auberges) ou des maisons privées où elle dînait à la fin de ses journées de marche à pied ou à dos de mulet.

Lorsque les femmes de la famille dînaient dans un lieu séparé, Edith Durham était la seule femme admise parmi les hommes, avec lesquels elle discutait pendant toute la soirée, en ayant comme interprète son guide Marko Shantoja. Souvent, on essayait de lui enseigner la langue, ce qui dans les lignes suivantes lui donne occasion de noter chez des villageois musulmans de la bonhomie en contraste avec l'opinion commune à leur égard.

Les gens du village musulman, réputées fanatiques, ont été très amicaux. On nous a demandé de rentrer dans le large balcon d'une maison où des femmes dévoilées, qui avaient une grande touffe de cheveux teints de noir de chaque côté de la face, étaient occupées dans le tissage d'une toile de coton rouge et blanc à rayures. Des hommes et des femmes étaient assis autour, et s'amusaient énormément à m'enseigner l'albanais²⁸⁹.

Forte de sa conviction que « ce qui est vu dans le paysage dépend en grande partie du spectateur²⁹⁰ », elle attachait une grande importance à la nécessité de comprendre le point de vue des locaux, en comparant les différents usages et systèmes sociaux par rapport à ses propres lieux d'origine ; pour n'en citer qu'un exemple, concernant l'habitude selon laquelle les montagnards albanais cherchaient à deviner le futur en observant un os de poulet, elle commentait que ce n'était pas trop différent de l'habitude de se faire lire la main par des chiromanciennes, ce qui était très en vogue dans les milieux bourgeois de Londres.

Son optique comparative allait de pair avec son sens de l'humour très prononcé, qui marque son écriture ainsi que la façon même d'aborder ses sujets de recherche. Lisons comment elle s'en sortit face à des Monténégrins qui, selon une théorie répandue parmi la population slave, niaient l'existence de l'ethnicité albanaise : au cours de la discussion qui suit, au moyen d'arguments qui se voulaient anthropologiques, un enseignant de lycée de Podgorica, entouré de l'admiration de ses concitoyens, cherchait de la convaincre que les Albanais étaient d'origine slave.

²⁸⁹ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, 1909, p. 16. « The Moslem village people, reputed fanatical, were most friendly. We were asked into the wide balcony of a house where the women—unveiled, and wearing a big tuft of black-dyed hair on either side of the face—were busy weaving red and white striped cotton. Men and women sat round and amused themselves hugely, teaching me Albanian. » (Trad. pers.).

²⁹⁰ Mary Edith Durham, *The Burden of the Balkans*, *op. cit.*, p. 4 : « what is seen in the landscape depends largely on the spectator. » (Trad. pers.).

Certains arrivaient même à déclarer qu'il n'existait pas une chose telle que les Albanais. Ils étaient tous des Slaves, qui par « pur entêtement » avaient choisi de parler l'albanais et avaient tourné catholiques ! Kovachevitch [...] déclarait à un public admiratif qu'il pouvait le prouver par des raisons anthropologiques. « Les Albanais », dit-il, « brûlent la bûche de Noël. Cela prouve qu'ils sont purement serbes. Ceci est une coutume serbe, donc », etc. « Au contraire », dis-je, « la bûche de Noël est une vieille coutume anglaise. Et votre aimé Saint George est notre Saint patron. Il est évident que nous avons le droit d'occuper Cettigne, de fermer les écoles, et vous forcer tous à parler anglais. Vous êtes clairement des Anglais slavisés. » Le professeur, qui avec ses amis avait convenu que « si nos lois sont suffisamment strictes, la langue albanaise sera tuée d'ici un an », resta sans voix, en colère²⁹¹.

2. 7. Portraits sonores : les premiers enregistrements des chants populaires de la Haute Albanie (1905)

Parmi ses outils de recherche, les plus avancés et encore peu connus jusqu'ici furent les enregistrements de chants et musiques populaires qu'Edith Durham fit entre l'Albanie du nord, la Bosnie et le Monténégro de 1905 à 1909. Il s'agit de 34 cylindres cirés contenant entre autres des solos vocaux masculins et des pièces jouées avec la lahuta ou guzla, l'instrument à corde pincée typique de la région des Alpes Dinariques. Selon toute probabilité, ce sont les tout premiers enregistrements de musique balkanique ; conservés au *British Library Sound Archive*, ils sont répertoriés dans un article dédié à l'histoire de la collection de cylindres de cire de l'institution britannique parmi les

nombreuses fascinantes collections mineures (telles que la C662, ramenée en 1905 de l'Albanie par la voyageuse, devenue anthropologue, Edith Durham²⁹²).

Ce précieux témoignage, dont nous avons donné notice dans un journal albanais en ligne²⁹³, est gardé dans la collection des anciens chants populaires mondiaux à côté

²⁹¹ Mary Edith Durham, *The Struggle for Scutari*, London, Edward Arnold, 1914, p. 267. « Some even declared that no such things as Albanians existed. All were Slavs, who out of 'pure cussedness' had elected to speak Albanian and turned Catholic! Kovachevitch [...] declared to an admiring audience that he could prove it by anthropological reasons. 'The Albanians', said he, 'burn the yule-log. This is a purely Servian custom, therefore', etc. 'On the contrary', said I, 'the yule-log is an old English custom. And your favourite St. George is our patron Saint. It is evident we have the right to occupy Cettigne, shut your schools, and force you all to speak English. You are clearly Slavized English'. The Professor, who with his friends had agreed that 'if our rule is strict enough, the Albanian tongue will be killed in a year', was speechless with wrath » (Trad. pers.).

²⁹² Martin Clayton, « Ethnographic Wax Cylinders at the British Library National Sound Archive: A Brief History and Description of the Collection », *British Journal of Ethnomusicology*, Vol. 5, 1996, p. 69 : « numerous intriguing minor collections (such as that brought back by traveller-turned-anthropologist Mary Edith Durham from Albania in 1905, C662) ». (Trad. pers.).

d'autres collections musicales recueillies entre l'Australie, l'Afrique et l'Asie par Bronislaw Malinowski, Alfred Cort Haddon et Arnold Bake. Si l'on considère qu'en 2005 les chants polyphoniques du sud de l'Albanie furent déclarés par l'Unesco patrimoine mondial de l'humanité, il est plutôt surprenant que jusqu'ici ces enregistrements n'aient pas encore été spécifiquement étudiés par des musicologues, même dans le domaine albanophone.

Ce qui nous avait mis sur leurs traces ont été les indications fournies par l'auteur même qui, en retravaillant ses expériences vingt ans après son premier voyage balkanique, faisait allusion au fait qu'elle avait utilisé le phonographe pour enregistrer les chants populaires.

De Raguse j'allai à Sarajevo. Je pris le phonographe dans le but de collecter des chants, et je souhaitais en particulier collecter des motifs de tatouages et voir les Bogomiles et tous les autres restes historiques locaux, mais je fus gravement empêchée, et ce n'est pas mon but ici de décrire des matières anthropologiques. Si j'avais été laissée libre de me débrouiller toute seule, j'aurais sans doute pris des collections plus importantes et j'aurais moins vu la situation politique. Mais la police autrichienne, comme la serbe en 1902, insista pour que je misse mon nez dans ces affaires²⁹⁴.

Le phonographe (que les gens du lieu appelaient « *monogram*²⁹⁵ ») s'avéra une attraction irrésistible pour les Bosniaques, qui lui demandaient de l'emmener lors des fêtes paysannes, en lui donnant ainsi d'autres occasions pour participer activement à la vie des communautés locales. Ce fut ainsi que si jusqu'alors la singularité de chants albanais avait été l'un des marqueurs principaux du pays, grâce à son phonographe que Durham portait à dos de mule lors de ses déplacements d'un village à l'autre, le patrimoine sonore de l'Albanie entra, même matériellement, dans le réseau imagologique du pays.

2. 8. L'image « écrite » : voir à travers les croquis

Toute l'œuvre d'Edith Durham, entendue comme la totalité de ses récits de voyage, essais et articles consacrés à l'Albanie à partir des premières années du XX^e siècle

²⁹³ Olimpia Gargano, « Archivio sonoro: le prime incisioni di canti popolari dell'Alta Albania nella British Library (1905) », *AlbaniaNews*, 25. 2. 2012.

²⁹⁴ Mary Edith Durham, *Twenty Years of Balkan Tangle*, *op. cit.*, p. 96-97. « From Ragusa I went to Serajevo. I took the phonograph to collect songs, and wished specially to collect tattoo patterns and see the Bogumil and all other local historical remains, but was badly hampered, nor is it my purpose here to describe things anthropological. Had I been left to my own devices I should doubtless have made larger collections and seen less of the political situation. But the Austrian police, like the Serbian in 1902, insisted on rubbing my nose in it. » (Trad. pers.).

²⁹⁵ Mary Edith Durham, *Twenty Years of Balkan Tangle*, *op. cit.*, p. 85. (Trad. pers.).

jusqu'à la fin de sa vie, nous donne une représentation en prise directe, tracée par une Anglaise qui au début du siècle étonna les populations des villages perchés dans des montagnes presque inexplorées : c'étaient les terres les plus méconnues de la déjà peu connue Albanie, une région marquée par une renommée qui évoquait du mystère et de la peur dans le reste d'Europe, où les rapports interpersonnels, les usages et chaque aspect de la vie sociale étaient strictement réglementés par le « Code de Sang », à savoir le *Kanun*. Ce fut ces terres-là qu'Edith Durham alla visiter munie d'un journal de voyage, de cahier d'esquisses, et d'un appareil photographique : à en juger par l'importance — tant en termes de quantité et de qualité — que les représentations visuelles occupent dans la représentation de l'Albanie durhamienne, on dirait qu'au commencement était l'Image, au sens propre du terme.

En fait, il faut garder à l'esprit que les premiers contacts entre la peintre-voyageuse britannique et les milieux culturels qu'elle allait connaître eurent lieu à travers des représentations iconographiques, à savoir les innombrables esquisses, portraits et photographies que Durham fit dans le but de reproduire des monuments, bâtiments publiques et privés, ainsi que des typologies d'habillement, des coupes de cheveux et des tatouages tribaux qui répondaient à des exigences rituelles.

Concernant ses photographies, la collection conservée au British Museum s'élève à plus de cinq cents exemplaires, pas encore étudiés ; il s'agit de scènes de la vie courante, de populations, villages, manifestations folkloriques et figures traditionnelles des territoires entre l'Albanie, le Monténégro, la Bosnie et la Serbie, datés de 1900 à 1913.

Pourtant, malgré la richesse du matériel photographique, ce qui à notre avis accomplit le mieux la fonction d'instruments de représentation ce sont les croquis inclus dans ses livres ; en fait, alors qu'aujourd'hui ils nous fournissent des rares témoignages de culture matérielle, à ce temps-là ils étaient pour ainsi dire l'outil matériel par lequel l'auteur entrait en contact avec la population locale, en en conquérant ainsi plus aisément la sympathie.

En s'appuyant sur l'expérience acquise en tant qu'illustratrice scientifique pour le compte de la *Cambridge Natural History*²⁹⁶, l'encyclopédie britannique des Sciences Naturelles, Durham esquissait ses croquis de façon très détaillée. On pourrait bien dire que, en plus d'avoir une fonction « narratologique » bien marquée, ces croquis de

²⁹⁶ Hans Gadow, F. R. S. Strickland (éd.), *The Cambridge Natural History*, « Amphibia and Reptiles », vol. VIII, London, Macmillan and Co., 1901.

l'Albanie des années 1900 sont des condensés d'ethnographie²⁹⁷, comme cela se produisit pour les voyageurs d'outre-mer des siècles passés mentionnés par Gannier.

À cet égard, il convient de remarquer certaines spécificités liées à des techniques de représentation visuelle telles que les dessins, les gravures, les esquisses, en bref les moyens manuels, par rapport à des media tels que la photographie : alors que cette dernière interpose entre l'auteur et l'objet de la représentation un outil mécanique, avec tout ce qui peut en découler en termes de « distance » entre l'observateur et l'observé, les arts de la représentation manuelle mettent l'observateur en contact direct avec ses sujets, ce qui peut favoriser une relation de confidentialité entre eux, en facilitant ainsi l'observation.

Tout en se tenant dans le domaine des arts visuels, il y a encore une autre distinction à opérer : jusqu'alors, il y avait eu plusieurs artistes qui avaient peint des sujets albanais. Pour la plupart, ils avaient réalisé des scènes panoramiques, des paysages, en définitive des images prises en gardant une certaine distance des gens du lieu : cependant, selon ce qui émerge de leurs récits, il semblerait que leur travail n'éveillât pas autant de surprise de la part de la population locale, comme cela arrivait pour les croquis de Durham.

À notre avis, telle différence est due soit à l'immédiateté de la représentation, qui prenait forme sous les yeux curieux des personnes présentes, soit aux sujets mêmes, qui étaient pour la plupart des intérieurs domestiques, des objets du quotidien, ou des personnes qui avaient accepté de poser pour le temps nécessaire, et donc forcément plus long que le temps requis pour prendre une photographie. En devenant plus directe, l'interaction déclenchait une relation personnelle entre l'artiste et ses sujets, ce qui affectait positivement le terrain d'observation.

C'est la spécificité du médium utilisé par Durham qui à notre avis expliquerait de telles réactions de surprise, d'émerveillement et, comme on va le voir, même de crainte.

²⁹⁷ Cf. Odile Gannier, *La littérature de voyage, op. cit.*, p. 62.

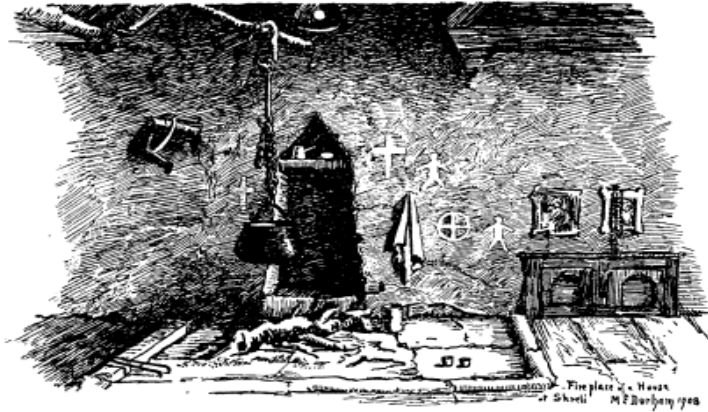


Figure 3. Cheminée d'une maison à Skreli²⁹⁸

Grâce à son carnet à dessins, Durham entra dans le cœur des collectivités locales, comme on peut le lire dans ce commentaire à son premier croquis occupant une page entière de *High Albania*, où on lit la représentation détaillée de l'intérieur d'une maison, y compris des graffitis aux murs. « Je faisais des visites. Les gens, la plupart accueillants, étaient ravis de me laisser 'écrire' leurs maisons²⁹⁹. »

Les nouvelles à ce sujet s'étaient propagées de village en village. Plusieurs personnes lui demandaient de leur montrer sa capacité d'« écrire » des gens et des objets, ce qu'apparemment ils n'avaient jamais vu auparavant :

la première femme anglaise à Han Grabom était une nouveauté trop grande pour être gâchée. [...] Il avait dit à la compagnie que je pouvais « écrire » (c.-à-d. dessiner) des personnes. Ils n'avaient jamais vu des gens écrits, et je devais entrer et écrire certains, pour prouver la vérité de ses paroles³⁰⁰.

La sympathie et l'admiration venaient jusqu'à susciter des idées de mariage, qui s'évaporaient face au fait qu'une femme avec de telles capacités ne serait pas adaptée aux modes de vie des femmes du Nord Albanie, ayant à assumer les tâches les plus lourdes de la vie familiale.

Pendant ce temps-là, je dessinais le métier à tisser. Ils étaient ravis. Ils n'avaient jamais vu une femme qui pouvait écrire, et jamais une qui pouvait « écrire » un métier à tisser. Dans les montagnes les gens ne font jamais la distinction entre l'écriture et le dessin. Je ne sais pas s'ils se rendent compte que ce sont des processus différents. Quelqu'un suggéra

²⁹⁸ « Fireplace of a house of Skreli », *High Albania*, *op. cit.*, p. 47. (Trad. pers.).

²⁹⁹ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 46. « I paid visits. The people, most friendly, were delighted to let me 'write' their houses ». (Trad. pers.).

³⁰⁰ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 82: « the first Englishwoman at Han Grabom was too great a novelty to be wasted. [...] He had told the company that I could 'write' (*i.e.* draw) people. They had never seen people written, and I must come and write some to prove the truth of his words. » (Trad. pers.).

qu'une "femme d'écriture" serait un bon type à marier, mais Marko dit que ce genre de femme n'irait pas chercher du bois et de l'eau, ce qui éteignit l'enthousiasme³⁰¹.

Parfois, le mystère qui découlait du fait de voir des images prenant forme sur une feuille de papier éveillait des craintes, au point qu'on lui refusa la permission de faire ses esquisses. Cela arriva dans un village où Durham était en train de représenter une *kula*, la maison-tour typique de la Haute Albanie : l'événement tout à fait insolite de l'arrivée d'un étranger, de surcroît une femme, qui « écrivait » les objets et les gens, avait créé un certain émoi chez les villageois, qui lui envoyèrent un tout jeune messager, en lui demandant d'arrêter.

Un garçon de neuf ans, en se pavanant, dit : « Vous ne devez pas écrire nos maisons », et il alla rapporter. Vinrent en retour des ordres stricts que rien ne devait être écrit à Luria. Heureusement, j'avais fini³⁰².

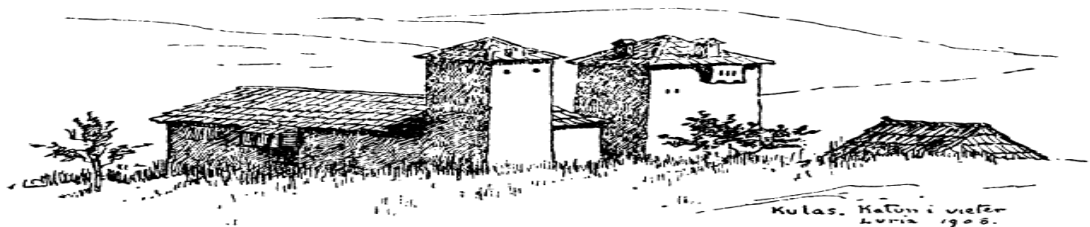


Figure 4. Kulas. Vieux village, Luria 1908³⁰³

Le plus souvent, l'interdiction concernait la représentation des humains : « [j]e commençai à dessiner la pièce. La femme attrapa le bébé et conduisit les autres enfants à l'écart. « 'Vous pouvez écrire la maison' », dit-elle, 'mais pas les enfants'³⁰⁴. »

L'attitude protectrice de cette mère qui met ses fils à l'abri des regards des inconnus rappelle à l'esprit le tabou ancestral, commun à de nombreuses civilisations, concernant l'interdit de la représentation visuelle des êtres vivants.

³⁰¹ Mary Edith Durham, *High Albania, op. cit.*, p. 56. « I meanwhile drew the loom. They were delighted. They had never before seen a woman who could write, and never any one that could 'write' a loom. In the mountains folk never differentiate between writing and drawing. I am not sure if they realise they are different processes. One suggested that a 'writing woman' would be a good sort to marry, but Marko said that kind would not fetch wood and water, which damped the enthusiasm. » (Trad. pers.)

³⁰² Mary Edith Durham, *High Albania, op. cit.*, p. 318. « A boy of nine, swaggering up, said, 'You are not to write about our houses', and went off to report. Back came stringent orders that nothing was to be written in Luria. Luckily I had finished. » (Trad. pers.).

³⁰³ Mary Edith Durham, *ibid.* « Kulas. Katun i vjeter, 1908 ». (Trad. pers.).

³⁰⁴ Mary Edith Durham, *ibid.* « I began to draw the room. The woman snatched up the baby and drove other children away. 'You may write the house', she said, 'but not the children.' ». (Trad. pers.)

2. 9. Voir en mauvais œil

De la représentation durhamienne émerge que les croyances liées au domaine de la visualité étaient parmi les éléments les plus ancrés dans la société de la Haute Albanie, au point de laisser des signes manifestes dans les usages quotidiens. L'aspect le plus remarquable concernait la crainte du mauvais œil : pour se défendre des influences maléfiques, la plus grande part de la population, ainsi que les animaux de travail, était équipée d'amulettes de formes variées.

*Syy kec*³⁰⁵ est l'un des fléaux de l'Albanie. Contre lui, dans tout le pays, les gens portent de nombreux porte-bonheur. Des perles de verre bleu ornent les licols de la plupart des chevaux, les enfants ont une monnaie attachée sur le front, les catholiques portent des croix, des Sacrés-Cœurs, des médailles de saints (surtout ceux de l'Italie) et des boîtes d'amulettes triangulaires, contenant de textes latins, car ils peuvent demander aux prêtres de les écrire pour eux. Ceux-ci, aussi, sont liés à des cornes de bétail et aux crinières des chevaux, pour éviter que pendant la nuit ce dernier il ne soit possédé par des *oras* ou des démons³⁰⁶.

Les perles de verre bleu utilisées en fonction de talismans sont toujours très répandues en Albanie et en Kosovo : semblables par forme et par fonction aux anciens « *ophthalmoi* » ornant les proues des navires grecs à des fins apotropaïques, elles sont tout à fait similaires à l'amulette connue sous le terme turc de *Nazar boncuk*, qui était très répandue à l'époque ottomane. Concernant les *oras* évoquées dans les lignes ci-dessous, ce sont des entités bien connues du folklore albanais, des sortes de nymphes ou fées « prenant forme de femme, fille, enfant, ou d'un serpent³⁰⁷ ».

D'autres talismans reproduits dans les croquis de Durham représentent des oiseaux symboliques tels que les colombes et les coqs, généralement utilisés en fonction sacrée.

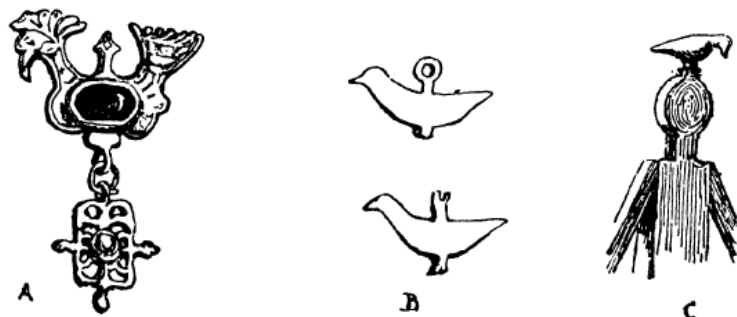
Dans le cimetière il y a une croix d'un type commun dans plusieurs parties du pays. Trois oiseaux grossièrement sculptés y sont perchés, un sur

³⁰⁵ L'orthographe correcte serait « *Syri i keq* », c'est-à-dire « mauvais œil ». En général, Durham transcrivait approximativement la langue albanaise ; probablement ses incertitudes expressives étaient dues aux variétés dialectales de l'albanais guègue, diffusées dans les régions du nord. De toute façon, il semblerait que l'albanais ne devint pas l'un des langages qu'elle maîtrisait le mieux, comme c'était le cas de l'allemand, l'italien, le français ou le serbe.

³⁰⁶ Mary Edith Durham, *High Albania, op. cit.*, p. 99. « *Syy kec* is one of the curses of Albania. Against it, throughout the land, folk wear many charms. Blue glass beads adorn the halters of most of the horses; children have a coin tied on the forehead; the Catholics wear crosses, sacred hearts, medals of the saints (these mostly from Italy), and amulet cases, triangular, holding such Latin texts as they can get the priest to write for them. These, too, are bound to the horns of cattle and the manes of horses, to prevent the latter from being spirit-ridden by night by *oras* or devils. » (Trad. pers.).

³⁰⁷ D'après la définition qu'en donne l'*Albanian-English Dictionary*, s. v. « *orë* », « helpful magical spirit that takes form as a woman, girl, child, or snake; nymph, fairy ». Leonard Newmark, (éd.), *Albanian-English Dictionary*, Oxford, Oxford University Press, 1999, p. 599. (Trad. pers.).

chaque bras, et un sur le dessus. Les indigènes disent que l'oiseau est une *pllum* (colombe), et qu'il est *per bukur* (pour du beau). Il n'est, cependant, qu'une autre façon de tenir à l'écart le *Syy kec* (le Mauvais œil). Tout au long de la péninsule des Balkans, le coq est l'oiseau réputé pour cela. Un grotesque oiselet ornait les bandeaux des femmes herzégoviniennes. Il est possible que, sur les tombes chrétiennes, la colombe — l'emblème traditionnel du Saint-Esprit — puisse remplacer le précédent oiseau magique. Mais des amulettes en forme de colombes en bronze se trouvent dans des anciennes tombes bosniaques³⁰⁸.



(A) Cock on Herzegovinian Head-dress. (B) Bronze Amulets, Sarajevo Museum. (C) Dove on Grave-cross, North Albania.

Figure 5. (A) Coq sur coiffure herzégovinienne. (B) Amulettes en bronze, Musée de Sarajevo. (C) Colombe sur croix de sépulture, Albanie du nord³⁰⁹.

Parmi les éléments folkloriques qui tombent sous son observation il y a la « Shtriga, la femme-vampire qui suce le sang des enfants et ensorcelle même les adultes, de sorte qu'ils se dessèchent et meurent³¹⁰ ». Le terme albanais rapporté par Durham rappelle les « *strigae* », les démons féminins des croyances populaires des Romains (dans ce sens-là, très proche du roumain « *strigoi* », à savoir les mauvais esprits de la mythologie dace), alors que l'italien « *strega* » indique une sorcière dans le sens plus large du mot.

³⁰⁸ Mary Edith Durham, *High Albania, op. cit.*, p. 54. « In the graveyard is a cross of a type common in many parts of the country. Three rudely carved birds are perched, one on either arm, and one on the top. The natives say the bird is *pllum* (dove), and that it is *per bukur* (for beauty). It is, however, only another way of keeping off *Syy kec* (Evil Eye). The cock, throughout the Balkan Peninsula, is the bird famed for this. A grotesque cockyolybird adorned the headbands of the Herzegovinian women. It is possible that on Christian graves the dove — the conventional emblem of the Holy Ghost — is a substitute for the former bird of magic. But dove-like bronze annulets occur in early Bosnian graves. » (Trad. pers.).

³⁰⁹ Mary Edith Durham, *ibid.* « (A) Cock on Herzegovinian Head-dress (B) Bronze Amulets, Sarajevo Museum (C) Dove on Grave-cross, North Albania » (Trad. pers.).

³¹⁰ Mary Edith Durham, *High Albania, op. cit.*, p. 87 : « the Shtriga, the vampire woman that sucks the blood of children, and bewitches even grown folk, so that they shrivel and die. » (Trad. pers.).

2. 10. Les coordonnées littéraires de la représentation durhamienne

L'observation du contexte dans lequel se situent ses remarques en matière de folklore nous donne des indications concernant la grille qui structure le récit durhamien, où des observations plutôt techniques — et probablement redevables aux intérêts anthropologiques qu'elle avait nouvellement développés — intègrent des connaissances préalables, attribuables à la formation culturelle d'une dame londonienne bien née, comme Durham l'était.

On peut en avoir un exemple dans ses descriptions des rites liés au mariage, où l'offrande de maïs ayant lieu entre les deux époux lui rappelle la cérémonie de la « *confarreatio*³¹¹ » par laquelle, selon les règles établies par le droit romain archaïque, le couple partageait une galette d'épeautre³¹² (*far*, en latin).

Pris dans leur ensemble, ce genre de considérations nous offre la possibilité de retracer les outils conceptuels sur lesquels appuyait la vision de l'Albanie d'Edith Durham, à savoir le « cadre réticulé » qui est au cœur de la « métaphore de l'aquarelliste » évoquée par François Hartog³¹³, qui d'ailleurs convient particulièrement bien à un auteur tel que Durham, pour qui la représentation figurative allait de pair avec la narration verbale.

Comme tout écrivain de voyage aux prises avec l'observation de l'autre, Durham voyait ce qu'elle était en train de décrire en le filtrant à travers son personnel treillis de fils qui « craticulait » (le terme est encore une fois emprunté à Hartog) son terrain de recherche. Et, comme pour tout autre écrivain de voyage, désassembler le treillis pour voir de quoi il se compose peut aider à identifier les caractéristiques du réservoir conceptuel d'où l'auteur tirait sa représentation de l'Autre.

À cet égard, nous soulignons la présence remarquable de citations littéraires en *High Albania*, comme d'ailleurs dans l'œuvre durhamienne tout entière. Il s'agit pour la plupart de versets, ou de courts extraits d'auteurs de langue anglaise, intercalés dans le texte ou placé en tête de chaque chapitre ; les citations en exergue sont au nombre de dix sur un total de douze chapitres, soit près d'une pour chacun d'eux.

³¹¹ Mary Edith Durham, *ibid.*

³¹² Dans son enquête sur les droits matrimoniaux anciens, Dumézil indiquait la *confarreatio* comme l'une des trois modes qui légitimaient la procédure du mariage romain : Georges Dumézil, *Mariages indo-européens (suivi de) Quinze questions romaines*, Paris, Payot, 1979, p. 19.

³¹³ François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la Représentation de l'Autre*, Paris, Gallimard, 2001, p. 472.

L'utilisation des citations littéraires pour souligner, commenter ou amplifier la représentation d'événements ou de lieux est loin d'être rare dans la littérature de voyage ; en nous limitant aux textes qui forment le *corpus* de cette recherche, pensons à *L'Albania* d'Ugo Ojetti, hérissée de références historiques et littéraires qui étaient en relation directe avec les lieux décrits. Par contre, dans *High Albania* il y a des citations tirées par des auteurs tels que Geoffrey Chaucer, Alfred Tennyson, Robert Browning, qui, tout en n'ayant aucune connexion avec l'Albanie en tant que lieu du récit, sont reliés par un rapport d'analogie aux situations émotionnelles vécues par l'auteur à différentes étapes de son voyage.

Concernant le *Kanun*, alors que Degrand avait choisi un épisode homérique pour marquer son arrivée chez les Mirdites — c'est-à-dire dans les lieux d'origine de la « loi Dukagini » — en exergue du septième chapitre de *High Albania*, consacré aux clans des Dukagjini, Berisha, Shala, Durham cite une sentence tirée du Qohélet : « Ce qui a été c'est ce qui sera ; et ce qui est fait c'est ce qui se fera³¹⁴ ». Dans leur fixité apodictique, ces mots reflètent le sentiment d'immutabilité et même de *ἀνάγκη*, la *nécessité* au sens grec du terme dont est affecté le Code de Sang. Dans sa représentation, Durham explicite l'analogie avec les lois inexorables de la tragédie ancienne.

La loi non écrite du sang est pour l'Albanais comme les Érinyes de la tragédie grecque. Elle le pousse inexorablement à sa ruine. La malédiction du sang est sur lui quand il naît, et l'appelle à une mort prématurée³¹⁵.

Cependant, au final l'humour l'emporte sur le pathos.

Tellement habitué qu'il est au fait de savoir qu'il doit tirer ou être tué, que cela n'affecte pas plus ses esprits que le fait que « l'homme est mortel » gâche le dîner d'un commerçant dodu en Europe occidentale³¹⁶.

Parfois les analogies sont particulièrement suggestives, comme c'est le cas pour ces deux vers tirés du prologue du poème médiéval *Pierre le Laboureur*, qui tourne autour d'une *visio* allégorique menant sur un chemin de salut spirituel.

Dans une saison d'été, lorsque le soleil était doux,
J'allais dans le monde, pour entendre ses merveilles³¹⁷.

³¹⁴ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 159. « The thing that hath been is that which shall be; and that which is done is that which shall be done. » (Trad. pers.).

³¹⁵ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 41. « The unwritten law of blood is to the Albanian as is the Fury of Greek tragedy. It drives him inexorably to his doom. The curse of blood is upon him when he is born, and it sends him to an early grave. » (Trad. pers.).

³¹⁶ Mary Edith Durham, *ibid.* « So much accustomed is he to the knowledge that he must shoot or be shot, that it affects his spirits no more than does the fact that 'Man is mortal' spoil the dinner of a plump tradesman in West Europe. » (Trad. pers.).

Alors que Will, le protagoniste du poème de William Langland, pénètre dans un monde inconnu suite à une vision qui lui arrive pendant qu'il est endormi, la protagoniste de *High Albania* pénètre pour la première fois dans ces régions qui seront au cœur de ses intérêts les plus profonds. Pour tous les deux, l'entrée dans un monde nouveau marque le début d'un voyage d'apprentissage ; pour Durham, ces vers marquent le véritable début de son voyage à la découverte de la Haute Albanie.

C'était le vendredi 8 mai 1908, et Scutari était endormie — même les chiens étaient encore pelotonnés, bien serrés dans les gouttières — quand nous entamâmes la marche à pied et abandonnâmes la ville en prenant intentionnellement la fausse route dans l'aube grise. Le kirijee et les deux chevaux nous attendaient à l'air libre. Ce ne fut qu'alors que nous avons monté que je ressentis qu'enfin le voyage avait vraiment commencé³¹⁸.

Le sens de l'aventure est doublé par le frisson de ce que la voyageuse perçoit comme un plaisir non répétable, qu'on ne peut percevoir qu'au moment où on va franchir le seuil d'un tout nouveau monde.

Il y a un plaisir particulier dans le fait de se balader à cheval dans l'inconnu — un plaisir qu'aucun deuxième voyage sur le même sentier ne peut jamais offrir³¹⁹.

2. 11. La représentation léguée : la construction de l'archive des mémoires

Edith Durham visita l'Albanie pour la dernière fois en 1921, en y recevant des accueils même embarrassants pour son tempérament réservé ; lorsque la nouvelle de son arrivée se répandit, on organisa une procession de son et lumières jusqu'au dessous de la maison où elle était hébergée. Elle sortit sur le balcon pour remercier la foule qui la clamait à pleine voix, mais l'émotion lui coupa les mots. Rentrée en Angleterre, affaiblie par des problèmes de santé, elle continua pourtant à soutenir la cause albanaise avec ses articles de presse et ses relations amicales avec les intellectuels albanais qui étaient en Angleterre et ailleurs.

Pendants ses voyages, Durham collecta des tissus, costumes, bijoux traditionnels achetés ou reçus en cadeau ; pour chacun d'eux, elle avait rédigé de notes minutieuses

³¹⁷ Mary Edith Durham, *High Albania, op. cit.*, p. 39. « In a Somer Sesun whan softe was the Sonne / Went I widen in the Worlde, Wonders to here. » (Trad. pers.).

³¹⁸ Mary Edith Durham, *ibid.* « It was Friday, May 8, 1908, and Scutari was asleep — even the dogs were still curled up tight in the gutters — when we started on foot and purposely oozed out of the town by the wrong road in the grey dawning. The kirijee and the two horses met us in the open. It was not until we had mounted that I felt the journey had really begun at last. » (Trad. pers.).

³¹⁹ Mary Edith Durham, *ibid.* « There is a peculiar pleasure in riding out into the unknown — a pleasure which no second journey on the same trail ever affords. » (Trad. pers.).

concernant leur provenance, leur utilisation, et toutes les informations nécessaires pour les replacer dans leur contexte. Dès qu'elle rentra définitivement à Londres, elle mit à la disposition du public ses collections de matériaux et documentaires, en les répartissant entre plusieurs institutions culturelles britanniques.

Si ses collections de costumes, de bijouterie et d'autres artefacts conservés, par exemple, au Musée Bankfield d'Halifax, au British Museum ou bien au Musée Horniman de Londres donnent un riche aperçu des arts populaires des Balkans, dans les documents donnés au Royal Anthropological Museum de Londres on peut saisir les grandes lignes de ce qui paraît avoir été un véritable projet conçu, ou au moins envisagé, par Edith Durham, à savoir la construction d'un répertoire permettant aux chercheurs futurs d'y puiser les éléments de la représentation qu'elle tenait à souligner.

Tel est à notre avis le sens de la note d'accompagnement où, avec son écriture claire et précise, elle présenta la précieuse collection de ses *Balkans Notebooks*, trois grands albums cartonnés en noir, soigneusement compilés, contenant ses dessins, photographies et notes des années 1900-1914 et intitulés, respectivement, « Serbia », « Montenegro », « Albania ».

Je donne ces trois livres de dessins, de photographies + notes au Royal Anthropological Institute dans l'espoir que, dans l'avenir, ils puissent présenter un intérêt comme preuve des conditions très primitives dans l'Europe de l'Est au début du xx^e siècle. M. E. Durham. Février 1940³²⁰.

³²⁰ GB 1446 MS 41, vol. I. « I give these three books of drawings, photographs + notes to the Royal Anthropological Institute with the hope that, in the future, they may be of interest as a record of very primitive conditions in East Europe at the beginning of the 20th century. M. E. Durham. Feb. 1940 ». (Trad. pers.).



Figure 6. Couverture du troisième volume de *My Balkan Notebook*³²¹, entièrement consacré à l'Albanie

Lorsqu'éclata la II^e guerre mondiale, les expatriés albanais aux États-Unis lui envoyaient du sucre et d'autres denrées alimentaires. Dans une lettre à l'évêque, écrivain et homme politique Fan Noli, elle écrivit : « Quand je distribuais des secours dans le nord de l'Albanie en 1913 et dans le sud de l'Albanie en 1914, j'étais loin de penser que plus tard l'Albanie m'aurait nourrie³²². »

Mary Edith Durham mourut à Londres le 15 novembre 1944. Quelques semaines après, à Tirana, le Parti Communiste d'Enver Hoxha prenait le pouvoir ; le pays qui était péniblement en train de trouver sa place sur la scène internationale fut enfermé sous un régime dictatorial qui allait durer près d'un demi-siècle.

³²¹ Mary Edith Durham, *My Balkan Notebook. Vol. III. Albania*. Collection RAI, London, ED MS 41.1.

³²² Cité par John Hodgson, in John B. Allcock, Antonia Young (éd.), *Black Lambs and Grey Falcons. Women Travelling in the Balkans*, op. cit., p. 29. « I little thought when i was distributing relief in North Albania in 1913 and in South Albania in 1914 that later on Albania would feed me. » (Trad. pers.).

DEUXIÈME PARTIE

LA REPRÉSENTATION. MOTS, IMAGES ET ESPACES

CHAPITRE I

À L'AUBE DE L'ALBANISTIQUE. L'ALBANIE DANS LES ÉTUDES FRANCOPHONES

L'albanais est une langue difficile à apprendre et même à prononcer, ayant des sons sifflants dans le genre du *th* des Anglais, avec un *s* à la fin, des sons gutturaux celtiques, et d'autres associations de consonnes qu'on ne trouve pas dans nos langues d'Europe, telles que *mp*, *mrp*, *ntr*, *ntzg*, *kth*, *gkr*. [...] On croit devoir fort peu s'embarrasser d'une langue qu'on trouve plus court de décrire comme barbare, comme Voltaire et les Français décriaient jadis l'allemand pour ne pas se donner la peine de l'apprendre. Le temps est pourtant arrivé où les recherches scientifiques, et en particulier la linguistique, ne sont plus regardées comme étrangères aux diplomates en fonction, car il est par trop ridicule de vouloir connaître un pays sans savoir les premiers rudiments de la langue qu'on y parle¹.

Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, 1840

Telles étaient les considérations exprimées par le géologue autrichien Ami Boué à la suite de son voyage en Albanie dans les années 1830 ; né de parents huguenots, fondateur et premier président de la Société Géologique de France, Ami Boué rédigea ses études en français. Ses recherches en terres balkaniques aboutirent aux quatre volumes de *La Turquie d'Europe* (1840), une œuvre fondamentale dans le domaine des sciences de la terre, ainsi que l'un des exemples les plus notables de l'abondante littérature en langue française en matière d'Albanie.

Tout en étant un scientifique, Boué était convaincu de l'importance d'apprendre la langue d'un pays pour être en mesure d'en aborder l'étude générale. Les thèmes qui sont au cœur de ce chapitre puisent justement dans le terrain linguistique, tant concernant le rôle joué par les traductions de textes qui véhiculèrent la circulation des connaissances en matière d'Albanie, qu'en ce qui concerne en particulier la langue française, où furent publiés des travaux pouvant être considérés comme fondamentaux pour ce domaine d'études.

En fait, grâce à la richesse et la variété de textes allant de la linguistique à la fiction, des poèmes aux récits de voyage, les œuvres francophones publiées au cours du XIX^e siècle suggèrent qu'elles pavèrent la voie à l'émergence de l'albanistique en tant qu'objet d'étude à part entière ; nous utilisons volontairement le terme « francophone » puisque le français servit également de langue cible pour la création de ce qui est

¹ Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, tome II^e, Paris, Arthus Bertrand, 1840, p. 41.

considéré comme le premier roman de la littérature albanaise, à savoir *Scènes de la vie albanaise*² de Pashko Vasa, publié en 1890 à Paris.

Pendant les années où Boué mena ses recherches scientifiques, l'intérêt pour les langues ainsi que les littératures orales des petits peuples était au cœur du nationalisme d'empreinte romantique, ce qui donna lieu au développement d'études spécialisées dans le domaine de cultures presque inconnues.

Dans ce contexte, la littérature populaire albanaise suscita l'intérêt, entre autres, d'un savant tel que Claude Fauriel. En fait, dans la foulée de l'enthousiasme pour la cause de l'indépendance de la Grèce qui enflammait les cœurs des philhellènes européens, les *Chants Populaires*³ du célèbre historien et linguiste braquèrent les projecteurs sur la littérature de langue néo-grecque (tandis que jusque-là, comme l'écrivit Fauriel, les « érudits avaient d'enthousiasme pour la langue morte d'Homère et de Pindare⁴ » en négligeant l'étude du grec moderne) : une partie de cette lumière s'étendit sur les événements qui s'étaient produits dans les terres albanaises gravitant dans l'orbite d'Ali Pacha, en créant un terrain fertile pour la naissance de trames narratives développées par des romanciers tels que Victor Hugo et Alexandre Dumas.

Dans le cadre de l'hellénisme romantique se situe également une œuvre fondamentale telle que la *Bibliographie albanaise*⁵ du philologue et byzantiniste Émile Legrand, consistant en plus de deux cents pages qui tracèrent le premier recensement des textes en matière d'Albanie publiés pendant six siècles ; de nos jours, le travail de Legrand a été revu à la lumière des nouvelles connaissances et mis à jour par la *Bibliographie historique* d'Odile Daniel⁶.

En quelques décennies, les publications de langue française concernant l'Albanie connurent un épanouissement de nature à laisser identifier en ce domaine un réseau à part entière, ayant une spécificité même à partir de son qualificatif, à savoir le mot « albanistique » créé par le linguiste et diplomate français Auguste Dozon⁷, qui

² Albanus Albano (Pashko Vasa), *Bardha de Témal. Scènes de la vie albanaise*, Paris, Albert Savine, 1890.

³ Claude Fauriel, *Chants Populaires de la Grèce moderne*, Paris, Firmin Didot, 1825.

⁴ Claude Fauriel, *Chants Populaires de la Grèce moderne*, Paris, Firmin Didot, 1824, vol. I, p. ix.

⁵ Émile Legrand, *Bibliographie albanaise, op. cit.*, Paris, H. Welter Éditeur, 1912.

⁶ Odile Daniel, *Albanie. Une bibliographie historique*, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1985.

⁷ Consul à Janina du 1869 au 1875.

l'employa dans ses recherches linguistico-folkloriques aboutissant en 1878 à la publication du *Manuel de la langue chkipe*⁸.

Dans le cadre des études de langue française sur l'Albanie issus des missions diplomatiques — comme nous l'avons vu, en particulier, concernant les récits de François Pouqueville et Alexandre Degrand —, le *Manuel* de Dozon occupe une place prépondérante, conjointement avec l'*Histoire et Description de la Haute Albanie*⁹ d'Hyacinthe Hecquard, qui parut quatre ans après les *Albanesische Studien* de l'Allemand Georg von Hahn.

Par conséquent, tout en étant, elles aussi, des œuvres rédigées à la suite de missions diplomatiques, en considération du rôle pionnier que ces deux auteurs jouèrent dans le domaine de l'albanistique française, l'*Histoire* d'Hecquard et le *Manuel* de Dozon sont abordés ici, en dehors des voyages des ambassadeurs.



Figure 7. Carte postale de la Mirditie avec inscription en français ; le texte au verso porte la date du 30.8.1907¹⁰

⁸ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe ou albanaise. Grammaire, chrestomathie, vocabulaire*, Paris, Ernest Leroux Éditeur, 1878.

⁹ Hyacinthe Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, Paris, A. Bertrand, 1858.

¹⁰ La carte est tirée d'une photo de Kel Marubi, fils adoptif du célèbre photographe italien Pietro Marubi (Piacenza 1834-Skodra 1903), qui fonda à Shkodra un studio photographique d'où vinrent les images publiées dans la plupart des articles de journaux ainsi que des livres concernant l'Albanie.

1. UN DOMAINE À NOMMER : L'ALBANISTIQUE

Dans l'introduction au *Manuel de la langue chkipe ou albanaise*, Auguste Dozon déclarait son intention de fournir des outils linguistiques pour aborder l'étude de la culture albanaise.

Cette langue, mosaïque étrange de pièces qui semblent partout empruntées, n'offre au premier aspect qu'une autre énigme bizarre et indéchiffrable. Aussi, en mettant à profit un séjour prolongé en Épire, pour rassembler d'abord, et ensuite pour coordonner les matériaux qui composent ce livre, mon but principal a-t-il été de fournir aux ethnographes et aux philologues, aux albanistes (il faut risquer le mot), s'il en est, quelques éléments de plus pour la solution du problème¹¹.

La prudence avec laquelle Dozon *risquait* le terme « albanistes » pour indiquer les spécialistes en matière de langue et culture albanaise donne à penser, en premier lieu, qu'on ne l'aurait jamais utilisé auparavant, et à la fois que l'auteur estimerait nécessaire de « nommer » — en lui donnant par cela même un statut autonome — un domaine de la recherche qui désormais commençait à compter bon nombre d'études ainsi que de publications spécialisées.

De nos jours, cela fait plus de 130 ans depuis que Dozon proposait ce qui pouvait apparaître à ses contemporains comme un néologisme. Apparemment, sa proposition est restée sans résultat, vu que jusqu'ici les répertoires lexicaux en langue française ne possèdent pas un terme spécifique pour indiquer les études en matière de langue et culture albanaise ; par contre, dans d'autres langues on trouve des mots tels qu'« *albanology* » en anglais, « *albanologia* » en italien, « *albanologjia* » en albanais, « *Albanologie* » en allemand, etc.

Il semblerait donc que dans ce cas le principe de l'analogie qui règle habituellement le processus de lexicalisation n'ait pas été appliqué : alors qu'on a des « germanistes », « hispanistes », « slavistes », « anglistes », « africanistes », « romanistes », « italianistes », et bien d'autres spécial -istes en langues et cultures nationales, qu'en est-il des albanistes ? En fait, quand il s'agit des études en matière albanaise, voilà que surgissent l'« albanologie » et les « albanologues », des termes qui, à notre avis, ont quelque chose de flou, d'indéterminé, de générique, voire d'initiatique, sinon d'« ésotérique ».

Notre impression trouve un écho dans les lignes suivantes, tirées d'une étude (qui en revanche utilise à son tour le terme se terminant en -logie) selon laquelle

¹¹Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, *op. cit.*, Avertissement, première page non numérotée.

« [l]’albanologie est un domaine ésotérique, et le panthéon des grands albanologues étrangers tient dans une toute petite salle¹² ».

En définitive, nous estimons que le suffixe « -logie » apparaît comme une sorte de fourre-tout, presque comme si l’étude de la langue et de la culture albanaise n’avait pas son statut particulier¹³ ; compte tenu de cela, en nous appuyant sur l’exemple de Dozon ainsi que sur le critère de l’analogie qui est l’un des principes de l’économie linguistique, dans le cadre de notre recherche nous avons choisi d’utiliser le terme « albanistique » pour indiquer les études spécialisées en matière de langue et culture albanaise.

1. 1. La Guégarie des chansons populaires transcrites par Hyacinthe Hecquard

Dans l’histoire du voyage diplomatique français en Albanie, le premier texte remarquable fut l’*Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie* d’Hyacinthe Hecquard. Géographe et officier militaire, Hecquard fut auteur d’importants travaux ethnographiques¹⁴ lors de ses missions en Afrique. Apparemment, ce furent les brillants résultats obtenus à cette occasion qui lui valurent l’entrée dans la carrière diplomatique.

¹² Marc Clark, « Margaret Masson Hasluck », in John B. Allcock, Antonia Young (éd.), *Black Lambs and Grey Falcons. Women Travelling in the Balkans*, op. cit., p. 128. « Albanology is an esoteric field, and the pantheon of great foreign Albanologists is a small hall indeed ».

¹³ De nos jours, le terme a été utilisé en sens politique par Nathalie Clayer qui, dans un essai consacré à la naissance du nationalisme albanais, entend par « albanistes » les intellectuels qui au cours du XIX^e siècle entreprirent la tâche de définir l’identité nationale : « le terme d’‘albanisme’ s’est imposé à moi, pour désigner le fait de construire une forme d’albanité, au sens moderne. La notion de ‘nationalisme’ est en effet trop étroite, car trop attachée, dans son sens généralement admis, à l’idée de revendication de souveraineté politique, d’autonomie ou d’indépendance. Parler d’un albanisme qui englobe tous les types de construction d’une albanité liée à l’existence d’une nation albanaise permet, en revanche, de prendre en compte des constructions hybrides, trop souvent oubliées, car masquées par un discours dominant. » (Nathalie Clayer, *Aux origines du nationalisme albanais. La naissance d’une nation majoritairement musulmane en Europe*, Paris, Karthala, 2007, p. 15). Par conséquent, Clayer oppose « albanisme » à « nationalisme », ce dernier évoquant à son avis une revendication indépendantiste qui chevaucherait, en l’effaçant, la complexité des instances contenues dans l’albanisme en tant que mouvement politico-culturel. Cette synonymie entre « indépendantiste » et « albaniste » apparaît dans l’essai *The East End of Europe*, rédigé par l’écrivain et poète britannique Allen Upward à la suite d’un voyage dans les pays européens sous domination ottomane. En se référant au mot *albanist*, l’auteur donne une explication qui lui en avait été donnée par deux officiers grecs : « [a]n Albanist is one who is desirous of seeing Albania independent. » (« Un albaniste est quelqu’un qui désire voir l’Albanie indépendante. » In Allen Upward, *The East End of Europe. The Report of an unofficial Mission to the European Provinces of Turkey on the Eve of the Revolution*, London, John Murray, Albemarle Street, 1908, p. 332-333. (Trad. pers.).

¹⁴ Hyacinthe Hecquard, *Voyage sur la côte et dans l’intérieur de l’Afrique Occidentale*, Paris, Bénéard, 1853.

Que ce soit grâce aux expériences en terre d’Afrique, ou qu’il ait eu un talent naturel pour la recherche ethnographique, en 1854 il fut nommé consul en Albanie¹⁵ ; sa mission diplomatique à Shkodra aboutit à une œuvre précieuse telle que l’*Histoire et Description de la Haute Albanie ou Guégarie*¹⁶, qui consiste en plus de 500 pages offrant plusieurs volets d’étude ainsi qu’une collection de chants guègues, qu’il juge « moins efféminés que ceux des Albanais de l’Épire¹⁷ ».

Hecquard connut personnellement le consul Georg von Hahn, qui fut l’une de ses sources, de même qu’une autre œuvre allemande, *Die Sprache der Albanesen oder Schkipetaren*¹⁸ (« *La langue des Albanais ou Schkipetaren* ») de Joseph Ritter von Xylander.

Sa collection de chants albanais est le produit d’un véritable détour interlinguistique : en fait, la traduction française avait été faite à partir de la version italienne¹⁹ rédigée par son *drogman* (interprète) et collaborateur albanais Zef Jubani dans sa *Raccolta di canti popolari albanesi*²⁰, et publiée à Trieste sous le nom de Giuseppe Jubani.

L’*Histoire et Description de la Haute Albanie* se diffusa rapidement auprès des intellectuels arbëreshë, comme le montre cette référence qui apparaît dans un livre italien publié quelques années après : il s’agit d’un essai du linguiste Demetrio Camarda, auteur d’une importante étude de grammaire comparative de la langue albanaise²¹, qui saluait la collection de chants d’Hecquard comme un important témoignage de la poésie guègue, tout en regrettant que les textes ne fussent pas en langue originale.

Pour la langue et la poésie des Guègues les plus septentrionaux, ou en particulier de la province de Scutari et des clans montagnards, presque autonomes tout en étant inclus dans la satrapie (ou pascialik), un document

¹⁵ Selon les informations tirées de : Peter Mark, « Hyacinthe Hecquard’s Drawings and Watercolors from Grand Bassam, the Futa Jallon, and the Casamance. A Source for Mid-Nineteenth Century West African History », *Paideuma*, Frobenius-Institut, Frankfurt am Main, Bd. 36, Afrika-Studien II (1990), p. 173.

¹⁶ Hyacinthe Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, Paris, A. Bertrand, 1858.

¹⁷ Hyacinthe Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, *op. cit.*, p. 489.

¹⁸ Josef Ritter von Xylander, *Die Sprache Der Albanesen Oder Schkipetaren*, *op. cit.*

¹⁹ Selon ce que nous en avons tiré du *Manuel de la Langue Chkipe* d’Auguste Dozon, *op. cit.*, p. 8, n. 10, alors qu’Hecquard (*Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, *op. cit.*, p. 490) écrit simplement qu’il les avait traduits des textes recueillis avec l’aide de M. Jubani.

²⁰ Giuseppe Jubany, *Raccolta di canti popolari e rapsodie di poemi albanesi*, Trieste, Tipografia del Lloyd Austriaco, 1871.

²¹ Demetrio Camarda, *Saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese*, Livorno, Successore di Egisto Vignozzi e C., 1864.

beaucoup plus précieux que le peu de preuves, pas trop authentiques, de quelque missionnaire latin, auraient été les chansons folkloriques recueillies en partie par M. Hecquard, consul français à Scutari, dont on a des essais dans son important travail sur la Haute Albanie [...] Mais il ne nous a donné que la traduction française de ces chants qui sont très beaux, riches de fantaisie poétique originale et particulièrement remarquables quant à l'énergie du sentiment, l'esprit de liberté, et la valeur belliqueuse qui les informe²².

Mise à part la note probablement polémique envers les textes recueillis par les missionnaires « latins » de la part d'un prêtre orthodoxe comme l'était Camarda, cette appréciation de l'œuvre d'Hecquard par un savant qui avait lui-même rédigé une collection de chants italo-albanais en lettres grecques, suggère qu'il trouvait que les chansons publiées dans l'*Histoire et Description de la Haute Albanie* avaient réellement le mérite de l'authenticité.

► **Similitudes et assimilations : les Guègues albanais en tant que héros des Chansons de Gestes**

La vision de la Haute Albanie donnée par Hyacinthe Hecquard est affectée par le goût romantique de la revalorisation de la littérature médiévale. Parmi ces montagnes, les voyageurs étrangers trouvaient des scénarios merveilleusement appropriés pour y placer des caractères qui, d'une façon ou d'une autre, étaient mis en rapport avec leur réseau culturel d'origine. Donc il s'ensuit que, si George Byron voyait des chevaliers féodaux à la Walter Scott dans les Arnauts de Tepelena, les Guègues de la Mirditie rappelaient à Hecquard « nos héros²³ » de l'épique médiévale :

on ne saurait révoquer en doute la noblesse de l'origine primitive des Albanais. L'histoire fournit des preuves éclatantes de leur énergie, de leur intelligence et de leur activité. Ils ont, du reste, conservé des traditions et des usages chevaleresques qui rappellent de loin les mœurs et les idées de

²² « Per la lingua e la poesia dei Gheghi più settentrionali, o in particolare della provincia di Scutari, e delle tribù montane, quasi autonome pur comprese in quella satrapia (o pascialicato), molto più pregevole documento che non le poche prove non troppo genuine di qualche missionario latino, sarebbero state le canzoni popolari raccolte in parte dal sig. Hecquard console di Francia a Scutari, delle quali si hanno i saggi nella sua importante opera sull'alta Albania [...]. Ma egli ci ha dato solo la traduzione francese di quei canti, che sono bellissimi, ricchi di fantasia poetica originale e grandemente notevoli per l'energia del sentimento, per lo spirito di libertà, e per il valore bellicoso che gli informa ». Demetrio Camarda, *Appendice al Saggio di Grammatologia Comparata sulla Lingua Albanese*, Prato, F. Alberghetti e C., 1866, p. xx. (Trad. pers.).

²³ Hyacinthe Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, op. cit., p. x.

nos héros dans les Chansons de gestes, et plus particulièrement dans celle de Garin le Lohéain²⁴ [*sic*].

Comme on le sait, cette sorte de « similitude assimilant », à savoir la comparaison visant à faire rentrer l'Autre dans le moule forgé par les outils de connaissance de l'observateur, est l'une des constantes de la littérature de voyage ; alors que, comme dans les lignes que nous venons de lire, la *comparatio* fait des références explicites au réseau culturel qui commande la grille de lecture du sujet regardant, le treillis montre les matériaux dont il est composé, et en facilite l'analyse. Dans ce cas d'espèce, le cadre optique qui sert de viseur à Hecquard se ressent tant de l'exotisme que du primitivisme caractéristique de la vision de l'Albanie tout au long de l'âge romantique.

► Le rapt rituel de l'épouse et ses similitudes avec l'ἀγωγή grecque ancienne

Parmi les cérémonies traditionnelles albanaises qui ont attiré le plus l'attention des étrangères il y a les rites nuptiaux : se déroulant selon des usages anciens, le mariage albanais demeure encore de nos jours un rite de passage marqué par des étapes bien précises. Dans sa forme la plus traditionnelle, il dure plusieurs jours, dont chacun donne lieu à des célébrations, des banquets et des fêtes en différents endroits.

En voyageant dans la Haute Albanie des années 1850, Hecquard put en avoir un ample aperçu, qu'il rapporta sous une forme très détaillée.

Le jeudi, c'est-à-dire quatre jours avant les noces qui ont toujours lieu le lundi, l'époux envoie le dunti, cadeau consistant en une boîte élégante contenant divers objets de toilette, le helman, diadème dont la description a été faite plus haut, des bottines et des babouches en cuir jaune brodées en or, et enfin du sucre en pains, du café et d'autres bagatelles²⁵.

Ce que nous estimons être tout à fait remarquable est le fait que les différentes étapes de la cérémonie nuptiale décrite par Hecquard sont considérablement similaires aux cérémonies de mariage de la Grèce ancienne telles qu'elles apparaissent dans le célèbre *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio²⁶, qui allait paraître dans les décennies suivantes.

²⁴ Hyacinthe Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, op. cit., p. x.

²⁵ Hyacinthe Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, op. cit., p. 302.

²⁶ Charles Daremberg, Edmond Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, Graz, Akademische Druck u. Verlagsanstalt, 1904.

Voyons-en dans l'*Histoire et Description de la Haute Albanie* les lignes qui montrent le moment où les parents et les amis du mari vont chercher l'épouse pour l'emmener à sa future maison.

Peu d'instant après, tous ceux qui ont été invités par le mari se mettent en marche, précédés par son père, conduisant avec eux un cheval blanc richement harnaché, afin de porter l'épouse à sa nouvelle demeure. Arrivés dans sa maison, ils se rangent autour de la cour ; aussitôt des serviteurs descendent tenant, l'un la bouteille d'eau-de-vie, l'autre des verres d'eau, un troisième des confitures et des dragées qu'ils offrent aux nouveaux venus. Pendant ce temps, que l'on cherche toujours à prolonger, l'épouse, couverte d'un long manteau rouge qui la déroberait à tous les regards, est conduite jusqu'au bas de l'escalier où l'attend le cheval ; elle s'avance le plus lentement possible, soutenue sous les bras comme si elle était infirme et cachée aux yeux de tous par des draps de soie déployés sur le chemin qu'elle doit parcourir jusqu'à ce qu'elle soit montée à cheval. Alors le cortège se met en route, les invités du mari ouvrent la marche qui est fermée par ceux de l'épouse ; au milieu est la jeune fille soutenue sous les bras par deux de ses parents ; derrière son cheval conduit par un domestique viennent les chanteurs. En partant de la maison et à chaque coin de rue, elle incline trois fois la tête, afin de dire adieu aux endroits qu'elle ne reverra plus vierge. Arrivée à la demeure de son époux, les mêmes soins sont employés pour la faire descendre de cheval ; les femmes de la maison, qui la reçoivent à la porte, la conduisent, en la poussant doucement et comme si elle venait contre son gré, jusqu'à la chambre nuptiale où on l'assoit sur des coussins²⁷. »

Cette étape occupe une place très importante dans les rites nuptiaux albanais. Un ami de la famille du futur mari agissait en tant que *paranymphe*, c'est-à-dire qu'il était chargé d'aller chercher la mariée dans sa propre maison, en étant suivi par un cortège d'amis et de parents ; cette attitude d'accablement mis en place par la mariée (« comme si elle venait contre son gré »), évoque un véritable enlèvement, semblable au rapt rituel de l'épouse se déroulant dans diverses parties du monde.

Comme on va voir, ces scènes rapportées par Hecquard sont très similaires au « départ de l'épousée²⁸ » qui d'après le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio aurait eu lieu dans la Grèce ancienne.

La cérémonie du dévoilement terminée, l'heure était venue où l'épousée devait quitter la maison paternelle. Ici encore, on se conformait à un cérémonial où l'on peut retrouver comme un souvenir très atténué des usages primitifs, au temps où le départ de la fiancée était un véritable enlèvement. Le mot ἀγωγή, qui est quelquefois employé pour signifier la « conduite » de l'épousée à la maison du mari, est significatif. [...] À la porte de la maison attendait le char qui devait emmener les époux,

²⁷ Hyacinthe Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, op. cit., p. 307-309.

²⁸ Charles Daremberg, Edmond Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, op. cit., tome troisième, II^e partie, p. 1651.

accompagnés d'un ami du marié qui remplissait le rôle de *πάροχος* ; on l'appelait aussi le *παρὰνύμφιος* ou le *νυμφευτής* ; ses fonctions consistaient à conduire le couple jusqu'à la maison du mari²⁹.

Apparemment, ces usages qui, selon les auteurs du *Dictionnaire*, étaient déjà considérés comme « primitifs » à l'âge classique, auraient beaucoup en commun avec les rites joués dans la Haute Albanie des années 1850 ; quant au « dévoilement » auquel se réfèrent les lignes ci-dessus, il trouve un écho dans les premières lignes de ce texte d'Hecquard se référant à la même cérémonie.

Quand on a levé le voile de l'épouse : « Comme elle est belle, l'épouse! Que Dieu la garde! Son front est large et élevé! Que Dieu, etc. Ses sourcils sont comme l'arc-en-ciel! Que Dieu, etc. Ses yeux sont ouverts comme des *fildjanes* (1)³⁰ ! Que Dieu, etc. Ses joues sont roses comme le carmin! Que Dieu, etc. Sa bouche est comme une petite boîte dorée ! Que Dieu, etc. Ses lèvres sont comme des cerises! Que Dieu, etc. Ses dents sont comme des perles ! Que Dieu, etc. « Son teint est blanc comme le lait! Que Dieu, etc. Sa taille est élancée comme un cyprès ! Que Dieu la garde! »

(1) *Fildjanes*, petite tasse ronde en porcelaine servant à prendre le café.³¹

Pour la fréquence par laquelle elle se produit également dans d'autres récits, cette chanson de mariage s'avère être un camée de la représentation au sujet de la Haute Albanie, à savoir une image ayant un degré élevé de transférabilité en tant que complète en elle-même, un véritable ornement en relief qui se polit de plus en plus en passant d'un texte à l'autre³².

Finalement, comparons les descriptions des cortèges nuptiaux : chez Hecquard sont rapportés les chants qui soulignent le moment où les parents du mari vont chercher l'épouse pour l'emmener à sa future maison.

Depuis le moment où l'épouse quitte la maison paternelle jusqu'à ce que ses parents se retirent et qu'on lève son voile, elle est accompagnée par des chants qui sont les mêmes chez les musulmans que chez les chrétiens et dont voici la traduction :

Quand les invités vont prendre l'épouse : « Que votre route soit heureuse, ô vous le plus ancien des invités ; faites la croix et tournez-vous vers la

²⁹ Charles Daremberg, Edmond Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, *op. cit.*, tome troisième, II^e partie, p. 1651.

³⁰ Le choix de ce terme de comparaison est probablement dû au fait que le *filxhan* (prononcé « fildjan ») joue le rôle d'« objet magique » dans la pratique populaire par laquelle on lit le sort dans le marc restant dans le fond de la tasse alors que le café est préparé en décoction, comme c'est le cas du café turc.

³¹ Hyacinthe Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, *op. cit.*, p. 310.

³² À titre d'exemple des récits reprenant ce texte pratiquement *verbatim*, cf. Wadham Peacock, *Albania, the foundling State of Europe*, *op. cit.*, p. 157 ; Will Gordon (Winifred Gordon), *A Woman in the Balkans*, *op. cit.*, p. 310. Il est intéressant de noter que dans les deux textes anglais la formule de vœux qu'Hecquard traduit par « [q]ue Dieu la garde » est rendue en langue originale, à savoir « *marshallah* ».

droite. Si vous apportez une belle épouse, que les confitures et les dragées que l'on vous offrira soient douces à votre cœur ; mais, si vous apportez une épouse laide et difforme, que les confitures vous soient amères. » Pendant la route, lorsque vient l'épouse : « L'épouse est en route, c'est un œillet qui s'ouvre ; l'épouse est sur la porte, c'est un œillet qui embaume ; l'épouse est dans la cour, c'est une rose épanouie ; l'épouse est dans l'escalier, son front est blanc comme le jasmin ; elle est déjà dans la salle, son cou est incliné comme un lis. Ne répands pas de larmes, ô épouse. — Déjà j'ai bien pleuré, ô mon époux, car il a fallu quitter mon père et jamais je n'irai plus chez lui³³. »

Avec leurs motifs floraux, ces louanges de la beauté de la mariée déploient les *topoi* caractérisant les épithalames grecs et latins, de Sappho à Théocrite à Catulle, composés justement en l'honneur des époux, tels qu'ils sont indiqués par le *Dictionnaire* au sujet du cortège grec ancien.

Quand est venue l'heure du départ, un cortège (πομπή) se forme pour conduire le couple jusqu'au char qui doit l'emmener. En tête marche l'ordonnateur (προηγητής) qui peut-être accompagne le char pendant tout le trajet, et porte le *kérykeion* comme insigne de sa fonction de héraut. Le couple vient ensuite, suivi de la *nympheutria* qui escorte la mariée ; [...] enfin, c'est le cortège des parents et des amis, des enfants couronnés de myrte (παῖδες προπέμποντες) qui font escorte à l'épousée, et le défilé des joueurs de flûte et de lyre accompagnant les chants d'hyménée³⁴.

Les auteurs du *Dictionnaire* expliquaient que les témoignages dont ils avaient tiré leurs descriptions se fondaient sur les textes des lexicographes (qui se référaient surtout à l'époque classique), tandis qu'il y avait un manque de connaissance au sujet des usages antérieurs au V^e siècle ; par conséquent, ils se limitaient à rappeler la scène de mariage du chant XVIII de l'*Illiade*, qui selon leurs dires offrait « à coup sûr un tableau des mœurs ioniennes³⁵ ».

Sur la base des similitudes entre les usages de l'époque homérique et les traditions pratiquées dans la Haute Albanie, on dirait qu'il est dommage qu'apparemment, les auteurs du *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines* n'aient pas eu l'occasion de connaître les rites nuptiaux rapportés par Hecquard, vu qu'ils auraient pu y trouver des continuités avec les « mœurs ioniennes » évoquées dans les vers de l'épopée classique.

Quarante ans après l'œuvre d'Hecquard, le rite de l'« enlèvement » fut compris entre les *Souvenirs de la Haute-Albanie* par Alexandre Degrand qui, grâce aux nouveaux

³³ Hyacinthe Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, *op. cit.*, p. 309.

³⁴ Charles Daremberg, Edmond Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, *op. cit.*, tome troisième, II^e partie, p. 1651.

³⁵ Charles Daremberg, Edmond Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, *op. cit.*, tome troisième, II^e partie, p. 1647.

outils techniques qui se répandaient dans ces années-là, put y ajouter ce précieux document photographique.



Figure 8. Alexandre Degrand, *L'enlèvement de la mariée chez des paysans catholiques*³⁶

1. 2. L'apport d'Auguste Dozon au développement de l'albanistique

Plusieurs années avant de s'intéresser à l'Albanie comme il le fit à la suite de son mandat consulaire à Janina du 1869 au 1875, Auguste Dozon avait publié une collection de poésies serbes, ainsi que de chansons populaires bulgares³⁷ ; dans les deux cas, il s'agissait de traductions faites à partir des textes originaux, agrémentées d'un riche appareil de notes historico-folkloriques et philologiques.

Comme nous le verrons, cet intense travail de recherche lui permit de renouer des fils entre les aires linguistico-littéraires des Balkans, de l'Italie et de l'Allemagne, en l'amenant jusqu'à identifier un thème sous-jacent à l'une des ballades les plus nommées de la littérature romantique, à savoir la *Lenore* de Gottfried August Bürger.

Ce ne fut qu'avec le *Manuel de la langue chkipe* que Dozon aborda une culture depuis ses fondements, c'est-à-dire en commençant par l'étude systématique de la

³⁶ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie, op. cit.*, p. 40.

³⁷ Auguste Dozon, *Poésies populaires serbes*, Paris, E. Dentu, 1859 ; du même auteur, *Български народни пѣсни. Chansons Populaires Bulgares Inédites. Publiées et traduites par Auguste Dozon, Traducteur des Poésies Serbes*, Paris, Maisonneuve et C., 1875.

langue ; cette fois, au cœur de son travail il y avait l'une des langues européennes les plus inconnues, parlée par un peuple tout aussi mystérieux, que Dozon comparait

à un de ces îlots, soulevés par des forces volcaniques et à une époque inconnue, du fond de la mer, et dont la base est dérobée par les eaux où ils s'émettent peu à peu aux investigations des géologues, curieux d'en étudier la structure³⁸.

Il terminait cette similitude en ajoutant ses intentions d'étudier l'Albanie en l'abordant à partir du côté linguistique.

La langue, qui sépare les Albanais du reste du monde, paraîtrait devoir fournir la clef de leur descendance et nous révéler d'où ils viennent³⁹.

Curieusement (et à notre grand plaisir), l'approche qui s'affiche dans ces mots va de pair avec la démarche manifestée par les lignes d'Ami Boué citées en exergue : en fait, dans l'introduction du *Manuel*, Dozon compare l'étude d'une culture à l'examen géologique du territoire qui l'abrite, de sorte qu'en étudier la langue équivaut à plonger dans sa structure la plus profonde ; il en résulte que, tout en partant de domaines complètement différents, les prémisses qui sous-tendent les études du géologue Boué et du linguiste Dozon se rencontrent dans la conviction que, tout comme il serait impensable de prétendre connaître les aspects physiques d'un territoire sans en savoir la nature du sol, il serait limitant de chercher à comprendre une culture sans en aborder la connaissance linguistique.

Par son œuvre, Auguste Dozon mit au point un véritable système d'apprentissage global de l'albanais : divisé en trois parties, le *Manuel de la langue chkipe* comprend de contes, de chansons et de proverbes inédits en langue originale, ainsi qu'une grammaire donnant un aperçu historique de la langue et du contexte dans lequel elle s'était développée. Trois ans plus tard, les contes furent recueillis dans un volume⁴⁰ qui n'en donnait que la traduction française, alors que les textes publiés dans le *Manuel* étaient en langue originale.

En ayant plongé dans l'esprit des lieux, Auguste Dozon appliquait ses connaissances aux analyses de textes qu'il recueillait, comme on peut le noter dans ce quatrain de vers tirés d'une chanson amoureuse.

Mendóñ vétoulhat' e toua,
Tç m'a mbán çpirtince tím kyçe s dély?

³⁸ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, *op. cit.*, Avertissement, première page non numérotée.

³⁹ Auguste Dozon, *ibid.*

⁴⁰ Auguste Dozon, *Contes albanais*, Paris, Ernest Leroux Éditeur, 1881.

Çtúre, mœ godíte mouá
Me dú plyoúmba lyídhour me *tély*.

Je ne pense qu'à tes sourcils,
Qu'est-ce qui empêche mon âme de sortir ?
Tu as tiré⁴¹, tu m'as frappé
De deux balles liées par un fil⁴².

Dans sa note en bas de page, en commentant l'action exprimée par le mot « Çtúre » (traduit par « Tu as tiré ») en ouverture du III^e vers, l'auteur dégagait la caractéristique qui frappait le plus les voyageurs en Albanie, à savoir la facilité avec laquelle on s'y exerçait aux armes. Par conséquent, le *topos* de Cupidon perçant de ses flèches le cœur des amoureux, qui dans d'autres pays constitue le courant dominant de la tradition populaire, est remotivé dans les chansons d'amour albanaises en une formule peut-être moins poétique, mais plus réaliste, avec l'image du coup de feu.

► La langue *chkipe* baptisée par Prosper Mérimée

Dans le titre du *Manuel de la langue chkipe ou albanaise* s'affiche un terme qui demande quelques explications, tout en ouvrant en même temps d'autres volets de recherche.

D'abord, il faut savoir que le terme « chkipe », que Dozon utilise comme un synonyme d'« albanaise », est l'une des nombreuses variantes de transcription du mot « shqip(ë)tar/e », c'est-à-dire de l'endonyme (ou, si l'on préfère, l'auto-ethnonyme) par lequel les Albanais désignent eux-mêmes.

Puisque ce mot a été susceptible de nombreuses variations orthographiques dans le processus de transcription d'une langue à l'autre — et souvent même au sein d'une même langue — il convient d'en mentionner au moins certaines des modifications pour ainsi dire « involontaires », en laissant de côté ses modifications « intentionnelles » (à connotation principalement drolatique), qui seront abordées à propos des récits fictionnels inspirés par l'Albanie « imaginaire ».

Par la particularité de deux phonèmes initiaux « shq » (où la lettre « q » est précédée d'un « h ») et n'est pas suivie de la voyelle « u », deux traits phonologiques assez

⁴¹ « Un coup de fusil : cette comparaison remplace chez les Albanais les flèches de Cupidon, jadis si à la mode chez nous. » Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, *op. cit.* p. 92, note en bas de page.

⁴² Auguste Dozon, *ibid.*

particuliers dans le cadre des autres langues indo-européennes présentes en Europe), la transcription du terme « Shqip(ë)tar » a induit des altérations plus nombreuses qu'il n'a été le cas pour d'autres indicateurs de nationalités. En nous limitant à quelques exemples, il existe des formes italiennes commençant par « ski », « schi », ou « sci- » (*skipetaro*⁴³, *shipetaro*⁴⁴, *scipetaro*⁴⁵), alors qu'en allemand il y a des oscillations entre *Skipetare*⁴⁶, *Schkipetare*⁴⁷, et c.

Dans les textes de langue française le terme utilisé par Dozon semblerait un *unicum* ; en fait, la transcription française du nom « Shqip(ë)tar » ainsi que du qualificatif « shqip » a donné de formes assez semblables au termes original, telles que « Shqiptare⁴⁸ », « Schypétar⁴⁹ », « Chkipétar⁵⁰ », « Shkyptar⁵¹ », « schkipe⁵² ». La forme « schype » apparaît chez Pouqueville⁵³, qui l'utilise en se référant à la personne qui lui aurait servi d'interprète pendant sa première rencontre avec le pacha de Janina.

Par contre, la forme « chkipe » ne paraît pas avoir été utilisée par d'autres auteurs que Dozon, à l'exception de l'écrivain et historien Prosper Mérimée, qui l'écrivit dans son compte rendu⁵⁴ des *Albanesische Studien* de Georg von Hahn, paru en 1854 dans la *Revue Contemporaine*.

Mérimée, qui maîtrisait plusieurs langues (il fut l'un des premiers traducteurs du russe en français), avait eu l'occasion de connaître des Albanais qui lui avaient servi d'escorte pendant un voyage en Asie Mineure, comme il l'écrit dans son article⁵⁵. Que ce soit ou non la raison pour laquelle on lui demanda de s'occuper d'une œuvre allemande spécialisée en matière d'Albanie, il reste que son compte rendu, publié la

⁴³ Alberto Savinio, *Tutta la vita*, Milano, Bompiani, 1969.

⁴⁴ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, prémisses, page non numérotée.

⁴⁵ Davide Bertolotti, *Il Raccoglitore, ossia Archivi di viaggi, di filosofia [&c.]*, vol. XII, Milano, Società Tipografica de' Classici Italiani, 1821, p. 147.

⁴⁶ Cette forme devint populaire à partir des années 1890 par l'intermédiaire des récits de Karl May, qui sont abordés dans la dernière partie de cette recherche.

⁴⁷ Voir par exemple le titre de l'œuvre de Josef Ritter Von Xylander, *Die Sprache der Albanesen oder Schkipetaren*, *op. cit.*

⁴⁸ Exemple tiré de : Georges Castellan, « Histoire politique et sociale ; Géographie », *Revue des Études Slaves*, Tome 39, fascicule 1-4, 1961, p. 350.

⁴⁹ Cet exemple est tiré de : *Crimes célèbres*, par Alexandre Dumas, Arnould, Fournier, Fiorentino et Mallefille, Paris, Administration de Librairie, 1840, tome 7, p. 313. Le terme y apparaît au pluriel, « Schypétars ».

⁵⁰ Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle. La Terre et les Hommes*, vol. 1, Paris, Librairie Hachette Et C. , 1875, p. 183. Le terme y apparaît au pluriel, « Chkipétar ».

⁵¹ Édouard Schneider, *Une race oubliée*, *op. cit.*, p. 123.

⁵² Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, vol. 2, Paris, Arthus Bertrand, 1840, p. 41.

⁵³ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, Paris, Chez Firmin Didot, père et fils, 1826, p. 68.

⁵⁴ Prosper Mérimée, « De l'Origine des Albanais », *Revue contemporaine*, Paris, Bureau de la Revue Contemporaine, 1854, vol. 17, III^e année, p. 227-239.

⁵⁵ Prosper Mérimée, « De l'Origine des Albanais », *op. cit.*, p. 228.

même année que l'œuvre de Hahn, donne des indications concernant soit l'attention dont les *Albanesische Studien* firent l'objet en France, soit la probable origine du terme « chkipe » contenu dans le titre du *Manuel* d'Auguste Dozon.

Tout en exprimant des jugements favorables quant à l'érudition dont Hahn faisait preuve dans ses *Études Albanaises*, Mérimée les démolissait quant à la clarté de l'exposition (« j'ai regret à confesser que l'ouvrage ni brille ni par l'ordre, ni par la méthode⁵⁶ »), à la qualité des « prétendues poésies⁵⁷ » populaires, où il ne trouvait « que des platitudes dignes de servir de devises aux bonbons du *Fidèle-Berger*⁵⁸ », ainsi qu'à leurs thèses concernant l'origine pélasgique de la langue albanaise.

Cependant, Prosper Mérimée reconnaissait au consul allemand le mérite « d'une connaissance parfaite de la langue *chkyipe*⁵⁹ ou albanaise⁶⁰ ». Notre hypothèse est que ce fut justement telle formulation ce qui, une trentaine d'années plus tard, pourrait avoir suggéré à Auguste Dozon le titre de son *Manuel de la langue chkipe ou albanaise*.

Sur la base de cette prémisse, ce terme s'avérerait être un véritable *hapax* qui, précisément en raison de sa singularité, nous a mise sur les traces d'un témoignage textuel pouvant ajouter des informations sur le rôle de médiateur interculturel entre l'Albanie et le reste de l'Europe joué par Auguste Dozon.

En fait, dans l'année 1875, le journal hongrois *Acta Comparationis Litterarum Universarum* (qui est censée être l'une des revues de littérature comparée les plus anciennes) publia une traduction française d'un inédit du folkloriste albanaise Thimi Mitko, l'un des activistes de la *Rilindja* (« Renaissance ») *Kombëtare* (« Nationale »), plus communément raccourcie en *Rilindja*, le mouvement des intellectuels albanaise visant à promouvoir la sensibilisation envers des questions d'identité nationale. Il s'agit d'un appel envoyé du Caire, dans lequel Thimi Mitko s'adressait à ses compatriotes en les exhortant à prendre soin de leur propre langue et à la valoriser en tant qu'instrument d'affirmation de la nation albanaise.

Ce texte constitue un témoignage rare et assez remarquable, tant au niveau de la langue — le texte est rédigé dans deux variantes différentes de l'alphabet albanaise, qui à l'époque n'avait pas encore été standardisé selon les critères établis par le Congrès qui

⁵⁶ Prosper Mérimée, *ibid.*

⁵⁷ Prosper Mérimée, « De l'Origine des Albanais », *op. cit.*, p. 239.

⁵⁸ Prosper Mérimée, *ibid.*

⁵⁹ La forme qui apparaît chez Mérimée diffère légèrement du terme utilisé par Dozon, en ayant un « y » de plus.

⁶⁰ Prosper Mérimée, « De l'Origine des Albanais », *op. cit.*, p. 229.

se tint en 1908 à Manastir —, qu’au niveau du contenu, qui s’inscrit dans les questions encore peu explorées concernant les réseaux internationaux de la « Renaissance » albanaise.

Dans le journal hongrois, une note en allemand informe le lecteur que la traduction du texte albanais avait été « faite par un écrivain français⁶¹ », dont le nom n’est pas indiqué ; ce qui nous a frappée est le fait que, alors que Mitko utilise les mots « *Shkjypaeria* » (qui dans l’albanais standardisé correspond à « *Shqipëria* », c’est-à-dire « Albanie ») et *Shkjypaetarae* (à savoir « *Shqip(ë)tare* », « Albanais »), le traducteur les rend par « Chkipérie » et « Chkipétars », à savoir par des termes modelés sur la forme « *chkipe* » qui, selon nos connaissances actuelles, n’apparaît que chez Dozon et, avant lui, en Mérimée, d’où Dozon pourrait l’avoir tiré.

Par conséquent, compte tenu du fait que l’article avait paru justement dans les années où l’auteur du *Manuel de la langue chkipe* se consacrait à l’étude de la langue albanaise, nous croyons pouvoir identifier en Auguste Dozon l’« écrivain français » auquel les éditeurs de la revue hongroise s’adressèrent alors qu’ils eurent besoin de faire traduire l’appel de Mitko, ce qui confirmerait la réputation d’albaniste dont Dozon aurait joui chez ses contemporains.

► **Le Manuel en tant que liaison avec les collections folkloriques des arbëreshë italiens**

En ce qui concerne le plan spécifiquement linguistique, Dozon montre qu’il connaît également les spécificités morphologiques caractérisant les différentes variantes de la langue albanaise, non seulement par rapport aux différences entre le guègue (l’albanais parlé dans le nord du pays, dont il dégage l’antériorité par rapport au tosque⁶², parlé dans les régions du sud), mais aussi concernant les dialectes diffusés parmi les Albanais émigrés en Grèce ou en Italie. En fait, il ne se limite pas à rapporter des textes rassemblés dans la seule Albanie, en incluant dans sa collection un spécimen⁶³ d’un des dialectes albanais diffusés en Sicile, qu’il avait dégagés dans des contes recueillis par le folkloriste et médecin italien Giuseppe Pitrè dans le cours des recherches qui aboutirent

⁶¹ Thimi Mitko, « Symmikta », *Acta Comparationis Litterarum Universarum*, vol. II, Nr. VI, 1875, Imprimerie de l’Université Royale, Kolozsvár, 1875, p. 92, note en bas de page. « Diese fra. zös. übers. ist nach einer früheren redaction des albanes. originals gemacht worden u. zw. von einem französischen schriftsteller » (*sic*), p. 91.

⁶² Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, *op. cit.*, p. 329.

⁶³ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, *op. cit.*, p. 145.

à la publication de la *Biblioteca delle Tradizioni Popolari Siciliane*⁶⁴, l'imposante collection de légendes, proverbes et récits populaires publiée en 25 volumes entre 1870 et 1913.

Comme nous allons le voir, une trace d'enquête assez remarquable est liée aux *Rapsodie*⁶⁵ de Girolamo de Rada, où Dozon dégage la *Chevauchée funèbre* (titre qu'il affirme⁶⁶ avoir emprunté à Alfred Rambaud⁶⁷) de Garentina et Kostandini, l'une des nombreuses variantes d'un sujet narratif très diffusé dans la culture albanaise ainsi que dans le cadre de la littérature romantique européenne.

► Intersections textuelles : des *Voyages du mort* balkaniques à la *Lenore* de Gottfried Bürger

L'écrivain arbëreshë Girolamo de Rada fut l'un des protagonistes de la *Rilindja Kombëtare* (« Renaissance Nationale »), à laquelle il contribua remarquablement par des œuvres qui sont parmi les textes fondateurs du nationalisme romantique albanais en territoire italien.

Après avoir qualifié de « fragment informe⁶⁸ » les vers contenus dans les notes de Byron, Dozon, qui était à la recherche de « *testi di lingua*⁶⁹ » (à savoir de témoignages appréciables de littérature populaire en langue originale), choisit d'inclure dans sa sélection l'un des textes arbëreshë transcrits par De Rada, en déclarant qu'il y avait « plus de souffle, de variété et d'imagination dans les *Rapsodies*⁷⁰ » éditées et traduites par le savant italien.

Sur la base de cette appréciation, Dozon choisit d'en rapporter la version⁷¹ que nous allons aborder, sans pour autant s'abstenir d'exprimer son « soupçon sur l'origine vraiment populaire de ce recueil⁷² », qui selon lui aurait été soumis « à un arrangement arbitraire et probablement forcé⁷³ » ; d'ailleurs, c'étaient les mêmes réserves qu'il avait

⁶⁴ Giuseppe Pitrè, *Biblioteca delle Tradizioni Popolari Siciliane*, Palermo, Pedone-Lauriel, 1870 - 1913.

⁶⁵ Girolamo de Rada, *Rapsodie d'un poema albanese raccolte nelle colonie del napoletano tradotte da Girolamo de Rada e per cura di lui e di Niccolò Jenò de' Coronei ordinate e messe in luce*, Firenze, Tipografia di Federigo Bencini, 1866.

⁶⁶ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, op. cit., p. 8, note n. 9.

⁶⁷ Alfred Nicolas Rambaud (Besançon 1842 - Paris 1905), byzantiniste et politicien.

⁶⁸ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, op. cit., p. 7.

⁶⁹ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, op. cit., p. 36 ; en italien dans le texte.

⁷⁰ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, op. cit., p. 8.

⁷¹ Le chant dégagé par Dozon se trouve dans les *Rapsodie* de Girolamo de Rada, op. cit., p. 28, où il apparaît dans un des dialectes albanais de la Sicile.

⁷² Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, op. cit., p. 8.

⁷³ Auguste Dozon, *ibid.*

manifestées au sujet des récits collectés par Georg von Hahn, en montrant par cela une attitude « philologique » dans le sens large du terme.

La *Chevauchée funèbre* que Dozon reprend des *Rapsodie* de Girolamo de Rada raconte l'histoire du jeune Constantin, qui avait été tué en combat avec tous ses frères, tandis que leur unique sœur, Garentina, avait été mariée à un homme d'une terre lointaine.

Pour tenir une promesse faite à sa mère, Constantin se leva du tombeau et après une chevauchée affolée par des présages sinistres lui ramène Garentina. Son devoir accompli, Constantin retourne entre les morts, et la mère et la fille meurent dans les bras l'une de l'autre.

Ce récit avait également été rapporté parmi les *Chants Populaires*⁷⁴ de Fauriel, qui en avait rédigé une transcription en langue grecque. Dans ses notes, de Rada commentait le fait que « probablement Bürger en avait tiré son Elleonora⁷⁵ », en se référant par cela à la *Lenore* de Gottfried August Bürger, publiée pour la première fois en 1773 ; dans la célèbre ballade allemande, le rôle du *Wiedergänger*, ou mort vivant, est joué par le fiancé de Lenore, qui porte avec lui la jeune fille dans une effrayante chevauchée nocturne, s'achevant par une danse macabre.

En ayant détecté d'autres variantes de ce récit diffusé dans toute l'aire balkanique, Dozon y consacra une attention particulière, en en donnant quatre versions différentes, traduites respectivement du bulgare, du serbe, du grec et de l'albanais :

de là est sortie une ballade fameuse, la Lénore de Burger, et c'est la célébrité de la pièce allemande qui m'a engagé à en placer les ancêtres, si l'on peut ainsi parler, sous les yeux du lecteur, comme exemple de la mise en œuvre par une plume savante, de matériaux populaires, en même temps que de la manière dont voyagent les légendes, car la nôtre se retrouve, racontée dans l'idiome du pays, à Chios et en Serbie, dans la Macédoine bulgare et chez les Albanais d'Italie⁷⁶.

Alors que la ballade de Bürger exerça une influence profonde sur les thèmes fantastiques de la littérature romantique, l'histoire de Doruntina et Kostandini⁷⁷ est au cœur de la tradition populaire albanaise, selon laquelle le motif de la promesse de

⁷⁴ Claude Fauriel, *Chants Populaires de la Grèce moderne*, Paris, Firmin Didot, 1825, vol. II, p. 407.

⁷⁵ Girolamo de Rada, *Rapsodie*, *op. cit.*, p. 32, n. 1 : « donde probabilmente desunse Bürger la sua Elleonora ». (Trad. pers.).

⁷⁶ Auguste Dozon, *Български народни пѣсни. Chansons Populaires Bulgares Inédites. op. cit.*, p. xxiv-xxv.

⁷⁷ Telle est la variante albanaise des prénoms arbëreshë Garentina et Costantino indiqués tant par De Rada que par Dozon, sauf que ce dernier-ci y apporte l'adaptation en « Constantin ».

maintenir à tout prix incarne l'expression de la *besa*, c'est-à-dire la « parole donnée », le serment d'honneur sur lequel s'appuie l'éthique du *Kanun* ; de nos jours, l'intrigue de ce récit est devenu le noyau du roman de l'écrivain albanais Ismail Kadaré, *Kush e sollli Doruntinë*⁷⁸ (1979).

À la lumière de cet aperçu, on dirait que si en abordant l'étude de la culture albanaise Dozon avait affiché la démarche d'un géologue, par l'étendue de ses fouilles linguistiques il atteint des couches traversant l'Europe de l'Est à l'Ouest, en en mettant au jour des gisements culturels communs entre leurs imaginaires. Il en découle qu'alors que le consul Auguste Dozon créa le nom de ce qui en ce temps-là était un domaine d'étude tout neuf, on devrait à juste titre lui conférer le titre de fondateur et « baptiseur » de l'albanistique.

1. 3. Le côté « colonialiste » de l'albanistique européenne

Concernant sa propre méthode de travail, Dozon tenait à faire observer qu'à la différence du consul allemand von Hahn, qui avait collecté ses *Albanesische Märchen* « par la promesse de récompenses pécuniaires⁷⁹ », à savoir en payant des collaborateurs de langue maternelle albanaise qui lui avaient consigné leurs transcriptions, il avait transcrit les textes de sa propre main,

et cela en exerçant un contrôle perpétuel et sur les mots et sur la syntaxe et parfois même sur la rédaction, — sous la dictée d'un Chkipetar⁸⁰[...].

À cet égard, il faut souligner le rôle de premier plan joué par des écrivains et traducteurs albanais qui collaborèrent à la rédaction des œuvres de voyageurs étrangers qui sont entrés dans l'histoire de la linguistique sous le qualificatif de pionniers de l'albanistique, tandis que les auteurs pour ainsi dire « primaires » de leur œuvres demeurent presque toujours dans l'ombre⁸¹.

En fait, alors que, comme nous l'avions noté à propos des *Albanesische Studien*, Hahn se servit des transcriptions faites par Konstantin Kristoforidhi (que Dozon qualifiait de « l'albaniste le plus profond de notre époque⁸² »), il en fut de même pour

⁷⁸ Ismail Kadaré, *Qui a ramené Doruntine*, trad. par Jusuf Vrioni, Paris, Fayard, 1986.

⁷⁹ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, *op. cit.*, p. 12.

⁸⁰ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, *op. cit.*, p. 13.

⁸¹ Pour une analyse historico-politique des origines des études en matière de langue et culture d'Albanie, voir Natalie Clayer, *Aux Origines du Nationalisme Albanais. La Naissance d'une nation majoritairement Musulmane en Europe*, Paris, Karthala, 2007, p. 162 *sqq.*

⁸² Ce jugement est rapporté par le philologue prussien Louis Benloew, naturalisé français, dans son *Analyse de la langue albanaise. Étude de Grammaire Comparée*, Paris, Maisonneuve et C., 1879, p. xii.

d'autres chercheurs tels qu'Hyacinthe Hecquard, qui avait la collection de chants publiés dans l'*Histoire et Description de la Haute Albanie* à l'écrivain et folkloriste shkodrain Zef Jubani (de son vrai nom Zef Ndokillia). Apparemment, les transcriptions faites par Jubani furent détruites à cause d'une inondation qui frappa Shkodra en 1866⁸³.

Tel fut également le cas du linguiste allemand Von Xylander, auteur de *Die Sprache der Albanesen oder Schkipetaren*⁸⁴, qui put compter sur un collaborateur tel que Vangjel Meksi (1770-1821) : écrivain et médecin populaire à la cour d'Ali Pacha (il allait devenir professionnel après ses études de médecine à l'Université de Naples), Meksi fut l'auteur de la première traduction en langue albanaise du *Nouveau Testament*⁸⁵.

À notre avis, cet aspect de la médiation interculturelle devrait être plus largement prise en compte dans le cadre des études en matière d'albanistique ; en fait, le thème de la collaboration qui se déroula entre les intellectuels albanais et les écrivains-voyageurs qui pour diverses raisons visitèrent leur pays demeure généralement dans l'ombre, tandis que la place d'honneur dans le cadre des études spécialisées est décernée aux auteurs étrangers, qui grâce à cette coopération purent rédiger des œuvres qui désormais font partie des savoirs communs à la culture européenne.

2. LE VOYAGE DES MOTS

Dans l'Europe du XIX^e siècle, la découverte de cultures peu connues avait parmi ses principaux canaux de diffusion des ouvrages de référence tels que les encyclopédies, les dictionnaires, les atlas, et plus généralement des œuvres savantes publiées par des éditeurs spécialisés.

Dans le domaine lexicographique de langue française, le lemme « Albanie » apparut au tout début du XVII^e siècle dans ce qui est considéré le premier dictionnaire français monolingue, à savoir le *Thresor de la langue francoyse*⁸⁶ de Jean Nicot ; afin de situer géographiquement le pays, le dictionnaire en indiquait des coordonnées s'appuyant sur l'Antiquité classique, à savoir Apollonie et Durrës, appelées sous leur noms anciens.

83 Ce détail est tiré de : Robert Elsie, *A Biographical Dictionary of Albanian History*, op. cit., p. 225.

84 Josef Ritter Von Xylander, *Die Sprache der Albanesen oder Schkipetaren*, op. cit.

85 Concernant la traduction de Vangjel Meksi du Nouveau Testament, voir : Redi Halimi, « L'Albania prima dell'Albania », *Diacronie. Studi di Storia Contemporanea*, N. 4, 3|2010, p. 10.

86 Jean Nicot, *Thresor de la langue francoyse tant ancienne que moderne auquel sont les mots propres de marine, vénerie et faulconnerie, ci devant ramassez par Aimar de Ranconnet [...] revu et augmenté par Jean Nicot*, Paris, D. Douceur, 1606.

Est celle partie de Macedoine devers Ouest, qui est depuis la ville de Dyrrachium, jusqu'à l'ancienne ville d'Apollonia, laquelle est habitée d'une nation d'hommes appelez Albanois — dont cette province a pris le nom⁸⁷.

En ce qui concerne les éditeurs spécialisés, un exemple significatif aux fins de notre observation est celui d'Ernest Leroux, qui sous la dénomination de « Libraire de la Société Asiatique de Paris, de l'École des Langues Orientales Vivantes, des Sociétés de Calcutta, de New Haven (États-Unis), de Shangai (Chine), etc. » publiait plusieurs textes en matière d'archéologie, ethnologie, religion, concernant en particulier l'Extrême-Orient. Dans la même année des *Contes Albanais*⁸⁸ d'Auguste Dozon, l'éditeur Ernest Leroux publia également les contes grecs⁸⁹ d'Émile Legrand, qui comme nous l'avons vu allait rédiger le premier recensement bibliographique⁹⁰ concernant l'Albanie, ainsi que la plus importante bibliographie monothématique concernant Scanderbeg parue jusque là, un volume qui faisait la lumière sur une collection d'ouvrages publiés pendant quatre siècles dans la plupart des langues européennes⁹¹.

Chez ce même éditeur paraissait en 1894 une œuvre à la genèse assez particulière, qui faisait remonter les origines des Albanais depuis l'antique population préhellénique des Pélasges. La particularité de ce livre réside dans le fait que son auteur, le français Édouard Schneider⁹², était pour ainsi dire un « observateur naturalisé », ayant épousé une Albanaise qu'il avait connue, selon toute probabilité, alors qu'il avait été ingénieur en chef à Shkodra pour le compte du gouvernement ottoman.

Le peu de données biographiques dont nous disposons repose sur des informations tirées de son livre, ainsi que sur une source qui nous aide à faire la lumière sur les liens existant entre la culture albanaise et la francophonie : il s'agit de la revue culturelle *Albania* (1897-1909), dont Schneider devint collaborateur à partir du mois de juillet 1897.

Fondée par l'écrivain Faik Konica et publiée à Bruxelles, puis à Londres, cette revue rédigée en albanais et français contribua à créer des liens entre les deux réseaux

87 Jean Nicot, *Thresor de la langue francoyse*, *op. cit.*, p. 25, s. v. « Albanie ». Quant au terme « albanois », voir p. 163, note 123 en bas de page.

88 Auguste Dozon, *Contes Albanais*, Paris, Ernest Leroux, 1881.

89 Émile Legrand, *Recueil de contes populaires grecs*, Paris, Ernest Leroux, 1881.

90 Émile Legrand, *Bibliographie Albanaise*, *op. cit.*, Paris, H. Welter Éditeur, 1912.

91 Georges T. Pérovitch, *Scanderbeg (Georges Castriota). Essai de bibliographie raisonnée. Ouvrages sur Scanderbeg écrits en langues française, anglaise, allemande, latine, italienne, espagnole, portugaise, suédoise et grecque et publiés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours*, Paris, Ernest Leroux, 1881.

92 Édouard Schneider, *Une race oubliée*, *op. cit.*

culturels, comme le confirme le fait que parmi ses collaborateurs il y eut le poète Guillaume Apollinaire, qui était un ami très proche de Faik Konica.

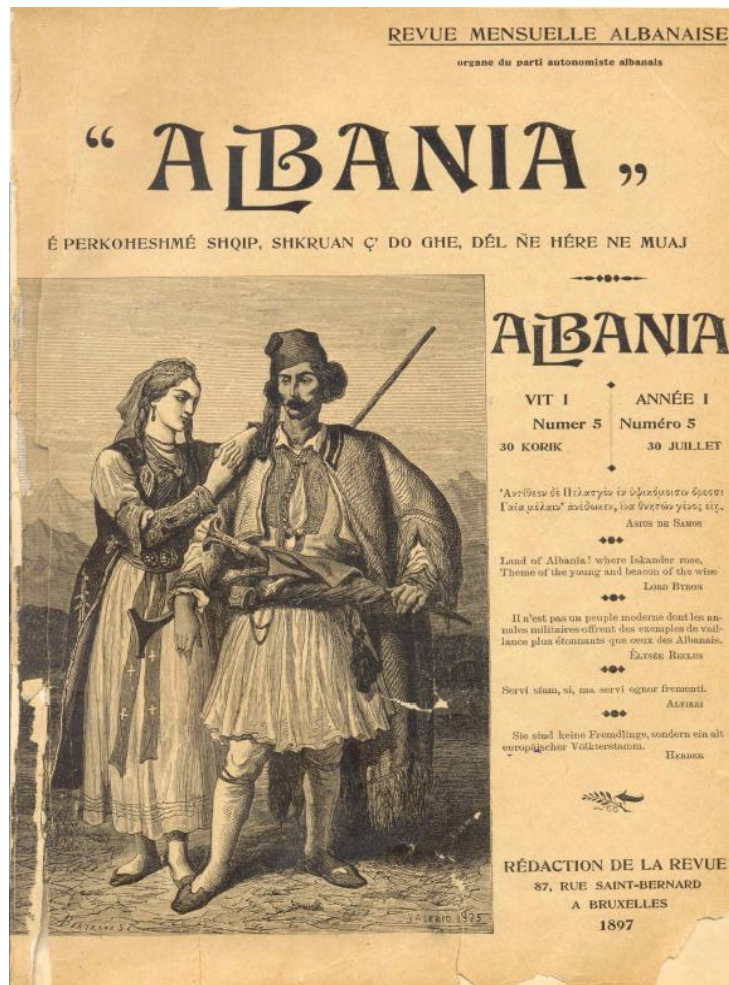


Figure 9. La revue *Albania* du 30 juillet 1897. L'image en couverture reproduit une illustration de Théodore Valerio tirée de la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Élisée Reclus⁹³. Il y est représenté un couple en costume traditionnel albanais ; l'homme est habillé en fustanella et il porte un long fusil sur l'épaule et d'autres armes à la ceinture.

En introduisant le premier article de Schneider, une note éditoriale informait les lecteurs que, « ayant vécu plusieurs années parmi les Shqipetars, allié à une des meilleures familles d'Albanie », le nouveau collaborateur pouvait « traiter certaines questions avec toute l'autorité d'un homme qui a vu, entendu et noté », en ajoutant quand même qu'il aurait publié « des articles et des études sur toutes les matières qui sont dans le programme de l'Albania », excepté sur la politique⁹⁴ ». C'est une restriction qui peut être comprise à la lumière des tensions internationales concernant les Balkans,

⁹³ Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, op. cit.

⁹⁴ *Albania. Revue mensuelle albanaise ; organe du parti autonomiste albanais*, Bruxelles, 1897, p. 76.

et notamment des mécontentements soulevés par les résultats du Congrès de Berlin (1878), qui avait privé l'Albanie de ses territoires au profit des pays voisins.

L'ingénieur Schneider dédia son livre à sa fille Mathilde, en l'exhortant « à ne jamais oublier la mère-patrie et [s]a langue maternelle, dont l'avenir reconnaîtra la valeur⁹⁵ ». Alors qu'il trace son portrait de l'Albanie, on peut déceler en arrière-plan ce qu'il estimait être l'opinion partagée. En voici un exemple dans le commentaire suivant, montrant qu'il avait été traité avec bienveillance par des inconnus qui l'avaient entouré au cours d'une chasse : « voilà le voleur et l'assassin que l'on connaît⁹⁶ », en indiquant ainsi le sujet collectif (« l'on ») auquel il prêtait une si mauvaise opinion. À l'appui de ses dires, il ajouta cette considération :

pour un observateur qui est resté en Albanie, qui a appris la langue albanaise, qui a vécu avec le riche comme avec le pauvre, avec le citadin, comme avec le montagnard, avec l'homme paisible et celui qui est sous le coup de la vendetta, ou comme l'on dit, d'un sang ; pour cet observateur, l'Albanais est tout autre ; et s'il se souvient d'avoir lu un jour avec admiration, Hésiode, Homère et Hérodote, à chaque pas qu'il fera à travers le pays des Shklyptars⁹⁷, il se croira en pays de connaissance⁹⁸.

Que ce fût cette admiration pour les auteurs grecs anciens ou l'enthousiasme pour le pays de son épouse, il reste qu'il entreprit même trop généreusement son effort de reconstitution généalogique des origines des Albanais en faisant un usage intensif d'étymologies douteuses, et en tout cas ne s'appuyant pas sur des outils adéquats pour l'enquête linguistique.

Cependant, son livre offre des spécimens textuels intéressants au sujet des textes en version originale de chansons de mariage qui manquaient auprès d'autres auteurs. En voici, en albanais guègue, suivi par la traduction française, ce fragment qu'il qualifie de

⁹⁵ Édouard Schneider, *Une race oubliée*, op. cit., dédicace, première page non numérotée.

⁹⁶ Édouard Schneider, *Une race oubliée*, op. cit., p. 123.

⁹⁷ C'est nous qui soulignons cette phrase qui a attiré notre attention en ce qu'elle semblerait traduire à la lettre le titre du roman de l'allemand Karl May *Durch das Land der Skipetaren* (Karl May, *Durch das Land der Skipetaren. Reiseerinnerungen aus dem Türkenreich*, paru dans le *Deutscher Hausschatz in Wort und Bild*, Regensburg, Verlag Fr. Pustet, 1887). Notre supposition s'appuie à la fois sur la présence du terme *Shklyptars* (qui, comme nous l'avons vu, était peu diffusé en langue française), ainsi que sur le fait que le roman de May avait été publié en Allemagne juste quelques années avant la publication du livre de Schneider. Concernant l'opinion partagée à laquelle Schneider fait référence (« voilà le voleur et l'assassin que l'on connaît »), cela correspondrait fort bien à l'image des Albanais délivrée par le roman allemand. En ce qui concerne l'Albanie dans la fiction de Karl May, voir p. 308 *sqq.*

⁹⁸ Édouard Schneider, *Une race oubliée*, op. cit., p. 123. (C'est nous qui soulignons).

« bouquet des chansons de mariage⁹⁹ », en le mettant en relation avec le premier enlèvement rapporté par l'historien grec Hérodote.

Larg e larg, lyvdoin nji vash !
Larg e larg, e anéj detit !
Me m'so, nan, si ta mar ! etc., etc.

Au loin, au loin, on vante une fille !
Au loin, au loin, et au-delà de la mer !
Enseigne-moi, mère, comment l'enlever¹⁰⁰ ?

2. 1. L'autoreprésentation allophone de Pashko Vasa Shkodrani

Pour les Albanais, comme d'ailleurs pour d'autres peuples soumis à la domination ottomane, la France était un point de référence culturel ainsi que politique ; si l'on en croit ce qui est dit dans un roman de l'écrivaine gréco-américaine Demetra Vaka, Paris était considérée comme « plus proche de la Turquie que tout autre grand centre¹⁰¹ ».

À cet égard, le fait que l'une des toutes premières œuvres fictionnelles de la littérature albanaise fut rédigée en français est tout à fait remarquable : il s'agit du roman *Bardha de Témal*¹⁰², publié en 1890 à Paris par l'intellectuel et politicien Pashko Vasa.

Le texte était connu par Alexandre Degrand, qui dans les *Souvenirs de la Haute-Albanie* citait parmi ses sources une « Nouvelle sur les Mœurs Albanaises¹⁰³ », en indiquant l'auteur comme un tel Albanus Albano. La nouvelle à laquelle Degrand se réfère est justement le roman de l'écrivain et diplomate Pashko Vasa Shkodrani, qui choisit ce nom de plume, évoquant la ville de Shkodra, pour signer ce qui est la première représentation de l'Albanie par un auteur albanais. Rédigé en langue française, le roman *Bardha de Témal. Scènes de la Vie Albanaise*, fut publié à Paris en 1890, donc dans les années mêmes où Degrand allait donner forme à son récit de voyage dans la Haute Albanie.

⁹⁹ Edouard Schneider, *Une race oubliée*, op. cit., p. 156.

¹⁰⁰ Edouard Schneider, *Une race oubliée*, op. cit., p. 157.

¹⁰¹ Demetra Vaka (Mrs Kenneth Brown), *Haremlik. Some Pages from the Life of Turkish Women*, Houghton Mifflin Company, Boston and New York, 1909, p. 100. « Paris is nearer Turkey than any other great centre ». (Trad. pers.).

¹⁰² Albanus Albano (Pashko Vasa), *Bardha de Témal*, op. cit.

¹⁰³ Alexandre Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, op. cit., p. 173.

Né en 1825 dans la Haute Albanie, Pashko Vasa joua un rôle pivot dans le mouvement politico-culturel de la *Rilindja*. Maîtrisant plusieurs langues, il rédigea la plupart de ses œuvres en français ou en italien ; or, le fait qu’il écrivit en français ce roman où il présentait son propre pays à des étrangers constitue à notre avis un cas plutôt inusité parmi les représentations imagologiques, en étant différent par rapport à ce que le comparatiste hollandais Joep Leerssen appelle l’« auto-image », entendue comme la représentation d’une nation faite par un sujet appartenant à la même nationalité.

En fait, alors que Leerssen souligne l’écart entre l’« *auto-image* (ou image de soi-même) et l’*hétéro-image*¹⁰⁴ » — dont il indique un exemple en Thomas Mann écrivant au sujet de la culture allemande, tout en étant lui-même allemand —, le roman de Vasa ne relève ni de l’une ni de l’autre, car l’auteur y présente sa propre nation à travers une langue « autre », qui dans le cas en l’espèce est le français. Par conséquent, on a ici un exemple de ce qu’on pourrait appeler l’« autoreprésentation allophone », c’est-à-dire ayant lieu à travers des réseaux linguistiques différents par rapport au domaine de provenance de l’auteur.

Pour faire connaître son pays, Pashko Vasa essaya également de promouvoir la connaissance de l’albanais en écrivant une grammaire « à l’usage de ceux qui désirent apprendre cette langue sans l’aide d’un maître¹⁰⁵ ». À cet égard, pour souligner un autre croisement interculturel qui nous attire fort, il convient de noter que, tout en ayant été rédigée en français, la *Grammaire Albanaise* parut à Londres ; l’œuvre ne fut signée que pour le monogramme W. P., où les initiales correspondent à Wasa Pasha, selon l’une des variantes du nom de l’auteur¹⁰⁶.

Le fait même qu’il propose l’apprentissage d’une langue d’« un pays qu’[on] ne connaît pas et dont [on] n’a, peut-être, jamais entendu parler¹⁰⁷ », comme il l’écrivit dans la préface de *Bardha de Témal*, donne à penser que l’auteur visait délibérément à porter de la lumière dans l’ombre qui entourait son pays et que, pour ce faire, il avait

¹⁰⁴ Joep Leerssen, in Manfred Beller, Joep Leerssen (éd.), *Imagology. The Cultural Construction and Literary Representation of National Characters. A Critical Survey*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2007, p. 342, s. v. Image : « auto-image (or ‘self-image’) and hetero-image ». (Trad. pers.).

¹⁰⁵ P. W. (Pashko Vasa), *Grammaire Albanaise : à l’usage de ceux qui désirent apprendre cette langue sans l’aide d’un maître*, London, Trubner & Co., Ludgate Hill, 1887.

¹⁰⁶ À l’instar d’autres intellectuels albanais engagés à la cause de l’indépendance nationale, Pashko Vasa signait ses œuvres sous des noms différents pour échapper à la surveillance du gouvernement ottoman.

¹⁰⁷ Albanus Albano (Pashko Vasa), *Bardha de Témal*, *op. cit.*, p. 1.

commencé à en faire connaître la langue en rédigeant ce manuel qui en effet parut trois ans avant le roman.

2. 2. Des portraits des ancêtres, à partir des Pélasges jusqu'aux héros homériques

En guise d'introduction à la *Grammaire*, Pashko Vasa esquisse la toile de fond de la culture albanaise.

Le peuple albanais est, sans contredit, le plus ancien de tous ceux qui habitent l'Europe. On ne saurait lui contester cette priorité sur ses congénères parce qu'il est désormais acquis à la science qu'il descend directement des Pélasges — de ce peuple primitif dont la vraie origine se perd dans les brumes de la fable. Les Pélasges n'ont eu, paraît-il, ni écriture, ni littérature qui leur appartient ; il se peut faire, aussi, que tout en les ayant eues elles se soient perdues à travers les évolutions des siècles. Dans tous les cas, rien de précis, rien de sûr n'a pu arriver jusqu'à nous pour nous fixer historiquement et d'une manière claire sur leur origine, sur les innombrables péripéties par lesquelles ils ont dû passer. Cependant nous pouvons affirmer que s'ils n'ont pas laissé derrière eux une histoire écrite, ils ont laissé leurs traditions orales, leurs mœurs, leurs us et coutumes et, qui plus est, leur langue — et c'est par la possession de tout cela que les Albanais peuvent et doivent être considérés comme leurs vrais descendants¹⁰⁸.

Apparemment, les traits identitaires sur lesquels il bâtit son portrait ont beaucoup en commun avec les profils tracés par les écrivains-voyageurs, tels que l'ancienneté, voire la primitivité « sans contredit » du peuple albanais. Cependant, si dans les récits des observateurs étrangers ces thématiques pourraient être lues à la lumière du folklorisme exotique qui fait rage dans les portraits de l'Albanie, dans le cas d'un intellectuel engagé dans la valorisation identitaire de son propre peuple elles apparaissent comme l'un des outils conceptuels sur lesquels il appuyait cette valorisation-même. Et cela d'autant plus que la référence aux Pélasges (dont les Albanais « peuvent et doivent » être considérés comme les descendants) figure également dans ces lignes tirées du roman *Bardha de Témal*, où l'auteur souligne la fierté de l'appartenance à la « race » pélasgique.

De même qu'on ne peut pas éteindre l'héroïsme légendaire que Dieu a soufflé dans les âmes des Albanais ni l'orgueil de race qu'ils ont hérité de leurs ancêtres, les Pélasges, de même l'autorité religieuse ne pourra faire de nos montagnards un troupeau de fanatiques se laissant mener par des

¹⁰⁸ P. W. (Pashko Vasa), *Grammaire Albanaise*, *op. cit.*, préface, page non numérotée.

hommes qui prêchent la patience et le pardon, ces deux vertus que l'Albanais considère comme faiblesse sinon comme lâcheté¹⁰⁹.

Un autre élément qui revient plusieurs fois dans son portrait de l'Albanie est le rapprochement avec la Grèce homérique. En fait, alors que la préface de la *Grammaire* montre les montagnards de la Haute Albanie comme des « bergers et guerriers, pensant, sentant, parlant, vivant et mourant comme les héros d'Homère¹¹⁰ », l'héros de *Bardha de Témal* est comparé à Achille.

Son costume national en velours rouge, brodé d'or, faisait ressortir la blancheur de son ample et riche fustanelle, et lui donnait de loin l'air de ces jeunes guerriers grecs dont le modèle nous a été conservé par la sculpture et les médailles. Si au lieu d'une calotte rouge, le fès, il eût porté un casque doré, la ressemblance eût été plus frappante encore ; on l'aurait pris pour Achille faisant ses premières armes¹¹¹.

En poursuivant sur la même ligne, il trouve dans les gynécées grecs anciens les racines de la coutume selon laquelle les montagnards albanais gardaient des espaces domestiques séparés pour les hommes et les femmes :

en Albanie, même dans les maisons chrétiennes, le mélange des sexes n'est pas de bon goût lorsqu'il s'agit de grandes réceptions. Est-ce une habitude prise des Turcs, ou un souvenir des anciens gynécées des Grecs ? Nous croyons cette dernière hypothèse plus vraisemblable, car cet usage existe même dans les montagnes où les mœurs turques n'ont jamais pénétré¹¹².

L'intrigue de *Bardha de Témal. Scènes de la vie albanaise* se déroule en 1842 entre Shkodra et les villages des montagnes qui l'entourent ; Arad, jeune montagnard qui se voit en Godefroy de Bouillon, nourri par les vers du Tasse, de l'Arioste, d'Ovide, est amoureux de Bardha (prénom signifiant « Blanche »), une merveilleuse fille shkodraïne mariée à un homme grossier et insensible. Elle lui voue des sentiments réciproques, mais c'est évidemment un amour interdit, qui ne peut aboutir qu'à la tragédie.

Le récit primaire concernant les deux jeunes malheureux est l'arrière-plan de ce roman, servant de véritable plateau de la mise en scène de traditions et usages que l'auteur veut montrer à ses lecteurs. Ce but didactique prend corps dans des nombreuses explications concernant des mœurs et des usages, comme dans ces lignes concernant le *probatim* (du serbe *pobratim*, par métathèse du « r » en début de mot), c'est-à-dire le rite de la fraternité de sang.

Anoul est mon ami, nous sommes devenus frères, *probatim* ; il a bu deux gouttes de mon sang, j'en ai bu autant du sien ; notre fraternité a été

¹⁰⁹ Albanus Albano (Pashko Vasa), *Bardha de Témal*, *op. cit.*, p. 144.

¹¹⁰ P. W. (Pashko Vasa), *Grammaire Albanaise*, *op. cit.*, préface, page non numérotée.

¹¹¹ Albanus Albano (Pashko Vasa), *Bardha de Témal*, *op. cit.*, p. 17-18.

¹¹² Albanus Albano (Pashko Vasa), *Bardha de Témal*, *op. cit.*, p. 73.

sanctionnée par tout ce qu'il y a de plus sacré dans les rites de nos anciens¹¹³.

On peut dégager également le désir de créer des relations de similitude entre son pays d'origine et celui de sa langue adoptive là où il écrit qu'un quartier de Shkodra était jadis « le Saint-Germain de Scutari¹¹⁴ », essayant par cela de familiariser les lecteurs français avec ses lieux d'origine

2. 3. Des traductions qui font image

Longtemps avant que les voyageurs de l'Europe entière n'allaient en Albanie, l'Albanie était entrée dans la culture européenne à travers les traductions et les remaniements qui, déjà à partir de la fin du XVI^e siècle, se multiplièrent autour de l'*Historia de Vita et Gestis Scanderbegi, Epirotarum principis*¹¹⁵ : rédigée en latin par l'humaniste et prêtre catholique shkodrain Marin Barleti et publiée à Rome entre 1508 et 1510, en quelques décennies cette œuvre qui traçait la vie du prince Scanderbeg à la manière des biographies de la tradition gréco-romaine fut traduite en plusieurs langues, s'avérant ainsi une source fort exploitée pour la création de récits tant historiques que fictionnels ; quant à son protagoniste, il devint une sorte de vecteur ou, pour rester en termes d'épopée, de cheval de Troie par lequel la matière d'Albanie sortit des limites étroites de son territoire d'origine pour entrer dans les espaces virtuellement illimités de l'imagerie culturelle.

En France, telle médiation linguistique se fit à travers la traduction de Jacques de Lavardin, qui en 1576 publia à Paris l'*Histoire de Georges Castriot, surnommé Scanderbeg, Roy d'Albanie*. À vrai dire, au lieu de ne s'en attribuer que la traduction, de Lavardin s'empara de l'œuvre de Barleti, en se contentant « de citer 'Marin Barlece, prestre de Scutari' dans le catalogue des auteurs auxquels il [avait] demandé les éléments de son histoire¹¹⁶ », comme le nota Justin Godart, qui néanmoins se disait reconnaissant à Jacques de Lavardin pour avoir donné « un bien pittoresque tableau de l'Albanie et des Albanais sous Scanderbeg¹¹⁷ ».

Tout comme cela allait se produire trois siècles après pour le pacha Ali de Tepelena, la fortune littéraire de George Castriota Scanderbeg favorisa, si non la connaissance

¹¹³ Albanus Albano (Pashko Vasa), *Bardha de Témal*, op. cit., p. 131.

¹¹⁴ Albanus Albano (Pashko Vasa), *Bardha de Témal*, op. cit., p. 134.

¹¹⁵ Marinus Barletius, *Historia de Vita et Gestis Scanderbegi, Epirotarum Principis*, Roma 1508 ca.

¹¹⁶ Justin Godart, *L'Albanie en 1921*, op. cit., p. 38.

¹¹⁷ Justin Godart, *ibid.*

(pour laquelle on devra attendre les récits de voyage ainsi que les œuvres spécialisées), au moins l'intérêt pour l'Albanie.

Concernant le pacha Ali, qui fut l'autre pôle majeur de la représentation, une précise indication chronologique de son début en tant que personnage fictionnel nous vient d'une étude au sujet des *Orientales* de Victor Hugo, le recueil de poèmes dont il était l'un des héros :

Ali-Pacha avait donc été introduit dans la littérature, depuis 1811 ou 1812, par la toute-puissance du génie de Lord Byron, et cela n'avait pas peu contribué à sa renommée en Angleterre et en France, car, depuis 1819, les poèmes de Byron, traduits par Amédée Pichot et Eusébe de Salles, avaient acquis, dans notre pays, une réputation considérable¹¹⁸.

2. 4. Un peuple d'origine inconnue : les Albanois de Frédéric Schoell

Les lignes que nous venons de lire contiennent des termes utiles pour identifier le moment historique à partir duquel les œuvres concernant Ali-Pacha, déclenchées par le succès du *Childe Harold*, se propagèrent dans la littérature française, entraînant à leur tour le début de l'intérêt pour l'Albanie.

Dans ce contexte, un important point de référence chronologique nous est offert par un *Tableau*¹¹⁹ des peuples européens rédigé par le philologue et historien Frédéric Schoell : auteur d'ouvrages importantes en matière de littérature grecque et romaine, Schoell aborda une classification des peuples de l'Europe fondée sur des critères linguistiques, qu'il considérait comme le « trait distinctif, que ni la suite des siècles, ni les variations des gouvernements, ni les mélanges des races ne sauraient entièrement effacer¹²⁰ ».

Conformément à cet énoncé, il traça pour chaque peuple et nation un aperçu des traits caractérisant leurs langues, en en mettant en lumière les similitudes, les différences et les origines communes. Concernant les habitants de l'Albanie, auxquels il consacra toute juste dix lignes, il semble se confronter à un peuple mystérieux.

C'est un peuple d'une origine inconnue, peut-être identique avec les Albanois de la mer Noire ; ils paraissent être les mêmes que les Alains qui,

¹¹⁸ Georges Thouvenin, « 'Le Derviche' des *Orientales*. Les sources de Victor Hugo », in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 37^e Année, Paris, Librairie Armand Colin, 1930, p. 347.

¹¹⁹ Frédéric Schoell, *Tableau des peuples qui habitent l'Europe, classés d'après les langues qu'ils parlent, et Tableau des religions qu'ils professent*, Paris, F. Schoell, 1812.

¹²⁰ Frédéric Schoell, *Tableau des peuples qui habitent l'Europe*, op. cit., p. 99.

dans le quatrième siècle, ont envahi l'Europe, et dont une partie peut s'être fixée dans l'ancienne Illyrie¹²¹.

L'identification entre les Albanais et les Alains à laquelle se réfère l'auteur de ces lignes relève de la croyance d'une prétendue origine scythique des Albanais, une théorie fantaisiste qui, tout en étant dépourvue de fondements, était assez répandue dans ces années-là. Le fait que l'auteur de ce texte manquait de connaissances précises en matière d'Albanie est démontré également en ce qu'il attribuait une confession religieuse de rite grec à la totalité de la population, alors que cela pouvait s'appliquer aux territoires bordant la Grèce.

Les Turcs nomment les Albanois *Arnaut* : eux-mêmes s'appellent *Skipatar*. Ils ont embrassé le rite grec, et n'habitent pas seulement les côtes de la mer Adriatique, mais sont répandus dans tout l'empire turc¹²².

En poursuivant son profil, Schoell indique trois différents qualificatifs, à savoir « Arnaut », le mot par lequel les Albanais étaient appelés dans l'Empire Ottoman, « Skipatar », l'une des différentes variations de l'endonyme « Skipetare », et finalement « Albanois », avec le suffixe en « -ois » attesté dans la langue française au moins jusqu'à la fin du XX^e siècle¹²³.

La première édition du *Tableau* de Frédéric Schoell parut en 1809 (l'année même, rappelons-le, du voyage de Byron) ; or, en considérant qu'un peu plus de dix ans après ce peuple que Schoell représentait par des accents résonant de mystère devint la toile de fond des récits oraux recueillis par Claude Fauriel, son *Tableau* pourrait être considéré comme un *terminus a quo* dont inférer des indices concernant le début de la réception de sujets et de thèmes en matière d'Albanie.

En fait, un véritable tournant se produisit après les années 1810, quand le succès d'œuvres telles que le *Childe Harold* byronien ainsi que le *Voyage* de François Pouqueville donnèrent l'élan à la diffusion de sujets gravitant autour du personnage d'Ali Pacha.

¹²¹ Frédéric Schoell, *ibid.*

¹²² Frédéric Schoell, *ibid.*

¹²³ Comme le confirment ces indications concernant la fluctuation des terminaisons en « ais/-ois », données par une *Grammaire* publiée en 1895. « Dérivés en *ois* : *bourgeois, courtois, villageois, Albigeois, Bavares, Carthaginois*, etc. Dérivés en *ais* : *Anglais, Français, Orléanais*, à côté de *arlenois, alénois* (cresson *alénois*, d'Orléans), *Portugais, Marseillais*, etc. La langue hésite aujourd'hui entre les deux formes *ais, ois*. » Arsène Darmesteter, *Cours de Grammaire Historique de la Langue Française*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1895, p. 89.

2. 5. Le cycle souliote de Claude Fauriel

Un exemple remarquable de la large diffusion des sujets concernant le pacha de Tepelena se trouve dans les *Chants populaires* de Claude Fauriel, qui publia des traductions en grec moderne de certains récits oraux albanais, en se penchant en particulier sur les entreprises des Souliotes, qui avaient déjà attiré l'admiration de Byron. Ils étaient devenus célèbres pour la résistance opposée aux ravages d'Ali Pacha, ainsi que pour leur vaillante participation à la guerre pour l'indépendance de la Grèce.

Dans l'ensemble des deux volumes des *Chants Populaires*, les huit chants collectés dans la section intitulée « Des Souliotes, et de leur guerres avec Ali, Pacha de Iannina¹²⁴ » forment un *corpus* à part entière, l'une des rares collections spécifiquement consacrés à ce petit peuple épirote dont les prouesses inspirèrent des peintres tels que Eugène Delacroix, Louis Dupré, Ary Scheffer.

Les récits populaires albanais recueillis par Fauriel, tout comme l'entière collection des *Chants*, furent rédigés en grec moderne, suivis de la traduction française. Pour en tracer la toile de fond, Fauriel s'appuya sur ce qu'il en avait lu dans Pouqueville ; ses transcriptions sont précédées par un « Argument » où l'auteur trace les lignes essentielles à la compréhension de l'événement qui avait donné lieu au chant.

Le commentaire qui suit montre que Fauriel était bien éclairé sur l'histoire d'Ali Pacha, et également conscient du fait que ses exploits étaient couramment connus par ses lecteurs.

Cette pièce fut composée à l'instant même de l'événement qui en fait le sujet, avec l'intention de rendre exactement la substance et le résultat des discours tenus en cette occasion par le pacha de Iannina ; et ce qui achève d'en faire une vraie curiosité historique, c'est qu'elle est l'ouvrage d'un fils d'Ali, de Salil pacha¹²⁵.

Il reste que son intérêt était de nature principalement linguistique, comme le montrent les lignes suivantes.

Ce jeune homme qui, par la douceur et l'amabilité de ses mœurs, démentait généreusement son père et ses frères, avait fait de bonnes études, et savait très bien le grec ancien. Aussi trouve-t-on dans cette pièce des hellénismes qui auront facilement échappé à un étudiant tout plein encore de ses auteurs classiques : elle abonde d'ailleurs en termes turks, de sorte que l'idiome populaire de la Grèce y est forcé et altéré en tout sens¹²⁶.

¹²⁴ Claude Fauriel, *Chants Populaires de la Grèce moderne*, Paris, Firmin Didot, 1824, vol. II, p. 225.

¹²⁵ Claude Fauriel, *Chants Populaires de la Grèce moderne*, *op. cit.*, p. 347.

¹²⁶ Claude Fauriel, *ibid.*

2. 6. Le croisement des savoirs entre les voyageurs

La circulation des savoirs à travers les récits de voyages ainsi que des œuvres spécialisées est un facteur qui mérite d'être pris en compte parmi les éléments contribuant à la formation de l'image de l'Autre, en s'avérant être particulièrement intéressant dans le cas où l'intertextualité concerne des pays aussi peu connus que l'Albanie.

S'il est vrai que les traductions servent de ponts entre des contextes culturels différents, il en est de même pour les références intertextuelles au sein de la littérature de voyage, où les intersections entre des œuvres de différentes langues peuvent se croiser, en ouvrant de nouveaux chemins de la connaissance.

Voyons-en quelques exemples tirés d'œuvres européennes de la seconde moitié du XIX^e siècle, en commençant par le récit *The Eastern Shores of the Adriatic*¹²⁷ de la vicomtesse Strangford, où apparaissent même des références à des textes généralement peu connus comme c'était le cas de l'œuvre *Slaves de Turquies*¹²⁸ du slaviste français Robert.

Parmi les études concernant notamment la Haute Albanie, Strangford exprimait une vive estime pour l'*Histoire* d'Hecquard, en regrettant que ce livre n'eût pas été traduit en anglais ni même annoncé par les revues anglaises.

Les districts intérieurs et montagneux de l'Albanie du Nord sont une terre inconnue pour les touristes anglais, et ils n'ont pratiquement jamais été visités même par de véritables voyageurs et explorateurs. [...] Les Français nous ont précédés dans ce domaine, et ils ont parcouru un long chemin pour fournir à nos besoins. M. Hecquard, anciennement consul à Shkodra, publia à la fin du 1858 un volume de grand intérêt et importance, regorgeant d'informations géographiques, statistiques et de divers sujets concernant la Haute Albanie, fruit de nombreuses années d'un engagement politique très actif dans ce pays, et d'une connaissance approfondie de ses langues. Je pense qu'une grande partie de ce travail, même si très sec, vaudrait bien la traduction par une personne compétente. Il a été, et il est toujours, complètement ignoré par la presse anglaise, en n'ayant même pas été mâché pour le grand public de la presse généraliste¹²⁹.

¹²⁷ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*

¹²⁸ Cyprien Robert, *Les Slaves de Turquies. Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares*, vol. 2, Paris, L. Passard, Julies Labitte, 1844. Tout en contenant des informations intéressantes, ce livre montre des inexactitudes s'affichant déjà dans son titre, où les Albanais sont considérés comme faisant partie des peuples slaves.

¹²⁹ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 200-201. Ces lignes font partie de la dernière partie du livre, qui comme l'auteur le déclare dans sa préface, fut rédigée par son mari. « The interior and mountainous districts of Northern Albania are an unknown land to English tourists, and are almost unvisited even by real travellers and explorers.[...] The French have been beforehand with us in this field, and have gone a long way to supply our wants. M. Hecquard, formerly

Parfois, dans ces jugements affleuraient des stéréotypes concernant la nationalité des auteurs eux-mêmes ; l'œuvre du consul von Hahn en fit elle-même les frais, en donnant à Prosper Mérimée l'occasion d'observer que « les Allemands ont parfois le tort de ne pas assez mêler l'agréable à l'utile¹³⁰ ».

De sa part, Strangford jugeait les *Albanesische Studien* un « vaste entrepôt de données de toutes descriptions imaginables, avec prédominance de la philologie et de l'archéologie, comme il est naturel pour le travail d'un Allemand, savant ou pas » ; son opinion prenait forme d'une métaphore mythologique en les qualifiant d'« écurie d'Augias de l'érudition désordonnée » — ce qui apparemment était censé être typiquement allemand, vu que de surcroît Strangford ajoute que cette œuvre aurait dû profiter de « l'esprit clair et méthodique de quelque Hercule français ou anglais afin d'être ramenée à l'ordre pour être utilisée par le lecteur commun¹³¹ ».

Parmi les nombreux exemples de croisements des savoirs on peut également citer le cas du botaniste, linguiste et diplomate Charles Eliot, qui dans son essai historico-politique sur la Turquie d'Europe¹³² (publié par le même éditeur que *High Albania* d'Edith Durham, juste un an avant) indiquait le *Manuel* de Dozon comme son point de référence pour l'alphabet et la grammaire albanaise.

Quant à Ami Boué, qui en 1838 traversa l'Albanie du nord au sud, il regrettait « le manque d'une bonne grammaire, et surtout d'un dictionnaire un peu complet », en ajoutant que jusque là « [l]e meilleur ouvrage sur l'albanais¹³³ » demeurait la grammaire *Die Sprache Der Albanesen*¹³⁴ de l'Allemand Josef Ritter von Xylander.

À son tour, Georg von Hahn, en déclarant que ses descriptions orographiques s'appuyaient sur *La Turquie d'Europe* d'Ami Boué, lui attribuait le primat de

French consul at Skodra, published at the end of 1858 a volume of great interest and importance, replete with geographical, statistical and miscellaneous information on Upper Albania, the fruit of many years' most active political employment in that country, and of a thorough knowledge of its languages. I think that much of this work, even though very dry, would well repay translation by a competent person. It was, and has as yet been, wholly unnoticed by the English press, not having even been boiled down into stock for ordinary magazine consumption. » (Trad. pers.).

¹³⁰ Prosper Mérimée, « De l'Origine des Albanais », *op. cit.*, p. 229.

¹³¹ Viscountess Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863*, *op. cit.*, p. 202 : « a vast storehouse of facts of every conceivable description, with archaeology and philology predominating, as is natural in a work of a German, learned or otherwise.[...] It is an Augean stable of disorderly erudition, which strongly needs the clear and methodic mind of some French or English Hercules to reduce to order for the use of the general reader. » (Trad. pers.).

¹³² Charles Eliot (Odysseus), *Turkey in Europe*, London, Edward Arnold, 1900, p. 394.

¹³³ Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, Tome II^e, Paris, Arthus Bertrand, 1840, p. 41.

¹³⁴ Josef Ritter von Xylander, *Die Sprache Der Albanesen oder Schkipetaren*, *op. cit.*

l'exploration géologique de la Haute Albanie : « [à] notre connaissance, Boué est le premier qui a découvert ces nœuds de montagnes et les a décrits en détail¹³⁵ ».

3. DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES DE LA MODERNITÉ. L'ALBANIE DES NATURALISTES ET DES CARTOGRAPHES

3. 1. Une culture étudiée à partir du sol

Le fait que la mission scientifique d'Ami Boué marqua le début des explorations géologiques de l'Albanie est expliqué en détail par une étude contemporaine à laquelle nous nous référons pour plus de données spécialisées¹³⁶.

Par contre, pour les fins de notre recherche il nous semble approprié de donner au moins un aperçu de *La Turquie d'Europe*¹³⁷, couvrant dans ses quatre volumes des sujets allant des sciences naturelles à l'économie, de la politique à l'histoire à la linguistique.

C'était justement à ce dernier domaine que, comme nous l'avons mentionné au début de ce chapitre, Boué attachait une importance tout à fait remarquable, au point qu'il élaborait des tableaux morphologiques où les termes albanais étaient comparés avec des

¹³⁵ « Boué ist unseres Wissens der erste, welcher diesen Gebirgsknoten entdeckt und näher beschrieben hat. » Johann Georg von Hahn, *Albanesische Studien*, *op. cit.*, p. 21. (Trad. pers.).

¹³⁶ Asti Papa, « Jacques Bourcart (1891-1965) et les fondements de la géologie alpine de l'Albanie », *Travaux du Comité Français d'Histoire de la Géologie (COFRHIGEO)*, 3^{ème} série, T. XIX, n. 12, 2000, p. 135-143. Nous en citons ici les premières lignes, qui donnent des précisions sur les dates du voyage de Boué, ainsi que sur les résultats scientifiques de sa mission. « La géologie de l'Albanie est née sous une bonne étoile, sous le signe de l'école géologique française. Les premières observations géologiques en Albanie sont dues aux 130 voyageurs et naturalistes français, qui en traversant le territoire albanais par leurs itinéraires, ont parlé aussi des ressources du sous-sol. Le premier à en avoir parlé fut François de Pouqueville, le consul français auprès d'Ali Pacha de Tepelenë à Janina, de 1806 à 1817, qui mentionne le gisement de bitume naturel de Selenitza, près de Vlora, dans son *Voyage dans la Grèce*, paru en 1820. De ce gisement, Théodore Virlet d'Aoust (1800-1894) a donné une description géologique en 1834, dans laquelle il mentionne pour la première fois les couches tertiaires. Mais les premières observations géologiques régionales sur l'Albanie furent celles d'Ami Boué (1794-1881). Avec ces observations on peut dire que la géologie de l'Albanie était née désormais. Ainsi cette géologie, par une heureuse coïncidence, a eu comme père fondateur, en 1838, Ami Boué, l'une des figures les plus brillantes des sciences de la Terre du XIX^e siècle, le premier président de la Société géologique de France. Dans son troisième voyage dans la Turquie d'Europe, en 1838, Ami Boué, accompagné d'Auguste Viquesnel (1800-1867), parcourut l'Albanie de Shkodër à Kruja, Tirana, Elbasan, Berat, Permet, jusqu'à Janina. Dans son œuvre, parue en 1840, Ami Boué signalait pour la première fois la présence des dépôts marins néogènes dans la partie occidentale de l'Albanie. D'une grande importance est le signalement par Ami Boué du grand développement des serpentinites en Albanie, surtout dans la région de Mirdita, et de l'association des serpentinites avec les gabbros ('euphotides'). »

¹³⁷ Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, 4 vol., Paris, Arthus Bertrand, 1840.

correspondants tirés non seulement des langues les plus courantes, mais aussi du goth, danois, islandais, suédois, basque, letton, celte, sanscrit, turc et valaque¹³⁸.

Parmi ses descriptions des Albanais, nous avons choisi un autre des camées récurrents à leur égard ; cette fois-là, l'auteur rapporte ce qu'il indique comme une opinion commune qui les voudrait « pillards et cruels », tout en la contestant à travers un épisode qu'il avait lu dans Pouqueville. Ce portrait que nous allons lire est encore plus intéressant pour l'hypothèse qui y est formulée, selon laquelle ces « Suisses d'Orient », comme Boué appelle les Albanais à cause de leur coutume de louer leurs services en tant que mercenaires, seraient les descendants de ceux qui combattirent sous Alexandre le Grand. D'une telle hypothèse, il retrace les origines dans des similarités entre des termes « *ghekers* » (le qualificatif par lequel étaient connus en Inde les descendants des Grecs qui avaient fait partie de l'expédition d'Alexandre) et « guègues », à savoir parlés dans la Haute Albanie.

Les habitants, surtout de la Haute-Albanie, présentent des profils qui sont identiques avec ceux des soldats romains figurés sur certains arcs-de-triomphe des premiers empereurs romains. Ils ont fait probablement partie aussi bien des guerriers d'Alexandre (1), de Pyrrhus, de Teuta et de Gentius, que de ceux des empereurs romains, et surtout de Dioclétien, leur compatriote ; car ces Suisses d'Orient ont été de tout temps prêts à servir pour de l'argent. On les représente toujours comme des soldats extrêmement pillards et cruels, ce qui n'est pas tout-à-fait le cas, témoin ce beau trait des Myrdites refusant, en 1810, à Ali-Pascha de tuer lâchement comme des bouchers des Cardikiotes renfermés dans une maison murée (2).

(1) Le nom de *Ghekers* est donné dans le Patvar entre Attok et Lahore, aux descendants des colonies grecques depuis l'expédition d'Alexandre sur l'Indus. Peut-on se permettre de rapprocher cette dénomination plutôt du nom de Guègue que de celui de Grec ? Quoi qu'il en soit, les soldats européens d'Alexandre paraissent avoir parlé en partie une langue différente du grec et dont certains mots se retrouvent dans le schkipe.

(2) Voyez l'*Histoire de la renaissance de la Grèce*¹³⁹, par Pouqueville, vol. I¹⁴⁰.

En traçant le profil ethnographique, Boué énuméra en détail les subdivisions internes de la population albanaise. Nous en rapportons intégralement la liste, car outre à donner des précisions topographiques (se conformant, bien entendu, à la nomenclature de ces temps-là) elle offre un excellent aperçu du système tribal qui, pour son ancienneté ainsi que pour le poids qu'il a toujours exercé dans les relations

¹³⁸ Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, Tome II^e, Paris, Arthus Bertrand, 1840, p. 42 *sqq.*

¹³⁹ Par ce titre Boué se réfère à l'*Histoire de la régénération de la Grèce, comprenant le précis des événemens depuis 1740 jusqu'en 1824*, en 4 volumes, publiée à Paris en 1824.

¹⁴⁰ Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, Tome II^e, *op. cit.*, 1840, p. 71.

interpersonnelles, est un facteur à prendre en compte dans toute analyse des représentations de l'Albanie.

Les Schkipetares descendant des anciens Illyriens, venus peut-être une fois de l'Asie, se divisent en peuplades, tribus et familles comme c'est encore l'usage de certains peuples d'Orient, tels que les Turcomans, et comme c'était le cas pour les anciens Magyares et pour les Écossais. Leur séparation la plus tranchée est d'abord celle en Guègues et Toskes. La *Guégaria*, ou pays des Guegues, comprend la Haute-Albanie jusqu'au-delà d'Elbassan, ou au Scoumbi, ainsi que l'Arnaoutlouk, ou le pays des Arnaoutes de la Haute-Moesie. Le Toskaria, ou Toslouk des Turcs, est le nom donné à tout le reste de l'Albanie. Les Guegues se subdivisent en *Arnaoutes* proprement dits, en Albanais-*Malsors*, ou plutôt *Malisors*, ou habitants des montagnes, en *Myrdites*, ou habitants du Myrdita, et en Guegues de Tirana, de Cavaia, d'Elbassan et d'Ochri. Les Toskes comprennent les véritables *Toskes* ou *Toskides* de la moyenne Albanie, du Mousaché, des environs de Berat et du Tomor, ou district de Tomoritza, les *Japides*, ou habitants de l'Acrocéraune et de ses environs, qui porte aussi le nom de *Japouria*, et les *Chamides*, ou habitants de la *Chamouria*, ou de la partie centrale de la Basse-Albanie, depuis Janina à la mer. Nous avons de plus entendu en Epire appeler certains Albanais *Liap*, nom cité aussi par MM. Urquhart et Fallmayer¹⁴¹ (1). [...] On les dit plus méchants que les Chamides.

(1) Voyez *Spirit. of the East*. chap. 8, et *Geschichte der Halbinsel Morea*¹⁴², vol. II, p. 242¹⁴³.

Ami Boué décéda en 1881, la même année que la publication des *Contes Albanais* d'Auguste Dozon, avec lequel il constitue le binôme des grands savants de l'albanistique française.

3. 2. La représentation cartographique

En concluant ce tour d'horizon d'ouvrages en langue française, voyons, à titre d'exemple des modes de la représentation pouvant ressortir même des œuvres cartographiques, ces deux cartes publiées respectivement au début des années 1600 et à la fin des années 1800.

Au tout début du XVII^e siècle ou, pour le mettre en termes de connotations toponymiques, à une époque où les terres bordant les côtes orientales de la Méditerranée étaient encore connues sous le nom de « Levant » (au lieu d'« Empire ottoman » ou « Turquie européenne », ce qui se serait produit cent ans plus tard), le *Voyage du Levant*

¹⁴¹ Le nom exact est Fallmerayer (voir la note suivante).

¹⁴² Par ces deux titres, Boué se réfère respectivement aux œuvres du diplomate écossais David Urquhart, *The Spirit of The East*, *op. cit.*, et du voyageur et historien austro-hongrois Jakob Philipp Fallmerayer, *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, Stuttgart/Tübingen, In der J. G. Cotta'schen Buchhandlung, 1830.

¹⁴³ Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, Tome II^e, *op. cit.*, p. 14.

du baron De Beauvau montrait de belles gravures de la côte adriatique, dont l'une consacrée spécifiquement à l'Albanie¹⁴⁴.



Figure 10. Carte d'Albanie, in : Henry De Beauvau, *Relation Journalière du Voyage du Levant*, 1619

Munie de repères topographiques numérotés présentant les emplacements principaux de Shkodra jusqu'à Durrës, cette carte, qui est censé être la « première esquisse géographique¹⁴⁵ » du territoire albanais, s'accompagne de quelques lignes qui en l'espace d'une demi-page en tracent également une esquisse historico-morale.

La province d'Albanie est grande & fertile, principalement vers le Septentrion le peuple en est fort belliqueux ayant montré les principales valeurs sous la conduite de ce grãd *Scanderbeg* qui deffit *Amurat* Empereur des *Turcs* vingt & deux fois, en autant de batailles rangées. Leur langue est differente de l'*Esclauone* & *Grecque* : Mais leur façon de faire est semblable a celle des *Scythes*, desquels ils tirent leurs origine. Les lieux principaux de cette contrée sont les villes de *Duraz* [sic] & *Valone*. *Duraz* que les Anciens appelloient *Dirrachium* [sic] ou *Epidaurum* estoit fort renommé autre-fois à cause de son port & pour cela fréquenté des *Romains*. *Ciceron* en parle en les *Epistres* côme d'une ville qui luy auoit tesmoigné beaucoup d'amitié pendant son exil¹⁴⁶.

¹⁴⁴ Henry De Beauvau, *Relation Journalière du Voyage du Levant*, Nancy, Jacob Garnich, 1619, p. 11.

¹⁴⁵ Selon Georges Festa, « L'Albanie des voyageurs : du Mythe aux Lumières (XVII^e-XVIII^e siècles) », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 311, (1993), p. 102.

¹⁴⁶ Henry De Beauvau, *Relation Journalière du Voyage du Levant*, op. cit., p. 11-12.

Dans sa brièveté, ce texte résume deux domaines de la représentation symétriquement répartis entre le « Septentrion », c'est-à-dire la région qui au cours des siècles suivants sera identifiée sous le nom de « Haute Albanie », et les villes du sud.

Alors que dans le premier cas la description se polarise autour de l'épopée de Scanderbeg, en ce qui concerne la partie méridionale, à défaut de personnalités ou de thèmes également connus — en d'autres termes, il n'y avait pas encore un équivalent de ce qui deviendrait l'épopée d'Ali Pacha — les éléments de la représentation étaient repêchés dans le domaine conceptuel de l'histoire gréco-romaine, convoquée par les anciennes dénominations de Durrës (« *Duraz* »), à savoir Dyrrachium (en grec ancien) et Epidaurum (en latin), c'est-à-dire la ville où Cicéron avait choisi de se retirer en exil.

Au beau milieu de la présentation du pays, à mi-chemin entre le nord et le sud, voici venir l'énoncé le plus intéressant, selon lequel les Albanais dérivait des Scythes. Il s'agit d'une notion très répandue au cours des siècles passés : en fait, si Pouqueville l'avait utilisée en tant que terme de comparaison, en écrivant que « [l]es Albanais, qu'on pourrait nommer les Scythes de l'empire d'Orient, ne connaissent que peu de besoins¹⁴⁷ », il y eut nombre d'auteurs qui l'exposaient comme un fait accompli, au point qu'il devint un véritable *topos*¹⁴⁸.

Alors que la carte publiée dans la *Relation* de voyage du baron De Beauvau peut faire l'objet d'un intérêt essentiellement antiquaire, la carte suivante, parue à une époque où la cartographie était devenue un outil de la recherche scientifique, contient des traits remarquables aux fins d'un aperçu de la représentation des Balkans à la veille du XX^e siècle.

Elle est tirée de l'*Atlas*¹⁴⁹ de Paul Vidal de La Blache, le cofondateur des *Annales de Géographie* ; son intérêt particulier réside en ce que, selon la prospective globalisante de Vidal de la Blache, visant à saisir dans les territoires étudiés des facteurs autres que ceux purement physiques, elle met en évidence ceux que l'auteur considère être les traits saillants de l'aire représentée, tels que, en l'espèce, la proximité des différents groupes ethniques et religieux.

Concernant notamment l'Albanie, on y trouve bien distingués trois groupes, à savoir les Mirdites (dont est spécifiée la confession catholique romaine) à l'extrémité nord,

¹⁴⁷ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie*, vol. III, *op. cit.*, p. 149.

¹⁴⁸ Qui fut répété entre autres par Alexandre Dumas, voir p. 297 *sq.*

¹⁴⁹ Paul Vidal de la Blache, *Atlas Général Vidal-Lablache. Histoire et Géographie*, Paris, Armand Colin, 1894.

suivis par les Guègues et les Tosques, ce qui démontrerait qu'on les considérait des communautés à part entière.

Dans cette carte s'affiche donc ce qui dans une étude dédiée à l'*Atlas Vidal-Lablache* est qualifiée comme « la *bigarrure* ethnique et religieuse¹⁵⁰ » des Balkans, à savoir ce qui est longtemps demeuré l'un des traits majeurs de la représentation de la région.



Figure 11. Balkans Ethniques.
Atlas Général Vidal-Lablache. Histoire et Géographie, Paris, Armand Colin, 1894¹⁵¹

¹⁵⁰ Marie-Claire Robic, « Un système multi-scalaire, ses espaces de référence et ses mondes. L'Atlas Vidal-Lablache », *Cybergeo : European Journal of Geography*. Dossiers, Journée à l'EHESS (Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales). Echelles et territoires, Paris, France, 29 avril 2002, § 20. (C'est nous qui soulignons).

¹⁵¹ Image sous licence Wikimedia Creative Commons.

CHAPITRE II.

FIGURES MYTHIQUES

Du large éventail des récits de voyages en Albanie se démarquent des constantes de la narration (en entendant par cela des personnages et des sujets récurrents dans la longue durée) qui, soit en raison de la fréquence avec laquelle elles apparaissent, soit pour les dimensions de l'espace conceptuel qu'elles occupent dans le scénario imagologique, sont devenues une partie intégrante d'un processus créatif couvrant toutes les formes de représentation, de la littérature aux arts visuels, du théâtre à la musique.

Tout en ayant une identité bien déterminée tant en termes chronologiques que de contenu, les sujets qui sont au cœur de notre analyse ont fait et font toujours l'objet de remaniements, de réécritures ou de véritables amplifications, avec des résonances tout au long des siècles, au point qu'ils remplissent une fonction emblématique par rapport à leur pays d'origine.

Pour les fins de notre observation, nous les avons identifiées comme des « figures mythiques », en ce qu'elles participent soit de la nature de la *figura* au sens de « forme plastique¹ » tel qu'il a été donné par Auerbach, c'est-à-dire jouant à la fois le rôle de modèle et de copie, soit de la nature du « mythe » en tant que « récit », entendu dans son acception extensive de

représentation de faits ou de personnages dont l'existence historique est réelle ou admise, mais qui ont été déformés ou amplifiés par l'imagination collective, une longue tradition littéraire².

Sur les trois figures que nous allons aborder, deux sont des personnages au sens propre du terme, en ce qu'elles se rapportent à des êtres animés — à savoir, le seigneur Georges Kastriot Scanderbeg et le pacha Ali de Tepelena —, tandis que la troisième s'est « personnifiée » dans la perception de tous ceux qui ont eu à traiter avec la culture albanaise, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de celle-ci.

¹ Ainsi il s'exprime à l'égard de la duplicité de la *figura* en tant que modèle et copie d'un sujet donné : « *figura* est plus concrète et plus mobile que *forma*, et exprime mieux qu'*imago* l'identité du prototype et de sa reproduction. » Erich Auerbach, *Figura*, traduit par Diane Meur, Paris, Macula, 2003, p. 18.

² *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 1987, Tome VI, p. 671-672, s. v. « mythe ».

Il s'agit du code de droit coutumier allant sous le nom de *Kanun*³, dont les origines remontent au moins au XV^e siècle, alors que les premières formulations écrites apparurent il y a seulement une centaine d'années. Pour la puissance évocatrice qu'il exerçait aux yeux des écrivains-voyageurs, le *Kanun* est une présence surgissant dans le *corpus* littéraire concernant l'Albanie, à un point tel qu'il y a très peu d'œuvres qui ne contiennent pas de références à l'un ou l'autre de ses coutumes et usages, affectant tous les domaines de la vie personnelle, familiale et sociale.

En particulier, on y trouve mis en valeur les aspects concernant la *mikpritja* (« hospitalité »), la *besa* (« parole d'honneur »), la *gjakmarrja* (la « prise de sang »), la *burnesha* (littéralement, la « femme masculinisée ») ou bien *virgjinesha*, la femme qui dans le cadre des normes établies par le code coutumier peut choisir de rester célibataire, en s'habillant en homme et en jouant des rôles typiquement masculins.

De tels sujets, regardés comme les piliers de la tradition albanaise, sont devenus des noyaux fictionnels de nombre d'œuvres inspirées de l'Albanie, ce qui a fait du *Kanun* un réservoir de figures mythiques, tout en devenant lui-même une.

Aux yeux des voyageurs (ainsi que, il faut le souligner, des lecteurs qui n'avaient jamais visité le pays), de telles figures se détachaient de la toile de fond de la même manière où le sommet d'un peuplier adulte touché par un rayon de soleil pourrait se démarquer dans une pépinière : on ne voyait que l'arbre, alors que le champ entier demeurerait dans l'ombre — si ce n'est pas dans l'obscurité, comme on le disait dans la préface de ce livre français publié en 1913.

Depuis l'année 1431, date où les Turcs prirent Janina, l'Albanie est inconnue à l'Europe, inconnue à ses plus proches voisins, on pourrait dire inconnue à elle-même. Deux noms à peine sont dans les mémoires, le libérateur d'un moment, Scanderbeg, et Ali, pacha de Janina : pour tout le reste, l'obscurité la plus noire⁴ !

La qualité de la « vision » de l'Albanie a été particulièrement affectée par cette sorte d'effet optique, à la suite duquel le reste du pays est resté longtemps à l'arrière-plan par rapport à ses personnages les plus connus. Dans ce cadre peut être placée l'impression que le savant britannique Henry Fanshaw Tozer rapporta de son voyage dans les années 1860 : en indiquant les « héros historiques » de l'Albanie, il liste dans l'ordre Alexandre le Grand, Pyrrhus, Scanderbeg et,

³ Pour un aperçu des éléments spécifiques du *Kanun*, voir p. 211 *sqq.*

⁴ Gabriel Louis-Jaray, *L'Albanie inconnue*, Paris, Librairie Hachette et C., 1913, p. V.

s'il est possible de mentionner quelqu'un de tellement vil en relation avec ces grands noms — Ali Pacha. Tout ce qui est intéressant dans l'histoire du pays rassemble autour d'eux ; le reste est une succession de conquêtes temporaires et d'incursions barbares, dont les effets étaient transitoires et n'ont influencé de façon permanente ni les gens eux-mêmes, ni les races limitrophes⁵.

1. UN HÉROS DE TOUS LES TEMPS : LE PRINCE SCANDERBEG ENTRE HAGIOGRAPHIE, MYTHOLOGIES ET NATIONALISME

Gjergj Kastriot Skënderbeu (tel est en albanais le nom de Georges Kastriot Scanderbeg), naquit en 1405 dans la région de Dibra, en Albanie nord-orientale, d'une famille de grands propriétaires fonciers. Son père, Jean Kastriot, essaya à plusieurs reprises de se rendre indépendant du pouvoir ottoman, pour le compte duquel il gouvernait ses territoires.

Selon les sources anciennes, ce fut à la suite de l'une de ces tentatives que Jean Kastriot envoya Georges à la cour du sultan en signe de soumission, voire en tant qu'otage afin de garantir qu'il n'aurait pas repris ses hostilités.

Élevé selon une éducation de haut niveau comme il convenait aux fils des vassaux, converti à la religion musulmane, le jeune Georges se distingua dans l'art de la guerre, ce qui lui aurait valu le surnom d'Iskander Beg, à savoir le « seigneur Alexandre », d'après le nom par lequel les Turcs se référaient à Alexandre le Grand, suivi du titre d'honneur « bey » ou « beg », désignant un dignitaire de l'Empire Ottoman.

Le tournant qui allait l'amener à devenir un formidable seigneur de la guerre aurait eu lieu en 1438, quand le sultan Murad II le nomma *vali*⁶(fonctionnaire) dans les possessions paternelles ; en fait, ce fut à partir de sa base en terre albanaise qu'en 1443, en profitant d'une bataille victorieuse contre les Turcs remportée à Niš par les Hongrois menés par Jean Hunyadi, Georges Kastriot Scanderbeg abandonna les rangs ottomans et s'empara de la forteresse de Kruja, dans le centre-nord de l'Albanie, qui jusqu'à la mort

⁵ Henry Fanshaw Tozer, *Researches in the Highlands of Turkey, including visits to mounts Ida, Athos, Olympus, and Pelion, to the Mirdite Albanians, and other remote tribes. With notes on the ballads tales, and classical superstitions of the modern Greeks*, London, J. Murray, 1869, p. 214 : « if it is allowable to mention one so mean in connection with those great names —Ali Pasha. All that is interesting in the history of the country gathers round them; the rest is a series of temporary conquests and barbarian inroads, the effects of which were transient, and have not permanently influenced either the people themselves or the neighbouring races ». (Trad. pers.).

⁶ Cf. Pierre Cabanes, *Albanie. Le Pays des Aigles*, Aix-en-Provence, Édisud, 1994, p. 57.

du héros, foudroyé en 1468 par une crise de paludisme, allait devenir un bastion imprenable qui résista aux assauts répétés des Turcs⁷.

Au printemps 1444, dans la ville de Lezha, au nord ouest de Tirana, une assemblée des chefs des familles albanaises les plus importants donna naissance à la première coalition politico-militaire albanaise en fonction antiturque, nommée *Kuvendi i Lezhës* (*Ligue de Lezha*), qui élut Georges Kastriot Scanderbeg chef de la Ligue et commandant suprême de l'armée.

Dans une Europe qui s'estimait de plus en plus menacée par la montée de la puissance ottomane, l'Église catholique commença à voir Scanderbeg comme le chef d'une nouvelle croisade. Le pape Calixte III et ses successeurs lui donnèrent le titre d'*Athleta Christi* (« Champion du Christ »), ce qui, comme nous le verrons, était l'un des épithètes les plus courants dans le cadre de la représentation italienne de l'Albanie encore au XX^e siècle.

Cependant, tant les rivalités internes entre les seigneurs locaux que le manque d'aide militaire suffisante de la part des États italiens empêchèrent une consolidation efficace du front militaire. Après la mort de Scanderbeg, qui avait été le véritable moteur et pivot de la résistance antiturque, les Turcs prirent possession de l'Albanie. Ce fut surtout dans ces années-là que plusieurs familles albanaises fuirent vers le sud de l'Italie, ce qui donna naissance aux actuelles communautés arbëreshë des Pouilles, du Molise, de la Calabre et de la Sicile.

1. 1. La construction de la légende

Si telles sont les lignes majeures concernant Georges Kastriot Scanderbeg en tant que sujet historique, son équivalent fictionnel trouva au fil des siècles une amplification considérable en devenant le héros de nombreuses représentations dans presque tous les domaines de l'art et de la littérature.

Alors que de courts récits ou des profils biographiques lui furent consacrés déjà dans les dernières décennies des années 1400 par des auteurs serbes, ce fut l'*Historia*⁸ de l'historien et prêtre catholique skodrain Marin Barleti qui démarra la fortune fictionnelle du personnage de Scanderbeg ; en fait, à en juger par les innombrables remaniements et réélaborations qui en furent tirés pendant plus de trois siècles, le récit historique rédigé

⁷ La longue résistance de la citadelle de Kruja inspira le roman d'Ismail Kadaré *Les tambours de la pluie*, traduction de Jusuf Vrioni, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1985.

⁸ Barletius Marinus, *Historia de Vita et Gestis Scanderbegi, Epirotarum principis*, Roma, Bernardino de Vitali, 1508.

par Barleti constitua la source majeure où puisèrent la plupart des œuvres, allant des biographies aux poèmes et aux drames théâtraux dans nombre de littératures européennes.

L'étendue de la fortune littéraire de l'*Historia de Vita et Gestis Scanderbegi* (*Histoire de la Vie et des Gestes de Scanderbeg*) est indiquée par le fait que dès le XVI^e siècle elle fut traduite, entre autres, en allemand, italien, français, anglais, grec, portugais, espagnol, russe, polonais, tandis que la traduction en langue albanaise ne parut qu'en 1964⁹.

Un important recensement des œuvres « scanderbergiennes » publiées du XV^e au XIX^e siècle se trouve dans la bibliographie rédigée par Georges T. Petrovitch, qui en les divisant entre ouvrages historiques et « d'imagination¹⁰ » traça une ligne de démarcation utile à l'analyse des exploitations fictionnelles du personnage.

En nous limitant à l'un des exemples littéraires les plus saisissants, il convient de noter que, au tout début du XVI^e siècle, les entreprises du héros albanais firent même marquer un tournant dans l'histoire de la littérature en inspirant ce qui est censé être le premier poème épique féminin de la littérature européenne, à savoir la *Scanderbeide* de l'Italienne Margherita Sarrocchi¹¹.

Versée dans tous les domaines de la connaissance, Sarrocchi enseigna le grec ancien ainsi que les mathématiques à l'université de Rome « La Sapienza », et entretenit une correspondance épistolaire avec Galileo Galilei. Tout en puisant à l'*Historia* de Barleti, la *Scanderbeide* relève également des doctrines politico-littéraires de la Renaissance,

⁹ Selon les données fournis par la bibliothèque numérique européenne *Europeana*, qui en indique également trois éditions en langue latine (Strasbourg 1537, Francfort-sur-le-Main 1578, Zagreb 1743). V. Catalogue numérique *Europeana*, s. v. Marinus Barletius, *Historia de Vita et Gestis Scanderbegi Epirotarum principis*, (s. l.), (s. n.).

¹⁰ Georges T. Petrovitch, *Scanderbeg (Georges Castriota)*, *op. cit.*, p.119. Parmi les études parues au XX^e siècle, nous indiquons un article de B. B. Ashcomb, « Notes on the Development of the Scanderbeg Theme », *Comparative Literature*, Vol. 5, N. 1, (Winter, 1953), p. 16-29, et « Benjamin Disraeli and Scanderbeg. The novel 'The Rise of Iskander' (1833) as a contribution to Britain's literary discovery of Albania », *Südost-Forschungen*, 52, 1993, p. 25-52) de Robert Elsie, qui en plus a le mérite d'avoir mis en lumière un récit de Benjamin Disraeli peu connu jusque-là.

¹¹ Margherita Sarrocchi, *La Scanderbeide. Poema heroico della signora Margherita Sarrocchi. Dedicato all'ill. ma & ecc. ma sig. ra D. Costanza Colonna-Sforza marchesa di Caravaggio*, Roma, Lepido Facij, 1606. De nos jours, la *Scanderbeide* a été traduite en anglais dans le cadre d'un projet de l'Université de Chicago consacré à la littérature féminine: Margherita Sarrocchi, *Scanderbeide. The Heroic Deeds of George Scanderbeg, King of Epirus*, éd. et trad. par Rinaldina Russell, Chicago, University of Chicago Press, 2006. Cf. Olimpia Gargano, « La Scanderbeide di Margherita Sarrocchi, il primo poema epico femminile nell'Italia del 1600 », *Rrënjët. Mensile di attualità e cultura italo-albanese*, Frascati, Università Popolare dei Castelli Romani, Anno 11, n. 2, 5. 2013, p. 1.

telles qu'exprimées par les œuvres de Giovanni Botero et Nicolas Machiavel. Modelé sur le héros de la *Jérusalem libérée* du Tasse (publiée juste quelques décennies plus tôt), en plus d'incarner les vertus chrétiennes de Godefroi de Bouillon combattant contre les musulmans, le Scanderbeg de Sarrocchi puisait également à l'épique classique selon le modèle rendu célèbre par l'Énée virgilien.

► Le mythe, et son brouillard

Comme il sied à un véritable mythe, les données biographiques à l'égard de Scanderbeg sont, encore de nos jours, un objet de débats parmi les spécialistes. Parmi les questions qui ont agité le plus l'opinion publique albanaise il y a la discussion autour de ses origines familiales, qui, d'après Elsie « étaient sans doute d'ascendance mixte albanaise-slave¹² ». Il y a quelques années, une étude suisse¹³ qui élargissait le cadre de référence habituel, en faisant de Scanderbeg un héros « balkanique » et non strictement albanais, faisait éclater la fureur : le livre fut pratiquement mis à l'index, et son traducteur fut qualifié de *tradhtar* (« traître ») du peuple albanais.

Cette forme d'hypersensibilité qui affecte les lecteurs albanophones quand il s'agit de thèmes qui touchent des nerfs toujours à vif dans un pays longtemps ravagé par des mutilations territoriales, ainsi que par de terribles conflits ethniques, peut être compris sur le plan émotionnel, mais pas justifié sur le plan scientifique, où l'on s'attendrait à une attitude rationnelle, visant à l'avancement du savoir.

En tenant compte de cela, il est particulièrement frappant de constater que le fait qu'Edith Durham avait déjà mentionné des origines slaves du héros national albanais est généralement passé sous silence.

Le lieu d'origine de Skenderbeg [*sic*] est enveloppé de mystère. Beaucoup d'endroits le réclament. Selon les plus récentes recherches (cf. Pastor's *Lives of the Popes*, et Hertzburg's *Byzantiner und Osmanen*), Skenderbeg était d'origine slave, il passa sa vie dans ses montagnes natales, et il accéda pour la première fois à la gloire quand il battit les Turcs à Debra en 1444, et inaugura l'indépendance albanaise ; et le récit de sa captivité chez les Turcs est mythique. Dufresne du Cange, en citant Flavius Comnenus, lui donne

¹² Robert Elsie, *Historical Dictionary of Albania*, Lanham/Toronto/Plymouth, UK, Scarecrow Press, 2010.

¹³ Oliver Jens Schmitt, *Skanderbeg. Der neue Alexander auf dem Balkan*, Regensburg, Verlag Friedrich Pustet, 2009.

comme arrière-grand-père un certain 'Constantinus Castriotus, cognomento Meserechus, Æmathiae et Castoriae Princeps'¹⁴.

En plus de nous donner des informations sur les sources bibliographiques dont Durham tira son aperçu historique, ces lignes montrent que, loin de se joindre à l'enthousiasme tournant autour de la figure de Scanderbeg, elle dégagea ce qui lui apparaissait des mythes s'emmêlant aux données historiques. Toutefois, dans le panthéon national des champions de l'Albanie, Durham reste incontestablement, et plus qu'à juste titre, la *Mbretëresha e Malësorëve* (« reine des Montagnards »). Une preuve de plus, s'il en était besoin, que les préjugés s'opposent à la compréhension tous azimuts.

Or, que les origines nationales de Georges Kastriot Scanderbeg soient plus génériquement balkaniques ou exclusivement albanaises, ne relève pas des fins de notre recherche. Par contre, le fait que, dès son début sur la scène européenne, sa « figure » ait été toujours associée au nom de l'Albanie¹⁵ (avec tout ce qui en découle en termes de représentation), en fait un important marqueur imagologique de ce pays, et tel est le cadre où nous allons l'aborder.

En fait, comme nous allons le voir, il y en eut une véritable mythologisation, où se mêlaient des traits épiques, hagiographiques et même burlesques, ce qui se produisit au fur et à mesure que ses gestes atteignirent un niveau élevé de vulgarisation.

► La naissance du héros

On peut en avoir un exemple dans la gravure suivante, inspirée par un épisode de l'*Historia* de Barleti. C'est le récit en image d'un rêve que fit la mère de Scanderbeg quand elle était enceinte de son fils : dans le coin supérieur gauche, comme dans la bulle d'une bande dessinée, on peut « lire » la scène qui se déroulait dans l'imagination de la future mère dormante : un dragon ailé, crachant du feu, vole contre la toile de fond, qui représente une ville entourée par un lac ou par la mer.

¹⁴ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 44. « Skenderbeg's place of origin is wrapped in mystery. Many places claim him. According to the most recent research (see Pastor's *Lives of the Popes*, and Hertzburg's [Hertzberg] *Byzantiner und Osmanen*), Skenderbeg was of Slav origin, passed his life in his native mountains, and first leapt to fame when he beat the Turks at Debra in 1444, and inaugurated Albanian independence; and the tale of his captivity among the Turks is mythical. Dufresne du Cange, quoting Flavius Comnenus, gives as Skenderbeg's great-grandfather, one 'Constantinus Castriotus, cognomento Meserechus, Æmathiæ et Castoriæ Princeps' » (Trad. pers.).

¹⁵ Cette affirmation s'appuie sur le nombre élevé de titres d'œuvres où son nom est suivi de syntagmes appositionnels qui en qualifient la provenance de l'Albanie ou de l'Épire.



Figure 12. *Le rêve de la mère de Scanderbeg*, 1533 © The Trustees of the British Museum¹⁶

Dans ce genre de représentation, le rêve ne fait qu'un avec la prophétie, selon une démarche caractérisant les biographies des héros, des saints, bref des personnages hors de l'ordinaire dont la postérité construit le récit qui agit en tant qu'*exemplum perfectionis*.

¹⁶ Nous en rapportons ici la légende telle qu'elle apparaît dans l'archive numérique du British Museum, qui a autorisé la reproduction de l'image. « Le rêve de la mère de Scanderbeg. La mère endormie sur un lit ; au mur, sur un fond de nuages, une illustration de son rêve avec un monstre crachant du feu sur une ville située sur le rivage d'un lac, ou de la mer. Créé pour l'oeuvre de Marinus Barletius 'Des Allerstreyparsten Fürsten und Herren Georgen... Skanderbeg Ritterliche Thaten', Augsburg, Steiner, 1533. Ici, tiré de : Vincenz Steinmeyer, 'Neue künstliche ... Figuren', Frankfurt 1620. 1533. Gravure sur bois ». « The dream of Skanderbeg's mother; the mother lying asleep on a bed, on a wall at the back set in clouds an illustration of her dream with a monster spitting fire onto a city set on the shore of a lake or sea. Designed for Marinus Barletius, 'Des Allerstreyparsten Fürsten und Herren Georgen... Skanderbeg Ritterliche Thaten', Augsburg, Steiner, 1533. Taken here from Vincenz Steinmeyer, 'Neue künstliche ... Figuren', Frankfurt 1620. 1533 Woodcut ». (Trad. pers.).

La renommée de ce songe resta vivante pendant des siècles : en 1808, bien avant que ne fussent publiées les théories freudiennes de l'interprétation des rêves, un évêque de Bristol y fit référence dans sa *Theory of Dreams*, un ouvrage en deux volumes consacré aux représentations oniriques dans l'histoire et la littérature antiques. Parmi les exemples les plus connus, l'auteur rapporta justement le cas de la mère de Scanderbeg, censée avoir rêvé

un serpent couvrant tout l'Épire, sa tête tendue sur les possessions turques, où il dévorait tout avec des mâchoires sanglantes, sa queue s'étendant sur l'empire chrétien, en touchant tout particulièrement l'empire vénitien¹⁷.

Des traits prodigieux étaient même à l'origine de son surnom, qui lui aurait été donné en raison de son extraordinaire force physique, comme le rappellent les lignes suivantes, tirées d'une étude du Père catholique Jean-Claude Faveyrial. Découverte en manuscrit à Paris en 1999, l'œuvre de Faveyrial avait été rédigée entre 1884 et 1889, dans les mêmes années que *Le Istorie Albanesi* de l'italien Francesco Tajani¹⁸.

Le surnom de Scanderbey (seigneur Alexandre) fut donné à Georges par les Turcs à cause du courage et de la force corporelle qu'il avait montrés en plusieurs occasions. On dit, par exemple, qu'en un combat singulier, il avait battu un Tatar et deux Persans à taille gigantesque¹⁹.

Tout comme dans l'exemple précédent, ce récit avait eu son côté visuel dans une illustration remontant à plusieurs siècles avant, comme on va le voir dans l'image suivante, tirée de l'*Historische Chronica* de l'Allemand Johann Ludwig Gottfried ; connu sous le titre de *Gottfried'sche Chronik*, ce texte publié par la célèbre maison d'édition Matthäus Merian demeura longtemps l'une des œuvres historiques les plus lues dans le domaine germanophone.

L'illustration montre un Scanderbeg musclé et à demi-nu qui, en luttant dans une sorte d'arène sous le regard de dignitaires ottomans enturbannés, fracasse la tête à son adversaire.

¹⁷ Robert Gray, *The Theory of Dreams: in which an Inquiry is Made Into the Powers and Faculties of the Human Mind, as They are Illustrated in the Most Remarkable Dreams Recorded in Sacred and Profane History*, London, F. C. and J. Rivington, 1808, vol. I, p. 57 : « a serpent which covered all Epirus, his head being stretched over the Turkish dominions, where he devoured every thing with bloody jaws, his tail spreading over the Christian empire, and particularly affecting the Venetian empire ». (Trad. pers.)

¹⁸ Francesco Tajani, *Le Istorie Albanesi*, Salerno, Fratelli Jovane, 1886.

¹⁹ Jean-Claude Faveyrial, *Histoire de l'Albanie*, édition établie et présentée par Robert Elsie, Dukagjini Balkan Books, Peja, 2001, p. 189.

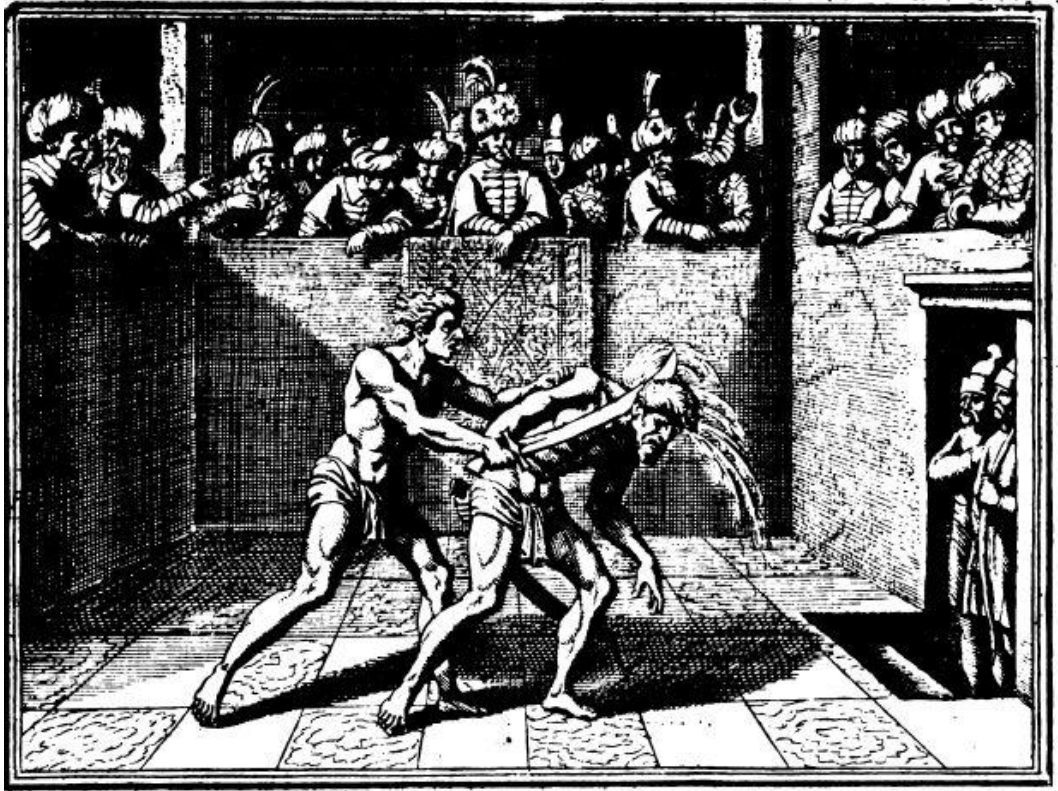


Figure 13. Scanderbeg luttant contre un escrimeur tartare²⁰

Dans le cadre des *facta mirabilia* se situe également une anecdote concernant sa dépouille, selon laquelle les guerriers turcs portaient sur eux des morceaux des os de Scanderbeg comme des talismans pour se donner du courage ; ce fait est rapporté entre autres par une étude en langue française consacré à la construction de l'image de Scanderbeg et à la façon dont elle fut utilisée aux fins de la construction identitaire albanaise. Dans son étude, l'auteur dégage dans le récit de Marin Barleti les lignes de ce qu'il appelle le modèle du héros-type.

On peut reconnaître dans sa narration des éléments tels que l'origine divine de Georges représentée par les visions oniriques de sa mère, son enfance loin de sa famille, sa réussite hors de son propre environnement culturel, sa maturité toute faite de défis envers lui-même et des épreuves morales, sa mort et enfin son apothéose²¹.

Comme on le verra, les lignes de cette construction s'étendirent jusqu'à inclure de nombreux aspects de la représentation.

²⁰ « Kampf Scanderbegs mit einem Tartarischen Fechter » (trad. pers.), in : Johann Ludwig Gottfried, *Historische Chronica oder Beschreibung der fűhrnemsten Geschichten so sich von Anfang der Welt biű auf das Jahr Christi 1619 zugetragen*, Frankfurt am Main, Matthaeus Merian, 1674, p. 653. Image digitalisée Google Livres.

²¹ Gjergj Misha, « L'Albanais George Kastrioti Skanderbeg : héros mythique ou civil », in Centlivres Pierre, Fabre Daniel, Zonabend Françoise (dir.), *La fabrique des héros*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, 1998, p. 183, note en bas de page.

1. 2. Un chrétien à tête de Turc

En fait, en plus des remaniements historiques (ainsi que des illustrations qui les accompagnaient), d'autres exemples remarquables du succès rapporté par les narrations autour de la figure de Scanderbeg se trouvent dans le domaine théâtral, notamment en ce qui concerne les comédies du siècle d'or espagnol. Dans ce cas-là, il y eut même une « sérialisation » du personnage, à travers nombre de comédies donnant lieu à un genre à part entière qui, d'après la transposition en langue espagnole du nom de Scanderbeg, c'est-à-dire Jorge Castrioto Escanderbeg, allèrent sous le nom de « *comedias escanderbecas*²² ».

Tout en étant inspirées de faits historiques, ces œuvres ayant des titres tels que *El jenízaro de Albania* (*Le janissaire albanais*) ou *El príncipe esclavo* (*Le prince esclave*) aboutirent à des réélaborations relevant de la parodie et de la comédie burlesque, ce qui semblerait indiquer — et à son tour favoriser — une popularisation du personnage dans l'imaginaire de l'époque.

Un siècle après, le prince albanais devint l'objet d'œuvres musicales telles que l'opéra *Scanderbeg* du Vénitien Antonio Vivaldi²³ et la tragédie lyrique homonyme (1735) rédigée par le dramaturge parisien Antoine Houdar de La Motte²⁴, dont la mise en scène offrait des traits que nous estimons intéressant de mettre en lumière, en tant que liés à des formes remarquables de la représentation. En fait, cette tragédie fit du bruit dès sa mise en scène, à cause d'une extraordinaire machine théâtrale conçue spécialement pour cette pièce : il s'agissait d'une grande mosquée réalisée par l'architecte italien Giovanni Niccolò Servandoni, qui était le directeur des machines théâtrales de l'Académie Royale de Musique.

Richement ornementée, cette mosquée devint l'élément charnière autour duquel se déroulaient les exploits de l'héros chrétien. En plus d'être mise à l'honneur par les chroniques mondaines (le *Mercur de France* y consacra un article de cinq pages²⁵), la

²² Pour plus d'informations à ce sujet, nous renvoyons à l'étude de Germán Vega García-Luengos, « La reescritura permanente del teatro español del Siglo de Oro: nuevas evidencias », *Criticón*, 72, 1998, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

²³ Antonio Lucio Vivaldi, *Scanderbeg* (RV 732), libretto d'Antonio Salvi. L'œuvre débuta à Florence en 1718.

²⁴ Le dernier acte ainsi que le prologue furent écrits par Jean-Louis-Ignace de La Serre ; mise en musique par François Francoeur et François Rebel, l'œuvre débuta au Palais Royal en 1735. Apparemment, le livret (*Scanderberg. Tragédie*, Paris, Ballard, 1763) n'avait été publié que plusieurs années plus tôt.

²⁵ La notice est tirée de : David Charlton, *Opera in the Age of Rousseau. Music, Confrontation, Realism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 319, note 63 en bas de page.

tragédie de Houdar de la Motte inspira également une illustration faisant partie du *Livre de Caricatures tant bonnes que mauvaises*, œuvre de Charles de Saint-Aubin et ses frères. Réalisé entre les années 1740 et 1770, ce fascinant répertoire de la culture visuelle du dix-huitième siècle a été récemment édité et mis en ligne.



Figure 14. Charles-Germain de Saint-Aubin, *Les joyeux passetems de Scanderberg roy dalbanie, après avoir repris Croye Sur les turcs 1460, 1763?-c. 1775*. Acc No. 675.370²⁶

Dans cette caricature, le « roi d’Albanie » (tel est le titre d’après lequel Scanderbeg était nommé dans de nombreux ouvrages) tient à deux mains une épée par laquelle il déchire en deux l’ennemi qui est à sa droite, tout en se retournant vers sa gauche ; habillé d’un manteau en fourrure rouge et d’une jupe jaune-vert, il est coiffé d’un turban surmonté d’un panache.

Le fait même que les gestes du héros albanais furent incluses parmi les sources d’inspiration d’une œuvre telle que le *Livre de Saint-Aubin*, puisant à des sujets bien connus, en dit long sur le niveau de popularité de la matière scanderbegienne. En fait,

²⁶ Image tirée de : Colin Jones, Juliet Carey, Emily Richardson (éd.), *The Saint Aubin 'Livre de caricatures' : drawing satire in eighteenth-century Paris*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012.

dans la scène s'affichant ci-dessus, le guerrier manie son épée tout en regardant ailleurs, pendant que ses victimes tombent à ses pieds tels que des pantins, avec un effet tout sauf épique. Tout comme il sied à une caricature, l'effet humoristique vient du fait que la représentation est renversée par rapport aux termes habituels, selon un mécanisme pouvant fonctionner à condition que les éléments de la représentation primaire soient suffisamment connus.

Les exemples que nous venons d'indiquer ne sont que quelques-unes des nombreuses proliférations représentationnelles autour du même sujet, en entendant par cela non seulement Georges Kastriot Scanderbeg mais l'ensemble du scénario où on le plaçait, c'est à dire un attirail d'armures, de robes, de décors, de coutumes et d'accessoires orientalisants, bref, de turqueries qui faisaient rage dans l'Europe du XVIII^e siècle.

Déterritorialisé de son contexte original, le seigneur d'Albanie fut « relocalisé » en fonction de l'imaginaire de l'époque : avec son crâne enturbanné, ce guerrier habillé à l'ottomane combattant contre les musulmans devint une sorte de tête de Turc, une de plus qui allait enrichir le répertoire fantastique au sujet des Balkans.

1. 3. Effondrements et résurgences : le voyage d'un mythe

Dans son *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, paru en 1788, Edward Gibbon (qui, il convient de le rappeler, était parmi les historiens de référence de Lord Byron), exprimait son souhait de « trouver quelques Mémoires simples et authentiques écrits par un ami de Scanderbeg, qui me représentassent le lieu, l'homme et les temps²⁷ ». À son avis, l'*Historia* de Marin Barleti était jonchée d'embellissements qui l'empêchaient d'avoir une idée plus précise et objective des faits historiques concernant Scanderbeg, vu qu'il trouvait que le personnage décrit par Barleti se révélait « empêtré dans un vêtement bizarre et chargé d'ornemens mensongers²⁸ ».

En tous cas, au tournant du XIX^e siècle, les échos des entreprises du seigneur albanais commençaient à s'éteindre. S'il est vrai que Byron avait lié à jamais le nom du héros à celui de son pays, en les réunissant dans un seul vers alors qu'il s'écria « [t]erre d'Albanie ! où naquit Iskander²⁹ », l'extraordinaire floraison d'œuvres qui jusque-là lui avaient été spécifiquement consacrées connurent une fin.

²⁷ Edward Gibbon, *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, trad. par M. F. Guizot, vol. XIII, Paris, Ledentu, 1828, p. 33, note 2 en bas de page.

²⁸ Edward Gibbon, *ibid.*

²⁹ Voir p. 26.

Un aperçu des fortunes littéraires des récits scanderbegiens aux derniers siècles nous vient par ces lignes tirées d'une étude parue en 1953.

À partir du milieu du XVIII^e siècle, la courbe des apparitions de Scanderbeg dans les histoires et chroniques commença à décliner. Ses apparitions dans la littérature diminuèrent également, et plus rapidement. Tout comme les Turcs s'estompaient de l'imagination européenne, les fortunes littéraires de Scanderbeg s'enfoncèrent. En France, on a mention d'un spectacle scolaire anonyme, *Scanderbeg*, présenté par « l'école libre Saint Joseph » de Poitiers en 1868, ainsi que d'une tragédie, *Scanderberg*, de Guillaume Casimir Pertus (Paris, Roquette, 1870). Il y en a moins en Angleterre. [... A]près Byron, l'Albanais disparaît de la vue. En dépit de Missolonghi et de Sébastopol, les Turcs et leurs sujets opprimés, passés et présents, semblaient très loin. L'éclipse a continué jusqu'à nos jours. Je ne connais aucun travail littéraire récent dans lequel l'histoire de Scanderbeg ait été utilisée³⁰.

En fait, en s'en tenant à ce qu'en écrivirent les voyageurs, pendant ces années-là il n'y avait ni chants populaires consacrés à la mémoire du héros, ni récits rédigés par des écrivains albanais. À ce propos, lisons ce qu'en écrivait l'auteur de la préface des *Exploits héroïques de Scanderbeg*, rédigés un siècle avant par le Père jésuite Jean Nicolas Duponcet : en se demandant si Barleti était digne de toute croyance, l'anonyme préfacier notait qu'aucun autre auteur albanais n'avait écrit sur le même sujet, lorsque dans d'autres pays balkaniques il y avait eu plusieurs poèmes qui en faisaient leur héros national³¹.

³⁰ B. B. Ashcom, « Notes on the Development of the Scanderbeg Theme », *Comparative Literature*, Vol. 5, N. 1, (Winter, 1953), p. 28-29. « [A]fter the middle of the eighteenth century the curve of Scanderbeg's appearances in histories and chronicles began to decline. His appearances in literature also declined, and more rapidly. As the Turk receded from the European imagination, Scanderbeg's literary fortunes sank. In France there is record of an anonymous school play, *Scanderbeg*, presented by 'l'école libre Saint Joseph' in Poitiers in 1868, and of a tragedy, *Scanderberg*, by Guillaume Casimir Pertus (Paris, Roquette, 1870). There is less in England. [...A]fter Byron the Albanian fades from view. In spite of Missolonghi and Sebastopol, the Turks and their oppressed subjects, past and present, seemed far away. The eclipse has continued to the present day. I know of no recent literary work in which the story of Scanderbeg has been utilized. » (Trad. pers.). Cependant, lorsque cette disparition se produisit dans d'autres pays européens, en ce qui concerne l'Albanie cette tendance s'avère être totalement inversée, vu que, par un phénomène assez singulier, il semblerait qu'au moins jusqu'aux premières décennies du XIX^e siècle les récits concernant Scanderbeg demeuraient inconnus dans le pays même qui en avait été la toile de fond alors que, en revanche, ils commencèrent à y apparaître tout comme ils disparaissaient ailleurs.

³¹ À ce propos, Clayer parle de l'« albanisation » de la figure de Scanderbeg mise en œuvre par les nationalistes albanais, en notant que quelques années avant s'était développée également une image de Scanderbeg « héros de l'orthodoxie grecque, [...] tandis que, dans les régions proches du Monténégro, en 1897 encore, des poèmes épiques dans lesquels il était célébré comme un guerrier slave étaient de plus en plus diffusés. » Nathalie Clayer, *Aux origines du nationalisme albanais. La naissance d'une nation majoritairement musulmane en Europe*, Paris, Karthala, 2007, p. 441.

On s'étonnera peut-être, que Scanderbeg ayant fait la guerre si longtemps et avec tant d'éclat et de succès, il ne se soit trouvé qu'un seul auteur de sa nation qui ait pris soin de nous en instruire [...] ³².

Or, s'il est vrai qu'il y avait des obstacles de nature linguistique qui, soit en raison du manque d'un système uniforme de translittération (l'alphabet albanais ne fut standardisé qu'en 1908), soit par l'interdiction du gouvernement ottoman d'imprimer des livres en langue albanaise, auraient empêché ou, tout au moins, auraient rendu difficile la publication de textes, il n'en est pas moins vrai que jusqu'aux années 1870 les témoignages des voyageurs dans la Haute Albanie ne montrent aucune trace de textes oraux inspirés par le faits de Scanderbeg.

Par contre, justement à partir de cette période, on assista à une sorte de « résurgence » du mythe de Scanderbeg en terre albanaise, ce qui donna naissance à un phénomène particulièrement intéressant en ceci que ces récits y arrivaient du pays d'en face, et pourtant appartenant au même réseau ethnoculturel, à savoir des régions arbëreshë de l'Italie du Sud.

En fait, les contes et les chants populaires qui ranimèrent cette figure qui allait faner ailleurs furent créés par des patriotes et intellectuels italiens de langue et culture albanaise qui virent dans le culte de Scanderbeg un moyen d'agrégation et de diffusion des idéaux visant à un projet de construction de l'identité et, avec cela, de l'indépendance nationale de l'Albanie.

À ce propos, une indication importante nous vient encore une fois du *Manuel* d'Auguste Dozon, où on lit : « Skanderbey [*sic*] lui-même s'il a jamais été chanté par les poètes nationaux, est oublié aujourd'hui ³³ » (une certitude qui reposait sur le fait que Kristophoridi ³⁴ ne connaissait aucun chant où il figurait). Immédiatement après, Dozon ajouta une autre indication importante en écrivant « c'est en Italie seulement qu'on peut trouver un écho de sa pure renommée ³⁵ ». Par cela, il se référait à une œuvre en langue arbëreshë, les *Rapsodie* ³⁶ de Girolamo de Rada, l'écrivain qui, comme nous l'avons vu, eut une partie de premier plan dans le mouvement de la *Riljndia*, visant à la formation de la conscience nationale et l'indépendance de l'Albanie.

³² Ce livre fut publié pour la première fois en 1709. L'édition à laquelle nous faisons référence ici fut rééditée presque cent cinquante ans après : Duponcet (Père Jean Nicolas), *Exploits héroïques de Scanderbeg, roi d'Albanie*, Liège, Blanchard, 1854.

³³ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, *op. cit.*, p. 8

³⁴ Le linguiste Konstantin Kristoforidhi, qui avait transcrit les contes albanais publiés par Johann Georg von Hahn. Voir p. 59.

³⁵ Auguste Dozon, *Manuel de la Langue Chkipe*, *op. cit.*, p. 8.

³⁶ Girolamo de Rada, *Rapsodie*, *op. cit.* Voir p. 151.

De nos jours, le témoignage de Dozon trouve confirmation dans la plupart des études contemporaines ; pour n'en donner qu'un exemple, lisons ces lignes tirées d'une œuvre de langue française consacrée à l'analyse de la « construction » des héros nationaux.

Le culte de Skanderbeg prit aussi des valeurs différentes en fonction des lieux où sa tradition se développait. Il est très significatif que la réapparition de la figure de Skanderbeg au XIX^e siècle ne se soit pas, tout d'abord, produite en Albanie même, mais en Italie, parmi les Arbereshi, comme se définissent eux-mêmes les Italo-Albanais. À l'époque des luttes pour la libération de l'Italie, Skanderbeg devint en effet l'inspirateur du nationalisme et une incitation à la liberté pour leurs compatriotes, toujours sous occupation ottomane, de l'autre côté de l'Adriatique. Formant un groupe compact en territoire chrétien, quoique vivant dans des communautés séparées, les Arbereshi ont conservé les chansons sur Skanderbeg et ses exploits que leurs ancêtres avaient apportées de leur pays d'origine. Aujourd'hui, on pourrait même dire qu'il existe un véritable cycle de Skanderbeg si l'on tient également compte des chansons sur les autres héros albanais qui faisaient partie de son entourage. Le héros national est le symbole qui les lie à la terre de leurs pères. Il leur rappelle le bon vieux temps quand leurs ancêtres vivaient en Albanie. Dans les efforts qu'ils accomplissent pour sauvegarder leur identité, la mémoire de Skanderbeg joue un rôle central : pour les Arbereshi, le nom de leur héros a la valeur d'un symbole ethno-distinctif, de même que leur langage, leur religion et leurs coutumes³⁷.

Enfin, en 1898, parut une *Histoire* de Scanderbeg en langue albanaise. Intitulée *Histori e Skënderbeut*³⁸, elle avait été rédigée par l'écrivain et patriote Naim Frashëri.

L'œuvre fut publiée en Roumanie par un éditeur albanais : une fois de plus, un sujet contribuant à façonner l'image de l'Albanie migrait d'un pays à l'autre, même avant qu'on en eût pleine connaissance là d'où il avait jailli.

Par suite, cette figure mythique eut un impact sur au moins deux niveaux de représentation : en fait, du côté albanais elle agit comme l'un des réservoirs majeurs auquel puisa le processus de construction de l'identité ethno-nationale. Par contre, dans le contexte international, avec ses retentissements entre des différents domaines de la représentation, elle accomplit la fonction structurale qui l'encadre comme figure mythique.

Car, quoique susceptible de connaître des périodes de latence, d'éclipse ou d'usure, par le phénomène de reconnaissance collective qu'elle suscite, [la figure mythique] relie les générations, les siècles et parfois même les civilisations. Comme les mythes, comme les héros de conte ou de légende et même les types, les figures mythiques sont donc au cœur des

³⁷ Gjergj Misha, « L'Albanais George Castrioti Skanderbeg : héros mythique ou civil », *op. cit.*, p. 184-185.

³⁸ Naim Frashëri, *Histori e Skënderbeut*, Bukuresht, Tipografi e Shqipetarevet, [Bucarest, Typographie des Albanais], 1898.

phénomènes d'intertextualité, non sans pouvoir être réinvesties dans des champs extra-artistiques³⁹.

2. LE REDOUTABLE ALI DE TEPELENA

L'autre figure que nous allons aborder est séparée de la précédente en termes tant de temps que d'espace : alors que les actes qui rendirent célèbre le prince Scanderbeg se déroulèrent au cœur du XV^e siècle, le pacha Ali de Tepelena atteint le sommet de sa puissance aux dernières années du XVIII^e, avant de tomber victime d'une embuscade qui fut le prix de sa propre soif de pouvoir absolu⁴⁰.

Cependant, au-delà de cet écart chronologique, la distance la plus remarquable en termes de représentation concerne l'espace à la fois topographique et encore plus conceptuel existant entre eux ; ou, pour mieux dire, l'espace que leurs caractères fictifs, voire mythiques, jalonnèrent à travers sa propre renommée.

En fait, tant le prince que le pacha devinrent les références des contextes humains et culturels qui les entouraient, à savoir la Haute Albanie dans le cas du premier, et les terres bordant la Grèce dans le cas du second, notamment l'Épire et sa ville capitale, Janina, qui jusqu'à la Première Guerre balkanique faisaient partie de l'Albanie⁴¹.

Alors que Georges Kastriot fut célébré *post mortem*, le pacha Ali devint objet de légende de son vivant ; cependant, au-delà des différences, tous les deux eurent leur épopée. En fait, si le premier eut son « Scanderbeide » (entendant par cela non seulement le poème homonyme de Margherita Sarrocchi portant un tel titre, mais le *corpus* « épique » entier qui lui fut consacré), le pacha de Tepelena eut une « Alipachade », comprenant non seulement la vaste collection de récits dont il fut le protagoniste, mais également une composition ayant un tel titre, rédigée entre 1805 et 1812 par un poète albanais⁴².

³⁹ Véronique Léonard-Roques (dir.), *Figures mythiques, op. cit.*, p. 25.

⁴⁰ Pour ses données biographiques, voir p. 42 *sq.*

⁴¹ En fait, alors que les récits ethnographiques consacrés à la Haute Albanie ne s'occupèrent que peu ou pas d'Ali de Tepelena (comme cela arriva pour les œuvres de Hecquard, Degrand, Durham, pour n'en citer que quelques exemples), les récits pivotant autour du pacha ne se référaient que de façon marginale au nord du pays, qui ne relevait pas des traits chéris par les hellénistes. Cette démarcation nette entre différents domaines d'intérêt trouve son contrepoint dans la création de deux aires de la représentation, l'une « grecque » et l'autre « balkanique ».

⁴² Il s'agit d'un poème en dialecte grec ; resté longtemps inédit, il vient d'être publié en France (Chatzi Sechretis, *L'Alipachade. Épopée épirote*, Paris, Éditions Orizons, 2013). Selon nos connaissances, le seul voyageur étranger qui non seulement en fait mention mais en avait cité d'amples extraits dans son œuvre fut le colonel britannique

Tout comme le prince Scanderbeg, le pacha Ali devint le protagoniste de nombre de dramatisations en plusieurs langues.

2. 1. Le pacha théâtralisé

Dans l'imaginaire européen du XIX^e siècle, l'affrontement entre l'islam et le christianisme cédait la place aux nationalismes romantiques et à la lutte contre l'absolutisme, de préférence sur un fond oriental.

Dans ce cadre, cette figure de tyran d'antan coupant des têtes à toute allure, niché quelque part dans une Europe en plein essor antimonarchiste, était une source inépuisable de fascination, d'horreur et d'intrigues fictionnelles⁴³.

Au mois de juin 1822, c'est-à-dire tout juste quelques mois après l'assassinat du pacha, décapité par les émissaires du sultan ottoman, il faisait déjà l'objet d'une représentation théâtrale⁴⁴. Le spectacle débuta à Paris, au théâtre du Panorama-Dramatique, une salle vouée à l'expérimentation et spécialisée dans le mélodrame ; somme toute, un espace plus qu'adapté au sujet, si l'on y ajoute que, soit dit en passant, le théâtre se trouvait en face du Jardin Turc⁴⁵.

L'image ci-dessous en illustre un acte où se déroule une fusillade entre les gardes du pacha et les rebelles assiégeant sa forteresse. En arrière-plan, un aperçu de la ville de Janina en révolte.

William Leake (William Martin Leake, *Travels in Northern Greece*, London, J. Rodwell, New Bond Street, 1835, p. 463-497).

⁴³ Pour un aperçu des récits fictionnels ainsi que des œuvres théâtrales concernant le pacha Ali, voir : Émile Legrand, *Bibliographie Albanaise, op. cit.*, 1912.

⁴⁴ *Ali-Pacha : mélodrame en trois actes et a grand spectacle, par MM. Hyacinthe et Alfred*. Musique de MM. Alexandre et Henri. Ballet de M. Renauzi. Décors de MM. Gué et Cicéri ; représenté pour la première fois sur le théâtre du Panorama-Dramatique, le 9 juillet 1822, Paris, Chez J. Esneaux, libraire, et chez Barba, libraire, 1822.

⁴⁵ Le choix même de l'emplacement de la mise en scène nous semble indicatif de la perspective sous laquelle le personnage était présenté. En fait, tout en ayant eu une vie très courte (de 1821 à 1823), ce théâtre était célèbre pour ses effets de lumière et illusions optiques qui en faisaient le lieu idéal d'intrigues basés sur la spectacularisation, visés à produire l'étonnement et la merveille. Parmi les artistes qui y travaillèrent il y eut Louis Daguerre, l'inventeur du Diorama et de la photographie ; la renommée de ce théâtre est liée en particulier à Balzac, qui y situa une scène des *Illusions Perdues*. Notices tirées de : Olivier Bara, « Le Théâtre du Panorama-Dramatique, un laboratoire dramatique sous la Restauration », *Lingua Romana : a Journal of French, Italian and Romanian Culture*, 11 (2013) p. 35-48.



Figure 15. Lithographe illustrant un acte du mélodrame mise en scène au théâtre du Panorama-Dramatique le 9 juillet 1822⁴⁶

Dans cette pièce, comme d'ailleurs dans la réalité historique, le siège s'achève par l'assassinat du tyran. Quelques années plus tard, une histoire de production italienne très similaire à celle mise en scène à Paris fut représentée au *Teatro alla Scala* de Milan. Il s'agissait d'une « *azione pantomimica* », à savoir une pièce avec musique et danse qui généralement s'inspirait d'un épisode mythologique, conçu comme interlude après des tragédies ; le spectacle fut porté à la scène pendant le Carnaval de 1828⁴⁷.

2. 2. L'image autoconstruite

Avec tout son attirail de *mirabilia*, la cour de Janina faisait le bonheur des philhellènes qui pullulaient sur les rivages ioniennes à l'aube de l'âge romantique. À l'entrée, une multitude de personnages de gens de toutes les nationalités, parmi lesquels

⁴⁶ *Panorama dramatique. Ali-Pacha. 2^e décoration du 3^e acte par Gué* [Image fixe] : [estampe] / Schmit del ; lith. de G. Engelmann, Milano, Santo Vallardi, 1822.

⁴⁷ Giovanni Galzerani, *Alì Pascià di Giannina. Azione pantomimica di Giovanni Galzerani. Da rappresentarsi nell'I. R. Teatro alla Scala il Carnevale 1828*, Milano, Gaspere Truffi, 1838.

des Noirs en turbans blancs, accueillaienent des hôtes stupéfaits par ces spectacles qui — il faut le souligner — étaient habilement mises en place par le pacha lui-même, qui soignait attentivement l'image qu'il voulait transmettre au reste de l'Europe.

Dans la foule pittoresque qui peuplait durablement son palais ne manquaient ni le bouffon de cour ni le charlatan, que le pacha avait chargé de trouver la pierre philosophale, et qui après avoir plusieurs fois échoué répétés avait été pendu.

Pour impressionner ses hôtes étrangers, le pacha aimait montrer sa précieuse collection d'armes qui lui avaient été données par des gouverneurs d'autres pays ; en particulier, il se pavaneait avec un fusil clouté de diamants et de brillants envoyé par « le roi des Français⁴⁸ », d'après le titre dont il qualifiait Napoléon Bonaparte. Sauf que, comme le révéla son secrétaire, le fusil donné par Bonaparte était tout à fait ordinaire, et le pacha lui avait fait ajouter les bijoux pour lui conférer une importance majeure aux yeux des visiteurs.

En plus de cela, il aimait leur raconter personnellement les atrocités dont il avait été le mandataire. L'un de ses récits favoris portait sur le massacre de la population entière d'un village avoisinant. Dans le *Journal* de l'architecte et archéologue londonien Charles Robert Cockerell, publié posthume par son fils, on lit : « [d]e lui, j'ai eu un récit du massacre de Gardiki⁴⁹ ».

2. 3. La chambre des merveilles

Pendant l'été, le pacha demeurait dans une résidence au nord-ouest de Janina ; dans ses *Travels*, Hobhouse la représente comme un ample pavillon octogonal, entouré de petits appartements treillagés dans chaque côté, se dressant dans un véritable Éden luxuriant, plein de grenades (un fruit qui est actuellement considéré comme un symbole de l'Albanie), d'agrumes, de figues, où erraient des cerfs et des antilopes. Dans une alcôve, confortablement logé sur l'un des canapés de soie brochée dont étaient meublés les appartements, il regardait des danseuses se balançant au son du « luth albanais⁵⁰ ».

⁴⁸ John Cam Hobhouse, *Travels in Albania and other provinces of Turkey in 1809 & 1810*, London, John Murray, Albemarle Street, 1858, vol. 1, p. 99 : « the King of the French ». (Trad. pers.)

⁴⁹ « From him I had an account of the Gardiki massacre ». Samuel Pepys Cockerell (éd.), *Travels in Southern Europe and the Levant, 1810-1817. The Journal of C. R. Cockerell, R. A.*, London/New York/Bombay, Longsman, Green, and Co., 1903, p. 237. (Trad. pers.). Pour une analyse des faits de Gardiki, voir Katherine Elizabeth Fleming, *The Muslim Bonaparte: diplomacy and orientalism in Ali Pasha's Greece*, Princeton University Press, 1999, p. 170 sqq.

⁵⁰ John Cam Hobhouse, *Travels in Albania, op. cit.*, vol. 1, p. 59. Selon toute probabilité, l'« Albanian lute » auquel se réfère Hobhouse est la *lahuta*, l'instrument à corde frottée

En la décrivant dans les *Travels in Albania* republiés en 1858 (donc, plusieurs décennies après la première édition⁵¹ constituant le journal de son voyage avec Byron), Hobhouse se demandait ce qu'était devenue cette luxueuse résidence, qui apparemment à cette date-là n'existait plus⁵². Cette remarque d'Hobhouse, ainsi que le fait que de nos jours la plus grande partie des structures extraordinaires dont se composait la cour du pacha de Janina n'existe plus, nous suggère que, pour un meilleur aperçu des espaces de la représentations on devrait également prendre en compte des éléments qui ont désormais matériellement disparu, tout en continuant à n'exister que grâce aux descriptions offertes par les récits de voyage, desquels on peut les extraire pour intégrer les pièces manquantes du cadre imagologique.

À cet égard, un exemple notable est donné par l'illustration suivante, que nous avons dégagée de l'une des nombreuses éditions du *Childe Harold* publiées par John Murray : il s'agit d'une gravure de William Finden, réalisée d'après un croquis de Charles Robert Cockerell. La visite qui donna à Cockerell l'occasion de dessiner l'illustration ci-dessous est rapportée dans ses *Travels*⁵³, publiés de manière posthume par son fils en 1903.

Le dessin coïncide en tous points à la description faite par Hobhouse : le pacha est allongé sur un canapé, avec un narguilé à son côté, dans un pavillon ayant au centre l'une des attractions majeures qui enjolivaient sa cour, une fontaine en forme de forteresse en marbre ayant des canons en cuivre qui tiraient de l'eau, pendant que des musiques italiennes étaient jouées dans le fond⁵⁴. À ses pieds, dans une attitude d'offrande, est agenouillé un jeune homme qui selon toute probabilité était l'un des derviches faisant partie de sa suite⁵⁵.

au cœur de la tradition musicale albanaise, qui d'habitude accompagnait des anciennes rhapsodies populaires.

⁵¹ John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania and other provinces of Turkey in 1809 & 1810*, London, John Murray, Albemarle Street, 1813.

⁵² John Cam Hobhouse, *Travels in Albania*, vol. 1, *op. cit.*, p. 59, note en bas de page.

⁵³ Samuel Pepys Cockerell (éd.), *Travels in Southern Europe and the Levant, 1810-1817*, *op. cit.* La notice concernant le dessin du pavillon apparaît à la page 237.

⁵⁴ John Cam Hobhouse, *Travels in Albania*, *op. cit.*, p. 58-59.

⁵⁵ Le derviche du pacha inspira l'un des poèmes des *Orientales* de Victor Hugo; cf. p. 200 *sqq.*



Figure 16. *Ali Pacha*, gravure de William Finden d'après C. R. Cockerell⁵⁶

Ce dessin devint une aquarelle que Samuel Pepys Cockerell, le père de Robert, exposa en 1818 à la Royal Academy de Londres⁵⁷, ce qui aboutit à une dissémination encore plus grande des portraits (et par cela, des « images ») concernant le pacha de Tepelena. On peut supposer que le succès rapporté au cours de cette exposition incita également, comme nous l'avons vu, l'éditeur Murray à choisir justement ce dessin pour illustrer l'édition du *Childe Harold* publiée en 1841.

Les exemples que nous venons d'indiquer ne donnent qu'un aperçu de ce qui s'avéra être un véritable livre des merveilles se déroulant dans un coin — oriental, il faut le noter — de l'Europe révolutionnaire, ce qui ne pouvait qu'aboutir à une mine de sujets pittoresque pour les voyageurs qui en furent les témoins directs, ainsi qu'une source où puiser des deux mains pour les écrivains qui s'en inspirèrent.

On dirait que, en posant en despote oriental (ou, pour mieux dire, selon les traits figés caractérisant les portraits des anciens tyrans orientaux), Ali de Tepelena avait

⁵⁶ In George Gordon Byron, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray, Albemarle Street, 1841, p. 70.

⁵⁷ Information tirée d'une étude en langue anglaise consacrée à Charles Robert Cockerell : David Watkin, *The life and work of C. R. Cockerell*, London, Zwemmer, 1974, p. 15.

offert sur un plateau d'argent les plus savoureux des ingrédients fictionnels : il y avait de l'horreur, de l'exotisme, des bizarreries, bref, un mélange parfait prêt à l'emploi pour en faire des récits alléchants. Et les résultats ne se firent pas attendre : dans l'espace de quelques décennies, il devint le héros (au sens fictionnel du terme) de nombre de récits de cape et d'épée

Le fait que cet « homme extraordinaire [eût] paru au fond de l'Épire⁵⁸ » ajoutait un élément de fascination aux yeux des Européens du XIX^e siècle, où, en laissant de côté l'Extrême-Orient qui avait occupé la scène littéraire à l'époque des grandes explorations intercontinentales, le nouvel exotisme allait se concentrer sur ses terres les moins connues, dont on venait de découvrir le potentiel fictionnel.

2. 4. La figure et ses multiples

► La représentation doublée : le pacha byronien

L'une des voies principales par lesquelles le mythe du pacha se répandit dans la littérature européenne fut évidemment l'œuvre byronienne. Encore une fois, comme nous l'avons vu précédemment⁵⁹, par cela il faut se référer non seulement au *Pèlerinage du jeune Harold*, qui fut le fruit le plus célèbre du voyage de Byron en Albanie, mais également aux commentaires et textes en prose qui l'entourèrent, tels que les lettres et les notes rédigés par le poète même, ainsi que le journal rédigé par Hobhouse.

Voici comment, en écrivant à sa mère, le poète lui indiquait son prochain itinéraire :

je m'embarque demain pour Patras ; de là, j'irai à Yanina, où Ali Pacha tient sa cour ; de sorte que je serai bientôt parmi les Musulmans. Adieu⁶⁰».

À l'heure où il rédigeait cette lettre, Byron était sur l'île de Malte ; à en juger par le lien de causalité (« de sorte que ») par lequel il reliait le point de départ et d'arrivée, l'accès à la cour du pacha correspondait pour lui à la porte d'entrée dans l'islam.

Dès ce moment, l'œuvre byronienne nous donne un exemple assez singulier de duplication de l'image d'après la plume du même observateur : en fait, étant donné qu'au sujet du voyage de Byron en Albanie le récit en vers et le contenu des lettres vont

⁵⁸ Alphonse de Beauchamp, *Vie d'Ali Pacha, vizir de Janina, surnommé Aslan, ou le Lion*, Paris, Chez Villet, Librairie et Commissionnaire, 1822, Préface, première page non numérotée.

⁵⁹ Voir p. 24 *sqq.*

⁶⁰ Lettre XX de Malte, le 15 septembre 1809. In Robert Charles Dallas (éd.), *Correspondance de Lord Byron avec un ami, op. cit.*, p. 149. (C'est nous qui soulignons).

de pair, on peut les juxtaposer pour voir si et comment ces deux différents types de texte donnent lieu à des différences dans la représentation de la même figure. Voyons donc s'il existe des écarts entre le pacha décrit dans les lettres, et celui qui apparaît dans le *Pèlerinage*.

À ce qu'on peut en déduire des *Lettres*, la rencontre entre le poète et le tyran se déroula sous la meilleure étoile. L'hôte fut reçu « dans une grande salle pavée de marbre, au milieu de laquelle s'élevait un jet d'eau⁶¹ ». Le pacha, qui avait été renseigné par le colonel Leake que le jeune Anglais qui était venu lui rendre visite était de grande famille, fut très favorablement impressionné par la finesse de ses traits ainsi que par son jeune âge, en le comblant d'attention pendant toute la durée de son séjour.

Il ajouta qu'il était certain que j'étais un homme de haute naissance, parce que j'avais de petites oreilles, les cheveux bouclés, et de petites mains blanches, et il me témoigna que mon air et mes manières lui plaisaient. Il m'engagea à le regarder comme un père, tant que je demeurerais en Turquie, et dit qu'il me regardait lui-même comme son fils ; et en effet, il me traita comme un enfant, m'envoyant vingt fois par jour des amandes et des sorbets, des fruits et des confitures. Il m'invita à le visiter souvent, et surtout le soir, où il avait du loisir. Je terminai ma première visite après le café et les pipes. Je le vis encore trois fois⁶².

De son côté, tout en étant au courant de sa réputation effrayante, à en juger de la manière où il le dépeignait dans la suite de la lettre, Byron en eut une impression favorable.

Ali Pacha est âgé de soixante ans⁶³, il est très-replet et d'une taille peu élevée ; mais il a une belle figure, des yeux bleu-clair, et une barbe blanche.

⁶¹ Lettre XXI de Prevesa, le 12 novembre 1809. In R. C. Dallas, *Correspondance*, op. cit., p. 153. En ce qu'elle revient dans plusieurs récits de différents voyageurs, cette salle ayant une source d'eau au centre devient un véritable *topos* de la représentation entourant la figure du pacha, en étant le focus de la description soit verbale soit figurative des voyageurs qui visitèrent la cour de Janina. Ce même lieu apparaît également dans les vers du *Pèlerinage* (voir *infra*).

⁶² Lettre XXI de Prevesa, le 12 novembre 1809. In Robert Charles Dallas (éd.), *Correspondance de Lord Byron avec un ami*, op. cit., p. 154-155.

⁶³ Quelques années avant que Byron ne rédigeât ces lignes, la figure du pacha fit son entrée dans la littérature française grâce au *Voyage* de Pouqueville. Le futur consul de Janina en avait faite une description en haut-relief, où les linéaments du visage trahissaient la fureur bouillonnant dans la poitrine du héros ; disons, un portrait à la manière des tyrans de la tragédie grecque antique. « Âgé maintenant de quarante-huit ans, on ne remarque point en lui les traces d'une vieillesse précoce ; son visage noble, ouvert, caractérisé par des traits prononcés, exprime fortement les passions qui l'agitent. Maître, quand il veut, cependant, du jeu de sa physionomie, son coup d'œil séduit, et son rire cadencé masque un sentiment contraire à celui qu'il exprime ; mais il ne peut contenir sa colère quand il punit, et elle se manifeste par une convulsion terrible de ses traits qui décèle la violence de son caractère. Au reste, il est brave à l'extrême ; sa stature est haute et athlétique et il ne peut découvrir ses bras ou sa poitrine, sans qu'on y aperçoive [*sic*] d'honorables cicatrices ». F. C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie*, op. cit., vol. I, p. 24.

Ses manières sont très affables ; mais en même temps il possède cette dignité que je trouve si générale chez les Turcs. Il a l'apparence de tout autre chose que ce qu'il est réellement, car c'est un tyran impitoyable, qui s'est rendu coupable des plus horribles cruautés. Il est très-brave et si bon général, qu'on l'appelle le Bonaparte mahométan. Napoléon lui a offert deux fois de le faire roi d'Épire ; mais il préfère l'alliance des Anglais, et abhorre les Français, ainsi qu'il me l'a dit lui-même. [...] Ce fut dans son temps un vaillant guerrier ; mais il poussait la barbarie à l'excès ; il faisait rôtir ses ennemis vaincus, et commettait toutes les horreurs imaginables⁶⁴.

Si l'on considère l'affabilité des manières et les beaux traits du visage aux yeux bleus, entouré d'une barbe blanche, de ce « Bonaparte mahométan » (un autre des qualificatifs byroniens qui seront largement répandus), le portrait donné par ces lignes semblerait même agréable. Or, voyons ce qu'il en est dans les deux strophes du *Pèlerinage*⁶⁵ concernant le même épisode.

LXI

In marble-pav'd pavilion, where a spring
 Of living water from the centre rose,
 Whose bubbling did a genial freshness fling,
 And soft voluptuous couches breath'd repose,
 Ali reclin'd, a man of war and woes;
 Yet in his lineaments ye cannot trace,
 While Gentleness her milder radiance throws
 Along that aged venerable face,
 The deeds that lurk beneath, and stain him with disgrace⁶⁶.

Quant à l'écart concernant l'âge d'Ali Pacha (soit, « âgé de soixante ans » selon Byron ; « de quarante-huit ans » selon Pouqueville) on doit tenir compte du fait que les récits rédigés par ce dernier apparaissant dans l'édition de 1805 s'appuyaient sur les témoignages de ses compagnons, à savoir le médecin Jean-Baptiste Bessières et les officiers Poitevin et Charbonnel, qui avaient connu personnellement le pacha, ce que Pouqueville fit seulement à la suite de son séjour in Épire entre 1805 et 1815.

⁶⁴ Lettre XXI de Prevesa. In Robert Charles Dallas (éd.), *Correspondance de Lord Byron avec un ami*, op. cit. p. 155-156.

⁶⁵ Compte tenu de l'importance des détails descriptifs, nous avons choisi de mener notre observation sur les vers en langue originale.

⁶⁶ *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray/William Blackwood, Edinburgh/John Cumming, Dublin, 1812, p. 91. « 62. Dans un pavillon pavé de marbre, au centre duquel on voyait s'élever une source d'eau vive, dont les jets bouillonnans répandaient une naturelle fraîcheur, Ali reposait sur des coussins voluptueux qui invitaient au repos. C'est un homme de guerre et de crimes. Cependant vous ne pouvez distinguer dans ses traits vénérables, où la douceur se mêle à l'expression de la bienveillance, tout ce qu'ils cachent de cruel et de sanguinaire. » *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III^e, p. 80. La différence dans la numérotation des strophes (soit, 62, 63 dans la traduction française ; 61, 62 dans le texte original) est due au fait que dans l'édition de 1812, d'où sont tirés les vers cités ci-dessous, manque une strophe (qui correspond à la strophe n. 27 de la traduction française que nous venons de citer) par rapport aux éditions suivantes. Par contre, la strophe « additionnelle » apparaît dans d'autres éditions anglaises parues après 1812.

Dans ces vers, le récit qui dans la lettre visait à façonner l'épisode de la rencontre cède la place à une représentation pour ainsi dire « retravaillée », où le centre du discours devient le pacha. On y note en particulier l'atmosphère voluptueuse qui entoure ce personnage, dont la bénignité apparente recèle la cruauté de la personne : ce n'est pas pour rien que le poète créa pour lui un demi-vers qui devint l'un des marqueurs littéraires à l'égard du naturel albanais, en ce que ce qualificatif d'« homme de guerre et de crimes » fut réutilisé dans d'autres domaines de la représentation, en se référant tant au pacha qu'aux gardes qui l'entouraient.

A partir d'ici, la description vise de plus en plus à mettre en valeur l'intériorité du personnage, en en mettant en l'avant la férocité sur une toile de fond qui tourne à des nuances « exotiques », voire orientales.

LXII

It is not that yon hoary lengthening beard
 Ill suits the passions which belong to youth;
 Love conquers age—so Hafiz hath averr'd,
 So sings the Teian, and he sings in sooth—
 But 'tis those ne'er-forgotten acts of ruth,
 Beseeming all men ill, but most the man
 In years, that mark him with a tyger's tooth
 Blood follows blood, and, through their mortal span,
 In bloodier acts conclude those who with blood began⁶⁷.

Les éléments orientalisants qui entourent la représentation du pacha s'appuient sur des références à deux auteurs qui furent à l'origine de la poésie orientaliste européenne, tels que le persan Hāfez (ca. 1310-1337), dont les *ghazals* (« poèmes lyriques ») inspirèrent la composition du *Divan occidental-oriental* de Johann Wolfgang von Goethe, et le grec Anacréon de Téos (ca. 550 av. J.-C. - 464 av. J.-C). Leurs sujets, louant les plaisirs du vin, les joies de la jeunesse ainsi que de l'amour homosexuel se

Cf. George Gordon Byron, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray, 1841.

⁶⁷ *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray/William Blackwood, Edinburgh/John Cumming, Dublin, 1812, p. 92. « 63. Ce n'est pas que sa blanche et longue barbe s'allie mal avec les passions qui appartiennent à la jeunesse ; l'amour est aussi le partage de la vieillesse. Hafiz l'a démontré. Le vieillard de Téos chanta souvent l'amour. Mais les crimes qui dédaignent la tendre voix de la pitié ; les crimes qui rendent tous les hommes odieux, surtout l'homme avancé en âge ont marqué Ali de la férocité du tigre. Le sang appelle le sang, et ceux qui ont commencé par le sang leur carrière mortelle la finiront par des actes plus sanguinaires encore. » *Œuvres complètes de Lord Byron, op. cit.*, tome III^e, p. 80.

prêtaient très bien à esquisser une ambiance aux touches voluptueuses et sensuelles où placer ce despote de l’Orient méditerranéen.

La tension narrative atteint son sommet dans le scénario de sang et de crimes commis par ce « tigre », en s’achevant dans une conclusion qui, à la lumière de la fin sanglante qui longtemps après attendait le pacha, sonne comme une prophétie. Par conséquent, étant donné que le portrait en prose et celui en vers s’avèrent être marqués par des différents effets de style — et, par cela, de sens —, et étant donné que le *Pèlerinage* eut un écho plus immédiat et plus large par rapport aux *Lettres*, il semble convenable de soutenir que ces vers que nous venons de lire influencèrent en grande partie la représentation du personnage du pacha, comme d’ailleurs l’image générale de l’Albanie dans l’imaginaire européen.

► Les pachas fictionnels

Dans le large éventail des œuvres qui s’inspirèrent des descriptions dressées par ceux qui avaient rencontré le pacha en vrai, il y a des poèmes faisant partie du recueil *Les Orientales* de Victor Hugo.

L’un d’entre eux montre un derviche⁶⁸ qui au cours d’un monologue dramatique s’adresse au pacha, lui reprochant âprement ses méfaits. Le poème d’Hugo porte en épigraphe des vers en langue grecque moderne du poète Panago Soutzo, suivis de la traduction française.

Quand la perte d’un mortel est écrite dans le livre fatal de la destinée, quoi qu’il fasse, il n’échappera jamais à son funeste avenir ; la mort le poursuit partout ; elle le surprend même dans son lit, suce de ses lèvres avides son sang, et l’emporte sur ses épaules⁶⁹.

Tant ces vers en épigraphe que le discours du derviche, que nous allons lire dans ces lignes qui suivent, ont beaucoup en commun avec les images troublantes esquissées par Byron à la clôture de la strophe LXII du *Pèlerinage*.

Ali-Tépéléni, lumière des lumières,
Qui sièges au divan sur les marches premières,
Dont le grand nom toujours grandit,
Écoute-moi, vizir de ces guerriers sans nombre,

⁶⁸ L’ordre religieux des derviches joue un rôle important dans la culture de l’Albanie, où ils suivent pour la plupart le bektashisme, une voie mystique à part entière dans le cadre du soufisme suivi par d’autres derviches.

⁶⁹ Victor Hugo, « Le derviche », in : *Les Orientales*, Paris, J. Hetzel et C. Éditeurs, 1869, p. 87.

Ombre du padischah, qui de Dieu même est l'ombre,
Tu n'es qu'un chien et qu'un maudit !

Un flambeau du sépulcre à ton insu t'éclaire.
Comme un vase trop plein tu répands ta colère
Sur tout un peuple frémissant ;
Tu brilles sur leurs fronts comme une faux dans l'herbe,
Et tu fais un ciment à ton palais superbe
De leur os broyés dans leur sang.

Mais ton jour vient. Il faut, dans Janina qui tombe,
Que sous tes pas enfin croule et s'ouvre la tombe ;
Dieu te garde un carcan de fer
Sous l'arbre du segjin⁷⁰ chargé d'âmes impies
Qui sur ses rameaux noirs frissonnent accroupies,
Dans la nuit du septième enfer !

Ton âme fuira nue ; au livre de tes crimes
Un démon te lira les noms de tes victimes ;
Tu les verras autour de toi,
Ces spectres, teints du sang qui n'est plus dans leurs veines,
Se presser, plus nombreux que les paroles vaines
Que balbutiera ton effroi !

Ceci t'arrivera, sans que ta forteresse
Ou ta flotte te puisse aider dans ta détresse
De sa rame ou de son canon ;
Quand même Ali-Pacha, comme le juif immonde,
Pour tromper l'ange noir qui l'attend hors du monde,
En mourant changerait de nom⁷¹ !

Pris ensemble, les vers d'Hugo et ceux du poète grec tracent autour de leur protagoniste un scénario sombre ; tout comme le poème byronien, ils envisageaient une scène tragique, s'achevant aux mains d'une Némésis sanglante qu'il demanderait le compte de sa méchanceté. Sauf que, alors que le récit hugolien se déroulait après la

⁷⁰ Le « segjin » est le septième cercle de l'enfer turc. Cf. *Œuvres complètes de Victor Hugo*, vol. III, Paris, Eugène Renduel, 1838, p. 343, note VII.

⁷¹ Victor Hugo, « Le derviche », in : *Les Orientales, op. cit.*, p. 88-89.

mort du pacha, l'imagination byronienne avait donné à cette vengeance destinée à s'accomplir dans le futur la force d'une prophétie *ex ante*.

Si Hugo avait pris à Byron l'idée de mettre en scène ce personnage, les sources où il puisa son héros se trouvent également dans d'autres récits, tels que les *Mémoires* de l'alsacien Cerfbeer⁷², l'*Histoire* de Alphonse de Beauchamp⁷³, et évidemment l'œuvre de Pouqueville⁷⁴. Apparemment, le pacha créé par Hugo eut un succès immédiat, vu que dans la même année (1829), il donna origine au tableau suivant, qui porte le titre d'un autre poème des *Orientales* ayant comme protagoniste Ali de Tepelena.



Figure 17. Charles Robertson, *La Douleur du Pacha*, dans *Les Orientales* de Victor Hugo, 1829⁷⁵

⁷² Originaire de Strasbourg, Samson Cerfberr de Medelsheim se convertit à l'islam et servi dans l'armée ottomane sous le nom d'Ibrahim-Manzour-Efendi. En 1816, il fut fait prisonnier par Ali Pacha, en restant pendant trois ans à son service en tant que commandant du Génie. Son livre fut publié sous son nom islamisé : Ibrahim-Manzour-Efendi, *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie, pendant le gouvernement d'Ali-Pacha ; ouvrage pouvant servir de complément à celui de M. de Pouqueville*, Paris, Paul Ledoux, 1827. Sur le frontispice s'affiche une citation tirée d'une épître de Voltaire, où le philosophe envisageait le sort de la Liberté en Orient : « Sous les pieds d'un visir, tu languis enchaînée entre le sabre et le cordeau ». (En italiques dans le texte).

⁷³ Alphonse de Beauchamp, *Vie d'Ali Pacha, vizir de Janina*, *op. cit.*

⁷⁴ Dans son étude, Georges Thouvenin (« 'Le Derviche' des *Orientales* », *op. cit.*, p. 348) attribue à Pouqueville une biographie d'Ali Pacha (*Mémoire sur la vie et la puissance d'Ali Pacha, visir de Janina*, Paris, Delaunay, 1820) qui, tout en étant enregistrée sous son nom, n'affiche nulle part le nom de l'auteur. En effet, selon un répertoire biographique que nous avons consulté, elle fut rédigée par Julien Bessières. Cf : M. Michaud (dir.), *Biographie universelle, ancienne et moderne, ouvrage rédigé par une société de gens de lettres*, Paris, Desplaces/Leipzig, Brockhaus, s. d., tome XXXIV, p. 229.

⁷⁵ Image sous licence Wikimedia Creative Commons.

Cette fois, le poète représentait le pacha affligé par la mort d'un tigre de Nubie, faisant partie des merveilles qui embellissaient sa cour.

Selon l'historienne américaine K. E. Fleming, les raisons du succès littéraire de la figure du pacha découleraient des traits « orientalistes » qui en marquaient la représentation, car on le prenait comme un spécimen de la bizarrerie ainsi que de la cruauté orientale.

Enfin, il y a l'hypothèse fallacieuse et artificielle que le public européen ne trouve ses histoires qu'odieuses et atroces. En réalité, de telles histoires comme ceux de Frosine et d'Ali et les Gardikiotes eurent une grande valeur en tant que sources de titillation et de divertissement. Encore une fois, elles furent incluses dans le grand nombre des récits écrits au sujet d'Ali. Si elles avaient été seulement de mauvais goût et odieuses, elles auraient été délicatement omises, avec tout ce qui avait été mis de côté parce que jugé trop ennuyeux, obscur ou non pertinent, concernant la vie du pacha. Elles étaient notées avec le cachet d'un divertissement excitant et sinistre. Les contes des atrocités d'Ali furent une source importante de divertissement, et ils jouèrent un rôle important dans la confirmation des suppositions de l'Ouest qui voient les Orientaux comme cruels, vindicatifs, et irrationnels⁷⁶.

3. LA REPRÉSENTATION FIGÉE : L'ÉPITHÉTISME

3. 1. Les syntagmes qualifiants

Parmi les constantes verbales qui marquent la représentation de nos figures, nous allons souligner des syntagmes consistant en des adjectifs et substantifs en fonction épithétique concernant le personnage qui font l'objet du récit.

Alphonse de Beauchamp le qualifiait d'« ange de la mort⁷⁷ », Byron de « *man of war and woes* » (« homme de guerre et de crimes »), une épithète qui, tout comme bien d'autres qui furent créés par le poète anglais, fut reprise de façon sérielle (et par conséquent, stéréotypée). On la trouve utilisée également par le géographe Conrad

⁷⁶ Katherine Elizabeth Fleming, *The Muslim Bonaparte: diplomacy and orientalism in Ali Pasha's Greece*, Princeton University Press, 1999, p. 175. « Finally, there is the disingenuous and contrived assumption that the European audience finds his stories only abhorrent and atrocious. In reality, such tales as those of Lady Frosine and Ali and the Gardikiotes held tremendous value as sources of titillation and entertainment. Again, they were included in the vast preponderance of accounts written on Ali. Had they been merely tasteless and abhorrent, they would tactfully have been omitted, along with all the neglected material pertaining to the pasha's life which was thought too boring, recondite, or irrelevant. They were written down because they held cachet as thrilling and lurid entertainment. Tales of Ali's atrocities were a significant source of entertainment and played an important role in validating the West's assumptions of the Oriental as cruel, vengeful, and irrational. » (Trad. pers.).

⁷⁷ Alphonse de Beauchamp, *Vie d'Ali Pacha, vizir de Janina*, op. cit., p. 95.

Malte-Brun, qui l'afficha en exergue de son « tableau⁷⁸ », où il affirmait qu'un personnage de cette sorte méritait de « trouver un Tacite⁷⁹ » qui en célébrât les exploits.

Cependant, celui qui s'en servit avec le plus de variété et d'abondance fut Pouqueville, dont les pages fourmillent de toutes sortes de qualificatifs : du « génie des ténèbres⁸⁰ » au « satrape de l'Épire⁸¹ », jusqu'à en nommer cinq d'affilée dans le cours de la même phrase, qu'il termine en montrant qu'à son tour il les avait entendus d'autres témoins : « j'allais voir enfin un homme trop fameux, un nouveau Thésée, un vieux guerrier couvert de cicatrices, un satrape blanchi dans le métier des armes, le Pyrrhus moderne de l'Épire ; on m'avait dit tout cela⁸² ». Sauf que, si tels étaient les jugements qu'il avait recueillis par ouï-dire, quand il le rencontra en personne il fut très déçu.

Cette entrevue fut suffisante pour détruire une partie des illusions dont j'étais frappé ; Ali pacha n'était ni Thésée, ni Pyrrhus, ni un vieux soldat couvert de cicatrices. Je remportai de lui ces idées nouvelles ; et je déplorais le sort qui me condamnait à résider auprès d'un tel homme, sans prévoir hélas, la somme de chagrins qu'il devait me causer⁸³.

La célébrité dont jouirent les récits « orientaux » de Pouqueville déclencha nombre d'éditions de ses œuvres. Dans l'une des traductions de langue anglaise, publiée en 1820 à Londres, le texte était précédée de la figure (ici, dans le sens visuel du terme) que nous voyons à la page suivante, où l'image du pacha Ali a comme devise les mots « oderint, dum metuant » (« qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent ») tirés des *Vie des douze Césars* de Suétone.

⁷⁸ Jean-Baptiste-Benoît Eyriès, Conrad Malte-Brun (éd.), *Nouvelles Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, ou Recueil [...]*, Paris, Librairie de Gide Fils, 1820, p. 360. Pour esquisser son « Tableau historique et politique » du pacha de Janina, Malte-Brun utilisa, entre autres, les récits de Hobhouse, Holland, Pouqueville.

⁷⁹ Jean-Baptiste-Benoît Eyriès, Conrad Malte-Brun (éd.), *Nouvelles Annales des Voyages, ibid.*, p. 423.

⁸⁰ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce, comprenant la description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque de la Macédoine Cisaxienne [...] avec des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, [...] des habitants de ces provinces. Ouvrage orné de figures, et enrichi de cartes géographiques dressées par M. Barbié du Bocage, de l'Institut de France*, Paris, Chez Firmin Didot, père et fils, 1826, tome III, p. 394.

⁸¹ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, Paris, Chez Firmin Didot, père et fils, 1826, tome I, p. 1.

⁸² François C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce, op. cit.*, p. 115.

⁸³ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce, op. cit.*, p. 116. Cette première rencontre eut lieu en mars 1806. Initialement, le pacha se montra bien disposé envers le consul français ; mais plus tard, parce qu'il ne trouvait en lui aucun soutien à ses plans absolutistes, les relations se détériorèrent au point que Pouqueville fut limité dans sa liberté de déplacement, et les Épirotes eurent l'interdiction d'entretenir avec lui des relations, sauf strictement commerciales. À cet égard, cf. Thomas Smart Hughes, *Travels in Sicily, Greece and Albania*, London, Henry Colburn and Richard Bentley, 1830, vol. I, p. 468.



ALI PACHA VIZIER OF JANANA.

Oderint dum metuant.

Figure 18. Ali Pacha Vizier of Janana [sic], gravure publiée dans une édition en langue anglaise du *Voyage de Pouqueville*⁸⁴

Apposée au dessous d'une gravure représentant le pacha, cette phrase que l'écrivain latin indiquait comme l'une des expressions préférées de l'empereur Caligula, notoire pour ses excès et sa cruauté, résumait de la manière la plus efficace l'image retenue par les lecteurs de François Pouqueville.

Tout comme les clichés (dont, par ailleurs, ils partagent tant la fixité du concept que la « transférabilité » d'un texte à l'autre), les syntagmes épithétiques ont la particularité de résumer dans la forme la plus courte possible les traits qu'on souhaite souligner. Il en découle que l'observation des typologies, ainsi que le degré de diffusion de ces particulières constructions syntaxiques, peuvent fournir des informations utiles pour dégager les éléments dont l'image se compose.

⁸⁴ François Charles Hugues Laurent Pouqueville, *Travels in Epirus, Albania, Macedonia, and Thessaly*, London, Richard Phillips, 1820, avant la page de titre.

Dans ce cadre, les syntagmes ayant leur référent dans un sujet mythologique nous semblent d'autant plus intéressants, en tant qu'ils ajoutent des couches supplémentaires de sens. Voyons par exemple l'expression « Échéτος épirote » créée par le colonel Hughes en référence au mythique roi (d'Épire, lui aussi !) réputé pour sa férocité. Comme nous l'avons noté, c'était de la littérature classique, notamment grecque, que le voyageur savant tirait le cadre où placer les sujets albanais : dans le cas d'espèce, l'auteur ne se contente pas d'indiquer le nom du personnage homérique auquel il compare le pacha, mais il cite directement (en langue originale, sans traduction) les vers de l'*Odyssée* où Antinoos, l'un des prétendants de Pénélope, menace le mendiant Iros de l'envoyer chez cette sorte d'ogre :

πέμψω σ' ἤπειρόνδε, βαλὼν ἐν νηὶ μελαίνῃ,
 εἰς Ἔχετον βασιλῆα, βροτῶν δηλήμονα πάντων,
 ὅς κ' ἀπὸ ῥῖνα τάμησι καὶ οὔατα νηλεῖ χαλκῶ,
 μήδεά τ' ἐξερύσας δῶη κυσὶν ὦμὰ δάσσασθαι⁸⁵.

Comme si ce n'était pas assez, Hughes y ajoutait que le nom du pacha était utilisé en tant que « épouvantail pour effrayer les enfants⁸⁶ ».

3. 2. De l'aigle au lion : un bestiaire héroïque

À propos de bêtes, l'analyse de la panoplie de qualificatifs concernant les deux personnages considérés jusqu'ici nous a montré une présence diffuse de mots animaliers : qu'il s'agisse de termes de comparaison ou métaphoriques, le *corpus* de la représentation verbale et visuelle au sujet du prince Scanderbeg et du pacha Ali fourmille d'animaux tels que lions, aigles, tigres et dragons.

Dans son étude sur les structures qui nourrissent l'imaginaire, Gilbert Durand formule un schéma de classification des images en tant que constellations génératrices de sens ; parmi les composants de la structure héroïque, Durand inclut les images du

⁸⁵ *Odyssée*, XVIII, v. 84-87 : « je te jette sur un vaisseau et je t'envoie en Épire, chez le roi Échéτος, le fléau des humains ; il te tranchera de l'airain aigu le nez et les oreilles ; il t'arrachera la virilité, et fera dévorer par les chiens tes chairs palpitantes ». La traduction est tirée de l'édition suivante : Homère, *L'Odyssée d'Homère*, trad. de Pierre Giguet, Paris, Paulin, 1844, p. 232.

⁸⁶ « [W]as used as a bugbear to frighten children ». Thomas Smart Hughes, *Travels in Sicily, Greece and Albania*, London, Henry Colburn and Richard Bentley, 1830, vol. I, p. 407. (Trad. pers.) L'édition numérisée que nous avons utilisée a sur le contreplacat un ex-libris portant le nom « R. Gordon Wasson », ainsi qu'une illustration représentant des amanites. Il s'agit du chercheur américain Robert Gordon Wasson (1898-1986), auteur d'importantes recherches dans le domaine de l'ethnobotanique. Ce détail nous a intéressée en tant que faisant partie des éléments péritextuels qui, notamment quand il s'agit de la littérature de voyage, pourraient apporter des indications complémentaires à l'égard de la circulation des savoirs.

bestiaire⁸⁷. Le renvoi à des animaux en tant que moyen de représentation de vices et de vertus humaines est l'un des dispositifs rhétoriques les plus classiques ; il suffit de penser aux bêtes, réelles ou imaginaires, dont grouillaient les enluminures des manuscrits ainsi que les chapiteaux des églises au Moyen Age. Dans le domaine de la représentation de l'autre, les métaphores animalières agissent en tant qu'instrument de concrétisation des traits moraux qu'on veut lui attribuer ; si l'on y ajoute qu'elles créent une sorte d'emblème prêt à l'emploi, véritable cliché facilement transférable d'un texte à l'autre, le fait de les identifier précisément peut ajouter des éléments au cadre de la représentation.

En ce qui concerne Scanderbeg, rappelons-nous le dragon ailé apparu en songe à sa mère⁸⁸ (l'un des présages les plus classiques dans le domaine des rêves prémonitoires, si l'on pense aux romans de la matière de Bretagne qui narrent les songes du roi Arthur voyant un dragon aux prises avec un ours), ainsi que l'aigle⁸⁹ apparaissant dans le

⁸⁷ Cf. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969.

⁸⁸ Voir la figure 12 à la page 181.

⁸⁹ L'aigle s'avère être l'un des éléments figuratifs les plus productifs en termes de représentation de l'Albanie. Pour n'en citer qu'un exemple, lisons ce passage tiré de la collection de reportages du journaliste italien Indro Montanelli. Le livre s'ouvre justement par l'identification du lien entre le nom du pays et son caractère, ce qui aboutit à une belle page impressionniste, où la donnée imagologique (l'aigle) faisant partie des outils de la vision de l'écrivain-voyageur anticipe et renforce l'image résultant de la perception directe de du lieu visité. « Il y a des mots étrangers qui vous bourdonnent pendant des mois et des années dans la tête sans éveiller en vous aucune curiosité ; des mots dont le sens est attribué à un signifié conventionnel, mal dégrossi, dont vous ne vous souciez pas de connaître ni la raison ni l'étymologie. Un jour, soudainement, vous vous trouvez en face de l'objet auquel ils se réfèrent, ce qui vous donne envie de savoir pourquoi cet objet s'appelle ainsi. Cela m'arriva à Durrës alors que, débarqué, j'entendis, ou plutôt je réentendis, indiquer sous le nom de Shkiperia le pays dont j'étais l'hôte, et Shkipetari ses habitants. L'on me dit que Shkiperia signifiait 'nid d'aigle' et Shkipetari 'habitants des rochers'. Je regardai autour de moi : d'un côté la mer, une mer basse, grise, immobile ; de l'autre le port abrité par une crête étroite et raide ; puis, tout autour, une étendue de collines endormies et de plaines étanches, sans hâte, au nord, au sud, à l'est ; une étendue de plaines et de collines qui sur la carte sont marquées d'un vert émeraude, mais qui, en réalité, sont jaunâtres et nues, avec un profil imprécis qui se perd dans la distance. Des mouettes et des corbeaux tournoient au-dessus de la même façon, tellement monotone qu'ils donnaient l'impression de rester immobiles eux aussi. 'Nid d'aigles' pour un tel pays, me semblait une définition un peu audacieuse. Je pensais avoir compris quand l'on me dit qu'elle avait été créée par un poète. Mais je ne compris que plus tard, quand, une fois abandonnées les plaines paresseuses et décourageantes du Darci, de l'Ishmi, du Mati, du Drin, je pénétrais à l'intérieur du nord. Alors je me rendis compte que même les poètes ont parfois raison. » Il convient de noter que, quant aux aigles, l'auteur ne les « voit » que dans le nord du pays : une fois de plus, la démarcation entre le Sud et le Nord est la ligne qui divise l'imaginaire en matière d'Albanie. Indro Montanelli, *Albania una e mille*, Torino, Paravia, 1939, p.3-4. « Ci sono parole straniere che ti ronzano per la testa mesi e anni senza suscitarti nessuna curiosità; parole cui si attribuisce un significato convenzionale, imparaticcio, ma delle quali non ti preoccupi di conoscere né la ragione né l'etimologia. Un giorno, d'improvviso, ti trovi di fronte all'oggetto a

drapeau national albanais, dont l'origine est traditionnellement attribuée justement à ce héros, car il aurait été l'emblème héraldique de la famille Kastriot. Et justement de l'aigle (en albanais, « shqiponjë »), l'étymologie populaire fait dériver l'endonyme « Shqipëria »⁹⁰.



Figure 19. « Albanie. Drapeau. Albanie (1912 ; modif. 1992). Sur champ rouge sombre, un aigle noir bicéphale (le nom du pays en albanais signifie ‘Pays des aigles’) : couleur et motif ont été choisis dès le V^e siècle par Georges Castriota, dit Skander-beg, héros national de la résistance albanaise contre les Turcs. L'étoile rouge silhouettée d'or, ajoutée en 1945, a été supprimée en avril 1992⁹¹ ».

cui si riferiscono e allora ti vien voglia di sapere perché quel tale oggetto si chiami a quel modo. Questo mi avvenne a Durazzo quando, sbarcato, udii, cioè riudii, designare col nome di Shkiperia il paese di cui ero ospite e Shkipetari i suoi abitanti. Mi dissero che Shkiperia voleva dire ‘nido di aquile’ e Shkipetari ‘abitatori delle rocce’. Mi guardai intorno: da una parte il mare, un mare basso, bigio, immobile; dall'altra il porto riparato da una stretta e ripida dorsale; e poi, tutt'intorno, una fuga di colline sonnacchiose e di piane stagne, a rilento, a nord, a sud, a est; una fuga di piane e di colline che sulla carta geografica sono contrassegnate da un verde smeraldino, ma che in realtà son giallastre e spoglie, con un profilo impreciso che si perde nella lontananza. Gabbiani e corvi vi roteavano sopra così ugualmente, così monotonamente, che davano l'impressione di star fermi anche loro. ‘Nido d'aquile’ per un simile paese mi parve una definizione un po' audace. Credetti di capire quando mi dissero che l'aveva messa in giro un poeta. E invece non capii che più tardi, quando, abbandonate le neghittose e scoraggianti piane del Darci, dell'Ishmi, del Mati, del Drin, mi fui spinto verso l'interno del nord. Allora mi resi conto che anche i poeti qualche volta hanno ragione. » (Trad. pers.).

⁹⁰ Le thème du dragon associé à l'Albanie revient dans un film documentaire anglais sorti en 2013, *Here be Dragons*, écrit et dirigé par l'irlandais Mark Cousins. Le titre fait référence à l'expression qui dans la cartographie médiévale marquait des lieux dangereux ou dans tous cas inconnus. Selon un compte rendu paru dans la presse spécialisée, le but de ce film est d'« éclairer un mystérieux marigot des Balkans » (« to illuminate a mysterious Balkan backwater »). Cf. Stephen Dalton, « Here Be Dragons: London Review », *The Hollywood Reporter*, 10. 17. 2013. Apparemment, plus de cent ans après *High Albania*, résiste la perception de l'Albanie telle qu'un « backwater » au cœur de l'Europe (cf. Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, première page non numérotée : « [s]uch backwaters of life exist in many corners of Europe — but most of all in the Near East. » « De tels marigots de la vie existent dans de nombreux coins de l'Europe — mais surtout au Proche-Orient. » (Trad. pers.).

⁹¹ *Encyclopædia Universalis France*, en ligne.

Aux temps du pacha Ali, la référence à l'aigle fut adoptée en termes de comparaison avec Bonaparte (il faut tenir compte qu'on était en pleine époque napoléonienne, et l'aigle venait de devenir l'emblème des armées françaises). Dans sa préface aux poèmes des *Orientales*, l'éditeur se référait au pacha de Tepelena en l'appelant « homme de génie, Turc et Tartare [...] qui est à Napoléon ce que le tigre est au lion, le vautour à l'aigle⁹² ». La comparaison entre ces deux figures politiques était si répandue qu'elle donna lieu à une des locutions figées le plus répandues, à savoir « le Bonaparte mahométan⁹³ », utilisé par Lord Byron (qui à son tour utilisa au sujet du pacha Ali encore une autre représentation animalière, en lui attribuant « la férocité du tigre⁹⁴ »).

S'il existait un classement des épithètes animalières, le lion gagnerait les premières places parmi celles qui furent conférées au pacha de Tepelena. Tel était en fait l'animal qui apparaissait déjà dans les sous-titres de nombre de biographies populaires, ce genre de roman grand public qui trouva dans la vie d'Ali de Tepelena une source inépuisable d'aventures où se mélangent fiction et réalité historique ; parmi les exemples les plus célèbres citons la *Vie d'Ali Pacha, vizir de Janina, surnommé Aslan, ou le Lion*, de l'historien français Alphonse de Beauchamp⁹⁵, et *The life of Ali Pacha, of Janina, Vizier of Epirus, surnamed Aslan, or the Lion* de l'anglais R. A. Alfred Davenport⁹⁶.

Dans les deux cas que nous venons de mentionner, l'épithète de « lion » apparaît en fonction de surnom, d'après son équivalent en langue turque, à savoir *Aslan*. Ce qui nous semble d'autant plus significatif est que, si le lion n'y figurait pas, il surgissait quand même à la suite du processus de la traduction. Tel fut le cas du livre de Mór Jókai, un auteur hongrois très populaire en Angleterre : son roman consacré au pacha Ali fut publié à Londres sous le titre *The Lion of Janina*⁹⁷, alors qu'en langue originale il s'appelait *Janicsárok végnapjai*, c'est-à-dire « Le déclin des janissaires ».

⁹² Victor Hugo, *Les Orientales*, op. cit., p.10.

⁹³ Robert Charles Dallas (éd.), *Correspondance de Lord Byron avec un ami*, tome I, op. cit., p. 155.

⁹⁴ George Gordon Byron, *Œuvres complètes de Lord Byron*, op. cit., tome III^e, p. 80.

⁹⁵ De l'aveu même de l'auteur, il s'agit d'un remaniement de « l'histoire d'Ali [...] morcelée et disséminée par fragmens dans les cinq volumes de M. Poucqueville [*sic*] (*Voyage dans la Grèce, etc.*) », agrémenté des récits d'auteurs tels que Holland, Hobhouse, et d'autres. Alphonse de Beauchamp, *Vie d'Ali Pacha, vizir de Janina*, op. cit., p. vii.

⁹⁶ Richard Alfred Davenport, *The life of Ali Pacha, of Janina, Vizier of Epirus, surnamed Aslan, or the Lion*, London, Thomas Tegg & Son, 1837.

⁹⁷ Maurus (Mór) Jókai, *The Lion of Janina, or The Last Days of Janissaries*, London, Jarrold & Sons/New York, Harper & Bros., 1897. Nous en rapportons ci-dessous les données concernant l'édition originale, où, comme d'habitude en langue hongroise, le nom de famille précède le prénom : Jókai Mór, *Janicsárok végnapjai*, Regény, Pest, 1854.

Il va de soi que l'association nominale pacha-lion se prêtait très bien à suggérer, voire souligner aux yeux des lecteurs occidentaux, la férocité « orientale » du personnage ; en ce sens, tel surnom cadrerait parfaitement avec le contenu de ces œuvres, centrées sur les récits de ses atrocités. Comme le montrent ces lignes tirées du livre de Beauchamp, la métaphore du lion serait donc fonctionnelle pour transmettre le sens de la crainte qui se propageait autour du personnage.

La terreur et la consternation se répandent dans la ville ; on voit accourir des personnes de tout rang et de toute religion, au sérail, pour implorer la clémence d'Ali ; mais c'était *un lion furieux*, et de toute la journée, nul n'osa en approcher⁹⁸.

Compte tenu de la grande fréquence de l'utilisation de ce qualificatif qui, en tant que syntagme figé, devint un cliché lexical identifiant le gouverneur de Janina, nous nous sommes demandé quelle pouvait en avoir été l'origine. C'est ainsi que nous avons appris que, dans le contexte ottoman, le terme *Aslan* (« lion ») était l'un des deux titres honorifiques (l'autre étant « tigre ») les plus appréciés par les chefs politiques de haut rang. Voici ce qu'en écrivit le prince et humaniste moldave Dimitrie Cantemir dans son *Histoire* qui dans ces temps-là était une véritable encyclopédie de la culture ottomane :

le goût général de la nation est de porter le nom de quelque Prophète ; cependant ils exceptent les deux plus fiers animaux, dont ils ne rejettent pas l'appellation. Ils se voyent volontiers nommés *arslan*, lion ; ou *caplan*, tigre : & même la Sultane mère se plaît à donner à son fils, tout Empereur qu'il est, en le caressant, le titre de *arslanum*, mon petit lion⁹⁹.

Or, tout en étant hors de question les atrocités dont le pacha Ali fut responsable, il reste qu'il semblerait exister un décalage dans l'acception du même terme par rapport à deux contextes culturels différents : alors que pour les Ottomans la valeur métaphorique du mot « lion » avait perdu sa force, aux yeux des observateurs occidentaux il assumait un sens connotatif. Ce n'est qu'un exemple, s'il en fallait encore, parmi tant d'autres qui nous confirment la nécessité de maîtriser le « vocabulaire » — au sens propre du terme — de l'Autre, afin de mieux le comprendre dans ses diverses expressions.

Apparemment, même de nos jours la mer Ionienne demeure l'emplacement idéal de l'exotisme domestique, vu que les échos des exploits du lion de Janina continuent à retentir dans la fiction contemporaine, comme le montre la célèbre saga des romans

⁹⁸ Alphonse de Beauchamp, *Vie d'Ali Pacha, vizir de Janina*, *op. cit.*, p. 236. (C'est nous qui soulignons).

⁹⁹ Dimitrie Cantemir, *Histoire de l'Empire othoman où se voyent les causes de son aggrandissement et de sa décadence. Avec des notes très-instructives. Par S.A.S. Demetrius Cantimir, prince de Moldavie. Trad. en françois par M. de Jonquieres*, Paris, Despilly, 1743, t. II, p. 149.

maritimes du capitaine Jack Aubrey¹⁰⁰, où le pacha Ali apparaît sous le nom de Ali Arslan (variante de « *Aslan* », « lion »).

4. LA LOI DE LA MONTAGNE

Comme règle générale pour toutes leurs habitudes, les lois et les coutumes, les gens n'ont qu'une seule explication : « Il y a dans le Canon de Lek », — la loi qui est dite avoir été établie par le chef de clan Lek Dukaghin. La légende raconte que Lek a légiféré minutieusement sur tous les sujets. Par exemple, quelqu'un me dit que Lek avait ordonné que les hommes doivent marcher à la distance d'un canon de fusil, de peur que, en se tournant, l'arme puisse frapper accidentellement l'homme à côté, car un coup, même dû au hasard, doit être vengé. Et cette loi a pour but de maintenir la paix. De même, les femmes doivent marcher à la distance d'une quenouille — qui tourne toujours pendant la marche. À propos de Lek lui-même, on ne sait que peu de choses. Sa renommée parmi les tribus qui portent encore son nom dépasse de loin celle de Scanderbeg, et le brouillard de la mythologie est épais autour de lui. Il n'a laissé aucune empreinte sur l'histoire européenne — il s'agit d'une célébrité purement locale, mais il doit avoir été d'une individualité dominante pour avoir influencé les gens au point que « c'est Lek qui l'a dit » obtient beaucoup plus que l'obéissance aux Dix Commandements. Les enseignements de l'islam et du christianisme, la charia et le droit de l'Église, doivent tous céder au Canon de Lek¹⁰¹.

En commençant ses recherches de terrain dans la Haute Albanie, Edith Durham abordait le sujet le plus ancré dans l'imaginaire des écrivains-voyageurs qui s'intéressaient à la culture de ce territoire, à savoir le code du droit coutumier, généralement connu sous le nom de *Kanun*.

L'origine de ce terme remonterait au grec *κανών* (*kanón*) dans le sens d'instrument de mesure, entendu métaphoriquement comme un outil pour l'application de ce qui est

¹⁰⁰ Patrick O'Brian, *Mission en mer Ionienne*, traduction de Florence Herbulot, Paris, Éditions Presses de la Cité, 1998.

¹⁰¹ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 25. « For all their habits, laws, and customs, the people, as a rule, have but one explanation: 'It is in the Canon of Lek', — the law that is said to have been laid down by the chieftain Lek Dukaghin. Lek is fabled to have legislated minutely on all subjects. For example, a man told me that Lek had ordered that men should walk the length of one gun-barrel apart, lest in turning the barrel should accidentally strike the next man, for a blow even by chance must be avenged. And this law was to keep peace. Similarly women must walk the length of one distaff apart — they always spin on the march. Of Lek himself little is known. His fame among the tribes that still bear his name far exceeds that of Skenderbeg, and the fog of mythology is thick round him. He has left no mark on European history—is a purely local celebrity,—but must have been of insistent individuality to have so influenced the people that 'Lek said so' obtains far more obedience than the Ten Commandments. The teachings of Islam and of Christianity, the Sheriat and Church law, all have to yield to the Canon of Lek ». (Trad. pers.).

juste et parfait, et donc digne de devenir loi à être transmise aux générations suivantes¹⁰².

Selon l'anthropologue écossaise Margaret Hasluck, ce terme entrerait dans la langue albanaise par la médiation de la langue turque et arabe, ce qui serait confirmé par le fait que le Soliman le Magnifique fut surnommé en langue turque *Kanuni*, et en arabe *al-Qānūnī*, « le Législateur », en raison de sa réorganisation du système juridique impérial¹⁰³.

Dans la perception des locaux, ce code était la concrétisation d'ordres légués par le légendaire, voire mythifié, Lek Dukagjini. On en connaît peu sur ce personnage, qui aurait été un prince, contemporain et compagnon d'armes de Scanderbeg. Son nom apparaît constamment lié à ce recueil de normes coutumières qui est également connu sous le qualificatif de « Code de sang » à cause de ses mesures draconiennes parmi lesquelles, en premier lieu, la *gjakmarrja* (littéralement « prise de sang »), soit la « vendetta » par laquelle le meurtre d'un membre du clan déclenche une chaîne de vengeance se transmettant de génération en génération.

Ainsi que la plupart des observateurs étrangers, Durham était impressionnée du fait que les prescriptions du code couvraient les moindres détails, tels que la distance à maintenir en marchant, ou d'autres normes concernant la façon de se comporter tant dans la vie privée que publique. Son nom commença à faire partie du langage courant, au point de devenir un mot commun, comme le montre l'expression de langue guègue « *asht kanun*¹⁰⁴ » (« c'est loi »).

Il faut pourtant tenir compte du fait que ce que Durham désigne par l'expression « Canon de Lek » n'est que la variante la plus populaire des réglementations locales régissant la vie des clans de la Haute Albanie, alors que de nos jours ont été détectées plusieurs variantes selon les territoires, voire clans, de référence. Cependant, le code dit de Lek Dukagjini devint le *corpus* de lois coutumières le plus célèbre parmi les écrivains-voyageurs des siècles passés ; aussi, utilisons-nous le terme générique de *Kanun* en tant que marqueur durable de la représentation de l'Albanie.

¹⁰² Cf. Donato Martucci, *I Kanun delle montagne albanesi. Fonti, fondamenti e mutazioni del diritto tradizionale albanese*, Bari, Edizioni di Pagina, 2010, p. 13-14.

¹⁰³ Cf. Donato Martucci, *ibid.* .

¹⁰⁴ L'affirmation qu'il s'agit d'une expression de langue guègue réside en ce que la forme « *asht* » en tant que troisième personne du verbe « *të jetë* » (« être ») appartient justement à la variante parlée dans la Haute Albanie, alors que en albanais tosqe on a « *është* », qui par contre se rapproche du latin « *est* ».

Concernant les limites territoriales de sa juridiction, elle va *grosso modo* de la Mirditie à la moitié sud-occidentale du courant Kosovo¹⁰⁵, correspondant à une zone comprise entre les villes de Peja et Prizren, et allant sous le nom de Plaine de Dukagjini.

En esquissant le territoire où se déroulent des romans de Kadaré ayant comme motif principal la vengeance de sang, Bertrand Westphal le qualifie d'espace « mythique, ou mieux : mythifié par le biais de l'artefact littéraire¹⁰⁶ ».

Il s'agit de l'Albanie septentrionale, là où le *Rrafsh*¹⁰⁷ confine avec le Kosovo. La région est escarpée ; elle est dominée par les Cimes maudites¹⁰⁸, aiguille collective d'une boussole indiquant le nord. L'espace d'accueil est homogène, si homogène que chaque contact devient source d'une interrogation identitaire. La restriction de l'espace à une zone de faible densité de population favorise l'héroïsation de l'individu. La responsabilité échoit certes en partage à l'ensemble de la communauté (structure clanique), mais chaque individu la composant en devient un génie tutélaire¹⁰⁹.

Dans ces lignes, les pics acérés de ces montagnes qui attiraient l'attention des voyageurs, médusés par leur « terribilité » (dans le double sens du grec *δεινός*, à la fois « affreux » et « prodigieux »), par une suggestive métaphore deviennent l'aiguille pointant vers le nord, lui aussi mythique, en tant que royaume de la loi Dukagjini.

¹⁰⁵ Dans une étude d'ordre lexicologique, Monica Genesin se concentre sur trois de ses variantes les plus connues, à savoir le *Kanuni i Leke Dukagjinit* (« Kanun de Lek Dukagjini », le *Kanuni i Skanderbegut* (« Kanun de Skanderbeg »), le *Kanuni i Dibrës* (« Kanun de Dibra », d'après le nom albanais de la ville de Debar, aujourd'hui dans la République de Macédoine). Voir Monica Genesin, « Alcune osservazioni sulla terminologia relativa ai rapporti fra i sessi nei Kanun delle montagne albanesi », *Palaver* 3 n. s. (2014), n. 1, Università del Salento.

¹⁰⁶ Bertrand Westphal, « Discordance/Concordance. Ismail Kadaré et les rythmes de l'hospitalité », in Alain Montandon (dir.), *L'hospitalité : signes et rites*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2001, p. 145.

¹⁰⁷ En langue albanaise, la plaine.

¹⁰⁸ C'est le terme indiquant les *Bjeshkët e Namuna* (à savoir les « Montagnes maudites »), une chaîne montueuse allant de l'est du Montenegro à l'ouest du Kosovo. La renommée de mystère qui entourait la région en fit l'un des espaces les plus représentatifs des traditions de la Haute Albanie, tant dans les récits de voyage que dans les œuvres fictionnelles. Elles correspondent en grande partie aux régions abordées dans *High Albania* de Durham, ainsi que dans les *Souvenirs de la Haute-Albanie* de Degrand. (Note hors texte).

¹⁰⁹ Bertrand Westphal, « Discordance/Concordance. Ismail Kadaré et les rythmes de l'hospitalité », in Alain Montandon (dir.), *L'hospitalité : signes et rites*, op. cit., p. 144.

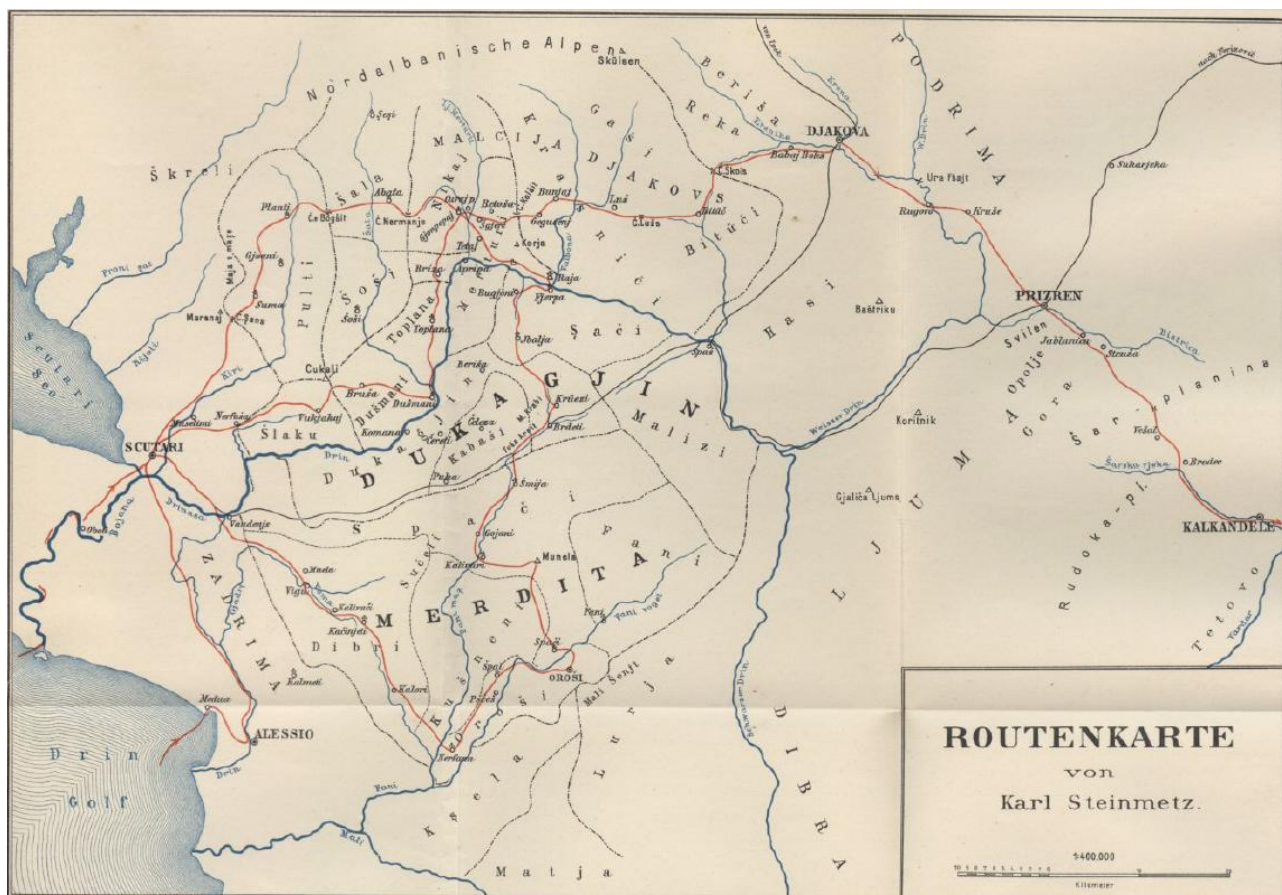


Figure 20. Itinéraire routier montrant les régions de la Haute Albanie comprises entre la Mirditie et l'actuel Kosovo au début du XX^e siècle¹¹⁰

4. 1. Les mots du *Kanun*

Même avant que ce *corpus* de règles n'apparût dans les récits de voyage européens sous le nom de « *Kanun* de Lek Dukagjini », « loi Dukagjini », ou tout simplement *Kanun*, ses effets entraient dans le champ d'observation de ceux qui parcouraient ces territoires. Parmi les voyageuses britanniques, la peintre et écrivaine londonienne Mary Adelaide Walker rapportait déjà en 1864 un cas de vendetta dans la Haute Albanie, en s'y référant comme à un cas où avait été appliquée la « loi guègue¹¹¹ ».

¹¹⁰ Karl Steinmetz, *Eine Reise durch die Hochländergaue Oberalbanien*, planche non numérotée après page 68, Wien und Leipzig, A. Hartleben's Verlag, 1904, carte en planche dépliant *in fine*. L'ingénieur Karl Steinmetz, qui voyagea extensivement dans la Haute Albanie aux années 1910, en donna des récits bien détaillés, ainsi que des ouvrages en matière linguistico-grammaticale.

¹¹¹ Mary Adelaide Walker, *Through Macedonia to the Albanian Lakes*, London, Chapman and Hall, 1864, p. 162. « Ghegue law » (Trad. pers.).

En langue française, le terme *Canoun*¹¹² apparaît dans le mémoire du consul Émile Wiet, qui lors de sa visite en 1866 au diocèse de la Mirditie, s'y réfère en écrivant à propos de la coutume de la vendetta et de la sauvagerie des locaux.

Le caractère et les mœurs des habitants du diocèse sont en rapport avec l'état de barbarie dans lequel ils vivent depuis tant de siècles. La vendetta, ce fléau terrible de l'Albanie, s'y exerce d'une façon inexorable. Les Mirdites se croient de fervents catholiques. Les villageois font consister le service divin dans l'élévation, et ils ne se servent que de l'expression : « J'ai vu la messe », pour dire qu'ils l'ont entendue¹¹³.

Divisé en douze livres (qui en effet sont des chapitres, se divisant à leur tour en sections et articles) concernant entre autres le mariage, la famille, le travail, l'honneur, et en général les règles à appliquer pour punir les crimes contre la personne et les biens, le *Kanun* de Lek Dukagjini imprègne de son essence l'ambiance de la Montagne albanaise, au point d'en devenir une présence surplombante, régissant le droit de vie et de mort de pratiquement tous les êtres vivants dans ce territoire, car il n'y avait personne qui n'était pas impliqué dans une vengeance de sang, ou en personne ou à travers les membres de son clan.

Les préceptes du *Kanun* se fondent sur des valeurs qui sont considérées comme fondatrices de l'identité albanaise, telles que la *mikpritja*, à savoir le devoir de l'hospitalité (littéralement « l'accueil de l'hôte »), la *besa*, c'est-à-dire le respect de la foi donnée, la *gjakmarrja* (« prise de sang »), entendue en tant qu'obligation d'exercer la vengeance en tuant le meurtrier d'un membre de la famille ou du clan.

► La *mikpritja*, ou de l'hôte sacré

La sacralité de l'hospitalité est enracinée dans l'espace méditerranéen archaïque, comme le montre le nombre d'occurrences textuelles dans les récits homériques, ainsi que chez les tragédiens grecs. Un exemple parmi d'autres se trouve dans *Les Bacchantes* d'Euripide, où un mauvais accueil du dieu Dionysos, travesti en mendiant demandant de l'hospitalité, entraîna la ruine de la ville de Thèbes. L'importance accordée à l'accueil des étrangers était également indiquée par le qualificatif de *ξένιος*, l'un des épithètes attribuées à Zeus en tant que protecteur des hôtes.

¹¹² Émile Wiet, « Le Diocèse d'Alessio et la Mirditie », *Bulletin de la Société de Géographie*, V^e série, tome XI, Paris, Chez Arthus Bertrand, 1866, p. 283.

¹¹³ Émile Wiet, *ibid.*

Pour donner un aperçu de l'atmosphère où se situent les règles du *Kanun* concernant l'hospitalité, voyons-en quelques articles tirés du livre VIII du Code, consacré à l'honneur (en albanais, *ndera*).

§ 641. « Si quelqu'un vient à votre porte pour demander une braise pour allumer sa pipe, et vous la lui donnez, toute personne qui le dérange contrevient votre hospitalité ». § 642. « Une personne tombe sous votre protection, même simplement en appelant votre nom : 'je suis l'hôte de tel ou tel'. Même si vous ne n'êtes pas à la maison, si quelqu'un dérange cette personne, il est considéré comme votre hôte, et votre honneur est souillé ». § 643. « Si quelqu'un se moque de votre hôte ou le maltraite, vous devez défendre l'honneur de votre hôte, même si votre vie est en danger »[...] § 649. Dans les mots du *Kanun* : « une offense contre un père, un frère, et même un cousin sans héritiers peut être pardonnée, mais une offense contre un hôte n'est pas pardonnée (sauf par la médiation de bons amis) »¹¹⁴.

Dans ces lignes s'affiche le ton sec et concis typique du langage formulaire, qui amène à l'esprit les Tables de la Loi. La langue du *Kanun* se sert d'une phraséologie prescriptive, marquée par des indicateurs déontiques où apparaissent des termes indiquant « devoir », « nécessité ». Souvent, comme dans le cas des articles cités ci-dessus, les préceptes sont enfermés dans des guillemets, comme si elles provenaient de la voix même de l'ancien législateur (Lek en personne ?), dictant ses ordres à travers les brumes de l'histoire.

► La foi donnée : la besa

La *besa*, terme polysémique, est le pivot du domaine moral et social albanais. Selon le contexte, il peut signifier « serment », « fidélité », « loyauté », « protection » ou encore « trêve » au cours d'une vengeance de sang. Dans son observation de la vendetta dans la Haute Albanie, Mary Adelaide Walker racontait l'histoire d'un jeune homme

¹¹⁴ Ces lignes sont tirées d'une édition bilingue (en langue guègue et texte anglais en face) du *Code de Dukagjini*. Puisque la langue guègue exige des compétences spécialisées, notre traduction a été faite sur le texte anglais, rapporté ci-dessous. Lekë Dukagjini, Shtjefën Gjeçov, Leonard Fox, *Kanuni I Lekë Dukagjinit. The Code of Lekë Dukagjini*, New York, Gjonlekaj Publishing Co., 1989, p. 136. « § 641. 'If someone comes to your door to ask for an ember to light his pipe, and you give it to him, anyone who bothers him violates your hospitality'. § 642. 'A person falls under your protection even by simply calling out your name: 'I am so-and-so's guest'. Although you may no longer be at home, if someone bothers that person, he is considered to be your guest and your honor is sullied. § 643. 'If someone mocks your guest or abuses him, you must defend your guest's honor, even if your own life is in danger'.[...] § 649. In the words of the Kanun: an offense against a father, a brother, and even a cousin without heirs maybe forgiven, but an offense against a guest is not forgiven (except through the mediation of good friends'». (Trad. pers.).

dont la sœur lui avait fait « *rompre sa foi* avec son ami, et un tel affront était au-delà du pardon¹¹⁵ ».

► La vengeance de sang : la *gjakmarrja*

Venons-en à aborder ce qui est l'aspect le plus affreux du code de Dukagjini, à savoir la vengeance rituelle selon laquelle le père, le frère ou un autre membre masculin de la famille (en principe, la vengeance ne s'exerçait jamais sur les femmes) dont le conjoint a été tué, doivent à leur tour assassiner un membre de la famille du meurtrier. « Pour l'Albanais, la loi non écrite du sang est égale à l'Érinnye de la tragédie grecque¹¹⁶ », notait Durham en 1909.

Dans les lignes suivantes, la vengeance de sang est abordée selon l'aspect anthropologique par des chercheurs qui ont récemment conduit des recherches dans les montagnes de la Haute Albanie.

Les lois du Kanun dictent tous les aspects de la vie, le mariage, l'hospitalité, le comportement personnel, et même la compensation équitable en cas d'adultère, de vol et d'assassinat. Elles précisent également les modalités et les droits des meurtres de rétorsion, afin de rétablir l'honneur de la partie offensée. Les populations locales de la vallée de Shala se réfèrent à la vengeance par meurtre avec *gjakmarrja* ou « prise de sang », mais en particulier la vengeance par meurtre peut également être appelée *hakmarrja* ou « prise de ce qui vous est dû à juste titre », où le terme albanais *hak* signifie 'ce qui est dû'. Pour les militants et les parties impliquées dans le règlement des vendettas, souvent la *gjakmarrja* est également désignée comme *vëllavrasje* (meurtre des frères), en mobilisant ainsi la parenté de relations fictives pour inclure tous les membres d'un groupe ethnique en tant que frères de parenté tribale [...] ¹¹⁷.

¹¹⁵ Mary Adelaide Walker, *Through Macedonia to the Albanian Lakes*, *op. cit.*, p. 162: « his sister had caused him to break his faith with his friend, and such an affront was beyond pardon ». C'est nous qui soulignons. (Trad. pers.).

¹¹⁶ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 41. « The unwritten law of blood is to the Albanian as is the Fury of Greek tragedy. » (Trad. pers.).

¹¹⁷ Mentor Mustafa, Antonia Young, « Feud narratives: contemporary deployments of *kanun* in Shala Valley, Northern Albania », *Anthropological Notebooks*, 14 (2), Slovene Anthropological Society, 2008, p. 88. « Kanun laws dictate every aspect of life, marriage, hospitality, personal conduct, and even just retribution in cases of adultery, theft, and murder. They also clarify the manner and rights of retaliatory killing in order to restore honour to the offended party. The local people of the Shala Valley refer to revenge killing as *gjakmarrja* or 'the taking of the blood' but particular revenge killing may also be called *hakmarrja* or 'the taking of that which is justly owed to you' with *hak* in Albanian referring to justice. To activists and parties involved in blood feud settlements, *gjakmarrja* is also often referred to as *vëllavrasje* (brother killing) thus mobilising fictive kin-relations to include all members of an ethnic group as kin brothers [...] ». (Trad. pers.).

L'intérêt scientifique pour le *Kanun* trouve bien des raisons de perdurer, du fait que ses effets sont loin d'être relégués sur le fond de la toile littéraire ; au contraire, ils n'ont pas cessé d'affecter la vie quotidienne de nombre de personnes de la Haute Albanie et du Kosovo, où des familles entières sont obligées de rester recluses pendant des années, sous la menace d'une vengeance. Si telle est la réalité d'un problème dramatique toujours existant dans la société albanaise contemporaine, il est tout aussi vrai — et par cela intéressant aux fins de notre analyse — que la vengeance de sang demeure le cliché auquel l'image de l'Albanie est le plus solidement ancrée sur le scénario international.

Alors que Westphal indique dans son étude un article de presse italienne où dans l'année 2000 s'affichait le titre « Le Moyen Âge aux portes de l'Europe : Albanie. Une loi du sang nommée Kanun¹¹⁸ », il peut être intéressant de noter que dans la presse française de ces toutes dernières années il y a eu au moins deux reportages concernant le même sujet.

L'un des deux résumait le sujet avec le sous-titre qui suit.

Dans le nord du pays, où le talion a force de loi, sortir de chez soi, c'est risquer sa vie. Cette vendetta touche même les enfants : certains restent cloîtrés chez eux des années. Incursion en terre de deuil et de sang¹¹⁹.

L'autre, paru au mois de mars 2014, concentre dans son illustration de couverture la frimousse triste d'un petit garçon dans la pénombre, un message verbal en lettres majuscules, où le mot « vendetta » se distingue en toute évidence, et une carte géographique stylisée, d'où se démarque en rouge le nom du pays.

Diffusion non autorisé

Figure 21. Photo de couverture du service dédié à la vengeance albanaise, *GEO*, mai 2014¹²⁰

Dans la rubrique en sous-titre on lit :

‘[u]ne coutume archaïque hante les montagnes du nord de l'Albanie. Là, tout homicide doit être vengé par un autre meurtre. Pour échapper à cette spirale infernale, les familles des assassins sont contraintes de rester cloîtrées chez elles¹²¹.

¹¹⁸ L'article apparut dans l'hebdomadaire *Panorama* du 18. 5. 2000, cité in Bertrand Westphal, « Discordance/Concordance. Ismail Kadaré et les rythmes de l'hospitalité », *op. cit.*, p. 144, note 9.

¹¹⁹ Philippe Trétiack, « Les enfants maudits d'Albanie », *Elle*, 14. 12. 2012, p. 122. Photos Guillaume Herbaut.

¹²⁰ Photo de Guillaume Herbaut, *GEO*, n°423, mai 2014, en couverture.

¹²¹ Jean-Arnault Dérens, « Les reclus de la vendetta », *GEO*, n°423, mai 2014, p. 80. Photos Guillaume Herbaut. On peut noter que les photos sont du même auteur que dans l'article précédent.

Dans l'espace restreint d'une photographie on peut trouver rassemblés de signes qui rappellent ce que Youri Lotman disait au sujet de la sémiotique, qui à son tour « transforme le monde réel de l'espace dans lequel nous vivons en une représentation à son image¹²² ». Dans cet aller-retour se perpétuent les jeux de reflets entre l'objet et les représentations qu'on construit pour lui, en le clouant ainsi dans le cadre d'une image éternellement identique à celle que l'observateur veut mettre en premier plan.

C'est ainsi que, encore en l'année 2014, la figure mythique du *Kanun* se dresse au-dessous de l'Albanie, en devenant sa marque aux yeux du grand public.

¹²² Cité par Westphal, « Discordance/Concordance. Ismail Kadaré et les rythmes de l'hospitalité », in Alain Montandon (dir.), *L'hospitalité : signes et rites*, op. cit., p. 155.

CHAPITRE III

LE REGARD EN COLONISATEUR : L'ALBANIE DES ITALIENS

Le chemin qui mena le pays dans le domaine des intérêts italiens, aboutissant à l'occupation de l'Albanie le 7 avril 1939, fournit à notre avis des éléments intéressants pour l'analyse du processus de construction, ou plus exactement « reconstruction » de son image à partir d'éléments déjà existants, mais combinés différemment pour créer l'effet désiré, à savoir la représentation d'une Albanie bien insérée dans le cadre de la tradition culturelle méditerranéenne, et notamment latine, et donc « italienne ».

À partir de la fin du XIX^e siècle, l'Italie avait entrepris une expansion coloniale qui en une quarantaine d'années l'aurait amenée à occuper des territoires d'outre-mer sur les côtes orientales de l'Afrique ainsi que de la mer Adriatique. En 1889 fut fondée la colonie de l'Érythrée, qui fut suivie par d'autres en Somalie, Libye, Éthiopie. La conquête de ces nouveaux territoires encore inconnus de la plupart de la population donna naissance à une littérature coloniale, qui avait parmi ses objets la célébration de la « mission civilisatrice » du Pays occupant. Outre les œuvres littéraires au sens courant du terme, entendues ici comme romans, récits et essais, il y eut également de nombreuses œuvres ayant des fins de documentation historico-géographique et anthropologique des territoires nouvellement conquis, ainsi que des œuvres rédigées par des officiers militaires en mission d'observation, ou par des ingénieurs et techniciens qui rassemblaient les données nécessaires à identifier des domaines de possibles investissements économique-commerciaux.

Alors que le roi d'Italie Victor-Emmanuel III ajouta le titre de roi d'Albanie à celui d'empereur d'Éthiopie, naquit un organisme géopolitique inusité, réunissant dans le même royaume un pays africain et un pays balkanique. Dans son roman *Le successeur*, l'écrivain Ismail Kadaré qualifie cela d'un

appariement grotesque où les Albanais, pour la première fois de leur histoire, sont amenés à constituer un État commun avec des Noirs¹²³.

Et tout comme cela avait été le cas au sujet des territoires africains, à propos de l'Albanie il y eut en quelques décennies l'émergence d'un large éventail de textes « coloniaux ». Il est intéressant de noter, toutefois, qu'à la différence de ce qui s'était passé pour les œuvres consacrées à l'Afrique, parmi lesquelles il y eut également des

¹²³ Ismail Kadaré, *Le Successeur*, Paris, Fayard, 2003, p. 14.

textes fictionnels, les œuvres au sujet de l'Albanie étaient presque exclusivement des monographies ayant des fins d'information.

En termes de perception, on mit en place un processus de construction de l'image de l'Albanie en tant que pays semblable à l'Italie, avec des traits culturels communs, ou du moins facile à « apprivoiser », les dépouillant des traits perçus comme plus spécifiquement orientaux, qui pourraient être ressentis comme étranges par l'opinion publique nationale. Ce processus atteignit son apogée avec l'occupation militaire du pays, alors que, comme le dit Westphal, « les autorités fascistes pensaient métamorphoser le pays, en « normaliser » l'image¹²⁴ ».

Dans ce chapitre nous allons en voir quelques exemples choisis parmi des typologies différentes, en vue d'en cerner les éléments de base de la représentation de l'Albanie dans l'Italie des premières décennies du XX^e siècle.

1. LE VOYAGE PROFESSIONNEL DES SCIENTIFIQUES, DES JOURNALISTES ET DES OFFICIERS MILITAIRES

1. 1. Le voyage en naturaliste d'Antonio Baldacci

Parmi les Italiens qui se rendirent en Albanie pour des raisons professionnelles, il y eut le botaniste, explorateur et géographe Antonio Baldacci. Au cours de ses expéditions scientifiques entre l'Albanie, le Monténégro et l'île de Crète, il recueillit une riche documentation qui l'amena à devenir l'un des plus grands spécialistes européens dans le domaine de la flore balkanique. En 1892 il visita pour la première fois l'Albanie, où plus tard il concentra la plupart de ses activités de recherche, qui aboutirent à son important travail monographique publié en 1929¹²⁵. Les amitiés personnelles et la connaissance du territoire acquises pendant ces années lui valurent des tâches diplomatiques pour le compte du gouvernement italien.

1. 2. L'Albanie « illyrienne » et « romaine »

Selon un principe qui s'avère être une constante de la représentation de l'Albanie par les voyageurs italiens de son époque, la monographie de Baldacci accorde une attention particulière à l'Illyrie en tant que région historique, ancêtre de l'Albanie moderne. Déjà dans les lignes en exergue de son volume on lit une dédicace « aux gens généreux de

¹²⁴ Bertrand Westphal, « Et l'Albanie se réveilla au petit matin du reportage », in Myriam Boucharenc, Joëlle Deluche, (dir.), *Littérature et Reportage, op. cit.*, p. 239, n. 7.

¹²⁵ Antonio Baldacci, *L'Albania*, Roma, Istituto per l'Europa Orientale, XVII (1929).

l'Albanie et de la Montagne Noire dans les mémoires de l'antique Illyrie¹²⁶ », parmi lesquels l'auteur cite des lignages de « sang romain » tels que les « Farsaliotes » (une population presque jamais mentionnée ailleurs), dont le nom apparaît dans l'*Enciclopedia Italiana Treccani*¹²⁷, qui dans ces années-là avait été transformée en une institution d'intérêt national par la politique culturelle fasciste.

Dans son livre, Baldacci expose ses réflexions sur les raisons pour lesquelles l'Albanie était encore peu connue en ces temps-là, en indiquant notamment la difficulté d'accès, le caractère du peuple « fier, soupçonneux et jaloux de ses institutions sociales¹²⁸ », et la difficulté de la langue : ce sont les mêmes traits qui, assortis de différentes manières et différemment interprétés, caractérisent l'image de l'Albanie à travers au moins deux siècles de récits de voyage dans ce pays.

1. 3. La naissance du journalisme balkanistique

Les intérêts italiens en Adriatique orientale favorisèrent l'émergence d'un nouveau domaine de voyage professionnel, à savoir le journalisme spécialisé dans le domaine des Balkans. Parmi les premiers écrivains italiens qui se rendirent sur les rives de l'Adriatique orientale comme correspondants de presse il y eut le poète Umberto Saba, qui en 1901 voyagea à pied en Monténégro. Son reportage de Cettigne fut publié dans le journal socialiste *Il lavoratore*¹²⁹.

Par ailleurs, l'un des principaux experts italiens au sujet des pays balkaniques fut Vico Mantegazza. Devenu célèbre pour ses articles de l'Afrique Orientale rédigés en 1887 pour le compte du *Corriere della Sera* et de *L'Illustrazione italiana*, plus tard Mantegazza se consacra spécifiquement aux Balkans. Son premier récit de voyage dans cette zone fut dédié au Monténégro¹³⁰, où il s'était rendu en 1896 à l'occasion du mariage entre le futur roi d'Italie Victor-Emmanuel de Savoie et la fille du prince Nikola Petrovic-Njegos. Il avait également participé à des initiatives technico-

¹²⁶ Antonio Baldacci, *L'Albania, op. cit.*, dédicace, non paginée. « Ai popoli generosi dell'Albania e della Montagna Nera nelle memorie dell'Illyride antica [...] ai 'Farserioti' di sangue romano [...]. » (Trad. pers.).

¹²⁷ *Enciclopedia Italiana Treccani* en ligne, s. v. « Albania » (1929).

¹²⁸ Antonio Baldacci, *L'Albania, op. cit.*, p. XIV : « fiero, diffidente e geloso delle sue istituzioni sociali ». (Trad. pers.).

¹²⁹ Cité par Elvio Guagnini, « Orizzonti adriatici di viaggiatori e saggisti contemporanei », in Vitilio Masiello (éd.), *Viaggiatori dell'Adriatico. Percorsi di viaggio e scrittura*, Bari, Palomar, 2006, p. 87.

¹³⁰ Vico Mantegazza, *Al Montenegro. Un Paese senza Parlamento. Note ed impressioni (agosto - settembre 1896)*, Firenze, Le Monnier, 1896. Pour une bio-bibliographie détaillée de Vico Mantegazza, voir *Dizionario Biografico degli Italiani*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana Treccani, 2007, vol. 69.

commerciales, en particulier en ce qui concerne le projet d'une ligne de chemin de fer qui aurait dû faciliter les échanges entre l'Italie du Sud et l'Adriatique Orientale.

Sa monographie albanaise fut publiée en 1912, date cruciale dans l'histoire du pays, qui le 28 novembre de la même année déclara son indépendance.

Concernant le côté « illyrique », l'auteur dégage précisément la zone de l'ancienne région de l'époque romaine, en la plaçant entre le Monténégro et l'Albanie centrale.

Dans l'antiquité classique, comme l'a observé Galanti, le nom Illyrio ou Illyrique se répandit à toute la région située entre le Danube et la mer Adriatique, incluant également la Dalmatie, la Liburnie et la Pannonie ; mais le pays auquel le nom d'Illyrium ou Illyris revenait depuis les temps les plus anciens était précisément celui qui aujourd'hui embrasse le Monténégro et l'Albanie haute et moyenne. La basse Albanie se nommait comme aujourd'hui l'Épire¹³¹.

► Le pays de l'*Athleta Christi*

De la composition du titrage du premier chapitre du livre de Mantegazza, où les mots en première ligne (« LES ALBANAIS ») sont suivis du sous-titre « Le soldat de Jésus-Christ¹³² » ressort un détail intéressant en ce qui concerne la mise en évidence des liens entre l'Albanie et l'Italie.

Le qualificatif par lequel l'auteur fait référence à Gjergj Kastriot Scanderbeg est directement lié à l'épithète d'*Athleta Christi* que les papes Nicolas V, Calixte III et Pie II lui avaient donné en tant que champion de la chrétienté qui avait lutté contre la conquête ottomane. Alors que l'iconographie littéraire européenne voyait Scanderbeg comme le champion des exploits chevaleresques (pensons par exemple à la représentation qu'en fit Byron), Mantegazza (et, comme lui, beaucoup d'autres voyageurs italiens) en saisissait plutôt le rôle de défenseur de la foi chrétienne. Dans le cas en question, grâce à la juxtaposition de termes dans le titrage, sa qualité de « soldat de Jésus-Christ » se répercute sur l'ensemble des Albanais.

Après avoir parlé des relations entre Scanderbeg et les papes auxquels il avait demandé de l'aide pour faire face aux « dangers qui menaçaient l'Europe chrétienne et

¹³¹ Vico Mantegazza, *L'Albania*, Roma, Bontempelli & Invernizzi Editori, 1912, p. 13. « Nella antichità classica, come osserva il Galanti, il nome di Illirio od Illirico si estese a tutta la regione posta fra il Danubio e l'Adriatico, comprendendo anche la Dalmazia, la Liburnia e la Pannonia; ma, il paese cui spettava da più antico tempo il nome di Illyrium o Illyris era appunto quello che oggi abbraccia il Montenegro e l'alta e media Albania. La bassa Albania si chiamava come oggi l'Epiro. » (Trad. pers.).

¹³² Vico Mantegazza, *L'Albania*, *op. cit.*, p. 9 : « GLI ALBANESI. Il soldato di Gesù Cristo. » (Trad. pers.).

surtout l'Italie¹³³ », il raconte également le miracle de la fresque de Notre-Dame du Bon Conseil, qui après la mort de Scanderbeg se serait détachée des parois de l'église de Shkodra pour réapparaître à Genazzano, dans le Latium, où elle est toujours l'objet de pèlerinages depuis les pays voisins.

Ce type de présentation, qui met l'accent sur l'élément catholique albanais au point d'en faire l'objet du premier chapitre, alors que d'habitude il est simplement mentionné dans la plupart des récits de voyage européens, peut être considéré comme l'une des spécificités du « regard italien » sur l'Albanie, visant à insérer la représentation du pays balkanique dans un contexte de « familiarité » avec la tradition catholique italienne.

Des premières lignes de ce livre ressort également un aperçu de l'état d'avancement des études concernant le pays, alors que Mantegazza note que,

[b]ien que depuis de nombreuses années la question albanaise soit sur le tapis et ait aussi inquiété l'Europe, les publications au sujet de l'Albanie sont relativement très peu nombreuses, autant qu'a été très pauvre, jusqu'à récemment, la littérature sur la Tripolitaine et la Cyrénaïque¹³⁴.

Il ajoute une information plutôt rare lorsqu'il dit que le peu d'informations disponibles pouvaient être trouvées « dans les notes de voyage de certains chasseurs — parce que l'Albanie est le pays de chasseurs¹³⁵ [...] ». En effet, d'après les récits de certains voyageurs il semblerait que la chasse était l'une des raisons pour lesquelles ils se rendaient dans le territoire albanais.

Parmi les publications majeures concernant l'Albanie sorties jusqu'alors en Italie que l'auteur indique dans le passage suivant, il y a les « précieuses monographies » de Baldacci, et les reportages du journaliste Ugo Ojetti, qui donnèrent origine au volume *L'Albania*.

En italien, parmi les publications récentes nous avons quelques précieuses monographies du prof. Baldacci, un livre de petite dimension mais très utile du prof. Galanti¹³⁶, où sont résumées toutes les informations sur l'Albanie ; les lettres, envoyées il y a une dizaine d'années au *Giornale d'Italia* par le marquis de San Giuliano, qui fit un voyage dans ces régions, et ensuite rassemblées dans un petit volume ; les lettres envoyées par mon ami Ojetti au *Corriere della Sera* plus ou moins à la même époque ; la monographie

¹³³ Vico Mantegazza, *L'Albania, op. cit.*, p. 23 : « i pericoli che sovrastavano all'Europa cristiana e soprattutto all'Italia ». (Trad. pers.).

¹³⁴ Vico Mantegazza, *ibid.* : « Sebbene da molti anni la questione albanese sia sul tappeto e preoccupi l'Europa, le pubblicazioni sull'Albania sono, relativamente, assai poco numerose, tal quale come era scarsissima fino a poco tempo fa la bibliografia relativa alla Tripolitania e alla Cirenaica. » (Trad. pers.).

¹³⁵ Vico Mantegazza, *L'Albania, op. cit.*, p. 9 : « nelle note di viaggio di qualche cacciatore — poiché l'Albania è il paese dei cacciatori [...] ». (Trad. pers.).

¹³⁶ Arturo Galanti, *L'Albania. Notizie geografiche, etnografiche e storiche*, Roma, Società Editrice Dante Alighieri, 1901.

du capitaine Barbarich et, enfin, le volume sur les Roumains de l'Albanie, qui est sorti il y a quelques semaines et dont l'auteur est M. Burilaneu¹³⁷ [*sic*], ancien chancelier de la légation de Roumanie à Rome¹³⁸.

► Écrivains en uniforme. Le « Service P »

Le capitaine mentionné par Mantegazza dans le passage que nous venons de lire était Eugenio Barbarich, auteur d'une importante monographie¹³⁹ parue en 1905. Déjà le qualificatif de « *antropogeografica* » (« anthropo-géographique ») indiqué en sous-titre montrait la démarche de cette œuvre qui, par l'étendue de sujets abordés dans ses plus de 350 pages, outre des notes linguistiques et des tables généalogiques des princes albanais depuis le Moyen Âge, allait plutôt au-delà du simple rapport informatif.

Dans un contexte de taxonomie du récit de voyage, ces auteurs qui, tels que le capitaine Barbarich, étaient des officiers d'état-major, pourraient être appelés « écrivains en uniforme », prenant ainsi une place spécifique dans le domaine de la littérature coloniale.

L'écrivain colonial prit un aspect bien défini, en étant identifié pas tant avec le voyageur tout court, comme c'était souvent le cas à la fin du XIX^e siècle, mais avec un homme de l'armée de l'État italien, souvent un officier de carrière [...]¹⁴⁰.

Il convient de noter que, lorsqu'en 1916 l'armée italienne se dota d'un Bureau de Propagande, qui prit le nom de « *Servizio P*¹⁴¹ », le capitaine Barbarich, qui entre-temps

¹³⁷ Il s'agit de la monographie de Constantin N. Burileanu, *De la Români din Albania*, Bucuresti, Lito-Tip. L. Motzâzeanu, 1906, qui à l'époque représenta une étude très importante en matière des Aroumains ou Valaques, l'une des populations roumanophones des Balkans. La traduction italienne eut une préface d'Antonio Baldacci. Cf. Constantin Burileanu, *I Romeni di Albania*, Bologna, Andreoli, 1912.

¹³⁸ Vico Mantegazza, *L'Albania*, *op. cit.*, p. 10. « In italiano abbiamo fra le pubblicazioni recenti, alcune pregevoli monografie del prof. Baldacci, un libro di piccola mole ma utilissimo del prof. Galanti, nel quale sono compendiate tutte le notizie sull'Albania; le lettere, mandate una decina d'anni fa dal marchese di San Giuliano, che fece un viaggio in quelle regioni, al *Giornale d'Italia* e poscia riunite in un volumetto; quelle mandate dall'amico Ogetti al *Corriere della Sera* su per giù verso la stessa epoca; la monografia del capitano Barbarich, e, infine, il volume sui rumeni d'Albania uscito qualche settimana fa e del quale è autore il signor Burilaneu [*sic*], ex cancelliere della Legazione rumena a Roma ». (Trad. pers.).

¹³⁹ Eugenio Barbarich, *Albania (Monografia antropogeografica)*, Roma, Enrico Voghera Editore, 1905.

¹⁴⁰ « Lo scrittore coloniale assunse una precisa fisionomia venendo identificato non tanto con il viaggiatore tout court, come spesso era avvenuto alla fine dell'Ottocento, ma con un uomo dell'esercito dello Stato italiano, spesso un ufficiale di carriera [...] ». Siriana Sgavichia, « Scrivere il viaggio: cronache memorie invenzioni », in Nino Borsellino, Walter Pedullà, (éd.), *Storia generale della letteratura italiana*, Milano, Federico Motta Editore, 2004, vol. XVI, p. 504. (Trad. pers.).

¹⁴¹ Pour une étude spécifique sur ce sujet, v. Gian Luigi Gatti, *Dopo Caporetto. Gli ufficiali P nella Grande Guerra: propaganda, assistenza, vigilanza*, Gorizia, Libreria Editrice Goriziana, 2000.

était devenu colonel, fut nommé chef du bureau de presse du Service. Parmi les tâches principales du « *Servizio P* » il y avait la production et la diffusion des journaux de tranchées, rédigées pour soutenir le moral des soldats avec des histoires plaisantes, des blagues et des illustrations.

Dans ces années-là, entre les collaborateurs de ces périodiques il y avait des auteurs tels que Giorgio De Chirico, Carlo Carrà, Curzio Malaparte. Deux ans plus tard, à la tête du Comité central du Service Propagande il y eut Ugo Ojetti, auteur de la collection de reportages que nous allons examiner.

2. UN PAYS EN ANTHOLOGIE : *L'ALBANIA D'UGO OJETTI*

Le 1^{er} juillet 1901, Ugo Ojetti s'embarqua à Brindisi, sur la côte est de l'Italie du sud, directement pour Prévéza, la petite ville grecque qui à l'époque faisait encore partie de l'Albanie. Il fit ce voyage en tant qu'envoyé par le *Corriere della Sera* ; ses reportages furent recueillis dans un volume intitulé *L'Albania*, publié l'année suivante. Les récits albanais d'Ugo Ojetti marquent une étape dans l'évolution du voyage littéraire, puisque, en tant que journaliste, il représente l'une de celles qui, selon Pageaux, sont les « ultimes images et métamorphoses de l'écrivain-voyageur¹⁴² ».

À 30 ans, il était déjà bien connu comme journaliste et auteur de romans. Jusqu'à ce moment-là, Ojetti avait voyagé en Europe, aux États-Unis et en Égypte pour le compte des revues dont il était collaborateur. Ses articles devinrent célèbres pour l'élégance de son écriture, vive et précise, au point qu'il fut nommé *elzevirista*, d'après l'elzévir, le caractère d'impression qui dans la presse italienne devint par métonymie le qualificatif des articles journalistiques ayant des sujets culturels et un style élégant.

Parmi ses écrits les plus célèbres il y eut la collection intitulée *Cose Viste* (en français, *Choses vues*), comme on appelait les collections des notes de voyage et des courts récits en matière de lieux et traditions. C'étaient des textes marqués par l'attention aux détails et une écriture minutieusement descriptive, ce qui était l'un des traits communs des reportages de la presse au début du XX^e siècle, et qui, à notre avis, est l'un des éléments majeurs des modes de la représentation qui ressortent de *L'Albania* de Ugo Ojetti, marquée par la récurrence de scènes de vie et de portraits

¹⁴² Daniel-Henry Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Paris, A. Colin, 1994, p. 34.

poignants, reproduits par le moyen des outils rhétoriques tels que les figures de style liées au domaine de la visualité.

Par contre, sur le plan de la structure du récit, ce livre montre l'utilisation constante des images en analepse, puisées dans le répertoire de la latinité, considérée comme matrice commune entre l'Italie et l'Albanie « romaine ». Dans cette perspective, l'outil narratif du retour à l'arrière peut être considéré comme l'un des signaux de la démarche historicisante qui est l'une des composantes majeures du regard « en colonisateur » par lequel les voyageurs italiens représentaient l'Albanie au début du XX^e siècle.

La troisième ligne narrative, qui sous-tend les deux autres, est plus étroitement liée au rôle joué par Ojetti dans ce voyage en Albanie : envoyé en tant que journaliste, il était censé saisir la réalité de la vie courante, en observant les gens et les lieux par rapport à leur cadre socioculturel et au moment historique. C'est justement son point de vue de reporter ce qui dans ce livre engendre des représentations en prise directe de situations et de milieux jusqu'ici absents dans d'autres textes plus généralement odéporiques.

À travers ces différentes couches, le récit d'Ojetti nous donne l'image d'un pays au miroir du milieu historico-culturel de la nation qui lui fait face.

2. 1. Visions littéraires

Le livre porte la dédicace à Giulio Lècca, « en signe d'affection pour lui et pour son pays d'origine¹⁴³ ». Malgré les apparences, le nom Lècca n'est pas italien, mais albanais, comme l'indique la référence à « son pays d'origine » : en fait, le dédicataire de *L'Albania* descendait de la noble famille albanaise des Lekë (dont la forme italianisée « Lècca ») Dukagjini, qui s'étaient installés dans le sud de l'Italie à la fin du Moyen Âge.

Dans sa préface, l'auteur encadre la genèse de ses « lettres rédigées pour le compte du *Corriere della Sera* » dans le contexte de la question de l'Adriatique. Il tient à souligner qu'elles ont été écrites

entre les personnes et dans les lieux qu'elles décrivent, ce qui est un gage, sinon de vérité — car en politique les faits changent d'apparence selon les intérêts de ceux qui les considèrent — au moins de sincérité¹⁴⁴.

¹⁴³ Ugo Ojetti, *L'Albania*, Torino, Roux e Viarengo, 1902, dédicace, non paginée. « A Giulio Lècca dedico questo libro in segno di affetto per lui e per la sua patria d'origine ». (Trad. pers.).

¹⁴⁴ Ugo Ojetti, *L'Albania*, op. cit., préface, p.7-8 : « lettere scritte pel *Corriere della Sera* [...]. Tutte queste pagine sono state scritte tra gli uomini e sui luoghi che descrivono.

Après s'être déclaré conscient de l'écart qui peut exister entre la « vérité » des faits relatés et la « sincérité » du journaliste qui les rapporte, il dit que le mérite de son livre peut se trouver dans le « contraste spontané entre le désir et la réalité, entre le passé, le présent et le futur probable¹⁴⁵ » : c'est justement ce décalage ce qui, sur le plan narratif, aboutit à l'insertion des nombreuses citations qui pendant tout le voyage filtrent la « vision » de l'auteur.

Les références bibliographiques qui formaient son savoir au sujet de l'Albanie reposaient principalement sur des auteurs classiques, tels que Virgile, Dante, et bien sûr Byron. En ce qui concerne les études récentes, Ojetti cite les *Souvenirs de la Haute-Albanie* d'Alexandre Degrand, qui venaient d'être publiés juste en ces mois-là : il les indique comme « un bon livre récent sur la Haute Albanie » écrit par « De Grand [*sic*], consul de France pendant six années à Shkodra¹⁴⁶ ».

La vision de l'Albanie de Ojetti est jalonnée de citations littéraires qui se rapportent aux lieux visités. C'est un jeu de marqueteries intertextuelles qui, au niveau de la représentation, crée l'effet d'« un pays en anthologie », où les images délivrées par la littérature prennent le dessus sur le réel, ou mieux, ce qu'il est plus souvent le cas, créent un espace intermédiaire où se déroule le décalage entre une réalité forcément limitée et insatisfaisante et un passé mythique, sinon mythisé.

Même avant de débarquer, l'auteur retrouve dans sa mémoire l'écho de ce qu'il allait voir : en face de Corfou, lui vient à l'esprit le récit homérique de la rencontre d'Ulysse et Nausicaa, tandis que le village épirote de Parga lui rappelle les vers de *I profughi di Parga* de Giovanni Berchet¹⁴⁷. Par contre, le spectacle de l'île de Leucade à la lumière de l'aube lui donne l'occasion d'un moment de lyrisme dans son évocation de la fin tragique de la poétesse Sapho.

Questo è pegno, se non di verità — ché in politica i fatti mutano aspetto secondo gl'interessi di chi li considera — almeno di sincerità. » (Trad. pers.).

¹⁴⁵ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, préface, p. 8. « Forse l'unico suo valore è appunto in questo spontaneo contrasto tra desiderio e realtà, tra il passato, il presente e il probabile futuro ». (Trad. pers.).

¹⁴⁶ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 159 : « un bel libro recente sull'alta Albania [scritto da] De Grand, console di Francia per sei anni a Scutari ». (Trad. pers.).

¹⁴⁷ Le geste dramatique des habitants de Parga, qui avaient préféré quitter leur foyer plutôt que de se rendre à la domination d'Ali Pacha auquel les avait cédés la Grande-Bretagne, avait été célébré par le romantisme patriotique, inspirant également une peinture de Francesco Hayez. Voir p. 398, figure 58 en Annexes.

Sur la droite, entourée d'une écharpe de nuages blancs, la montagne de Leuca couleur de ciel et de rose évoque Sappho et sa passion désespérée et le saut funèbre¹⁴⁸.

Lecteur assidu des écrivains européens dans leur langue d'origine — ce qui n'était pas une attitude courante dans la culture italienne du début du XX^e siècle —, Ojetti est familier des *Orientales* de Victor Hugo. Par conséquent, dans le chapitre concernant la visite de la forteresse de Janina, il en cite les vers consacrés au pacha Ali.

Qu'à donc le doux Sultan ? demandaient les sultanes.

A-t-il avec son fils surpris sous les platanes

Sa brune favorite aux lèvres de corail¹⁴⁹?

Le promontoire d'Actium, dans les eaux duquel sévit la bataille entre les navires d'Octavien et de Marc Antoine, lui suggère des visions en cascade.

De ces eaux s'enfuit Cléopâtre dans la trirème blanche aux voiles de pourpre, dès que le sort fut incertain ; c'est cette bataille que Virgile vit dans le bouclier que Vénus donna à Énée. « Regarde le golfe d'Ambracie où jadis fut perdu un monde, pour l'amour d'une femme, aimable, tendre chose ! », s'écria le jeune Harold par la bouche de Byron¹⁵⁰.

Comme son compagnon de voyage, il a l'*Harold* byronien.

Et le second chant du *Childe Harold* est le guide parfait d'ici à Janina, à Dodone et à Zitz. Bien sûr, les temps changent, et malheureusement avec le temps changent aussi les voyageurs et les habitants de la ville ...¹⁵¹

Les vers byroniens trouvent leur emplacement idéal entre les chênes du bois de Dodone, où ils lui créent un endroit à lui dans lequel se nicher, son propre *locus amœnus*, où se réfugier après la déception face à la situation d'abandon des lieux qui autrefois étaient consacrés à Apollon.

Je préfère retourner dehors, m'allonger près de l'eau sur les feuilles sèches et réouvrir mon Byron : *Oh! where, Dodona, is thine aged grove...* O Dodone ! Où est ton antique forêt, ta source prophétique, ton oracle divin ? Dans quelle vallée l'écho redisait les réponses de Jupiter ? Quel vestige reste-t-il du temple du seigneur de la foudre ? Tout, tout est oublié ! Et

¹⁴⁸ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 13. « A destra, cinto da una sciarpa di nubi candide, il monte di Leuca color di cielo e di rosa evoca Saffo e la passione disperata e il funebre salto ». (Trad. pers.).

¹⁴⁹ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 14. Les vers cités par Ojetti sont tirés du poème « La douleur du Pacha », sur lequel voir p. 202 sq.

¹⁵⁰ Ugo Ojetti, *ibid.* « Da queste acque fuggì Cleopatra nella trireme bianca a vele di porpora, appena la fortuna fu incerta; questa battaglia Virgilio vide nello scudo che Venere donò ad Enea. 'Guarda il golfo d'Ambracia dove una volta fu perduto un mondo per amor d'una donna, amabile, tenera cosa!' esclama il giovane Aroldo per bocca di Byron ». (Trad. pers.).

¹⁵¹ Ugo Ojetti, *ibid.* « E il secondo canto del *Childe Harold* è la perfetta guida da qui fino a Jànina, a Dodona ed a Zitz. Naturalmente cambiano i tempi e coi tempi cambiano purtroppo anche i viaggiatori e gli abitanti della città... ». (Trad. pers.).

l'homme se plaindra que ses frêles liens à la vie éphémère soient brisés ?
Arrête donc, insensé ! La destinée des dieux peut bien être la tienne...¹⁵².

Parmi les lieux privilégiés de cette anthologie de la mémoire ne peut pas manquer l'Achéron, le fleuve qui selon la mythologie grecque donnait accès aux Enfers, et qui coule non loin de Dodone. Mais en ce cas la référence littéraire, tirée de l'Enfer dantesque, sert d'introduction à un portrait de goût arcadien, véritable plaisir des yeux.

L'Achéron était avec Cocyte, Phlégéthon, Styx et Léthé, un des cinq fleuves des Enfers, faits, disait la mythologie, par les larmes des âmes damnées. Mais ici on n'a pas vraiment l'impression d'être « en Achéron sur la triste rivière¹⁵³ », car sur la rive, au lieu de Charon, deux jeunes juives très belles, aux cheveux de jais, les lèvres rouges et la peau pâle, battent leur linge de la lessive dans l'eau et rient ; et la rive est toute parsemée de marguerites d'or, et en bas, entre les joncs, toute frémissante de libellules smaragdines. Et les belles juives nous apportent un verre pour goûter de l'eau claire de l'enfer et, pieds-nus, s'y vautrent avec délices, dans l'ombre de la roche. De l'enfer, en vérité, il n'y a que la tentation...¹⁵⁴.

2. 2. Choses vues : portraits entre journalisme et littérature

S'il est vrai que, comme le dit Myriam Boucharenc dans son essai consacré aux reportages narratifs, la vision est la « vertu cardinale du genre¹⁵⁵ », c'est une vertu qu'Ojetti semble maîtriser avec une efficacité particulière dans sa collection de reportages albanais, où il déploie une riche gamme de dispositifs rhétoriques liés au domaine de la visualisation, qui à notre avis peuvent utilement être identifiés en tant qu'éléments d'analyse de la représentation imagologique.

¹⁵² Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 74-75. « Preferisco tornar fuori, sdraiarmi presso l'acqua sulle foglie secche e riaprire il mio Byron: *Oh, where, Dodona, is thine aged grove...* Oh dov'è, Dodona, il tuo antico bosco, la fonte profetica, l'oracolo divino? In quale valle echeggiò la risposta di Giove? Che traccia resta del tempio del Tuonante? Tutto, tutto dimenticato. E si dorrà l'uomo che si rompano i suoi fragili legami alla fuggevole vita? Finisci, pazzo! Il fato degli Dei può ben essere il tuo... ». (Trad. pers.).

¹⁵³ Dante, *Enfer*, III, 78. Traduction d'André Pezard, in Dante, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions Gallimard, 1965.

¹⁵⁴ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 78. « L'Acheronte è stato col Cocito, col Flegetonte, con lo Stige e col Lete, uno dei cinque fiumi infernali, fatti, diceva la mitologia, dalle lagrime dei colpevoli. Ma qui davvero non par d'essere 'sulla trista riviera d'Acheronte', ché sulla sponda invece di Caronte due giovani ebee bellissime, dai capelli corvini, dalle labbra rosse e dalla pelle chiara, battono i panni del bucato nell'acqua e ridono; e la riva è tutta costellata di margherite d'oro e, giù tra i giunchi, tutta fremente di libellule smeraldine. E le belle ebee ci portano un bicchiere per assaggiare la limpida acqua infernale e, scalze ci guazzano dentro con delizia, all'ombra dello scoglio. Di diabolico, per verità, non c'è che la tentazione... ». (Trad. pers.).

¹⁵⁵ Myriam Boucharenc, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p. 65.

Dès qu'il entre en contact direct avec la vie quotidienne, l'écrivain cède la plume au journaliste. Mais il s'agit quand même de la plume d'un *elzevirista*, qui ne perd jamais de vue l'attention à la « belle écriture », en dépeignant les tableaux vivants dont ce livre fourmille. Tel est le cas de la description en hypotypose de cette scène de marché de ville.

Dans les deux ou trois rues principales, dehors des belles expositions de marchands de primeurs - pêches, figues, pommes, poires, cerises juteuses bien exposées aux mouches et à la poussière - s'ouvrent les habituelles misérables petites boutiques turques de merciers et pâtisseries avec des piles de boîtes multicolores contenant là des boutons ou des petits crochets, ici des dragées bien crayeux ou des petits cubes de l'habituelle confiture à l'amidon, dite *lucùm*. Des haillons sales tendus entre deux bâtons tiennent les boutiques à l'abri du soleil. Les boulangers et les bouchers sont assis sur des comptoirs gras, les pieds entre les miches et les quartiers de viande¹⁵⁶.

À l'arrivée à Prévéza, la ville qui à la distance lui était apparue

aux premiers rayons du soleil toute propre et riante — des maisonnettes roses, jaunes, vertes, des minarets blancs, des peupliers plus élevés que les minarets, et tout autour jusqu'au fond de l'horizon des oliviers frémissants d'argent à la brise du matin [...] ¹⁵⁷

se manifeste dans sa matérialité, y compris les défauts.

Hélas, l'intérieur de la ville sous la canicule est trop différent de l'extérieur dans la fraîcheur de l'aurore ! Les routes pour la maintenance desquelles chaque épirote âgé de quinze à soixante-cinq ans paye douze piastres d'impôt par an, sont des lits de torrents contre les pierres desquels les Albanais se défendent avec leurs solides *sarùc*, chaussures cloutées à pointes tordues qui conviennent aussi bien aux passes du Suli et du Pinde qu'aux promenades le long du plus élégant corso de Prévéza ou de Parga, de Gjirokastra ou de Janina¹⁵⁸.

¹⁵⁶ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 17. « Nelle due o tre strade principali, fuori delle belle mostre dei fruttivendoli - pesche, fichi, mele, pere, visciole grosse e succose bene esposte alle mosche e alla polvere - s'aprono le solite misere bottegucce turche di merciai e di pasticceri con mucchi di scatolette multicolori contenenti là bottoni o uncinelli, qua confetti di molto gesso o quadratini della solita marmellata all'amido detta *lucùm*. Cenci luridi tesi fra due bastoni riparano le botteghe dal sole. Fornai e macellai siedono sui banconi bisunti, coi piedi tra le pagnotte e i quarti di carne ». (Trad. pers.).

¹⁵⁷ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 15 : « [...] ai primi raggi del sole tutta linda e ridente — casette rosee, gialle, verdi, minareti bianchi, pioppi più alti dei minareti, e intorno fino in fondo all'orizzonte oliveti frementi d'argento alla brezza mattutina ». (Trad. pers.).

¹⁵⁸ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 16. « Ahimè, l'interno della città al sole canicolare è troppo diverso dall'esterno sotto la fresca aurora! Le strade per la manutenzione delle quali ogni epirota dai quindici ai sessantacinque anni paga dodici piastre all'anno di tassa, sono letti di torrente contro i cui macigni gli albanesi si difendono con i loro solidi *sarùc*, scarpe chiodate a punta ritorta, adatte così ai valichi del Suli e del Pindo come alle passeggiate sul più elegante corso di Prevesa o di Parga, d'Argirocastro o di Janina ». (Trad. pers.).

Comme nous le savons par le journal de John Cam Hobhouse, au début du XIX^e siècle Préveza était « le port maritime principale de l’Albanie du Sud, et [...] la station régulière des bateaux grecs des îles Ioniennes », qui échangeaient « leurs confections françaises et italiennes pour les huiles, les laines, le bétail et le bois de l’Albanie¹⁵⁹ ». Dans ces prochaines lignes, une énumération bien fournie en caractères nous montre la variété des groupes ethniques et sociaux qui peuplaient cette ville, qui avait été un véritable carrefour de cultures, ainsi qu’un bazar bien connu par les navigateurs dans la mer Ionienne. Ici, le réalisme descriptif qui caractérise l’écriture d’Ojetti est rehaussé par la présence des nombreux idiolectes et mots spécifiques, ou rares ; en fait, dans ce passage, comme dans d’autres parties de ce récit, l’auteur transcrit les mots albanais sous des formes apparemment hellénisées, ou en tout cas n’appartenant pas à la langue standard, de sorte qu’il n’a pas été possible d’en déterminer la signification spécifique.

Certains changeurs obèses ou *saràf* juif, à la peau luisante et les mains maigres, font sauter et tinter entre leurs paumes quelques *paras* pour attirer les clients. Entre les Turcs et les Grecs en fez, habillés à l’européenne ou, comme ils disent dans tout le Levant, à la franque, passent les paysans et les mulattiers albanais tannés par le soleil, silencieux, grands et vigoureux par rapport aux envahisseurs helléniques et aux dominateurs ottomans, fidèles à l’ancienne coutume, avec leur fez blanc sans ruban sur la chemise à manches larges le *pischli* de laine blanche ou rouge coupé à jaquette¹⁶⁰, la fustanelle à mille plis, les guêtres en flanelle ou *scalze* noués sous le genou par le lacet brun du *scalzodeta*, et à la ceinture le large *scigliachi* en cuir avec un couteau et un pistolet. Quelque petite femme turque avec le parapluie noir, le visage couvert par le *ferigè* noir criblé de trous pour voir le chemin, et sur les épaules et la tête l’ample *ciarciàf* noir en dessous duquel on aperçoit les soies rouges verts jaunes des robes gonflées, marche à petits pas en tentant de sauver de la boue, la poussière et les cailloux ses pantoufles brodées d’or. Beaucoup de prêtres grecs avec le capuchon noir à cône inversé dit *callimàchi* et le large jupon noir, quelques prêtres turcs — *sceic* au turban vert et blanc, papas¹⁶¹ en feutre immaculé — quelques kavas de consulat luisant d’armes, de broderie et des chaînes avec l’emblème de la nation sur le fez, de nombreux soldats en guenilles, pieds nus, sans armes, avec un air d’incertitude entre le mendiant et le ‘surveillé spécial’, composent la petite foule de ces quelques rues centrales¹⁶².

¹⁵⁹ John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania*, *op. cit.*, vol. I, p. 4. « It is the chief sea-port town in Lower Albania, and is the continual resort of the Greek boats of the Ionian isles, which exchange their French and Italian manufactures for the oils, wools, cattle and timber of Albania. » (Trad. pers.).

¹⁶⁰ Ici le texte original a le mot « *figaretta* », terme italien indiquant une jaquette courte, qui était en vogue à la fin du XIX^e siècle.

¹⁶¹ L’auteur utilise le terme « *babà* », d’appartenance incertaine.

¹⁶² Ugo Ojetti, *L’Albania*, *op. cit.*, p. 17-18. « Qualche obeso cambiavalute o *saràf* ebreo, dalla pelle lucida e dalle mani scarne, fa saltare e tinnire nelle palme pochi parà per attirare i clienti. Fra i turchi e i greci in fez, vestiti all’europea o, come si dice in tutto il levante, alla franca, passano i contadini e i mulattieri albanesi abbronzati dal sole, silenziosi, alti e membruti sugl’invasori ellenici e sui dominatori ottomani, fedeli al

Juste à la sortie du centre de la ville, le scénario change complètement : il semble d'être dans un

village désert, tant le régime turc et la faim au bout de deux ans sans récolter l'huile et très peu de maïs [...] ont rendu silencieux et craintif ce peuple fort, sobre et facilement bienheureux¹⁶³.

2. 3. Une Suisse pas encore enjolivée : la Montagne albanaise

Alors qu'au sujet des Albanais Byron évoquait les montagnards de l'Écosse, Ugo Ojetti les voit comme des Suisses pas encore corrompus par le contact avec le reste du monde, à l'abri de la civilisation dans un endroit qui est un véritable paradis pour les artistes. C'est justement dans la simplicité rustique de la montagne albanaise,

cette Suisse qui, heureusement pour les artistes, n'a pas encore été pomponnée, enjolivée et adaptée pour les délices des cosmopolites¹⁶⁴

que se trouve selon lui l'essence du caractère de ce peuple. Pour le représenter, il évoque la même description hippocratique au sujet des gens de la montagne qui avait été utilisée par Pouqueville.

Tous ceux qui vivent dans un pays montagneux, inégal, irrigué, aux saisons variables, doivent être prêts à l'action, pleins de courage, sauvages et féroces¹⁶⁵.

costume antico, col fez bianco senza fiocco, sulla camicia a larghe maniche il *pischli* di lana bianca o rossa tagliato a figaretta, la fustanella a mille pieghe, le uose di flanella o *scalze* legate sotto il ginocchio dal laccio bruno dello *scalzodeta*, e alla cintura il grande *scigliachi* di cuoio col coltello e con la pistola. Qualche donnetta turca con l'ombrellino nero, col volto coperto dal *ferigè* nero bucherellato per veder la via, e sulle spalle e sulla testa il gran *ciarciàf* nero sotto al quale si intravedono le sete rosse verdi gialle delle vesti gonfie, cammina a piccoli passi cercando di salvare dal fango, dalla polvere e dai ciottoli le sue babbucce ricamate d'oro. Molti preti greci col berrettone nero a cono rovesciato detto *callimàchi* e la larga sottana nera, pochi preti turchi — *sceic* dal turbante verde e bianco, *babà* dal feltro candido — qualche cavàs di consolato lucente d'armi, di ricami e di catenelle con lo stemma della nazione sul fez, molti soldati laceri rattoppati scalzi, senz'armi, con un'aria incerta tra il mendicante e il 'sorvegliato speciale', compiono la poca folla di queste poche vie centrali. » (Trad. pers.).

¹⁶³ Ugo Ojetti, *L'Albania*, op. cit., p. 18-19. « Fuori di esse, par d'essere in un] villaggio deserto tanto il regime turco e la fame dopo due anni senza raccolta d'olio e con pochissimo granoturco [...] hanno reso silenzioso e pauroso questo popolo forte, parco e facilmente beato. ». (Trad. pers.).

¹⁶⁴ Ugo Ojetti, *L'Albania*, op. cit., p. 42 : « questa Svizzera per fortuna degli artisti non ancora pettinata, imbellettata e accomodata a delizia dei cosmopoliti[...] ». (Trad. pers.).

¹⁶⁵ Ugo Ojetti, *ibid.* « Tutti quelli che abitano un paese montuoso, ineguale, irriguo, di stagioni variabili, devono essere pronti all'esercizio, pieni di coraggio, selvaggi e feroci ». (Trad. pers.). Ce sont exactement les mêmes lignes citées par Pouqueville, voir p. 293.

Ce sont justement la « sauvagerie » et la « fierté » qui ressortent des « montagnes bleues des Hotti, des Castrati, des Pulati¹⁶⁶ couronnées de nuages, légendaires pour la féroce arrogance de leurs habitants¹⁶⁷ ». Il convient de noter que la même définition des « bleues montagnes albanaises¹⁶⁸ » fut utilisée dans un contexte tout aussi légendaire par Edith Durham, la première fois qu'elle vit dans le lointain l'Albanie des hauteurs du Monténégro.

Il s'agit de l'« infâme Montagne », comme Ojetti définit la région qui commence au nord de Shkodra, en utilisant ce qualificatif qui, tant en français ainsi que dans l'original italien « *famigerata* », nous signale la présence d'un « savoir partagé », porté à la connaissance générale par la *fāma*, le mot latin qui indique la réputation, qui dans ce cas est mauvaise. En l'appelant ainsi, l'auteur utilise un terme déjà suffisamment connoté pour qu'il puisse s'en servir de façon assertive, en l'écrivant à la fin d'un paragraphe sans en donner d'autres explications.

Postes de soldats turcs, à savoir des huttes faites de branches, ombragées par des peupliers et des saules, avec des parterres plantés pratiquement de maïs, surveillent ces carrefours extrêmes, après lesquels commencent des terres en dehors de la loi et la Montagne infâme¹⁶⁹.

À l'égard du caractère des habitants, Ojetti applique le mécanisme de l'« assimilation¹⁷⁰ » qui s'avère être une des constantes de la représentation de l'Albanie (notamment dans les récits italiens du début du XX^e siècle), et qui dans ce cas consiste à louer les qualités du « bon » Albanais par rapport aux vices du « mauvais » Turc.

Il en résulte un rejet net de l'élément turc en tant qu'« oriental », « autre » par rapport à la « nature pélasgique » des « musclés enfants de la montagne », qui serait corrompue même par la voie d'une tasse de café — ce qui dans ce cas est considéré en tant que objet corrélatif des Turcs —, comme on le lit dans ce passage où l'auteur raconte une visite à un village à la frontière entre la Grèce et l'Albanie.

¹⁶⁶ Hotti [Hoti], Castrati, Pulati : quelques-uns des clans (en albanais, *fis*) les plus anciens de la Haute Albanie. Note hors-texte.

¹⁶⁷ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 105 : « le montagne azzurre degli Hotti, dei Castrati, dei Pulati incoronate di nubi, leggendarie per la feroce protervia degli abitanti. » (Trad. pers.).

¹⁶⁸ Mary Edith Durham, *Through the Lands of the Serb, op. cit.*, p. 15 : « the blue Albanian mountains ». (Trad. pers.).

¹⁶⁹ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 110. « Posti di soldati turchi, cioè capanne di frasche, ombreggiate di pioppi e di salci, con ajole piantate praticamente a mais, sorvegliano questi estremi crocevia, dopo i quali cominciano i terreni fuori legge e la famigerata Montagna ». (Trad. pers.).

¹⁷⁰ Pour le dispositif de l'assimilation en tant qu'acte négateur de l'altérité, voir p. 257 sq.

La boisson parfumée et nerveuse dans des petites tasses ornées par un *cali iméra* ou un *cali espéra* (bonjour ou bonsoir, en grec) qui est vendue là-haut dans ces ravins sauvages à ces enfants musclés de la montagne, indique bien le poison subtil de la corruption turque agitée, impulsive, despotique, illogique, qui depuis des siècles tente en vain d'énerver la solide nature pélasgique des natifs aux épaules carrées, le cœur fidèle, le front large, les yeux enfoncés, l'œil clair¹⁷¹.

Selon le point de vue qui peut être saisi dans ce passage, le peuple albanais serait caractérisé par une pureté innée, ce qui correspond à un caractère sauvage, fier et naïf : en un mot, « pélasgique ».

2. 4. L'Albanie pélasgique dans la culture italienne du temps d'Ojetti : un « skipetare » vu par Alberto Savinio

Concernant le terme qu'Ojetti emploie pour définir le caractère albanais, il convient de noter qu'en ces temps-là ce mot revêtait dans le domaine culturel italien un sens spécifique, de nature à affecter significativement l'image de l'Albanie. En fait, dans l'Italie du début du XX^e siècle le mot « pélasgique » avait une connotation plutôt différente par rapport à son sens courant dans d'autres langues, et qui avec toute probabilité remontait au *Risorgimento*, le mouvement idéologique ayant par but de réaliser l'unification de l'Italie qui se développa dans l'âge du Romantisme.

Ce fut justement dans le contexte de la mise en valeur de la culture nationale à travers le rappel de ses racines latines que le sens du terme « pélasgique » était mis en relation avec la culture et la langue des anciens peuples italiens, ceux qui existaient avant la civilisation romaine, afin d'en mettre en évidence les similitudes et la continuité au cours des millénaires.

Telle est la définition qu'en donne le *Grande Dizionario della Lingua Italiana* (ci-après dénommé *GDLI*), l'ouvrage de référence dans le domaine lexicographique de la langue italienne, où les différentes acceptions des lemmes sont exposées en ordre chronologique, selon les relatives périodes historico-littéraires. Concernant le mot « pélasgique », le *GDLI* l'explique comme « relatifs aux peuples qui constituent la souche d'origine à partir de laquelle se sont développées les civilisations grecque et

¹⁷¹ Ugo Ojetti, *L'Albania*, op. cit., p. 37. « La bevanda fragrante e nervosa nelle tazzette ornate di un *cali iméra* o di un *cali espéra* (buon giorno o buona sera, in greco) venduta lassù in quelle fore selvagge a quei muscolosi figli della montagna, indica bene il sottile veleno della corruzione turca agitata, impulsiva, dispotica, illogica, che da secoli tenta qui invano di snervare la solida natura pelagica degli autoctoni dalle spalle quadre, dal cuore regolare, dalla fronte larga, dalle orbite profonde, dal limpido occhio. » (Trad. pers.).

romaine¹⁷² », en précisant que tel était le sens qui lui donnait Vincenzo Gioberti, qui était justement l'un des majeurs idéologues du nationalisme pendant le *Risorgimento*.

En élargissant notre observation au contexte plus spécifiquement littéraire, voyons-en un exemple tiré d'un récit d'Alberto Savinio inclus dans la collection « *Achille innamorato*¹⁷³ », où l'auteur narre ses expériences sur le front balkanique entre l'Albanie et la Macédoine pendant la I^{ère} Guerre mondiale¹⁷⁴.

Pour ses connaissances de la langue grecque, Savinio fut enrôlé comme interprète. Dans les lignes suivantes, son compagnon d'armes, qui est à la recherche d'une femme pour satisfaire son désir sexuel, lui demande de chercher des renseignements à un jeune homme qui est là dans la rue.

« Au fait ! » s'exclama Pupino, « puisque tu parles turc... ». « Grec », je rectifiai. « C'est pareil. Demande un peu à cet arabe-là ». Et il fit signe à un jeune cireur de chaussures qui était niché sous le parapet du Kara-Su¹⁷⁵.

Dans ce court texte on trouve ressemblés certains des traits récurrents dans la représentation de cet « Orient au cœur de l'Europe » qui est souvent l'Albanie aux yeux des autres européens. Pupino, après avoir dit que parler turc ou grec « c'est pareil », poursuit de la même manière en mélangeant le turc avec l'arabe.

En lui répondant, Savinio trace un portrait du costume typique albanais, qui une fois de plus, comme dans d'autres cas vus jusqu'à présent, fonctionne comme un signe d'appartenance ethnique, et il conclut en soulignant une sorte de « diversité positive » entre la langue albanaise (« skipetare ») et les autres langues « pélasgiques ». Dans cette perspective, la différence entre les Albanais et les Turcs est soulignée même en raison de leur langue.

« Cet homme », je lui répondis, « il n'est ni arabe ni turc. Il est skipetare. Tu vois qu'il a le petit fez en feutre, la *stambulina* courte, les culottes de laine blanche étroites à la cheville et bordées d'une bande noire. Les skipetars parlent l'un des dérivés les moins dégénérés de l'idiome pélasgique¹⁷⁶ ».

¹⁷² *Grande Dizionario della Lingua Italiana*, Salvatore Battaglia (éd.), vol. XII, Torino, UTET, 2000, p. 950, s. v. « pelàsgico ».

¹⁷³ L'édition dont est tiré le texte cité ici est la suivante : Alberto Savinio, *Tutta la vita*, Milano, Bompiani, 1969.

¹⁷⁴ Selon les notices biographiques tirées de : Gianni Grana (dir.), *Novecento. Gli scrittori e la cultura letteraria nella società italiana*, Marzorati, Milano 1988, vol. V, p. 393.

¹⁷⁵ Alberto Savinio, « La Turca », in Alberto Savinio, *Tutta la vita*, *op. cit.*, p. 322. « 'A proposito!' esclamò Pupino 'giacché tu parli turco...'. 'Greco' corressi. 'Fa lo stesso. Domanda un po' a quell'arabo'. E accennò a un lustrascarpe adolescente che stava accoccolato sotto il parapetto del Kara-Su. » (Trad. pers.).

¹⁷⁶ Alberto Savinio, *ibid.* 'Costui' risposi 'non è né arabo né turco. E' skipetaro. Vedi che porta il piccolo tepé di feltro, la stambulina corta, le brache di lana bianche strette alla

À notre avis, tel est le cadre dans lequel peut être mieux compris le terme « pélasgique » utilisé par Ojetti en référence au peuple albanais, qui de cette façon, en tant qu'apparenté à la culture méditerranéenne, était présenté comme semblable au peuple italien et en même temps mis en opposition à la culture ottomane, à savoir « orientale ».

2. 5. L'« exploration du social » : tranches de vie quotidienne

► Visions d'enfer. Les damnés de la prison de Janina

En tant que journaliste, Ugo Ojetti saisit avec acuité quelques-uns des problèmes majeurs de la société albanaise qui avaient échappé à l'observation des autres voyageurs ; en tant que écrivain, il nous les montre encore une fois avec des remarquables effets descriptifs, comme dans la scène suivante, véritable tableau dantesque avec des hommes vivants au lieu des âmes des trépassés. Nous tenons à noter également que, à notre connaissance, il s'agit de la seule référence aux détenus dans les cachots de la forteresse de Janina entre les récits de voyage en Albanie publiés jusqu'à ce moment-là.

Je sors maintenant de cette prison infernale qui est dans le sous-sol de la forteresse élevée par Ali Pacha sur le rocher, au sommet de la colline surplombant le lac et la ville de Janina. [...] Quatre ou cinq cents hommes, de tous les costumes, de toutes les régions et les religions de l'Épire sont entassés là-dedans, en de profonds dortoirs voûtés, éclairés seulement par de petites lucarnes très élevées, aux grilles doubles, voilées par des toiles d'araignée et des touffes de paroi. L'humidité suinte des murs luisants sur la pierre qui sert de plancher. La puanteur des déchets et de la sueur de cette foule de damnés m'étouffe dès que j'entre dans les ténèbres glissantes du premier couloir, entre deux soldats, précédés par mes kavas. Avançant à tâtons dans cette caverne, je sens parfois sous mes pieds le corps de quelqu'un qui dort par terre, enveloppé dans les chiffons du talagàn, et qui se lève en blasphémant, rejeté par les soldats¹⁷⁷.

caviglia e orlate di gallone nero. Gli skipetari parlano uno dei derivati meno degeneri dell'idioma pelasgico». (Trad. pers.).

¹⁷⁷ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 50. « Esco adesso dal carcere infernale che è nei sotterranei della fortezza alzata da Ali pascià sulla roccia viva, in cima alla collinetta che domina il lago e la città di Jànina. [...] Quattro o cinquecento uomini, d'ogni costume, d'ogni regione e d'ogni religione dell'Epiro sono ammassati là dentro in profondi cameroni a vòlta, rischiarati solo da piccole feritoie altissime a doppie inferriate, velate da ragnateli e da ciuffi di parietarie. L'umidità gocchia dalle pareti lucide sulla rupe che fa da pavimento. Il lezzo dei rifiuti e del sudore di quella folla di dannati mi soffoca appena entro nelle tenebre sdruciole del primo corridoio, fra due soldati, preceduto dai miei cavàs. Avanzando a tentoni in quell'antro, sento talvolta sotto i piedi il corpo di qualcuno che dorme per terra avvolto nei cenci del talagàn e s'alza bestemmiando, respinto dai soldati. » (Trad. pers.).

Par cette représentation d'une tranche de réalité aussi dramatique, face à un élément tout à fait neuf tel que la réalité des prisons albanaises, l'écrivain Ugo Ojetti devient un avec le reporter comme

l'explorateur du social et de la géographie, un être qui a incorporé l'immense diversité des réalités humaines, et qui, par conséquent, peut se sentir chez lui partout et avec n'importe qui¹⁷⁸.

Dans les lignes qui suivent, on a l'impression de voir les damnés des gravures dantesques de Gustave Doré, qui dans ces années-là avaient déjà connu une popularité internationale, et qui faisaient certainement partie du répertoire imaginaire d'Ojetti.

Ça et là, entre les barres grasses des portails en bois de chaque grande salle, dans la pénombre sépulcrale s'entassent des grappes de têtes humaines pâles, en sueur, jaunes et gonflées par l'humidité, tendues pour regarder. J'entre dans le cachot le plus large. Au-dessus de quelques tables, couchés sur leurs couvertures rouges, il y a trois ou quatre détenus politiques, parce que cette fosse est aussi une prison judiciaire, où vous pouvez rester innocent pendant dix ou vingt ans en attente de jugement. Ils se lèvent sur un coude, me regardent en fronçant les sourcils tout le temps que je reste là-bas. Mais les autres, pieds nus et à moitié nus, se pressent autour de moi. J'en reconnais les visages selon qu'ils se tournent vers la lumière de la fissure. Qui est chauve et sans cils, qui est aveugle, qui a des ecchymoses sanglantes sur son visage enflé. Quelqu'un plus audacieux étend une main entre les gardes qui m'entourent pour demander l'aumône d'un *para*¹⁷⁹.

► Représentations en costume traditionnel

Tandis que le regard du journaliste Ojetti tombe sur l'habillement traditionnel, qui ne manquait jamais de retenir l'attention de nombreux d'autres voyageurs en Albanie, l'élément plutôt rare qui apparaît dans ses pages est le fait que, dans le texte que nous allons voir, les sujets de la description en costume sont des travailleurs engagés dans la construction routière. Il les voit en faisant à cheval l'ascension du mont qui le sépare de la plaine de Janina.

¹⁷⁸ Paul Aron, « Postures journalistiques des années 1930, ou du bon usage de la 'bobine' en littérature », *CONTEXTES*, 8. 2011, § 13.

¹⁷⁹ Ugo Ojetti, *L'Albania, op.cit.*, p. 50-51. « Di qua e di là fra le sbarre unte dei cancelli di legno d'ogni stanzone, nella penombra sepolcrale si pigiano grappoli di teste umane pallide, sudate, gialle e gonfie per l'umidità, tese a guardare. Entro nel sotterraneo più vasto. Sopra poche tavole, sdraiati sulle loro coperte rosse, sono tre o quattro arrestati politici, perché questa bolgia è anche un carcere giudiziario, dove si può rimanere innocenti per dieci o vent'anni in attesa del giudizio. S'alzano sopra un gomito, mi fissano corrugando le ciglia per tutto il tempo che resto là dentro. Ma gli altri, scalzi e seminudi, mi si affollano attorno. Ne distingo le faccie a seconda che si voltano verso la luce dello spiraglio. Chi è calvo e senza ciglia, chi è cieco, chi ha sulla faccia gonfia escoriazioni sanguinose. Taluno più audace tende tra le guardie che mi circondano una mano per domandare un *parà* d'elemosina.» (Trad. pers.).

Ce passage est particulièrement intéressant, car il saisit précisément deux différents types de vêtements, correspondant aux différences entre les deux composantes fondamentales de la culture, la langue et la société albanaise, à savoir la Tosque (au sud) et la Guègue (au nord). Dans les lignes suivantes, en parlant de la fustanelle, la courte jupe traditionnelle des Tosques, il la compare à la tunique des légionnaires romains. C'est une comparaison plutôt inhabituelle, qui n'apparaît pas dans d'autres textes, et qui pourrait être révélatrice de la démarche « latinisante » qui dans ces années-là marquait la culture italienne à l'égard de l'Albanie.

Le long de la route pénible, hérissée de rochers et de fosses, que nous franchissons par des secousses effrayantes [...], travaillent cent ou deux cents ouvriers vêtus d'un costume très différent de la fustanelle de ces Épirotes Tosques, semblable à la tunique au dessous de l'armure des légionnaires romains¹⁸⁰.

C'est tout à fait différent de l'habillement des Guègues, portant un signe de deuil pour la mort de Scanderbeg. Le fait que le costume des Albanais du nord, à la différence des Tosques du sud, rende hommage au héros national, nous signale un élément qui doit être pris en compte dans le cadre de l'image du pays, et qui en tant que tel ressort des observations de presque tous les voyageurs, alors qu'ils notent les différences entre les deux parties de l'Albanie.

Les autres ont presque tous le fez blanc, un large pantalon de tissu blanc ou rouge, brodé sur les coutures par de dentelles grossières, une large bande de laine jusqu'à la moitié de la poitrine qui les fait ressembler à des *toreros*, une casaque à manches ouvertes avec un grand rectangle noir sur les épaules. Cette liste noire est de quatre siècles le deuil pour la mort de Scanderbeg, et les ouvriers sont tous des Guègues ou Albanais du nord, d'au-delà du fleuve Shkumbin, particulièrement renommés dans les Balkans occidentaux en tant que constructeurs routiers¹⁸¹.

De ces lignes ressort également la démarcation entre la partie guègue et tosqe, tracée par le fleuve Shkumbin ; c'est une frontière qui peut entraîner des jugements différents concernant l'image, vu que, comme nous venons de lire, ces albanais proviennent de la région qui s'étend au delà de ce fleuve.

¹⁸⁰ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 43. « Nella strada faticosa, aspra di macigni e di fosse, che valichiamo tra scosse paurose, [...] lavorano cento o duecento operai in un costume molto differente dalla fustanella di questi epiroti toshi, simile alla tunica dei legionarii romani di sotto la corazza. » (Trad. pers.).

¹⁸¹ Ugo Ojetti, *ibid.* « Questi altri hanno invece quasi tutti il fez bianco, larghe brache di panno bianco o rosso, ricamato di rozze trine sulle cuciture, un'alta fascia di lana fino a mezzo petto, che li fa rassomigliare a tanti toreros, una casacca a maniche aperte con un grande rettangolo nero sulle spalle. Questa lista nera è da quattro secoli il lutto per la morte di Scanderbeg, e gli operai sono tutti gheghi o albanesi settentrionali, d'oltre il fiume Scumbi, specialmente rinomati in tutti i Balcani occidentali come costruttori di strade. » (Trad. pers.).

► Images féminines : paysannes chantantes et femmes au nez coupé

Dans les représentations des Albanais réalisés par Ojetti se trouvent des portraits féminins appartenant à des types différents : dans les pages précédentes, nous avons vu les deux séduisantes blanchisseuses sur les rives de l'Achéron, qui étaient l'image même de la tentation. Dans les lignes suivantes, l'auteur nous peint un tableau champêtre, où des paysannes laborieuses chantent joyeusement tout en creusant la terre.

Files de femmes aux larges bandes blanches drapées gracieusement sur le front, sur les joues et autour du cou, bêchent les jachères ou vannent les champs de maïs ; elles s'arrêtent toutes ensemble pour nous regarder en faisant visière de leurs mains contre la lumière caniculaire ; et elles reprennent leur cantilène cadencée d'un coup de bêche ou de houe¹⁸².

Mais c'est de cet autre type de figure féminine que ressort le trait qui caractérise la société albanaise aux yeux des étrangers, à savoir la vengeance de sang, une horreur qui se reflète dans ce portrait en couleurs sombres, aboutissant à des traits épouvantables.

L'une des causes les plus fréquentes de la vengeance — et les femmes albanaises sont très belles et elles ont les yeux noirs, la peau blanche et les lèvres rouges — est l'adultère. [...] Pour un seul doute, souvent le mari se contente de couper le nez de sa femme. Il n'est pas difficile de trouver ces femmes fortes, statuesques, jeunes, horriblement défigurées par une cicatrice rouge à plat sur son visage, qui vous regardent, lors de leur passage, en ayant entre les yeux¹⁸³ une telle fierté pour leur péché d'amour et pour le tribut qu'elles en ont payé, que votre scepticisme d'occidentale est plus prêt à admirer qu'à dédaigner¹⁸⁴.

2. 6. Voyage dans la latinité

Comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, l'une des constantes dans le regard des voyageurs italiens en Albanie dans les premières années du XX^e siècle c'était la

¹⁸² Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 87. « File di donne dalle grandi bende bianche sulla fronte, lungo le gote e intorno al collo drappeggiate con arte, vangano le maggesi o mondano i campi di granoturco; sostano tutte insieme a guardarci facendosi con la mano solecchio contro la luce canicolare; poi riprendono a cantare una nenia a cadenza col colpo della vanga o del marrello. » (Trad. pers.).

¹⁸³ Ici, l'usage de la proposition « entre » où l'on s'attendrait à un plus évident « dans » nous donne un exemple de syntagme rare, voire de la préciosité syntaxique qui caractérise le style d'Ugo Ojetti.

¹⁸⁴ Ugo Ojetti, *L'Albania, op. cit.*, p. 123-124. « Una delle cause più frequenti di vendetta — e le donne albanesi sono molto belle e hanno gli occhi neri, la pelle bianca e le labbra rosse — è l'adulterio. [...] Pel solo sospetto, il marito spesso si accontenta di tagliare il naso a sua moglie. E non è difficile incontrare queste donne forti statuarie giovani che deturpate orribilmente con la rossa piatta cicatrice sul volto, vi fissano, al passaggio, tra gli occhi con una tale fierazza pel loro peccato d'amore e per il fio pagatone che il vostro scetticismo di occidentale è più pronto all'ammirazione che al disdegno. » (Trad. pers.).

recherche — ou bien la découverte — des empreintes de la culture latine, des traits d'union entre le passé et le présent, sous le signe de la Rome antique.

Les reportages recueillis dans *L'Albania* d'Ugo Ojetti sont jalonnés de commentaires qui, en tant que balises d'un parcours spatio-temporel, tracent un pont de raccordement direct qui enjambe deux mille ans d'histoire entre les deux côtes de l'Adriatique.

Cette démarche ressort clairement dès la préface du livre : en s'écriant avec les mots de Virgile « *[h]ic incredibilis rerum fama occupat aures [sic]*¹⁸⁵ », le vers qui commente le moment où Énée et ses compagnons arrivent sur les rives de Buthrote, Ojetti est envahi par des souvenirs de gloires passées, qui s'étalent le long de tout le pays.

Effectivement, dans certains endroits, à Actium ou à Dodone, à Nicopolis ou Scutari, à Vlora ou Durrës — les souvenirs romains et vénitiens les plus glorieux et éclatants vous assaillent en surgissant du terrain et des ruines avec l'urgence de personnes vivantes¹⁸⁶.

Il nous donne ainsi une possibilité de décodage des modes de la représentation, alors qu'il souligne la puissance « poétique » (entendue ici dans le sens étymologique et émotionnel du terme) du souvenir historique par rapport à la réalité de l'instant présent.

Et l'histoire enivre plus que la réalité parce qu'elle est loin et elle laisse ses ciels libres au vol du rêve. Si parfois moi, italien et romain¹⁸⁷, j'ai trop rêvé, à la page suivante j'ai essayé de redevenir calme pour raisonner et aligner des chiffres et des faits¹⁸⁸.

Arrivé près d'Apollonie, il nous rappelle qu'Octave était allé là pour parfaire ses études de rhétorique, alors qu'à propos de Durrës il cite les mots de Cicéron, qui y avait passé sa période d'exil de la vie politique romaine.

Je suis venu à Dyrrachium, ville libre, agréable, proche de l'Italie, mais si le bruit me fatigue, j'irai ailleurs¹⁸⁹.

Comme ces reportages n'avaient pas seulement un but descriptif, mais ils devaient également être fonctionnels à la politique italienne en l'Adriatique, en visitant Vlora —

¹⁸⁵ Ugo Ojetti, *L'Albania*, *op. cit.*, p. 8. Le vers provient de Virgile, *Enéide*, III, 290-204. « Certatim socii feriunt mare et aequora verrunt: / protinus aërias Phaeacum abscondimus arces / litoraque Epiri legimus portusque subimus / Chaonio et celsam Buthroti accedimus urbem. / Hic incredibili rerum fama occupat aures, / [...] ».

¹⁸⁶ Ugo Ojetti, *ibid.* « Veramente in certi luoghi - ad Azio od a Dodona, a Nicopoli o a Scutari, a Vallona (sic) o a Durazzo - i ricordi romani e veneziani più gloriosi e clamorosi vi assalgono su dal suolo e dalle rovine con l'urgenza di persone vive. » (Trad. pers.).

¹⁸⁷ Il naquit à Rome le 15 juillet 1871.

¹⁸⁸ Ugo Ojetti *L'Albania*, *op. cit.* « E la storia inebria più della realtà perché è lontana e lascia i suoi cieli liberi al volo del sogno. Se qualche volta io italiano e romano ho sognato troppo, ho cercato nella pagina seguente di tornare calmo per ragionare, e per allinear cifre e fatti. » C'est nous qui soulignons. (Trad. pers.).

¹⁸⁹ Ugo Ojetti, *L'Albania*, *op. cit.*, p. 92. « Son venuto a Dyrrachium, città libera, piacevole, vicina all'Italia, ma se lo strepito mi stanca, andrò altrove. » (Trad. pers.).

l'ancienne *Aulona* —, il écrivit que ses vestiges auraient dû attirer l'attention des archéologues italiens (ce qui fut réalisé une vingtaine d'années plus tard, quand le régime fasciste entreprit dans le sud de l'Albanie des fouilles dirigés par l'archéologue Luigi Maria Ugolini).

Loin de se limiter à des fragments éparpillés dans la mémoire, ce pont que l'auteur lance entre le passé et le présent se matérialise par la référence à la *Via Egnatia*, la grande voie consulaire qui reliait le versant italien de l'Adriatique à l'Est des Balkans, conduisant jusqu'à Constantinople. Tracée entre 146 et 120 avant JC sous la direction du proconsul macédonien Gaius Egnatius, d'où elle prit son nom, la rue fut conçue par les Romains comme une extension naturelle de la *Via Appia*, qui reliait Rome à Brindisi. De là, une fois traversé le court tronçon de mer entre les deux rives de l'Adriatique, on pouvait prendre l'*Egnatia* d'Apollonie, sa branche sud, ou directement à partir de Durrës. En continuant le long de la vallée du Shkumbin et la région de lacs à la hauteur d'Ohrid, la voie traversait la Macédoine, la Bulgarie et la Turquie. Pendant des siècles, le long du chemin de l'*Egnatia* se tissèrent des relations économiques, politiques et culturelles entre l'Italie et la mer Noire, ayant comme points focaux les florissants bazars albanais¹⁹⁰.

L'évidence physique de l'ancienne voie romaine déclenche encore une fois le mécanisme oppositionnel entre le « jadis » et le « maintenant », où le jadis est l'espace de la légende, voire de la nostalgie.

Et la *Via Egnatia* était en fait, avec l'intervalle de quelques heures de mer, un prolongement vers l'est la *Via Appia*, qui de Rome aboutissait à Brindisi. Pour un Romain d'aujourd'hui ces gloires, ces courses des armées victorieuses, les sillons de ces rues faits à travers le monde avec la confiance d'une courte incision du stylet sur la tablette de cire, sentent plus que l'histoire, la légende¹⁹¹.

Mais cette mise en œuvre — littéraire ainsi que historique — du lien entre l'Albanie et l'Italie ne se déroule pas que pour voie terrestre. Ce qui nous paraît tout à fait fascinant c'est le raccordement réalisé à travers la mer, c'est-à-dire le voyage d'Énée.

¹⁹⁰ Pour de plus amples informations sur les voyages italiens le long de la *Via Egnatia*, cf. Federica A. Broilo, « Pane, vino e cavarzerà: la *Via Egnatia* nel XVI secolo secondo l'Itinerario di Gabriele Cavazza », Giovanni Pedrini, Nico Veladiano (éd.), *Itinera Orientalia. Itinerari veneti tra Oriente e Occidente. Relazioni di viaggio tra identità e alterità*, Vicenza, Editrice Veneta, 2010.

¹⁹¹ Ugo Ojetti, *L'Albania*, op. cit., p. 90. « E la via Egnatia era di fatto, con l'intervallo di poche ore di mare, una prosecuzione verso l'oriente della via Appia che da Roma faceva capo a Brindisi. Per un romano d'oggi questi fasti, queste corse d'eserciti vittoriosi, i tagli di queste strade fatti attraverso il mondo con la sicurezza di un'incisione breve dello stilo nella tavoletta di cera, sembrano più che storia, leggenda. » (Trad. pers.).

Parce que — soit dit en toute modestie — moi et ces quatre ou cinq courtiers grecs habillés en vêtements crasseux qui la nuit dernière ont embarqué à Corfou, nous avons fait justement le voyage que firent Énée et, quelques milliers d'années plus tard, Lord Byron¹⁹².

Ce qui dans ces reportages de Ugo Ojetti est tout simplement le rêve de raviver le passé, seulement quelques décennies après se réalisera par la création de la *Crociera Virgiliana*, la croisière qui, comme nous allons le voir, au temps de l'occupation fasciste de l'Albanie conduisait les touristes sur les traces des lieux touchés par Énée pendant sa navigation vers l'Italie.

3. UNE IMAGE EN RECONSTRUCTION

Selon les intentions du régime fasciste, l'Albanie aurait dû devenir la « cinquième côte de l'Italie », comme le disait le titre d'un livre¹⁹³ publié dans ces années-là. Ce qui est particulièrement intéressant aux fins de notre analyse, c'est qu'avant d'être annexée politiquement, l'Albanie fut annexée culturellement à l'histoire de la Rome antique, où le régime fasciste puisa une grande partie de son répertoire symbolique. Pour atteindre cet objectif, fut mis en place un processus de construction de l'image du pays visant à en cacher les traits qui étaient perçus comme génériquement « orientaux », à savoir les attributs spécifiquement balkaniques ou ottomans, tandis que furent mis en valeur — et littéralement remis au jour, grâce aux fouilles archéologiques — les traces matérielles de la civilisation latine qui abondaient dans le sud de l'Albanie. Des endroits comme Apollonia, Durrës, Butrint, devinrent donc des véritables « lieux de mémoire¹⁹⁴ », ayant la fonction de renouer les liens entre l'Albanie réelle et l'Albanie littéraire (virgilienne) et historique (romaine).

De cette façon, ce qu'on pourrait appeler la « ré-invention de la tradition » (ce n'était pas une « invention » au sens strict, vu que deux mille ans auparavant ces lieux avaient déjà une présence bien définie dans l'imaginaire de la Rome antique) fut mis en œuvre par un agent hétérochtone, qui s'en servit pour la construction de son propre projet politico-idéologique.

¹⁹² Ugo Ojetti, *L'Albania*, *op. cit.*, p. 14. « Perché - sia detto con modestia - io e questi quattro o cinque sensali greci, vestiti di unto che ieri notte si sono imbarcati a Corfù, facciamo precisamente il viaggio che fecero Enea e, qualche migliaio di anni dopo, lord Byron. » (Trad. pers.).

¹⁹³ Pio Bondioli, *Albania : quinta sponda d'Italia*, Milano, C. E. T. I. M., 1939.

¹⁹⁴ Ci-entendu dans le sens qu'en donne Pierre Nora de « unité significative, d'ordre matériel ou idéal, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique d'une quelconque communauté ». *Le Grand Robert de la langue française*, vol. 4, Paris, 2001, p. 1334.

Par une des étranges coïncidences dont est parsemée l'histoire, même le calendrier prêta main-forte au régime. En 1930, tout comme les relations politico-économiques entre l'Italie et l'Albanie devenaient de plus en plus denses, tombait le bimillénaire de la naissance de Virgile, le poète qui dans le cadre de la politique culturelle fasciste était salué comme le coryphée de la Rome impériale, sur la mémoire de laquelle le régime mussolinien avait bâti son propre mythe fondateur.

L'événement fut célébré avec des expositions, des conférences et des publications spéciales. La Poste italienne lui consacra une série de timbres, dont l'un représentant l'arrivée d'Énée à Butrint (l'antique Bouthrôtos) ; au dessous de l'illustration étaient cités les mots de la prophétie d'Hélénus, tirée de la scène de l'Énéide où le roi d'Épire prédit l'arrivée du héros sur la terre d'Ausonie, à savoir l'Italie.



Figure 22. Timbre-poste affichant une scène de l'*Enéide* de Vergile se déroulant à Butrint¹⁹⁵

Dans la *Gazzetta Ufficiale*, le bulletin national des lois et décrets de l'État italien, l'émission du timbre était annoncée par les mots suivants :

Art.1. Les timbres à utiliser dans le Royaume pour commémorer le vingtième centenaire de la naissance de Virgile, sont émis dans les deux séries suivantes : [...] Pour les timbres de la première série : concernant la valeur de 15 centimes, le dessin représente l'épisode de Hélénus, fondateur de Butrint, qui accueille Énée lequel, après être resté quelque temps avec lui, poursuit son voyage en ayant soudé des liens indissolubles entre les deux rives de l'Adriatique¹⁹⁶.

¹⁹⁵ Timbre postal italien, émis le 21 octobre du 1930. On y lit ce vers tiré de l' *Enéide*, livre III, v. 477 : « *Ecce tibi Ausoniae tellus ; hanc arripe velis* » (« La terre d'Ausonie est là, devant toi : saisis-la, à pleines voiles ». Trad. tirée de : Anne-Marie Boxus, Jacques Poucet (éd.), *Virgile. L'Énéide louvaniste. Une nouvelle traduction commentée*, Université de Louvain, édition numérique.

¹⁹⁶ « Art.1. I francobolli per uso del Regno, commemorativi del XX Centenario della nascita di Virgilio, sono emessi nelle due seguenti serie: [...] Per i francobolli della la serie: nel valore da centesimi 15 la vignetta rappresenta l'episodio di Eleno, fondatore di Butroto, che saluta Enea il quale, dopo essersi fermato per qualche tempo presso di lui, riparte, avendo saldato indissolubili legami tra le due sponde dell'Adriatico. - In basso la leggenda: '*Ecce tibi Ausoniae Tellus hanc arripe velis (Aen. III)*' ». *Gazzetta Ufficiale del Regno d'Italia*, 1-IV-1931 (IX) - N. 75, p. 1479-1480.

De la conclusion de ce court texte ressort un élément qui a frappé notre attention : au lieu de décrire simplement les caractéristiques techniques de la nouvelle émission philatélique, ce commentaire exprime une opinion, ce qui est plutôt inhabituel par rapport au niveau stylistique d'un bulletin officiel, généralement neutre et concis. En fait, ce que nous venons d'observer ce n'était qu'un moyen parmi d'autres par lesquels la célébration de la civilisation romaine fut utilisée par la politique du régime fasciste comme symbole pour souder des « liens indissolubles » entre les rives de ces deux pays divisés par la même mer.

3. 1. Modernisation en tant que « dé-orientalisation »

Cette sorte de façonnage de l'image de l'Albanie mise en œuvre par l'idéologie mussolinienne visa également à la valorisation touristique du pays, soit par des interventions urbanistiques qui remodelèrent l'aspect du centre-ville de Tirana, soit par le biais d'institutions et publications spécifiques.

La reconstruction de l'image extérieure commença par la rénovation et le plan urbain du centre-ville. Dans son reportage pour le compte du *Corriere della Sera*, le journaliste Indro Montanelli exprimait sa satisfaction du fait que les travaux en cours à Tirana transformaient l'aspect de la ville, lui faisant perdre ses traits orientaux.

Et tous ces gens travaillent, circulent, s'affairent, parlent, débarrassent la ville — dont le côté oriental est en complète liquidation — pour la rendre plus belle. [...] En voie de devenir une capitale occidentale, elle doit encore travailler dur pour y réussir¹⁹⁷.

Pourtant, l'enthousiasme de Montanelli ne semble pas partagé par son collègue anglais, qui enregistre d'un œil critique les changements qui s'opèrent. Son témoignage est remarquable en tant qu'il saisit précisément ce qui, à son avis, étaient les deux images de Tirana, qui de « bizarre ville turque » devenait une capitale d'aspect moderne. Dans ses observations, il capte également la satisfaction des habitants concernant le nouveau boulevard traversant le centre ville.

Un journaliste anglais, Joseph Swire, qui a vécu et a écrit au sujet de l'Albanie et de sa capitale pendant la présidence et plus tard la royauté d'Achmet Bey Zogu, nous a laissé ses impressions de l'Albanie comme d'une Ruritanie¹⁹⁸ des Balkans : « Tirana en 1930 était un endroit désordonné, bien que les Albanais fissent de grands efforts pour la

¹⁹⁷ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, op. cit., p. 31. « E tutti questi uomini sono al lavoro, circolano, trafficano, parlano, sbaraccano la città - il cui orientalismo è in completa liquidazione - per farla più bella. Messasi sulla via di diventare una capitale occidentale, deve ancora impegnarsi a fondo per riuscirci ». (Trad. pers.).

¹⁹⁸ Pour la comparaison entre l'Albanie et la Ruritanie, v. III^e partie, chap. 2, p. 316 *sqq.*

transformer d'une bizarre ville turque en une capitale qui ressemblât moderne. Tout ce qui avait l'air albanais, les habitants de Tirana n'en voulaient pas ; ils étaient fiers de l'imposant 'Boulevard Mussolini' à deux voies, qui semblait se précipiter résolument et poussiéreusement vers la lointaine école militaire, entre les épaves éparpillées de l'ancienne et les squelettes de la nouvelle¹⁹⁹ ».

En 1940, une loi du Royaume d'Italie promulgua la création d'un organisme de promotion du tourisme en Albanie, le Distaptur, à qui on doit la publication de cartes postales et de textes informatifs concernant les caractéristiques culturelles et naturalistes du pays, qui pour la première fois dans son histoire était délibérément proposé comme une destination pour des voyages de plaisir.

Ce fut justement dans les premières décennies du XX^e siècle, tandis que la pratique du voyage touristique commençait à se répandre en Europe, qu'on se prit à considérer l'idée que l'Albanie pouvait devenir un endroit attrayant pour un voyage de plaisir.

Concernant le niveau lexicologique, il peut être intéressant de noter que le terme « touriste » fut utilisé sous sa forme originale française, et donc souligné en italiques dans une remarque du journaliste Vico Mantegazza (les « *touristes* qui visitent l'Albanie²⁰⁰ »), ce qui montre que, encore en 1912, ce mot n'était pas encore venu dans l'usage commun de la langue italienne.

Si jusque-là les montagnes albanaises avaient été un lieu d'intérêt presque exclusivement ethnologique, on vit qu'ils pourraient également attirer les sportifs et les amateurs de la nature. Dans son livre *Montagne d'Albania*, l'ingénieur Piero Ghiglione²⁰¹ écrivit que le pays, « en particulier dans sa partie montagneuse », était « destinée à un fervent avenir touristique²⁰² ».

¹⁹⁹ Oliver Gilkes, « The Trojans in Epirus. Archaeology, Myth and Identity in Inter War Albania », in Michael L. Galaty, Charles Watkinson, *Archaeology Under Dictatorship*, New York, Springer, 2004, p. 40-41. « An English journalist, Joseph Swire, who lived in and wrote about Albania and its capital during the presidency and later kingship of Achmet Bey Zogu, recorded his impressions of Albania as a Balkan Ruritania: 'Tirana in 1930 was an untidy place, though the Albanians were making great efforts to transform it from a quaint Turkish town into a capital that looked like modern. Anything that looked Albanian the Tirana people would not have; they were proud of the great double-barrelled 'Boulevard Mussolini' which seemed to rush resolutely and dustily toward the distant military school between scattered derelicts of the old and the skeletons of the new ». (Trad. pers.).

²⁰⁰ Vico Mantegazza, *L'Albania, op. cit.*, p. 186. « I *touristes* che visitano l'Albania ». (Trad. pers.).

²⁰¹ Piero Ghiglione (Borgomanero, 1883 - Lavis 1960) fut un excellent grimpeur. Sa passion pour l'alpinisme l'emmena sur les principaux sommets du monde. Il fut également auteur des nombreux articles et essais d'exploration géographique.

²⁰² Piero Ghiglione, *Montagne d'Albania*, Tirana, DISTAPTUR, 1941, p.13. « [L'Albanie], en particulier dans sa partie montagneuse, est destinée à un fervent avenir touristique ». « [L'Albania], specie nella sua parte montana, è destinata ad un fervidissimo avvenire turistico ». (Trad. pers.).

3. 2. Le premier guide touristique albanais de l'époque contemporaine : *Albania*, 1940

En 1940, l'Albanie eut son premier guide touristique : le volume fut publié par la *Consociazione Turistica Italiana*²⁰³, comme il s'appela — conformément à la pratique d'italianisation des noms étrangers appliquée par le régime à partir de 1938 et pendant toute la période fasciste — le *Touring Club Italiano*, le plus ancien éditeur italien de livres de voyages et cartes routières.

Cette initiative éditoriale visant à développer une sorte de « tourisme d'État » faisait partie d'une collection en plusieurs volumes intitulée *Guida d'Italia e delle Colonie*²⁰⁴, dans laquelle, deux ans plus tôt, avait été publié le volume consacré à l'Afrique Orientale italienne.

Si presque un siècle avant, à la suite du voyage byronien, l'Albanie avait été objet d'un guide touristique grâce à John Murray²⁰⁵, ce fut dans le cadre de l'occupation italienne que fut rédigé le premier guide touristique albanais de l'âge contemporain. Depuis lors, et pendant de nombreuses années, les livres de voyage ne s'occupèrent de l'Albanie que dans des œuvres qui dans le même volume traitaient également d'autres pays balkaniques. Ce ne fut qu'après l'isolement de la période communiste que le pays redevint un lieu à visiter à part entière ; après que l'Albanie se rouvrit au monde, le premier guide qui lui était entièrement dédié fut encore une fois un texte anglais, publié en 2004²⁰⁶.

Le guide *Albania* de la *Consociazione Turistica Italiana* constitue un cas intéressant, et même plutôt rare, d'une interaction entre littérature de voyage et idéologie, où le plus traditionnel des outils du voyageur, (ce qui est justement le guide touristique), devient un véhicule de propagande politique. Avec son projet éditorial, en fait, un pays occupant parrainait la découverte touristique du pays occupé, tout en explicitant les intentions louangeuses de son propre régime.

Une indication très claire à ce sujet nous vient de la préface au livre, signée par l'avocat Carlo Bonardi, en sa double qualité de président de la C. T. I., ainsi que de sénateur du Royaume d'Italie. En plus de l'habituel style emphatique de la rhétorique de

²⁰³ Sottosegretariato di Stato per gli Affari Albanesi, *Albania*, Milano, Consociazione Turistica Italiana, 1940.

²⁰⁴ À savoir, « Guide d'Italie et des Colonies ».

²⁰⁵ John Murray, *A Handbook for Travellers in Greece*, op. cit. ; voir p. 56.

²⁰⁶ Gillian Gloyer, *Albania. The Bradt Travel Guide*, Chalfont St Peter, Bradt Travel Guides, 2004.

régime, il convient de noter que son message veut communiquer que les troupes d'occupation italiennes étaient « demandées » par les Albanais eux-mêmes.

Le 7 avril 1939-XVII nos unités de terre, de mer et de l'air ont été demandées et chaleureusement accueillies par le peuple albanais, en tant que garnison protégée de l'Albanie Fasciste. Le 16 avril 1939-XVII, S. M. le Roi d'Italie et Empereur d'Ethiopie Victor Emmanuel III assumait pour lui et ses Successeurs la couronne de l'Albanie. Quelques mois après ces dates propices vient à la lumière ce Guide, qui veut tout d'abord célébrer cet événement décisif pour l'histoire de l'Albanie, dû à la haute sagesse de notre Souverain bien-aimé et à l'action éclairée du Duce, Benito Mussolini²⁰⁷.

Parmi les principaux collaborateurs du guide il y avait Sestilio Montanelli (père du journaliste du *Corriere della Sera*), responsable de l'organisation culturelle en Albanie ; la rédaction de la section littéraire fut assignée à l'écrivain et traducteur Ernest Koliqi, qui faisait partie du gouvernement en tant que ministre albanais de l'Éducation.

Comme cela avait déjà été fait pour le guide de l'Afrique Orientale, le volume consacré à l'Albanie mettait en évidence les sites archéologiques et les itinéraires liés à l'héritage culturel latin. On y soulignait le fait que, parmi les pays de la péninsule balkanique, l'Albanie était

le pays le plus riche de souvenirs après la Grèce, celui dont les auteurs anciens parlent plus, et dans lequel des ruines importantes pour leur masse et leur beauté évoquent des grandes pages d'une longue histoire²⁰⁸.

Pourtant, tandis que les autres Européens admiraient également les témoignages de la civilisation grecque qui abondaient dans les territoires albanais à la frontière entre les deux pays, dans le guide italien la présence de traces grecques était reléguée en arrière-plan, au bénéfice de l'élément culturel autochtone, à savoir « illyrique », qui, selon les dires des auteurs, aurait profité de la culture latine pour se renouveler.

La Grèce eut une importance considérable dans l'histoire de l'ancienne Albanie uniquement dans le secteur culturel, tandis que son influence dans l'organisation sociale et politique de la région fut pauvre. Ainsi qu'une influence et une autorité purement militaire ou politique sont insuffisantes à

²⁰⁷ Sottosegretariato di Stato per gli Affari Albanesi, *Albania, op. cit.*, p. 5. « Il 7 aprile 1939-XVII le nostre unità di terra, di mare e d'aria furono richieste e calorosamente accolte dal popolo albanese, quale sicuro presidio dell'Albania Fascista. Il 16 aprile 1939-XVII, S. M. il Re d'Italia e Imperatore d'Etiopia Vittorio Emanuele III assumeva per sé e per i suoi Successori la Corona d'Albania. A pochi mesi da queste fauste date esce in luce la presente Guida, che vuole innanzi tutto celebrare questo evento decisivo per lo, storia albanese, dovuto all'alta saggezza del nostro amatissimo Sovrano e all'azione illuminata del Duce, Benito Mussolini. » (Trad. pers.).

²⁰⁸ Sottosegretariato di Stato per gli Affari Albanesi, *Albania, op. cit.*, p. 65 : « dopo la Grecia, il paese più ricco di ricordi quello di cui maggiormente parlano gli scrittori antichi, e nel quale resti ingenti, per mole e per bellezza, rievocano grandi pagine di una lunga storia. » (Trad. pers.).

une domination forte, de même est insuffisante ou superficielle la seule influence culturelle. Donc la Grèce demeura fondamentalement étrangère à ce pays, où cependant elle introduit le bénéfice de sa plus haute civilisation, et dans lequel elle fonda certaines de ses bases dans le seul but du commerce ou d'y avoir une escale lors qu'elle avança vers l'Adriatique²⁰⁹.

Après ce préambule, les rédacteurs de ce guide déclarent explicitement leur conviction — ou pour mieux dire celle propre de l'idéologie dont ils étaient les porte-parole : si la Grèce était restée « étrangère » face à l'Albanie, il semble incontestable que tout changea avec l'arrivée des Romains.

Il faudra l'arrivée de Rome pour amener une atmosphère de saine nouveauté dans cette culture qui déjà penchait vers l'érudition et l'académie, pour faire entendre des voix fraîches et rudes d'une nouvelle spiritualité, d'une vision énergique et passionnée du monde. [...] Et ce sont toujours les voies romaines qui forment les artères de la nouvelle civilisation, c'est par elles que de nouvelles formes, sorties de la chrétienté orientale, ont été introduites²¹⁰.

Grâce à un surprenant court-circuit temporel, ce qui était vrai deux mille ans plus tôt semble s'appliquer également aux événements de ces années-là, et voici que les anciens Romains semblent devenir les Italiens du XX^e siècle.

3. 3. Le projet de romanisation : des fouilles archéologiques à la Croisière Virgilienne

Pour atteindre la métamorphose de l'image de l'Albanie, on puisa à pleines mains dans le réservoir archéologique qui commençait à être découvert dans ces années-là. En fait, les fouilles menées entre 1928 et 1935 par l'archéologue Luigi Maria Ugolini mirent au jour les ruines de Butrint, qui devint l'un des « lieux de mémoire » de l'Albanie romanisée. Tout comme Heinrich Schliemann, qui avait réussi à localiser les ruines de Troie et de Mycènes sur la base des textes homériques, Ugolini vint à identifier Bouthrôtos à partir des indices qu'il tira de l'*Énéide* de Virgile.

²⁰⁹ Sottosegretariato di Stato per gli Affari Albanesi, *Albania, op. cit.*, p. 70. « La Grecia ha avuto importanza considerevole nella storia dell'antica Albania soltanto nel settore culturale; scarsa invece fu la sua influenza nella vita sociale e nell'organizzazione politica della regione. Come un'influenza e un'autorità solo militare o politica sono insufficienti a un fermo dominio, così è insufficiente o vi rimane superficiale una influenza esclusivamente culturale. Perciò la Grecia rimase in fondo estranea a questo paese, a cui pure portò il beneficio della sua altissima civiltà e in cui pose certe sue basi con l'unico scopo dello scambio commerciale o di avervi scalo quando procedette verso l'Adriatico. » (Trad. pers.).

²¹⁰ Sottosegretariato di Stato per gli Affari Albanesi, *Albania, op. cit.*, p. 71. « Occorrerà l'avvento di Roma per portare un'atmosfera di sana novità in questa cultura che già inclinava all'erudizione e all'accademia, per portare rudi e fresche voci di una spiritualità nuova, di un'energica e ardente visione del mondo. [...] E sono ancora le vie romane che fanno da arterie alla nuova civiltà; è per esse che nuove forme, uscite dal cristianesimo orientale, sono introdotte ». (Trad. pers.).

Après le succès des fouilles de la Mission Archéologique Italienne, avec un véritable coup de génie la propagande fasciste organisa un événement de tourisme culturel — qu'en vérité, il serait fort beau de voir accompli même de nos jours —, c'est-à-dire la « Croisière Virgilienne ». Le 15 septembre 1930, dans le cadre des célébrations pour le bimillénaire de la naissance de Virgile, le paquebot *Aquileja* partit du port de Brindisi, en se dirigeant vers la côte albanaise. À leur arrivée à Butrint, les croisiéristes eurent comme guide le même Ugolini, qui les mena sur les traces des lieux touchés par le voyage d'Énée.

Même le voyage d'Énée fut rejoué par une prestigieuse croisière Transméditerranéenne, la « Crociera Virgiliana ». En compagnie des grands porte-flambeaux de l'archéologie, tels que Amadeo [*sic*] Maiuri et Pirro Marconi, un bateau de croisière retraçait les étapes d'Énée, s'arrêtant à des endroits appropriés, comme Butrint et Carthage. Parmi les autres arrêts il y avait Malte, qui n'avait pas de liens avec Virgile, mais qui était bien sûr au cœur de l'Italinità²¹¹ et des ambitions géopolitiques fascistes²¹².

Bien sûr, la construction de l'image utilisait également les nouveaux outils de la communication qui étaient en vogue dans ces années-là, à savoir les panneaux publicitaires. En 1928, cette affiche publicitaire d'une société commerciale combinait habilement l'Albanie, le navire d'Énée, et les avantages de la civilisation italienne, mises en évidence par les routes et les avions²¹³.

Diffusion non autorisée

Figure 23. *Le vie di Roma*, 1928.
Affiche publicitaire de la Société Maritime "Navigazione Adriatica"²¹⁴

²¹¹ En italien dans le texte.

²¹² Oliver Gilkes, « The Trojans in Epirus », *op. cit.*, p. 48-50. « Even the very voyage of Aeneas was re-enacted by a prestigious Trans-Mediterranean cruise, the 'Crociera Virgiliana.' Accompanied by major archaeological luminaries, such as Amadeo [*sic*] Maiuri and Pirro Marconi, a cruise ship retraced Aeneas' steps, stopping at appropriate sites, like Butrint and Carthage. Other stops included Malte, which had no Virgilian association but was of course a focus of Italianità and fascist geopolitical ambitions. » (Trad. pers.).

²¹³ Oliver Gilkes, « The Trojans in Epirus », *op. cit.*, p. 50. « Even publicity for commercial companies employed the legend. A 1928 publicity poster from the shipping line Navigazione Adriatica cleverly combines Albania, Aeneas' ship, and the benefits of Italian civilization underscored by roads and airplanes ». (Trad. pers.).

²¹⁴ Illustration tirée de : Oliver Gilkes, « The Trojans in Epirus », *op. cit.*, p. 51.

4. L'ALBANIE PLURIELLE D'INDRO MONTANELLI (1939)

Le 15 décembre 1938, le journaliste et écrivain Indro Montanelli arriva à Durrës, première étape d'un voyage de trois mois pour le compte du quotidien italien *Corriere della Sera*. Ses reportages furent collectés dans le livre *Albania una e mille*. En effet, sur les 154 pages qui composent le volume, le récit de voyage occupe seulement les premières cinquante, alors que le reste de l'ouvrage est un aperçu de l'histoire, la politique, la géographie et l'économie du pays qui allait devenir une colonie italienne.

Par sa fonction essentiellement informative, le texte semble accomplir la tâche qui dans l'Empire Romain était confiée aux *exploratores*, les soldats qui, avant la conquête de nouveaux territoires, étaient envoyés en reconnaissance pour saisir des informations sur la région et ses ressources, et en recueillir tous les renseignements nécessaires pour faciliter l'entreprise militaire. C'est l'auteur même qui le déclare dans son introduction.

Appelé à me rendre en Albanie pour en étudier les conditions, j'arrivai à Durrës le 15 Décembre, et je vagabondai à travers la Schiperie²¹⁵ pendant plus de trois mois ; à la fin de mars, je délivrai mon « Panorama » à Qui de droit. Après une semaine, à savoir le 7 Avril, arriva ce que chacun sait: nos troupes débarquèrent là-bas, et ensuite fut proclamée par le même peuple schipetare l'*Union personnelle* de l'Albanie à l'Italie²¹⁶.

Dans ces quelques lignes d'ouverture, on peut remarquer des termes typiques du langage militaire : la formulation, en fonction prescriptive, de l'expression « être appelé à » (comme « être appelé sous les drapeaux ») ; l'acte de la livraison du matériel recueilli (« je délivrai mon 'Panorama', terme qui à son tour en met en évidence le but informatif), et notamment la majuscule de respect du pronom personnel, dans l'expression « à Qui de droit », typique du vocabulaire fasciste. En outre, on peut noter la définition de « Union personnelle » (suivie de la proposition « proclamé par le même peuple schipetare », couramment utilisée pour en donner l'apparence d'une adhésion volontaire), ce qui fut la formule officielle pour définir l'annexion militaire de l'Albanie au Royaume d'Italie.

²¹⁵ « Schiperie », « schipetaro », c'est-à-dire « Albanie », « albanais », termes endonymes de l'albanais *Shqipëria* (voir p. 147 *sqq.*). Dans le texte italien apparaît la forme « Schiperia » pour le pays et « schipetaro » pour le peuple.

²¹⁶ Indro Montanelli, Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, prémisses, non numérotée : « Chiamato a visitare l'Albania per studiarne le condizioni, arrivai a Durazzo il 15 dicembre e vagabondai per la Schiperia oltre tre mesi; alla fine di marzo consegnai questo mio 'panorama' a Chi di dovere ; dopo una settimana, e cioè il 7 aprile, avvenne quello che tutti sanno : le nostre truppe sbarcarono là e poi fu proclamata dallo stesso popolo schipetaro l'*Unione personale* dell'Albania all'Italia ». (Trad. pers.).

Parmi les monographies en matière albanaise où l'auteur puisa ses renseignements généraux il y eut *L'Albania* de Luigi Baldacci, que Montanelli cite explicitement comme le livre « le plus complet et objectif entre ceux qui, dans toutes les langues, ont été écrits à ce sujet²¹⁷ ».

Pour l'analyse des modes de représentation de l'espace albanais, la première partie de *Albania una e mille* s'avère être particulièrement intéressante : elle fut publiée en forme intégrale dans la *Nuova Antologia*, l'une des plus anciennes et prestigieuses revues littéraires italiennes, fondée à Florence en 1866²¹⁸. Comme l'auteur était bien au courant que l'« Albanie en dehors du temps²¹⁹ » commençait à Shkodra, il refusa l'invitation de son père²²⁰ à se rendre dans la capitale, où il aurait trouvé des amis et du confort, et il décida d'aller directement dans les régions du nord.

Une fois arrivé dans cette ville qui donne accès au « mythique » nord albanais, il la voit comme l'« *ultima Thyle* »²²¹, l'île qui dans l'imaginaire de l'âge classique marquait la limite septentrionale du monde connu.

Le vrai côté de Scutari, je dirais son unicité, je ne le compris qu'après, une fois que j'eus abandonné la ville et commencé à gravir les flancs des montagnes qui la dominent au nord et à l'est. Alors je m'aperçus du paradoxe scutarin, de sa pittoresque contradiction, de sa signification de *ultima Thule* : ce bastion de l'Occident, ce petit grain de l'Europe planté pour représenter le canton albanais le plus médiéval et anti-européen. Ô passant qui vas à Scutari, n'y t'arrête pas, continue à aller plus haut, et alors seulement tu verras ce qu'est Scutari²²².

4. 1. L'hors-temporalité de la Montagne Malissore

Et voici que la Montagne magique balkanique se déploie sous ses yeux.

Je bénis le moment où j'ai eu l'idée de m'enfoncer dans la Montagne. Si j'avais exclu de mon parcours cette étape dure et captivante, je ne saurais pas ce qu'est l'Albanie, puisque l'Albanie est représentée plus par une *kula*

²¹⁷ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 48 : « il più completo e oggettivo tra quanti, in qualunque lingua, ne sono stati scritti sull'argomento ». (Trad. pers.)

²¹⁸ Réédité in *Nuova Antologia*, 119 (1984), n. 2150, sous le titre « Vecchia e nuova Albania », p. 381-385.

²¹⁹ Indro Montanelli, Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 17 : « un'Albania al di fuori del tempo ». (Trad. pers.).

²²⁰ Qui était à Tirana pour collaborer à la rédaction du guide touristique *Albania*.

²²¹ Virgile, *Géorgiques* I, 30.

²²² Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 16. « Il lato vero di Scutari, direi la sua eccezionalità non la capii che dopo, abbandonata la città e cominciato ad arrampicarmi lungo i fianchi delle montagne che la dominano a nord e ad est. Allora m'avvidi del paradosso scutarino, della sua pittoresca contraddizione, del suo significato di 'ultima Thule' : questa roccaforte dell'occidente, questo granello di Europa piantato a rappresentare il cantone albanese più medievale e antieuropeo. O viandante che vai a Scutari, non fermartici, prosegui più su e solo allora ti accorgerai di cosa è Scutari ». (Trad. pers.).

*malissore*²²³ que par tous les boulevards de la capitale. [...] Bien sûr, la montagne pèse dans la pratique de l'Albanie actuelle, visant à se reconstruire dans un sens moderne et occidental. Elle pèse comme l'élément le plus traditionnel et rétif au programme de renouvellement, pèse à cause de son inaccessibilité physique et de son inaccessibilité psychologique. Vraiment, une fois que vous arrivez dans ces Alpes — et déjà y arriver ce n'est pas une entreprise aisée — vous vous sentez transporté dans un autre monde, où le niveau des valeurs est différent, comme est différent le pivot sur lequel tourne la vie de tous les jours. Déjà le paysage vous frappe, pas tellement pour sa beauté que pour la singularité de cette beauté²²⁴.

Réticence à progresser, inaccessibilité physique et psychologique : on a ici le résumé des caractéristiques fondamentales de l'imaginaire au sujet de la Haute Albanie. Après une page, on trouve l'inévitable hommage au rituel qui entoure l'administration du *Kanun*.

La fidélité au Kanun est pour tout bon malissore une question d'honneur national et individuel. [...] Sur lui repose l'organisation de la tribu, la tribu patriarcale albanaise, gouvernée par le conseil des anciens, dépositaires de la justice, dont les décisions sont délivrées dans des lieux sacrés. Et rien n'est plus pittoresque que cette cour de vieillards auxquels le Kanun confère le rôle de régulateurs de la vie et des coutumes de la Montagne. J'ai assisté, à Rjolli, à une de ces assemblées, et aucun tribunal ni cour d'assises ne m'a jamais fait une telle impression : le rituel, très ancien, avait quelque chose d'homérique, et j'oubliai volontairement qu'une conscience moderne et occidentale pourrait même répugner aux critères en vertu desquels les juges sans appel jugeaient²²⁵ et envoyaient²²⁶.

²²³ *malissore*, transcription de l'albanais « montagnarde ». Concernant la *kula* en tant que référent imagologique, voir p. 282, n. 51.

²²⁴ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 17-18. « Benedico il momento in cui mi venne l'idea di spingermi sulla Montagna. Se avessi escluso dai miei itinerari questa tappa faticosa e avvincente, non saprei cos'è l'Albania. Poiché l'Albania la interpreta più una *kula malissora* che non tutti i *boulevards* della capitale [...] Certo, la Montagna pesa nella prassi dell'Albania attuale, tesa alla ricostruzione di se stessa in senso moderno e occidentale. Pesa come l'elemento più tradizionale e restio al programma di rinnovamento, pesa per la sua fisica inaccessibilità e pesa per la sua inaccessibilità psicologica. Veramente, una volta arrivati in queste Alpi — e arrivarci è già impresa non facile — ti senti trasportato in un altro mondo, dove il metro dei valori è diverso, diverso il perno su cui ruota la vita di ogni giorno. Già il paesaggio ti colpisce non tanto per la sua bellezza, quanto per la singolarità di questa bellezza ». (Trad. pers.).

²²⁵ « jugeaient et envoyaient » : dans l'originel italien « giudicavano e mandavano », en référence aux vers de l'*Enfer* de Dante, où Minos, le juge infernal, est chargé d'envoyer les âmes au cercle du châtement prévu par rapport aux péchés commis. Cf. Dante, *Enfer* V, 4-6 : « Stavvi Minòs orribilmente, e ringhia: // essamina le colpe nell'entrata; // giudica e manda secondo ch'avvinghia ». (C'est nous qui soulignons).

²²⁶ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 19. « La fedeltà al Kanun è per ogni buon malissoro una questione di onore nazionale e individuale. [...] Su di esso poggia l'organizzazione della tribù, della patriarcale tribù albanese, retta dal consiglio degli anziani, depositari della giustizia, le cui sentenze vengono emanate in luoghi sacri. E niente è più pittoresco di questa alta corte di vecchiardi, cui il Kanun conferisce il ruolo di regolatori della vita e del costume della Montagna. Ho assistito, a Rjolli, a uno di questi consessi e nessun tribunale e nessuna corte d'assise mi ha mai fatto tanta

4. 2. Le Malissore, ou du Bon Sauvage

Après avoir esquissé les lieux où se déroule leur vie, la narration se concentre sur les habitants.

À peu de distance de Tirana, à quelques heures de l'Italie, il y a un monde vivant avec ce régime, un monde poétique qui a survécu aux marges du progrès. Le souvenir que je garde de ce monde est le plus beau de ceux, même fort beaux, que je garde de l'Albanie. LE MALISSORE. Le montagnard du Nord est un homme physiquement beau, beau sans affectation : grand, effilé, gravé dans ses traits vifs, viril dans toutes ses expressions, immédiat ; l'instinct et l'action se déclenchent presque en même temps, sans le diaphragme de la réflexion. C'est un homme dur, rocailleux, peu différencié de la flore et de la faune autour de lui. Homme très pauvre et grand seigneur, il a une ligne élégante, une dignité, même physique, pas du tout compromises par la pauvreté de ses vêtements et la frugalité de sa vie. C'est par tradition un pasteur, par instinct et par nature un être taciturne. [...] Le montagnard lui-même fournit à tous les besoins de sa vie, éternel Robinson, mais un Robinson plus indolent qu'exigeant²²⁷ : il fait du bois et du charbon, il se forge la chaudière dans laquelle faire bouillir le maïs, sa nourriture principale, se mure le foyer, se construit la maison, il la meuble d'un décor très sommaire, mais non sans un critère esthétique. Les ouvrages de ciselure et d'orfèvrerie que vous rencontrez dans ces maisons sont fréquents, et ce sont souvent des œuvres précieuses, brodées avec des années de patience par des mains artisanes guidées par l'instinct de la beauté, une beauté naïve, fraîche, faite entièrement de sens, sans la moindre intervention du cerveau, tout comme il convient à la vraie beauté²²⁸.

impressione: il rituale, antichissimo, aveva un che di omerico, e volentieri dimenticai che i criteri, in base ai quali gl'inappellabili giudici giudicavano e mandavano, potevano anche repugnare a una coscienza moderna e occidentale ». (Trad. pers.).

²²⁷ L'analogie entre l'habitant de la Haute Albanie et Robinson Crusoé figure aussi dans cet article de presse française publié en 2005. « C'est un très beau morceau d'Europe, sorti tout droit des temps anciens. Il n'y a pas de routes. Les gens descendent du bateau – en réalité, un bac construit à partir de la coque d'une vieille barcasse en bois à laquelle on a ajusté la carrosserie d'un bus –, et chargent leurs colis sur leurs ânes. Ces colis contiennent tout ce que l'on ne peut pas fabriquer sur place : tuyaux d'arrosage en plastique, seaux, pétrole lampant, sel, allumettes... Sans oublier les bouteilles de Fanta et les cannettes de bière. [...] À vrai dire, ces fermes sont comme autant d'exploitations de Robinson Crusoé terrestres. Parfois, au loin, on peut voir à l'horizon une silhouette isolée. Un homme qui fait un signe de la main. Le ferry change alors de cap, se dirige vers la rive, accoste et l'on jette par-dessus bord une longue planche de bois. L'homme monte alors à bord et les voyageurs lui demandent à quelle heure il a quitté sa maison. 'Je suis parti avant l'aube', répond-il. C'est dans cette région on ne peut plus archaïque que se produit l'électricité, l'énergie de tout le pays ». Andrzej Stasiuk, « Chronique des montagnes Maudites », *Courrier International*, 15. 12. 2005, en ligne.

²²⁸ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, op. cit., p. 22 - 23. « A pochissime ore da Tirana, a poche dall'Italia, c'è un mondo che vive con questo regime, in queste leggi, un poetico mondo sopravvissuto a margine del progresso. Il ricordo che conservo di questo mondo è il più bello fra quanti, pure bellissimi, ne conservo dell'Albania. IL MALISSORO. Il montanaro del nord è un uomo fisicamente bello, bello senza leziosaggini: alto, asciutto, inciso nei tratti vivaci, mascolino in tutte le sue espressioni, immediato; istinto e azione scattano quasi contemporaneamente senza il diaframma della riflessione. E' un uomo duro, di roccia, scarsamente differenziato dalla flora e

Abstraction faite de l'affirmation que la vraie beauté doit être sans cerveau (vieux principe sexiste, qui pouvait avoir pas mal d'adeptes dans l'idéologie de cette époque-là), voyons en détail les éléments descriptifs qui ressortent de ce portrait du montagnard albanais. C'est la quintessence du type du sauvage (pas forcément bon !, il faut ne pas oublier qu'on est quand-même dans le royaume de la vengeance de sang), parsemé de poncifs tel que la force physique dépourvue de rationalité, la noblesse d'âme, la frugalité de la nourriture et des vêtements. Dans ce « monde poétique [qui a] survécu aux marges du progrès », le montagnard vit à l'abri des troubles qui agitent le monde civilisé.

Cet éloge de la frugalité qui protège des périls est un lieu commun fort répandu. Curieusement, ce malissore pauvre et — précisément pour cela — tranquille, fait revenir à l'esprit un personnage de l'épopée qui vivait dans le sud de l'Albanie, à savoir Amyclas, le batelier d'Epire qui, alors que autour de lui faisait rage la guerre civile entre César et Pompée, vivait « *securus belli*²²⁹ » grâce à sa pauvreté.

dalla fauna che lo circonda. Poverissimo e gran signore, ha una sua linea elegante, una sua dignità anche fisica, per nulla compromessa dalla povertà dei suoi abiti e dalla frugalità della sua vita. È, per tradizione, un pastore, è per istinto e per natura, un taciturno. [...] Il montanaro provvede da sé a tutti i bisogni della sua vita, eterno robinson, ma un robinson più indolente che esigente: fa legna e carbone, si forgia la caldaia nella quale far bollire il mais, suo principale alimento, si mura il focolare, si costruisce la casa, se l'arreda in modo molto sommario, ma non senza un criterio estetico: frequenti sono i lavori di cesello e di oreficeria che incontri in queste abitazioni e spesso sono lavori di pregio, ricamati con pazienza di anni da mani artigiane guidate dall'istinto della bellezza, una bellezza ingenua, fresca, tutta di sensi, senza punto cervello, proprio come si conviene alla vera bellezza ». (Trad. pers.).

²²⁹ Lucain, *Pharsale*, Livre V, vv. 520-529: « [...] Molli consurgit Amyclas, / quem dabat alga, toro. 'Quisnam mea naufragus' inquit / 'tectata petit, aut quem nostrae fortuna coegit / auxilium sperare casae?' Sic fatus ab alto / aggere iam tepidae sublato fune favillae / scintillam tenuem commotos pavit in ignes, / securus belli; praedam civilibus armis / scit non esse casas. O vitae tuta facultas / pauperis angustique lares! o munera nondum intellecta deum! ».

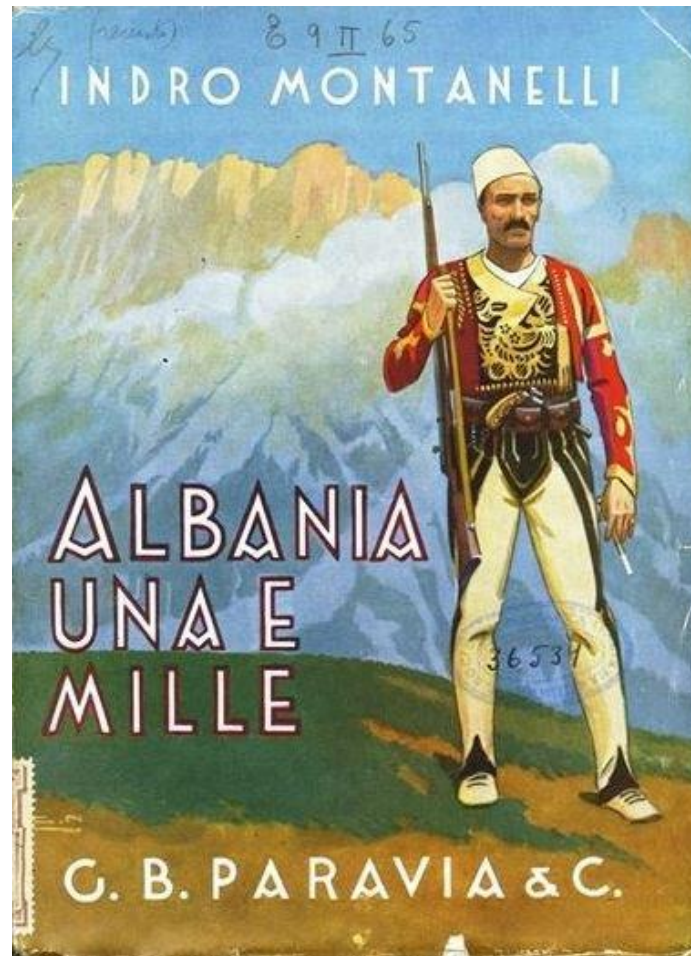


Figure 24. Image de couverture d'*Albania una e Mille*²³⁰

²³⁰ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, op. cit.

4. 3. La domestication de l'Autre

Dans *Albania una e mille* de Montanelli on trouve le processus de domestication de l'inconnu, qui consiste à dénuder l'Autre, autant que possible, de ses traits les plus singuliers, voire exotiques, à commencer — dans l'espace en question — par ce qui serait ressenti comme excessivement « oriental ». Voyons-en cet exemple concernant les négociations sur le prix qui se déroulent dans le *pazar* (le bazar albanais) : selon l'auteur, il s'agit bien sûr d'une manière « orientale », mais d'un orientalisme

dépouillé de toute sa pénible insistance, de toute servile courbette. En traitant son client, l'Albanais maintient un ton digne et convenable, et j'ai eu l'impression que la triche et la tromperie sont étrangères aux coutumes de ces personnes. [...] Même un Milanais ne s'y sentirait pas mal à l'aise²³¹.

Par rapport au caractère de la population, il nous assure que

entre tous les Balkans, les Schipetares sont sans aucun doute les plus proches du monde latin, et les plus humains²³².

Quelques lignes plus loin, à propos de Korça, qu'il compare à « une minuscule Milan de l'Albanie méridionale²³³ », l'auteur exprime sa surprise devant le fait que

la ville la plus orientale de l'Albanie est aussi, en même temps, la plus occidentale. On y travaille, on y fait des activités industrielles, on y fait des études et on y lit²³⁴.

Ce ne sont que quelques-uns des nombreux exemples de connotation évaluative, où les termes « Orient » et « Occident » ne sont pas de purs indicateurs spatiaux mais deviennent des catégories conceptuelles. Afin d'être reconnu et accepté, l'Autre doit perdre ses caractéristiques et devenir « égal » aux autres. En outre, à travers le dispositif de l'assimilation, l'altérité est pour ainsi dire déclassée dans la catégorie des défauts mineurs ; elle devient plus familière et, par conséquent, moins menaçante. C'est l'« acte

²³¹ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 11-12 : « spoglio d'ogni noiosa insistenza, d'ogni servile inchino. L'albanese, nel trattare il cliente, serba un tono dignitoso e corretto e ho avuto l'impressione che il baro e l'imbroglio siano estranei al costume di questa gente. [...] Neanche un milanese ci si sarebbe trovato a disagio ». (Trad. pers.).

²³² Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 49 : « di tutti i Balcani, gli schipetari sono, senza dubbio alcuno, i più vicini a questo mondo latino e i più umani ». (Trad. pers.).

²³³ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 50 : « una minuscola Milano dell'Albania meridionale ». (Trad. pers.).

²³⁴ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 49 : « la città più orientale d'Albania è anche, nello stesso tempo, la più occidentale. Si lavora, a Coriza, si fa dell'industria, e si studia e si legge ». (Trad. pers.).

« négateur », qui selon Yves Suadeau serait l'une des formes les plus souples à travers lesquelles se manifeste l'ethnocentrisme.

En effet, si sous le terme d'ethnocentrisme on regroupe divers modes caractéristiques de la négation d'une culture par une autre, et si l'on considère que, par son acte de négation, l'homme peut nier soit l'objet, soit la relation même à l'objet, on peut discerner, par-delà la répudiation directe de l'autre (négation d'objet), une forme moins grossière d'une telle négation : celle-ci résidera dans la négation de la relation même existante entre le locuteur et son objet. L'acte négateur fait alors connaître l'autre comme non distant, comme identique, ce qui interdit de poser le problème de la différence et de reconnaître l'identité et l'originalité de l'autre culture. D'un tel ethnocentrisme, on trouve des exemples dans certaines « mesures » d'assimilation des minorités ethniques et/ou culturelles qu'adoptent certains pays²³⁵.

Dans les lignes suivantes, l'acte de négation arrive même à donner des certifications de « pureté raciale » à la minorité ethnique des Aroumaines qui vivent en Albanie.

Ce sont les gens de la Roumanie, le reste de la grande Valachie, *racialement pures*²³⁶, culturellement dix travées au-dessus des métis qui les entourent. Ils s'opposèrent à l'oppression turque et, à force de sang, ils restèrent indépendants. *Peuple roumains et donc romains*²³⁷, et donc avec le sens du Droit et de l'État enraciné dans les consciences, avec un amour obstiné de la terre et du travail²³⁸.

C'est une assimilation tous azimuts, allant de la langue à la morphologie du paysage, jouée à travers un climax qui se termine par une véritable « appropriation » :

Un tiers du lexique albanais est italien, quoique filtré à travers les dialectes de Naples et de Venise ; sont italiens des aperçus de paysages argentés d'oliviers ; italiennes ses églises et ses forteresses. Le destin de l'Albanie est indissolublement lié au destin de Rome²³⁹.

Sur la base de ces énoncés, l'auteur démontre son théorème « justificationniste » des visées italiennes sur l'Albanie par le biais des raisons, pour ainsi dire, topographiques, qui rendraient « inéluctables » les rapports entre les deux pays.

²³⁵ Yves Suadeau, « Ethnocentrisme », *Encyclopædia Universalis* en ligne, p. 2 du document en PDF.

²³⁶ C'est nous qui soulignons.

²³⁷ C'est nous qui soulignons.

²³⁸ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 48. « Sono le popolazioni romene, il resto della grande Valacchia, razzialmente pure, culturalmente dieci spanne al disopra dei meticci che le circondano. Si opposero alla sopraffazione turca e, a furia di sangue, rimasero indipendenti. Popolazioni romene e quindi romane, e quindi col senso del Diritto e dello Stato radicato nelle coscienze, col testardo amore alla terra e al lavoro ». (Trad. pers.).

²³⁹ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 98. « Un terzo del lessico albanese è italiano, sia pure filtrato attraverso i dialetti di Napoli e Venezia; italiani certi scorci di paesaggi inargentati di olivi; italiane chiese e fortezze: il destino dell'Albania è indissolubilmente legato al destino di Roma ». (Trad. pers.).

C'est la géographie qui est responsable d'assigner à chaque peuple ses amis et ses ennemis. Et la géographie est telle que fatalement l'Italie et l'Albanie doivent fonder leurs rapports sur leur plan d'intérêts communs²⁴⁰.

L'occupation italienne de l'Albanie cessa quatre ans plus tard, en septembre 1943, à la suite de l'Armistice de Cassibile qui aboutit à la capitulation du Royaume d'Italie ; à la fin de ce voyage « fatal », qui avait vu les deux pays réunis sous le même régime, se termina également le processus de construction de l'Albanie « romaine ».

²⁴⁰ Indro Montanelli, *Albania una e mille*, *op. cit.*, p. 97. « É la geografia che si incarica di designare a ogni popolo i suoi amici e i suoi nemici. Ora la geografia adriatica è tale che fatalmente Italia e Albania debbono basare i loro rapporti sopra un piano d'interessi comuni » . (Trad. pers.).

TROISIÈME PARTIE

L'IMAGE DANS TOUS SES ÉTATS

CHAPITRE I

VISUALISATIONS

L'analyse des sources que nous allons aborder repose sur la constatation que la représentation visuelle — en entendant par là le *corpus* des tableaux, gouaches, croquis, photographies — est partie intégrante, et non simplement accessoire, de la littérature de voyage des siècles passés ; en fait, étant donné que, par leur nature même, les images sont capables de saisir les éléments les plus caractéristiques — ou, pour mieux dire, ceux que l'observateur considère comme tels — de la culture observée, elles contribuent à véhiculer, de manière encore plus incisive et rapide par rapport aux textes, les « images » de l'Autre.

Avant l'avènement des actuels dispositifs technologiques qui en moins qu'un clin d'œil nous permettent de propager dans le monde entier tout détail des lieux visités, les écrivains-voyageurs qui voulaient donner des témoignages visuels de leurs expériences utilisaient des outils manuels. Pour ce faire, soit ils réalisaient eux-mêmes des illustrations en complément de leurs récits, soit ils apportaient avec eux des artistes chargés de saisir les traits caractérisants de leur observation.

Tout comme ce fut le cas des récits de voyage à l'âge des grandes explorations en terres d'outre-mer, les descriptions consacrées à l'Albanie au cours des derniers siècles regorgent d'illustrations de toutes sortes, allant des eaux-fortes aux gouaches, des dessins aux premières photographies. En raison de l'importance du rôle joué par les représentations visuelles dans le domaine imagologique, on ne peut pas se passer de les prendre en compte dans l'analyse des outils de la représentation littéraire, car

[à] l'instar de l'anecdote et de la description, le dessin ou la gravure fonctionnent comme des digressions narratologiques dans le texte du récit de voyage. Ils entretiennent avec le récit des rapports variés, mais souvent sentis comme indispensables. [...] Ces dessins sont souvent des condensés d'« ethnographie », de botanique, de biologie¹.

C'est justement leur pleine intégration dans le tissu narratif, auquel ils appartiennent à tous égards, qui en fait des images au deuxième degré, à lire sous les différentes couches de la représentation, tant visuelle que conceptuelle.

Ce fut dans le sillage des « voyages pittoresques », comme on appelait au XVIII^e siècle les récits illustrés, que fut réalisé ce qui est probablement la première scène de vie de sujet albanais dans un récit de voyage français, à savoir le *Voyage en Grèce* et aux

¹ Odile Gannier, *La littérature de voyage*, *op. cit.*, p. 62.

îles Égéennes du comte de Choiseul-Gouffier, qui est l'un des objets de notre observation.

Une analyse à part entière sera dédiée à la riche iconographie qui naquit autour les œuvres phares dans le domaine de la découverte européenne de l'Albanie, qui inspirèrent des dessins et des peintures spécialement conçus pour les illustrer : reproduits à chaque édition et traductions dans d'autres langues, ils devinrent un véhicule de diffusion des traits saillants de la représentation, tels que les costumes et l'habillement en général, qui par leurs couleurs vives et leurs formes inhabituelles garantissaient le succès auprès des lecteurs.

Par contre, un phénomène assez particulier apparaît dans le contemporain, où les représentations de l'Albanie trouvèrent leur expression même dans le domaine de la bande dessinée, un outil de la représentation qui, comme on verra, peut condenser nombre de clichés dans les espaces forcément limités d'une vignette, en devenant ainsi un réservoir riche et variée des marqueurs de la stéréotypisation.

1. IMAGES EN MIGRATION

1. 1. Les « Albanois » de François-René Chateaubriand

Alors que l'un des premiers portraits verbaux des Albanais fut rédigé en 1717 par Lady Montagu², ce ne fut qu'à la fin du XVIII^e siècle qu'en parut un tableau complet, se composant d'une scène en plein air, expliquée par une description textuelle. Il fait partie du *Voyage pittoresque de la Grèce*³ du comte, diplomate et antiquaire Marie-Gabriel-Florent-Auguste de Choiseul-Gouffier, l'un des spécimens les plus célèbres de ce nouveau genre littéraire qui se développa en France, Angleterre et Allemagne au milieu du XVIII^e siècle. Ce genre d'ouvrages avaient pour but d'

étudier la nature dans toutes ses productions, pour en recueillir les sites, les vues, les paysages les plus susceptibles de beaux effets ; et surtout pour y prendre connoissance des mœurs, des usages, des costumes et des monumens, tout anciens que modernes⁴.

Grâce à l'outil de la représentation visuelle, cette connaissance de l'Autre prenait forme, en se concrétisant en des « images » au sens complet du terme. Quant à la démarche du comte Choiseul-Gouffier, son jugement à l'égard des sujets de son

² Voir p. 83 sq.

³ Marie-Gabriel-Florent-Auguste de Choiseul-Gouffier, Comte de, *Voyage pittoresque de la Grèce*, Paris, (s. n.), (s. l.), 1782.

⁴ Aubin Louis Millin, *Dictionnaire Des Beaux-Arts*, s. v. « Voyage pittoresque », Paris, Desray, 1806, p. 822-823.

observation se manifeste dans le blâme exprimé dans ce peu de lignes, où il se plaignait du fait que, apparemment, ils évoquaient des raisons d'ordre religieux pour motiver leur refus de se laisser peindre.

Ce n'est qu'avec bien de l'adresse que j'ai pu obtenir le dessin que je donne ici : ils étoient Musulmans, & l'on sait combien les Musulmans exagèrent l'article de leur religion qui proscriit les images. Un de ces misérables qui, pour un sequin, auroit assassiné dix personnes, me fit répondre que, pour tout l'or du monde, il ne consentiroit pas à laisser ainsi prendre sa figure, & que je serais bien effrayé, quand, au jour du jugement, tous les petits hommes que produisoit mon crayon, viendroient me demander leurs âmes⁵.



Figure 25. *Soldats Albanois*⁶

Cette eau-forte, réalisée par le peintre lorrain Jean-Baptiste Hilaire, est située en début du premier volume. Ce tableau fit l'objet d'une remarquable migration intertextuelle, en ce qu'elle réapparut dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand : en fait, quand il s'agit de décrire des Albanais (qu'il avait pourtant rencontré souvent pendant ses voyages), Chateaubriand cita mot par mot la description par laquelle le comte avait commentée la gravure ci-dessus.

⁵ Marie-Gabriel-Florent-Auguste de Choiseul-Gouffier, Comte de, *Voyage pittoresque de la Grèce*, Paris, s. d., 1782, vol. I, p. 6-7.

⁶ Marie-Gabriel-Florent-Auguste de Choiseul-Gouffier, Comte de, *Voyage pittoresque*, *op. cit.*, vol. I, planche non numérotée, en face de p. 6.

Il faut garder à l'esprit que Chateaubriand était parmi les grands admirateurs du *Voyage* de Choiseul-Gouffier, qu'il qualifia de « magnifique ouvrage⁷ », en ajoutant qu'il n'y avait personne qui n'en connaissait les tableaux. Peut-être que le fait même que la description de ces soldats était partie intégrante d'une gravure aussi belle contribuait à l'ancrer dans la mémoire, en aidant à la ramener plus facilement à l'esprit ; il reste que l'auteur de l'*Itinéraire* « transféra » ce portrait en l'incorporant dans sa propre œuvre, d'où sont tirées les lignes suivantes.

M. de Choiseul a parfaitement représenté ces soldats d'Alexandre : « Ces fiers Albanois seraient encore des héros, s'ils avoient un Scanderberg [*sic*] à leur tête ; mais ils ne sont plus que des brigands dont l'extérieur annonce la férocité. Ils sont tous grands, lestes et nerveux ; leur vêtement consiste en des culottes fort amples, un petit jupon, un gilet garni de plaques, de chaînes, et de plusieurs rangs de grosses olives d'argent ; ils portent des brodequins attachés avec des courroies qui montent quelquefois jusqu'aux genoux, pour tenir sur les mollets des plaques qui en prennent la forme, et les préservent du frottement du cheval. Leurs manteaux, galonnés et taillés de plusieurs couleurs, achèvent de rendre cet habillement très-pittoresque ; ils n'ont d'autre coiffure qu'une calotte de drage⁸ rouge, encore la quittent-ils en courant au combat⁹ ».

La référence aux « soldats d'Alexandre », placée comme une prémisse au texte rapporté, sert de charnière entre le texte-source et le récit de Chateaubriand. Dans sa brièveté, la phrase introductive contient à son tour un cliché, un raccourcissement qui évite de fournir des explications : apparemment, le chevauchement entre les anciens Macédoniens sous les ordres d'Alexandre le Grand et les modernes soldats albanais apparaît assez familier aux lecteurs de l'*Itinéraire* pour demander qu'on y ajoute d'autres mots.

Quant au sujet du récit, si Chateaubriand put transférer dans son texte la description d'un peuple tel qu'il avait été « vu » par un autre voyageur, à notre avis cela relève de la tendance à l'« interchangeabilité » qui était une constante de la représentation des orientaux (notamment quand il s'agissait de musulmans, comme c'est le cas des « Albanois » de Choiseul-Gouffier). Plutôt que de les aborder comme des individus, on les considérait comme des échantillons du peuple dont ils faisaient partie ; par conséquent, dès qu'on en avait rencontré quelques-uns, on les connaissait tous.

⁷ François-René Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. In : *Œuvres complètes de M. le Vicomte de Chateaubriand*, Tome Second, Paris, Lefèvre, 1834, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, 1852, p. 207.

⁸ Ici, « drage » ; dans le *Voyage* de Choiseul-Gouffier on lit « drap ».

⁹ François-René Chateaubriand, *Itinéraire*, *op. cit.*, p. 384.

[L]es jugements des voyageurs révèlent souvent leurs préjugés. Leur éducation et leurs intérêts influencent leur vision tandis que les contacts limités avec les Orientaux, notamment les musulmans, rendent difficile une connaissance profonde du monde oriental. Récits et images se servent donc des portraits stéréotypés et des scènes facilitant la formation de l'identité de l'Autre et de l'Ailleurs. Les voyageurs français parlent souvent du caractère et du physique des populations de l'Orient qui constitue la plus proche image de l'exotisme, mais ils délaissent en général les particularités de chaque individu. En effet, la présentation de l'Oriental est plus une exposition des différences et des points communs avec l'Occidental pour tout ce qui se rapporte aux caractéristiques physiques, aux vêtements, aux manières, aux mœurs, au gouvernement, à la religion et à l'armée, qu'une transcription exacte de la réalité. Dans les récits viatiques, le Grec, le Turc, le Juif, l'Arabe ou le Copte restent prisonniers des stéréotypes qui oscillent souvent entre le luxe et la cruauté, l'intolérance et la piété¹⁰.

Les lignes que nous venons de lire soulignent justement la rareté de la représentation individuelle, alors qu'il s'agissait en particulier des peuples de l'Orient méditerranéen. Dans ce cadre, un rôle important était joué par les costumes, qui d'un côté aidaient certes à distinguer l'un de l'autre les différents groupes ethniques, d'autre part les « labélisaient », en contribuant ainsi à la construction du stéréotype.

De même l'iconographie des Orientaux révèle plus une tendance à la généralisation qu'un souci de réalisme. À l'instar des descriptions viatiques qui ignorent souvent les particularités de chaque individu, les illustrations qui agrémentent les récits des voyages ainsi que les recueils des costumes publiés et manuscrits se servent plus de l'habit que des traits physiques pour désigner les différents groupes ethniques, sociaux et religieux du Levant¹¹.

1. 2. Paysages de mots : un tableau de Lear emprunté par John Murray

Un cas semblable à celui des peintures des soldats de Choiseul-Gouffier empruntés à Chateaubriand se trouve dans l'*Handbook* de John Murray qui, pour sa part, « réécrit » les paysages albanais d'Edward Lear.

À la suite de son voyage en 1848, le peintre et écrivain britannique Edward Lear avait créé une collection magnifique de gouaches, aquarelles et dessins représentant tout coin du pays, de villes aux petits villages aux espaces naturels, sans ou avec des figurines en costume local¹². On pourrait même dire que, si la littérature de voyage en Albanie est sous le signe de Byron, le voyage artistique naquit sous le signe d'Edward

¹⁰ Irini Apostolou, « L'apparence extérieure de l'Oriental et son rôle dans la formation de l'image de l'autre par les voyageurs français au XVIII^e siècle », *Cahiers de la Méditerranée*, 66 | 2003, mis en ligne le 25 juillet 2005, p. 2.

¹¹ Irini Apostolou, *ibid.*

¹² Il y en a quelques exemples dans les illustrations placées en Annexes, p. 399-401.

Lear. Une partie de ses peintures furent incluses dans son *Journal*¹³, un récit vivant et très détaillé de ses impressions de voyage.

Nous n'aborderons pas son texte, qui mériterait une étude à part entière ; par contre, ce que nous souhaitons montrer c'est que, encore une fois, des descriptions nées autour d'une collection visuelle migrèrent d'un texte à l'autre. En fait, juste trois ans après la publication du *Journal* de Lear, l'*Handbook for Travellers in Greece*¹⁴ de Murray s'ouvrait par une introduction qui citait par entier la description de l'Albanie rédigée par le peintre britannique¹⁵.

Pour reprendre les mots éloquentes de M. Lear : « Le caractère général et le plus frappant du paysage albanais est son étalage d'objets, beaux et intéressants en eux-mêmes, et rares à être rencontrés conjointement. On y trouve les formes simples et esquises des montagnes de la Grèce, si parfaites dans leurs contours et la proportion du lac, de la rivière, et de la vaste plaine ; et en même temps, en Albanie on trouve le charme de l'architecture orientale, de mosquées pittoresques, de minarets, de forts, et les sérails, ce qu'il n'y a pas dans la Grèce moderne, car la guerre et les changements l'en ont privée ; il y a ce qu'on ne trouve pas en Italie, une profusion partout du feuillage le plus magnifique, rappelant la verdure de notre propre île, amalgamant platanes et marrons, la croissance abondante de forêts de chêne et de hêtres, et de sombres étendues de pins. On y trouve de majestueuses rives ceintes de falaises, des hauteurs couronnées de châteaux, et de sombres forteresses ; des palais turcs étincelants de dorures et de peintures ; des passages de montagne tels qu'on les rencontre dans les régions enneigées de la Suisse ; des baies profondes, et la mer bleue, avec de tranquilles îles lumineuses se reposant à l'horizon ; des prairies et des buttes herbeuses, des couvents et des villages, des pentes recouvertes d'oliviers, et des sommets des montagnes enneigées, et avec tout cela, une variété bondée de costumes et de situations picturales, de nature à dérouter et enchanter un artiste à chaque pas qu'il fait¹⁶ ».

¹³ Edward Lear, *Journal of a Landscape Painter in Albania & C.*, *op. cit.*

¹⁴ John Murray, *A Handbook for Travellers in Greece*, *op. cit.* Concernant cet ouvrage qui peut être considéré comme le premier guide touristique de l'Albanie, voir p. 56 *sqq.*

¹⁵ Dans le texte d'Edward Lear, *Journal of a Landscape Painter in Albania, & C.*, *op. cit.*, ces lignes apparaissent à la page 5.

¹⁶ John Murray, *A Handbook for Travellers in Greece*, *op. cit.*, p. 1-2. « To quote the eloquent words of Mr. Lear— 'The general and most striking character of Albanian landscape is its display of objects, in themselves beautiful and interesting, and rarely to be met with in combination. You have the simple and exquisite mountain forms of Greece, so perfect in outline and proportion — the lake, the river, and the wide plain; and withal in Albania you have the charm of Oriental architecture, the picturesque mosque, the minaret, the fort, and the serai, which you have not in Modern Greece, for war and change have deprived her of them ; you have that which is found not in Italy, a profusion everywhere of the most magnificent foliage, recalling the greenness of our own island clustering plane and chesnut, growth abundant of forest oak and beech, and dark tracts of pine. You have majestic cliff-girt shores, castle-crowned heights, and gloomy fortresses ; Turkish palaces glittering with gilding and paint ; mountain-passes such as you encounter in the snowy regions of Switzerland ; deep bays, and blue seas, with calm, bright isles resting on the horizon ; meadows and grassy knolls, convents and villages, olive-clothed slopes, and snow-capped mountain peaks and with all this a

Dans ce tableau, combinant les grandes lignes de l'image de l'Albanie, on peut identifier un à un les spécificités de son espace culturel : des traits qui rappelaient la Grèce, et pourtant plus orientalisants grâce à des contours ottomans que la Grèce n'avait pas ; l'éclat de ses paysages méditerranéens, et des anciens villages perchés dans des montagnes solennelles. Et, ce qui remplissait le mieux le cadre de l'exotisme de proximité, une profusion de costumes et de « situations picturales ».

On peut supposer que, dans la longue distance, l'*Itinéraire* de Chateaubriand a eu plus de lecteurs que le *Voyage pittoresque* de Choiseul-Gouffier, tout comme, parmi les nombreux voyageurs anglophones, un guide touristique tel que l'*Handbook* de Murray circulât plus largement que le *Journal* d'un peintre, même aussi beau comme l'était l'ouvrage de Lear. Il reste que, dans les deux cas que nous venons d'aborder, ces descriptions empruntées par d'autres auteurs naquirent dans des contextes visuels. En passant d'un texte à l'autre, ces portraits amplifiaient leur écho, en atteignant une plus large popularité, en contribuant ainsi à propager des images bien fournies de clichés prêts à l'emploi.

1. 3. Des figures à part entière : les personnages fictionnels

Dans le sillage du courant orientaliste, une quantité énorme d'illustrations inspirées par des thèmes et des figures albanaises n'a pas encore fait l'objet d'études spécifiques. Des rues de Constantinople aux villes égyptiennes, de la Méditerranée au Bosphore, les « Arnauts » (comme l'on appelait les Albanais habitants en terres ottomanes) accomplissant des fonctions de janissaires¹⁷ ou d'autres rôles de la vie publique étaient facilement distingués grâce à leurs vêtements traditionnels. En quelques décennies naquit une petite foule colorée de soldats, danseurs, joueurs de lahuta, marchands en fustanelle et femmes aux corsets richement brodés, pris sur le vif ou, ce qui se passa encore plus souvent, récréés en atelier d'après de photographies ou des esquisses. En fait, pour nombre de peintres,

particulièrement chez les premiers visiteurs, comme Alexandre-Gabriel Decamps, Eugène Delacroix et Théodore Chassériau, un voyage leur suffit, et jusqu'à la fin de leur vie les souvenirs vivaces de ce contact avec l'Orient alimentèrent leurs œuvres¹⁸.

crowded variety of costume and pictorial incident, such as bewilders and delights an artist at each step he takes' ». (Trad. pers.).

¹⁷ Les gardes armées du sultan, originairement constitués d'enfants chrétiens recrutés par la pratique du *devchirmé* (du turc « ramassage »), à savoir l'enlèvement forcé.

¹⁸ Lynne Thornton, *Les orientalistes. Peintres voyageurs*, Paris, ACR Édition, 1993, p. 8.

Du fait qu'ils relèvent d'un domaine artistique *stricto sensu*, l'observation de ces ouvrages sort des limites de notre recherche. Par contre, nous allons en aborder justement leur contiguïté avec l'aire littéraire : en fait, la vaste diffusion des récits de voyage ainsi que des textes fictionnels consacrés à des figures telles qu'Ali Pacha, les Palikares ou les Souliotes¹⁹, déclencha un nombre quasi infini de tableaux inspirés par leurs corrélats littéraires.

Une source très importante pour de nombreux peintres (voyageurs ou casaniers qu'ils étaient), se trouva dans les récits littéraires ; parmi les motifs particulièrement prisés, il y a les danses des Palikares célébrées par Byron, dont un exemple saisissant nous vient par ces danseurs au crépuscule, peints par Alexandre-Gabriel Decamps.

Les deux hommes au centre de la scène portent des longues robes blanches, serrées à la taille et retombant en plis profonds sur les mollets. Dans la petite foule qui les entoure, deux musiciens jouent d'un *kaval* (la flûte oblique) et d'une *lahuta*.



Figure 26. Alexandre-Gabriel Decamps, *Les danseurs albanais* (1835 ca.)²⁰

Si l'on considère que l'œuvre de Decamps « eut une énorme résonance et [qu'] il fut, de son vivant, aussi célèbre que Delacroix²¹ », on peut supposer qu'un tableau si

¹⁹ Les gens de la région montagneuse de Souli, en Épire, qui devinrent célèbres pour leur résistance contre Ali Pacha ; voir p. 40.

²⁰ Image sous licence Wikimedia Creative Commons.

²¹ Lynne Thornton, *Les orientalistes*, op. cit., p. 58.

frappant que celui ci-dessus obtint un grand succès auprès du public, et qu'il fit lui aussi sa part dans la construction d'une Albanie « orientalisante ».

Apparemment, la scène représentée par Decamps est un véritable cliché, car elle se retrouve de façon très similaire dans l'illustration suivante, qui conclut la strophe LXXII du *Childe Harold* consacrée à ce sujet. L'auteur est le Britannique William Finden, auteur de nombre de gravures expressément créées pour une collection de textes sur la vie et les œuvres de Byron²².



Figure 27. *Danse des Palikares*, planche de William Finden illustrant la strophe LXXII du *Childe Harold* de Byron, chant deuxième²³.

Comme dans le cas précédent, la danse a lieu au crépuscule, et les danseurs ont des longues robes flottantes autour de leurs jambes. Par contre, à la différence du tableau de

²² William Brockedon, *Finden's Illustrations to Lord Byron's Life and Works*, London, John Murray, 1833-1834.

²³ Image tirée de : George Gordon Byron, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, op. cit., p. 76.

Decamps, cette image est en regard des vers auxquels elle se réfère, en sorte de commentaire visuel.

Ce dernier n'est qu'un cas parmi les nombreuses illustrations spécifiquement réalisées pour enjoliver des œuvres littéraires. En fait, grâce au travail de nombre de graveurs, peintres et illustrateurs, les livres se peuplaient des figures tirées par les mêmes récits dont elles s'inspiraient ; et, comme à rendre la scène encore plus vivante et animée, ces illustrations migraient dans les traductions d'une langue à l'autre, refaites par des artistes différents.

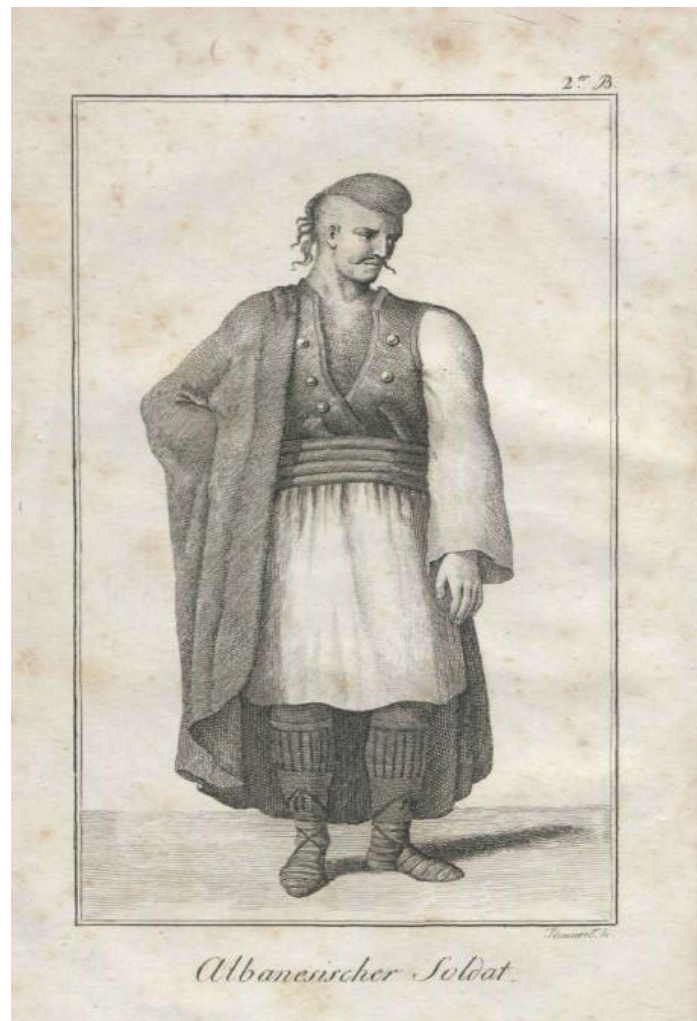


Figure 28. *Albanesischer Soldat*²⁴

Tel fut le cas, entre autres, du *Voyage* de Pouqueville : l'année même où il paraissait à Paris, il sortait en traduction allemande à Leipzig. En l'espace d'une décennie, il parut

²⁴ Image tirée d'une édition en langue allemande du *Voyage* de Pouqueville, publiée la même année où il sortit à Paris : *Pouqueville's Reise durch Morea und Albanien nach Constantinopel und in mehrere andere Theile des ottomanischen Reichs in den Jahren 1798, 1799, 1800 und 1801*, Leipzig, Hinrichs, 1805, traduit par K. L. M. Müller, avant-texte, illustration non paginée.

également en Italie : les trois éditions avaient toutes en page d'avant titre la même image d'un soldat albanais, chacune réalisée par un artiste différent, car la reproductibilité limitée des gravures originales, qui ne pouvaient être réencrées que pour un nombre limité d'épreuves, demandait de nouvelles matrices (voir figures 28, 29, 30).

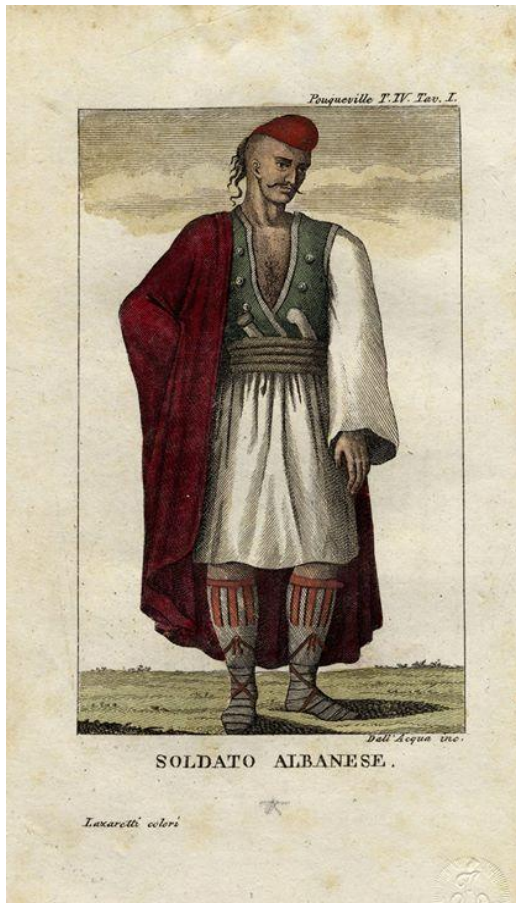


Figure 29. *Soldato Albanese*²⁵



Figure 30. *Soldat albanais*²⁶

²⁵ Gravure de Cristoforo dall'Acqua pour l'édition italienne, parue sous le titre *Viaggio in Morea a Costantinopoli ed in Albania non che in molte altre parti dell'Impero Ottomanno negli anni 1798, 1799, 1800 e 1801. Che comprende la descrizione de' paesi, le loro produzioni, costumi. Di F. C. H. Pouqueville. Traduzione dal francese del traduttore del Primo viaggio di Le Vaillant*, tome IV, Milano, Sonzogno, 1810, planche non numérotée après p. 24.

²⁶ François-Charles-Hugues-Laurent Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie*, *op. cit.*, vol. III, page d'avant-garde non numérotée.

1. 4. Des figures en déplacement : les itinéraires commerciaux des illustrations artistiques

La quintessence de la synthèse, si ce n'est pas de la symbiose, entre des images verbales et figuratives nous vient d'une collection de costumes traditionnels grecs et albanais. Il s'agit d'une œuvre de remarquable valeur artistique, constituée de planches en couleurs, finement dessinées, dans lesquelles les personnages représentés sont accompagnés par les versets dont ils sont les protagonistes²⁷. Voyons-en ci-dessous la représentation d'un Souliote, sous lequel on lit les vers qui le décrivent.



Figure 31. *A Suliote in his shaggy capote*, aquatinte illustrant un couplet du *Childe Harold*²⁸

²⁷ Joseph Cartwright, *Selections of the costume of Albania and Greece, with explanatory quotations from the poems of Lord Byron and Gally Knight. Including a highly finished portrait of Ali Pacha, the whole from original drawings by J. Cartwright, esq.*, London, R. Havell, 1822.

²⁸ Aquatinte de Robert Havell et fils après Joseph Cartwright. Image tirée du site Sotheby's en ligne.

Le sujet est représenté debout, à figure entière, avec la tête tournée à l'avant, regardant en bas, les bras derrière le dos. Habillé d'une longue jupe et une capote en peau de mouton sur un gilet brodé, son visage est encadré par une longue écharpe qui lui fit de coiffure. À ses pieds, des chaussures pointues, aux mêmes décors des manches.

Dans la partie inférieure de la planche, tel qu'une note en bas de page, un couplet de vers indique son identité.

Oh ! who is more brave than a dark Suliote
In his snowy camese and his shaggy capote²⁹?

Ainsi, la beauté de cette figure reçoit sa marque, signée par nul autre que Lord Byron ; d'une telle combinaison entre la poésie et l'art figuratif naquit une image parlante, concentrant en elle-même les traits qui étaient désormais les marqueurs de l'Albanie byronienne.

Un aspect pour ainsi dire « matériel », qui à notre avis devrait être pris en compte dans l'analyse de la construction de l'image, concerne les modalités de la diffusion de ce genre d'illustrations, qui pour leur valeur intrinsèque devinrent des objets d'arts, en gagnant ainsi une vie autonome par rapport au sort des livres pour lesquels ils avaient été originellement créés.

En fait, de telles gravures entrèrent dans le circuit du marché antiquaire, ouvrant de nouvelles voies à la circulation des sujets qu'ils véhiculaient³⁰. Nous avons pu en avoir une expérience directe alors que nous étions à la recherche des illustrations créés par Mary Adelaide Walker en occasion de son voyage de la Macédoine à l'Albanie en 1860³¹.

Dans l'un de récits de Walker il y avait la magnifique chromolithographie qui suit, montrant une dame aisée, albanaise et musulmane, allant au harem d'Ohrid pour rendre visite à la *Hanum*, comme on appelait la femme du *Mudir*, le gouverneur local.

La planche était en page de garde, entre la couverture et le frontispice : dans ce cas, on doit vraiment utiliser le temps passé, vu qu'il s'est avéré que, tant cette illustration

²⁹ George Gordon Byron, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray/William Blackwood, Edinburgh/John Cumming, Dublin, 1812, note 2, p. 97.

« Oh! qui est plus brave que le brave et intrépide Souliote, revêtu de sa chemise blanche et de sa capote velue ? », in George Gordon Byron, *Œuvres complètes de Lord Byron, avec notes et commentaires, comprenant ses mémoires publiés par Thomas Moore*, trad. par M. Paulin Paris, Paris, Dondey-Duprés père et fils, 1830, tome III^e, note II, p. 84.

³⁰ Comme le montre le fait que, en 2010, cette planche fut vendue aux enchères pour 45.269 euros. Donnée tirée du site Sotheby's en ligne.

³¹ Voir p. 86 *sqq.*

que d'autres contenues dans la même œuvre ont été coupées du volume original conservé à la *British Library* de Londres, soustraites on ne sait pas quand, selon toutes probabilités pour être vendues en tant qu'antiquités à des collectionneurs privés.



Figure 32. Mary Adelaide Walker, *A Morning Call in Albania*³²

La robe portée par la dame albanaise est l'un des précieux vêtements confectionnés par l'artisanat textile d'Ohrid qui, comme indiqué dans les lignes suivantes, s'était spécialisé dans la fabrication de robes féminines. En racontant ces détails, l'auteur nous donne un témoignage rare et d'autant plus important concernant l'économie de la région dans ces années-là.

La broderie des splendides costumes des dames albanaises de la meilleure classe donne aussi beaucoup d'emplois ; le travail se fait entièrement par les hommes. Une description de cette robe, donnée par un témoin oculaire,

³² Mary Adelaide Walker, *Through Macedonia to the Albanian Lakes*, *op. cit.* Image tirée du site : *Travelogues. Travellers' Views. Places – Monuments – People. Southeastern Europe – Eastern Mediterranean – Greece – Asia Minor – Southern Italy 15th-20th century.*

montre qu'ils sont infiniment plus riches et pittoresques que les costumes des dames turques³³.

Si nous n'avons pas eu le plaisir de voir la planche en vrai, nous avons cependant pu identifier l'épisode qui inspira Walker dans la création de cette « visite matinale », comme elle l'avait entendu par une personne qui en avait été témoin oculaire. En fait, le récit qui décrit en détails le magnifique costume porté par la femme assise sur le canapé fut inséré dans un autre livre publié en 1897, alors que l'image à laquelle il fait référence faisait partie du livre paru en 1864³⁴.

La scène était le harem du Mudir d'Ochrida, qui vivait alors dans l'ancien palais de Jellaleddin Bey : « Nous avons trouvé la hanum debout auprès d'une fontaine dans la cour, avec les jupes de son tablier³⁵ retroussées, aidant ses filles à laver le linge ; elle s'avança, souriant, et pas du tout consternée d'être surprise dans une occupation tellement ordinaire. En nous demandant de suivre une de ses femmes, elle fit son apparition peu après, avec sa longue traîne balayant le sol, selon le style le plus apprécié. La chambre dans laquelle nous fûmes reçus était une vaste salle, séparée du grand vestibule (au centre duquel il y avait les restes d'une belle fontaine en marbre) par une rangée de piliers en bois sculpté, soutenant des traverses richement ornées d'arabesques ; le plafond de chêne foncé était lui aussi sculpté, ainsi que le haut écran conique de la cheminée. Eminé hanum était jolie, avec un teint pâle, les yeux bleus et les cheveux châtain clair. Sa gorge était ornée d'un gros collier de perles, à côté de plusieurs rangées de pièces d'or [...]. Bientôt un autre visiteur arriva, une dame musulmane albanaise, résidant dans le quartier. Elle entra dans la pièce complètement enveloppée dans un grand feradje³⁶ noir que, contrairement à l'habitude, elle garda, en apercevant des étrangers ; mais ensuite, sur notre demande, elle accepta de se le laisser retirer par ses assistantes, et elle se tint debout pendant quelques minutes devant nous, assez éblouissante par la splendeur de sa tenue. Sur une chemisette de délicate gaze rayée, richement brodée d'or, elle portait un corset en velours noir à galons d'or, et bordé d'une large rangée de pendeloques en filigrane d'or ; au dessus de cela, une veste de soie couleur prune, également garnie d'or, ayant les manches d'une forme particulière, pointue aux poignets. Elle ne portait pas de tablier, mais ses volumineux pantalons de mousseline blanche rayée étaient lourdement brodés en or. Cet éclatant costume était complété par une pelisse sans manches, atteignant les pieds, en velours cramoisi, généreusement tressée du même métal précieux ; un magnifique châle faisant de ceinture, et un mouchoir jaune pâle pour enfermer les masses ondulées de ses cheveux de jais. Cette fille de l'Albanie était à tous égards en contraste remarquable

³³ Mary Adelaide Walker, *Old Tracks and New Landmarks*, London, Richard Bentley & Son, 1897, p. 164. « The embroidery of the splendid costumes of Albanian ladies of the better class also gives much occupation; the work is done entirely by men. A description of this dress, contributed by an eyewitness, shows it to be infinitely richer and more picturesque than the costume of Turkish ladies ». (Trad. pers.).

³⁴ Mary Adelaide Walker, *Through Macedonia to the Albanian Lakes*, *op. cit.*

³⁵ Le terme « tablier » est notre hypothèse de traduction de l'original « *antary* », de signification incertaine.

³⁶ Large manteau avec les manches et le col, souvent finissant par des poignets.

avec son hôtesse turque, alors qu'elle s'appuya sur les coussins du divan, en tenant délicatement une chibouque à bout d'ambre³⁷».

Dans ce portrait, la finesse de la description verbale ne fait qu'un avec son élégance graphique ; au fil du temps, il devint un objet qui, comme nous l'avons vu, prit une vie autonome, indépendamment du livre qui l'abritait.

Ce fut également à travers de telles représentations aussi vivantes, créés par une artiste peu ou pas du tout connue de nos jours, que l'Albanie entra dans l'imaginaire des lecteurs, ainsi que des collectionneurs d'art européens.

1. 5. Scènes d'un mariage : l'*Hochzeitsbuch* d'Ida von Düringsfeld

Comme nous l'avons vu³⁸, les rites nuptiaux de la Haute Albanie eurent une grande part dans les récits de voyage ; des écrivains-chercheurs tels qu'Alexandre Degrand ou Edith Durham y consacrèrent une attention particulière, en en saisissant des détails qu'ils mettaient en relations avec des usages d'âge classique.

³⁷ Mary Adelaide Walker, *Old Tracks and New Landmarks*, *op. cit.*, p. 164-166. « The scene was the harem of the Mudir of Ochrida, then living in the old palace of Jellaleddin Bey: We found the hanum standing by a fountain in the court, with the skirts of her antary tucked up, helping her maidens to wash linen; she came forward, smiling, and not at all dismayed at being caught in such a homely occupation, and begging us to follow one of her women, soon after made her appearance, with her long train sweeping the ground in the most approved style. The room in which we were received was a vast chamber, divided from the great entrance-hall (in the centre of which were the remains of a handsome marble fountain) by a row of carved wooden pillars, supporting cross-beams richly ornamented with arabesque work; the ceiling of dark oak was also carved, as well as the high conical screen of the chimney. Eminé hanum was pretty, with a fair complexion, blue eyes, and light auburn hair. Her throat was adorned with a thick string of pearls, beside several rows of gold coins; [...]. Presently another visitor arrived — an Albanian Moslem lady, residing in the neighbourhood. She entered the room completely enveloped in a large black feradje, which, contrary to the usual custom, she retained on perceiving strangers; but afterwards, at our request, she suffered it to be taken off by her attendants, and stood upright for a few minutes before us, quite dazzling from the splendour of her attire. Over a chemisette of delicate striped gauze, richly embroidered in gold, she wore a black velvet waistcoat stiff with gold galloon, and edged with a thick row of pendant buttons in gold filigree ; upon this a jacket of plum coloured silk, also trimmed with gold, having sleeves of a peculiar form peaked at the wrists. She wore no antary, but her voluminous trousers of white striped muslin were heavily embroidered with gold. This brilliant costume was completed by a sleeveless pelisse, reaching to the feet, in crimson velvet, thickly braided with the same precious metal ; a magnificent shawl girdle and a pale yellow handkerchief to confine the rippling masses of her jetblack hair. This daughter of Albania was in every respect a remarkable contrast to her Turkish hostess, as she leaned back on the cushions of the divan, lightly holding an amber - tipped tchibouk ». (Trad. pers.).

³⁸ Voir p. 141 *sqq.*



Figure 33. *Albanesen*³⁹

Les rites du mariage furent eux aussi l'un des sujets qui transmigrèrent du discours verbal au figuratif. Un cas tout à fait particulier se trouve dans cette illustration que nous allons aborder, et qui est probablement la toute première image en couleur d'un mariage albanais ; il s'agit d'une chromolithographie publiée dans un volume de recherches sur les coutumes matrimoniales européennes, rédigé par la romancière et poétesse Ida von Düringsfeld avec son mari, l'historien et linguiste Otto von

³⁹ Ida von Düringsfeld, Otto von Düringsfeld-Reinsberg, *Hochzeitsbuch*, *op. cit.*, p. 62. Courtoisie de l'Universitäts-und Landesbibliothek de Düsseldorf.

Düringsfeld-Reinsberg⁴⁰. Le nom d'Ida von Düringsfeld marqua une étape importante dans l'histoire du voyage européen, depuis qu'elle rédigea ce qui est considéré comme le premier guide touristique de la Dalmatie⁴¹.

Le texte dont est tirée l'image ci-dessus est un précieux catalogue en couleur des traditions nuptiales chrétiennes de plus de trente pays, de la Scandinavie aux Pyrénées, de la Russie à la Grèce ; ainsi que dans leur contenu, qui a le mérite de donner un aperçu comparatif des différentes coutumes populaires européennes, la valeur de cet ouvrage est également d'ordre esthétique, grâce à ses belles chromolithographies peintes par l'artiste allemand Albert Kretschmer, frère du linguiste Paul Kretschmer.

Ce tableau consacré à l'Albanie s'avère être un synopsis au sens étymologique du mot, puisqu'il résume visuellement les étapes du rite nuptial, telles que le livre les explique dans six pages de texte. Divisée comme un ancien retable d'autel, où plusieurs volets décrivaient des différents épisodes de l'histoire sacrée représentée dans la peinture, cette illustration offre un éventail de situations et d'objets ayant une précise signification rituelle et symbolique.

Dans les volets latéraux, de haut en bas, on y voit dans l'ordre : la célébration du mariage (de rite orthodoxe, comme on peut l'inférer du *kalimavkion*, le chapeau cylindrique porté par l'officiant) ; le *symposium* ou *convivium*, strictement réservé aux mâles, amis de l'époux ; le rite de la *confarreatio*⁴², où les époux consommaient de l'épeautre pour sanctionner l'acte d'union.

⁴⁰ Ida von Düringsfeld, Otto von Düringsfeld-Reinsberg, *Hochzeitsbuch. Brauch und Glaube der Hochzeit bei den Christlichen Völkern Europa's*, Leipzig, Bach, 1871.

⁴¹ Ida von Düringsfeld, *Aus Dalmatien*, Prag, Carl Bellmann, 1857. Cet ouvrage se compose de trois volumes, pour un total de quelque 900 pages. Pour l'hypothèse qu'il eût été le premier guide consacré à un pays de la côte adriatique, cf. John B. Allcock, Antonia Young (éd.), *Black Lambs and Grey Falcons. Women Travelling in the Balkans*, *op. cit.*, p. xxiv. Auteur prolifique d'œuvres fictionnelles, Düringsfeld écrivit également des études en matière d'ethnologie, en collaborant à la revue milanaise *Rivista Europea*.

⁴² Concernant sa signification à l'âge classique, voir p. 128, note 312. La présence de ce rite dans le mariage albanais est témoignée in Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 86-87. « La mariée est conduite trois fois autour la maison de l'époux, et une pomme est jetée sur le toit ; on lui donne du maïs, et en entrant dans la maison elle doit franchir le seuil avec le pied droit, en prenant garde de ne pas trébucher ; et elle doit prendre un petit garçon dans ses bras (ce qui se fait pour assurer qu'elle donnera naissance à un enfant de sexe masculin, et c'est commun au Monténégro et à l'Albanie). Puis elle est guidée trois fois autour du foyer. Le maïs rappelle la *confarreatio* des Romains ». « The bride is led three times round the bridegroom's house, an apple is thrown over the roof, she is given corn, and as she enters the house must step over the threshold with the right foot, and beware of stumbling; and must take a little boy in her arms (this is to ensure bearing a male child, and is common to Montenegro and Albania). Then she is led three times round the hearth. The corn recalls the *confarreatio* of the Romans ». (Trad. pers.).

Dans la dernière scène en bas à gauche, la mariée, habillée en rouge (selon l'ancienne coutume des épouses albanaises⁴³), est enlevée de la maison de sa famille d'origine, tandis que l'épisode dans le volet central montre l'époux, habillé en fustanelle, qui soulève le voile couvrant le visage de l'épouse⁴⁴. Des deux bandes rectangulaires qui recadrent la scène principale, celle en haut montre les deux couronnes des mariés, unis par la grenade, symbole de fertilité ainsi que fruit souvent associé à l'Albanie⁴⁵ ; dans le petit volet en bas, en dernière position comme pour conclure le récit visuel, une panoplie d'armes blanches et un fusil, qui ne manquaient jamais dans la représentation des Albanais⁴⁶.

Par contre, le récit verbal qui accompagne ce tableau retrace dans les lignes générales la description du mariage albanais donné par le consul allemand von Hahn (comme le signale en particulier la réutilisation, dans les pages de l'*Hochzeitsbuch*, du mot « *wlam*⁴⁷ », à savoir l'ami de l'époux qui lui est lié par un pacte de fraternité de sang).

Si l'on tient compte du fait que, pour autant que l'on sache, les époux von Düringsfeld-Reinsberg ne visitèrent pas l'Albanie, le tableau qu'ils lui consacrèrent nous témoigne de la vitalité de ce genre de sujets ethnologiques, qui à leur tour étaient relancés, ou plus amplement diffusés, par les outils de la visualisation.

2. IMAGES PARALITTÉRAIRES. DES CLICHÉS EN BANDES DESSINÉES

Parmi le nombre des représentations visuelles concernant l'Albanie, il y a également des œuvres en bande dessinée.

Comme on le sait, le lexique imagologique puise dans le bassin sémantique de la visualité ; des termes tels que « stéréotype » ou « cliché », mots-clés de l'imagologie,

⁴³ Cette tradition nuptiale a donné le titre à un roman de l'écrivaine albanaise Anilda Ibrahimi, *La mariée était en rouge*, Paris, Books Éditions, 2013. Également dans ce cas, comme nous le verrons plus tard dans un roman d'Elvira Dones, à l'origine le livre était rédigé en langue italienne.

⁴⁴ Pour le dévoilement et d'autres rites du mariage albanais, voir p. 142 *sqq.* La présence du voile rouge qui couvre la tête de la mariée est attestée également dans le mariage romain ancien ; cf. Charles Daremberg, Edmond Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, *op. cit.*, tome troisième, II partie, p. 1655. « La mariée se couvrait en outre la tête (*nubere, obnubere*) d'un voile rouge. »

⁴⁵ Concernant la grenade en tant que symbole de l'Albanie, voir p. 48.

⁴⁶ Voir à la page 156 l'image de couverture du mensuel bruxellois *Albania*.

⁴⁷ Ida von Düringsfeld, Otto von Düringsfeld-Reinsberg, *Hochzeitsbuch*, *op. cit.*, p. 61. Tel est le mot que Georg von Hahn utilise dans ses *Albanesische Studien* (*op. cit.*, p. 145) en référence à la fraternité de sang.

indiquaient primitivement les « types fixe » utilisés dans la reproduction des signes et de caractères d'imprimerie. De par sa nature même, le stéréotype réduit l'objet de la représentation à un « type figé », un « modèle » ; il s'ensuit que, alors qu'il est véhiculé par la représentation visuelle — dont le décodage, il faut le souligner, est en mesure de surmonter les barrières d'ordre linguistique sans qu'il soit nécessaire une médiation verbale —, le stéréotype peut plus facilement mener ses auteurs à mettre l'accent sur la « couleur » des sujets représentés, les transformant ainsi en « types fixes », au sens imagologique du terme.

Par conséquent, il semblerait que, dans les espaces restreints de la case d'une vignette, ou plus généralement d'une représentation graphique, le stéréotype manifeste très bien ce qui, selon Pageaux, constitue son intérêt imagologique, à savoir qu'il « délivre une forme minimale d'informations pour une communication maximale, la plus large possible, tendant en tout cas à la généralisation⁴⁸ ». En fait, afin de véhiculer plus efficacement le message dans des ouvrages où l'énonciation verbale est minimale, sinon totalement absente, le support visuel est « forcé » à le résumer en le « typisant » à l'aide d'images ayant un fort impact communicatif, c'est-à-dire à haute densité stéréotypique. Dans cette perspective, nous allons aborder une œuvre en bande dessinée inspirée du *Kanun* albanais.

2. 1. Clichés et *fakelore* dans le roman graphique *La loi du Kanun*

Il s'agit d'un long récit, publié à plusieurs reprises depuis 2005 et assemblé en édition intégrale en 2010 : constitué d'une trilogie intitulée *Albanie. La loi du Kanun*⁴⁹, il est divisé en trois chapitres, intitulés respectivement *Dette de Sang*, *L'Amazone ou le Serment des Vierges*, *Albanie*. S'adressant à un lectorat adulte, de par son caractère sériel, par l'amplitude ainsi que par son contenu, *Albanie. La loi du Kanun* peut être considéré comme un roman graphique, d'après la définition construite par calquage de l'expression *graphic novel* sous laquelle ce genre a été connu lors de ses débuts aux États-Unis.

Comme on peut l'observer déjà à partir des titres, la matière de la trilogie repose sur les sujets du *Kanun* de Lek Dukagjini, à commencer par la « dette de sang » se référant

⁴⁸ Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 63.

⁴⁹ Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie. La loi du Kanun*, Grenoble, Éditions Glénat, 2010.

au précepte de la *gjakmarrja*, la « prise du sang » que, tout comme une véritable dette, l'un des familiers de la victime doit recouvrer en tuant le meurtrier, ou l'un des membres de sa famille.

L'histoire commence en 1974 dans un village près des ruines archéologiques de Butrint, en l'Albanie méridionale ; Leka est un garçon de 13 ans, dont la mère était morte en accouchant de lui, alors que son père, un fonctionnaire de l'ex-URSS, avait dû quitter le pays suite à la rupture entre le régime du dictateur albanais Enver Hoxha et le Parti communiste soviétique. Leka a été élevé par Nikyta, un homme sordide qui vit d'expédients ; le jeune se lie d'amitié avec Sose, la fille du médecin du pays. Mais la cupidité de Nikyta entraîne la mort des familiers de Sose, qui prendra sur soi l'obligation de la vengeance du sang, en devenant ainsi une « vierge jurée ». Tel est le personnage à qui est consacré le deuxième chapitre, axé justement sur le motif de la *virgjinësha* (« vierge »), ou *vajza* (« fille ») *e betuar*, à savoir « jurée » : il s'agit d'une jeune fille ou femme qui, dans des circonstances particulières, telles que l'absence d'hommes physiquement aptes dans leur foyer, joue des rôles masculins. En s'habillant et en se comportant en homme, elle renonce à la possibilité d'avoir une vie conjugale et à concevoir des enfants⁵⁰.

⁵⁰ Quelques cas de femmes ayant assumé ce statut particulier sont encore documentés entre les régions de l'Albanie du nord et du Monténégro ; les raisons qui sont à la base de ce choix demeurent un objet de discussion entre les spécialistes de la recherche ethno-anthropologique. Il s'agit généralement de facteurs économique-sociaux : en fait, dans des environnements tels que ceux de l'Albanie septentrionale, où le *Kanun* attribuait aux femmes une valeur égale à la moitié d'un homme, le choix de se transformer en mâle pouvait assurer aux femmes des droits de succession égaux à ceux de leurs frères, ou encore les mettait en état d'être respectées alors que, pour gagner leur vie, elles pratiquaient le pastoralisme ou d'autres activités considérées comme strictement masculines. Une autre raison, qui est elle aussi étroitement liée au *Kanun*, était due au rejet d'une proposition de mariage, ce qui pouvait être l'objet d'une vengeance du sang, à moins que, justement, la jeune fille ne prononçât le serment de virginité. Pour éclaircir le sujet en ses grandes lignes, nous rapportons ici ce passage tiré d'un essai de l'ethnologue français Gilles de Rapper, qui analyse le rôle de la vierge jurée dans la société albanaise archaïque. « Le *Kanun* de Lekë Dukagjini, recueil de droit coutumier recueilli dans les années 1920, dit à ce sujet (Gjeçovi, 1993) : 'l'héritage revient au parent par le sang, et non au parent par le lait, ni aux enfants de filles' (art. 90). En conséquence, « Que la descendance masculine d'une famille s'éteigne, ait-elle une centaine de filles, ni elles ni leurs fils et filles n'ont le droit de prendre part à l'héritage des parents » (art. 92), et « Si la maison qui s'éteint n'a pas de parent proche, le lignage, fût-il éloigné de cent générations, a des droits sur le bétail, les terres et les biens de cette maison » (art. 97). Les filles d'un couple sans garçon sont mariées normalement, soit par leurs parents, soit par un oncle ou un cousin si elles n'étaient pas mariées à la mort de leurs parents. Pourtant, l'une ou plusieurs d'entre elles, à condition de renoncer au mariage, peuvent rester avec leurs parents et, après leur mort, conserver la maison et les terres qui y sont attachées. Le passage au statut de vierge et héritière se fait progressivement : dans une maison sans frères, une des filles prend petit à petit la place d'un fils et, à l'âge où ses parents devraient envisager son mariage, fait vœu de virginité. De la même manière, à la mort d'un frère

Une fois adulte, Leka entre dans le crime organisé ; ses trafics le conduiront dans les Montagnes Maudites, où dans la célèbre *kula*⁵¹ d'Orosch (appelé « Orosch⁵² ») vient en possession du « Livre du Sang », contenant la liste des vengeances prescrites par le *Kanun*.

Comme nous allons le voir, cette œuvre est bien pourvue de marqueurs de la représentation, qui s'étalent déjà dans l'image de couverture.

Diffusion non autorisée

Figure 34. Image de couverture d'*Albanie. La loi du Kanun*

On y voit que le nom du pays, qui sert de titre (en rouge, comme le drapeau national) est un avec la mention du *Kanun*. Sur le fond d'un ciel azur plane un aigle, référent symbolique de l'Albanie ; au premier plan, deux lames se croisent en signe de combat

en bas âge ou non marié, l'une des sœurs prend sa place et assume son rôle d'héritier. Contrairement au gendre à la maison, la solution apportée par la vierge est provisoire : celle-ci ne transmet rien à sa mort, les biens reviennent de toute façon à la branche collatérale la plus proche, et s'il n'y a plus aucune autre famille du même nom, la maison est détruite, elle disparaît avec le nom de famille. Mais pendant la durée de sa vie, la vierge maintient une fiction, et surtout elle s'occupe de ses parents, fonction qui revient en temps normal au fils cadet, celle d'assurer le « service » (*yzmet*) des parents. Le passage au statut de vierge peut s'accompagner d'un changement de prénom, qui n'est pas forcément passage à un prénom masculin, mais qui marque son nouveau statut. Le port de vêtements masculins est plus fréquent, même s'il n'est pas systématique. La même remarque est valable pour le port des armes, dans une société longtemps organisée sur des bases militaires et dans laquelle l'entrée à l'âge d'homme correspond au moment où ils peuvent combattre au fusil. C'est cependant surtout dans leur participation à la vie sociale du village ou du lignage que les vierges jurées se distinguent des femmes qu'elles ont cessé d'être. Alors que les relations entre les sexes sont particulièrement surveillées et réduites au minimum, les vierges participent aux activités masculines et fréquentent à égalité les hommes du village. Elles peuvent, en particulier, circuler en compagnie masculine, se rendre au café et fumer en public. Dans certaines localités, elles sont également admises à siéger aux assemblées de village et de lignage, réunies sur la base de « un homme par maison » (*burrë për shpi*). De la même manière que le gendre à la maison possède des attributs sociaux à la fois féminins (par l'entrée dans une nouvelle maison au mariage) et masculins (par la domination qu'il exerce sur sa femme), les vierges jurées sont dans une position intermédiaire. Leur refus ou l'interdiction qui leur est faite de se marier et d'avoir des enfants est en contradiction avec leur rôle social de femmes, celui de donner à leur époux une descendance nombreuse. Du fait de leur vœu de virginité, elles ne sont plus tout à fait des femmes, mais pourtant pas tout à fait des hommes⁵⁰ ». Gilles de Rapper, « ENTRE MASCULIN ET FÉMININ. La vierge jurée, l'héritière et le gendre à la maison », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 154-155 (2000), p. 461-462.

⁵¹ Dans l'imaginaire courant, ces bâtiments typiques de la Haute Albanie sont associés aux rituels de la *vendetta*, en ce que par leur structure fortifiée et leurs fenêtres hautes et étroites sont adaptées pour abriter des familles en dette de sang, tout comme cela se passe encore de nos jours.

⁵² Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie, op. cit.*, p. 53. Pour la valeur d'Orosch en tant que coeur de la tradition de la Haute Albanie, voir p. 74, n. 160 ; p. 310.

mortel. Ce dernier détail nécessite une spécification, qui à son tour ouvre une trace de réflexion : d'abord, il faut noter que les poignards que les deux ennemis serrent entre leurs doigts n'ont rien à faire avec les usages de la *gjakmarrja*, la vengeance de sang qui s'effectue par des armes à feu et non par des armes blanches.

Mais cela n'est pas la seule incohérence par rapport au contexte culturel où le récit se déroule : de fait, à côté de quelques erreurs pour ainsi dire intrinsèques, en tant que « philologiquement » discordants par rapport au système linguistique de référence⁵³, une véritable déformation conceptuelle se fait alors qu'on y montre une scène d'amour saphique entre deux « vierges jurées » qui ont pris sur elles l'obligation de la vengeance de sang. Pris en soi, ce remaniement de la figure de la *virgjinesha* se prête très bien à rendre l'histoire plus attrayante, voire plus commerciale ; cependant, il faut remarquer que généralement les études ethno-anthropologiques au sujet de la « masculinisation » de la vierge jurée albanaise n'y ont nullement reconnu des traits homosexuels.

En tant que visant à aboutir à des résultats plus alléchants, ce genre d'altération fictionnelle des caractéristiques culturelles du lieu où se déroule le récit nous semble rentrer dans le cadre du « folklorisme », entendu en tant que rassemblement d'éléments visant à donner des effets pittoresques, pas forcément correspondants à des éléments réels. C'est le genre d'altération de motifs ethnologiques traditionnels pour laquelle au milieu du siècle dernier l'américain Richard Dorson avait forgé le terme « fakelore » (de *fake*, « faux » et *lore*, « tradition »).

Une autre marque d'une discipline est sa capacité de fixer et définir des normes de valeur. Concernant le folklore, cette capacité est particulièrement urgente, étant donné que la matière elle-même se prête à la dilution, à la distorsion, au sentimentalisme, et à la commercialisation, et plus, puisque tout spectateur peut se présenter comme une autorité sur un sujet qui appartient apparemment au domaine public. Pour attirer l'attention sur cette situation, en 1950 j'avais introduit le mot « fakelore » pour libeller de produits de contrefaçon se posant comme folklore⁵⁴.

⁵³ Tel est le cas du terme « *méchoui* » (Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie, op. cit.*, p. 103) pour indiquer l'agneau rôti à la broche ; le mot, emprunté de l'arabe, n'est pas utilisé en Albanie. Ou encore de « Vesna », le prénom slave de l'un des personnages féminins. À cet égard, il convient de relever que l'« étrangeté » perçue dans la langue albanaise, souvent considérée par erreur comme appartenant au groupe des langues slaves, est l'un des traits le plus diffusés dans la littérature de voyage en Albanie.

⁵⁴ Richard M. Dorson, « Is Folklore a Discipline? », *Folklore*, Vol. 84, No. 3 (Autumn, 1973), Taylor & Francis, Ltd. on behalf of Folklore Enterprises, Ltd, p. 199. « Another mark of a discipline is its ability to set and define standards of worth. In folklore this ability is particularly pressing, since the subject matter so lends itself to dilution, distortion, sentimentalizing, and commercializing, and further since any bystander may pose as an authority on a topic apparently in the public domain. To call attention

Apparemment, c'est justement la démarche qui se produit dans la création d'une bonne partie des pays fictionnels inspirés de l'Albanie. En fait, comme nous le verrons, ce genre de contrefaçon s'avère très répandue dans le cas de la représentation de l'Albanie « imaginaire » ; pour l'instant, voyons plus en détail quelques traits qui s'affichent dans les cases de ce récit illustré. Parmi les traits pour ainsi dire extérieurs, à savoir se référant à des aspects du paysage, au début du récit un cartouche nous informe que l'action se déroule « entre Saranda et les ruines de Butrint⁵⁵ ».

"Diffusion non autorisée"
"Diffusion non autorisée"

Figure 35. Les ruines de Butrint⁵⁶

La présence de sites archéologiques importants, comme dans le cas de la ville rendue célèbre par le poème virgilien⁵⁷, exerçait un attrait particulier pour ceux qui se rendaient dans ce « terrain grandiose⁵⁸ », dessiné ci-dessous.

Cette représentation de l'Albanie en tant que « terrain classique⁵⁹ », abritant des vestiges des civilisations anciennes, trouve son contrepoint dans le minuscule village en arrière-plan dans la case suivante, où se dresse un minaret musulman.

Diffusion non autorisée

Figure 36. Village albanais avec minaret musulman⁶⁰

to this situation I introduced the word 'fakelore' in 1950 as a label for spurious goods posing as folklore ».

⁵⁵ Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie, op. cit.*, p. 4.

⁵⁶ Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie, op. cit.*, p. 43.

⁵⁷ Pour les spécificités concernant la représentation de ce lieu, voir p. 244 *sq.*; 249 *sq.*

⁵⁸ Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie, op. cit.*, p. 43.

⁵⁹ Dans le sens de l'anglais « classic ground », voir p. 94 *sq.*

⁶⁰ Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie, op. cit.*, p. 12.

En venant au plan des marqueurs ethno - anthropologiques, voyons ces dessins représentant respectivement le *qeleshe* (fig. 37), la calotte portée par les Albanais les plus traditionalistes,

Diffusion non autorisée

Figure 37. *Montagnard albanais coiffé de la calotte traditionnelle*⁶¹

une scène de deuil rituel (fig. 38), où les femmes accomplissent la tâche des pleureuses — les *praeficae* des anciens Romains — autour de la victime de la prise de sang⁶², et enfin une chemise ensanglantée (fig. 39), flottant à la fenêtre d'une maison affectée par la *gjakmarrja*. Selon la tradition, lorsque les taches commenceront à jaunir, il sera temps que le sang de la victime (qui portait justement cette chemise alors qu'il fut tué) soit racheté par le sang du meurtrier.

Diffusion non autorisée

Figure 38. *Scène de deuil rituel*⁶³

Diffusion non autorisée

Figure 39. *Chemise ensanglantée exposée à la fenêtre*⁶⁴

Parmi les stéréotypes associés à l'image contemporaine de l'Albanie, il y a le thème du crime organisé : agissant comme fil de la structure narrative, il est présenté à travers des images à fort impact visuel, comme dans le tableau suivant.

⁶¹ Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie, op. cit.*, p. 121.

⁶² La coutume du deuil rituel fut notée entre autres par Edward Lear, qui raconte une « *screaming tragedy* » (« tragédie en criant ») qui dura neuf jours dans la maison d'une femme dont le mari avait été victime d'un « *feud* » (« vendetta »). Cf. Edward Lear, *Journal, op. cit.*, p. 245.

⁶³ Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie, op. cit.*, p. 118.

⁶⁴ Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie, op. cit.*, p. 119.

Diffusion non autorisée

Figure 40. *Embuscade du crime organisé*⁶⁵

2. 2. Remaniements et retentissements

Il serait intéressant de connaître les sources auxquelles les deux auteurs français ont puisé le sujet de cette œuvre, qui aborde une constellation thématique spécifique de la culture albanaise pas encore établie dans le domaine courant de la création littéraire. En l'absence d'informations explicites, on ne peut que s'en tenir à dégager les données concernant les processus de la réélaboration fictionnelle.

En fait, ce qui retient notre attention sont ces entrelacements entre des différents domaines créatifs, de sorte qu'un texte normatif tel que le *Kanun* est devenu l'objet d'un discours fictionnel s'exprimant entre plusieurs langues et des différents langages de la communication, allant du domaine verbal au visuel.

Il apparaît que, en termes de force représentationnelle, des éléments tels que le rituel de la vengeance, le respect de la foi donnée (*besa*), ou la figure de la *virgjinsha*, au fil des siècles sont devenus suffisamment puissants pour sortir des limites du contexte juridico-social originaire, en tissant ainsi des réseaux entre des éléments autrement lointains dans le temps et l'espace.

Alors que la matière du *Kanun* a inspiré des œuvres littéraires (il convient de rappeler au moins le roman d'Ismail Kadaré *Avril brisé*⁶⁶) ainsi que des œuvres cinématographiques⁶⁷, il y a un de ses motifs spécifiques qui a acquis une vie de son propre, à savoir celui de la vierge jurée.

Si la *virgjinsha* des bandes dessinées de Manini et Chevereau a été transformée, voire « dé-générée » par des traits lesbiens, les chercheurs des siècles passés en dégagèrent les caractéristiques en les saisissant dans le contexte culturel spécifique, en donnant des observations détaillées, qui ne furent pas sans laisser des traces visuelles. Voici le portrait qu'en donna en 1909 Edith Durham, ainsi que la photo (fig. 41) qui le précède dans les pages d'*High Albania*.

⁶⁵ Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie, op. cit.*, p. 111.

⁶⁶ Ismail Kadaré, *Avril brisé, op. cit.* Particulièrement intéressant comme exemple de croisement entre des discours différents, il contient une sorte de mise en scène des règles de la *gjakmarrja* indiquées dans le *Kanun*, dont ce roman cite mot pour mot des préceptes.

⁶⁷ Entre autres, le brésilien *Abril Despedaçado* dirigé par Walter Salles (2001), et *The Forgiveness of Blood*, dirigé par Joshua Marton (Albanie-États Unis, 2011).

Elle me fut expressément présentée par les hommes l'une des « vierges albanaises », une femme très brillante, propre, d'une quarantaine d'années, habillée en *enteri* et des pantalons en coton, la tête enveloppée en coton blanc, comme un homme. Elle fut très amicale et elle dit qu'elle n'avait pas de frères, mais qu'elle avait été comme un frère pour sa sœur qui était mariée. Elle n'avait jamais voulu se marier, et s'était toujours habillée en homme. Elle avait une arme à feu à la maison, mais, comme elle avait peur, la portait rarement. Elle pensait que pour les femmes « c'était mieux ». En fouillant dans son sein, en tira un crucifix et un rosaire qu'elle tenait comme moyen de défense. D'un air indigné, les hommes dirent que ce n'était pas vrai — elle était vraiment brave comme un homme⁶⁸.

⁶⁸ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, p. 85. « Specially introduced to me by the men was one of the 'Albanian virgins', a very bright, clean woman of about forty, clad in *enteri* and cotton breeches and a white cotton headwrap like a man's. She was most friendly, said she had no brothers, but stood as brother to her sister who was married. She had never meant to marry, and had always dressed as a man. Had a gun at home, but rarely carried it as she was afraid. She thought for women 'this was best'. She fumbled in her breast, and pulled out a crucifix and rosary which she held up as a defence. The men indignantly said this was not true — she was as brave as a man really ». (Trad. pers.).



ALBANIAN VIRGIN, RAPSHA.

Figure 41. Vierge jurée photographée par Edith Durham⁶⁹



„Anthropos“, VII, 8.

Fig. 4. Una «virginés» montagnuola con vesti maschi e coll' armi (Albania).

Figure 42. *Vergjinesha* montagnarde vêtue en habillement masculin et ayant des armes⁷⁰

Dans les rapports rédigés à la suite de sa mission diplomatique en 1821, l'avocat Justin Godart avait consacré une attention particulière à la condition de la femme albanaise. Pour ce faire, il avait pris comme texte de référence une étude publiée par monseigneur Ernesto Cozzi, un chapelain militaire italien dans la Mirditie, qui se passionna à la recherche ethnographique concernant la Haute Albanie.

Dans son œuvre, Godart cite d'amples extraits, en les traduisant de l'italien, d'une étude de Cozzi spécifiquement consacrée aux montagnardes de la région de Shkodra, d'où l'écrivain français reprit le mot albanais *vergjinesha*⁷¹, d'après l'orthographe utilisée par le missionnaire italien.

La recherche rédigée par monseigneur Cozzi, très détaillée et assez originale par rapport à une époque où il n'y avait pas encore d'études de genre, fut publiée dans la

⁶⁹ Mary Edith Durham, *High Albania*, *op. cit.*, page non numérotée après p. 82.

⁷⁰ Ernesto Cozzi, « La donna albanese con speciale riguardo al diritto consuetudinario delle montagne di Scutari », *Anthropos*, Bd. 7, H. 2, 1912, illustration hors-texte après page 319.

⁷¹ Cf. Justin Godart, *L'Albanie en 1921*, *op. cit.*, p. 29. Ce terme apparaît dans la légende de la photo illustrant l'étude de monseigneur Cozzi.

revue internationale d'ethnologie et linguistique *Anthropos*, qui venait d'être fondée à Salzbourg. Parmi d'autres belles photographies de femmes de la Haute Albanie, on y trouve la vierge jurée montagnarde montrée dans la photo à la figure 42.

Une fois rentrée parmi les savoirs communs des voyageurs européens, la figure de la *virgjinesha* sortait du terrain anthropologique et entra dans le réservoir de l'imaginaire : il y a quelques années, à l'occasion du lancement du film *Albert Nobbs* où elle était déguisée en homme, l'actrice américaine Glenn Close déclara d'avoir modélisé son rôle sur la vierge jurée albanaise⁷².

En se tenant dans le domaine fictionnel, un écho de la vierge jurée retentit également dans un récit du Prix Nobel canadien Alice Munro⁷³, dont le titre est identique à l'expression utilisée par Edith Durham.

CHAPITRE II. IMAGINATIONS

Une petite histoire amusante m'a été racontée à propos de ce peuple peu connu. À l'hôpital de Londres, deux Tommies blessés parlaient de la retraite de Serbie. L'un d'eux dit à l'autre : « Oh ! Je sais tout sur l'Albanie. Là, ils sont albinos, ces gars doivent avoir les cheveux blancs et les yeux roses, et ils se marient avec de gens du Monténégro, qui sont des nègres, et leurs enfants sont appelés dalmatiens, car ils sont tachetés — noir et blanc⁷⁴.

Ce jeu de mots entre « Albanais » et « albinos », apparemment plutôt bien connu dans le domaine anglophone⁷⁵, ce n'est qu'un exemple des inventions fantaisistes

⁷² Cf. David Rooney, « The heart that beats in Albert Nobbs », *The New York Times*, 9. 12. 2011. Le film, sorti en 2011 et dirigé par Rodrigo García, fut coproduit entre Irlande, Royaume Uni et France.

⁷³ Alice Munro, « The Albanian Virgin », in : *Open Secrets*, London, Chatto & Windus, 1994. Un ultérieur croisement linguistique se produit dans le roman de l'écrivaine albanaise Elvira Dones, qui au pair d'autres œuvres de la même autrice, fut rédigé en langue italienne : Elvira Dones, *Vergine giurata*, Milano, Feltrinelli, 2007.

⁷⁴ Ces lignes sont tirées tiré de l'un des nombreux récits de voyage féminins en Albanie, à savoir l'oeuvre de Will Gordon (Winifred Gordon), *A Woman in the Balkans*, London, Thomas Nelson and Sons, 1918, p. 290. « An amusing little story was told me in connection with these little-known people. Two wounded Tommies in hospital in London were talking about the retreat from Serbia. One said to the other, 'Oh! I knows [*sic*] all about Albania. Them's Albinos there, people wot've white hair and pink eyes, and who marry the Montenegro folks, who're niggers, and their kids are called Dalmatian, cos they're spotted — black and white'. » (Trad. pers.).

⁷⁵ Il fut rapporté dans les mêmes termes par Edith Durham, qui le réfèra en l'attribuant à une dame de laquelle elle l'avait entendue, probablement Winifred Gordon elle-même (cf. Mary Edith Durham, *The Burden of the Balkans*, *op. cit.*, p. 191). Ce n'est pas clair quelle en était l'origine ; cependant, il peut être intéressant de noter qu'un siècle avant, Hobhouse écrivait « la couleur des Albanais, quand ils sont jeunes, est d'un blanc pur ». John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania*, *op. cit.*, vol. I, p. 133 : « the colour of the Albanians, when they are young, is a pure white ». (Trad. pers.). Il se peut qu'à son tour le compagnon de voyage de Byron tirât cette

circulant à l'égard d'un peuple qui, sans même être connu, devint l'objet de blagues, de conjectures et de représentations fictionnelles.

Les ouvrages qui décrivent l'Albanie uniquement sur la base de sources documentaires, ainsi que ceux qui la « réinventèrent » en forme de lieu imaginaire, constituent un volet à part entière de notre analyse. Élaborés à partir de l'imagerie personnelle de leurs auteurs, ils montrent en filigrane les nœuds conceptuels qui s'y entrelacent ; en fait, à la différence des récits de terrain, où le voyageur avait au moins la possibilité de frotter ses idées (reçues) à l'expérience de ce qu'il venait de voir de ses propres yeux, ces œuvres ne puisant qu'à la tradition littéraire ou à d'éléments appris par ouï-dire, sont des véritables gisements de concepts et de figures prêts à l'emploi, pratiquement cristallisés, en n'ayant pas été mis à l'épreuve de la rencontre directe avec l'Autre.

Par conséquent, désassembler les fils narratifs de ces « voyages littéraires » peut montrer de façon d'autant plus évidente les clichés et les stéréotypes dont s'est formée l'image des lieux qui font l'objet du récit ; nous allons les aborder, en mettant en relief, en particulier, les outils rhétoriques par lesquels ces « imaginations » prirent forme.

1. LES RÉCITS DU JAMAIS VU

1. 1. Des représentations en décalage

Le texte qui plus que tout autre se prête à ce genre d'observation est le *Voyage* de François Pouqueville⁷⁶. De son propre aveu, le futur consul de Janina n'avait pas encore visité l'Albanie alors qu'il la décrit dans son œuvre parue en 1805⁷⁷ ; pourtant, cela ne l'empêcha pas d'en tracer de portraits saisissants, en puisant à foison dans les sources classiques dont il était bien féru. C'est précisément le processus par le quel il « créa » (au sens propre du mot) l'Albanie et ses habitants qui nous intéresse davantage, en ce qu'il nous donne un échantillon des outils langagiers par lesquels l'image peut être façonnée, tout en manque de l'observation directe de l'objet lui-même.

Dès le début, l'auteur tient à montrer sa confiance dans ses capacités de parler « convenablement » de l'Albanie grâce aux données dont il disposait. Ce sont les

information des sources auxquels il puisait les données de base de son récit. À nos avis, cette croyance pourrait avoir des origines très éloignées, remontant au temps d'Aulu-Gelle, qui en écrivant des peuples mythiques des Hyperboréens nommait une terre s'appelant « Albania », où naissaient des hommes qui devenaient chenus dès leur enfance. Cf. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, IX, IV, 6.

⁷⁶ Voir p. 44 *sqq.*

⁷⁷ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, op. cit.*, en 3 vol. Le volume spécifiquement consacré à l'Albanie est le troisième.

fondements de son pacte narratif, visant à assurer les lecteurs de la véracité des faits qu'il va relater.

Réduits en esclavage par un corsaire de Tripoli de Barbarie, on verra ma douloureuse séparation de mon ami Bessières, et comment je profitai de ses observations et de celles du colonel Charbonnel, qui, réunies à de nombreuses données que je possédais, m'ont mis à portée de parler convenablement de l'Albanie : cet objet formera le tome troisième de mon *Voyage*⁷⁸. [...]

En même temps, pour s'abriter de la critique d'avoir trop enjolivée son écriture, il invoque la tradition littéraire.

Si on me reprochait quelques images mêlées à mes descriptions, je prierais le lecteur de penser aux mœurs des Arcadiens, que j'ai essayé de rendre dans toute leur naïveté, et aux sites qui inspirèrent les poètes [*sic*] de l'antiquité⁷⁹.

Si telles sont les grandes lignes qui recadrent son récit, voyons quels sont les dispositifs mis en place une fois entré dans le cœur de la narration. Dans les lignes qui suivent, l'auteur adapte le *Corpus Hippocraticum* à ses nécessités, en appliquant aux Albanais des termes qui dans l'œuvre du médecin grec se réfèrent génériquement aux peuples européens : « Hippocrate semble avoir peint les Albanais, lorsqu'il établit la différence entre l'Asiatique et l'habitant de l'Europe⁸⁰ ». Après quoi, en ayant payé sa dette envers le devoir de la véracité grâce à un verbe ayant fonction opinative (« il semble »), il s'est donné le feu vert pour rédiger sa propre description sous l'égide du grand nom qu'il vient d'invoquer.

Le père de la médecine les caractérise encore plus spécialement par ces paroles, dont l'expérience démontre tous les jours le grand sens : « Tous ceux qui habitent un pays montueux, inégal, élevé et pourvu d'eau, et qui éprouvent des variations considérables dans les saisons, doivent naturellement être d'une haute stature, très propres à l'exercice et au travail, et pleins de courage. Ils sont surtout d'un caractère sauvage et féroce (1) ». (1) Traduction de M. Corai⁸¹.

Par le biais d'une utilisation astucieuse de la particule pronominale (« les »), l'auteur réussit à adapter le sens du texte primaire à ses propres fins ; c'est ainsi qu'il met en œuvre la déduction amplifiante⁸², en attribuant à Hippocrate la source de ses jugements

⁷⁸ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, op. cit.*, vol. I, préface, p. iv-v.

⁷⁹ François C. H. L. Pouqueville, *ibid.* .

⁸⁰ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, op. cit.*, vol. III, p. 152.

⁸¹ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, op. cit.*, vol. III, p. 153.

⁸² À savoir, le procédé rhétorique par lequel des applications concrètes sont tirés d'un énoncé d'ordre générale du quel on a extrapolées les propriétés.

dans le but d'en renforcer la validité. D'un seul coup, l'énoncé hippocratique est adapté, voire détourné, en fonction des sujets au cœur de son récit. Cette étape accomplie, il peut continuer en toute sécurité, en intercalant le texte ancien à son propre récit ; entre l'un et l'autre, il n'y a que les guillemets qui peuvent révéler la réalisation du collage à un œil attentif.

Une fois établi le lien, il arrive à une conclusion qui se veut incontestable : « [I]es Albanais sont *ces* hommes des montagnes⁸³ », c'est-à-dire qu'ils sont précisément *ceux* auxquels se référait Hippocrate. Le moule fabriqué, la *descriptio* peut se déployer en toute liberté.

Leur taille commune est de cinq pieds quatre pouces ; ils sont fortement musclés ; l'angle facial est chez eux généralement droit, et l'ovale du visage allongé ; les moustaches sont peu fournies, les joues colorées, l'œil est vif ; la bouche, bien proportionnée, laisse voir un double rang de dents parfaitement alignées ; le front est étroit, le col est élevé, la poitrine développée, et peu couverte de villosités. Peu chargés d'embonpoint, ils sont en général bien faits, agiles, et ont la jambe fine et peu fournie de mollet. Leur tempérament participe du sanguin et du bilieux. Chez eux le système abdominal est peu développé, et ils ont la constitution la plus propre aux fatigues et aux expéditions lointaines⁸⁴.

À partir d'ici, les fils s'imbriquent de plus en plus, au point qu'il ne serait plus possible de distinguer entre l'imagination et l'expérience directe ; la toile de fond s'élargit à inclure des contrées lointaines, qui ne font nullement partie du terrain au cœur du récit, alors que, en revanche, elles resurgissent de ses lectures personnelles.

On les trouve aussi, comme je l'ai dit, dans toutes les parties de l'empire, et depuis les rives de l'Euphrate jusqu'à l'embouchure du Drino⁸⁵ ; en Egypte et dans les régences barbaresques, les Arnaoutes ou Albanais, sont les soldats par excellence, et les milices les plus renommées. Ils se mêlent également aux phalanges de révoltés qui infestent la Roumilie⁸⁶, et, sans rougir du métier de brigands, parce qu'il emporte avec lui des dangers, ils racontent hautement leurs coupables prouesses, et ils s'en glorifient⁸⁷.

Les sujets délocalisés par rapport à leur pays d'origine, leur représentation devient tout à fait acceptable, en tant que puisée d'autres source implicitement créditées de la qualité de témoignages directes. Appliqués à grande échelle, de tels dispositifs aboutissent à des interpositions bien adroites, où ce n'est pas aisé de dégager les pistes.

⁸³ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, ibid.* (C'est nous qui soulignons).

⁸⁴ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, ibid.*

⁸⁵ À savoir le fleuve Drin, qui prend sa source dans le nord-est de l'Albanie.

⁸⁶ Mieux connue sous le nom de Roumélie, comme à partir du XV^e siècle on appelait l'Europe balkanique sous domination ottomane.

⁸⁷ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, op. cit.*, vol. III, p. 154.

C'est un véritable enchevêtrement chronologique, où les mots des écrivains anciens sont adaptés à des peuples de l'âge moderne, comme le montrent les lignes suivantes, où le passage des Chimariotes cités par nombre d'auteurs grecs et latins aux montagnards du XIX^e siècle est pratiquement imperceptible.

Les Cimariotes ou Chimariotes habitent les monts Acrocéarauniens, qui sont connus aujourd'hui, chez les Grecs, sous le nom de montagnes de la Chimère⁸⁸. Belliqueux par caractère et par nécessité, on les voit cités avec distinction dès les temps de Scanderbeg (1), et forment toujours une espèce de société ou de république isolée. Pasteurs et soldats, ils vivent indépendans [*sic*] dans les retraites inaccessibles des montagnes qui les environnent de toutes parts. Souvent en guerre entr'eux ou contre leurs voisins, ils n'estiment que l'audace et la témérité, qui leur font entreprendre les actions les plus périlleuses. Les regards tournés vers la mer, pour profiter des dépouilles du navigateur qui ferait naufrage sur leur côte, ils enlèvent aussi les voyageurs assez malheureux pour tomber dans leurs embuscades, et ils les séparent du monde entier, en les vendant ou en les faisant travailler dans des lieux connus d'eux seuls. On ne trouve enfin un peu de civilisation parmi eux, que dans le voisinage de Porto-Palermo, où il se négocie quelques objets consistans [*sic*] en denrées territoriales. (1) *Histoire de Georges Castriot*, par Lavardin⁸⁹.

Parmi les sources mentionnées explicitement, il y a l'incontournable *Histoire* de Scanderbeg, connue des lecteurs français d'après la traduction de Jacques de Lavardin⁹⁰.

Telle était la manière par laquelle l'Albanie fut forgée par le futur consul de Janina. Il faut noter que sa méthode n'échappa pas à des contestations de la part de ses contemporains : si son « témoignage *in absentia* » fut passé au crible par le britannique W. M. Leake⁹¹, les critiques des écrivains locaux ne lui furent pas épargnées. La

⁸⁸ D'où vient le nom de l'actuelle Himara, dans la région de Valona. (Note hors texte).

⁸⁹ François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie*, op. cit., vol. III, p. 91.

⁹⁰ Pour l'*Histoire* de Scanderbeg traduite par Lavardin, citée en note par Pouqueville, voir p. 162.

⁹¹ À cet égard, voir p. 47 *sq.* Quant aux commentaires défavorables de Leake, il faut tenir compte de la rivalité anglo-française dans un temps où les deux pays étaient en concurrence pour le contrôle politico-économique de l'Orient méditerranéen. Cela dit, ses remarques au sujet du récit de Pouqueville sont intéressantes en ce qu'elles le recadrent en termes spécifiquement comparatistes : en fait, après avoir écrit que la description de la Morée faite par le consul français était comme celle de son compatriote Savary, qui avait décrit la Haute-Égypte sans jamais bouger du Caire, Leake note que tous les deux avaient été capables d'« énoncer » (« *to word* », dans l'original anglais) leur narration de manière à laisser le lecteur dans le doute au sujet d'une circonstance aussi importante (cf. William Martin Leake, *Researches in Greece* op. cit., p. 416). On peut en inférer que la qualité de la « mise en mots » d'un récit de voyage peut en quelque sorte compenser l'absence d'expérience directe du voyage lui-même.

comtesse Dora d'Istria, originaire de l'Albanie méridionale⁹² et auteur elle-même d'importants ouvrages en matière albanaise, alla droit au but en observant que

le courageux et docte consul de France à Janina, l'âme remplie de souvenirs classiques, était plus occupé des Hellènes que des 'barbares Chkipetars'⁹³.

Il reste que, même avec les inévitables imprécisions et les approximations dues au fait qu'elles reposent pour la plupart sur des matériaux documentaires n'ayant pas été mis à jour, pour ce qui est de la réception, ses descriptions des Albanais constituent une source dont on ne peut pas faire abstraction lors de l'analyse du réseau imagologique. En fait, tant dans le domaine de la littérature de voyage que dans le domaine fictionnel, elles trouvèrent un écho immédiat, d'autant plus amplifié que le *Voyage* fut immédiatement traduit dans d'autres langues, et l'année même où il parut à Paris il y en eut une édition en allemand⁹⁴, suivie un an après par une traduction anglaise⁹⁵.

Comme c'était souvent le cas à l'époque, il arrivait que les éditions paraissant dans d'autres pays ne fussent pas des véritables traductions mais plutôt des remaniements, qui soit abrégèrent le texte original, soit y interpolèrent des commentaires rédigés par l'éditeur ou le traducteur. Tel fut le cas d'une édition anglaise, où l'éditeur déclarait qu'il avait fallu que le texte qu'il allait publier « s'écartât⁹⁶ » de l'œuvre originale. Avec autant de franchise, il y ajoutait que le traducteur-rédacteur n'avait jamais visité personnellement ces lieux-là,

mais il [avait] longtemps fait de l'ancienne histoire militaire et de la topographie du nord de la Grèce l'objet spécifique de ses études, surtout à

⁹² De son vrai nom Elena Ghica (1828-1888), ce fut elle-même qui indiqua l'Albanie comme son lieu de naissance (cf. Dora d'Istria, *Les Femmes en Orient*, Zürich, Meyer & Zeller, 1859, vol. I, p. 3), alors que selon d'autres sources sa ville natale serait Bucarest. Parmi les savants originaires de la région balkanique, un autre cas de « méfiance » à l'égard de l'œuvre de Pouqueville est celui du philologue et humaniste grec Adamántios Koraïs. Prié de lire le manuscrit du *Voyage*, il répondit : « La vérité est que... la lecture de cet ouvrage a fait sur moi l'impression qu'auroit [sic] faite celle d'un roman... je crains fort qu'il ne se soit un peu pressé de tirer des conséquences générales pour toute la nation, de faits qui n'appartiennent peut-être qu'à une ville ou même un village du Péloponnèse ». Cité par : Alison Martin, Susan Pickford (éd.), *Travel Narratives in Translation, 1750-1850. Nationalism, Ideology, Gender*, London/New York, Routledge, 2012, p. 201.

⁹³ Dora D'Istria, « La nationalité albanaise d'après les chants populaires », *Revue des Deux Mondes*, Tome LXIII, XXXVI^e Année, 1. 5. 1866, p. 383.

⁹⁴ *Pouqueville's Reise durch Morea und Albanien nach Constantinopel und in mehrere andere Theile des ottomanischen Reichs in den Jahren 1798, 1799, 1800 und 1801*, Leipzig, Hinrichs, 1805, traduit par K. L. M. Müller.

⁹⁵ François C. H. L. Pouqueville, *Travels through the Morea, Albania, and several other parts of the Ottoman Empire to Constantinople during the years 1798, 1799, 1800 and 1801*, London, Richard Phillips, 1806.

⁹⁶ François C. H. L. Pouqueville, *Travels in Epirus, Albania, Macedonia and Thessaly*, op. cit., p. iv : « to deviate ». (Trad. pers.)

l'égard de ces opérations dans lesquelles avaient été concernés César et Pompée. Par conséquent, ce sujet n'[était] pas une nouveauté pour lui⁹⁷.

Dans d'autres termes, la fidélité de la traduction était sauvegardée en ce que son remaniement utilisait les mêmes points de repère historico-antiquaires que ceux de l'auteur primaire.

C'est une démarche qui nous en dit long sur la perception qu'en ce temps-là on pouvait avoir de lieux peu connus tels que l'Albanie : c'est à peu près comme si l'on abordait l'étude de la France ou de l'Allemagne du XIX^e siècle sur la base de *La Guerre des Gaules* de Jules César. Apparemment, ce qui selon toute probabilité aurait été considéré comme irréaliste pour d'autres pays européens, était tout à fait acceptable à l'égard de ces terres nichées « quelque part » entre les Balkans et l'Empire Ottoman.

1. 2. L'Albanie « fabriquée » par Alexandre Dumas

Bien entendu, le récit de Pouqueville est loin d'être un cas exceptionnel parmi nombre de journaux de voyage parsemés de réminiscences classiques qui bien souvent se superposaient à la description directe ; au contraire, une telle démarche était assez fréquente, surtout alors qu'il s'agissait des lieux les plus « littérairement » célèbres. Pourtant, les dispositifs sous-tendant la rédaction de son *Voyage* sont particulièrement intéressants en ce qu'il donna naissance à nombre d'ouvrages qui s'en inspirèrent, en multipliant ainsi la diffusion de ses volets d'inspiration. C'est exactement ce qui arriva dans les *Crimes Célèbres* d'Alexandre Dumas, où en guise d'introduction à un roman consacré au pacha Ali de Tepelena apparaît une description de l'Albanie basée sur celles de Pouqueville⁹⁸.

L'Albanie était une des provinces les plus difficiles à exploiter. Les habitants en étaient assez pauvres, très-résolus, et, en outre, naturellement retranchés dans de rudes chaînes de montagnes. Les pachas avaient bien de la peine à y amasser de l'or, parce que chacun avait l'habitude d'y défendre énergiquement son pain. Mahométans ou chrétiens, les Albanais étaient tous soldats. Descendant, les uns des indomptables Scythes, les autres des vieux Macédoniens, jadis maîtres du monde, mélangés d'aventuriers normands qu'avait amenés le grand mouvement des croisades, ils sentaient couler dans leurs veines un vrai sang guerrier : aussi la guerre semblait leur élément. Tantôt en lutte les uns contre les autres, de canton à canton, de village à village, souvent même de maison à maison, tantôt en hostilité avec

⁹⁷ « [B]ut he ha[d] long made the ancient military history and topography of the north of Greece the object of his particular study, those operations, especially, in which Caesar and Pompey were concerned; the subject [was], therefore, not new to him. » F. C. H. L. Pouqueville, *ibid.* (Trad. pers.).

⁹⁸ Cf. « Ali-Pacha », *Crimes Célèbres*, par Alexandre Dumas, Arnould, Fournier, Fiorentino et Mallefille, Paris, Administration de Librairie, 1840, p. 313, où la source est citée explicitement.

les gouverneurs de leurs sangiaks, parfois en révolte avec ceux-ci contre le sultan, ils ne se reposaient guère des combats que dans une paix armée. Chaque tribu avait son organisation militaire, chaque famille son manoir fortifié, chaque individu son fusil sur l'épaule. Quand on n'avait rien de mieux à faire, on cultivait son champ et l'on fauchait celui du voisin, dont on emportait, bien entendu, la moisson ; ou bien on allait paître ses troupeaux, en guettant l'occasion de faire main basse sur ceux des limitrophes. C'était là l'état normal, la vie régulière de l'Épire, de la Thesprotie, de la Thessalie et de la haute Albanie. La basse, moins forte, était aussi moins active et moins hardie ; et là, comme dans bien d'autres parties de la Turquie, l'homme de la plaine était souvent la victime de l'homme de la montagne. C'était dans la montagne que s'étaient conservés les souvenirs de Scander-Beg, et réfugiées les mœurs de l'antique Laconie : le brave soldat y était chanté sur la lyre, et l'habile voleur cité en exemple aux enfans par les pères de famille. Il y avait des fêtes qui n'étaient bien célébrées qu'avec le butin conquis sur l'étranger, et la meilleure pièce du repas était toujours un mouton dérobé. Chaque homme était estimé en raison de son adresse et de son courage, et l'on avait de belles chances pour se marier avantageusement quand on avait acquis la réputation de bon klepht ou bandit. Les Albanais nommaient fièrement cette anarchie liberté, et veillaient avec un soin religieux au maintien d'un désordre légué par leurs aïeux, qui assurait toujours la première place au plus vaillant⁹⁹.

Comme c'était souvent le cas, la toile de fond en avait été tracée par le romancier Félicien Mallefille (l'un des collaborateurs de Dumas) en puisant à des matériaux d'archive. Cette représentation de seconde main, voire plus, empruntant à des sources qui elles aussi s'étaient appropriées des images préexistantes, propose une synthèse des traits saillants des Albanais (à savoir, fiers montagnards, brigands au fusil en épaule), ou pour mieux dire de l'« Albanais » hypostasié, résultant d'un véritable florilège se transmettant à travers les siècles.

1. 3. Représentations en images d'Épinal : l'Albanie du *Petit Journal*

Si la représentation dumasienne était *stricto sensu* littéraire, et donc en principe exemptée de toute obligation de vraisemblance, la question se fait plus nuancée alors qu'il s'agit d'articles de presse, généralement crédités d'un statut de véridicité. C'est pourquoi l'article que *Le Petit Journal* publia en 1914 comme commentaire d'une page de couverture consacrée à l'Albanie, qui venait de devenir le plus jeune État de l'Europe, nous semble particulièrement intéressant.

Paru de 1863 à 1944, grâce à son petit format, son faible prix et ses contenus populaires tels que les faits divers ou les feuilletons, *Le Petit Journal* était l'un des

⁹⁹ « Ali-Pacha », *Crimes Célèbres*, par Alexandre Dumas, *op. cit.*, p. 311-312.

journaux français les plus diffusés. Son supplément du dimanche s'ouvrait par des belles gravures, commentées par le journaliste et écrivain Ernest Laut.

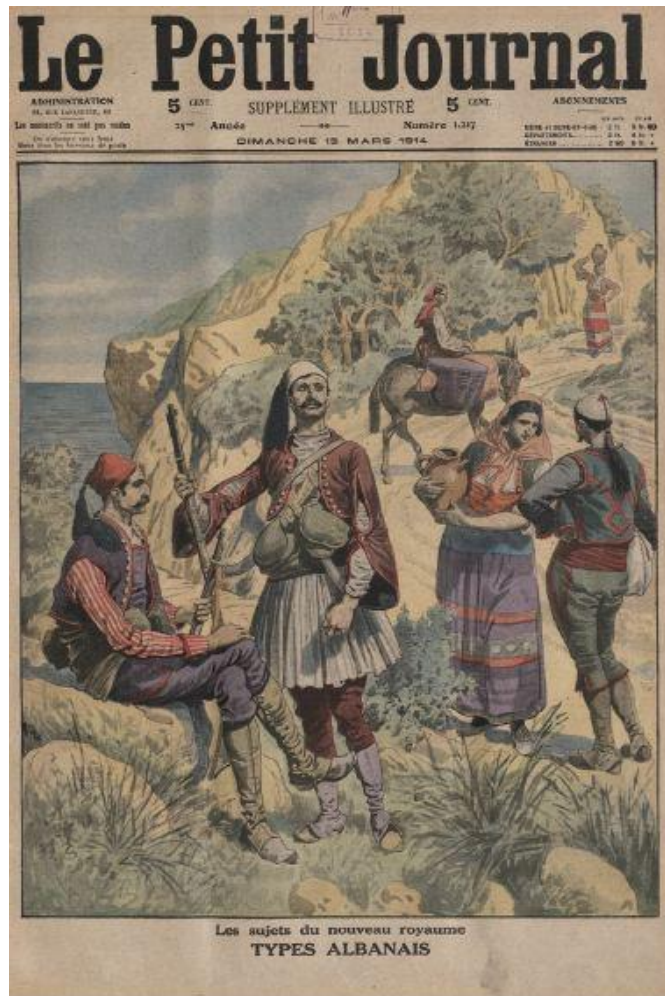


Figure 43. *Les sujets du nouveau royaume*
*TYPES ALBANAIS*¹⁰⁰

La planche ci-dessus montre des personnages qui étaient censés être les Albanais typiques : cela va sans dire, les sujets choisis pour les exemplifier étaient des montagnards en costume traditionnel, errant parmi des rochers.

L'atmosphère bucolique de l'arrière-plan est accentuée par une scène de pastourelle se déroulant entre une jeune bergère et son soupirant, alors qu'au premier plan se dresse un homme brandissant l'incourtournable fusil à long canon. Par contre, l'information la plus importante, à savoir la création d'un nouvel État indépendant au cœur de l'Europe, y est sommairement abordée en peu de lignes, tandis que dans le reste de la page Laut donne la parole aux auteurs qui avaient écrit un siècle avant.

¹⁰⁰ *Le Petit Journal, Supplément Illustré*, 15. 3. 1914, n. 1217, page de couverture.

L'Albanie, de l'avis de tous les voyageurs qui s'y sont aventurés, est restée à peu près pareille à ce qu'elle était à l'époque de ce farouche Ali de Tépélen, dont nous contons plus loin la curieuse histoire¹⁰¹.

Il est fort probable que Laut n'avait aucune expérience directe des lieux concernés par les images qu'il allait illustrer : il était, pour ainsi dire, un reporter de fauteuil et non de terrain. Il s'ensuit que ses textes créaient une sorte de renversement du processus d'écriture, vu que dans ce cas-là c'étaient les mots qui étaient au service des images, et non l'inverse.

Sur le plan stylistique, son écriture présente une récurrence nette de termes du langage iconique, tel que les « types » qui s'y affichent déjà à partir du sous-titre. Par contre, au niveau diégétique, la visualisation est atteinte à travers des descriptions emboîtées, puisées dans des textes qui étaient désormais devenus des classiques du voyage aux Balkans, comme c'est le cas de cette description de l'Albanais montagnard rédigée par le géographe breton Guillaume Lejean, qui y avait voyagé aux années 1860. On peut y noter la prédominance des figures de la prosopographie¹⁰² et de l'éthopée, ayant pour objet « la peinture des mœurs et du caractère¹⁰³ ».

« Grand, élancé, avec ce maigre et fier profil bien connu de ceux qui ont voyagé dans la Grèce, où le sang albanais s'est tant mêlé à celui des Hellènes. Le costume traditionnel, veste rouge et fustanelle, est une tenue d'apparat, remplacé habituellement par le long surtout en laine, avec le fusil annelé passé en bandoulière. Le fusil fait en quelque sorte partie intégrante de l'Albanais indépendant... Quant aux femmes, si le travail et une maternité hâtive les brisent de bonne heure, la vie tout intérieure et un bien-être relatif conservent aux jeunes filles une beauté qui s'épanouit avec tout l'éclat d'un sang pur et vigoureux ». Telle est cette race énergique et forte, dont les destins seront peut-être brillants dans l'avenir, si la civilisation bienfaisante vient modifier heureusement son caractère et ses mœurs¹⁰⁴.

Encore une fois, l'insertion du texte entre guillemets a pour effet de créer une continuité avec des représentations d'autres auteurs, de quelque époque qu'elles soient, et en quelques circonstances qu'elles aient été rédigées.

Une fois épuisé le commentaire à la planche de couverture, l'article principal est consacré au pacha Ali de Tepelena ; en esquissant la toile de fond, le journaliste affirme que

¹⁰¹ Ernest Laut, « Les sujets du nouveau royaume. Types albanais », *Le Petit Journal*, *op. cit.*, p. 82.

¹⁰² Dans le sens de « description de l'apparence extérieure d'un personnage ». Cf. Philippe Hamon, *Du Descriptif*, Paris, Hachette, 1993, p. 11.

¹⁰³ *Le Littré*, Paris, Éditions Garnier, 2007, vol. 7, p. 513, s. v. « éthopée ».

¹⁰⁴ Ernest Laut, « Les sujets du nouveau royaume. Types albanais », *op. cit.*, p. 82.

[c]e coin des Balkans est le dernier refuge de la sauvagerie dans notre Europe civilisée ; et toutes les traditions des races primitives y survivent presque intactes en plein XX^e siècle¹⁰⁵.

Après quoi, il se délivre à d'autres découpages autour du héros du récit. Le pacha Ali devient

un personnage d'un romantisme violent, dont les grands poètes qu'inspira la guerre de l'Indépendance grecque nous ont dit les méfaits. Byron, puis Victor Hugo, dans ses *Orientales*, ont évoqué cette figure barbare. Alexandre Dumas mêla curieusement Ali-pacha à la trame de son fameux roman : *Le Comte de Monte-Cristo*¹⁰⁶.

Ce n'est que le début d'une séquence de citations en cascade, s'achevant encore une fois par des références à l'œuvre de François Pouqueville.

Pouqueville, accompagné de Julien Bessières, le neveu du maréchal, arriva sur la côte albanaise le 1^{er} février 1805. Il nous a laissé dans son *Voyage de la Grèce*, un récit pittoresque de sa réception à la cour d'Ali de Tépale et un portrait curieux du farouche pacha. « Il approchait, dit-il, de la soixantième année ; sa taille, qui n'était guère que de cinq pieds trois pouces, était déformée par un embonpoint excessif. Ses traits, chargés de rides, n'étaient cependant pas entièrement effacés ; le jeu mobile de sa physionomie, l'éclat de ses petits yeux bleus lui donnaient le masque terrible de la ruse jointe à la férocité que rendaient plus singulières encore ses énormes moustaches toujours barbouillées de tabac à priser¹⁰⁷ ».

Voyons l'*accumulatio* des mots décrivant l'ambiance de la cour du Pacha.

Un nombreux domestique encombrait les cours et les corridors : cafetiers, donneurs de pipes, limonadiers ou scherbedgis, confiseurs, baigneurs, tailleurs, barbiers, huissiers ou tchaoucs, ichoglans ou pages, mignons, bouffons, musiciens, joueurs de marionnettes, porteurs de Karagheus et de lanternes magiques, lutteurs ou pehlevans, joueurs de gobelets, danseurs, imans, bourreau. Depuis le matin jusqu'au soir tout le monde était en mouvement¹⁰⁸.

Quelques lignes plus loin, ce véritable tableau vivant est accru par une *ekphrasis*, cette fois-là soigneusement découpée dans une œuvre du diplomate Auguste Boppe.

M. Boppe ajoute à ce portrait ces détails : « Il avait les mains très belles ; dans ses doigts, chargés de bagues précieuses, il maniait quelque tabatière enrichie de brillants, venant de France ou d'Angleterre, ou roulait son tesbih, chapelet de dix-neuf grosses perles orientales extorqué en 1804 à un marchand de Janina¹⁰⁹ ».

Abstraction faite du manque total de données récentes dans un texte journalistique, sur le plan strictement référentiel c'est pour le moins bizarre que, pour présenter un pays

¹⁰⁵ Ernest Laut, « Le grand pacha d'Albanie », *Le Petit Journal, Supplément Illustré*, 15. 3. 1914, n.1217, p. 82.

¹⁰⁶ Ernest Laut, *ibid.*

¹⁰⁷ Ernest Laut, *ibid.*

¹⁰⁸ Ernest Laut, *ibid.*

¹⁰⁹ Ernest Laut, *ibid.*

encore inconnu à la quasi-totalité des lecteurs, on ne fasse qu'en rapporter des sources remontant à un siècle plus tôt ; il reste que, à l'aube du XX^e siècle, l'image littéraire de l'Albanie continuait d'être bâtie par des matériaux tirés d'autres textes.

Par contre, au niveau iconologique peut être qu'aux yeux (c'est bien le cas de le dire) des lecteurs du *Petit Journal* les planches à couleurs exerçaient une action communicative très efficace et au moins égale, sinon supérieure, à celle accomplie par les commentaires, ne serait-ce que car l'image peut atteindre le lecteur indépendamment de sa participation « active », alors que le texte verbal peut être lu partiellement, ou même pas lu du tout. Dans leur ensemble, ce genre d'illustrations, enrichies par des telles légendes « littérisées », exerçaient des effets remarquables au niveau de la représentation, voire de la création de l'image tout court.

1. 4. Les reportages du jamais vu

En 1912, la ville de Shkodra devint l'objet de reportages internationaux en étant lourdement assiégée par les Serbes et les Monténégrins ; parmi les écrivains qui s'en occupèrent il y eut les frères Jérôme et Jean Tharaud.

L'histoire des Tharaud est singulière à plusieurs égards ; Jérôme et Jean (prénoms de plume d'Ernest et Charles, qui leur furent donnés par Charles Péguy) écrivirent pendant plus d'un demi-siècle des travaux à quatre mains, en les rédigeant sous la forme pronomiale « je ». Mais ce qui rend encore plus « singulier » leurs reportages du siège de Shkodra c'est qu'ils les écrivirent sans même aller sur le terrain¹¹⁰ ; cependant, à en juger par un compte rendu publié au lendemain de la parution de leur récit, il semblerait que leurs contemporains appréciaient le flegme avec lequel les deux écrivains se confrontaient à l'objet de leurs reportages.

Et le nouveau beau livre des frères Tharaud : *La Bataille à Scutari d'Albanie*. [...] Celui des deux frères collaborateurs qui s'en alla sous le feu du Tarabosh chercher des visions de la guerre monténégrine ne s'est point préoccupé de saisir à la hâte les documents immédiats d'une correspondance quotidienne. Ses notes, réunies pour un livre de

¹¹⁰ Selon ce qu'on peut en lire dans le *Columbia Dictionary*, le dictionnaire américaine de la littérature européenne : Horatio Smith (éd.), *Columbia Dictionary of Modern European Literature*, New York, Columbia University Press, 1947, p. 809. « Quand en Octobre 1912 éclata la guerre entre la Turquie et le Monténégro sur les rives du lac de Scutari en Albanie, Jérôme partit pour Cattaro comme reporter. À son retour, il parla de ses impressions à son frère, et ensemble ils écrivirent *La Bataille à Scutari d'Albanie* (1913) ». « When in October, 1912, war broke out between Turkey and Montenegro on the banks of Lake Scutari in Albania, Jérôme left for Cattaro as a reporter. Upon his return he discussed his impressions with his brother, and together they wrote *La Bataille à Scutari d'Albanie* (1913). » (Trad. pers.).

philosophie historique, impartiale, profonde et souvent émouvante, qui remonte aux origines, consulte la tradition, et renoue méthodiquement les faits épars, ont une valeur de document loyal et contrôlé, dont l'expression, sous ces plumes artistes, est toujours belle¹¹¹.

Ce genre de commentaires nous aide à comprendre les raisons de l'appréciation des œuvres appuyant sur la « tradition », à savoir sur d'autres textes qui au fil des siècles avaient formé le *corpus* du savoir commun, indépendamment de la véridicité de la correspondance entre la « chose vue » et le discours narratif : dans d'autres termes, c'était la belle écriture qui l'emportait sur l'ἱστορία en tant que recherche réalisée à la suite d'une enquête personnelle.

Un exemple frappant de leur processus d'écriture se trouve dans ces lignes où ils – les frères – ou mieux « il », au singulier, comme désormais nous appellerons le narrateur qui résume la voix de deux auteurs – furent en mesure de raconter un combat auquel ils n'avaient pas du tout assisté.

Dès le début du récit, où est expliquée la raison qui l'avait amené en terres balkaniques, son langage est marqué par le lexique de la visualisation.

Pourquoi vais-je là-bas ? Quel intérêt m'entraîne ? Un seul, mon plaisir. Voir¹¹² les gens qui se battent, des hommes qui croient à quelque chose et qui donnent leur vie pour cela, c'en est assez pour justifier, si tant est que j'y songe, l'allègre mouvement qui m'emporte, et qui dans cette nuit d'automne sur la mer Adriatique semble se confondre pour moi avec l'agitation du flot et le rythme du navire¹¹³.

Un plaisir qu'il semble regretter plus tard, ou au moins en avoir un sursaut de conscience.

¹¹¹Albéric Cahuet, « Âmes Balkaniques », *L'Illustration*, n. 3672, 12. 7. 1913, p. 23.

¹¹²Ici et dans les citations qui suivent, c'est nous qui soulignons les termes et les expressions relatifs au domaine de la visualité. En effet, il s'agit du même dispositif mis en place par Pouqueville lors qu'il traça sa description de l'Albanie sur la base de cartes et de livres anciens. « On *apperçoit* le rivage de la Haute-Albanie dont une partie dépend du pacha de Scutari, duquel je parlerai dans une autre circonstance. Mais *si on porte ses regards* sur les côtes, depuis la Vallona jusqu'à Butrinto, on ne trouve plus de mouillages sûrs et profonds. » François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, op. cit.*, vol. III, p. 90. Il en est de même dans d'autres occasions, telles que ce véritable voyage dans les cartes géographiques. « Mais avant de m'éloigner de la Turquie d'Europe, avant de quitter la patrie du roi Glaucias, qui, dit-on, régna dans Scodra, avant enfin de saluer ces rivages célèbres par tant de hauts faits, *fixons un dernier regard* sur l'ensemble des montagnes de la Turquie d'Europe. La précision, la rapidité de la narration, seront les moyens dont je me servirai pour solliciter l'indulgence, en faveur de la digression à laquelle je me livre¹¹² ». François C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, op. cit.*, vol. I, p. 265.

¹¹³Jérôme et Jean Tharaud, *La bataille à Scutari d'Albanie*, Paris, Émile-Paul Frères Éditeurs, 1913, p. 7.

Alors, pour la première fois, se présente à mon esprit cette pensée si simple et qui bientôt ne me quittera plus : « Que fais-je ici à *regarder* si complaisamment la douleur¹¹⁴ ? »

En sorte de visualisation enchâssée, voici des références empruntées à la peinture.

Devant ces hommes éreintés et leurs accoutrements étranges, ce n'est plus à Delacroix que je songe, mais à Constantin Guys qui a fixé en traits inoubliables, dans ses dessins de la guerre de Crimée, l'accent barbare et désolé de ces troupes d'Orient¹¹⁵.

Pour représenter les misères de la guerre, quel meilleur parangon que les gravures de Jacques Callot ?

Toute une turquerie lamentable défile *sous mes yeux*. Autant d'*images de Callot*, avec d'autres haillons : tuniques sans manches, gilets de couleurs vives qui serrent la taille et soutiennent les seins, chemises aux larges manches pendantes, tabliers ouverts sur les hanches *qui laissent voir* les fortes jambes nues, larges ceintures de cuir ornées de plaques de métal, voiles blancs, grands manteaux de laine, pantalons à la turque, pauvres élégances montagnardes, trempées d'eau, souillées de boue¹¹⁶.

Par cela, la bataille de Shkodra devint l'incarnation de la guerre elle-même, de l'Antiquité à jamais.

Ce qui passe ici devant moi¹¹⁷, c'est la guerre éternelle, la guerre de l'ancienne Égypte, d'Assur et de Ninive, la campagne des Gaules, les ravages des Huns, les hordes de la guerre de Trente Ans, Turenne dans le Palatinat, les Cosaques dans l'Ile-de-France, les Prussiens sur la Loire, la guerre que rien ne peut changer, celle d'hier et celle de demain¹¹⁸.

Mais voici qu'il arrive le coup de théâtre qui laisse le lecteur étonné : cette guerre-ci, il ne l'a pas vue de ses propres yeux !

Il faut bien me l'avouer, je ne *vois* la guerre que de loin, et les à-côtés de la guerre bien plus que la guerre même. De place en place, elle m'a rejeté jusqu'ici comme une épave, un être inutile et encombrant. Mais quoi *voir* de plus près la bataille ? Assister du haut d'un rocher, *une lorgnette à la main*, à quelque engagement ? *Regarder* de sang-froid, bien à l'abri des balles, des hommes tomber dans la mêlée, et ne pas prendre un fusil, ne pas courir avec eux, ce serait plus affreux encore ! A quoi bon continuer cette errance inutile, cette poursuite vaine, qui ne peut qu'être déprimante quand on n'est pas soi-même engagé dans l'action ? A quoi bon disperser de-ci de-là une pitié vague et sans objet ? J'éprouve le désir de partir, de reprendre la mer, de fuir ces visions d'hôpital¹¹⁹.

¹¹⁴ Jérôme et Jean Tharaud, *La bataille à Scutari d'Albanie*, *op. cit.*, p. 88.

¹¹⁵ Jérôme et Jean Tharaud, *La bataille à Scutari d'Albanie*, *op. cit.*, p. 104.

¹¹⁶ Jérôme et Jean Tharaud, *La bataille à Scutari d'Albanie*, *op. cit.*, p. 154-155.

¹¹⁷ Tout en n'appartenant pas, en principe, au domaine de la visualité, le syntagme « devant moi », c'est-à-dire « sous mes yeux » veut tout de même imprimer le sceau de la vérité, en signalant lui aussi la volonté de l'auteur de se déclarer témoin oculaire de ce qu'il aurait vu. (Note hors-texte).

¹¹⁸ Jérôme et Jean Tharaud, *La bataille à Scutari d'Albanie*, *op. cit.*, p. 155.

¹¹⁹ Jérôme et Jean Tharaud, *La bataille à Scutari d'Albanie*, *op. cit.*, p. 181.

Enfin, il n'a pas *pu* la voir.

Là-bas, dans ces ravins, la bataille se poursuit sans trêve, acharnée, meurtrière. Désormais, j'apprendrai par un simple journal ces choses que, depuis des semaines, je poursuivais sur les sentiers et dans les gîtes de hasard. Adieu, Montagne Noire ! Adieu plaine boueuse, rochers couverts de neige, et toi Scutari d'Albanie que je n'ai pas pu *voir* ! [...] Et maintenant je m'en vais de l'autre côté du Balkan, sur les rives de l'Égée, *voir* les combattants de l'Athos, les combattants mystiques et leurs prières qui montent au-dessus des forêts¹²⁰.

En bref, l'auteur a créé un scénario, il y a placé des personnages, les a peints de couleurs vives et les a dûment habillés à la manière « orientale », puis il s'est mis à tourner les bobines de son théâtre optique jusqu'à ce que la bataille commence à se dérouler sous les yeux des lecteurs-spectateurs. À la fin de cette véritable pantomime lumineuse, il a arrêté la projection et nous a montré l'écran sur lequel les images étaient projetées : une telle illusion optique avait été obtenue uniquement sur la base de mots, auxquels les dispositifs rhétoriques de la représentation visuelle avaient fourni une riche palette de couleurs. Apparemment, il n'en fallait pas plus pour esquisser des scénarios imaginaires à grand succès.

1. 5. Le réel déguisé : les faux scénarios de la presse populaire

Évidemment, la tentation de décrire des lieux où l'auteur n'avait jamais mis les pieds n'affectait pas seulement les écrivains, car même l'image photographique connut ses contrefaçons. En fait, tout comme ce nouveau medium commençait à être utilisé pour fournir des preuves « matérielles » à l'appui des textes verbaux, il arrivait que, au moins en ce qui concerne des pays méconnus, on ne tarda pas à utiliser des faux photographiques pour représenter des lieux qu'on n'avait pas vus.

Quant à Edith Durham, qui était fière d'avoir toujours été témoin directe de ce qu'elle rapportait, elle se fâchait de l'habitude, apparemment plutôt répandue parmi ses collègues, d'écrire des reportages établis sur la base de nouvelles de deuxième main. Selon ses dires, la plupart des journalistes envoyés en Albanie se limitaient à faire leur apparition là où se déroulaient les événements dont ils auraient dû s'occuper, et ils disparaissaient immédiatement après.

Les correspondants arrivaient en essaims. La plupart d'entre eux se précipitaient à venir me voir pour obtenir des informations, puis ils

¹²⁰ Jérôme et Jean Tharaud, *La bataille à Scutari d'Albanie*, *op. cit.*, p. 219.

s'enfuyaient à nouveau ; seuls les Italiens étaient permanents. Pour ma part, j'étais correspondante de deux journaux¹²¹.

On peut donc imaginer son indignation alors qu'elle découvrit que les « *halfpenny papers* » (à savoir les journaux populaires britanniques, l'équivalent des « journaux à un sou » français) avaient publié des photos d'un fort espagnol, en prétendant que c'était un endroit monténégrin.

Un journal de la presse populaire, il faut le noter, a publié une photo d'un grand « château en Espagne », avec des tours et des créneaux, d'un style tout à fait impossible dans la péninsule des Balkans, et l'a appelé Dechich¹²². Ce n'était pas du tout la seule photographie bidon. La manie idiote de faire une chose rapidement, sans le délai nécessaire pour enquêter sur la vérité, fait d'une grande partie des soi-disant « informations » de pures et simples ordures pour duper les lecteurs. « Qu'est-ce que c'est ? », me demanda un prêtre albanais. « On l'appelle Dechich dans ce journal anglais ! », je lui répondis. Il le fixa, en ajoutant d'un air dégoûté : « On dit que les Anglais sont fiables. Il semble que les journaux anglais soient aussi mauvais que tous les autres. ». Et il le jeta par terre, dégoûté*.

*Depuis la rédaction de ce texte, j'ai fouillé dans des anciens numéros de journaux illustrés, et je suis dégoûtée par la négligence grave qui a permis que des photos même de personnes du Caucase aient été vendues au grand public en tant que sujets des Balkans¹²³.

2. PARAGÉOGRAPHIES : LES ALBANIES FICTIONNELLES

Notre recherche a dégagé un certain nombre d'œuvres fictionnelles (romans, nouvelles, même des bandes dessinées) se déroulant dans des pays imaginaires qui montrent une ressemblance frappante avec l'Albanie. Ou, pour mieux dire, qui ressemblent de façon frappante à l'Albanie telle qu'elle a été représentée dans la plupart de la littérature de voyage, à savoir à son « image » littéraire¹²⁴.

¹²¹ Mary Edith Durham, *The Struggle for Scutari*, *op. cit.*, p. 33. « Correspondents swarmed in. Most of them rushed to me for information, and then rushed away again; only the Italians were permanent. I was corresponding for two papers myself ». (Trad. pers.).

¹²² Village au nord du lac de Shkodra (note hors texte).

¹²³ Mary Edith Durham, *The Struggle for Scutari*, *op. cit.*, p. 192. « A certain halfpenny paper, it should be noted, published a photograph of a great 'castle in Spain', with towers and castellations, of a style quite impossible in the Balkan Peninsula, and called it Dechich. Nor was this by any means the only bogus photograph published. The silly craze for getting a thing out quickly, without giving possible time for inquiring into its truth, makes a large proportion of so-called 'news' mere rubbish to gull the public. 'What is that?' asked an Albanian priest. 'It is called Dechich in this English paper!' I said. He stared, and added disgustedly: 'People say the English are truthful. English papers are, it seems, as bad as all the rest.' And he threw it down, disgusted*. *Since writing the above, I have looked through back numbers of illustrated papers, and am disgusted by the gross carelessness which permitted photographs even of Caucasians to be sold to the public as Balkan subjects ». (Trad. pers.).

¹²⁴ À l'analyse des œuvres inspirées par l'Albanie fictionnelle nous avons consacré une attention spécifique dans les études suivantes : Olimpia Gargano, « Illyria, Syldavia, Elbonia e altrove. La re-invenzione narrativa dell'Albania fra spazi immaginari, utopie

Dans ces textes, l'Albanie n'est jamais appelée par son vrai nom, mais y est « sous-entendue » par le biais de signaux éparpillés au long du récit. C'est comme si sa véritable identité avait été « codée » dans un espace fictionnel agissant en tant qu'image miroir du pays réel. Ces lieux imaginaires que nous allons aborder ont des noms tels qu'Illyria, Skiperia, Shqiperi, Elbonia.

Les pays fictifs occupent un endroit à part dans l'espace narratif. Si l'île d'Utopie de Thomas More est devenue le « non-lieu » ou « lieu idéal¹²⁵ » par excellence, il y a tout un univers à parcourir sur les ailes de l'imagination. De l'Atlantide de Platon à la Terre du Milieu de J. R. R. Tolkien, le paysage littéraire est parsemé d'îles, de villes ou de mondes entiers, inventés en tout temps et langue¹²⁶.

En revanche, les lieux imaginaires inspirés par des « réalemes » au sens propre, à savoir des référents « issu[s] de la réalité sensible¹²⁷ », comme c'est le cas de ceux que nous allons présenter ici, sont moins courants. Ce type particulier de fiction, que pour l'instant on pourrait appeler « paragéographique », montre une sorte de récits à clef se dévoilant à travers des indices spatiaux qui peuvent être décodés au long du discours narratif. Mieux que d'imaginaires, ces lieux pourraient être qualifiés d'« imaginés », car leurs référents réels sont remaniés à partir d'une base stéréotypique.

2. 1. La Shqipëria et ses hétéronymes : l'altération onomastique en tant que signal de la fictionalisation

Un élément commun à la totalité des récits que nous allons aborder concerne les critères qui sous-tendent le choix du nom. À partir des textes les plus anciens inclus dans cet aperçu, à savoir ceux de l'écrivain allemand Karl May, jusqu'aux œuvres parues dans ces toutes dernières années, le lieu fictionnel prend son nom d'après une

e distopie », in De Lucia S., Gallo C., Marino D. (éd.), *Landscapes and Mindsapes. Metodologie di ricerca, percorsi geocentrati e poetiche dello spazio in una prospettiva comparata*, Napoli, Marchese, 2014, p. 287-310 ; Olimpia Gargano, « The Image Building of a Nation: Albania as an Imaginary Country in Fictional Representations », in : *Esse: English Studies in Albania*, vol. 4, n. 1, Tirana, Albanian Society for English Studies, 2014, p. 157-180.

¹²⁵ Selon qu'on en interprète le préfixoïde grec comme dérivé de « ou- » (« non ») ou bien de « eu- » (« bon »), ambiguïté se révélant déjà dans la traduction anglaise de 1556 (citée ici dans l'édition réimprimée en 1906) : Thomas More, *Utopia*, London, Constable et Co. LTD, 1906, p. 167. « C'est pourquoi non utopie, mais plus exactement mon nom est Eutopie : un lieu de Félicité ». « Wherefore not Utopie, but rather rightly my name is Eutopie: a place of felicitie ».

¹²⁶ En 1980 en fut collecté un ample répertoire récemment mis à jour, le *Dizionario dei luoghi fantastici*, Milano, Archinto, 2011, rédigé par Alberto Manguel et Gianni Guadalupi.

¹²⁷ Cf. Bertrand Westphal, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, 2007, p. 199.

référence plus ou moins explicite à des éléments se rapportant de quelque sorte à l'Albanie, tels que l'ancienne dénomination d'Illyrie ou son endonyme Shqipëria, diversement orthographié.

Alors que dans le discours de l'essai les variantes d'orthographe s'expliquent par les adaptations phonétiques intervenant dans le passage d'une langue à l'autre¹²⁸, dans le domaine fictionnel la variation se produit intentionnellement, en allant de pair avec des nuances péjoratives, si ce n'est pas dénigrants. Tel est justement le cas de ces « Shiptars¹²⁹ albanais, vêtus de calottes de laine blanche et de culottes en peau de chèvre » apparaissant dans un récit de l'écrivain britannique Lawrence Durrell.

(Effrayant à regarder à cause de sa moustache énorme et le physique informe, en réalité le Shiptar est un animal paisible, à peu près aussi chameau qu'un Labrador, et à la personnalité d'un poisson rouge). Habituellement, il fallait à l'équipe environ une semaine pour charger le Pistolet, qui était une relique laissée lors de leur départ par les Wisigoths ou Ostrogoths — je ne sais plus lesquels. En plus, strictement parlant, ce n'était pas une arme offensive en tant que telle, mais une arme de salutation. Tous les soirs, pendant le Ramadan, il donnerait un boum rauque au coucher du soleil, tandis qu'une paire de caleçons bleus, qui avait servi depuis des temps immémoriaux comme rembourrage pour la charge vide, se raidira dans le ciel¹³⁰.

Par son mélange de folklorisme et d'exotisme, ce portrait des Albanais s'avère être un remaniement des plus courants des clichés leur concernant, tels qu'un passé historique perçu comme brouillé, le caractère unique des robes traditionnelles, les coutumes islamiques ainsi que l'omniprésence des armes à feu, ici réinterprétée d'une manière sarcastique.

¹²⁸ Concernant les variations de l'endonyme dans des œuvres spécialisées, cf. p. 147 *sqq.*

¹²⁹ Cet orthographe est perçu par les Albanais comme dérogatoire, en étant utilisé en fonction délibérément offensive par les Serbes et d'autres peuples slavophones. (Note hors-texte).

¹³⁰ Citation tirée de Vesna Goldsworthy, *Inventing Ruritania*, *op. cit.*, p. 143 : « a scratch team of Albanian Shiptars clad in skull caps of white wool and goatskin breeches. (Fearsome to look at because of his huge moustache and shapeless physique, the Shiptar is really a peaceable animal, about as quarrelsome as a Labrador and with the personality of a goldfish). Usually it took the team about a week to load the Gun, which was a relic left behind them by the departing Visigoths or Ostrogoths - I forget which. Strictly speaking, too, it was not an offensive weapon as such but a Saluting Gun. Every evening during Ramadan it would give a hoarse boom at sunset, while a pair of blue underpants, which had been used from time immemorial as wadding for the blank charge, would stiffen themselves in the sky ». (Trad. pers.).

2. 2. Le Winnetou skipetare de Karl May

Il y a un dicton allemand qui dit « nous connaissons Goethe, mais nous lisons Karl May¹³¹ ». De fait, cet auteur très prolifique (1842-1912) est considéré comme l'écrivain allemand le plus lu de tous les temps ; son personnage le plus célèbre, l'Amérindien Winnetou, a forgé l'image de l'Ouest Américain pour des millions de lecteurs.

À en juger pour les échos qui en retentissent encore de nos jours, sa *Land der Skipetaren* a forgé également l'image de l'Albanie. L'une des premières traces de la réception de ses récits « balkaniques » parmi les lecteurs de langue allemande se trouve dans le journal de voyage du baron Franz Nopcsa, le paléontologue austro-hongrois qui allait devenir un spécialiste en matière d'Albanie. Pour signifier sa surprise en découvrant les conditions de vie dans la Haute Albanie, voici ce qu'en écrivit Nopcsa.

Quelque chose de ce genre peut être lu dans l'Iliade, dans les *Histoires de Bas-de-Cuir* de Cooper ou dans un roman de Karl May, mais on le dirait tout à fait impossible dans l'Europe du XIX siècle¹³².

Dans ce peu de mots fusionnent deux pôles de la représentation littéraire de la Haute Albanie, encadrée entre la vision « homérique » et l'image des farouches tribus indiennes à la Fenimore Cooper.

Les Albanais de Karl May tirent leur nom d'une autre modification fantaisiste¹³³ de l'ethnonyme original, à savoir « Skipetare » (par cela, l'auteur se réfère à ceux qui habitent dans le nord du pays, alors qu'il appelle « Arnauts¹³⁴ » les soldats au service des ottomans). Parmi eux il y a une population coincée dans une région de montagne qui s'appelle Miridita (avec un « i » se faufilant à travers le nom original, qui rajoute l'effet de la distanciation par rapport aux lieux réels), désignée comme une terre d'hommes intrépides, très habiles dans l'emploi des armes. La région abrite un farouche bandit qui, à la tête de sa bande, met le pays dans la peur et la terreur. Sur ses pistes il y a Kara Ben Nemsî, un défenseur de la justice qui pourchasse les voleurs et les assassins.

¹³¹ « Ich bin a Cowboy », *The Economist*, 24. 5. 2001. « We know Goethe, but we read Karl May ». (Trad. pers.).

¹³² Notre traduction d'une citation tirée de : Stefano Trinchese, Francesco Caccamo, *Rotte adriatiche. Tra Italia, Balcani e Mediterraneo*, Milano, Franco Angeli, 2011, p. 111. « Qualcosa del genere può esser letto nell'*Iliade*, nei racconti di *Calze di Cuoio* di Cooper o in qualche romanzo di Karl May, ma lo si crederebbe del tutto impossibile nell'Europa del XIX secolo ».

¹³³ À l'époque où May créa sa saga balkanique, la forme « Schkipetare » (où le digramme « ch » précède le « k » pour donner le son correspondant au « q » de l'original albanais) était suffisamment répandue en langue allemande pour ne pas faire penser à une modification ayant des fins fictionnelles.

¹³⁴ Cf. p. 83, note 188.

Publiés en 1888, les romans concernant l'Albanie font partie de l'*Orientzyklus*, une collection située dans un Orient aussi aventureux que fabuleux, allant de l'Afrique à la Turquie aux Balkans ; ils s'intitulent *Durch das Land der Skipetaren* (« À travers la région des Skipetaren ») et *Der Schut*, d'après le surnom du bandit.

Voyons-en des lignes où on peut aisément reconnaître des traits spécifiques de l'espace culturel albanais, tel qu'il a été perçu par les voyageurs étrangers. Dans ce court échange qui suit, Kara Ben Nemsî reçoit des indications concernant l'adresse des Miridites dans le maniement des armes.

« Va dans les montagnes ; là, tu pourras trouver le maître de cette arme terrible. Laisse un vrai Skipetar, ou mieux encore un Miridite, te montrer comment on manipule la hache, et tu en seras étonné ». « Eh bien, l'homme avec qui j'ai eu à traiter, était un Skipetar, plus précisément un Miridite¹³⁵ ».

Ici, il apprend le nom du lieu où se cache le bandit.

« Est-ce que tu connais le Schut ? » « Bien sûr, il a été souvent chez moi ». « Et toi aussi chez lui ? » « Plusieurs fois ». « Où vit-il ? » « Là-haut à Orossi. Il est un chef de la Miridite et a un grand pouvoir¹³⁶ ».

Par ses gorges sauvages, parsemées d'embûches, la Miridita de Karl May s'aligne à l'ample tradition littéraire qui faisait de ces endroits le berceau socioculturel de la Haute Albanie. En faisant d'Orosch (qu'il renomme Orossi) le cœur de la Miridite, qui à son tour est représentée comme le domaine d'hommes vaillants et audacieux, l'auteur révèle de minutieuses connaissances des milieux spatio-culturels où ses personnages jouent leurs rôles. Pourtant, il n'avait jamais franchi les frontières balkaniques, pas plus qu'il n'avait jamais visité l'Ouest américain où se déroulent les romans d'aventure qui le rendirent l'un des écrivains allemands le plus populaires. De fait, il « créa » l'Albanie et les Albanais sur la base de guides de voyage, de cartes, même d'études anthropologiques. Casanier comme il l'était, il façonnait des pays entiers, en traçait minutieusement les endroits même les plus inconnus, en illustrait les mœurs et la vie

¹³⁵ Karl May, *Der Schut. Reiseerlebnisse von Carl May. Carl Mays Gesammelte Reiseromane*, Band VI, Freiburg i. B., Verlag von Friedrich Ernst Fehsenfeld, 1892, p. 4. « Gehe in die Berge; da kannst du Meister dieser fürchterlichen Waffe sehen. Lasse dir von einem echten Skipetaren oder gar von einem Miriditen zeigen, wie das Beil gehandhabt wird, und du wirst staunen ». « Nun, der Mann, mit welchem ich es zu tun hatte, war ein Skipetar, sogar ein Miridit ». (Trad. pers.).

¹³⁶ Karl May, *Der Schut, op. cit.*, p. 61. « Kennst du denn den Schut? » « Gewiß; er war oft bei mir ». « Und du auch bei ihm? » « Einigmal ». « Wo wohnt er denn? » « Drüben in Orossi. Er ist ein Häuptling der Miriditen und besitzt eine große Macht ». (Trad. pers.).

quotidienne. Bref, il *re-crée* des espaces imaginaires en tirant parti des données réelles ; en remaniant des expériences d'autrui, il faisait une sorte de métalittérature de voyage, pas très différente de la géographie de cabinet qui faisait rage au cours des siècles passés.

Des références aux Albanais sont éparpillées également dans d'autres romans de l'*Orientzyklus* ; ils sont généralement présentés comme des individus à craindre, déterminés et prêts à faire n'importe quoi. Il y en a un exemple dans le roman *Von Bagdad nach Stambul* (1892), où des gars louches sont identifiés grâce à leur « physionomie skipetare prononcée¹³⁷ ». Quant aux Arnaouts, qui dans la réélaboration romanesque de May apparaissent comme une population à part entière par rapport aux « Skipetares », ils sont qualifiés de

corrompus, violents (dans le sens d'une cruauté imprévisible), sales, pauvres, ignorants tant des lois de l'État que de lois de la religion, ouverts à la corruption et enclins à l'alcoolisme, le vol, le meurtre¹³⁸.

En 1892, l'une des premières éditions allemandes de la *Land der Skipetaren* affichait en couverture ce personnage habillé et coiffé à l'albanaise, avec l'inévitable panoplie d'armes sur l'épaule et à sa ceinture, sur le fond d'un paysage rocheux. Dans le coin en haut à gauche, le croissant et l'étoile à cinq branches du drapeau ottoman donnaient de la couleur orientalisante à ce roman d'aventures balkaniques.

¹³⁷ Cité par Michael Schmidt-Neke, « Von Arnauten und Skipetaren. Albanien und die Albaner bei Karl May », in *Jahrbuch der Karl-May-Gesellschaft*, 1994, p. 256 : « ausgesprochen skipetarischen Physiognomien. (Trad. pers.).

¹³⁸ Ces lignes sont tirées d'un essai de l'anthropologue allemande Stephanie Schwandner-Sievers, « Albanians, Albanianism and the strategic subversion of stereotypes », *Anthropological Notebooks* 14 (2), Slovene Anthropological Society, 2008, p. 57. « They [the 'Arnauten'] are corrupt, violent (in the sense of unpredictable cruelty), dirty, poor, ignorant of both state and religious law, open to bribery and prone to alcoholism, theft and murder ». (Trad. pers.).



Figure 44. Couverture du livre de Karl May
Durch das Land der Skipetaren, 1892

2. 3. Une sauvage aire de jeux balkanique

Loin de s'éteindre, l'écho de la saga orientale de Karl May continua à résonner tout au long du siècle subséquent, en offrant aux lecteurs allemands une représentation romantiquement sauvage des farouches Balkaniques¹³⁹. Un phénomène remarquable eut lieu dans les années 1930, quand les théories raciales nazies virent dans les vigoureux montagnards albanais façonnés par May des modèles idéaux ; c'est ainsi que, comme le dit Maria Todorova, « la malchance d'être aimée par Hitler¹⁴⁰ » souilla la réputation de l'inventeur de Winnetou.

En fait, il se fit que les romans d'aventures de May étaient les lectures d'enfance préférées d'Hitler et de nombreux officiers de la *Wehrmacht*¹⁴¹ ; par conséquent, les Skipetars fictionnels atteignirent leur pic de popularité, au point qu'« Hitler lui-même pensait aux Albanais dans le contexte d'un roman de Karl May¹⁴² ».

Le succès de la « terre des Skipetars » a été non seulement important, mais également de longue durée, vu que encore dans ces dernières années elle a inspiré nombre de publications allemandes se référant à l'Albanie. Ce qui est plutôt singulier c'est que l'orthographe fictionnelle a pour ainsi dire « débordé » dans le langage scientifique, au point qu'il y a une série d'études affichant le qualificatif dans la forme créée par Karl May ; pour n'en citer qu'un exemple, nous rapportons en bas de page le titre de la première exposition archéologique consacrée à l'Albanie, qui combinait astucieusement le nom réel et le nom fictionnel¹⁴³.

L'occurrence la plus suggestive nous vient d'un feuilleton de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, paru il y a quelques années. Le point de départ de l'article était le roman *Chronique de la ville de pierre* d'Ismail Kadaré, mais de fait il donnait un long

¹³⁹ Pour une étude spécifique, cf. Michael Schmidt-Neke, « Von Arnauten und Skipetaren. Albanien und die Albaner bei Karl May », in *Jahrbuch der Karl-May-Gesellschaft*, 24, 1994.

¹⁴⁰ Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 2009, p. 72 : « the bad luck of having been liked by Hitler [...] stained his reputation... » (Trad. pers.).

¹⁴¹ Cf. Stephanie Schwandner-Sievers, « Albanians, Albanianism and the strategic subversion of stereotypes », *op. cit.*, p. 57.

¹⁴² Bernd Jürgen Fischer, *Albania at war : 1939-1945*, London, Hurst, 1999, p. 159. « Hitler himself thought of the Albanians in the context of a Karl May novel ». (Trad. pers.).

¹⁴³ *Albanien : Schätze aus dem Land der Skipetaren*, Mainz, Philipp von Zabern, 1988. Un succès particulier fut rapporté par le roman *Der Schut*, d'où en 1964 fut tiré un film réalisé par l'Allemand Robert Siodmak, en coproduction allemande, française, italienne et ex-yougoslave (voir figure 62, p. 401 en Annexes). Dans la traduction française, le titre devint *Au pays des Skipetars*.

reportage sur l'Albanie. L'intérêt particulier de ce texte réside en ceci qu'à travers une ample narration il résumait quelque deux cent années de littérature de voyage dans ce pays ; ou, pour mieux dire, ses clichés les plus diffusés.

Abstraction faite de l'immanquable hommage aux vers byroniens et des clichés concernant « *un paysage de montagnes escarpées et un peuple exotique avec un caractère oriental*¹⁴⁴ », le fait saillant c'est que le pays y est appelé la « Land der Skipetaren », soit en utilisant *verbatim* la dénomination créée par Karl May ; et c'est justement l'Albanie fictionnelle des années 1890 que l'auteur du reportage utilise comme grille pour y encadrer l'Albanie du XXI^e siècle.

Karl May, spécialiste saxon des Balkans sans véritable connaissance du pays, a forgé comme nul autre l'image de l'Albanie pour les Allemands. Son roman d'aventure *Durch das Land der Skipetaren* raconte en forme brillamment triviale les exploits du brave Kara ben Nemsî, qui cette fois chasse les criminels à travers les « sombres, menaçants, froids ravins et terres » de l'Albanie, tout en maintenant la bonté de l'être humain, même dans les Balkans les plus arriérés. Le fait que dans la mémoire du lecteur restent surtout des gars douteux aux barbes noires, des assassins aux longs poignards et des sauts téméraires avec des chevaux au-dessus de profondes crevasses, est dans la nature de ces histoires. Comme durable résultat des lectures de jeunesse, l'Albanie doit être une sauvage aire de jeux pour de sauvages compagnons¹⁴⁵.

Le journaliste atteint sa cible quand il reconnaît au romancier le pouvoir de « forger » des images ; c'est justement la puissance créatrice de l'activité fictionnelle, en gré de donner vie à des mondes inexistantes, ainsi que d'en modeler à son propre goût par des jeux d'ombres et lumières en cachant et en affichant des champs de la vision. En outre, il identifie précisément l'effet de la « longue durée » joué par des œuvres qui forgent, elles aussi, l'imaginaire courant, plus encore lorsque, comme dans le cas d'espèce, il s'agit de lectures de jeunesse aussi populaires telles que les romans de Karl May ; c'est

¹⁴⁴ Volker Mehnert, « Ismail Kadaré: 'Chronik in Stein' », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 28.3. 2008: « [der britische Romantiker] traf dort auf eine zerklüftete Bergwelt und ein *exotisches Völkchen mit orientalischem Gepräge* ». (Trad. pers.). C'est nous qui soulignons.

¹⁴⁵ Volker Mehnert, « Ismail Kadaré: 'Chronik in Stein' », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 28. 3. 2008. « Karl May, sächsischer Balkan-Experte ohne authentische Landeskenntnisse, hat das Albanien-Bild der Deutschen geprägt wie kein anderer. Sein Abenteuerroman *Durch das Land der Skipetaren* erzählt in bewährt trivialer Form die Heldentaten des tapferen Kara ben Nemsî, der diesmal in den 'finsternen, drohenden, kalten Schluchten und Gründen' Albaniens auf Verbrecherjagd geht und das Gute im Menschen auch im hintersten Balkan hochhält. Dass im Gedächtnis des Lesers vor allem zwielichtige Burschen mit dunklen Bärten, Mordbuben mit langen Dolchen und tollkühne Sprünge mit Pferden über tiefe Felsspalten zurückbleiben, liegt in der Natur dieser Geschichten. Albanien, so das nachhaltige Resultat der Jugendlektüre, muss ein wilder Tummelplatz von wilden Gesellen sein. » (Trad. pers.).

pourquoi, pour plusieurs générations d'Allemands, l'Albanie est demeurée le sauvage pays des Skipetares.

2. 4. Le bizarre monde de Shqiperi

La Shqiperi façonnée par l'écrivain américain Harry Turtledove naquit de la vraie histoire d'une escroquerie : il s'agit du cas d'Otto Witte, un clown et acrobate de cirque allemand qui prétendait d'avoir réussi à se faire nommer roi d'Albanie. Cet événement n'est pas documenté par des sources historiques ; cependant, Otto Witte continua de raconter cette histoire toute sa vie. Il mourut en 1958 ; sa pierre tombale au cimetière de Hambourg porte l'inscription « *Otto Witte, ehemalige König von Albania* » (à savoir, « ancien roi d'Albanie »).

Au cœur de ce roman, intitulé *Every inch a king*¹⁴⁶, l'affaire devient l'intrigue principale des aventures vécues par le faux roi dans le royaume imaginaire de Shqiperi. Tout comme pour le *Pays des Skipetars*, la Shqiperi de Turtledove correspond à la partie nord de l'Albanie, représentée comme un lieu d'embuscade, peuplé par des présences inquiétantes.

Pas étonnant que dans ces montagnes vivent des dragons. Le pays est fait pour eux. Ce qui est étonnant est qu'il y vive des gens. Nord et sud, est et ouest, des hommes avec des arbalètes nous regardaient. Je ne pouvais pas les voir, mais je pouvais sentir leurs yeux sur le dos de mon cou¹⁴⁷.

Pris dans son ensemble, *Every inch a king* offre un exemple significatif de la façon dont les lieux fictionnels peuvent être vus comme des répertoires des clichés concernant des nationalités ou des catégories, donnant par là des repères utiles pour l'analyse imagologique. Dans le cas d'espèce il y en a un véritable bouquet, à commencer par le motif de la variété et l'omniprésence des armes.

Les Shqipetari ne seraient pas les Shqipetari sans des armes. Dans leurs terres d'origine, ils se festonnent d'épées — courbes et droites — et d'arbalètes et de lances de sanglier et de piques et de Morgenstern¹⁴⁸, et de n'importe quel charmant outil que leur imagination et leurs forgerons arrivent à trouver¹⁴⁹.

¹⁴⁶ Harry Turtledove, *Every Inch a King*, New York, Del Rey Books, 2007. La première édition parut en 2005. Le titre cite le *King Lear* de Shakespeare, acte IV, scène 6.

¹⁴⁷ Harry Turtledove, *Every Inch a King*, *op. cit.*, p. 119. « No wonder dragons live in those mountains. The country is made for them. The wonder is that people live there. North and south, east and west, men with crossbows were watching us. I couldn't see them, but I could feel their eyes on the back of my neck ». (Trad. pers.).

¹⁴⁸ « Étoile du matin » en allemand : arme blanche contondante hérissée de pointes, utilisée au Moyen Âge.

¹⁴⁹ Harry Turtledove, *Every Inch a King*, *op. cit.*, p. 98-99. « Shqipetari wouldn't be Shqipetari without weapons. On their home grounds, they festooned themselves with

Dans les deux passages qui suivent, ce processus d'étiquetage fait d'une pierre deux coups, en atteignant soit l'espace balkanique en général soit l'Albanie en particulier. Le premier se concentre sur l'« arriération ».

Prise dans l'ensemble, la péninsule de Nekemte est un marigot. Eh bien, la Shqiperi est un marigot¹⁵⁰, même selon les critères de la péninsule de Nekemte¹⁵¹.

Par cela, ce récit ne se limite pas à montrer comme un fait établi que les Balkans (indiqués sous le nom fictif de péninsule de Nekemte¹⁵²) sont arriérés, vu qu'il y rajoute que l'Albanie (« la Shqiperi ») l'est encore plus. Ce genre de raccordement entre les caractéristiques stéréotypiques albanais et balkaniques se joue dans le domaine de la paresse, de l'imprévisibilité, en un mot, de l'« étrangeté ».

Rien ne se passe rapidement en Shqiperi. Vous deviendrez folles si vous vous y attendez. Cela est vrai partout dans la péninsule de Nekemte. Là-bas, s'ils pensent que vous êtes pressés, ils ne feront qu'aller plus lentement. Regarder comment les étrangers deviennent fous est l'un des sports locaux. Les pousser à la folie en est une autre¹⁵³.

Toutefois, il y a bien une spécificité qui distingue les Albanais des pays avoisinants, c'est-à-dire la coutume de la vengeance de sang.

La Shqiperi est la terre de la vendetta. Les Lokriens ont quelque chose qu'ils appellent les vendettas. De même font les Torinans. Les Hassocki les revendiquent eux aussi. Mais ce sont tous des amateurs. Par contre les Shqipetari... les Shqipetari, eux, sont sérieux. Si quelqu'un de votre clan a tué quelqu'un de mon clan, tout mon clan a l'obligation de tuer quelqu'un de votre clan pour des raisons de vengeance. Ça peut être — cela se passe

swords — curved and straight — and crossbows and boar spears and pikes and morningstars and whatever charming tools their imagination and their smiths could come up with. » (Trad. pers.).

¹⁵⁰ Le concept de « marigot » (dans les originaux en langue anglaise, « *backwater* ») est un marqueur très répandu dans la représentation de l'espace albanais, et plus généralement balkanique ; pour l'utilisation de ce terme par Durham ainsi que dans la presse contemporaine, voir p. 208, note 90.

¹⁵¹ Harry Turtledove, *Every Inch a King*, *op. cit.*, p. 22. « Taken in all, the Nekemte Peninsula is a backwater. Well, Shqiperi is a backwater even by the standards of the Nekemte Peninsula. » (Trad. pers.).

¹⁵² D'après la nomenclature fictionnelle de ce roman, les peuples et les lieux portent des noms faisant allusion à des éléments historiques, mythiques ou topographiques qui les concernent. En vertu de cela, les Grecs sont indiqués comme « Lokriens », les Italiens « Torinans », alors que les Troyens anciens sont appelés « Énéens », et ainsi de suite. Concernant la « péninsule de Nekemte » par rapport à la péninsule balkanique, la seule référence possible nous semble être une ville éthiopienne ayant justement ce nom. Dans ce cas, il s'agirait de l'énième des similitudes établies entre l'Albanie — et ses voisins — et les pays africains pour exprimer un sens d'éloignement et d'inconnu.

¹⁵³ Harry Turtledove, *Every Inch a King*, *op. cit.*, p. 263. « Nothing happens fast in Shqiperi. You'll go mad if you expect it to. That's true all over the Nekemte Peninsula. And if they think you're in a hurry down there, they'll only go slower. Watching foreigners go mad is one of the local sports. Driving them mad is another one. » (Trad. pers.).

souvent — quelqu'un qui n'ait pas la moindre idée du fait qu'un lointain cousin fougueux l'a fait atterrir dans une guerre en miniature. Cela ne le rend pas pour autant moins mort, lorsqu'il arrive que mon copain de clan tombe sur lui le long d'une route, ou lui tend une embuscade derrière un rocher. Et ensuite, évidemment, son clan étant la partie la plus récemment blessée, mes parents continuent à marcher dans la crainte de jour ou de nuit jusqu'à quand l'un d'eux — ou parfois deux ou trois — se retrouve en sang. Ces vendettas poursuivent pendant des années, des générations, des siècles. Je ne serais pas surpris si certaines d'entre elles remontaient avant l'époque où les anciens Énéens subjuguèrent les Dalmates. Les conquérants vont et viennent, mais les vendettas s'éternisent à jamais¹⁵⁴.

Comme c'est le cas de pratiquement toute la littérature hodieporique, le nord de l'Albanie y apparaît comme le royaume de la *vendetta* ; or, si l'on aligne ce dernier cliché avec nombre d'autres ressortant de ce récit, on y voit de toute évidence qu'ils affectent les mêmes domaines si chéris par les écrivains qui avaient effectivement parcouru ces régions. Il s'ensuit que, si ces lieux sont censés être fictionnels, les images qui sous-tendent la construction de leurs espaces sont tout à fait « réelles » — bien entendu, dans les limites où on peut les considérer comme telles, tout simplement parce qu'elles sont le produit de témoignages oculaires.

2. 5. Un pays ruritanien

Sur la quatrième de couverture de l'édition consultée, l'intrigue d'*Every Inch a King* est définie comme « merveilleusement ruritanienne » ; ce qualificatif vient de la Ruritanie, le pays fictif où se déroule le roman *Le Prisonnier de Zenda*¹⁵⁵ du Britannique Anthony Hope. Présenté comme un royaume d'opéra bouffe, ce petit État imaginaire de l'Europe centrale a donné naissance à un genre littéraire très populaire dans la littérature anglophone du début du XX^e siècle ; il s'agissait de contes ou, plus

¹⁵⁴ Harry Turtledove, *Every Inch a King*, *op. cit.*, p. 120. « Shqiperi is the land of the blood feud. Lokrians have things they call blood feuds. So do Torinans. The Hassockis claim them, too. But they're all amateurs. The Shqipetari, now... The Shqipetari mean it. If someone from your clan has killed someone from my clan, my whole clan has an obligation to kill someone from your clan for the sake of vengeance. It can be — it often is — someone who hasn't the least idea some hotheaded distant cousin of his has landed him in a small-scale war. That doesn't make him any less dead when my clansmate happens to come upon him on a road or lies in wait for him behind a rock. And then, of course, his clan being the most recently injured party, *my* kinsmen go in fear by day or night till one of them lies bleeding — or sometimes two or three. These feuds go on for years, for generations, for centuries. I wouldn't be surprised if some of them go back to the days before the ancient Aeneans brought the Dalmatians to heel. Conquerors come and conquerors go, but feuds drag on forever. » (Trad. pers.).

¹⁵⁵ Dans l'original anglais, *The Prisoner of Zenda*, Bristol, J. W. Arrowsmith, 1894. Apparemment, la première édition en langue française paru parmi les livres pour les enfants : *Le prisonnier de Zenda (Le roman d'un roi)*, Paris, Hachette, Bibliothèque de la jeunesse, 1938.

généralement, de romans décrivant des bizarres aventures ayant lieu dans des pays encore plus bizarres, coincés quelque part dans l'Orient européen¹⁵⁶.

Une ample analyse de ce phénomène se trouve dans l'essai *Inventing Ruritania*¹⁵⁷ de la Serbienne Vesna Goldsworthy, qui détecte précisément comment et pourquoi au fil du temps, principalement dans la littérature de langue anglaise, les pays ruritiens commencèrent à être de plus en plus moulés sur le modèle des espaces balkaniques. Selon Goldsworthy, les origines de ce phénomène résident dans une sorte de colonialisme littéraire qui aurait trouvé son pionnier en Byron.

La « colonisation narrative » britannique des Balkans commença au début du XIX^e siècle avec Byron comme son Colomb ; elle se poursuit toujours. En tant que région « colonisée », les Balkans offrent une image miroir aux domaines plus traditionnels de l'enquête postcoloniale, avec leur accent sur les pratiques textuelles dans le cadre de l'exploitation physique d'une zone par une puissance occidentale¹⁵⁸.

Dans le langage juridique et politico-économique international, le mot « Ruritanie » est utilisé en tant qu'*exemplum fictum*, comme nom commun pour indiquer un lieu hypothétique où fixer une étude de cas. Dans une recherche concernant les stratégies de développement promues par l'Union européenne, on lit : « [l]a Ruritanie est une région dans la partie sud-ouest de Polyponia, l'un des pays périphériques de l'Europe¹⁵⁹ ». Abstraction faite de la drôlerie du mot Polyponia, choisi pour indiquer l'autre pays fictif présenté par cet exemple (déjà à partir de ce nom, on peut noter que le ridicule, sinon la dérision pure et simple, est l'une des caractéristiques attribuées aux pays Ruritiens), c'est le terme « périphérique » qui retient notre attention, en ce qu'il nous renvoie à la

¹⁵⁶ Une preuve que les romans ruritiens étaient bien connus aux lecteurs anglais nous vient d'Edith Durham, qui en fait mention à propos de ses difficultés de trouver un enseignant de langue monténégrine. « Comme je ne suis pas un personnage d'un roman d'Anthony Hope, mais tout simplement une habitante d'une banlieue de Londres, je remerciai tout le monde et je me rabattis sur une petite grammaire, éblouie par la lumière farouche que mes enquêtes avaient répandue sur le fonctionnement de cet État balkanique ». Mary Edith Durham, *Through the Lands of the Serb*, *op. cit.*, p. 9. « As I am not a character in one of Mr. Anthony Hope's novels, but merely live in a London suburb, I thanked everybody and retired upon a small grammar, dazzled by the fierce light that my inquiries had shed upon the workings of this Balkan State ». (Trad. pers.).

¹⁵⁷ Vesna Goldsworthy, *Inventing Ruritania*, *op. cit.*

¹⁵⁸ Vesna Goldsworthy, *Inventing Ruritania*, *op. cit.*, p. x. « British 'narrative colonisation' of the Balkans began early in the nineteenth century with Byron as its Columbus; it continues still. As a 'colonised' region, the Balkans offers a mirror image to the more traditional fields of post-colonial inquiry with their focus on textual practices in the framework of the physical exploitation of an area by a Western power. » (Trad. pers.).

¹⁵⁹ G. Clar, H. Acheson, S. Hafner-Zimmermann, B. Sautter, M. Buczek, J. Allan, *Strategic Policy Intelligence Tools. Enabling better RTDI policy-making in Europe's regions*, Stuttgart/Berlin, Steinbeis-Edition, 2008, p. 11. « Ruritania is a region in the south-west of Polyponia, one of Europe's peripheral countries ». (Trad. pers.).

condition de « liminarité » entre des espaces différentes, ce qui constitue l'un des marqueurs de la représentation de l'Albanie tant dans les récits hodéporiques que dans le domaine des pays fictifs.

Face à un pays chargé de singularités ethnolinguistiques et difficile à placer dans les habituelles coordonnées Orient-Occident, cette connexion avec le terrain de l'opéra bouffe se joue généralement sur le terrain de la drôlerie. Prise en soi, la comparaison entre l'Albanie et la Ruritanie est loin d'être insolite¹⁶⁰ ; ce qui est moins habituel sont les tons caustiques, voire dépréciatifs, tels ceux qui caractérisent cet article de presse contemporaine.

Dans le cas peu probable où vous auriez besoin de le savoir, l'aéroport international de Tirana s'appelle Mère Teresa. C'est sinistrement typique que les Albanais aient nommé leur accès au monde d'après une femme qui se consacra à aider les gens à mourir [...]. Mère Teresa est la seule Albanaise de renommée internationale ; tout le reste est obscur. En vous promenant sur le macadam, vous remarquerez, peut-être, un couple d'avions de l'Albatros Airways — là il y a, encore une fois, une inéluctabilité albanaise en ce qu'ils ont nommé leur avions d'après le seul oiseau qui est un synonyme international de mauvaise chance, et qui de toute façon ne vole nulle part à proximité de l'Adriatique. Toute phrase avec l'Albanie dedans est susceptible de faire rire. L'Albanie est drôle. C'est une blague, un pays de Gilbert et Sullivan¹⁶¹, une Ruritanie de brigands et de vendetta et un royaume de pantomime¹⁶².

Alors qu'il est indéniable que dans ces lignes on fait du sarcasme brut, aux limites du mépris, en y regardant de plus près on peut s'apercevoir que leurs traits les plus cinglants ne font qu'intensifier des teintes qui figurent déjà dans un certain type de représentation de l'espace albanaise, se basculant entre des attitudes paternalistes, ironiques ou franchement humoristiques, telles que représentées par la *Land der Skipetaren* et d'autres « Albanies » fictionnelles.

¹⁶⁰ Pour ce genre de représentation dans le cadre de l'Albanie « italienne », voir p. 245 *sq.*

¹⁶¹ En référence aux compositeurs britanniques William S. Gilbert et Arthur Sullivan, co-auteurs d'œuvres musicales très populaires à l'époque victorienne.

¹⁶² AA. Gill, « Albania: the land that time forgot », *Sunday Times*, 23. 7. 2006, en ligne. « In the unlikely event of your ever needing to know, Tirana's international airport is called Mother Teresa. It is grimly typical that the Albanians named their runway to the world after a woman who devoted herself to helping people die [...] Mother Teresa is the only internationally famous Albanian; all the rest are infamous. As you walk across the tarmac, you might notice a couple of planes from Albatros Airways — there is, again, an Albanian inevitability in naming your planes after the only bird that is an international synonym for bad luck, and which doesn't fly anywhere near the Adriatic anyway. Any sentence with Albania in it is likely to get a laugh. Albania is funny. It's a punchline, a Gilbert and Sullivan country, a Ruritania of brigands and vendetta and pantomime royalty. » (Trad. pers.).

Apparemment, ce serait une question de nuances : étant donnée une certaine palette de couleurs, le choix d'en éclaircir ou, au contraire, d'en saturer les teintes, dépend du pinceau de l'observateur.

2. 6. Le monde hyperréel d'Illyrie

Les pays fictionnels que nous venons d'aborder tirent leur nom d'une altération du mot indiquant l'Albanie dans sa propre langue ; un cas différent concerne ceux qui ont été nommés d'après la dénomination ancienne de la région balkanique correspondant aux territoires de l'Albanie du nord, c'est-à-dire l'Illyrie, la région historique donnant sur la côte adriatique orientale.

À l'âge classique, les auteurs grecs et latins commencèrent à s'occuper plus attentivement des Illyriens entre le III^e et II^e siècle avant JC, à savoir pendant les guerres qui les voyaient opposés à la République romaine ; à ce moment-là, leur capitale était Shkodra. Au cours des siècles, le nom de l'Illyrie sortit du contexte réel pour entrer dans le domaine fictif, devenant une source d'inspiration pour les écrivains et les artistes, un scénario privilégié pour des aventures dans l'inconnu.

Fermée entre des montagnes, au nord de la plus célèbre Grèce et couvrant à peu près la superficie des actuelles Albanie, Macédoine et Bosnie, l'Illyrie est resté un monde fermé aux étrangers, rejeté comme barbare aux temps anciens et rappelé dans les siècles les plus récentes seulement comme un avant-poste inexplorée de l'Empire ottoman ou de l'Empire habsbourgeois. Par conséquent, l'Illyrie est devenue un lieu de mystère, le site des mythes et des légendes autant que de constructions de civilisations ou des dérouterments historiques, un mot substitutif pour le royaume de l'imagination¹⁶³.

Dans le domaine fictionnel, l'Illyrie la plus célèbre se trouve dans *La Nuit des rois* de William Shakespeare, qui en fit le terrain des aventures de Viola et son frère jumeau, Sébastien. La puissance évocatrice de son nom devait être plutôt bien établie, si en donnant un compte rendu d'une mise en scène de la pièce shakespearienne, Oscar Wilde put écrire « où il n'y a pas d'illusions, il n'y a pas d'Illyrie¹⁶⁴ ».

¹⁶³ Jennifer Wallace, « A (Hi)story of Illyria », in *Greece & Rome* (Second Series), Vol. 45, No. 2 (Oct., 1998), Cambridge University Press, p. 213. « Shut in by mountains, north of the better-known Greece and covering roughly the area of modern-day Albania, Macedonia, and Bosnia, Illyria has remained a closed world to outsiders, dismissed as barbarian in ancient times and remembered in more recent centuries only as an unexplored outpost of the Ottoman or Hapsburg Empires. As a result, Illyria has become a place of mystery, the site of myth and legend as much as of historical civilization-building or baffles, a by-word for the realm of the imagination. » (Trad. pers.).

¹⁶⁴ Oscar Wilde, « Twelfth Night at Oxford », *Dramatic Review*, 20. 2. 1886. In Jim Manis (éd.), *Reviews by Oscar Wilde*, The Electronic Classics Series, PSU-Hazleton,

Un indice du fait que les liens entre l'ancienne Illyrie et la moderne Albanie étaient couramment tenus par acquis nous vient des récits de voyage, regorgeant de références à ceux qui sont considérés comme les ancêtres du peuple albanais ; un cas extrême se trouve dans les *Travel* d'Edward Lear, qui en parcourant le nord du pays s'y référerait en l'appelant Illyrie, alors que le mot « Albanie » il ne l'utilisait que pour les régions méridionales¹⁶⁵. Néanmoins, il ne serait pas acceptable d'affirmer de manière univoque que l'Illyrie shakespearienne doit être identifiée avec l'Albanie (comme cela a d'ailleurs été fait, sans en fournir des données probantes¹⁶⁶).

Cependant, nous ne pouvons pas éviter de citer une affirmation également convaincue apparaissant dans la chronique d'une mise en scène de *La Nuit des Rois*, où le rôle de Viola était joué par la célèbre actrice shakespearienne Constance Collier qui, d'après la légende illustrant l'image suivante, était habillée à l'albanaise.

Mademoiselle Constance Collier comme Viola portait une robe grise brodée d'argent, le capuchon d'écarlate jetant un pompon bleu, tandis que sa pochette de velours cramoisi brodé d'or avait des fentes ou des poches particulières pour les armes, et ses manches suspendues en forme d'aile en copie exacte du costume albanais, une heureuse idée, puisque l'Illyrie de Shakespeare est l'Albanie d'aujourd'hui¹⁶⁷.

Hazleton, PA, 2012, p. 55 : « where there is no illusion there is no Illyria ». (Trad. pers.).

¹⁶⁵ Tout au long de son voyage, Lear semble considérer le nord de l'Albanie, qu'il appelle Illyrie, comme un pays à part entière par rapport aux régions méridionales. Parmi le nombre d'exemples apparaissant dans le *Journal*, nous en indiquons en particulier un passage se référant à « Berat [ville de l'Albanie du sud] et l'Illyrie (« Berát [*sic*] and Illyria ») comme s'ils appartenaient à deux pays différents. Edward Lear, *Journal of a Landscape Painter in Albania & C., op. cit.*, p. 197.

¹⁶⁶ Par cela, nous nous référons à un passage d'un livre sur les origines des Albanais, où en toute assurance l'auteur affirme « [b]ien que William Shakespeare n'ait jamais visité le pays, il a fondé sa comédie *La Nuit des Rois* en Illyrie, ou Albanie. » Edwin Jacques, *The Albanians: An Ethnic History from prehistoric times to the present*, Mc Farland & Company, North Carolina, USA, 1995, p. xiii. « Although William Shakespeare never visited the land, he based his comedy *Twelfth Night* in Illyria, or Albania. » (Trad. pers.).

¹⁶⁷ Mrs. Aria (Eliza Davis Aria), *Costume, op. cit.*, p. 252. « Miss Constance Collier as Viola wore a dress of grey embroidered with silver, the cap of scarlet tossing a blue tassel, while her pouch of crimson velvet embroidered with gold had peculiar slits or pockets for weapons, and her sleeves hung wing-like in exact copy of the Albanian costume, a happy idea, since the Illyria of Shakespeare is the Albania of to-day. » (Trad. pers.).



MISS CONSTANCE COLLIER AS VIOLA.

Figure 45. Costume theatrale à la manière albanaise du personnage de Viola dans la *Nuit de Rois*¹⁶⁸

Tout en n'étant pas non plus motivée, dans cette chronique rédigée en 1906 l'identification entre l'Illyrie et l'Albanie est affirmée par une description qui nous semble remarquable sur le plan imagologique, car l'habillement de Viola y apparaît étonnamment semblable au costume au « large capuchon / et des manches pendantes à la mode albanaise » décrit trois siècle avant par Edmund Spenser¹⁶⁹.

Ceci dit, il est bon de remarquer que — exactement comme il advient pour tout genre d'activité créatrice — la construction des pays fictionnels s'inspire des suggestions tirées du réel pour créer de nouveaux mondes, exempt de frontières spatio-temporelles ; essayer de les ramener à une source spécifique pourrait être arbitraire, ou au moins irrespectueux des intentions de leurs créateurs.

Il convient cependant de mettre en lumière un indice concernant des points communs entre l'Illyrie représentée par Shakespeare et l'ancienne Albanie : il faut se rappeler que l'intrigue de *La Nuit des rois* est basée sur des déguisements, des malentendus et des

¹⁶⁸ Mrs. Aria (Eliza Davis Aria), *Costume: Fanciful, Historical, and Theatrical*, London/New York, Macmillan 1906, p. 251.

¹⁶⁹ Voir p. 42 *sq.*

fausses identités. C'était justement le genre d'intrigue à la base des comédies de Plaute, où le théâtre shakespearien puisa plusieurs sujets. Le cadre où se déroulent les quiproquos qui sont au cœur des aventures des jumeaux Viola et Sébastien est le même que celui des *Menaechmi* de Plaute, ayant comme protagonistes les frères jumeaux Ménechme et Sosiclès ; or, la comédie de Plaute se déroulait dans la colonie grecque d'Epidaunos, dénommée Dyrrachium par les Romains, qui n'est autre que l'actuelle Durrës, sur les côtes de l'Albanie méridionale.

Bien que ce soit fascinant, retracer les suggestions et les retentissements qui ont contribué à faire de l'Illyrie un espace de l'imagination nous amènerait loin des limites de notre recherche. Il reste que, en exergue du livre qui marqua le début de sa passion pour l'Albanie, Edith Durham choisit justement les lignes de *La Nuit de rois* se référant au moment où Viola se réveille dans une terre inconnue : « '[q]uel est ce pays ?' 'C'est l'Illyrie, madame'¹⁷⁰ ».

En se tenant dans le domaine fictionnel, on trouve nombre d'œuvres se déroulant dans un lieu imaginaire nommé d'après cette région ; nous en avons dégagé certaines où le lieu déguisé sous le nom d'Illyrie est indubitablement l'Albanie, ainsi qu'il résulte des indices disséminés au long du récit. À titre d'exemple nous allons en aborder l'une des plus récentes, le roman *The Holy Machine* de l'anglais Chris Beckett.

Il s'agit d'une histoire de science-fiction qui se déroule dans une ville hyper-technologique nommée Illyria, située aux marges d'Ioannina (l'albanienne Janina). Conçue comme une cité-état, Illyria est un avant-poste contre toutes sortes de croyances religieuses ; ses habitants sont des robots qui ne peuvent pas tomber amoureux, puisque les sentiments, ainsi que la religion, représentent une menace pour les autorités qui gouvernent la nation. La ville est entourée par « des territoires hostiles, mais appauvris », où « se parlent sept langues différentes dans un rayon de deux cents kilomètres, et au moins autant de religions sont pratiquées avec ferveur, chacune d'elles prétendant être la vérité définitive et littérale au sujet de n'importe quoi¹⁷¹ ».

Dans son discours à la nation, le président dit qu'Illyria « [est] un lieu où la Raison peut s'abriter jusqu'à ce que le reste du monde retrouve sa tête. [...] Illyria est l'État le

¹⁷⁰ Mary Edith Durham, *Through the Lands of the Serb*, op. cit., p. xi. « What land is this? 'This is Illyria, lady'. » (Trad. pers.).

¹⁷¹ Chris Beckett, *The Holy Machine*, London, Corvus, 2011, p. 1-2 : « hostile but impoverished territories », où « [s]even different languages were spoken within a radius of two hundred kilometres — and at least that many religions were fervently practised, each of them claiming to be the final and literal truth about everything. » (Trad. pers.).

plus puissant sur la Terre, non en raison de ses dimensions ou de sa population, mais à cause de la Raison. La religion et l'irrationalité ne peuvent qu'élever des populaces effrayées¹⁷² ».

Voici quelques-unes des lois en vigueur dans ce pays.

La possession d'emblèmes religieux est punissable par une expulsion immédiate. [...] Il y aura une interdiction totale de publier ou distribuer des documents et des matériaux électroniques promouvant des idées irrationnelles et superstitieuses, ou d'une autre façon portant atteinte à la défense d'Illyria. [...] Nos forces armées doivent être maintenues en état d'alerte rouge jusqu'à nouvel ordre. Nous répondrons sans pitié aux provocations de tout autre État¹⁷³.

À l'égard des rapports entre le pays fictionnel et l'Albanie « réelle », on peut noter la correspondance entre ce genre de normes et la politique isolationniste adoptée par la dictature d'Enver Hoxha, ce qui se fit de plus en plus stricte après la rupture de l'alliance avec la Chine, le dernier (en ordre de temps, les autres étant la Yougoslavie et l'URSS) des régimes communistes qui avaient été des partenaires de l'Albanie avant d'être rejetés l'un après l'autre. À partir de 1978, la « République populaire socialiste d'Albanie » (ce qui deux ans auparavant était devenu le nom officiel du pays) adopta une politique autarcique, qui en principe visait à l'autosuffisance, mais qui en pratique aboutit à la pauvreté extrême pour la plupart de la population. Quant aux sentiments — habilement diffusés par le régime enveriste — d'hostilité et de crainte à l'égard du reste du monde (l'alerte permanente dont fait mention le roman de Beckett), ils en demeurent des traces bien visibles dans la présence massive de plus de 700.000 bunkers, une sorte de casemates couvrant pratiquement tout le territoire du pays (on a estimé une moyenne de 24 bunkers par kilomètre carré). En ce qui concerne les interdictions de posséder des emblèmes religieux, elles font référence à une mesure prise par le dictateur communiste, qui en 1967 proclama l'Albanie le premier État athée au monde.

Par son enchevêtrement entre la réalité historico-matérielle et le monde cybernétique, l'Illyria de ce roman américain semblerait avoir évolué de son ancien statut de royaume de l'illusion, pour devenir une « simulation de troisième ordre », à savoir ce qui selon

¹⁷² Chris Beckett, *The Holy Machine*, *op. cit.*, p. 62 : « a place where Reason can shelter until the rest of the world recovers its senses. [...] Illyria is the most powerful state on Earth, not because of its size or population but because of Reason. Religion and irrationality can only raise frightened rabbles. » (Trad. pers.).

¹⁷³ Chris Beckett, *The Holy Machine*, *op. cit.*, p. 63. « Possession of religious emblems to be punishable by immediate deportation. [...] There will be a total ban on the publication or distribution of documents and electronic materials promoting irrational and superstitious ideas, or undermining the defence of Illyria in any other way. [...] Our armed forces are to be maintained in state of red alert until further notice. We will respond without mercy to provocation by any other state. » (Trad. pers.).

Baudrillard est le fondement de l'hyperréalité ; en fait, étant donné que la simulation cybernétique opère une manipulation tous azimuts des scénarios et de la mise en place de situations simulées, il n'y aurait plus d'écart entre l'imaginaire et le réel, par conséquent il n'y aurait plus de fiction¹⁷⁴.

2. 7. Un monde encarté : la Syldavie

La Syldavie est un pays imaginaire conçu par le belge Georges Prosper Remi, soit Hergé, d'après le pseudonyme par lequel l'auteur signait les albums de la célèbre série des *Aventures de Tintin*. Avant d'être recueillies en volume, les aventures de Tintin en Syldavie furent publiées entre août 1938 et août 1939 dans le supplément hebdomadaire du journal belge *Le Vingtième Siècle*, à savoir *Le Petit Vingtième*, dont Hergé était rédacteur en chef. Tout en étant mentionné dans d'autres albums de Tintin parus dans les années 1950, ce pays entra dans l'histoire de la bande dessinée en 1939, en devenant la toile de fond du *Sceptre d'Ottokar*.

Dans ces mois-là, le scénario international avait été marqué par des événements qui secouèrent l'Europe entière : au cours de l'année 1938, le Troisième Reich nazi s'annexa l'Autriche. À la fin de la même année, l'*Anschluss* fut suivi par l'annexion de la région des Sudètes ; en avril 1939, l'Italie fasciste envahissait l'Albanie. Les drames de l'histoire ne furent pas sans imprimer leur sceau sur le royaume de l'imaginaire : dans *Le Sceptre d'Ottokar*, la Syldavie est envahie par ordre d'un dictateur s'appelant Müsstler, mot-valise résumant les noms de Mussolini et Hitler.

Parmi les pays imaginaires façonnés par Hergé, le « royaume du pélican noir » (comme il fut appelé d'après le pélican blasonnant son drapeau national) est le seul créé comme une véritable nation à part entière. Organisé sous la forme d'une monarchie sous le souverain Muskar XII, il est l'« un des États de la péninsule des Balkans¹⁷⁵ », niché entre des montagnes qui en rendent l'accès difficile.

Le fil permettant de dépister la source d'inspiration pour la construction de cet espace créé à partir des éléments réels nous vient d'Hergé lui-même, qui dans les premiers mois du 1939 écrivait à son éditeur Charles Lesne, en lui demandant de publier l'album aussitôt que possible : « [s]i tu as un peu suivi l'histoire, tu verras qu'elle est

¹⁷⁴ Cf. Jean Baudrillard, *Simulacres and Simulation*, Paris, Éditions Galilée, 1981.

¹⁷⁵ Hergé, *Les Aventures de Tintin. Le Sceptre d'Ottokar*, Bruxelles, Casterman, 1946, p. 7.

tout à fait basé sur l'actualité. La Syldavie, c'est l'Albanie. Il se prépare une annexion en règle¹⁷⁶ ».

Le pays nous est présenté dans une brochure que Tintin lit dans l'avion qui le mène en Syldavie ; en termes de technique narrative, nous sommes confrontés à un type particulier de mise en abyme, grâce à qui, à l'intérieur d'un récit exposé par un médium en soi-même fictif tel que la bande dessinée, le lecteur est introduit dans un espace à son tour inventé, et pourtant méticuleusement « construit » à travers des panoramas ainsi que des noms et des dates prétendus réels.

Diffusion non autorisée

Figure 46. La brochure que Tintin lit pendant son voyage¹⁷⁷

À côté du texte il y a un garde de l'armée syldavienne, flanqué à sa gauche d'un homme en costume à l'apparence monténégrine. La légende en dessous de la figure le qualifie de « pêcheur des environs de Dbrnouk (côte sud de Syldavie)¹⁷⁸ », un nom sous lequel probablement se cache celui de la ville maritime de Dubrovnik, en Croatie. Par contre, la vignette en bas à droite de la paysanne montre un village où se dresse un minaret, ce qui l'indique comme musulman ; à cet égard, il convient de se rappeler que l'Albanie était considérée comme un avant-poste de l'islam par rapport à ses avoisinants, majoritairement chrétiens.

Lisons les premières lignes de la brochure décrivant le pays.

Parmi les nombreuses régions enchanteresses qui attirent, à juste titre, les étrangers amateurs de pittoresque et de folklore, il est un petit pays, malheureusement trop peu connu, qui dépasse en intérêt beaucoup d'autres contrées. Isolé jusqu'ici, à cause de grandes difficultés d'accès, une ligne régulière d'avions le met à présent à la portée de tous ceux qu'attirent la beauté des sites sauvages, l'hospitalité proverbiale de ses habitants et l'originalité de ses coutumes médiévales qui ont subsisté là malgré les progrès du modernisme. Ce pays est la Syldavie¹⁷⁹.

Ces quelques mots montrent d'affilée un bouquet des clichés qui semblent bien correspondre à l'Albanie telle qu'elle a été représentée par nombre de voyageurs : un pays peu connu et encore moins accessible, qui impressionne les visiteurs par ses

¹⁷⁶ Citation tirée de Pierre Marlet, « Le sceptre de Tintin et le bouclier d'Astérix confrontés à leur mythe national », in Viviane Alary, Danielle Corrado (dir.), *Mythe et bande dessinée*, Clermont Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, p. 120.

¹⁷⁷ Hergé, *Les Aventures de Tintin. Le Sceptre d'Ottokar*, op. cit., p. 19.

¹⁷⁸ Hergé, *ibid.*

¹⁷⁹ Hergé, *ibid.*

éléments folkloriques, par sa célèbre hospitalité, ainsi que par la sauvagerie et l'originalité de ses anciennes coutumes¹⁸⁰.

En ayant conçu la Syldavie dans les moindres détails, Hergé la dota même d'une langue, créée à partir d'une base dialectale flamande, écrite en alphabet cyrillique, et ayant des structures morphologiques mélangées de traits linguistiques slaves et germaniques¹⁸¹ ; bref, un exemplaire tellement « unique » qu'on ne peut pas s'empêcher de penser à l'unicité de la langue albanaise dans le contexte indoeuropéen.

Venons-en à son histoire, entrecoupée de noms et des événements qui à partir du moyen-âge se produisirent réellement dans le sud des Balkans, ce qui aboutit à un texte multicouches, se composant de plusieurs niveaux chronologiques.

Jusqu'au VI^e siècle, la Syldavie fut peuplée de tribus nomades dont on ignore l'origine. Envahie au VI^e siècle par les Slaves, elle fut conquise au X^e siècle par les Turcs qui refoulèrent les Slaves dans les montagnes et occupèrent les plaines. En 1127, Hveghi, chef d'une tribu slave, descendit des montagnes à la tête d'une troupe de volontaires et s'empara des villages turcs isolés, massacrant tout ce qui lui résistait. Il se rendit ainsi rapidement maître d'une grande partie du territoire syldave. Un grand combat eut lieu dans les plaines du Moltus, à proximité de Zileheroum, capitale turque de Syldavie, entre l'armée turque et les troupes de Hveghi. L'armée turque, amollie par une longue inaction, mal encadrée par des chefs incapables, ne résista pas longtemps et s'enfuit en grand désordre. Les Turcs chassés, Hveghi fut élu roi sous le nom de Muskar, c'est-à-dire le Valeureux (de Muskh : « valeur » et Kar « roi »)¹⁸².

Dans cette joyeuse salade d'événements historiques et de données fantaisistes, on peut dégager la résistance opposée contre les Ottomans par un vaillant guerrier au nom composé qui pourrait avoir été inspiré par le « seigneur Alexandre » (en turc Iskander Beg), à savoir Scanderbeg. Par contre, la bataille de Zileheroum, indiquée comme le combat fondateur de l'épopée syldave, pourrait faire allusion à la bataille de Kosovo Polje qui en 1389 opposa l'empire ottoman et les armées balkaniques. Difficile de démêler cet enchevêtrement de données réelles et représentations fantastiques ; de toute

¹⁸⁰ Prise en soi, la littérature dessinée s'avère être un véritable répertoire de stéréotypes ; dans le cas des Albums de Tintin, aux années 1940 ils vinrent au point d'avoir besoin de révisions éditoriales en raison des contenus considérés explicitement racistes. À ce sujet, cf. Paul Mountfort, « 'Yellow skin, black hair ... Careful, Tintin': Hergé and Orientalism », *Australasian Journal of Popular Culture*, vol. 1, n. 1, 2012, p. 33-49. Pour une étude des bandes dessinées de genre « ethnique », cf. Brandon Thomas, *Stereotype and Representation of Near and Middle Eastern Arabs in the Franco - Belgian Bande Dessinée*, Saarbrücken, VDM Verlag Dr. Müller, 2010.

¹⁸¹ À la langue syldave a été consacrée une entrée dans le dictionnaire des langues fictionnelles, à savoir Stephen D. Rogers, *A Dictionary of Made-Up Languages. From Adûnaic to Elvish, Zaum to Klingon — The Anwa (Real) Origins of Invented Lexicons*, s. l., Adams Media Corporation, 2011. Cf. s. v. « Syldavian », page 215/position 4621 sqq. de l'édition Kindle e-livre.

¹⁸² Hergé, *Les Aventures de Tintin. Le Sceptre d'Ottokar*, op. cit., p. 19.

façon, il donna à Hergé l'occasion de réaliser cette magnifique miniature, rappelant des anciennes tapisseries flamandes.

Diffusion non autorisée

Figure 47. Table illustrant la bataille de Zileheroum¹⁸³

¹⁸³ Hergé, *Les Aventures de Tintin. Le Sceptre d'Ottokar*, op. cit., p. 20.

Tout en se tenant aux similitudes entre réel et fiction, on peut saisir cette curieuse ressemblance entre le roi de la Syldavie, Muskar XII, et le roi Zog I^{er} d'Albanie, qui régna de septembre 1928 à avril 1939.

Diffusion non autorisée

Figure 48. Muskar XII, roi de Syldavie¹⁸⁴



Figure 49. Zog I^{er}, roi des Albanais¹⁸⁵

2. 8. Le façonnage de l'espace fictionnel

La toile de fond du *Sceptre d'Ottokar* présente un cas de figure tout à fait original — et néanmoins loin d'être unique¹⁸⁶ — des modalités de la construction d'un espace fictionnel balkanique, ne serait-ce que cet exemple nous vient d'une bande dessinée, à savoir d'un domaine où la transmission du message repose plus que jamais sur la visualité. En fait, en étant bâti avec des matériaux empruntés de différents pays balkaniques, ce lieux s'avère être une mosaïque de traits albanais, monténégrins, bulgares, roumains, bref, « balkanoïdes », pour emprunter un terme (lui aussi inexistant,

¹⁸⁴ Hergé, *Les Aventures de Tintin. Le Sceptre d'Ottokar*, *op. cit.*, p. 21.

¹⁸⁵ Image sous licence Wikimedia Creative Commons.

¹⁸⁶ Comme le montre l'analyse abordée dans *Inventing Ruritania*, *op. cit.*

et d'autant plus indicatif d'une certaine manière de traiter la matière balkanique) apparaissant dans un article de presse à l'égard du *Sceptre d'Ottokar*¹⁸⁷.

Comme c'est souvent le cas alors qu'il s'agit des Balkans, la situation relève d'une topographie indéfinie, avec des traits ethnoculturels flottant d'un pays à l'autre, aboutissant à un discours narratif assez nuancé pour être en mesure de montrer toute la palette du pittoresque, comme il sied à une aire dont la représentation demeure depuis des siècles à la frontière entre l'exotique et le mystérieux, voire l'effrayant.

Compte tenu du flou qui en a toujours marqué les frontières dans la perception générale, ainsi que de la méconnaissance de leurs entités individuelles, les pays balkaniques offrent le scénario idéal où placer un pays « encarté¹⁸⁸ », se formant « à partir d'une synthèse d'éléments empruntés à divers états réels situés dans la même région¹⁸⁹ ».

Pour être plausible, l'espace encarté doit se situer dans une région aux contours géopolitiques variables ou non bien définis, ou tout au moins perçus comme tels, une condition pleinement satisfaite par ce que les Balkans représentent dans la perception commune.

En énumérant celles qu'il dégage comme les quatre espèces principales de pays fictionnels (les autres étant la république latino-américaine, le pays d'Afrique noire, l'émirat arabe), Jourde indique précisément « l'état (souvent royaume ou principauté¹⁹⁰) d'Europe centrale ou orientale ». En effet, les royaumes fictionnels s'avèrent être une constante imagologique des Balkans ; l'une des différentes causes possibles résiderait en ce qu'ils sont perçus comme un mélange d'États plus ou moins interchangeables

¹⁸⁷ Mathieu Lindon, « En inventant la Syldavie et la Bordurie, puissances balkanoïdes en perpétuel affrontement, Hergé confronte Tintin à la géopolitique de l'avant-guerre », *Libération*, 21. 8. 2006. Dehors de ce mot se terminant par le suffixe « -oïde », qui suggère une ressemblance indéfinie, comme cela s'avère souvent dans la représentation de ces pays, perçus comme emmêlés l'un dans l'autre, la phrase constituant le titre nous signale la réémergence (si jamais il avait disparu) du cliché des éternels troubles balkaniques.

¹⁸⁸ D'après le mot utilisé par Pierre Jourde dans un essai consacré aux pays imaginaires, « par référence à un *encart*, feuille insérée dans un volume, et à la *carte* effectuée et connue de la région du monde où vient néanmoins se glisser cet épaisseur d'imaginaire ». Pierre Jourde, *Géographies imaginaires de quelques inventeurs de mondes au XX^e siècle*. Gracq, Bordes, Michaux, Tolkien, Paris, José Corti, 1991, p. 228, note 2 en bas de page.

¹⁸⁹ Pierre Jourde, *Géographies imaginaires*, *op. cit.*, p. 232.

¹⁹⁰ Pierre Jourde, *Géographies imaginaires*, *op. cit.*, p. 231.

entre eux, où il serait difficile, et dans tous cas inutile, de discerner les différentes nationalités¹⁹¹.

¹⁹¹ C'est l'une des lignes de fond sur laquelle repose une ample étude de K. E. Fleming sur la perception « orientaliste » des Balkans. Dans le passage qui suit, on trouve certains de ceux qui selon l'auteur seraient les causes sous-jacentes au choix d'y placer des pays imaginaires. « Par conséquent, la Syldavie et l'Herzoslovaquie [à savoir, l'État fictionnel où se déroule le roman policier d'Agatha Christie *Le Secret de Chimneys*] sont une sorte de n'importe-quel pays balkanique composé (à la fois dans le nom et dans le caractère), reposant sur plusieurs hypothèses : que les pays balkaniques sont plus ou moins interchangeable et indiscernables les uns des autres, qu'il existe dans les Balkans une typologie politique et historique commune facilement identifiable, qu'il existe une chose telle qu'un 'type' ethnique ou racial balkanique. [...] Cependant, alors qu'Hergé et Christie supposent qu'ils savent quelque chose de fondamental sur les Balkans — en fait, qu'ils connaissent les Balkans si bien qu'ils peuvent facilement construire de mondes Balkans fictifs — tant la Syldavie que l'Herzoslovaquie suggèrent une encore plus omniprésente, et apparemment contradictoire, hypothèse sur l'Europe du Sud. Il s'agit de la croyance que les Balkans sont si désespérément et intrinsèquement confus et impénétrables qu'il n'y a guère de raison d'essayer de les distinguer ; un substitut romanesque ou en bande dessinée, en fait, est éminemment plus maniable et il présente moins de problèmes auctoriaux que ne le fait la chose réelle. Tout ce qui est vaguement est ou sud-est européen peut aller. Syldavie, Moravie, Tchécoslovaquie, Herzoslovakia, Herzégovine, Bosnie, Bordurie, Bohême — après tout, quelle est la différence ? L'observation ironique de Hermann Keyserling « si les Balkans n'existaient pas, il faudrait les inventer », était peut-être minimisant. [...] Même si les Balkans existent, ils doivent de toute façon être inventés. En même temps, et de manière tautologique, donc, les Balkans sont à la fois pleinement connus et totalement inconnus. Il s'agit du premier paradoxe de la manière dont les Balkans sont représentés, perçus et étudiés. Le deuxième est la suivante : si, selon les observateurs étrangers, c'est difficile de faire des distinctions entre États et peuples balkaniques, il est encore plus difficile pour les peuples balkaniques eux-mêmes (selon les dires de ces observateurs) de cesser de faire des distinctions entre eux, et de cesser de se tuer absurdement les uns les autres par rapport à ces distinctions. « Se tuer l'un l'autre » ce n'est pas seulement une sorte de « passe-temps national », mais une intention ou un impératif auxquels il faut obéir, et cela ne peut qu'être mené jusqu'au bout, non pas évité. » Katherine Elizabeth Fleming, «Orientalism, the Balkans, and Balkan Historiography», *The American Historical Review*, vol. 105, n. 4, octobre, 2000, § 3-4. «Syldavia and Herzoslovakia, then, are sort of Balkan 'everycountries', composites (both in name and character) based on several assumptions: that Balkan countries are more or less interchangeable with and indistinguishable from one another, that there is a readily identifiable typology of politics and history common throughout the Balkans, that there is such a thing as a Balkan ethnic or racial 'type' [...]. Yet even as Hergé and Christie assume that they know something fundamental about the Balkans—indeed, that they know the Balkans so well that they can effortlessly construct fictional Balkan worlds—both Herzoslovakia and Syldavia point to an even more pervasive, and apparently contradictory, assumption about southeastern Europe. This is the belief that the Balkans are so hopelessly and intrinsically confused and impenetrable that there is scarcely any point in trying to distinguish between them; a novelistic or cartoon substitute is, in fact, eminently more manageable and presents less of an authorial problem than does the real thing. Anything vaguely East or South-East Europeanish will do. Syldavia, Moravia, Czechoslovakia, Herzoslovakia, Herzegovina, Bosnia, Borduria, Bohemia—what's the difference, after all? Hermann Keyserling's wry observation, «If the Balkans did not exist, it would be necessary to invent them», was perhaps understated. [...] Even though the Balkans do exist, they must be invented anyway. Simultaneously and tautologically, then, the Balkans are both fully known and wholly unknowable. This is the first paradox of the way in which the Balkans are represented, perceived, and studied. The second is this: if, according to outside observers, it is difficult to distinguish between the Balkan states and peoples, it is still more difficult (say those

Selon Jourde, « le caractère vraisemblable d'un monde imaginaire décroît à mesure que la possibilité de sa localisation devient plus grande¹⁹² », une condition que nous semble assez inhérent à ce qui encore de nos jours demeure une connaissance limitée de l'identité albanaise. Dans ces lignes générales, cette affirmation nous semble s'adapter plutôt bien aux facteurs sous-tendant la prolifération des réélaborations fantaisistes dont l'Albanie a fait l'objet dans la littérature contemporaine : peu connue, mal localisée, parfaite pour être inventée.

D'après ce que suggère Jourde, les conditions favorables à la création des espaces fictionnels continueraient à exister dans la perception commune, quel qu'en soit le contexte géopolitique courant :

même lorsque l'une de ces régions a cessé d'être instable, il pourra s'être instauré une sorte de tradition littéraire dans la localisation qui la fera choisir malgré tout. Les frontières balkaniques, mouvantes de 1830 à 1945, sont parfaitement rigides depuis la seconde guerre mondiale. Hergé situe néanmoins dans les Balkans certains de ses états imaginaires (le *Spectre* [sic] d'*Ottokar* date de 1947¹⁹³). L'auteur de Tintin est particulièrement représentatif de cette tendance de l'imaginaire géographique puisqu'il est le créateur de ces états-types, de ces références que sont le couple Bordurie-Syldavie, le San-Théodoros (patrie du général Alcazar) et l'émirat du Khemed¹⁹⁴.

S'il est vrai que, comme nous venons de lire, la « tradition littéraire » prime sur les contingences historico-sociales, il s'ensuit que l'« image » résultant de ladite tradition peut l'emporter sur les changements et les transformations dans la longue période ; et, c'est notre hypothèse, dans le cas où l'image est vivante, pittoresque et assez exotique comme dans le cas de l'Albanie, il est d'autant plus probable que la représentation demeurera de longue, voire très longue durée.

same observers) for Balkan peoples themselves to stop making distinctions between themselves, and to stop killing one another senselessly over those distinctions. «Killing one another» is not just a sort of «national hobby» but an intention or imperative that must be obeyed, and that can only be exhausted, not avoided». Katherine Elizabeth Fleming, «Orientalism, the Balkans, and Balkan Historiography», *The American Historical Review*, vol. 105, n. 4, octobre, 2000, § 3-4. (Trad. pers.).

¹⁹² Pierre Jourde, *Géographies imaginaires*, op. cit., p. 231. Les italiques sont dans le texte.

¹⁹³ Il s'agit évidemment d'une fausse datation, car, comme nous le disions plus haut, la première édition de l'album des aventures de Tintin en Syldavie parut en 1939. Cependant, cette citation contient une autre erreur, même plus intéressante, à savoir la métathèse par laquelle *Le Sceptre d'Ottokar* se transforme en *Spectre*, en ainsi peuplant d'une nouvelle « présence » le terrain imagologique albanais déjà bien rempli.

¹⁹⁴ Pierre Jourde, *Géographies imaginaires*, op. cit., p. 231-232.

2. 9. Elbonia, ou de l'espace vide

L'espace fictionnel où se termine cette vue d'ensemble des lieux imaginaires inspirés par l'Albanie s'appelle Elbonia ; ce cas diffère par rapport aux autres présentés jusqu'ici en ce qu'il s'agit d'une série narrative en bande dessinée.

La première bande des aventures de Dilbert, créé par le dessinateur américain Scott Adams, parut dans la presse américaine le 2 avril 1990. En quelques années, la série fut publiée dans environ 2.000 journaux, répartis dans 70 pays du monde, et traduite en 25 langues ; il y en a aussi une version en dessin animé et un jeu-vidéo.

Le protagoniste s'appelle Dilbert ; il est un ingénieur informatique envoyé en Elbonia pour y chercher du travail à bas prix. Elbonia est représentée comme un ancien État communiste de l'Europe orientale ; c'est un pays minuscule, très pauvre, entièrement en boue, qui ne peut être atteint qu'en s'y catapultant avec une fronde.

Diffusion non autorisée

Figure 50. Dilbert arrive en Elbonia¹⁹⁵

Diffusion non autorisée

Figure 51. L'atterrissage en Elbonia

Les Elboniens peuvent écrire, mais ils n'ont pas appris à lire.

Diffusion non autorisée

Figure 52. L'illettrisme des Elboniens

Ils ont des noms imprononçables, comme d'ailleurs leur langue, que personne ne songerait à apprendre. Les hommes portent un chapeau conique qui rappelle le chapeau traditionnel albanais, le *qeleshe*.

¹⁹⁵ Cette illustration et les suivantes sont tirées de la série en langue originale, disponible en ligne sur le site officiel www.dilbert.com.

Diffusion non autorisée

Figure 53. Des noms imprononçables

Elbonia est un paradis pour les investisseurs étrangers, car il n'y a pas de lois pour la protection de l'environnement, et toutes sortes de permis peuvent être obtenues en corrompant ses dirigeants.

Enfin et surtout, tout comme l'Albanie, Elbonia avait été communiste pendant quarante ans, au point d'oublier toute pratique religieuse : dans la bande suivante les Elboniens se disent prêts à adorer le chien de Dilbert, qu'ils avaient vu descendre du ciel alors qu'il avait été catapulté avec son maître.

Diffusion non autorisée

Figure 54. Athéisme d'État

Il va sans dire que le pays ne jouit pas d'une bonne réputation, comme le montre la vignette suivante, où les dirigeants demandent à Dogbert de promouvoir une campagne pour améliorer l'image internationale d'Elbonia.

Diffusion non autorisée

Figures 55 a, b. Mauvaise réputation et reconstruction de l'image

Diffusion non autorisée

Figures 55 a, b. Mauvaise réputation et reconstruction de l'image

Diffusion non autorisée

Figure 56. Dilbert en Zalbanie

Dans l'édition papier française¹⁹⁶ le nom Elbonia, qui dans d'autres langues est resté identique, a été changé en « Zalbanie », afin de maintenir l'assonance avec la traduction française de l'anglais « Albania ». Dans la vignette suivante, Dilbert tente d'expliquer aux Zalbanais l'utilisation d'un diagramme en arête.

L'arriération culturelle et économique, la singularité linguistique et l'excentricité de l'habillement constituant le fond comique de ces vignettes ne sont qu'une partie de la quantité de marqueurs de l'Albanie qu'on peut dégager dans son référent fictionnel. On peut même en avoir un aperçu en forme de dessins animés, à travers les nombreuses vidéos disponibles en ligne¹⁹⁷ (où, entre autres, il est possible de noter l'assonance, encore plus marquée dans la prononciation américaine, entre les mots anglais Elbonia et Albania).

Pourtant, ce qui nous semble encore plus intéressant c'est de retracer comment les lecteurs américains ont mis en rapport Elbonia avec l'Albanie. Dans le cas des aventures de Dilbert, cela s'est passé tout comme pour la *Land der Skipetaren* de Karl May : c'est la presse quotidienne qui nous offre un test réactif pour se rendre compte des modalités de réception de cet autre hétéronyme de l'Albanie ; cette fois-là, il s'agit d'un article paru dans l'un des quotidiens américains les plus célèbres, où l'auteur explique les raisons qui l'avaient poussé à visiter le Pays des Aigles.

J'ai toujours été curieux de ce petit pays de l'Europe orientale. C'est peut-être à cause de la lecture de la bande dessinée « Dilbert », avec son avant-poste inventé d'« Elbonia ». Elbonia reflète l'Albanie en ce qu'elle a l'air follement hors-de-la-boucle. L'Albanie a vécu sous le joug d'un dictateur communiste s'appelant Enver Hoxha de la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à sa mort en 1985 (et à la chute du communisme ici, en 1991). Gouvernée avant cela par les Romains, les Byzantins et les Ottomans, la nation se détacha du monde sous Hoxha. Une carte des années 1950 que j'avais regardée la montrait comme un espace vide, pas comme un pays¹⁹⁸.

¹⁹⁶ La publication de la traduction en langue française débuta en 1997 : Scott Adams, *Les misères de la vie de bureau*, Paris, Albin Michel, 1997, tome I. L'illustration ci-dessus est tiré du site www.bdtheque.com.

¹⁹⁷ Nous en indiquons un lien à titre d'exemple : <http://www.youtube.com/watch?v=nvZaAmOkuvo> (cons. le 15. 2. 2012).

¹⁹⁸ Peter Mandel, « On an excursion to Albania, it's just you and the antiquities », *The Washington Post*, 17. 1. 2010. « I've always been curious about this tiny Eastern

On pourrait en inférer que les « espaces vides », entendus comme des pays inconnus, peuvent être plus facilement remplis par des lieux communs et des idées reçues. En revanche, la manière dont ce vide où le journaliste cherchait en vain l'Albanie avait été occupé par un pays fictif nous semble un paradigme du processus d'invention des lieux fictionnels inspirés des Balkans, tour à tour affectés de noms fantaisistes, à défaut de connaissances concernant leurs traits réels.

2. 10. Représentation fictive, voire fausse représentation

Il est assez bizarre que les vignettes d'Elbonia, qui sous le paravent d'un pays imaginaire en ridiculisent un autre qui, au contraire, est bien réel, soient nées à une époque où — surtout aux États-Unis, leur terrain d'origine — l'attention au « politiquement correct » était déjà assez répandue pour faire stigmatiser tout type de discours ayant une démarche irrespectueuse envers des pays ou des groupes ethniques.

À cet égard, le cas d'Elbonia semble remplir pleinement les mêmes conditions concernant l'analyse de la Ruritania, c'est-à-dire qu'à l'égard des Balkans il est toujours possible d'utiliser des modalités de représentation qui, depuis longtemps, sont considérées comme inacceptables pour d'autres pays.

La pertinence de cet examen au domaine plus large des études culturelles se trouve, je crois, en ce qu'il rappelle l'attention sur des zones marginales et ambiguës du monde qui ont offert des refuges à des modèles de comportement néocoloniaux qui ne sont plus acceptables ailleurs. Il est possible, pour des écrivains qui se considèrent comme des représentants avancés d'idéaux multiculturels européens, d'écrire sur les Albanais, les Croates, les Serbes, les Bulgares et les Roumains avec ce type de généralisation, de condescendance ouverte qui les consternerait si elle était appliquée à des Somaliens ou des peuples du Zaïre¹⁹⁹.

Tout comme la plaisanterie, ce genre de condescendance se confirme être l'un des traits communs de la représentation de l'Albanie à travers ses hétéronymes. Il convient

European nation. Maybe it's from reading the comic strip 'Dilbert', with its made-up outpost 'Elbonia'. Elbonia mirrors Albania in seeming wildly out-of-the-loop. Albania lived under the thumb of a communist dictator named Enver Hoxha from the end of World War II until his death in 1985 (and the fall of communism there in 1991). Ruled before that by Romans, by Byzantines and by Ottomans, the nation got detached from the world under Hoxha. A 1950s map I looked at showed it as a blank area, not a country. » (Trad. pers.).

¹⁹⁹ Vesna Goldsworthy, *Inventing Ruritania*, *op. cit.*, p. xi. « The relevance of this examination to the wider field of cultural studies lies, I believe, in the fact that it draws attention to those marginal and ambiguous areas of the world which have offered refuges to patterns of neo-colonial behaviour no longer acceptable elsewhere. It is possible for writers who consider themselves to be advanced exponents of European multicultural ideals to write about Albanians, Croats, Serbs, Bulgarians and Romanians with the sort of generalized, open condescension which would appal them if applied to Somalis or the peoples of Zaire. » (Trad. pers.).

d'y ajouter que tant Elbonia que Ruritania sont devenus des mots avec lesquels ont été créés des *exempla ficta*. Comme on le lit dans l'édition de *Wikipédia* de langue anglaise,

« Ruritania » est utilisé comme remplaçant d'un pays hypothétique pour faire le point dans les discussions académiques, tout comme Alice et Bob le sont dans la logique et l'informatique²⁰⁰.

Quant à Elbonia, on s'en sert comme exemple de pays plongé dans des conditions économiques ridicules.

Supposons qu'il arrive que le 'guichet unique' soit situé en Elbonia — où l'économie est principalement basée sur la boue — et on peut obtenir une licence paneuropéenne pour la musique (tous les droits dans l'UE) évalué dans la devise nominale elbonienne du bobard²⁰¹.

Comme le montre ce dernier exemple, l'attitude drolatique en arrive à affecter même la devise officielle du pays, nommée d'après un nom de fantaisie (dans l'originale en langue anglaise « *grubnick* », un terme lui aussi imaginaire, créé en juxtaposant les mots « *grub* », à savoir « larve » ou « bon à rien », et « *nick* », « sobriquet »).

Dans tous les cas abordés jusqu'ici, Elbonia s'avère perçue comme une cible de blagues, un endroit abritant les situations les plus drôles que l'on puisse imaginer.

► Un pays amusant

Les traits elboniens relèvent remarquablement de ce qui, dans un essai consacré à la représentation de l'Albanie dans les médias internationaux, a été appelé *mocking literature*, c'est-à-dire « littérature de la moquerie ». Tout en s'intéressant à la géopolitique, cet essai accorde une attention particulière aux clichés qui ont eu leur origine dans le domaine littéraire.

Grâce au travail d'autres voyageurs comme Edward Lear et Rose Wilder Lane, l'image de l'Albanie a été dépeinte dans le reste de l'Europe. Mais ces images ont été renforcées et modifiées par la représentation des médias occidentaux en devenant des images fortes qui persistent à ce jour. Cette représentation modifiée est une combinaison de stéréotypes ou de clichés

²⁰⁰ Citation tirée de la page web en.wikipedia.org/wiki/Ruritania. « 'Ruritania' is used as the placeholder name of a hypothetical country to make points in academic discussions, much as Alice and Bob are in logic and computing ». Information tirée de wikipedia.org, s. v. « Ruritania », au paragraphe intitulé « In academia ». (Trad. pers.).

²⁰¹ Ces lignes sont tirées d'un texte faisant l'hypothèse de la création d'une entreprise commerciale dans un pays étranger. Le message fut posté sur le blog andreworlowski.com le 27. 5. 2009. « Suppose the 'one stop shop' happened to be located in Elbonia – where the economy is primarily mud-based – and you could obtain a pan-European license for music (all the rights in the EU) priced in the nominal Elbonian currency of the grubnick. » (Trad. pers.).

axés sur les Albanais ayant les plus bas niveaux de vie et le niveau le plus bas de développement économique en Europe, et se fonde également sur l'environnement naturel difficile et l'isolement géographique du pays [...] En conséquence, la stéréotypisation est le cadre qui souligne naturellement la fausse représentation de l'histoire et le folklore albanais. Une perspective dominante concernant l'Albanie est l'accent mis sur le folklore albanais, qui caractérise en grande partie le pays grâce à une forte plaisanterie²⁰².

Dans son étude, Romaniuk dégage une situation de marginalité de l'Albanie par rapport à d'autres pays européens. Ce qu'il appelle la « fausse représentation » trouverait son point fort dans les drôleries insistant sur le côté folklorique, qui en effet est l'un des marqueurs principaux de l'Albanie dans les récits de voyage.

Paradoxalement, un pays si peu connu et encore moins présent dans l'attention internationale a fait l'objet d'un nombre considérable de réélaborations fictionnelles, au point qu'on pourrait même dire que l'Albanie est l'un des plus « imaginés » parmi les lieux les moins connus²⁰³. C'est ainsi qu'en vertu d'un effet de très longue durée, en dépit du fait que depuis longtemps ce petit coin des Balkans n'était plus un pays isolé, l'image de l'Albanie ait demeurée celle d'un lieu « primitif », « non civilisé », « dangereux », et cependant agréable à visiter²⁰⁴.

²⁰² Scott Romaniuk, « On the Edge of Europe: The Marginalisation of Albania within the European Community », *New Balkan Politics*, Issue 10, 2006 – 2007. « Through the work of other travelers' like Edward Lear and Rose Wilder Lane the image of Albania was portrayed to the rest of Europe. But these images were reinforced and modified by Western media portrayal into strong images that persist to this day. This modified portrayal is a combination of stereotyping or typecasting that focuses on Albanian's having the lowest standards of living and the lowest level of economic development in Europe, and also relies on the harsh natural environment and a geographic isolation of the country [...] Accordingly, stereotyping is the landscape that naturally emphasizes the misrepresentation of Albanian history and folklore. A mainstream perspective on Albania is the focus on Albanian folklore, which largely characterizes the country through strong jocularly. » (Trad. pers.).

²⁰³ Un cas assez particulier se passe dans la célèbre saga *Harry Potter* de J. K. Rowling, où des événements bien effrayants se passent dans une forêt d'Albanie, où trouve refuge l'épouvantable sorcier Voldemort. Ce qui est vraiment bizarre c'est que dans ce véritable royaume de la fantaisie s'il y en a un, où la plupart des lieux ont des noms d'invention, l'un des rares lieux qui y apparaît comme réellement existant, ainsi que l'un des plus redoutables, c'est l'Albanie. Cf. J. K. Rowling, *Harry Potter et la Coupe de Feu*, Gallimard, 2001 ; J. K. Rowling, *Harry Potter et les Reliques de la Mort*, Gallimard, 2007.

²⁰⁴ Cf. Gëzim Alpion, *Encounters with Civilizations*, *op. cit.*, p. 130.

► « L'Albanie existe : je l'ai rencontrée »

Ce sont les mots par lesquels une journaliste française s'adressait à ses lecteurs au retour d'un voyage à Tirana en 1978²⁰⁵. Tout humoristique que pouvait être l'intention de cet énoncé, il reste que, pour presque toute la deuxième moitié du XX^e siècle, le voile de l'invisibilité qui cachait l'Albanie au monde et *vice versa* éveillait des fantaisies qui, bien que de manière rhétorique, allaient aussi loin que de mettre en doute l'existence même de ce petit pays.

Désormais, cela fait plus de vingt ans que l'Albanie a ouvert ses frontières aux voyageurs des quatre coins du monde. Pourtant, il se peut que, même de nos jours, où on est submergé par le flux d'une information simultanée omniprésente qui prétend de nous mettre en contact direct avec l'univers entier, on puisse s'étonner en lisant ce message confié à la toile par un utilisateur francophone inconnu : « je pensais que l'Albanie était un pays imaginaire²⁰⁶ ».

Le fait que dans l'hyperespace de la Toile, le « lieu » où la virtualité et la réalité se confondent dans un jeu de reflets où il est souvent difficile de les distinguer, il y ait quelqu'un qui découvre que l'Albanie n'est pas un pays imaginaire est tout à fait fascinant. Les considérations qui pourraient en résulter nous mèneraient trop au-delà des limites (mais quelles sont-elles les limites d'un pays imaginaire ?) de cet aperçu, visant à dégager des modalités de la représentation de l'Albanie à travers ses hétéronymes ; ou peut-être il vaudrait mieux les appeler ses hétérotopies, entendues comme des véritables « espaces autres ». En disant cela, on ne peut pas s'empêcher de convoquer l'hétérotopie dans le sens foucauldien, ce qui « a le pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles²⁰⁷ ». Sauf que, dans le cas en question, le « lieu réel » est peuplé par des espaces imaginaires, chacun représentant un microcosme en soi, avec sa propre identité bien marquée déjà à partir du nom, mais toutefois tirant leurs origines de tous les marqueurs caractérisant l'image de l'Albanie.

²⁰⁵ Cité par Bernard Westphal, qui en fait mention en se référant à la condition de mystère qui enveloppa l'Albanie sous le régime communiste : « Longtemps, le pays des Aigles vécut en autarcie, au point que l'on se mit à douter de son existence. En 1978, une journaliste française, de retour de Tirana, intitula son article 'L'Albanie existe : je l'ai rencontrée' ». Bernard Westphal, « Du Kanun au roman, ou l'hospitalité en Albanie », in Alain Montandon (éd.), *Mythes et représentations de l'hospitalité*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 1999, p. 207.

²⁰⁶ Message tweeté le 2. 9. 2011 à 21h26.

²⁰⁷ Michel Foucault, « Des espaces autres », *Empan*, 2004/2, n. 54, p. 17.

2. 11. Les lieux imaginaires comme possibles laboratoires d'observation des stéréotypes

De la série complète des pays fictifs inspirés par l'Albanie, outre les échantillons proposés ici, émergent des genres allant de l'aventure à la bande dessinée, de l'horreur au roman utopique ou dystopique, et ainsi de suite. Comme c'est évident, leurs cadres de fond diffèrent entre eux par rapport à leurs différents contextes d'origine : si la Skiperia de Karl May nous amène à l'esprit l'un des westerns en vogue à la fin du XIX^e siècle (quoique avec un surplus d'exotisme, alors qu'au traditionnel Ouest sauvage est substitué l'Est), l'Illyrie du roman *The Holy Machine* reflète les inquiétudes de nos jours, face à un monde soumis à la technologie. Pourtant, malgré les différences, ils partagent la représentation de l'Albanie comme un lieu inconnu, voire ignoré, ainsi que des dénominateurs communs dans la manière de l'esquisser.

En effet, il est frappant de constater qu'en dépit de leur diversité de genres et de formes (allant de la fiction traditionnelle à la littérature dessinée), les échantillons pris en considération présentent les mêmes stéréotypes qui marquent l'Albanie dans le cadre de la littérature de voyage, toutefois transférés dans un « double », une sorte de réalité parallèle évoquée par d'autres noms.

Rappelons-en les principaux : l'omniprésence du *Kanun* ; la pluriséculaire coexistence de musulmans et de catholiques, face à des décennies d'athéisme d'État ; une position charnière entre l'Est et l'Ouest ; l'héritage culturel de près de cinq siècles de domination ottomane ; la criminalité organisée ; la vengeance de sang ; une mauvaise réputation internationale ; un faible niveau de vie ; l'extension territoriale minimale ; l'inaccessibilité de certaines de ses régions ; les traits folkloriques de l'habillement, la musique et la chanson ; la singularité d'un langage sans parenté dans la famille indo-européenne.

À la lumière de ce qu'on a pu observer jusqu'ici, nous nous demandons : est-il possible que les espaces imaginaires soient un concentré, une sorte de « précipité » des stéréotypes relatifs à un peuple et à sa culture ? Dans ce cas, on pourrait avancer l'hypothèse que ce genre de fiction pour ainsi dire « paragéographique » peut devenir un laboratoire pour une méthode de lecture où l'analyse de la perception de l'image de l'Autre et de l'Ailleurs se croise avec l'étude, plus spécifiquement géocritique, des relations entre le discours narratif et les espaces physiques et humains affectés par le discours lui-même.

À cet égard, le modèle fourni par la réinvention fictionnelle de l'Albanie paraît particulièrement intéressant en ce que, face à l'abondance de la documentation produite par des écrivains, des voyageurs, des journalistes, il y a eu une sorte de vide dans l'autoreprésentation de l'espace en cause. En fait, les images de l'Albanie décrites dans plus de deux siècles de littérature sont justement dues à des observateurs « externes » par rapport à l'objet représenté ; en revanche, une image « autochtone » n'a pas encore été établie (au sens où elle n'a pas atteint le courant dominant), car on ne connaît généralement que peu ou rien de la littérature albanaise.

En effet, en dehors de Kadaré — et il y aurait encore à réfléchir sur le fait que, jusqu'à il y a peu de temps, en Italie un écrivain de renommée mondiale comme Ismail Kadaré était publié en traduction secondaire, c'est-à-dire à partir de la traduction en langue française et non de l'albanais — ce n'est que tout récemment qu'on commence à connaître d'autres auteurs, le plus souvent féminins et vivant à l'étranger, qui pour la plupart écrivent directement dans la langue de leurs pays adoptifs. Cependant, même dans ce cas, il n'est pas dit que leurs œuvres parlent de l'Albanie.

Sur la base de cette considération, l'autre hypothèse que nous proposons repose sur l'idée qu'alors qu'il manque — ou qu'elle ne soit pas suffisamment répandue — une image identitaire autochtone, les stéréotypes peuvent agir à plus grande échelle, en étant même plus efficaces et, dans un sens, « définitifs », car ils ne trouvent pas de comparaison avec une image de soi générée par l'Autre lui-même.

2. 12. Une Ruritanie à part entière ?

À la fois pour la solidité du *corpus* concernant le même pays que pour l'homogénéité de leurs caractéristiques, les pays fictifs inspirés de l'Albanie pourraient constituer un *corpus* à part entière. Par conséquent, notre hypothèse est que, dans le cadre des pays « ruritaniens », on pourrait identifier une « Ruritanie albanaise », marquée par la plupart des caractéristiques des pays fictifs est-européens qui étaient à la mode à la fin du XIX^e, avec un supplément de particularités de son propre, dû à l'unicité de sa langue, un élément qui à notre avis a contribué à faire de l'Albanie un îlot de l'archipel culturel européen²⁰⁸.

²⁰⁸ Que la langue albanaise puisse être l'un des facteurs contribuant à une approche tout à fait particulière, blagues comprises, à l'égard de ce pays est l'opinion avancée par Derek Hall, *Albania and the Albanians*, London/New York, Pinter, 1994, p. xix. « L'extension, la langue et l'emplacement de l'Albanie l'ont condamnée à une considération périphérique et superficielle par nombre d'Occidentaux. La seule mention du roi Zog, des Guègues et des Tosks est encore suffisante pour inviter

Aussi fictionnelles qu'elles soient, ces multiples dénominations se référant au même peuple nous disent quelque chose de la curiosité, voire des incertitudes, suscitées par la singularité linguistique albanaise. La difficulté de comprendre une langue qui n'avait pas d'homologues parmi ses voisins contribuait à épaissir le mystère autour du pays ; après quoi, il semblerait qu'il n'y eût que de petits pas à franchir pour passer du mystère à l'*inventio*, à savoir l'acte de s'approprier des éléments factuels pour les réélaborer en discours narratif, ce qui, en fin de compte, est à la base de l'invention tous azimuts.

certaines à la plaisanterie ; des allusions à la Lilliputie et à la Syldavie jonchent la littérature, et des références péjoratives à un Albanais faisant telle ou telle autre chose sous forme de blagues sont encore monnaie courante ». « Albania's size, language and location have condemned it to a peripheral and superficial consideration by many in the West. Mention of King Zog, Gëgs and Tosks is still sufficient to invite jocularly in some; allusions to Lilliputia and Ruritania litter the literature, and pejorative references to an Albanian this or that in joke form are still commonplace ». (Trad. pers.).

CONCLUSIONS

Le 8 août 1991, soit à une époque où le dernier régime communiste européen venait tout juste de s'effondrer, le navire de commerce *Vlora* en provenance de Durrës s'amarrait dans le port italien de Bari. Il transportait des biens tout à fait insolites, en ayant à bord une cargaison d'humanité désespérée, une foule immense de presque 20000 personnes, des familles entières qui rêvaient d'une vie meilleure dans le pays d'en face.

Le jour d'avant, pendant les opérations de déchargement d'une cargaison de sucre embarqué à Cuba, le navire avait été pris d'assaut ; à la suite de ce singulier détournement naval, le commandant avait été obligé de se diriger vers l'Italie. À leur arrivée, les réfugiés trouvèrent un pays absolument pas préparé à gérer ce qui était le tout premier débarquement de l'immigration clandestine de masse. La plupart d'entre eux furent logés dans le stade municipal, d'autres trouvèrent abri auprès de familles, dans de centres paroissiaux ou des jardins publics. Les jours suivants, beaucoup d'entre eux furent rapatriés, d'autres réussirent à s'enfuir.

Il arriva ainsi que, depuis un demi-siècle où elle était restée cachée aux yeux du monde, ce fut l'Albanie elle-même qui fit irruption sur la scène internationale. Cette fois-là, elle montrait à l'Europe et au monde entier son image la plus tragique et déchirée ; il n'y avait plus de figurines en costumes colorés jouant des chants exotiques pour le plaisir des écrivains-voyageurs, mais des personnes nécessiteuses, des jeunes en quête de leur futur ainsi que des gens prêts à tout pour arracher un morceau de ce bien-être qu'ils avaient imaginé à travers des émissions télévisées captées dans des sous-sols, par des antennes fabriquées avec des casseroles, à l'insu du régime interdisant la réception des chaînes étrangères. Dans ce moment-là, « ils nous semblèrent soudainement être débarqués du passé et du mystère¹ », ce mystère éternel qui, apparemment, continuait à les entourer même au seuil du XXI^e siècle.

Depuis lors, cela fait beaucoup de temps que l'Albanie a ouvert ses frontières, devenant de plus en plus la destination de nombre de personnes en déplacement professionnel ainsi que de touristes attirés par ses montagnes et ses plages. Cela n'empêche pas que le noyau de son identité culturelle ne continue à être perçue comme difficile à atteindre, voire insaisissable, à bien des égards « autre », par rapport à la plupart des cultures européennes.

¹ Paolo De Simonis, «'Interessante e misterioso paese sul quale si dicono tante meraviglie ed esagerazioni'. Luoghi e costruzioni comuni nelle memorie di viaggiatori, sacerdoti, militari», *Palaver* (2013), n. s., n. 2, Università del Salento, p. 103 : « ci parvero sbarcare improvvisamente dal passato e dal mistero ». (Trad. pers.).

On en a eu des exemples dans ces tout derniers temps, alors que, au lendemain de la visite papale en Albanie, un quotidien anglais offrait à ses lecteurs des points de repères concernant le pays « le moins compris de l'Europe² » ; par contre, tout à fait plus étonnant nous semble le titre par lequel les journalistes de la station de radiodiffusion du Saint-Siège résumaient le message qu'à leurs dires le Pape François avait annoncé au reste du monde, à savoir que « l'Albanie est un pays européen³ », une énonciation qui apparaîtrait tout bonnement banale à l'égard de n'importe quelle autre nation européenne.

D'ailleurs, il faut noter que l'emplacement de l'Albanie continue de basculer même aux yeux de ses intellectuels nationaux, vu que dans un entretien accordé tout récemment à un quotidien du Kosovo, Ismail Kadaré voulut préciser que « les Albanais sont Europe, et non Orient⁴ », en prenant ainsi de la distance par rapport à un espace conceptuel qui apparemment ne relèverait pas de l'image que l'auteur albanais le plus célébré tient à donner de son propre pays.

Ce sens de persistante étrangeté ressortant de la presse quotidienne ne semble pas être démenti par la recherche académique, puisque encore, dans un tout récent dictionnaire encyclopédique américain de littérature de voyage, sous l'entrée « Albania » on peut lire ce qui suit.

Depuis l'époque de Byron à la fin du XX^e siècle, l'Albanie a suscité l'attention des voyageurs attirés par son éloignement culturel et géographique : le pays est de loin le plus pauvre et le moins développé en Europe. En même temps, une grande partie de la littérature de voyage en langue anglaise au sujet de l'Albanie a pris cet attrait de l'isolement comme un sujet suffisant en lui-même. Seule une poignée d'écrivains ont su approcher le pays en ses propres termes, avec l'avantage de connaissances et un sens de contexte. Cela n'est pas surprenant, étant donné que la culture albanaise reste, à maints égards, difficilement accessible. Sa langue n'a aucune relation étroite avec toute autre actuellement parlée⁵.

² Nick Squires, « Pope visits Albania: 10 things you may not know one of Europe's least understood countries », *The Telegraph*, 22. 9. 2014. Parmi les dix choses à connaître, le journaliste incluait un fait linguistique, en informant ses lecteurs qu'en langue albanaise on dit « *po* » pour « oui », et « *jo* » pour « non ».

³ *Radio Vatican. La voix du Pape et de l'Église en dialogue avec le monde*, « Le Pape François : l'Albanie est un pays européen », 22. 9. 2014.

⁴ Arbana Xharra, Kadaré: « Shqiptarët janë Evropë, jo Lindje », *ZëRI.Info*, 16. 6. 2014 (Trad. pers.).

⁵ Jennifer Speake, *Literature of Travel and Exploration. An Encyclopedia*, New York, Routledge, 2013, p. 9. « From the time of Byron to the late twentieth century, Albania has drawn travelers attracted to its cultural and geographical remoteness: the country is by far the poorest and least developed in Europe. At the same time, much English-language travel writing about Albania has taken the excitement of isolation as a sufficient subject in itself. Only a handful of writers have been able to approach the country on its own terms, with the benefit of knowledge and a sense of context. This is

Tout en ayant été rédigé de nos jours, ce résumé de la perception de l'Albanie montre des traits qui pourraient le faire dater des premières étapes de l'histoire du voyage contemporain. En effet, son image semblerait s'être stabilisée pas seulement dans le cadre des récits de voyage en soi-même, mais encore dans le domaine des études qui en font l'objet de leur analyse, en aboutissant à une représentation de deuxième niveau, où la réflexion épistémologique qui survient à la pratique de l'écriture en conserve les mêmes lignes.

Tout comme cela se passe dans l'arrêt sur image cinématographique, qui consiste à sélectionner un photogramme en l'immobilisant pour un temps indéfini, les traits de l'Albanie littéraire basculant entre plusieurs « orientes » se sont solidifiés jusqu'à former une toile de fond pratiquement immuable, où les observateurs étrangers superposent de temps en temps des détails neufs, tirés des aspects de l'actualité les plus insolites et étonnants⁶.

C'est justement telle continuité des traits de la représentation qui nous apparaît comme le cadre structural entourant l'image de l'Albanie dans la littérature européenne de ces deux derniers siècles. À cette sorte de fixité de la perception pourrait avoir contribué, entre autres, son extension territoriale minuscule, qui avec l'homogénéité et la persistance à travers les siècles des traits de la représentation littéraire feraient de l'Albanie un modèle « mécanique⁷ » d'analyse imagologique de longue durée.

unsurprising, given that Albanian culture remains, in many respects, difficult to access.

The language has no close relationship to any other now spoken. » (Trad. pers.).

⁶ À ce propos, l'anthropologue autrichien Karl Kaser qualifie de « *frozen* » (« congelée ») l'image s'affichant dans la représentation de l'Albanie tout au long du XX^e siècle. Comme exemple d'éléments nouveaux allant se mélanger à ceux déjà existant il indique les notices concernant les bunkers construits par Enver Hoxha, ou des histoires standardisées au sujet des Albanais constituant le pourcentage le plus élevé des propriétaires de Mercedes Benz en Europe. Cf. Karl Kaser, « Albania: Orientalisation and Balkanisation of a Balkan Country – A Contribution to an Ongoing Debate », in Karl Kaser, Frank Kressing (éd.), *Albania – a country in transition. Aspects of changing identities in a South-East European country*, Baden Baden, Nomos Verlag, 2002, p. 24-33.

⁷ Entendu justement en tant que « modèle » appliqué à un objet d'étude au but d'en identifier les systèmes de fonctionnement ; nous nous référons ici au sens où ce qualificatif est repris des théories de Claude Lévi-Strauss par Fernand Braudel. Cf. Fernand Braudel, « Histoire et Science Sociale : La Longue Durée », in : *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, N. 4, oct.- déc. 1958, p. 747.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES

1. *Corpus* primaire

DEGRAND Alexandre, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, Paris, H. Welter, 1901
<https://archive.org/stream/souvenirsdelaha00degrgoog#page/n13/mode/2up>
(cons. 12. 3. 2012)

DURHAM Mary Edith, *High Albania*, London, Edward Arnold, 1909
<https://archive.org/details/afg4972.0001.001.umich.edu> (cons. 1. 3. 2013)

OJETTI Ugo, *L'Albania*, Torino, Roux e Viarengo, 1902
<https://archive.org/details/lalbania00ojetgoog> (cons. 1. 5. 2013)

2. *Corpus* secondaire

2. a. Récits de voyage

ALBANUS ALBANO (VASA Pashko), *Bardha de Témal. Scènes de la vie albanaise*, Paris, Alberte Savine, 1890

BOUÉ Ami, *La Turquie d'Europe*, 4 vol., Paris, Arthus Bertrand, 1840

BOUÉ Ami, *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe. Détails géographiques, topographiques et statistiques sur cet Empire*, 2 vol., Vienne, Librairie de l'Académie Impériale des Sciences, 1854

BYRON George Gordon, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray/William Blackwood, Edinburgh/John Cumming, Dublin, 1812

BYRON George Gordon, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray, 1841

BYRON George Gordon, *Childe Harold's Pilgrimage. The Works of Lord Byron*, London, John Murray, Albemarle Street, 1829

BYRON George Gordon, *Childe Harold, texte anglais publié avec une notice, des arguments et des notes en français, par Émile Chasles*, Paris, Hachette, 1833
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k206886j> (cons. 5. 3. 2011)

- BYRON George Gordon, *Le Pèlerinage de Childe Harold. In : Œuvres complètes de Lord Byron, avec notes et commentaires, comprenant ses mémoires publiées par Thomas Moore*, trad. par M. Pauline Paris, Paris, Dondey-Duprés père et fils, 1830, tome III
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k201083j/f6.image.r=byron%20paulin.langeN> (cons. 5. 3. 2011)
- BYRON George Gordon, *Letters and Journals of Lord Byron with Notices of his Life*, by Thomas Moore, New York, J.&J. Harper, 1830
http://openlibrary.org/books/OL23418464M/Letters_and_journals_of_Lord_Byron (cons. 4. 2. 2011)
- BYRON George Gordon Byron, *Œuvres complètes de Lord Byron, avec notes et commentaires, comprenant ses mémoires publiées par Thomas Moore*, trad. par M. Paulin Paris, Paris, Dondey-Duprés père et fils, 1830, tome IX^e
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k201089t> (cons. 5. 3. 2011)
- BYRON George Gordon, *Œuvres complètes de Lord Byron, avec notes et commentaires, comprenant ses mémoires publiés par Thomas Moore*, trad. par M. Paulin Paris, Paris, Dondey-Duprés père et fils, 1830, tome X^e
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k201090r> (cons. 5. 3. 2011)
- BYRON George Gordon, *The Works of Lord Byron*, vol. I, London, John Murray, Albemarle Street, 1829
- BYRON George Gordon, (Rowland E. Prothero, éd.), *The Works of Lord Byron. Letters and Journals*, London, J. Murray/New York, C. Scribner's Sons, 1898, vol. 1, 2
- COLERIDGE Ernest Hartley (éd.), *The Works of Lord Byron*, London, John Murray/New York, Scribner's Sons, 1899, vol. II
<http://www.gutenberg.org/files/25340/25340-h/25340-h.htm> (cons. 1. 12. 2014)
- COLERIDGE Ernest Hartley (éd.), *The Works of Lord Byron*, London, John Murray/New York, Scribner's Sons, 1904, vol. VII
<http://www.gutenberg.org/files/27577/27577-h/27577-h.htm> (cons. 1. 2. 2011)
- BYRON George Gordon, *The Works Of Lord Byron, with his Letters and Journals, and his Life*, by Thomas Moore Esq., vol. II, New York, George Dearborn Publisher, 1836
- CONWAY Ethel Agnes, *A Ride through the Balkans. On Classic Ground with a Camera*, London, Robert Scott, 1917
- DALLAS Robert Charles (éd.), *Correspondance de Lord Byron avec un ami, comprenant en autres les lettres écrites à sa mère, du Portugal, de l'Espagne, de la Turquie, et de la Grèce, dans les années 1809, 1810 et 1811, et des souvenirs et observations, le tout formant une histoire de sa vie, de 1808 à 1814*, Bruxelles, Tome I, P. J. de Mat, 1825
- DOZON Auguste, *Contes albanais*, Paris, Ernest Leroux Éditeur, 1881

- DOZON Auguste, *Manuel de la Langue Chkipe ou Albanaise. Grammaire, Chrestomathie, Vocabulaire*, Paris, Ernest Leroux Éditeur, 1878
- DURHAM Mary Edith, *The Burden of the Balkans*, London, Edward Arnold, 1905
<http://archive.org/details/burdenbalkans00durhgoog> (cons. 15. 10. 2013)
- DURHAM Mary Edith, *The Struggle for Scutari*, London, Edward Arnold, 1914
<https://archive.org/details/struggleforscuta00durhuoft> (cons. 15. 10. 2012)
- DURHAM Mary Edith, *Through the Lands of the Serb*, London, Edward Arnold, 1904
<https://archive.org/details/throughlandsofse00durh> (cons. 5. 9. 2013)
- DURHAM Mary Edith, *Twenty Years of Balkan Tangle*, London, E. Allen & Unwin Ltd., 1920 <https://archive.org/details/twentyyearsofbal19669gut> (cons. 5. 9. 2013)
- GALT John, *The Life of Lord Byron*, London, Henry Colburn and Richard Bentley, 1830
http://books.google.com/books/about/The_life_of_Lord_Byron.html?id=Mj4DAAAYAAJ (cons. 14. 2. 2011)
- GODART Justin, *L'Albanie en 1921*, La Flèche (Sarthe), Dépôt des publications de la Conciliation, 1921
- GORDON Will (Winifred GORDON), *A Woman in the Balkans*, London, Thomas Nelson and Sons, 1918
https://openlibrary.org/books/OL23360990M/A_woman_in_the_Balkans (cons. 5. 9. 2013)
- HECQUARD Hyacinthe, *Histoire et Description de la Haute Albanie ou Guégarie*, Paris, chez Arthus Bertrand, 1858
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6535472n> (cons. 3.13. 2013)
- HOBHOUSE Baron John Cam Hobhouse Broughton, *Travels in Albania and other provinces of Turkey in 1809 & 1810*, London, John Murray, Albemarle Street, 1858, vol. I, II
- HOBHOUSE John Cam, *A Journey through Albania and other provinces of Turkey in 1809 & 1810*, London, John Murray, Albemarle Street, 1813, vol. I, II
- LEAKE William Martin, *Researches in Greece*, London, John Booth, 1814
- LEAKE William Martin, *Travels in Northern Greece*, London, J. Rodwell, New Bond Street, 1835, vol. I-IV
- MONTAGU Mary Wortley, (ed. by Mrs. Hale), *The Letters of Lady Wortley Montagu*, Boston, Roberts Brothers, 1869
- MONTANELLI Indro, *Albania una e mille*, Torino, Paravia, 1939

- MOORE Thomas (éd.), *Letters and journals of Lord Byron, with notices of his life*, vol. I, New York, Harper, 1830 <https://archive.org/details/lettersjournalsbyro01byro> (cons. 2. 12. 2014)
- MOORE Thomas (éd.), *Life of Lord Byron, with his Letters and Journals*, London, John Murray, Albemarle Street, 1854, vol. III
- MUIR MACKENZIE Georgina Mary, IRBY Adeline P., *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, London, Bell and Daldy, 1867
- MUIR MACKENZIE Georgina Mary, IRBY Adeline P., *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe*, Second Edition Revised, London, Daldy, Isbister & Co, 2 vol., 1877
- MURRAY John, *A Handbook for Travellers in the Ionian Islands, Greece, Turkey, Asia Minor, and Constantinople; Being a Guide to the Principal Routes in Those Countries, Including a Description of Malta, with Maxims and Hints for Travellers in the East* London, John Murray, Albemarle Street, 1840 http://books.google.it/books?id=3A0NAAAAYAAJ&hl=it&source=gbs_similar_books (cons. 15. 10. 2013)
- MURRAY John, *A Handbook for Travellers in Greece describing the Ionian Islands, the Kingdom of Greece, the Islands of the Ægean Sea, with Albania, Thessaly, and Macedonia*, London, John Murray, Albemarle Street/Paris, Galignani, Stassin et Xavier, 1854 http://openlibrary.org/books/OL14010756M/Handbook_for_travellers_in_Greece (cons. 15. 10. 2013)
- MURRAY John (éd.), *Lord Byron's Correspondence*, vol. I, London, John Murray, Albemarle Street, 1922 <http://archive.org/details/lordbyronscorres01byrorich> (cons. 4. 2. 2011)
- PEACOCK Wadham, *Albania, the Foundling State of Europe*, New York, D. Appleton & Company, 1914
- POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent, *Histoire de la régénération de la Grèce, comprenant le précis des événemens depuis 1740 jusqu'en 1824*, Bruxelles, Société Typographique, 1825, vol. I <https://archive.org/details/histoiredelarg01pouq> (cons. 25. 1. 2014)
- POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent [attribué à], BESSIÈRES Julien, *Mémoire sur la vie et la puissance d'Ali Pacha, visir de Janina*, Paris, Delaunay, 1820
- Pouqueville's Reise durch Morea und Albanien nach Constantinopel und in mehrere andere Theile des ottomanischen Reichs in den Jahren 1798, 1799, 1800 und 1801*, Leipzig, Hinrichs, 1805, traduit par K. L. M. Müller. Texte numérisé par l'Universitätsbibliothek Regensburg <http://www.nbn-resolving.de/urn:nbn:de:bvb:355-ubr05303-2> (cons. 21. 4. 2014)

- POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent, *Travels in Epirus, Albania, Macedonia and Thessaly*, London, Sir Richard Phillips and Co., 1820
http://books.google.it/books?id=zz4QAQAIAAJ&hl=fr&source=gb_s_navlinks_s
- POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent, *Travels in the Morea, Albania, and other parts of the Ottoman Empire, comprehending a general description of those countries; their productions; the manners, customs, and commerce of the inhabitants; a comparison between the ancient and present state of Greece; and an historical and geographical description of the ancient Epirus* (1813), London, Henry Colburn, 1813
<https://archive.org/details/travelsinmoreaal00pouq> (cons. 21. 4. 2014)
- POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent, *Travels through the Morea, Albania, and several other parts of the Ottoman Empire to Constantinople during the years 1798, 1799, 1800 and 1801*, London, Richard Phillips, 1806
- POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent, *Viaggio in Morea a Costantinopoli ed in Albania non che in molte altre parti dell'Impero Ottomanno negli anni 1798, 1799, 1800 e 1801. Che comprende la descrizione de' paesi, le loro produzioni, costumi. Di F. C. H. Pouqueville. Traduzione dal francese del traduttore del Primo Viaggio di Le Vaillant*, tome IV, Milano, Sonzogno, 1810
- POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent, *Voyage dans la Grèce, comprenant la description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque de la Macédoine Cisaxienne [...] avec des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, [...] des habitants de ces provinces. Ouvrage orné de figures, et enrichi de cartes géographiques dressées par M. Barbié du Bocage, de l'Institut de France*, Paris, Chez Firmin Didot, 1826, tome III
<http://katalog.ub.uni-heidelberg.de/titel/66348893> (cons. 21. 4. 2014)
- POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent, *Voyage de la Grèce*, Paris, Chez Firmin Didot, père et fils, 1826, tome I
- POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, et dans plusieurs autres parties de l'Empire Ottoman pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801*, Paris, Gabon, 1805, vol. III
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k74882r> (cons. 25. 1. 2014)
- THARAUD Jérôme et Jean, *La bataille à Scutari d'Albanie*, Paris, Émile-Paul Frères Éditeurs, 1913
- VISCOUNTESS STRANGFORD (BEAUFORT, Emily Anne), *The Eastern Shores of the Adriatic in 1863. With a Visit to Montenegro*, London, Bentley, 1864
<http://archive.org/details/easternshoresad00visgoog> (cons. 15. 10. 2013)
- WALKER Mary Adelaide, *Old Tracks and New Landmarks*, London, Richard Bentley & Son, 1897

WALKER Mary Adelaide, *Through Macedonia to the Albanian Lakes*, London, Chapman and Hall, 1864

2. b. Voyages imaginaires

ADAMS Scott, *Dilbert* <http://www.dilbert.com/> (cons. 15. 2. 2012)

ADAMS Scott, VOLINE Marc, *Dilbert. Les nouvelles misères de la vie de bureau*, Paris, Albin Michel, 1999
<http://www.bdtheque.com/main.php?bdid=890&action=2> (cons. 15. 2. 2012)

BECKETT Chris, *The Holy Machine*, London, Corvus, 2011

HERGÉ, *Les Aventures de Tintin. Le Sceptre d'Ottokar*, Bruxelles, Casterman, 1946

MANINI Jack, CHEVEREAU Michel, *Albanie. La loi du Kanun*, Grenoble, Éditions Glénat, 2010

MAY Karl, *Durch das Land der Skipetaren. Reiseerlebnisse*, Köln, Lingen, 1978
(première édition 1892)

TURTLEDOVE Harry, *Every Inch a King*, New York, Del Rey Books, 2007

3. Autres descriptions de voyage

3. a. Voyages en Albanie

BALDACCI Antonio, *L'Albania*, Roma, Istituto per l'Europa Orientale, XVII (1929)

BARBARICH Eugenio, *Albania (Monografia antropogeografica)*, Roma, Enrico Voghera Editore, 1905

EVANS Arthur J., *Illyrian Letters: A Revised Selection of Correspondence from the Illyrian Provinces of Bosnia, Herzegovina, Montenegro, Albania, Dalmatia, Croatia, and Slavonia, addressed to the 'Manchester Guardian' during the Year 1877*, London, Longmans, Green, and Co., 1878

GHIGLIONE Piero, *Montagne d'Albania*, Tirana, DISTAPTUR, 1941

HOLLAND Henry, *Travels in the Ionian Isles, Albania, Thessaly, Macedonia, etc. during the Years 1812-1813*, London, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1815

HUGHES Thomas Smart, *Travels in Sicily, Greece and Albania*, London, Henry Colburn and Richard Bentley, 1830, vol. I, II

IBRAHIM-MANZOUR-EFENDI (CERFBERR Samson de Medelsheim), *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie, pendant le gouvernement d'Ali-Pacha ; ouvrage*

pouvant servir de complément à celui de M. de Pouqueville, Paris, Paul Ledoux, 1827

JOLLIFFE Thomas Robert, *Narrative of an excursion from Corfu to Smyrna; comprising a progress through Albania and the north of Greece; with some account of Athens. To which is annexed, a translation of Erastae, of Plato*, London, Black, Young, and Young, 1827

KNIGHT Edward Frederick, *Albania: A Narrative of Recent Travel*, London, Sampson Low, Marston, Searle, & Rivington, 1880

LEAR Edward, *Journal of a Landscape Painter in Albania & C.*, London, Richard Bentley, 1851

LOUIS-JARAY Gabriel, *Au jeune royaume d'Albanie*, Paris, Librairie Hachette et C., 1913

LOUIS-JARAY Gabriel, *L'Albanie inconnue*, Paris, Librairie Hachette et C., 1913

MANTEGAZZA Vico, *L'Albania*, Roma, Bontempelli & Invernizzi Editori, 1912

MERCIER-THOINET, *Souvenirs de voyage par M. et Mme Mercier-Thoinnet, dans le midi de la France, sur le canal du Languedoc, dans la Ligurie, à Gênes, Rome, Naples, dans la province de Bari, sur l'Adriatique, dans l'Albanie, Raguse, la Dalmatie, l'Illyrie, à Trieste, Vénise, en Suisse*, Paris, chez Schwartz et Gagnot, Paris, chez Lequien, 1838

MEYLAN Auguste, *À travers l'Albanie*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1885

ROGER Noëlle, *La Route de l'Orient*, Paris, Perrin & C., 1914
[http://openlibrary.org/books/OL24634569M/La Route de l'Orient](http://openlibrary.org/books/OL24634569M/La_Route_de_l'Orient)
(cons. 15. 10. 2013)

ROGER Noëlle, « Sur les chemins de l'Albanie », *Revue des Deux Mondes*, Tome XI^e, Paris, Bureau de la Revue des Deux Mondes, 1922, p. 89-112
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k431903q.image> (cons. 15. 10. 2013)

ROGER Noëlle, PODA Ilda (éd.), *Nëpër Udhët e Shqipërisë/Sur les chemins de l'Albanie*, Tiranë, Pegi, 2008

STEINMETZ Karl, *Eine Reise durch die Hochländergaue Oberalbaniens*, Wien und Leipzig, A. Hartleben's Verlag, 1904
<http://www.dlib.si/details/URN:NBN:SI:doc-KYHQTNIZ> (cons. 20. 9. 2014)

TOZER Henry Fanshaw, *Researches in the highlands of Turkey, including visits to mounts Ida, Athos, Olympus, and Pelion, to the Mirdite Albanians, and other remote tribes. With notes on the ballads tales, and classical superstitions of the modern Greeks*, London, J. Murray, 1869

- TURNER William, *Journal of a Tour in the Levant*, London, John Murray, 1820, vol. I
[http://openlibrary.org/books/OL6947160M/Journal of a tour in the Levant](http://openlibrary.org/books/OL6947160M/Journal_of_a_tour_in_the_Levant)
 (cons.15. 10. 2013)
- URQUHART David, *The Spirit of The East. Illustrated in a Journal of Travels Through Roumeli*, vol. I, II, London, Henry Colburn Publisher, 1838
- VAKA Demetra (Mrs Kenneth-Brown), *The Heart of the Balkans*, Boston/ New York, Houghton Mifflin Company, 1917
- WALSH Robert, *Narrative of a Journey from Constantinople to England*, Philadelphia, Carey, Lea & Carey, Chestnut Street, 1828
- WIET Émile, « Le Diocèse d'Alessio et la Mirditie », *Bulletin de la Société de Géographie*, V^e série, Tome XI, Paris, Chez Arthus Bertrand, 1866, p. 271-288
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k376885.image> (cons. 25. 5. 2013)
- WILDER LANE Rose, MATTSON LAUTERS Amy (éd.), *The Rediscovered Writings of Rose Wilder Lane, Literary Journalist*, Columbia, Missouri, University of Missouri Press, 2007

3. b. Voyages dans l'Europe balkanique et ottomane

- ALLOM Thomas, *Constantinople ancienne et moderne, comprenant aussi les sept églises de l'Asie mineure*, vol. 3, Paris/Londres, Fisher Fils & C., 1840
http://books.google.it/books?id=hvRTAAAcAAJ&printsec=frontcover&hl=it&source=gb_s_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false (cons. 1. 8. 2012)
- BELON Pierre, *Les Observations des plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autre pays estranges*, Paris, En la boutique de Gilles Corrozet, 1554
- BÉRARD Victor, *La Turquie et l'hellénisme contemporain*, Troisième édition, Paris, Félix Alcan, 1897 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2100468> (cons. 8. 5. 2013)
- BERCOVICI Konrad, *The incredible Balkans*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1932
- BLOUNT Henry, *A Voyage into the Levant*, London, Andrew Crooke, 1650
- BOOTH John L. C., *Trouble in the Balkans*, London, Hurst and Blackett, LTD, 1905
- BRAILSFORD Henry N., *Macedonia. Its races and their future*, London, Methuen & Co., 1906
- CHANDLER Richard, *Travels in Greece: or an account of a tour made at the expense of the Society of Dilettanti*, Oxford, Clarendon Press, 1776
<https://archive.org/details/travelsingreeceo00chan> (cons. 28. 5. 2014)

- CHATEAUBRIAND François-René, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, 1852
- CHATEAUBRIAND François-René, *Œuvres complètes de M. le Vicomte de Chateaubriand*, Tome Second, Paris, Lefèvre, 1834
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5814064c> (cons. 28. 5. 2014)
- CHOISEUL-GOUFFIER Marie-Gabriel-Florent-Auguste de, Comte de, *Voyage pittoresque de la Grèce*, Paris, s. n., 1782
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8449081d> (cons. 28. 5. 2014)
- COCKERELL Samuel Pepys (éd.), *Travels in Southern Europe and the Levant, 1810-1817. The Journal of C. R. Cockerell, R. A. Edited by his son Samuel Pepys Cockerell*, London/New York/Bombay, Longsman, Green, and Co., 1903
<https://archive.org/details/travelsinsouther00cockuoft> (cons. 28. 5. 2014)
- CURZON Robert, *Visit to Monasteries in the Levant*, London, John Murray, 1849
[http://openlibrary.org/books/OL23461553M/Visits to Monasteries in the Levant](http://openlibrary.org/books/OL23461553M/Visits_to_Monasteries_in_the_Levant) (cons. 15. 10. 2013)
- DE BEAUVAU Henry, *Relation Journalière du Voyage du Levant fait & décrit par haut et puissant seigneur Henry de Beauvau baron du dict lieu et de Manonville seigneur de Fleville, Sermaise, Domepure, &c. [Texte imprimé]Reveu augmenté et enrichy par l'auheur de pourtraicts des lieux les plus remarquables*, Nancy, Jacob Garnich, 1619
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8503451> (cons. 21. 10. 2013)
- DE WINDT Harry, *Through Savage Europe*, London, T. Fisher Unwin, 1907
- DISRAELI Benjamin, *Lord Beaconsfield Letters 1830-1852*, London, John Murray, 1887
- DÜRINGSFELD Ida, von, DÜRINGSFELD-REINSBERG Otto, von, *Hochzeitsbuch. Brauch und Glaube der Hochzeit bei den Christlichen Völkern Europa's*, Leipzig, Bach, 1871
<http://digital.ub.uni-duesseldorf.de/ihd/content/pageview/2636692> (cons. 12. 2. 2013)
- LEJEAN Guillaume, *Voyages dans les Balkans*, Paris, Non Lieu, 2011
- LE QUEUX William, *An Observer in the Near Est*, London, T. Fisher Unwin, 1907
 (cons. 15.10. 2013 <http://archive.org/details/observerinnearea00lequrich>)
- MANTEGAZZA Vico, *Al Montenegro. Un Paese senza Parlamento. Note ed impressioni (agosto - settembre 1896)*, Firenze, Le Monnier, 1896
[http://openlibrary.org/books/OL23378953M/Al Montenegro un paese senza parlamento](http://openlibrary.org/books/OL23378953M/Al_Montenegro_un_paese_senza_parlamento) (cons. 5. 5. 2012)

UPWARD Allen, *The East End of Europe. The Report of an unofficial Mission to the European Provinces of Turkey on the Eve of the Revolution*, London, John Murray, Albemarle Street, 1908

WEST Rebecca, *Black Lamb and Grey Falcon. A Journey through Yugoslavia*, Canongate Books, 2011, Édition Kindle e-livre (Première édition : New York, Viking Press, 1941)

WOODS Henry Charles, *The Danger Zone of Europe*, Boston, Little, Brown, & Company, 1911 <https://archive.org/details/dangerzoneofeuro00woodrich> (cons. 14. 6. 2011)

4. Œuvres de fiction et autres textes littéraires

BARLETIUS Marinus, *Historia de Vita et Gestis Scanderbegi Epirotarum principis*, Roma, Bernardino Vitali, 1508 <https://archive.org/details/historiadeuitaet00barl> (cons. 19. 3. 2012)

BARLETIUS Marinus, *Historia de Vita et Gestis Scanderbegi Epirotarum principis*, (s. l.), (s. n.)
http://www.europeana.eu/portal/record/92002/BibliographicResource_1000093325454_source.html (cons. 19. 3. 2012)

BEAUCHAMP Alphonse, de, *Vie d'Ali Pacha, vizir de Janina, surnommé Aslan, ou le Lion*, Paris, Chez Villet, Librairie et Commissionnaire, 1822
http://openlibrary.org/books/OL24165030M/Vie_d%27Ali_Pacha_visir_de_Janina_surnomm%C3%A9_Aslan_ou_le_Lion (cons. 9. 2. 2012)

DAVENPORT Richard Alfred, *The life of Ali Pacha, of Janina, Vizier of Epirus, surnamed Aslan, or the Lion*, London, Thomas Tegg & Son, 1837

DISRAELI Benjamin, « The Rise of Iskander », in : *Contarini Fleming. A psychological romance. The rise of Iskander*, London, Longmans, Green & Co, 1845, p. 375-461

DONES Elvira, *Vergine giurata*, Milano, Feltrinelli, 2007

DUMAS Alexandre (père), « Ali-Pacha », in : *Crimes Célèbres*, Tomes 7, 8, par MM. Alex. Dumas, Arnould, Fournier, Fiorentino et Mallefille, Paris, Administration de Librairie, 1840, p. 303-334 ; 1-146
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56027029>;
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5602753m/f12.image> (cons. 24.11.12)

DUPONCET (Père Jean Nicolas), *Exploits héroïques de Scanderbeg, roi d'Albanie*, Liège, Blanchard, 1854

FORSTER Edward Morgan, *A Room with a View*, London, Penguin Books, 1990

FRASHËRI Naim, *Histori e Skënderbeut*, Bukuresht, Tipografi e Shqipetarevet, 1898

- GALZERANI Giovanni, *Alì Pascià di Giannina. Azione pantomimica di Giovanni Galzerani. Da rappresentarsi nell'I. R. Teatro alla Scala il Carnevale 1828*, Milano, Gaspare Truffi, 1838
- HOMÈRE, *L'Odyssée d'Homère*, traduction de Pierre Giguet, Paris, Paulin, 1844
- HOPE Anthony, *The Prisoner of Zenda*, Bristol, J. W. Arrowsmith, 1894
- HOPE Anthony, *Le prisonnier de Zenda (Le roman d'un roi)*, Paris, Hachette, Bibliothèque de la jeunesse, 1938
- HUGO Victor, *Les Orientales*, Paris, J. Hetzel et C. Éditeurs, 1869
- HUGO Victor, *Œuvres complètes de Victor Hugo*, vol. III, Paris, Eugène Renduel, 1838
- IBRAHIMI Anilda, *La mariée était en rouge*, Paris, Books Éditions, 2013
- JÓKAI Maurus (Mór), *The Lion of Janina, or The Last Days of Janissaries*, London, Jarrold & Sons/New York, Harper & Bros., 1897
<https://archive.org/details/thelionofjaninat32234gut> (cons. 23. 9. 2012)
- KADARÉ Ismail, *Avril brisé*, Paris, Librairie Générale Française, 1983
- KADARÉ Ismail, *Le successeur*, Paris, Librairie Générale Française, 1983
- KADARÉ Ismail, *Les tambours de la pluie*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1985
- KADARÉ Ismail, *Qui a ramené Doruntine*, Paris, Fayard, 1986
- KIPLING Rudyard, *The Light that failed*, London, Macmillan and Co., 1891
- MUNRO Alice, « The Albanian Virgin », in : *Open Secrets*, London, Chatto & Windus, 1994
- PLAUTO, *I Menecmi*, in : *Plauto. Commedie*, vol. I, Milano, Mondadori, 2007, p. 400-509
- RIGONI STERN Mario, *Quota Albania*, Milano, Einaudi 1971
- ROWLING J. K., *Harry Potter et la Coupe de Feu*, Gallimard, 2001
- ROWLING J. K., *Harry Potter et les Reliques de la Mort*, Gallimard, 2007
- SARROCCHI Margherita, *Della Scanderbeide. Poema eroico della Sig. ra Margherita Sarrocchi*, Roma, Andrea Fei, 1623
- SARROCCHI Margherita, *Scanderbeide. The Heroic Deeds of George Scanderbeg, King of Epirus*, éd. et trad. par Rinaldina Russell, Chicago, University of Chicago Press, 2006

- SAVINIO Alberto, *Tutta la vita*, Milano, Bompiani, 1969
- SECHRETIS Chatzi, *L'Alipachade. Épopée épirote*, Paris, Éditions Orizons, 2013
- SHAKESPEARE William, *La Nuit des rois*, trad. P. Leyris, Garnier-Flammarion, Paris, 1994
- SHELLEY Mary, « The Evil Eye », in Frederic Mansel Reynolds (éd.), *The Keepsake for MDCCCXXX*, London, Hurst, Chance, and Co., s. d.[1829], p. 150-175
- SPENSER Edmund, *The Faerie Queene, Disposed into Twelve Bookes Fashioning XII Moral Vertues*, London, George Routledge and Sons, 1859
<http://www.archive.org/stream/faerieaueenedisp00spen#page/n7/mode/2up>
 (cons. 28. 7. 2013)
- VIRGILE, *L'Énéide*, éd. BOXUS Anne-Marie, POU CET Jacques (éd.), *Virgile louvaniste. Une nouvelle traduction commentée*, Université de Louvain, édition numérique Bibliotheca Classica Selecta
<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/Virg/VirgIntro.html> (cons. 7. 11. 2014)
- The Life of Ali Pacha of Janina, Vizier of Epirus, surnamed Aslan, or the Lion. From various authentic documents*, London, Relfe, 1822
[http://openlibrary.org/books/OL23312744M/The life of Ali Pacha of Jannina late vizier of Epirus surnamed Aslan or the Lion from various docum](http://openlibrary.org/books/OL23312744M/The_life_of_Ali_Pacha_of_Jannina_late_vizier_of_Epirus_surnamed_Aslan_or_the_Lion_from_various_docum)
 (cons. 9. 2. 2012)
- 5. Textes et études concernant le *corpus***
- BHATTACHARJI Shobhana, « 'I Like the Albanians Much': Byron and Three Twentieth-Century British Travellers to Albania », *The Byron Journal*, Volume 38, Issue 1, Liverpool University Press, 2010, p. 39-48
- CARTWRIGHT Joseph, *Selections of the costume of Albania and Greece, with explanatory quotations from the poems of Lord Byron and Gally Knight. Including a highly finished portrait of Ali Pacha, the whole from original drawings by J. Cartwright, esq.*, London, R. Havell, 1822
- CLAYTON Martin, « Ethnographic Wax Cylinders at the British Library National Sound Archive: A Brief History and Description of the Collection », *British Journal of Ethnomusicology*, Vol. 5, 1996, p. 67-92
<http://www.jstor.org/stable/3060867> (cons. 15. 5. 2012)
- COZZI Ernesto, « La donna albanese con speciale riguardo al diritto consuetudinario delle montagne di Scutari », *Anthropos*, Bd. 7, H. 2., 1912, p. 309-335
<http://www.jstor.org/stable/40443843> (cons. 21. 5. 2014)
- DE RADA Girolamo, *Rapsodie d'un poema albanese raccolte nelle colonie del napoletano tradotte da Girolamo de Rada e per cura di lui e di Niccolò Jenò de' Coronei ordinate e messe in luce*, Firenze, Tipografia di Federigo Bencini, 1866

http://books.google.it/books?id=C7EB2Q8WWNkC&printsec=frontcover&dq=Girolamo+de+Rada&as_brr=3#v=onepage&q=Girolamo%20de%20Rada&f=false (cons. 5.1.2014)

- DURHAM Mary Edith (DESTANI Bejtullah, éd.), *Albania and Albanians: Selected Articles and Letters 1903 - 1944*, London, I. B. Tauris, 2005
- DURHAM Mary Edith, « High Albania and Its Customs in 1908 », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. XL, July-December, 1910, London, Harrison and Sons, 1910, p. 453-472
- DURHAM Mary Edith, *Some Tribal Origins, Laws and Customs of the Balkans*, London, Allen & Unwin, 1928
- DURHAM Edith, FRAZER James George, « Albanian and Montenegrin Folklore », *Folklore*, vol. 23, N. 2 (Jun. 1912), p. 224-229
- GADOW Hans, STRICKLAND F. R. S. (éd.), *The Cambridge Natural History*, «Amphibia and Reptiles», vol. VIII, London, Macmillan and Co., 1901 [volume contenant des illustrations scientifiques de M. E. Durham] <http://archive.org/stream/cambridgenatura08harm#page/n7/mode/2up> (cons. 26. 9. 2013)
- GARGANO Olimpia, « Archivio sonoro: le prime incisioni di canti popolari dell'Alta Albania nella British Library (1905) », *AlbaniaNews*, 25. 2. 2012 <http://www.albanianews.it/cultura/storia/2381-archivio-storico-canti-popolari-albanesi> (cons. 30. 6. 2013)
- GARGANO Olimpia, « Miss Durham, da Londra ai Balcani », *AlbaniaNews*, 11. 2. 2012 <http://www.albanianews.it/cultura/item/2345-edith-durham-londra-balcani> (cons. 2. 12. 2014)
- GATTI Gian Luigi, *Dopo Caporetto. Gli ufficiali P nella Grande Guerra: propaganda, assistenza, vigilanza*, Gorizia, Libreria Editrice Goriziana, 2000
- GOWING Elizabeth, *Edith and I; on the trail of an Edwardian traveller in Kosovo*, Kindle e-livre, 2013
- HECQUARD Hyacinthe, *Voyage sur la Côte et dans l'Intérieur de l'Afrique Occidentale*, Paris, Bénard, 1853 [œuvre concernant la mission diplomatique d'Hecquard avant de se rendre en Albanie]
- HYSSSEN Suzan S., *Albie the mad Albanian: the cross-cultural influence between Byron and Albania*, Masters Theses and Doctoral Dissertations, Paper 3 <http://commons.emich.edu/theses/3> (cons. 14. 2. 2011)
- JUBANY Giuseppe, *Raccolta di canti popolari e rapsodie di poemi albanesi*, Trieste, Tipografia del Lloyd Austriaco, 1871

- KING Charles, « Queen of the Highlanders: Edith Durham in ‘the land of the living past’ », *Times Literary Supplement*, 4. 8. 2000, p. 13-14
- MARK Peter, « Hyacinthe Hecquard’s Drawings and Watercolors from Grand Bassam, the Futa Jallon, and the Casamance. A Source for Mid-Nineteenth Century West African History », *Paideuma*, Frobenius-Institut, Frankfurt am Main, Bd. 36, Afrika-Studien II, 1990, p. 173-184
<http://www.jstor.org/discover/40732667?sid=21104993353361&uid=70&uid=2&uid=3&uid=3738296&uid=2129&uid=60&uid=2134&uid=308879843> (cons. 2. 12. 2013) [article concernant la mission diplomatique d’Hecquard avant de se rendre en Albanie]
- MEDAWAR Christian, *Mary Edith Durham and the Balkans, 1900-1914*, A Thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies and Research in partial fulfillment of the requirements of the degree of Masters of Arts, Montreal, 1995
http://digitool.library.mcgill.ca/R/-?func=dbin-jump-full¤t_base=GEN01&object_id=23726 (cons. 12. 2. 2011)
- MURRAY John (John Murray IV), *John Murray III (1808-1892). A brief memoir*, London, John Murray, Albemarle Street, 1919
http://openlibrary.org/books/OL7110475M/John_Murray_III_1808-1892 (cons. 15. 10. 2013)
- OGNENOVA Ljuba, « Nouvelle interprétation de l’inscription ‘illyrienne’ d’Albanie », *Bulletin de correspondance hellénique*, vol. 83, 2, 1959, p. 794-799
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bch_0007-4217_1959_num_83_2_5041 (cons. 16. 5. 2013)
- PARGOIRE Jules, « A. Degrand : *Souvenirs de la Haute-Albanie* », in : *Échos d’Orient*, tome 6, N°38, 1903, p. 94
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1903_num_6_38_3450_t1_0094_0000_2
 (cons. 29. 3. 2012)
- PITRÉ Giuseppe, *Biblioteca delle Tradizioni Popolari Siciliane*, Palermo, Pedone-Lauriel, 1870-1913
- Public Catalogue Foundation, *Mary Edith Durham, Queen Victoria’s Diamond Jubilee, a View of the Processional Route from Borough Road, London, 1897*
<http://www.bbc.co.uk/arts/yourpaintings/artists/mary-edith-durham> (cons. 8. 10. 2013)
- SHANAFELT Gary W., « An English lady in High Albania: Edith Durham and the Balkans », in : *East European Quarterly*, Sept. 22, 1996, p. 283-300
- TANNER Marcus, *Albania’s Mountain Queen. Edith Durham and the Balkans*, London, I. B. Tauris, 2014

II. L'ALBANIE, L'ORIENT ET LES BALKANS

1. L'Albanie. Études

AKHUND Nadine, « The Two Carnegie Reports: From the Balkan Expedition of 1913 to the Albanian Trip of 1921 », *Balkanologie*, Vol. XIV, n° 1-2 | décembre 2012, mis en ligne le 06 février 2013 <http://balkanologie.revues.org/index2365.html> (cons. 7. 5. 2013)

Albania. Revue mensuelle albanaise, n. 5, Bruxelles, 1897
<http://omnilib.com/Topics/Collections/Albania/Albania-Journal/Albania-Revue-Mensuelle-Albanaise-1897-No5.pdf> (cons. 4. 11. 2014)

ALLCOCK John B., YOUNG Antonia (éd.), *Black Lambs and Grey Falcons. Women Travelling in the Balkans*, New York, Berghahn Books, 2000

ALPION Gëzim, *Encounters with Civilizations. From Alexander the Great to Mother Teresa*, Chapel Hill, USA, Globic Press, 2008

ANDREA Fotaq, *Pena të arta franceze për shqiptarët (1332 – 2007)* [Écrivains français au sujet des Albanais], Tiranë, 2007

ANSCOMBE Frederick F. (éd.), « Albanians and Mountain Bandits », *The Ottoman Balkans, 1750-1830*, Princeton, N. J., Markus Wiener Publishers, 2006, p. 87-113

BAYRAKTAR Uğur Bahadır, « Mythifying the Albanians: A Historiographical Discussion on Vasa Efendi's 'Albania and the Albanians' », in *Balkanologie*, Vol. XIII, n. 1-2, décembre 2011 <http://balkanologie.revues.org/index2272.html> (cons. 15. 4. 2012)

BENLOEW Louis, *Analyse de la langue albanaise. Étude de Grammaire Comparée*, Paris, Maisonneuve et C., 1879

BENLOEW Louis, « Études albanaises », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXV^e année, n. 3, 1881

BIAGINI Antonello, *Storia dell'Albania contemporanea*, Milano, Bompiani 2007

BONDIOLI Pio, *Albania: quinta sponda d'Italia*, Milano, C. E. T. I. M., 1939

BOURCART Jacques, *L'Albanie et les Albanais*, Paris, Bossard, 1921

BROILO Federica A., « Pane, vino e cavarzerà: la Via Egnatia nel XVI secolo secondo l'Itinerario di Gabriele Cavazza », in PEDRINI Giovanni, VELADIANO Nico (éd.), *Itinera Orientalia. Itinerari veneti tra Oriente ed Occidente. Relazioni di viaggio e alterità*, Vicenza, Editrice Veneta, 2010, p. 95-151

BURILEANU Constantin, *I Romeni di Albania*, Bologna, Andreoli, 1912

- CABANES Pierre, *Albanie. Le Pays des Aigles*, Aix-en-Provence, Édisud, 1994
- CAMARDA Demetrio, *Appendice al Saggio di Grammatologia Comparata sulla Lingua Albanese*, Prato, F. Alberghetti e C., 1866
<https://archive.org/details/saggiodigrammat00camagoog> (cons. 9. 1. 2014)
- CAMARDA Demetrio, *Saggio di Grammatologia Comparata sulla Lingua Albanese*, Livorno, Successore di Egisto Vignozzi e C., 1864
<https://archive.org/details/saggiodigrammat00camagoog> (cons. 9. 1. 2014)
- CHEKREZI Constantine A., *Albania. Past and Present*, New York, The Macmillan Company, 1914
- CLAYER Nathalie, *Aux origines du nationalisme albanais. La naissance d'une nation majoritairement musulmane en Europe*, Paris, Karthala, 2007
- CLAYER Nathalie, « Le goût du fruit défendu ou de la lecture de l'albanais dans l'Empire ottoman finissant », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 87-88, septembre 1999, p. 225-250 <http://remmm.revues.org/305> (cons. 9. 5. 2013)
- DA LECCE Francesco Maria (Padre), *Osservazioni grammaticali nella lingua albanese*, Roma, Stamperia della Sag. Cong. di Prop. Fide, 1716
http://openlibrary.org/books/OL23516546M/Osservazioni_grammaticali_nella_lingua_albanese (cons. 19. 4. 2013)
- DANIEL Odile, *Albanie. Une bibliographie historique*, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1985
- DELL'ERBA Nunzio, *Storia dell'Albania*, Roma, Newton & Compton, 1997
- DE RAPPER Gilles, « ENTRE MASCULIN ET FÉMININ. La vierge jurée, l'héritière et le gendre à la maison », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 154-155 (2000), p. 457-466
<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00258609/document> (cons. 24. 5. 2013)
- DE RAPPER Gilles, « Looking for Europe on the Borders of Albania », HAL : halshs-00343436, 1. 1. 2008, p. 1-8 <http://www.hprints.org/halshs-00343436/document> (cons. 3. 1. 2012)
- DE SIMONIS Paolo, « 'Interessante e misterioso paese sul quale si dicono tante meraviglie ed esagerazioni'. Luoghi e costruzioni comuni nelle memorie di viaggiatori, sacerdoti, militari », *Palaver* (2013), n. s., n. 2, Università del Salento <http://siba-ese.unisalento.it/index.php/palaver/article/view/12775> (cons. 14. 6. 2013)

- DI BUCCI FELICETTI Orietta Simoni, « 'Quota Albania'. Un paese adriatico tra le montagne », in SCIANATICO Giovanna (éd.), *Scrittura di viaggio. Le terre dell'Adriatico*, Bari, Palomar, 2007, p. 137-162
- D'ISTRIA Dora (GHICA Elena), « La nationalité albanaise d'après les chants populaires », *Revue des Deux Mondes*, Tome LXIII, XXXVI^e Année, 1. 5. 1866, p. 382-418
- D'ISTRIA Dora (GHICA Elena), *Les Femmes en Orient*, Zürich, Meyer & Zeller, 1859, vol. I
- DUKAGJINI Lekë, GJECOV Shtjefën, FOX Leonard, *Kanuni I Lekë Dukagjinit. The Code of Lekë Dukagjini*, New York, Gjonlekaj Publishing Co., 1989
- ELIOT Charles (Odysseus), *Turkey in Europe*, London, Edward Arnold, 1900
- ELSIE Robert, *A Biographical Dictionary of Albanian History*, London, I. B. Tauris & Co. Ltd, 2012
- ELSIE ROBERT, *Albanian Literature. A Short History*, London, I. B. Tauris & Co. Ltd, 2005
- ELSIE Robert, « Benjamin Disraeli and Scanderbeg. The novel 'The Rise of Iskander' (1833) as a contribution to Britain's literary discovery of Albania », *Südost-Forschungen*, 52, 1993
- ELSIE Robert, *Der Kanun. Das albanische Gewohnheitsrecht nach dem so genannten Kanun des Lekë Dukagjini, kodifiziert von Shtjefën Gjeçovi, ins Deutsche übersetzt von Marie Amelie Freiin von Godin und mit einer Einführung von Michael Schmidt-Neke*, Olzheim/Eifel, 2001
- ELSIE Robert, *Historical Dictionary of Albania*, Lanham/Toronto/Plymouth, UK Scarecrow Press, 2010
- EYRIÈS Jean-Baptiste-Benoît, MALTE-BRUN Conrad (éd.), *Nouvelles Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, ou Recueil [...]*, Paris, Librairie de Gide Fils, 1820
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k69771t.image> (cons. 13. 12. 2013)
- FAVEYRIAL Jean-Claude, *Histoire de l'Albanie. Édition établie et présentée par Robert Elsie*, Dukagjini Balkan Books, Peja, 2001
- FESTA Georges, « L'Albanie des voyageurs : du Mythe aux Lumières (XVII^e-XVIII^e siècles) », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 311 (1993), Genève, Publ. de l'Institut et Musée Voltaire, 1956, p. 101-113
- FISCHER Jürgen Bernd, *Albania at war. 1939-1945*, London, Hurst, 1999

- FLEMING Katherine Elizabeth, « Orientalism, the Balkans, and Balkan Historiography », *The American Historical Review*, Vol. 105, N. 4, Oct., 2000, p. 1218-1233
- FLEMING Katherine Elizabeth, *The Muslim Bonaparte: diplomacy and orientalism in Ali Pasha's Greece*, Princeton University Press, 1999
- FRASHËRI Sami, *Shqipëria ç'ka qenë, ç'është e çdo të bëhet [L'Albanie : ce qui a été, ce qui est et ce qui sera]*, Tiranë, Reklama, 2010
- GALANTI Arturo, *L'Albania. Notizie geografiche, etnografiche e storiche*, Roma, Società Editrice Dante Alighieri, 1901
- GARGANO Olimpia, « Illyria, Syldavia, Elbonia e altrove. La re-invenzione narrativa dell'Albania fra spazi immaginari, utopie e distopie », in De Lucia S., Gallo C., Marino D. (éd.), *Landscapes and Mindscapes. Metodologie di ricerca, percorsi geocentrati e poetiche dello spazio in una prospettiva comparata*, Napoli, Marchese, 2014, p. 287-310
- GARGANO Olimpia, « La Scanderbeide di Margherita Sarrocchi, il primo poema epico femminile nell'Italia del 1600 », *Rrënjët. Mensile di attualità e cultura italo-albanese*, Frascati, Università Popolare dei Castelli Romani, Anno 11, n. 2, 5. 2013, p. 1
- GARGANO Olimpia, « The Image Building of a Nation: Albania as an Imaginary Country in Fictional Representations », in : *Esse: English Studies in Albania*, vol. 4, n. 1, Tirana, Albanian Society for English Studies, 2014, p. 157-180
- GENESIN Monica, « Alcune osservazioni sulla terminologia relativa ai rapporti fra i sessi nei Kanun delle montagne albanesi », *Palaver* 3 n. s. (2014), n. 1, Università del Salento, p. 253-288
<http://siba-ese.unisalento.it/index.php/palaver/article/view/13779/12150> (cons. 5. 5. 2014)
- GILKES Oliver, « The Trojans in Epirus. Archaeology, Myth and Identity in Inter War Albania », in GALATY Michael L., WATKINSON Charles, (éd.) *Archaeology Under Dictatorship*, New York, Springer, 2004, p. 33-54
- GIRAULT René, « Gabriel Louis-Jaray, Les Slaves en Autriche-Hongrie », *Matériaux pour l'histoire de notre temps. Nation, nationalités et nationalismes en Europe de 1850 à 1920* (I), 1996, N. 41-42, p. 30-32
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mat_0769-3206_1996_num_41_1_402946 (cons. 27. 10. 2012)
- GLOYER Gillian, *Albania. The Bradt Travel Guide*, Chalfont St Peter, Bradt Travel Guides, 2004
- GODIN Marie Amelie Julie Anna, Freiin, von, « Das Albanische Gewohnheitsrecht », *Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft*, Stuttgart, 56 (1953) S. 1-46; 57 (1954) S. 5-73; 58 (1956) S. 121-198

- GODIN Marie Amelie Julie Anna, Freiin, von, *Wörterbuch der Albanischen und Deutschen Sprache*, Leipzig, Harrassowitz, 1930
- HAHN Johann Georg, von, *Albanesische Studien*, Jena, Verlag von Friedrich Mauke, 1854
- HAHN Johann Georg, von, *Griechische und Albanesische Märchen*, Leipzig, 1864
- HAHN Johann Georg, von, *Sagwissenschaftliche Studien*, Jena, Friedrich Mauke's Verlag, 1876
<http://archive.org/stream/sagwissenschaft01hahngoog#page/n5/mode/2up>
- HALIMI Redi, «L'Albania prima dell'Albania», *Diacronie. Studi di Storia Contemporanea*, N. 4, 3|2010
http://www.studistorici.com/2010/10/29/halimi_numero_4/ (cons. 24. 5. 2012)
- HALL Derek, *Albania and the Albanians*, London/New York, Pinter, 1994
- HALL Derek, « Representations of Place: Albania », in : *The Geographical Journal*, Vol. 165, No. 2, (July 1999), p. 161-172 <http://www.jstor.org/stable/3060414> (cons. 4. 6. 2012)
- HASLUCK Margaret, « Edipus Rex in Albania », in *Folklore*, Vol. 60, No. 3 (Sept., 1949), p. 340-348 <http://www.jstor.org/stable/1256653> (cons. 29. 12. 2012)
- HASLUCK Margaret, *The Unwritten Law in Albania*, London, Cambridge University Press, 1954
- JACQUES Edwin, *The Albanians: An Ethnic History from prehistoric times to the present*, Mc Farland & Company, North Carolina, USA, 1995
- JARAY-LOUIS Gabriel, *Les Albanais*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1920
- JORGAQI Nasho, *Antologia della letteratura albanese*, Cosenza, Luigi Pellegrini Editore, 2007
- JUBANY Giuseppe, *Raccolta di canti popolari e rapsodie di poemi albanesi*, Trieste, Tipografia del Lloyd Austriaco, 1871
- JUKA Safete Sophie, *Kosova. The Albanians in Yugoslavia in light of historical documents: an essay*, New York, Waldon Press, 1984
- KASER Karl, KRESSING Frank (éd.), *Albania — a country in transition. Aspects of changing identities in a South-East European country*, Baden Baden, Nomos Verlag, 2002
- LEGRAND Émile, *Bibliographie albanaise. Description raisonnée des ouvrages publiés en albanais ou relatifs à l'Albanie du quinzième siècle à l'année 1900*, Paris, H. Welter Éditeur, 1912

- MARTUCCI Donato, *I Kanun delle montagne albanesi. Fonti, fondamenti e mutazioni del diritto tradizionale albanese*, Bari, Edizioni di Pagina, 2010
- MARTUCCI Donato, *Le basi morali e giuridiche della società albanese*, Nardò, Besa Editrice, 2009
- MEINI Monica, *Nella terra dei melograni. Itinerari di turismo culturale nell'Albania del Nord*, Firenze, Firenze University Press, 2006
- MEMA Shpëtim, *Shqipëria dhe Shqiptarët në veprat e udhëtarëve anglezë të gjysmës së parë të shekullit XIX [L'Albanie et les Albanais dans les œuvres de voyageurs anglais de la première moitié du XIX^e siècle]*, Tiranë, Shtëpia Botuese '8 Nëntori', 1988 [thèse non publiée]
- MEYER Gustav, « Die Albanischen Tanzlieder in Byron's Childe Harold », in : *Anglia. Zeitschrift für Englische Philologie*, Band XV, Neue Folge Band III, Halle a.S., Max Niemeyer, 1893, p. 1-8
- MERIMÉE Prosper, « De l'Origine des Albanais », in *Revue contemporaine*, Paris, Bureau de la Revue Contemporaine, 1854, vol. 17, III^e année, p. 227-239
- METAIS Serge, *Histoire des Albanais. Des Illyriens à l'Indépendance du Kosovo*, Paris, Fayard, 2006
- MITKO Thimi, « Symmikta », *Acta Comparationis Litterarum Universarum*, vol. II, Nr. VI, 1875, Kolozsvár, Imprimerie de l'Université Royale, 1875, p. 88-95
- MONTANDON Alain, « L'hospitalité aux risques de la tradition et de la modernité chez I. Kadaré et quelques écrivains français », in : *Études Balkaniques* 2006, 3-4, Revue trimestrielle éditée par l'Institut d'Études balkaniques de l'Académie des Sciences de Bulgarie, p. 14-21
- MONTANDON Alain, *L'hospitalité : signes et rites*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2001
- MUSTAFA Mentor, YOUNG Antonia, « Feud narratives: contemporary deployments of kanun in Shala Valley, Northern Albania », *Anthropological Notebooks* 14 (2), Slovene Anthropological Society, 2008, p. 87-107 [http://www.drustvo-antropologov.si/AN/PDF/2008_2/Anthropological Notebooks XIV 2 Mustafa.pdf](http://www.drustvo-antropologov.si/AN/PDF/2008_2/Anthropological%20Notebooks%20XIV%20Mustafa.pdf) (cons. 24. 5. 2012)
- PAPA Asti, « Jacques Bourcart (1891-1965) et les fondements de la géologie alpine de l'Albanie », *Travaux du Comité Français d'Histoire de la Géologie (COFRHIGEO)*, 3^{ème} série, T. XIV, n. 12, 2000, p. 135-143 <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00925480> (cons. 19.10. 2013)
- PETROTTA Gaetano, *Saggio di bibliografia albanese 1500-1930*, Palermo, sans indication d'édition, 1931

- PÉTROVITCH Georges T., Scanderbeg (Georges Castriota). *Essai de bibliographie raisonnée. Ouvrages sur Scanderbeg écrits en langues française, anglaise, allemande, latine, italienne, espagnole, portugaise, suédoise et grecque et publiés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours*, Paris, Ernest Leroux, 1881 <https://archive.org/details/scanderbegessai00castgoog>
- POLLO Stefanaq, PUTO Arben (dir.), avec la collaboration de Kristo Frashëri et Skënder Anamali, *Histoire de l'Albanie des origines à nos jours*, Roanne, Horvath, 1974
- P. W. (Wassa Pacha), autrement dit VASA Pashko, WASSA Effendi], *Grammaire albanaise à l'usage de ceux qui désirent apprendre cette langue sans l'aide d'un maître*, London, Trubner & Co., Ludgate Hill, 1887 <http://archive.org/details/grammairealbana00wgoog> (cons. 21. 10. 2013)
- ROBERT Cyprien, *Les Slaves de Turquies. Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares*, vol. 2, Paris, L. Passard, Jules Labitte, 1844
- ROMANIUK Scott, « On the Edge of Europe: the Marginalisation of Albania within the European Community », *New Balkan Politics. Journal of Politics*, Issue 10, 2006-2007 <http://www.newbalkanpolitics.org.mk/item/ON-THE-EDGE-OF-EUROPE:-THE-MARGINALISATION-OF-ALBANIA-WITHIN-THE-EUROPEAN-COMMUNITY#.VKky4HsmFAU> (cons. 20. 7. 2014)
- SCHMIDT-NEKE Michael, « Von Arnauten und Skipetaren. Albanien und die Albaner bei Karl May », in : *Jahrbuch der Karl-May-Gesellschaft*, 1994, p. 247-284 <http://www.karl-may-gesellschaft.de/kmg/seklit/JbKMG/1994/247.htm> (cons. 3. 8. 2012)
- SCHNEIDER Édouard, *Une race oubliée : les Pélasges et leurs descendants*, Paris, Ernest Leroux Editeur, 1894
- SCHWANDNER-SIEVERS Stephanie, « Albanians, Albanianism and the strategic subversion of stereotypes », *Anthropological Notebooks* 14 (2), Slovene Anthropological Society, 2008, p. 47-64 http://www.drustvo-antropologov.si/AN/PDF/2008_2/Anthropological_Notebooks_XIV_2_Sievers.pdf (cons. 16. 5. 2011)
- SCHWANDNER-SIEVERS Stephanie, FISCHER Bernd Jürgen, *Albanian identities. Myth and History*, Bloomington, Indiana University Press, 2002
- SKENDO Lumo, *Udhetaret e huaj ne Shqiperi gjer ne fund te shekullit XIX [Voyageurs étrangers en Albanie jusqu'à la fin du XIX^e siècle]*, Tiranë, Eurorilindja, 1999
- SKENE Henry, « The Albanians », in *Journal of the Ethnological Society of London (1848-1856)*, Vol. 2, (1850), p. 159-181 Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland <http://www.jstor.org/stable/3014121> (cons. 4. 5. 2012)
- SOTTOSEGRETARIATO DI STATO PER GLI AFFARI ALBANESI, *Albania*, Consociazione Turistica Italiana, Milano 1940

- TAJANI Francesco, *Le istorie albanesi*, Salerno, Fratelli Jovane, 1886
- TARIFA Fatos, « Of Time, Honor, and Memory: Oral Law in Albania », in *Oral Tradition*, Vol. 23, N. 1, March 2008, p. 3-14
<http://journal.oraltradition.org/issues/23i/tarifa> (cons. 14. 1. 2012)
- Travaux du Comité Français d'Histoire de la Géologie (COFRHIGEO)*,
<http://www.annales.org/archives/cofrhigeo/travaux.html> (cons. 19. 10. 2013)
- UGRESIC Dubravka, « Balkans, My Balkans », *Context*, Dalkey Archive Press, n. 14
<http://www.dalkeyarchive.com/book/?GCOI=15647100508100&fa=customcontent&extrasfile=A12613DD-B0D0-B086-B6E275EED6D428F3.html> (cons. 24. 5. 2012)
- VICKERS Miranda, *The Albanians. A Modern History*, London, I. B. Tauris, 1999
- WALLACE Jennifer, « A (Hi)story of Illyria », in *Greece & Rome* (Second Series), Vol. 45, No. 2 (Oct., 1998, Cambridge University Press, p. 213-225
<http://www.jstor.org/stable/i226300> (cons. 10. 7. 2012)
- WASSA Effendi (VASA Pashko), *La vérité sur l'Albanie et les Albanais*, Paris, Imprimerie de la Société Anonyme de Publications Périodiques, 1879
<https://archive.org/details/LaVeritSurLAlbanieEtLesAlbanais> (cons. 14. 3. 2014)
- WESTPHAL Bertrand, « Du Kanun au roman, ou l'hospitalité en Albanie », in : A. MONTANDON (dir), *Mythes et représentations de l'hospitalité*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 1999, p. 207-218
- WESTPHAL Bertrand, « Et l'Albanie se réveilla au petit matin du reportage », in BOUCHARENC Myriam, DELUCHE Joëlle, (dir.), *Littérature et Reportage*, Limoges, PULIM, 2001, p. 237-250
- WILKES John, *The Illyrians*, Oxford, UK/Cambridge, Mass., USA, Blackwell, 1995
- WOOLF Larry, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1994
- XYLANDER Josef Ritter von, *Die Sprache Der Albanesen Oder Schkipetaren*, Frankfurt am Main, In der Andreäischen Buchhandlung, 1835
- YOUNG Antonia, « The phenomenon of Sworn Virgins », *Paper delivered to the XVIII Seminar on Albanian language, literature and culture*, Tirana, Albania 19 August-1st September, 1996, p. 59-75
<http://scholarworks.iu.edu/journals/index.php/aeer/article/viewFile/687/780> (cons. 24. 5. 2012)
- YOUNG Antonia, *Women Who Become Men. Albanian Sworn Virgins*, Oxford, Berg, 2000

2. L'Albanie. Articles de presse

- BENGALI Shashank, « Albania asked to host destruction of Syria's chemical arsenal », *Los Angeles Times*, 10. 11. 2013 <http://www.latimes.com/world/la-fg-us-albania-20131110,0,7135090.story#axzz2kRCVWK9m> (cons. 12. 11. 2013)
- CAHUET Albéric, « Âmes Balkaniques », *L'Illustration*, n. 3672, 12. 7. 1913, p. 23-25 http://www.gutenberg.org/catalog/world/readfile?fk_files=2456769&pageno=23 (cons. 24. 5.2011)
- DALTON Stephen, « Here Be Dragons: London Review », *The Hollywood Reporter*, 10. 17. 2013 <http://www.hollywoodreporter.com/review/be-dragons-london-review-649389> (cons. 4. 4. 2014)
- DÉRENS Jean-Arnault, « Les reclus de la vendetta », *GEO*, n°423, mai 2014, p. 80-92
- [DURHAM Mary Edith], « ALBANIAN EFFERVESCENCE. A native tells why his people are misunderstood », *Boston Evening Transcript*, 23. 4. 1903, p. 16 <http://news.google.com/newspapers?nid=2249&dat=19030423&id=Q3I-AAAAIBAJ&sjid=31kMAAAAIBA&pg=4719,3296495> (cons. 23. 9. 2013)
- GILL AA, « Albania: the land that time forgot », *Sunday Times*, 23. 7. 2006 <http://www.thesundaytimes.co.uk/sto/style/article188012.ece> (cons. 11. 5. 2012)
- « Ich bin a Cowboy », *The Economist*, 24. 5. 2001 <http://www.economist.com/node/630986> (cons. 31. 8. 2013)
- LAUT Ernest, « Les sujets du nouveau royaume. Types albanais » ; « Le grand pacha d'Albanie », *Le Petit Journal. Supplément Illustré*, 15. 3. 1914, n. 1217, p. 82 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7171031/f1.image> (cons. 25. 5. 2011)
- LINDON Mathieu, « En inventant la Syldavie et la Bordurie, puissances balkanoïdes en perpétuel affrontement, Hergé confronte Tintin à la géopolitique de l'avant-guerre », *Libération*, 21. 8. 2006 <http://www.liberation.fr/cahier-special/2006/08/21/blocs-en-toc-48912> (cons. 2. 6. 2014)
- MANDEL Peter, « On an excursion to Albania, it's just you and the antiquities », *The Washington Post*, 17. 1. 2010 <http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2010/01/14/AR2010011404061.html> (cons. 14. 2. 2011)
- MEHNERT Volker, « Ismail Kadaré: 'Chronik in Stein' », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 28. 3. 2008
- Radio Vatican. La voix du Pape et de l'Église en dialogue avec le monde*, « Le Pape François : l'Albanie est un pays européen », 22. 9. 2014 http://fr.radiovaticana.va/news/2014/09/22/le_pape_fran%C3%A7ois_%C2%AB_lalbanie_est_un_pays_europ%C3%A9en_%C2%BB/1107051 (cons. 27. 9. 2014)

- ROONEY David, « The heart that beats in Albert Nobbs », *The New York Times*, 9.12.2011 <http://www.nytimes.com/2011/12/11/movies/glenn-close-as-a-man-in-albert-nobbs.html> (cons. 3. 7. 2012)
- SQUIRES Nick, « Pope visits Albania: 10 things you may not know one of Europe's least understood countries », *The Telegraph*, 22. 9. 2014 <http://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/europe/albania/11111799/Pope-visits-Albania-10-things-you-may-not-know-one-of-Europes-least-understood-countries.html> (cons. 27. 9. 2014)
- STASIUK Andrzej, « Chronique des montagnes Maudites », *Courrier International*, 15. 12. 2005 <http://www.courrierinternational.com/article/2005/12/15/chronique-des-montagnes-maudites> (cons. 21. 9. 2012)
- TARE Auron, « Albanologia që tradhtoi shërbimet sekrete angleze » [« L'albanologue qui trahit les services secrets britanniques »], *Zëri i Kosovës - Organ i lëvizjes Popullore të Kosovës*, 28. 3. 2011 http://www.zerikosoves.org/index.php?option=com_content&view=article&id=854:albanologia-qe-tradhtoi-sherbimet-sekrete-angleze&catid=27:dossier&Itemid=31 (cons. 6. 10. 2013)
- TRÉTIACK Philippe, « Les enfants maudits d'Albanie », *Elle*, 14. 12. 2012, p. 122-130
- XHARRA Arbana, Kadare: « Shqiptarët janë Evropë, jo Lindje », *ZëRI.Info*, 16. 6. 2014 <http://www.zeri.info/artikulli/38047/kadare-shqiptaret-jane-evrope-jo-lindje> (cons. 19. 6. 2014)

3. L'Europe ottomane et les Balkans

- AMALFITANO Paolo, « L'Oriente, topos della modernità », in AMALFITANO Paolo, INNOCENTI Loretta (dir.), *L'Oriente. Storia di una figura nelle arti occidentali* (1700 - 2000), vol. I, Roma, Bulzoni, 2007, p. XXV-XXXV
- APOSTOLOU Irini, « L'apparence extérieure de l'Oriental et son rôle dans la formation de l'image de l'autre par les voyageurs français au XVIII^e siècle », *Cahiers de la Méditerranée*, 66 | 2003, mis en ligne le 25 juillet 2005, p. 181-200 <http://cdlm.revues.org/93>. (cons. 8. 12. 2013)
- AVCIOĞLU Nebahat, *Turquie and the politics of representation, 1728-1876*, Ashgate Pub Co, UK/Burlington, U.S.A., Farnham, 2011
- BAMFORTH Tom, « The Balkans in the British Imagination: Perceptions of South Eastern Europe in Rebecca West's *Black Lamb Grey Falcon* and Edith Durham's *High Albania* », in *Cesaa Review*, n. 33, May 2005, p. 4-15 http://www.cesaa.org.au/forms/CESAA_Review_May_2005.pdf (cons. 2. 5. 2011)
- BRACEWELL Wendy, *Balkan departures: travel writing from Southeastern Europe*, Oxford/New York, Berghahn Books, 2009

- BRACEWELL Wendy, DRACE-FRANCIS Alex, *Under Eastern Eyes: A Comparative Introduction to East European Travel Writing on Europe*, Budapest, Central European University Press, 2008
- CASTELLAN Georges, « Histoire politique et sociale ; Géographie », *Revue des Études Slaves*, Tome 39, fascicule 1-4, 1961, p. 346-354
- DOZON Auguste, *Български народни пѣсни. Chansons Populaires Bulgares Inédites. Publiées et traduites par Auguste Dozon, Traducteur des Poésies Serbes*, Paris, Maisonneuve et C., 1875 <https://archive.org/details/chansonspopulai00dozogoog> (cons. 5. 1. 2014)
- FAURIEL Claude, *Chants Populaires de la Grèce moderne*, Paris, Firmin Didot, 1824
- FLAUBERT Gustave, *Correspondance. Deuxième série (1850-1854)*, Paris, Louis Conard, 1910
- GOLDSWORTHY Vesna, *Inventing Ruritania. The Imperialism of the Imagination*, New Haven/London, Yale University Press, 1998
- GOLDSWORTHY Vesna, « Invention and In (ter) vention: The Rhetoric of Balkanization », *Eurozine*, 8. 5. 2003, p. 1-11
<http://www.eurozine.com/articles/2003-05-08-goldsworthy-en.html> (cons. 24. 5. 2012)
- HAMMOND Andrew (éd.), *The Balkans and the West. Constructing the European Other, 1945–2003*, Ashgate Publishing Limited, 2004
- HENTSCH Thierry, *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988
- JEZERNIK Božidar, *Europa selvaggia. I Balcani nello sguardo dei viaggiatori occidentali*, Torino, EDT, 2010
- KIEL Machiel, « Un héritage non désiré : le patrimoine architectural islamique ottoman dans l'Europe du Sud-Est, 1370-1912 », *Études balkaniques*, 12. 2005, p. 1-58
<http://etudesbalkaniques.revues.org/123> (cons. 3. 7. 2014)
- KING Charles, « Imagining Circassia: David Urquhart and the Making of North Caucasus Nationalism », in *The Russian Review*, Volume 66, Issue 2, April 2007, p. 238-255
<http://onlinelibrary.wiley.com.proxy.unice.fr/doi/10.1111/j.1467-9434.2007.00440.x/abstract> (cons. 14. 1. 2013)
- MAZOWER Mark, *The Balkans. From the end of Byzantium to the present day*, Phoenix Press, London, 2002
- MIGEON Gaston, « Peintres-voyageurs en Turquie au XVIII^e siècle », *Syria*, Tome 5, fascicule 3, 1924, p. 254-256

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria_0039-7946_1924_num_5_3_3054 (cons. 3. 4. 2014)

MILIORI Margarita, « Ambiguous Partisanship. Philhellenism, Turkophilia and Balkanology in XIXth Century Britain », in *Balkanologie* VI, [1-2], décembre 2002, p. p. 127-153 <http://balkanologie.revues.org/index449.html?file=1> (cons. 16. 5. 2012)

MILISAVLJEVIĆ Vladimir, « Penser les Balkans aujourd'hui : l'orientalisme, le balkanisme, et la question de la modernité », in *Meta*, Vol. I, No. 2, 2009, p. 249-271 http://www.metajournal.org//articles_pdf/meta-i-2-2009-249-271.pdf (cons. 2. 6. 2012)

MOWRER Paul Scott, *Balkanized Europe. A study in political analysis and reconstruction*, New York, E. P. Dutton, 1921
http://openlibrary.org/books/OL6633125M/Balkanized_Europe (cons. 2. 6. 2012)

NICHOLSON Michael, *Natasha's Story*, London, Pan Books, 1994

PITTAWAY Mark, (éd.), *The Fluid Borders of Europe*, Walton Hall, Milton Keynes, UK, The Open University, 2003

ROGER Philippe, « Les deux Orients de Roland Barthes », in AMALFITANO Paolo, INNOCENTI Loretta, (éd.), *L'Oriente. Storia di una figura nelle arti occidentali (1700 - 2000)*, vol. II, Roma, Bulzoni, 2007, p. 365-380

SAID Edward W., *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1979

SIKIMIĆ Biljana, HRISTOV Petko (éd.), *Kurban in the Balkans*, Belgrade, Institute for Balkan Studies, Serbian Academy of Sciences and Arts, 2007

TODOROVA Maria, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 2009

TRINCHESE Stefano, CACCAMO Francesco, *Rotte adriatiche. Tra Italia, Balcani e Mediterraneo*, Milano, Franco Angeli, 2011

III. GÉNÉRALITÉS

1. Critique et théories littéraires

AMOSSY Ruth, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991

AMOSSY Ruth, HERSCHBERG-PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, Paris, Armand Colin DL, 2005

ANGENOT Marc, « Présupposé, topos, idéologème », *Études françaises*, Vol. 13, N. 1-2, avril 1977, p. 11-34 <http://id.erudit.org/iderudit/036642ar> (cons. 23. 6. 2012)

- ARON Paul, « Postures journalistiques des années 1930, ou du bon usage de la ‘bobine’ en littérature », *CONTEXTES*, 8. 2011 <http://contextes.revues.org/4710> (cons. 18. 3. 2013)
- ASHCOM B. B., « Notes on the Development of the Scanderbeg Theme », *Comparative Literature*, Vol. 5, N. 1, (Winter, 1953), p. 16-29 <http://www.jstor.org/stable/1768689> (cons. 22. 10. 2012)
- AUERBACH Erich, *Figura*, trad. par Diane Meur, Paris, Macula, 2003
- AUERBACH Erich, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, 1997
- AUGÉ Marc, « Voyage et ethnographie. La vie comme récit », *L’Homme*, 1999, tome 39, n. 151, p. 11-19
- BACOT Jean-Pierre, « Trois générations de presse illustrée au XIX^e siècle. Une recherche en *patternité* », *Réseaux*, 2002/1, n. 111, p. 216-234 <http://www.cairn.info/revue-reseaux-2002-1-page-216.htm> (cons. 22. 10. 2013)
- BAETENS Jan, « Littérature et bande dessinée. Enjeux et limites », *Cahiers de Narratologie*, 16 (2009) <http://narratologie.revues.org/974> (cons. 3. 6. 2014)
- BARA Olivier, « Le Théâtre du Panorama-Dramatique, un laboratoire dramatique sous la Restauration », *Lingua Romana : a Journal of French, Italian and Romanian Culture*, 11 (2013), p. 1-19 <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00914547> (cons. 17. 4. 2014)
- BARTHES Roland, BERSANI Leo, HAMON Philippe, RIFFATERRE Michael, WATT Ian, *Littérature et réalité*, Paris, Le Seuil, 1981
- BASSNETT Susan, « Travel writing and gender », in HULME Peter, YOUNGS Tim (éd.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 225-241
- BAUDRILLARD Jean, *Simulacres and Simulation*, Paris, Éditions Galilée, 1981
- BELLER Manfred, LEERSSSEN Joep (éd.), *Imagology. The Cultural Construction and Literary Representation of National Characters. A Critical Survey*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2007
- BOUCHARENC Myriam, « Choses vues, choses lues : le reportage à l’épreuve de l’intertexte », *Cahiers de Narratologie*, 13. 2006 <http://narratologie.revues.org/320> (cons. 15. 3. 2012)
- BOUCHARENC Myriam, *L’écrivain-reporter au cœur des années trente*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2004
- BRAUDEL Fernand, « Histoire et Science Sociale : La Longue Durée », *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, N. 4, Oct.-Déc. 1958, p. 725-753

- CHARLTON David, *Opera in the Age of Rousseau. Music, Confrontation, Realism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013
- CHEVREL Yves, *La littérature comparée*, Paris, PUF, 2009
- CLAUDON Francis, HADDAD-WOTLING Karen, *Précis de littérature comparée*, Paris, Armand Colin, 2013
- COMETA Michele, *La scrittura delle immagini. Letteratura e cultura visuale*, Milano, Raffaello Cortina Editore, 2012
- CURTIUS Robert Ernst, *Letteratura europea e Medio Evo latino*, Firenze, La Nuova Italia, 1992
- DIDIER Béatrice, *L'Écriture-Femme*, Presses Universitaires de France, Paris, 1981
- DOIRON Normand, *Errance et méthode. Interpréter le déplacement d'Ulysse à Socrate*, Quebec, Les Presses de l'Université Laval, 2011
- DUFAYS Jean-Louis, *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*, Bruxelles, Peter Lang, 2010
- DURAND Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969
- DURAND Gilbert, *L'imagination symbolique*, Paris, PUF, 1964
- FOUCAULT Michel, « Des espaces autres », *Empan*, 2004/2 n. 54, p. 12-19
<http://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm> (cons. 23. 9. 2014)
- HAMMOND Andrew, *Through another Europe: an anthology of travel writing on the Balkans*, Oxford, Signal Books, 2009
- GANNIER Odile, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001
- GANNIER Odile, *Le roman maritime. Émergence d'un genre en Occident*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2011
- GENETTE Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982
- GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987
- HAMON Philippe, *Du Descriptif*, Paris, Hachette, 1993
- HARTOG François, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1980
- HULME Peter, YOUNGS Tim (éd.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002

- HUMBOLDT Wilhelm (von), éd. par Alfred Tonnellé, *De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées*, Paris, Librairie A. Franck, 1859
- JOURDE Pierre, *Géographies imaginaires de quelques inventeurs de mondes au XX^e siècle. Gracq, Borges, Michaux, Tolkien*, Paris, José Corti, 1991
- KNABE Peter-Eckhard, MORTIER Roland, MOUREAU François (éd.), *L'Aube de la modernité 1680-1760*, John Benjamins Publishing, Amsterdam/Philadelphia, 2002
- LÉONARD-ROQUES Véronique, *Figures mythiques : fabrique et métamorphoses*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2008
- MAGRIS Claudio, *L'infinito viaggiare*, Milano, Mondadori, 2005
- MANGUEL Alberto, GUADALUPI Gianni, *Dizionario dei luoghi fantastici*, Milano, Archinto, 2014
- MARLET Pierre, « Le sceptre de Tintin et le bouclier d'Astérix confrontés à leur mythe national », in ALARY Viviane, CORRADO Danielle (dir.), *Mythe et bande dessinée*, Clermont Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, p. 111-128
- MARTIN Alison, PICKFORD Susan (éd.), *Travel Narratives in Translation, 1750-1850. Nationalism, Ideology, Gender*, London/New York, Routledge, 2012
- McCLOUD Scott, *Understanding Comics. The invisible Art*, HarperCollins, New York, 1993
- MOUNTFORT Paul, « 'Yellow skin, black hair ... Careful, Tintin': Hergé and Orientalism », *Australasian Journal of Popular Culture*, vol. 1, n. 1, 2012, p. 33-49 <http://www.intellectbooks.co.uk/journals/view-Article,id=10819> (cons. 2. 7. 2012)
- MOURA Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998
- PAGEAUX Daniel-Henry, *La littérature générale et comparée*, Paris, A. Colin, 1994
- PAGEAUX Daniel-Henri, « Littérature comparée et comparaisons », *SFLGC (Vox Poetica)* <http://www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/comparaisons.htm> (cons. 31. 1. 2012)
- PAGEAUX Daniel Henri, « Littérature générale et comparée et imaginaire », *1616: Anuario de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada*, vol. IX, 1995, p. 81-95 <http://www.cervantesvirtual.com/obra/littrature-gnerale-et-compare-et-imaginaire-0/> (cons. 2. 5. 2011)

- PAGEAUX Daniel-Henri, « Recherche sur l'imagologie : de l'histoire culturelle à la poétique », *Revista de Filologia Francesca*, 8, Servicio de Publicaciones, Univ. Complutense, Madrid, 1995
<http://www.ucm.es/BUCM/revistas/fl/11399368/articulos/THEL9595330135A.PDF> (cons. 31. 1. 2012)
- PELTRE Christine, *Dictionnaire culturel de l'Orientalisme*, Paris, Editions Hazan, 2008
- ROGERS Stephen D., *A Dictionary of Made-Up Languages. From Adûnaic to Elvish, Zaum to Klingon — The Anwa (Real) Origins of Invented Lexicons*, s. l., Adams Media Corporation, 2011
- SEGALEN Victor, *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Montpellier, Fata Morgana, 1978
- SELLIER Philippe, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », *Littérature*, n. 55, 1984. *La farcissure. Intertextualités au XVI^e siècle*, p. 112-126
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/litt_0047-4800_1984_num_55_3_2239 (cons. 12. 5. 2014)
- SGAVICCHIA Siriana, « Scrivere il viaggio: cronache memorie invenzioni », in Nino Borsellino, Walter Pedullà, (éd.), *Storia generale della letteratura italiana*, Milano, Federico Motta Editore, 2004, vol. XVI, p. 498-515
- SOUILLER Didier (dir. ; en collaboration avec TROUBETZKOY Wladimir), *Littérature Comparée*, Paris, PUF, 1997
- SPEAKE Jennifer, *Literature of Travel and Exploration. An Encyclopedia*, New York, Routledge, 2013
- SUADEAU Yves, « Ethnocentrisme », *Encyclopædia Universalis*,
<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/ethnocentrisme/> (cons. 19. 9. 2012)
- THOMAS Brandon, *Stereotype and Representation of Near and Middle Eastern Arabs in the Franco - Belgian Bande Dessinée*, Saarbrücken, VDM Verlag Dr. Müller, 2010
- THORNTON Lynne, *Les orientalistes. Peintres voyageurs*, Paris, ACR Édition, 1993
- THOUVENIN Georges, « 'Le Derviche' des *Orientales*. Les sources de Victor Hugo », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 37^e Année, Paris, Librairie Armand Colin, 1930, p. 347-367
- TODOROV Tzvetan, *Nous et les autres*, Paris, Éditions du Seuil, 1989
- YOUNGS Tim, *Travel writing in the nineteenth century: filling the blank spaces*, London, Anthem Press, 2006

VEGA GARCÍA-LUENGOS Germán, « La reescritura permanente del teatro español del Siglo de Oro: nuevas evidencias », *Criticón*, 72, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, p. 11-34

WESTPHAL Bertrand (dir.), *La Géocritique : mode d'emploi*, Limoges, Pulim, Presses Universitaires de Limoges, 2000

WESTPHAL Bertrand, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2007

2. Anthropologie, Ethnologie, Géographie, Histoire et Sciences auxiliaires

ARIA, Mrs. Aria (Eliza Davis Aria), *Costume: Fanciful, Historical, and Theatrical*, London/New York, Macmillan 1906
<https://openlibrary.org/books/OL14002175M/Costume> (cons. 30. 8. 2014)

BERTOLOTI Davide, *Il Raccoglitore, ossia Archivj di viaggi, di filosofia [&c.]*, vol. XII, Milano, Società Tipografica de' Classici Italiani, 1821

CANTEMIR Dimitrie, *Histoire de l'Empire othoman où se voyent les causes de son aggrandissement et de sa décadence. Avec des notes très-instructives. Par S. A. S. Demetrius Cantimir, prince de Moldavie, trad. en françois par M. de Jonquieres*, Paris, Despilly, 1743, T. II

CACCIATORE Leonardo, *Nuovo Atlante Istorico*, Firenze, Tipografia All'Insegna di Dante, 1835, vol. I

CENTLIVRES Pierre, FABRE Daniel, ZONABEND Françoise (dir.), *La fabrique des héros*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, 1998

COGLITORE Mario, « 'Mostrare il moderno'. Le Esposizioni universali tra fine Ottocento e gli inizi del Novecento », *Diacronie. Studi di Storia Contemporanea. Le esposizioni: propaganda e costruzione identitaria*, 29/6/2014
http://www.studistorici.com/2014/06/29/coglitore_numero_18/ (cons. 7. 7. 2014)

COON S. Carleton, « The Mountains of Giants, A Racial and Cultural Study of the North Albanian Mountain Ghegs », *Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University*, Vol. 23, N. 3, Cambridge, Massachusetts, 1950

CUST Lionel (éd.), *History of the Society of Dilettanti*, London, Macmillan and Co., 1914

DORSON Richard M., « Is Folklore a Discipline? », *Folklore*, Vol. 84, No. 3 (Autumn, 1973), Taylor & Francis, Ltd. on behalf of Folklore Enterprises, Ltd., p. 177-205
<http://www.jstor.org/stable/1259723> (cons. 14. 6. 2012)

- DUMÉZIL George, *Mariages indo-européens (suivi de) Quinze questions romaines*, Paris, Payot, 1979
- FABIETTI Ugo, MALIGHETTI Roberto, MATERA Vincenzo, *Dal tribale al globale. Introduzione all'antropologia*, Milano, Bruno Mondadori Editore, 2000
- GENNEP Arnold, van, *Les rites de passage : étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.*, Paris/La Haye/New York/ Wakefield, Johnson Reprint Corporation, 1969
- GIBBON Edward, *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, vol. VIII, Paris, Ledentu, 1828 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k36467d> (cons. 24. 5. 2012)
- GIBBON Edward, *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, trad. par M. F. Guizot, vol. XIII, Paris, Ledentu, 1828 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k364720>
- GIBBON Edward, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire. With notes by the Rev. H. H. Milman*, vol. IV, London, John Murray, Albemarle Street, 1846
- GOTTFRIED Johann Ludwig (Johann Philipp Abelin), *Historische Chronica oder Beschreibung der führnemsten Geschichten so sich von Anfang der Welt biß auff das Jahr Christi 1619 zugetragen*, Frankfurt am Main, Matthaeus Merian, 1674 <http://books.google.it/books?id=9adYAAAAcAAJ&hl=it&sitesec=reviews> (cons. 3. 5. 2014)
- GRAY Robert, *The Theory of Dreams: in which an Inquiry is Made Into the Powers and Faculties of the Human Mind, as They are Illustrated in the Most Remarkable Dreams Recorded in Sacred and Profane History*, London, F. C. and J. Rivington, 1808, vol. 1 http://books.google.it/books?id=Wu4BAAAAYAAJ&printsec=frontcover&hl=f&r&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false (cons. 9. 3. 2014)
- HERSKOVITS Melville Jean, *Les bases de l'anthropologie culturelle*, Paris, François Maspero Éditeur, 1967
- HOBSBAWM Eric, RANGER Terence (éd.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983
- LABOULAIS-LESAGE Isabelle, « Les géographes français de la fin du XVIII^e siècle et le terrain. Recherches sur une paradoxale absence », *L'Espace géographique* 2/2001 (tome 30), p. 97-110 <http://www.cairn.info.proxy.unice.fr/revue-espace-geographique-2001-2-page-97.htm> (cons. 15. 4. 2014)
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie Structurale*, Paris, Plon, 1974

- LOWELL Edmunds, DUNDES Alan (éd.), *Oedipus. A Folklore Casebook*, London, The University of Wisconsin Press, 1995
- MAUSS Marcel, « Essai sur le don », in *L'année sociologique*, seconde série, 1923-1924, tome I, p. 30-186
- RECLUS Élie, *Les Primitifs. Études d'Ethnologie comparée*, Paris, G. Chamerot, 1885
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k629245.r=elie+reclus.langEN> (cons. 20. 9. 2013)
- RECLUS Élisée, *Nouvelle Géographie Universelle. La Terre et les Hommes*, vol. 1, Paris, Librairie Hachette Et C., 1875
- R. M. D. « Obituary. Margaret Masson Hasluck », *Folklore*, Vol. 60, No. 2 (Jun., 1949), p. 291-292 <http://www.jstor.org/stable/1256717> (cons. 9. 7. 2013)
- ROBIC Marie-Claire, « Un système multi-scalaire, ses espaces de référence et ses mondes. L'Atlas Vidal-Lablache », *Cybergeo : European Journal of Geography*. Dossiers, Journée à l'EHESS (École des Hautes Études en Sciences Sociales). *Échelles et territoires*, Paris, France, 29 avril 2002, document 265, mis en ligne le 25 mars 2004 <http://cybergeo.revues.org/3944> (cons. 6. 12. 2013)
- SCHOELL Frédéric, *Tableau des peuples qui habitent l'Europe, classés d'après les langues qu'ils parlent, et Tableau des religions qu'ils professent*, Paris, F. Schoell, 1812 <https://archive.org/details/tableaudespeupl00schogoog> (cons. 15. 12. 2013)
- VIDAL DE LA BLACHE Paul, *Atlas Général Vidal-Lablache. Histoire et Géographie*, Paris, Armand Colin, 1894

IV. ŒUVRES CINÉMATOGRAPHIQUES

- Abril Despedaçado (Avril Brisé)*, Walter Salles, France/Suisse/Brésil, 2001
- Albert Nobbs*, Rodrigo Garcia, Irlande/Grande-Bretagne/France, 2011
- Der Schut (Au pays des Skipetars)*, Robert Siodmak, Allemagne/France/Italie/Yougoslavie, 1964
- Here be Dragons*, Mark Cousins, Grande-Bretagne, 2013
- The Forgiveness of Blood (Le pardon du Sang)*, Joshua Marton, Albanie/États Unis, 2011

V. USUELS

AUTISSIER Anne-Marie, DANIEL Odile, GUT Christian, LHOMEL Edith,
in : *Encyclopædia Universalis*, s. v. « Albanie » <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/albanie/> (cons. 15. 10. 2013)

BATTAGLIA Salvatore (éd.), *Grande Dizionario della Lingua Italiana*, Torino, UTET, 2000

CAMAJ Martin, *Grammatica albanese con esercizi, cretomazia e glossario*, traduit en italien par Ardian Vehbiu, Cosenza, Brenner, 1995

DAREMBERG Charles, SAGLIO Edmond, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, Graz, Akademische Druck u. Verlagsanstalt, 1904

DARMESTETER Arsène, *Cours de Grammaire Historique de la Langue Française*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1895
<https://archive.org/details/coursdegrammaire00darmuoft> (cons. 12. 12. 2013)

Dizionario Biografico degli Italiani, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana Treccani, 2007, vol. 69, s. v. « Mantegazza Vico »
http://www.treccani.it/enciclopedia/vico-mantegazza_%28Dizionario-Biografico%29/ (cons.15. 4. 2012)

ENCICLOPEDIA ITALIANA TRECCANI en ligne, s. v. *Albania* (1929)
http://www.treccani.it/enciclopedia/albania_%28Enciclopedia Italiana%29/
(cons. 7. 11. 2014)

ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS en ligne, <http://www.universalis.fr/> (cons. 7. 11. 2014)

GRANA Gianni (dir.), *Novecento. Gli scrittori e la cultura letteraria nella società italiana*, Marzorati, Milano 1988, vol. V

HERMAN David, JAHN Manfred, RYAN Marie-Laure (éd.), *Routledge Encyclopedia of Narrative Theory*, Routledge, London/New York, 2008

Le Grand Robert de la langue française, Paris, Le Robert, 1987

Le Littré, Paris, Éditions Garnier, 2007

MICHAUD Louis-Gabriel (dir.), *Biographie universelle, ancienne et moderne, ouvrage rédigé par une société de gens de lettres*, Paris, Desplaces/Leipzig, Brockhaus, (s. d.), Tome XXXIV <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k51674f> (cons. 2. 5. 2014)

MILLIN Aubin Louis, *Dictionnaire des Beaux-arts*, tome III, Paris, Desray, 1806
https://openlibrary.org/books/OL16589118M/Dictionnaire_des_beaux-arts
(cons. 11. 7. 2014)

NEWMARK Leonard (éd.), *Albanian-English Dictionary*, Oxford, Oxford University Press, 1999

NICOT Jean, *Thresor de la langue francoyse tant ancienne que moderne auquel sont les mots propres de marine, vénerie et faulconnerie, ci devant ramassez par Aimar de Ranconnet [...] revu et augmenté par Jean Nicot*, Paris, D. Douceur, 1606 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50808z> (cons. 23 juin 2013)

SMITH Horatio (éd.), *Columbia Dictionary of Modern European Literature*, New York, Columbia University Press, 1947
<https://archive.org/details/columbiadictiona030221mbp> (cons. 22. 9. 2013)

VI. BASES DE DONNÉES ET D'AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES EN LIGNE

À la recherche du passé. Hommes et femmes illustres ou inconnus des cimetières, Ville de Carcassonne, sans indication de date
[http://www.carcassonne.org/carcassonneville.nsf/vueTitre/928FE9E9B4D2F2F1C12574B9004450D2/\\$file/Cimetieres.pdf](http://www.carcassonne.org/carcassonneville.nsf/vueTitre/928FE9E9B4D2F2F1C12574B9004450D2/$file/Cimetieres.pdf) (cons. 22. 6. 2012)

Almanach de Gotha. *Annuaire Diplomatique et Statistique pour l'année 1867*, Gotha, Chez Justus Perthes, 1867 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k30974m.image> (cons. 25. 5. 2013)

Blog *andreworlowski.com* <http://andreworlowski.com/2009/05/27/elbonia-your-next-and-only-music-destination/> (cons. 15. 2. 2012)

CLAR G. et al., *Strategic Policy Intelligence Tools. Enabling better RTDI policy-making in Europe's regions*, Stuttgart/Berlin, Steinbeis-Edition, 2008
http://download.steinbeis-europa.de/regstrat/regstrat_guide-final.pdf (cons. 23. 4. 2013)

Page Twitter <https://twitter.com/terminalose/status/109708672707473408> (cons. 8. 8. 2011)

Portail lexical du CNRTL (*Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*)
<http://www.cnrtl.fr/> (cons. 13. 4. 2014)

Travels in Southeastern Europe <http://quod.lib.umich.edu/b/bosnia/> (cons. 12. 10. 2012)

ANNEXES

1. Table synoptique
2. Glossaire
3. Illustrations hors texte

1. Table synoptique. La littérature de voyage en Albanie aux XIX^e et XX^e siècles

Faits historico-politiques	Récits de voyage	Voyages imaginaires
<p style="text-align: center;">XV^e- XIX^e siècle</p> <p>Après la conquête ottomane, le territoire albanais avait été divisé en des circonscriptions militaires et administratives (<i>vilayets</i>). Au fil du temps, des seigneurs locaux acquièrent de plus en plus d'autonomie par rapport au pouvoir central ; les territoires sous leur juridiction s'appelaient <i>pachaliks</i>.</p> <p style="text-align: center;">1787-1822</p> <p>Dans ces années, le <i>pachalik</i> le plus célèbre fut celui de Janina, la ville épirote qui en ce temps-là faisait partie de l'Albanie. Sous le pacha Ali de Tepelena (aussi connu comme Ali Pacha), la cour de Janina devint un pôle d'attraction pour des voyageurs en provenance de toute l'Europe.</p>	<p style="text-align: center;">1805</p> <p>Le <i>Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie</i> du diplomate et écrivain français François Pouqueville fut publié à Paris. En quelques décennies, les récits de Pouqueville consacrés à l'Albanie furent réédités et traduits en plusieurs langues, en contribuant ainsi à rendre célèbre les gestes d'Ali Pacha, qui en est l'un des personnages de premier plan.</p> <p style="text-align: center;">28 sept. 1809</p> <p>Le poète George Gordon Byron, âgé de 21 ans, débarqua sur la côte sud de l'Albanie avec son compagnon de voyage John Cam Hobhouse. Accueilli à la cour d'Ali Pacha, il s'inspira des ambiances albanaises pour la composition du <i>Pèlerinage de Childe Harold</i>, l'œuvre qui marqua l'entrée de l'Albanie dans les itinéraires du Grand Tour, ainsi que le début de l'extraordinaire renommée de son auteur.</p>	

<p style="text-align: center;">1822</p> <p>Mort d'Ali Pacha, assassiné par des sicaires envoyés par Khursit Ahmet Pacha, général de l'Empire ottoman.</p>	<p style="text-align: center;">1812</p> <p>À Londres fut publiée la première des innombrables éditions et traductions du <i>Pèlerinage de Childe Harold</i>.</p> <p style="text-align: center;">1813</p> <p>Publication à Londres de <i>A Journey through Albania and other provinces of Turkey in 1809 &</i>, le récit de John Cam Hobhouse représente un précieux commentaire de son voyage en Albanie avec Lord Byron. La même année, Byron se fit peindre par le portraitiste britannique Thomas Phillips habillé du costume albanais qu'il avait acheté quatre ans plus tôt.</p> <p style="text-align: center;">1814</p> <p>À Londres furent publiées les <i>Researches in Greece</i> du topographe et antiquaire britannique William Martin Leake. Issues de ses études de terrain conduites au cours des années 1800 entre la Grèce et l'Albanie pour le compte du gouvernement britannique, conjointement avec ses <i>Travels in Northern Greece</i>, les recherches de Leake sont parmi les œuvres phares en matière de langue et culture albanaise au XIX^e siècle.</p>	
--	--	--

1840

Parution à Paris des quatre volumes de *La Turquie d'Europe*, du géologue autrichien [Ami Boué](#). Ayant voyagé en Albanie dans les années 1830, Boué y consacra une partie importante de ses recherches de terrain, tant scientifiques que linguistiques. Son œuvre marque le début des études françaises spécialisées en matière d'Albanie.

1854

Publication à Jena (Allemagne) des *Albanesische Studien* du diplomate allemand [Johann Georg von Hahn](#). Rédigées à la suite de ses recherches pendant sa mission consulaire à Janina, où il avait été envoyé en 1847, elles devinrent une œuvre phare dans le cadre de l'albanistique européenne. :

Mission consulaire à Shkodra du géographe et officier militaire [Hyacinthe Hecquard](#). Ce poste lui donna l'occasion de se consacrer à la culture de la Haute Albanie, ce qui aboutit à une *Histoire* de plus de 500 pages, contenant entre autres une importante collection de

	<p>chants guègues (la variante de la langue albanaise parlée dans le nord du pays).</p> <p style="text-align: center;">1858</p> <p>Publication à Paris de l'<i>Histoire et description de la Haute Albanie</i> d'Hyacinthe Hecquard.</p> <p style="text-align: center;">1860</p> <p>La peintre anglaise Mary Adelaide Walker visita la Macédoine et le nord de l'Albanie. Elle en peignit des paysages et des sujets qui contribuèrent à faire de ses récits des témoignages précieuses à l'égard des mœurs locaux, ainsi que de l'industrie textile albanaise, qui en ce temps-là était en plein essor.</p> <p style="text-align: center;">1864</p> <p>Publication à Londres de <i>Through Macedonia to the Albanian Lakes</i> de Mary Adelaide Walker.</p> <p style="text-align: center;">1869-1875</p> <p>Mandat consulaire à Janina du diplomate et linguiste français Auguste Dozon. Son séjour aboutit à l'une des œuvres les plus importantes de l'albanistique française.</p>	
--	---	--

<p style="text-align: center;">1878</p> <p>À la suite du Traité de San Stefano, mettant fin à la guerre russo-turque, des territoires à forte majorité albanaise avaient été divisés entre le Monténégro, la Serbie et la Bulgarie. Suite aux protestations de la Grande-Bretagne et de l'Autriche, qui craignaient une augmentation de l'influence russe dans les Balkans, en juillet de la même année le Congrès de Berlin redimensionna les concessions territoriales accordées à la Serbie et à la Bulgarie. Le Monténégro obtint les régions albanophones de Plav et Gusinje, auxquelles en 1880 s'ajouta l'importante ville maritime d'Ulcinj.</p>	<p style="text-align: center;">1878</p> <p>Publication à Paris du <i>Manuel de la langue chkipe ou albanaise</i> d'Auguste Dozon.</p> <p style="text-align: center;">1893-1899</p> <p>Le baron Alexandre Degrand parcourut la Haute Albanie à la suite de sa mission consulaire à Shkodra, dans le nord du pays. Ses recherches de terrain, ainsi que son riche reportage photographique, aboutirent à la publication (1901) des <i>Souvenirs de la Haute-Albanie</i>, l'un des plus importants récits de voyage français dans ce pays.</p> <p style="text-align: center;">1900</p> <p>Premier voyage en terres balkaniques de l'Anglaise Mary Edith Durham. Après avoir visité le Monténégro, qui fut sa première étape, elle se consacra aux recherches en matière d'ethnographie et d'anthropologie des Balkans, et notamment de la Haute Albanie, qui devint le cœur de ses voyages pendant plusieurs années.</p>	<p style="text-align: center;">1888</p> <p>Publication en Allemagne des romans d'aventures de l'écrivain Karl May inspirés de l'Albanie ; l'un des plus célèbres est <i>Durch das Land der Skipetaren</i>.</p>
---	--	---

<p style="text-align: center;">1908</p> <p>Le Congrès de Manastir (actuelle Bitola, en Macédoine) choisit l'alphabet latin comme l'alphabet standardisé de la langue albanaise.</p>	<p style="text-align: center;">1901</p> <p>L'écrivain et journaliste italien Ugo Ojetti fut envoyé en Albanie pour le compte du quotidien <i>Corriere della Sera</i>. Ses reportages, riches en échos d'auteurs classiques, marquent une étape dans le domaine des récits journalistico-littéraires concernant ce pays. La même année furent publiés à Paris les <i>Souvenirs de la Haute-Albanie</i> de J. Alexandre Degrand.</p> <p style="text-align: center;">1902</p> <p>Publication à Turin (Italie) de <i>L'Albania</i> d'Ugo Ojetti.</p> <p style="text-align: center;">1904</p> <p>Publication à Londres de <i>Through the Lands of the Serb</i> de Durham, contenant ses premières impressions sur l'Albanie ainsi que des preuves importantes de sa méthodologie de la recherche ethnographique.</p> <p style="text-align: center;">1908</p> <p>Premier voyage en Albanie de la baronne allemande Marie Amelie von Godin. Ayant pris un intérêt actif dans la vie politique du pays, elle y demeura à plusieurs reprises, rédigeant des romans inspirés par le contexte local, ainsi qu'un vocabulaire albanais-allemand, en deux</p>	
---	--	--

<p style="text-align: center;">1912-1913</p> <p>Guerres balkaniques, opposant le Monténégro, la Serbie, la Bulgarie et la Grèce à la Turquie. Une partie des combats se déroula en territoire albanais.</p> <p style="text-align: center;">28 nov. 1912</p> <p>À Vlora, une délégation d'intellectuels albanais proclama l'indépendance de l'Albanie.</p> <p style="text-align: center;">29 juil. 1913</p> <p>La Conférence des Ambassadeurs aboutit à la reconnaissance d'un État albanais sous la guide des Grandes Puissances. La Conférence définit les confins de l'Albanie, qui encore une fois fut amputée d'une partie de ses territoires, partagés entre la Grèce et la Serbie.</p>	<p>volumes. L'une de ses œuvres les plus remarquables dans ce domaine demeure la traduction en langue allemande du code coutumier albanais, le <i>Kanun</i>.</p> <p style="text-align: center;">1909</p> <p>Publication à Londres de <i>High Albania</i> de Mary Edith Durham, entièrement consacré à la vie quotidienne, les usages et les mœurs des régions de l'Albanie septentrionale.</p>	
---	---	--

<p style="text-align: center;">1913</p> <p>Principauté d'Albanie, dirigé par le prince allemand Guillaume de Wied.</p> <p style="text-align: center;">1925-1939</p> <p>Gouvernement d'Ahmed Zog, qui en 1928 se proclama roi sous le nom de Zog I^{er}.</p> <p style="text-align: center;">1939</p> <p>Après l'annexion de l'Albanie de la part de l'Italie fasciste, le roi d'Italie Victor-Emmanuel II fut proclamé roi d'Albanie.</p>	<p style="text-align: center;">1923-1939</p> <p>Recherches de terrain de l'anthropologue écossaise Margaret Hasluck. Ses études linguistiques et ses recherches folkloriques aboutissaient à un <i>corpus</i> remarquable en matière de culture albanaise.</p> <p style="text-align: center;">15 déc. 1938</p> <p>Le journaliste et écrivain italien Indro Montanelli arriva à Durrës ; il y restera trois mois pour rédiger des reportages sur l'Albanie pour le compte du <i>Corriere della Sera</i>.</p> <p style="text-align: center;">1939</p> <p>Publication d'<i>Albania una e mille</i> d'Indro Montanelli. Jusqu'ici, c'est l'un des plus célèbres des récits de voyage italiens consacrés à l'Albanie.</p>	<p style="text-align: center;">4 août 1938-10 août 1939</p> <p>Parution dans <i>Le Petit Vingtième</i> (supplément du journal belge <i>Le Vingtième Siècle</i>) du <i>Sceptre d'Ottokar</i> d'Hergé, l'album des aventures en bande dessinée inspirées du pays imaginaire de la Syldavie.</p>
---	---	--

<p style="text-align: center;">1944</p> <p>Gouvernement provisoire dirigé par le Comité Antifasciste de Libération Nationale mené par Enver Hoxha.</p> <p style="text-align: center;">10 jan. 1946</p> <p>Proclamation de la République Populaire d'Albanie (qui à partir de 1976 adopta le nom de République Populaire Socialiste d'Albanie), présidée par Enver Hoxha. Ce fut le début d'un régime dictatorial qui restreignit de plus en plus les libertés individuelles. Après avoir rompu avec ses partenaires politiques l'un après l'autre, l'Albanie adopta une politique d'autarcie, aboutissant à une fermeture presque totale à l'égard du reste du monde.</p> <p style="text-align: center;">1967</p> <p>Enver Hoxha proclama l'Albanie premier État athée du monde.</p>	<p style="text-align: center;">1953-1956</p> <p>Publication à Stuttgart (Allemagne) de <i>Das Albanische Gewohnheitsrecht</i> de Marie Amelie von Godin, la première traduction du code coutumier albanais (le <i>Kanun</i>) en langue allemande.</p> <p style="text-align: center;">1954</p> <p>Publication à Cambridge (Royaume-Uni) de <i>The Unwritten Law in Albania</i> de Margaret Hasluck, la première monographie en langue anglaise consacrée au <i>Kanun</i>.</p>	
---	--	--

<p style="text-align: center;">11 avril 1985</p> <p>Décès d'Enver Hoxha.</p> <p style="text-align: center;">31 mars 1991</p> <p>Premières élections multipartites depuis 1945.</p> <p style="text-align: center;">8 août 1991</p> <p>Suite à des conditions économiques pénibles, presque 20.000 albanais s'échappèrent en Italie à bord du navire de commerce <i>Vlora</i>, en provenance de Durres. La plupart d'entre eux furent rapatriés dans les jours suivants.</p>		<p style="text-align: center;">2 avril 1990</p> <p>Parution dans la presse américaine des aventures de Dilbert dans le pays d'<i>Elbonia</i>, du dessinateur américain <i>Scott Adams</i>.</p> <p style="text-align: center;">2005</p> <p>Publication, aux États-Unis, du roman de l'écrivain américain <i>Harry Turtledove</i> <i>Every inch a king</i>.</p> <p style="text-align: center;">2010</p> <p>Publication du roman graphique français <i>Albanie. La loi du Kanun</i>, de <i>Jack Manini</i> et <i>Michel Cheverau</i>.</p> <p style="text-align: center;">2011</p> <p>Publication à Londres du roman de science-fiction de l'écrivain anglais <i>Chris Beckett</i> <i>The Holy Machine</i>, inspiré de l'État imaginaire d'Illyria.</p>
---	--	---

2. Glossaire

Arbëreshë : terme indiquant les populations albanaises qui à la fin du Moyen Âge émigrèrent sur les côtes de l'Italie méridionale et de la Sicile, où ils fondèrent des communautés qui encore de nos jours gardent des traditions et des dialectes en relation étroite avec leur culture d'origine.

Arnaut (ou bien *Arnavut*, *Arnaout*) : du turc « Arnavut », à savoir « Albanais ». Chez les écrivains-voyageurs, ce terme indiquait généralement des Albanais expatriés dans d'autres régions ottomanes, en particulier ceux qui étaient au service de l'armée turque.

bashi-bazouk : soldat irrégulier effectuant un service mercenaire dans l'armée ottomane ; plusieurs d'entre eux étaient albanais.

bayraktar : à savoir « porte-drapeau », est le chef d'un *fis*, soit l'ensemble comprenant plusieurs familles connexes entre elles par des liens parentaux directs ou acquis. En remplissant des fonctions administratives et juridiques, à lui revient également la tâche de convoquer et de présider des réunions et, le cas échéant, de disposer des opérations militaires.

bektashisme : ordre mystique d'origine islamique, fondé par l'Iranien turcophone Hājji Bektāsh Walī, ou Hacı Bektas Veli (1209-1271). Le bektashisme se répandit dans la plupart des Balkans ottomanes, et notamment en Albanie.

besa : « foi jurée », « parole d'honneur ». Dans le rituel de la vengeance prescrite par le *Kanun*, ce terme indique la trêve entre les familles du meurtrier et de la victime.

cawass (ou autrement *kavass*, *kavas*) : gendarme exerçant des fonctions d'interprète, de guide et de médiateur pour le compte des voyageurs étrangers dans l'Empire ottoman. Ils étaient généralement au service des représentants diplomatiques européens.

fis : sorte de clan, regroupement de plusieurs familles ayant la même origine, est un élément marquant de la structure sociale de la Haute Albanie.

gjakmarrja : littéralement « reprise de sang », à savoir la vengeance rituelle à la suite d'un meurtre.

Guègues : terme indiquant les Albanais originaires du nord du pays, dont le dialecte présente des différences plutôt marquées par rapport au dialecte parlé par les Tosques (v.).

han : généralement, petite auberge à gestion familiale dans des maisons d'habitations.

Kanun : nom générique du code de droit coutumier albanais ; il y en a plusieurs variantes, dont la plus célèbre est le *Kanun* dit « de Lek Dukagjini », d'après le nom du prince qui selon la tradition en aurait établi les préceptes.

kula : maison-tour d'origine médiévale, ayant des fins d'hébergement et de défense, diffusée dans les régions de la Haute Albanie.

palikar : soldat grec ou albanais au service des chefs ottomans. Les descriptions des danses et des chants des *palikares* albanais occupent une partie importante dans le *Childe Harold* byronien.

Shqipëria, *Shqipëtare* : terme endonyme signifiant, respectivement, « Albanie » et « Albanais ». Au fil du temps, dans les autres langues européennes ces termes ont donné lieu à des orthographe différentes (tels que « Shqiptare », « Schypéтар », « Chkipéтар », etc.). Alors que généralement les variantes étaient dues à des nécessités adaptatives entre les différents systèmes phonétiques, il y a eu des cas assez intéressants d'altérations intentionnelles dans le cadre des pays fictionnels inspirés de l'Albanie.

Tosques : terme indiquant les Albanais du sud du pays. La ligne de démarcation entre les Tosques et les Guègues (v.) est conventionnellement indiquée dans la fleuve Shkumbin (l'ancien *Genusus* des Romains), qui s'écoule des montagnes au sud-ouest du lac d'Ohrid et se jette dans la mer Adriatique au nord-ouest de Divjakë, dans le district de Lushnjë.

vilayet : terme indiquant chacune des unités administratives de l'Empire ottoman. Au XIX^e siècle, les vilayets peuplés majoritairement par des Albanais étaient ceux de Kosovo, Shkodra, Manastir et Janina.

virgjinesha (ou bien *burnesha*, d'après la forme féminisée de l'albanais *burrë*, « mâle ») : « vierge jurée » (de l'albanais, *vajza*, « jeune fille », *e betuar*, à savoir « jurée »), la femme qui prêtait le serment de rester célibataire, soit pour se soustraire à l'obligation de se marier à l'homme auquel, selon la coutume ancienne, elle avait été promise par ses parents, soit pour prendre sur elle des tâches typiquement masculines, en l'absence de mâles adultes au foyer.

3. Illustrations hors texte



Figure 57. Collier de pièces de monnaies autrichiennes du XVIII^e siècle donné par Edith Durham en 1940. Pitt Rivers Museum, Oxford



Figure 58. Francesco Hayez, *I profughi di Parga*¹, 1831. Pinacoteca Tosio Martinengo, Brescia, Italie.

¹ « Les réfugiés de Parga » (Trad. pers.)



Figure 59. Edward Lear, *Butrinto, Albania*, 1861



Figure 60. Edward Lear, *Vjosa*², 1857

² C'est la rivière s'appelant Aeos en grec.



Figure 61. Edward Lear, *Tepelene, 18 April 1857*



Figure 62. Affiche du film *Der Schut*, 1964, tiré du roman de Karl May

INDEX DES ILLUSTRATIONS

Pour faciliter la consultation, les titres sont présentés par ordre d'apparition. Les séries d'illustrations tirées de la même source ont été répertoriées sous le titre de l'œuvre à laquelle elles appartiennent. Quand les images ont été tirées de sources numériques ne faisant pas partie de la bibliographie, les références complètes sont données ici.

Illustrations dans le texte

- Figure 1. Phillips Thomas, *George Gordon Byron, 6th Baron Byron*, © National Portrait Gallery, London
<http://www.npg.org.uk/collections/search/portraitLarge/mw00991/George-Gordon-Byron-6th-Baron-Byron> (cons. 7. 4. 2013) **41**
- Figure 2. Henriette Lorimier, *Portrait of Francois-Charles-Hugues-Laurent Pouqueville*, 1830. Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon. Image sous licence Wikimedia Creative Commons
http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Fran%C3%A7ois_Pouqueville.jpg (cons. 7. 4. 2013) **47**
- Figures 3-5.
- 3. Cheminée d'une maison à Skreli **124**
 - 4. Kulas. Vieux village, Luria 1908 **125**
 - 5. Coq sur coiffure herzégovinienne; Amulettes en bronze; Colombe sur croix de sepulture **127**
- Mary Edith Durham, *High Albania*, London, Edward Arnold, 1909
- Figure 6. Couverture du troisième volume de *My Balkan Notebook*, de Mary Edith Durham. Photo Olimpia Gargano, reproduite avec la permission du Royal Anthropological Institute **132**
- Figure 7. Carte postale de la Mirditie. Image sous licence Wikimedia Creative Commons <http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Mirditen.jpg> (cons. 8. 7. 2013) **136**
- Figure 8. *L'enlèvement de la mariée chez des paysans catholiques*, photographiée par Alexandre Degrand. Image tirée du site *Travels in Southeastern Europe* [http://quod.lib.umich.edu/b/bosnia/AFG4971.0001.001/56?rgn=full+text;view=i](http://quod.lib.umich.edu/b/bosnia/AFG4971.0001.001/56?rgn=full+text;view=image;q1=degrand)
[mage;q1=degrand](http://quod.lib.umich.edu/b/bosnia/AFG4971.0001.001/56?rgn=full+text;view=i) (cons. 12. 10. 2012) **145**

- Figure 9. *Albania* (revue), couverture du 30 juillet 1897
<http://omnilib.com/Topics/Collections/Albania/Albania-Journal/Albania-Revue-Mensuelle-Albanaise-1897-No5.pdf> (cons. 4. 11. 2014) **156**
- Figure 10. *Carte d'Albanie*. Henry De Beauvau, *Relation Journalière du Voyage du Levant*, 1619 **171**
- Figure 11. *Balkans Ethniques. Atlas Général Vidal-Lablache. Histoire et Géographie*, Paris, Armand Colin, 1894. Image sous licence Wikimedia Creative Commons
<http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Balkans-ethnique.JPG> (cons. 14. 11. 2013) **173**
- Figure 12. *Le rêve de la mère de Scanderbeg*, 1533 © The Trustees of the British Museum
http://www.britishmuseum.org/research/collection_online/collection_object_details.aspx?objectId=1433809&partId=1&people=131137&peoA=131137-2-60&view=list&page=1 (cons. 9. 2. 2014) **181**
- Figure 13. *Scanderbeg luttant contre un escrimeur tartare*. Johann Ludwig Gottfried (Johann Philipp Abelin), *Historische Chronica oder Beschreibung der führnemsten Geschichten so sich von Anfang der Welt biß auff das Jahr Christi 1619 zugetragen*, Frankfurt am Main, Matthaeus Merian, 1674 **183**
- Figure 14. Charles-Germain de Saint-Aubin, *Les joyeux passetems de Scanderberg roy dalbanie, après avoir repris Croye Sur les turcs 1460*. Image tirée de : Colin Jones, Juliet Carey, Emily Richardson (éd.), *The Saint Aubin 'Livre de caricatures': drawing satire in eighteenth-century*, Paris, Oxford, Voltaire Foundation, 2012
http://collection.waddesdon.org.uk/search.do?view=lightbox&collection=0&field-0=PROD_PRI_PERSON&bool-0=AND&value-0=Saint-Aubin,%20Charles-Germain%20de%20%28b.1721,%20d.1786%29&sort=USER_SYM_111 (cons. 8. 10. 2013) **185**
- Figure 15. Lithographe illustrant un acte du mélodrame mise en scène au théâtre du Panorama-Dramatique le 9 juillet 1822
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8436517r> (cons. 17. 4. 2014) **192**
- Figure 16. *Ali Pacha*, gravure de William Finden d'après C. R. Cockerell. George Gordon Byron, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray, Albemarle Street, 1841 **195**
- Figure 17. Charles Robertson, *La Douleur du Pacha*, dans *Les Orientales* de Victor Hugo, 1829. Image sous licence Wikimedia Creative Commons
http://www.wikigallery.org/wiki/painting_235933/Charles-Robertson/La-Douleur-du-Pacha-from-Les-Orientales-by-Victor-Hugo,-published-1829 (cons. 10. 3. 2013) **202**
- Figure 18. *Ali Pacha Vizier of Janana [sic]*. François C. H. L. Pouqueville, *Travels in Epirus, Albania, Macedonia, and Thessaly*, London, Richard Phillips, 1820 **205**

- Figure 19. Albanie. Drapeau, <http://www.universalis.fr/article/medias/DE050503/> (cons. 7. 11. 2014) **208**
- Figure 20. Itineraire routier montrant les régions de la Haute Albanie comprises entre la Mirditie et l'actuel Kosovo au début du XX^e siècle. Karl Steinmetz, *Eine Reise durch die Hochländergaue Oberalbaniens*, Wien und Leipzig, A. Hartleben's Verlag, 1904 **214**
- Figure 21. Photo de couverture du service dédié à la vengeance albanaise, *GEO*, n°423, mai 2014 **219**
- Figure 22. Timbre-poste affichant une scène de l'*Enéide* de Vergile se déroulant à Butrint. Image sous licence Wikimedia Creative Commons http://wiki.ibolli.it/wiki/images/c/c3/Filo_virg_15.jpg (cons. 27. 8. 2014) **244**
- Figure 23. *Le vie di Roma*, 1928. Affiche publicitaire de la Société Maritime « Navigazione Adriatica ». Michael L. Galaty, Charles Watkinson, *Archaeology Under Dictatorship*, New York, Springer, 2004 **251**
- Figure 24. Image de couverture d'*Albania una e mille* d'Indro Montanelli, Torino, Paravia, 1939 **256**
- Figure 25. *Soldats Albanois*, eau-forte de Jean-Baptiste Hilaire. Marie-Gabriel-Florent-Auguste de Choiseul-Gouffier, Comte de, *Voyage pittoresque de la Grèce*, Paris, s. d., 1782 **263**
- Figure 26. Alexandre-Gabriel Decamps, *Les danseurs albanais* (1835 ca.) Image sous licence Wikimedia Creative Commons http://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre-Gabriel_Decamps#mediaviewer/Fichier:Decamps_Les_danseurs_albanais.jpg (cons. 12. 7. 2014) **268**
- Figure 27. *Danse des Palikares*, planche de William Finden illustrant la strophe LXXII du *Childe Harold* de Byron, chant deuxième. George Gordon Byron, *Childe Harold's Pilgrimage. A Romaunt*, London, John Murray, 1841 **269**
- Figure 28. *Albanesischer Soldat*, image illustrant une édition en langue allemande (1805) du *Voyage* de Pouqueville. *Pouqueville's Reise durch Morea und Albanien nach Constantinopel und in mehrere andere Theile des ottomanischen Reichs in den Jahren 1798, 1799, 1800 und 1801*, Leipzig, Hinrichs, 1805 **270**
- Figure 29. *Soldat albanais*, image illustrant la première édition (1805) du *Voyage de Pouqueville*. François-Charles-Hugues-Laurent, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, et dans plusieurs autres parties de l'Empire Ottoman pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801*, Paris, Gabon, 1805 **271**
- Figure 30. *Soldato Albanese*, gravure de Cristoforo dall'Acqua illustrant une édition en langue italienne (1810) du *Voyage de Pouqueville*. Image tirée de la collection numérique de la Brown University Library <https://repository.library.brown.edu/viewers/image/zoom/bdr:225740> (cons. 12. 7. 2014) **271**

- Figure 31. *A Suliote in his shaggy capote*. Aquatinte illustrant un couplet du *Childe Harold* de Byron, chant deuxième. Image tirée du site Sotheby's en ligne <http://www.sothebys.com/en/auctions/ecatalogue/2010/travel-atlases-maps-and-natural-history-110405/lot.92.html> (cons. 7. 11. 2014) **273**
- Figure 32. Mary Adelaide Walker, *A Morning Call in Albania*. Image tirée du site *Travelogues. Travellers' Views. Places – Monuments – People. Southeastern Europe – Eastern Mediterranean – Greece – Asia Minor – Southern Italy 15th-20th century* <http://eng.travelogues.gr/item.php?view=53346#> (cons. 8. 10. 2014) **274**
- Figure 33. *Albanesen*, chromolithographie. Ida von Düringsfeld, Otto von Düringsfeld-Reinsberg, *Hochzeitsbuch. Brauch und Glaube der Hochzeit bei den Christlichen Völkern Europa's*, Leipzig, Bach, 1871 **277**
- Figures 34-40.
- | | |
|---|------------|
| 34. Image de couverture d'Albanie. <i>La loi du Kanun</i> | 283 |
| 35. Les ruines de Butrint | 285 |
| 36. Village albanais avec minaret musulman | 286 |
| 37. Montagnard albanais coiffé de la calotte traditionnelle | 286 |
| 38. Scène de deuil rituel | 287 |
| 39. Chemise ensanglantée exposée à la fenêtre | 287 |
| 40. Embuscade du crime organisé | 288 |
- Jack Manini, Michel Chevereau, *Albanie. La loi du Kanun*, Grenoble, Éditions Glénat, 2010
- Figure 41. Vierge jurée photographiée par Edith Durham. Mary Edith Durham, *High Albania*, London, Edward Arnold, 1909 **290**
- Figure 42. Vergjinesha montagnarde vêtue en habillement masculin et ayant des armes. Ernesto Cozzi, « La donna albanese con speciale riguardo al diritto consuetudinario delle montagne di Scutari », *Anthropos*, Bd. 7, H. 2, 1912 **290**
- Figure 43. *Les sujets du nouveau royaume. TYPES ALBANAIS. Le Petit Journal, Supplément Illustré*, 15. 3. 1914, n.1217 **299**
- Figure 44. Couverture du livre de Karl May *Durch das Land der Skipetaren*, 1892. Image sous licence Wikimedia Creative Commons http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Karl_May_Durch_das_Land_der_Skipetaren_001.jpg (cons. 12. 11. 2014) **312**
- Figure 45. Costume theatrale à la manière albanaise du personnage de Viola dans la *Nuit de Rois* de Shakespeare. Mrs. Aria (Eliza Davis Aria), *Costume: Fanciful, Historical, and Theatrical*, London/New York, Macmillan 1906 **322**
- Figures 46-48.
- | | |
|---|------------|
| 46. La brochure que Tintin lit pendant son voyage | 326 |
| 47. Table illustrant la bataille de Zileheroum | 328 |
| 48. Muskar XII, roi de Syldavie | 329 |
- Hergé, *Les Aventures de Tintin. Le Sceptre d'Ottokar*, Bruxelles, Casterman, 1946

Figure 49. Zog Ier, roi des Albanais. Image sous licence Wikimedia Creative Commons
http://fr.wikipedia.org/wiki/Zog_Ier#mediaviewer/Fichier:Ahmet-Zogu-1895---1961.jpg (cons. 10. 7. 2013) **329**

Figures 50-56.

50. Dilbert arrive en Elbonia	333
51. L'atterrissage en Elbonia	333
52. L'illettrisme des Elboniens	334
53. Des noms imprononçables	334
54. Athéisme d'État	335
55 a, b. Mauvaise réputation et reconstruction de l'image	335
56. Dilbert en Zalbanie	336

Scott Adams, *Dilbert*, bande dessinée en ligne

Illustrations hors texte

Figure 57. Collier de pièces de monnaies autrichiennes du XVIII^e siècle donné par Edith Durham en 1940. Courtoisie Pitt Rivers Museum
http://www.prm.ox.ac.uk/LGweb/jewellery/1940_12_7.htm (cons. 12. 11. 2014) **397**

Figure 58. Francesco Hayez, *I profughi di Parga*. Image sous licence Wikimedia Creative Commons
http://it.wikipedia.org/wiki/Parga#mediaviewer/File:Francesco_Hayez_013.jpg
(cons. 12. 11. 2014) **398**

Figure 59. Edward Lear, *Butrinto, Albania*, 1861. Courtoisie Yale Center for British Art
<http://collections.britishart.yale.edu/vufind/Record/1666645> (cons. 12. 11. 2014) **399**

Figure 60. Edward Lear, *Vjose*, 1857. Courtoisie Yale Center for British Art
<http://collections.britishart.yale.edu/vufind/Record/1669170> (cons. 12. 11. 2014) **400**

Figure 61. Edward Lear, *Tepelene, 18 April 1857*. Courtoisie Yale Center for British Art
<http://collections.britishart.yale.edu/vufind/Record/1669174> (cons. 12. 11. 2014) **401**

Figure 62. Affiche du film *Der Schut*, 1964, tiré du roman de Karl May. Crédit Image
http://bilder.bild.de/fotos/schut-jpg_25713032_mbhf-1332861586-23366310/Bild/1.bild.jpg (cons. 12. 11. 2014) **402**

INDEX DES NOMS

En présence d'occurrences différentes du même terme, on les a regroupées sous leur forme la plus courante. Pour faciliter la consultation, les noms ayant un lien spécifique avec l'Albanie et les Balkans sont répertoriés en MAJUSCULES par rapport aux noms relevant d'autres domaines.

Les entrées ont été indexées en langue française, là où il y en a une transcription attestée ; sinon elles sont classées sous leur forme en langue albanaise.

■ Noms personnels (historiques, littéraires, mythiques)

ABRAHAM, 68

ADAMS Scott, 332, 336n, 353, 393, 407

ALBANUS Albano (v. VASA Pashko)

ALEXANDRE LE GRAND, 169, 175, 176, 264

ALI PACHA, 11, 12, 32, 42n, 44, 45, 46, 54, 55, 59, 135, 154, 164, 165, 168n, 172, 175, 196-206, 209, 210, 228n, 229, 237, 268n, 272n, 351, 357, 358, 359, 384, 404 ; ALI-PACHA, 31, 163, 191n, 192n, 201, 202n, 297, 298n, 301, 353, 357 ; ALI DE TÉPALEN, 301 ; ALI DE TÉPÉLEN, 300

Alighieri Dante, 228, 254n

ALPION Gëzim, 340n, 362

ALLCOCK John B., 82n, 100n, 131n, 138n, 278n, 362

Amalfitano Paolo, 371, 373

Amossy Ruth, 95n, 373

AMURAT (MURAD II, sultan), 171

ANAMALI Skënder, 43n, 368

Apollinaire Guillaume, 156

Aria Eliza Davis, 321n, 378, 406

ASHCOMB B. B., 178n

Auerbach Erich, 174, 374

Baedeker Karl, 55, 56, 107

BALDACCIO Antonio, 221-222, 224, 252, 353

Bara Olivier, 191, 374

BARLETIUS MARINUS, 162n, 177n, 178n, 181n, 357 ; BARLETI MARIN, 162, 177, 178, 180,
183, 186, 187

Bassnett Susan, 103n, 374

Battaglia Salvatore, 15n, 69n, 236n, 381

Baudrillard Jean, 325, 374

BEAUCHAMP, Alphonse de, 196n, 202, 203, 209, 210, 357

BECKETT Chris, 323, 324, 353, 393

Beller Manfred, 159n, 374

Bengali Shashank, 13n, 370

BENLOEW Louis, 154n, 362

BESSIÈRES Julien, 45, 198n, 202n, 293, 301, 351

BLOUNT Henry, 22, 355

BONAPARTE Napoléon, 45, 193, 193, 209

BOPPE Auguste, 301

Borsellino Nino, 225n, 376

Boucharenc Myriam, 7n, 221n, 230, 369, 374

BOUÉ Ami, 58, 59, 134, 135, 146, 148n, 167, *168-170*, 348, 386

Braudel Fernand, 347n, 374

BROILO Federica, 242n, 362

Browning Robert, 129

Bürger Gottfried August, 145, 151-153

BYRON George Gordon, 3, 4, 5, 12, *23-43*, 47, 50, 53, 54, 55, 77, 80, 84, 104, 105, 140,
151, 163, 164, 165, 186, 187, 194, 196, 197, 198, 199, 200, 202, 203, 209,
223, 228, 229, 233, 243, 265, 268, 269, 272n, 273, 291n, 301, 318n, 346, 348,
349, 350, 351, 360, 367, 383, 403, 404

CABANES Pierre, 176n, 363

CACCAMO Francesco, 309n, 373

Callot Jacques, 304

CAMAJ Martin, 19n, 381

CAMARDA Demetrio, 139, 140, 363

CARTWRIGHT Joseph, 272n, 359

Catulle, 144

CERFBERR DE MEDELSHEIM Samson (Ibrahim MANZOUR EFFENDI), 202, 353

CÉSAR Jules, 256, 297

Charbonnel Joseph, 45, 198n, 293
 Charlton David, 184n, 375
 CHATEAUBRIAND François-René, 108, 262-264, 267, 356
 Chaucer Geoffrey, 129
 CHEVEREAU Michel, 280-289, 353, 393, 406
 CHOISEUL-GOUFFIER, Comte Marie-Gabriel-Florent-Auguste de, 263-265, 267, 356, 405
 CICÉRON 172, 241
 CLAYER Nathalie, 138n, 153n, 187n, 363
 Clayton Martin, 120n, 359
 COCKERELL Charles Robert, 193, 194, 195n, 356, 404
 Cockerell Samuel Pepys, 193n, 356
 Collier Constance, 321
 COMNENUS Flavius, 179
 CONWAY Ethel Agnes, 92-95, 349
 Conway William Martin, 94, 95
 CORONEI Niccolò Jeno de, 151n, 359
 COUSINS Mark, 208, 380
 COZZI Ernesto (Père), 290, 359, 406
 D'ISTRIA Dora (Elena GHICA), 296, 364
 DA LECCE Francesco Maria, Père, 35, 52, 361
 Daguerre Louis, 191
 Dallas Robert Charles, 33, 197, 198, 349
 Dalton Stephen, 208, 370
 DANIEL Odile, 135, 363
 Daremberg Charles, 141, 142, 143n, 144n, 279n, 381
 Darmesteter Arsène, 164n, 381
 DAVENPORT Richard Alfred, 209, 357
 DE BEAUVAU Henry, 171, 172, 356, 404
 DE RADA Girolamo, 151, 152, 188, 359
 DE RAPPER Gilles, 281n, 282n, 363
 DE SIMONIS Paolo, 346n, 363
 DECAMPS Alexandre-Gabriel, 267-269, 405
 DEGRAND Alexandre, 3, 4, 5, 10, 16, 59, 64-80, 87, 129, 136, 144, 158, 190n, 228, 276,
 348, 361, 388, 403

DELACROIX Eugène, 165, 267, 268, 304
 DISRAELI Benjamin, 178n, 356, 357, 364
 DODA Bib Pacha (1820-1868), 73
 DODA Bib Prenk (Prince Bib DODA, 1860-1919), 79
 DONES Elvira, 279n, 291n, 357
 DOZON Auguste, 135, 136, 137, 139n, *145-153*, 155, 167, 170, 188, 189, 349, 350, 372, 381, 388
 DU CANGE Charles du Fresne, 180n
 DUKAGJINI Lek (DUKAGJINI Lekë, DUKAGHIN Lek), 211-215, 217, 227, 280, 364, 395
 DUMAS Alexandre (père), 135, 297, 298, 301, 357
 Dumézil Georges, 128n, 379
 DUPRÉ Louis, 165
 DURHAM Mary Edith, 3, 4, 5, 8, 10, 66, 70, 76, 81, 96, 97, 101, 102, *104-132*, 167, 179, 180, 211, 212, 217, 234, 276, 290, 291, 305, 316n, 318n, 323, 348, 350, 360, 361, 370, 387, 388, 389, 397, 403, 406, 407
 DÜRINGSFELD Ida, von, 276-279, 356, 406
 DURRELL Lawrence, 308
 ELIOT Charles (ODYSSEUS), 167, 364
 ELSIE Robert, 35, 99n, 101, 154n, 178n, 179, 182n, 364
 ENÉE, 69, 179, 229, 241, 242, 243, 244, 250
 Érinyes, 129
 ESTOURNELLES DE CONSTANT Paul Henri de, 60
 Eyriès Jean-Baptiste-Benoît, 204, 364
 FALLMERAYER Jakob Philipp, 170
 FAURIEL Claude, 135, 152, 164, 165, 372
 FAVEYRIAL Jean-Claude (Père), 182, 364
 Fenimore Cooper James, 309
 FESTA Georges, 171n, 364
 FINDEN William, 195, 269, 404
 FINLAY George, 57, 86
 Flaubert Gustave, 43, 372
 FLEMING Katherine Elizabeth, 193n, 203, 330n, 331n, 365
 Forster Edward Morgan, 108, 357
 Foucault Michel, 340n, 375

FRANCOEUR François, 184n
François (Pape), 346, 370
FRANÇOIS-FERDINAND (Archiduc), 14
FRASHËRI Kristo, 43n, 368
FRASHËRI Naim, 189, 357
FRASHËRI Sami, 365
Frazer James, 96, 360
GALATY Michael L., 365, 405
Gannier Odile, 53, 123, 375
GARCÍA Rodrigo, 291n
GARGANO Olimpia, 106n, 121n, 178n, 306n, 360, 365
GENESIN Monica, 213n, 365
Genette Gérard, 20n, 375
Gennep Arnold van, 67n, 379
GENTIUS, 169
GHIGLIONE Piero, 246, 353
GIBBON Edward, 27, 28, 31, 56, 186, 379
GILKES Oliver, 246n, 250n, 365
GILL AA., 319n, 370
Gioberti Vincenzo, 236
GJEÇOVI Shtjefën, 99, 281n, 364
Gladstone William, 89, 96
GLAUCIAS, 303n
GODART Justin, 63, 65, 162, 290, 350
GODIN Marie Amelie Julie Anna, von, 81, 97, 98-99, 365, 366, 389
GOLDSWORTHY Vesna, 104n, 308n, 318, 337n, 372
Gordon Catherine, 33
GORDON Will (Winifred GORDON), 143n, 291n, 350
Gottfried Johann Ludwig, 182, 183n, 379, 404
Grana Gianni, 236n, 381
Gray Robert, 182n, 379
Guadalupi Gianni, 307n, 376
Guys Constantin, 304

HAHN Johann Georg, von, 58, 59-60, 72, 89, 91n, 136,139, 148, 149, 152, 153, 167, 168n,
188n, 279, 366, 386

HALL Derek, 343n, 366

Hamon Philippe, 300n, 375

Hartog François, 128, 375

HASLUCK Margaret, 77, 81, 97, 99-102, 212, 366, 380, 391

HAVELL Robert, 272n

HECQUARD Hyacinthe, 59, 72, 76, 77, 85, 89, 136, 138-145, 154, 166, 190n, 350, 360,
386, 387

HÉLÈNE DE MONTÉNÉGRO, 107

HERGÉ (Georges Prosper REMI), 325-329, 332, 353, 370, 376, 391, 406

HÉRODOTE, 157, 158

Herschberg-Pierrot Anne, 95, 373

Hertzberg Gustav Friedrich, 180n

HÉSIODE, 157

HILAIR Jean-Baptiste, 263, 405

HIPPOCRATE, 48, 293, 294

HITLER Adolf, 313, 325

HOBHOUSE John Cam, 12, 23, 30, 34, 42, 48, 50, 52, 54, 57, 193, 194, 196, 232, 350,
385

HOMÈRE, 135, 157, 161, 358

HOPE Anthony, 317, 318n, 358

HOUDAR de La Motte Antoine, 184, 185

HOXHA Enver, 132, 324, 337, 347n, 392, 393

HRISTOV Petko, 68n, 373

HUGHES Thomas Smart, 55, 204n, 206, 353

HUGO Victor, 135, 163, 194n, 200-203, 209n, 229, 301, 358, 377, 404

Humboldt Wilhelm, von, 51, 376

HUNYADI Jean, 176

IBRAHIMI Anilda, 279n, 358

IRBY Adeline P., 87n, 89-92, 96, 351

JEZERNIK Božidar, 23n, 372

JÓKAI Maurus (JÓKAI Mór), 209, 358

Jourde Pierre, 330-332, 376

JUBANI ZEF, Giuseppe JUBANI, 139, 154, 360
JUKA Safete Sophie, 69n, 366
KADARÉ Ismail, 74n, 153, 177n, 213, 218n, 219n, 289, 313, 342, 346, 358, 367, 370
KASER Karl, 347n, 366
Keyserling Hermann, 331n
Kipling Rudyard, 82, 358
KOLIQUI Ernest, 248
KORAÏS Adamántios, 296n
KRESSING Frank, 347n, 366
Kretschmer Albert, 278
Kretschmer Paul, 278
KRISTOFORIDHI Konstantin, 60, 153, 188n
KURT Ahmet Pasha, 43
LA SERRE Jean-Louis-Ignace de, 184n
Langland William, 130
Laut Ernest, 298-301, 370
LEAKE William Martin, 29, 48-52, 57, 59, 191n, 197, 295, 350, 385
LEAR Edward, 17, 54, 84, 265, 266, 267, 286n, 321, 339, 354, 399-401, 407
LÈCCA Giulio, 227
Leerssen Joep, 159, 374
LEGRAND Émile, 63, 135, 155, 191n, 366
Lesne Charles, 325
Lévi-Strauss Claude, 347n, 379
Lindon Mathieu, 329n, 370
Lorimier Henriette, 47, 403
LOUIS-JARAY Gabriel, 354, 365, 366
Macpherson James, 38
MAIURI Amedeo, 250
Mallefille Félicien, 298, 357
Malte-Brun Conrad, 204, 364
MANDEL Peter, 337n, 370
Manguel Alberto, 307n, 376
MANINI Jack, 280-288, 353, 393, 406
MANTEGAZZA Vico, 222-226, 354, 356, 381

MANZOUR EFENDI Ibrahim, Ibrahim MANZOUR EFFENDI, (V. CERFBERR DE MEDELSHEIM Samson), 202n, 353

MARC ANTOINE, 25, 229

MARCONI Pirro, 250

Mark Peter, 139, 361

Marlet Pierre, 326, 376

Martin Alison, 296n, 376

MARTUCCI Donato, 97n, 212n, 367

MARUBI Kel, 136n

MARUBI Pietro, 136n

MAY Karl, 148n, 157n, 307-315, 341, 368, 388, 402, 406, 407

McCloud Scott, 376

Mehnert Volker, 314n, 370

MENTOR Mustafa, 77n, 217n, 367

MÉRIMÉE Prosper, 147-149, 150, 167, 367

MESERECHUS Castriotus Constantinus, 180

MEYER Gustav, 38, 367

MISHA Gjergj, 183n, 189n

MITKO Thimi, 149, 150, 367

MONTAGU Mary Wortley, 81, 83-84, 262, 350

MONTANDON Alain, 213n, 219n, 340n, 367, 369

MONTANELLI Indro, 148n, 207n, 245, 248, 251-259, 350, 391, 405

MONTANELLI Sestilio, 248

Moore Thomas, 24n, 29n, 33n, 38, 39n, 351

Mountfort Paul, 327n, 376

Moura Jean-Marc, 13, 376

MUIR MACKENZIE Georgina Mary, 87n, 89-92, 96, 351

MUNRO Alice, 291, 357

MURRAY John, 55-58, 89, 194, 195, 247, 265-267, 351, 359

Murray John (John Murray IV), 56, 361

MUSSOLINI Benito, 97n, 246, 248, 325

NEWMARK Leonard, 19n, 382

NICHOLSON Michael, 14n, 373

NICOLAS I^{er} DE MONTÉNÉGRO, 107

NICOT Jean, 154, 155n, 382
Nightingale Florence, 89
NOLI Fan, 132
NOPCSA Franz, 309
NOSI Lef, 35n, 100
OCTAVIEN AUGUSTE, 25, 229
OJETTI Ugo, 3, 4, 5, 9, 10, 111, 129, 224, 226-243, 348, 389
Ovide, 25, 161
Pageaux Daniel-Henry, 54, 55, 226, 280, 376, 377
Panzini Alfredo, 15
PAPA Asti, 168n, 367
PASTOR Ludwig von, 179
PAUSANIAS Le Périégète, 57
PEACOCK Wadham, 7, 13, 60-61, 351
Pedullà Walter, 225n, 377
Péguy Charles, 302
PÉTROVITCH Georges T., 155n, 178, 368
Phillips Thomas, 41, 385, 403
Pickford Susan, 296n, 376
PITTARD Eugène, 8
PLAUTE, 323, 358
PLUTARQUE, 49, 50
Poitevin Jean, 45, 198n
POLLO Stefanaq, 43n, 368
POMPÉE LE GRAND, 256, 297
POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent, 11, 12, 23, 44-48, 49, 50, 58, 80, 136,
148, 164, 165, 169, 172, 202, 204, 205, 233, 271n, 292-297, 301, 303n, 351,
352, 384, 403, 404, 405
PUTO Arben, 43n, 368
PYRRHUS, 49, 169, 175, 204
REBEL François, 184n
RECLUS Élisée, 148n, 156, 380
ROBERT Cyprien, 85, 166, 368
Robic Marie-Claire, 173n, 380

ROGER Noëlle, 8, 354
 Rogers Stephen D., 327n, 377
 ROMANIUK Scott, 339, 367
 Rowling Joanne K., 339n, 358
 Saglio Edmond, 141, 142, 143n, 144n, 279n, 381
 Said Edward W., 14, 373
 SALVI Antonio, 184n
 SAN GIULIANO Antonino Paternò-Castello, 224
 SAPPHO, 25, 144, 229
 SARROCCI Margherita, 178, 179, 190, 358
 SAVINIO Alberto, 235, 236, 359
 Scott Walter, 32, 33, 140
 SCHEFFER Ary, 165
 SCHMIDT-NEKE Michael, 99n, 311n, 313n, 364, 368
 SCHNEIDER Édouard, 65, 155-158, 368
 SCHOELL Frédéric, 163-164, 380
 SCHWANDNER-SIEVERS Stephanie, 311n, 313n, 368
 SECHRETIS Chatzi, 190n, 359
 Servandoni Giovanni Niccolò, 184
 SHAKESPEARE William, 315n, 320, 321, 322, 359, 406
 SHELLEY Mary, 38, 39, 359
 SHELLEY Percy Bysshe, 38
 SHIROKA Filip, 78
 SIKIMIĆ Biljana, 68n, 373
 SIODMAK Robert, 313n, 380
 SKËNDERBEU Gjergj Kastriot (Gjergj Kastriota SCANDERBEG, ESCANDERBEG, George
 Kastrioti SKANDERBEG, ISKANDER BEG, ISKANDER BEY, SCANDER-BEG,
 SCANDERBERG, SCANDERBEY), 26, 27, 65, 74, 91, 155, 162, 171, 174, 176-
 190, 207, 211, 212, 223, 224, 239, 295, 298, 328, 357, 364, 368, 374, 404
 SPEAKE Jennifer, 346n, 377
 Spenser Edmund, 37n, 42, 43, 322, 359
 Squires Nick, 346n, 371
 STASIUK Andrzej, 255n, 371
 STEINMEYER Vincenz, 181n

STRABON, 46n, 57
 Suadeau Yves, 258, 377
 Suétone, 204
 TAJANI Francesco, 182, 369
 TARE Auron, 101, 371
 Tennyson Alfred, 129
 TEUTA, 169
 THARAUD Jérôme et Jean (Ernest et Charles THARAUD), 302-305, 352
 Théocrite, 144
 Thomas Brandon, 327n, 377
 Thornton Lynne, 267n, 268n, 377
 THOUVENIN Georges, 163n, 202n, 377
 TODOROVA Maria, 14, 313, 373
 Tolkien John R. R., 307, 376
 Tozer Henry Fanshaw, 175, 354
 TRINCHESE Stefano, 309n, 373
 TURTLEDOVE Harry, 315-317, 353
 UGOLINI Luigi Maria, 242, 249, 250
 UGRESIC Dubravka, 369
 URQUHART David, 57, 170, 355, 372
 VAKA Demetra, 81, 109, 115n, 158, 355
 VASA Pashko, VASO Pasha, WASA Effendi, PASHKO VASA SHKODRANI (v. ALBANUS
 Albano), 79, 135, 158-162, 348, 368, 369
 Vega-García Luengos Germán, 184n, 378
 VICTOR-EMMANUEL III, 107, 220, 222, 348, 391
 VIDAL DE LA BLACHE Paul, 172 *sq.*, 380, 404
 VIRGILE, 228, 229, 241n, 244, 249, 250, 253n, 359
 VISCOUNTESS STRANGFORD (Emily Anne BEAUFORT), 53, 54, 84-86, 96, 166, 167, 352
 VIVALDI Antonio, 184
 VRIONI Jusuf, 153n, 177n
 WALKER Mary Adelaide, 84, 86-88, 214, 216, 217n, 273-276, 352, 387, 406
 WALLACE Jennifer, 320n, 368
 WEST Rebecca, 15, 357, 371
 WESTPHAL Bertrand, 7, 11n, 213, 218, 219n, 221n, 307n, 340n, 369, 378

WIET Émile, 72, 215, 355
Wilde Oscar, 320, 419
WILDER LANE Rose, 81, 98, 339, 355
WINDT Harry de, 22n, 23, 356
WITTE Otto, 315
XHARRA Arbana, 346n, 371
XYLANDER Josef Ritter, von, 38n, 139n, 148n, 154, 167, 369
YOUNG Antonia, 77n, 82n, 100n, 132n, 138n, 217n, 278n, 362, 367, 369
ZOGU Achmet (Achmet Bey ZOG), 245, 329, 343n, 391, 407

■ Noms de peuples (historiques, courants et imaginaires)

Arabes, 9
Arbëreshë, 9, 139, 150, 151, 177, 188, 394
Arnaouts, Arnaoutes, Arnauts, 33n, 83, 89, 90, 92n, 164, 170, 294, 309, 311, 394
Balkaniques (peuple), 14, 95, 313
Berisha (clan), 129
Bosniaques, 16, 91, 121, 368
Bulgares, 52, 95, 329, 337, 368
Castrati, 234
Chamides, 170
Chimariotes, Cimariotes, 30, 295
Croates, 8n, 337
Delhis, 32
Dukagjini (clan), 129
Écossais, 170
Énéens, 317
Gardikiotes, 203
Ghekers, 169
Goths, 27
Grecs, 30, 36, 52, 98, 109, 161, 169, 215, 232, 243, 295, 320
Guègues, Gegdes, 30n, 73, 75, 87, 139, 140, 169, 170, 173, 239, 387, 343n, 395
Hassocki, 316
Herzégoviniens, 16
Hotti (Hoti), 118, 234

Illyriens, 170, 320, 367
 Japides, 170
 Liap, 170
Lokriens, 316
 Macédoniens, 32, 83, 264, 297
 Magyares, 170
 Malissores, Malsors, Malisors, 62, 63, 170, 254, 256
 Mirdites, 71-75, 76, 79, 118, 129, 215, 354
Miridites, 310
 Monténégrins, 16, 30, 85n, 119, 165n, 302, 329
 Palikares, 35, 36, 37, 40, 77, 268, 269, 395, 405
 Pélasges, 65n, 155, 160, 368
 Pulati, 234
 Roumains, 225, 329, 337
 Schkipetare, Skipatar, Skipetare, Shkryptars (certaines des diverses transcriptions de l'endonyme « Shqipëtare », à savoir « Albanais »), 139, 148, 153, 154, 156, 157, 164, 235, 319, 336, 353, 368, 406
 Scythes, 171, 172, 297
 Serbes, 8n, 16, 85n, 95, 109, 112, 116, 165n, 302, 308n, 337, 368
 Shala, 118, 129
Shiptars 308 ; *Skipetaren*, 309-314, 319, 336, 353, 368, 388, 406 ; *Shqipetari*, 315-317
 Slaves du Sud, 15
 Slovènes, 8n
 Somaliens, 337
 Souliotes, 40, 165, 268, 272, 405
 Tartares, 33
Torinans, 316
 Tosques, 173, 239, 395 ; Toskes, (Toskides), 170
 Turcomans, 170
 Turcs, 12, 14, 31, 33, 43, 45, 48, 50, 52, 80, 90, 94, 114, 175, 176, 177, 179, 187, 208, 232, 234, 236, 328
 Yanomami, 14

■ Noms géographiques (anciens, courants et imaginaires)

Achéron, 230, 240

Acrocéraune, 170

Actium, 25, 229, 241

Adriatique, mer, 7, 9, 22, 31, 59, 85, 106, 107, 108, 109, 164, 171, 189, 220, 222, 223, 227, 241, 242, 244, 249, 303, 319, 320, 354, 395

Æmathia, 180

Afrique, 7, 9, 97, 121, 138, 139, 220, 222, 248, 330, 360

Alpes Dinariques, 120

Ambracie, 27, 228, 229

Ambracique, golfe, 25

Apollonia (Apollonie), 9, 50, 155, 241, 242, 243

Arnaoutlouk (pays des Arnaoutes), 170

Asie, 7, 13, 120, 170

Athos, Mont, 50, 305, 354

Attok, 169

Aulona (Aulon), 242

Autriche, 111, 325, 388

Balkans, 8, 12, 13, 14, 15, 16, 22, 55, 61, 63, 68, 70, 81, 82, 94, 95, 96, 100, 104, 105, 110, 114, 126, 130, 131, 157, 172, 173, 186, 222, 239, 242, 245, 257, 297, 300, 306, 309, 314, 316, 318, 325, 328, 330, 332, 337, 339

Bari, 345

Berat, 170

Bordurie, 332, 370

Bosnie 110, 120, 122, 320

Bosnie-Herzégovine, 89

Bosphore, 267

Branksome (Écosse), 32, 33

Brindisi, 226, 242, 250

Butrint (*Bouthrôtos*, Buthrote), 241, 243, 244, 249, 250, 281, 284, 285, 405, 406

Byzance, 9

Caire, le, 100, 149

Calabre, 177

Çamëria (Chamouria), 19n, 170
Campanie, 9
Carthage, 250
Cattaro, 302n
Cavaia, 170
Cetinje, 107, 111
Chimère (montagnes de la), 295
Chios, 152
Cocyste, 230
Constantinople, 28, 43, 44, 45, 49, 80, 83, 85, 86, 92, 93, 242, 267
Crimée, 304
Croatie, 327
Dalmatie, 233, 278, 354
Danube, 223
Darci, 207n
Dbrnouk, 327
Debra, 113, 179
Dechich, 306
Dobrsko Selo, 109
Dodone, 27, 229, 230, 241
Drin, 69, 208n, 294
Dukagjini (plaine), 213
Durrës, 98, 155, 171, 172, 241, 242, 243, 251, 252, 323, 345, 391
Dyrrachium, Epidamnos, Epidaurum, (noms anciens de Durrës), 9, 155, 172, 241, 323
Écosse, 33, 99, 233
Égée, 305
Égéennes, îles, 262
Égypte, 294, 355
Elbasan, Elbassan, 100, 170
Elbonia, 307, 332-338
Épire, 27, 31, 43, 46, 48, 49, 50, 137, 139, 182, 190, 196, 198, 204, 206, 223, 237, 244,
298
Euphrate, 294
Extrême-Orient, 97, 155, 196

France, 39, 45, 46, 48, 73, 134, 149, 158, 187, 262, 296, 297, 301
Gardiki, 193
Genazzano, 224
Gjirokastra, Arghyro-Kastro, Argyrókastro, 54, 231
Grèce, 11, 25, 28, 43, 44, 45, 48, 50, 52, 59, 68, 80, 93, 105, 135, 141, 150, 161, 164,
165, 190, 234, 248, 249, 261, 266, 267, 300
Guégarie, Guégaria, 73, 138, 170
Halifax, 131
Han Grabom, 124
Haute-Moesie, 170
Herzoslovaquie, 330n
Himara, 295n
Illyrie (lieu fictionnel), 320-325, 341
Illyrie (région historique), 9, 30, 36, 46, 50, 164, 221, 222, 223, 308, 320
Ishmi, 207n, 208n
Janina, 11, 12, 24, 43, 44, 45, 47, 55, 59, 80, 170, 175, 190, 191, 192, 193, 194, 210,
211, 229, 231, 237, 238, 292, 295, 296, 323, 358, 384, 396
Khemed, émirate du, 332
Kosovo, 11, 91, 99, 126, 213, 214, 218, 328, 367, 396, 405
Kosovo Polje, 328
Kruja, 168n, 176 ; Croye, 185, 404
Laconie, 298
Lahore, 169
Latium, 224
Léthé, 230
Leucade, 25, 228
Levant, 22, 56, 170, 232, 265
Lezha, 8n, 177
Liburnie, 223
Luria, 124, 403
Macédoine, 11, 18, 83, 86, 100, 113, 152, 236, 242, 273, 320, 389, 387
Malësia e Madhe, 118
Malte, 24, 25, 196, 250
Manastir, 19, 150, 389, 396

Mati, 207n
Méditerranée, 3, 22, 55, 95, 170, 267
Mirditie, 62, 66, 73, 136, 140, 213, 214, 215, 290, 310
Miridita, 309, 310
Molise, 177
Moltus, 328
Monténégro, 96, 107, 109, 112, 120, 122, 221, 222, 234, 291, 388, 390
Morée, 48
Morven, 33
Mousaché, 170
Mycènes, 249
Nauplie (Anapli), 48n, 424n
Navarin, 48
Nekemte, 316
Nicopolis, 241
Niš, 176
Noire, Mer, 22, 164, 242
Ohrid (Ochri, Ochrida), 170, 242, 273, 274, 295, 275
Orosch, Orosh, 66, 74, 282, 310
Orossi, 310
Ouest américain, 309, 310
Pamir, 23
Pannonie, 223
Parga, 228, 231, 398, 407
Paris, 15, 69, 79, 135, 155, 158, 162, 182, 191, 192, 270, 296
Patvar, 169
Péloponnèse, 48n, 296n
Phlégéthon, 230
Pinde, 231
Podgorica, 119
Polyponia, 318
Pouilles, 177
Préveza, 231, 232
Proche-Orient, 22, 107, 108, 110

Roumilie, Roumélie, 294
Rozafa, 90
Ruritanie, 245, 317, 318, 319, 337, 338, 342
San-Théodoros, 332
Sarajevo, 14, 89, 121, 127
Serbie, 90, 110, 122, 152, 291, 388, 390
Shala (vallée), 217, 367
Shqipëria (terme endonyme pour « Albanie »), 150, 208, 308, 395
Sicile, 9, 150, 177, 394
Skipëria, 307, 341 ; *Shqipëri*, 307, 315-317
Skreli, 124, 404
Shkumbin, Scoumbi, 170, 239, 242, 395
Souli (région de l'Épire), Suli, 231, 268n
Sparte, 29
Split (Spalato), 8
Styx, 230
Syldavie, 325-332, 391, 406
Tarabosh (mont), 59, 302
Ténare, 50
Tepelena, 11, 12, 33, 43, 140, 162, 164, 173, 189, 194, 201, 208, 297, 300, 401
Thesprotie, 298
Thessalie, 298
Thule, 253
Tirana, 100, 132, 170, 176, 245, 246, 319, 340
Tomor (mont), 170
Tomoritza, 170
Toskaria, Toslouk, 170
Trieste, 106, 107, 139
Tripoli de Barbarie, 293
Troie, 162, 249
Turquie, 12, 22, 24, 32, 57, 84, 93, 100, 158, 167, 170, 197, 242, 298, 390
Ukraine, 32
URSS, 281, 324
Venise, 93, 108, 109, 258

Vlora (Valona, Vallona), 116, 168n, 241, 390

Yougoslavie, 15, 324

Zagreb, 8

Zalbanie (en anglais, *Elbonia*) 336, 407

Zileheroum, 328, 406

Zitza, 53, 229

TABLE DES MATIÈRES

<i>Résumé en français</i>	3
<i>Abstract in English</i>	4
<i>Riassunto in italiano</i>	5
INTRODUCTION	6
<i>Le corpus</i>	9
La représentation : espaces et temps	10
La toile de fond : un Orient à part entière	13
Une étrangère doublement intime	14
La représentation visuelle	17
De l'image à l'imagination : les Albanies fictionnelles	18
Avertissements	19
L'orthographe	19
La phonétique	19
Les outils numériques	20
PREMIÈRE PARTIE	
VOYAGES EN TERRES BALKANIQUES ET OTTOMANES	21
CHAPITRE I VOYAGES DANS L'EUROPE SAUVAGE	22
1. UN PÈLERINAGE SOUVENT OUBLIÉ : L'ALBANIE BYRONIENNE	23
1. 1. Le chant polyphonique du <i>Childe Harold</i>	24
1. 2. Peintures prises sur le vif	28
▶ Les farouches enfants d'Albanie	28
▶ Des types romanesques. Atmosphères écossaises au long de l'Adriatique	31
1. 3. Le voyage byronien comme source d'étude de la langue albanaise	34
▶ Les transcriptions en langue albanaise dans le <i>Childe Harold</i>	35
▶ Le chant des Palikares	37
1. 4. Réceptions et visualisations	39
2. L'ALBANIE DES ANTIQUAIRES ET DES BYRONOPHYLES	43
2. 1. Le <i>Voyage</i> romanesque de François Pouqueville	44
2. 2. Un portrait par calquage : les journaux encyclopédiques de William Martin Leake.....	48
2. 3. Les représentations d'une nation à travers sa langue.....	50
2. 4. L'Albanie redoublée : sur les traces du <i>Childe Harold</i>	53
2. 5. La domestication de l'inconnu. À l'aube du voyage organisé.....	55
2. 6. L' <i>Handbook</i> de John Murray, le premier guide touristique de l'Albanie....	56
CHAPITRE II LE VOYAGE DES AMBASSADEURS ET DES TOURISTES ..	58
1. LES RÉCITS DIPLOMATIQUES	59

1. 1. Les <i>Études Albanaises</i> de Georg von Hahn.....	59
1. 2. L' « enfant trouvé de l'Europe ».....	60
▶ Les Malissori, des brigands respectables	61
▶ Le « tableau vivant » de Justin Godart.....	63
2. LES SOUVENIRS DU CONSUL ALEXANDRE DEGRAND	64
2. 1. Un petit peuple caché dans l'ombre de son héros.....	64
2. 2. Le regard (masculin) d'un diplomate en ethnographe	66
2. 3. Le rameau d'or : la découverte des nécropoles médiévales et leur arrière-plan anthropologique	68
2. 4. Une Albanie à part entière : le pays des Mirdites	71
▶ La loi Dukagini.....	71
▶ Les plus turbulents des montagnards : costumes et mœurs.....	74
▶ Les femmes de la vendetta	75
2. 5. L'Autre dans ses propres mots.....	76
2. 6. Une nation de chanteurs et de poètes	77
2. 7. Les <i>Souvenirs</i> comme voyage de médiation culturelle.....	79
3. L'ALBANIE DES VOYAGEUSES	80
3. 1. Stéréotypes emboîtés : les Balkans « féminins ».....	81
3. 2. Les Arnaouts de Lady Mary Montagu (1717)	83
3. 3. Une mine de sujets à esquisser	84
▶ <i>The Eastern Shores of the Adriatic</i> de la Vicomtesse Strangford.....	84
▶ <i>La vendetta</i> vue par Mary Adelaide Walker	86
3. 4. Les Arnaouts barbares de Georgina Mackenzie et Adeline Irby	89
3. 5. L'Albanie « orientalisée » d'Agnes Conway.....	92
3. 6. Paratextes : des femmes de lettres en quête de parrainages intellectuels	95
CHAPITRE III. LE VOYAGE DES FEMMES SAVANTES.....	97
1. LES ÉTUDES SPÉCIALISÉES	98
1. 1. La médiation linguistique de la baronne von Godin.....	98
1. 2. Les recherches folkloriques de Margaret Hasluck.....	99
1. 3. La « double différence » : le regard sur les chercheuses en matière des petites nations	102
2. LA HAUTE ALBANIE DE MARY EDITH DURHAM.....	104
2. 1. Un ailleurs de proximité : des ambiances balkaniques sur les rives de l'Adriatique	106
2. 2. La « terre de l'innommable Turc » : le facteur religieux en tant que marque de l'altérité	108
2. 3. Impressions à la première vue : Shkodra, la ville de la couleur et de l'art	110
2. 4. Un peuple à la mauvaise réputation	112
2. 5. L'Albanais « apprivoisé ».....	113
2. 6. La Haute-Albanie comme terrain de naissance de la géo-ethnographie....	116
2. 7. Portraits sonores : les premiers enregistrements des chants populaires de la Haute Albanie (1905).....	120
2. 8. L'image « écrite » : voir à travers les croquis.....	121
2. 9. Voir en mauvais œil	126
2. 10. Les coordonnées littéraires de la représentation durhamienne	128
2. 11. La représentation léguée : la construction de l'archive des mémoires	130

DEUXIÈME PARTIE	
LA REPRÉSENTATION. MOTS, IMAGES ET ESPACES	133
CHAPITRE I À L'AUBE DE L'ALBANISTIQUE. L'ALBANIE DANS LES ÉTUDES FRANCOPHONES.....	134
1. UN DOMAINE À NOMMER : L'ALBANISTIQUE.....	137
1. 1. La Guégarie des chansons populaires transcrites par Hyacinthe Hecquard	138
▶ Similitudes et assimilations : les Guègues albanais en tant que héros des Chansons de Gestes	140
▶ Le rapt rituel de l'épouse et ses similitudes avec l' <i>ἀγωγή</i> grecque ancienne.....	141
1. 2. L'apport d'Auguste Dozon au développement de l'albanistique	145
▶ La langue <i>chkipe</i> baptisée par Prosper Mérimée.....	147
▶ Le <i>Manuel</i> en tant que liaison avec les collections folkloriques des arbëreshë italiens	150
▶ Intersections textuelles : des <i>Voyages du mort</i> balkaniques à la <i>Lenore</i> de Gottfried Bürger	151
1. 3. Le côté « colonialiste » de l'albanistique européenne	153
2. LE VOYAGE DES MOTS	154
2. 1. L'autoreprésentation allophone de Pashko Vasa Shkodrani.....	158
2. 2. Des portraits des ancêtres, à partir des Pélasges jusqu'aux héros homériques	160
2. 3. Des traductions qui font image	162
2. 4. Un peuple d'origine inconnue : les Albanois de Frédéric Schoell	163
2. 5. Le cycle souliote de Claude Fauriel.....	165
2. 6. Le croisement des savoirs entre les voyageurs	166
3. DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES DE LA MODERNITÉ. L'ALBANIE DES NATURALISTES ET DES CARTOGRAPHERS	168
3. 1. Une culture étudiée à partir du sol	168
3. 2. La représentation cartographique.....	170
CHAPITRE II. FIGURES MYTHIQUES.....	174
1. UN HÉROS DE TOUS LES TEMPS : LE PRINCE SCANDERBEG ENTRE HAGIOGRAPHIE, MYTHOLOGIES ET NATIONALISME	176
1. 1. La construction de la légende	177
▶ Le mythe, et son brouillard	179
▶ La naissance du héros.....	180
1. 2. Un chrétien à tête de Turc	184
1. 3. Effondrements et résurgences : le voyage d'un mythe	186
2. LE REDOUTABLE ALI DE TEPELENA.....	190
2. 1. Le pacha théâtralisé	191
2. 2. L'image autoconstruite	192
2. 3. La chambre des merveilles	193
2. 4. La figure et ses multiples	196
▶ La représentation doublée : le pacha byronien.....	196
▶ Les pachas fictionnels	200
3. LA REPRÉSENTATION FIGÉE : L'ÉPITHÉTISME	203

3. 1. Les syntagmes qualificatifs	203
3. 2. De l'aigle au lion : un bestiaire héroïque	206
4. LA LOI DE LA MONTAGNE	211
4. 1. Les mots du <i>Kanun</i>	214
▶ La <i>mikpritja</i> , ou de l'hôte sacré	215
▶ La foi donnée : la <i>besa</i>	216
▶ La vengeance de sang : la <i>gjakmarrja</i>	217
CHAPITRE III LE REGARD EN COLONISATEUR : L'ALBANIE DES ITALIENS	220
1. LE VOYAGE PROFESSIONNEL DES SCIENTIFIQUES, DES JOURNALISTES ET DES OFFICIERS MILITAIRES	221
1. 1. Le voyage en naturaliste d'Antonio Baldacci	221
1. 2. L'Albanie « illyrienne » et « romaine »	221
1. 3. La naissance du journalisme balkanistique	222
▶ Le pays de l' <i>Athleta Christi</i>	223
▶ Écrivains en uniforme. Le « Service P »	225
2. UN PAYS EN ANTHOLOGIE : <i>L'ALBANIA</i> D'UGO OJETTI	226
2. 1. Visions littéraires	227
2. 2. Choses vues : portraits entre journalisme et littérature	230
2. 3. Une Suisse pas encore enjolivée : la Montagne albanaise	233
2. 4. L'Albanie pélasgique dans la culture italienne du temps d'Ojetti : un « skipetare » vu par Alberto Savinio	235
2. 5. L'« exploration du social » : tranches de vie quotidienne	237
▶ Visions d'enfer. Les damnés de la prison de Janina	237
▶ Représentations en costume traditionnel	238
▶ Images féminines : paysannes chantantes et femmes au nez coupé	240
2. 6. Voyage dans la latinité	240
3. UNE IMAGE EN RECONSTRUCTION	243
3. 1. Modernisation en tant que « dé-orientalisation »	245
3. 2. Le premier guide touristique albanais de l'époque contemporaine : <i>Albania</i> , 1940	247
3. 3. Le projet de romanisation : des fouilles archéologiques à la Croisière Virgilienne	249
4. L'ALBANIE PLURIELLE D'INDRO MONTANELLI (1939)	251
4. 1. L'hors-temporalité de la Montagne Malissore	252
4. 2. Le Malissore, ou du Bon Sauvage	254
4. 3. La domestication de l'Autre	257
TROISIÈME PARTIE	
L'IMAGE DANS TOUS SES ÉTATS	260
CHAPITRE I VISUALISATIONS	261
1. IMAGES EN MIGRATION	262
1. 1. Les « Albanois » de François-René Chateaubriand	262
1. 2. Paysages de mots : un tableau de Lear emprunté par John Murray	265
1. 3. Des figures à part entière : les personnages fictionnels	267

1. 4. Des figures en déplacement : les itinéraires commerciaux des illustrations artistiques	272
1. 5. Scènes d'un mariage : l' <i>Hochzeitsbuch</i> d'Ida von Düringsfeld	276
2. IMAGES PARALITTÉRAIRES. DES CLICHÉS EN BANDES DESSINÉES	279
2. 1. Clichés et <i>fakelore</i> dans le roman graphique <i>La loi du Kanun</i>	280
2. 2. Remaniements et retentissements	286
CHAPITRE II. IMAGINATIONS	289
1. LES RÉCITS DU JAMAIS VU	290
1. 1. Des représentations en décalage	290
1. 2. L'Albanie « fabriquée » par Alexandre Dumas	295
1. 3. Représentations en images d'Épinal : l'Albanie du <i>Petit Journal</i>	296
1. 4. Les reportages du jamais vu	300
1. 5. Le réel déguisé : les faux scénarios de la presse populaire	303
2. PARAGÉOGRAPHIES : LES ALBANIES FICTIONNELLES	304
2. 1. La Shqipëria et ses hétéronymes : l'altération onomastique en tant que signal de la fictionalisation	305
2. 2. Le Winnetou skipetare de Karl May	307
2. 3. Une sauvage aire de jeux balkanique	311
2. 4. Le bizarre monde de Shqiperi	313
2. 5. Un pays ruritanien	315
2. 6. Le monde hyperréel d'Illyrie	318
2. 7. Un monde encarté : la Syldavie	323
2. 8. Le façonnage de l'espace fictionnel	327
2. 9. Elbonia, ou de l'espace vide	331
2. 10. Représentation fictive, voire fausse représentation	334
▶ Un pays amusant	335
▶ « L'Albanie existe : je l'ai rencontrée »	337
2. 11. Les lieux imaginaires comme possibles laboratoires d'observation des stéréotypes	338
2. 12. Une Ruritanie à part entière ?	339
CONCLUSIONS	341
BIBLIOGRAPHIE	345
I. TEXTES	345
1. <i>Corpus</i> primaire	345
2. <i>Corpus</i> secondaire	345
2. a. Récits de voyage	345
2. b. Voyages imaginaires	350
3. Autres descriptions de voyage	350
3. a. Voyages en Albanie	350
3. b. Voyages dans l'Europe balkanique et ottomane	352
4. Œuvres de fiction et autres textes littéraires	354
5. Textes et études concernant le <i>corpus</i>	356
II. L'ALBANIE, L'ORIENT ET LES BALKANS	359

1. L'Albanie. Études	359
2. L'Albanie. Articles de presse.....	367
3. L'Europe ottomane et les Balkans	368
III. GÉNÉRALITÉS	370
1. Critique et théories littéraires.....	370
2. Anthropologie, Ethnologie, Géographie, Histoire et Sciences auxiliaires	375
IV. ŒUVRES CINÉMATOGRAPHIQUES	377
V. USUELS	378
VI. BASES DE DONNÉES ET D'AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES EN LIGNE	379
ANNEXES	380
1. Table synoptique. La littérature de voyage en Albanie aux XIX ^e et XX ^e siècles	381
2. Glossaire.....	391
3. Illustrations hors texte	394
INDEX DES ILLUSTRATIONS	400
Illustrations dans le texte.....	400
Illustrations hors texte	404
INDEX DES NOMS	405
■ Noms personnels (historiques, littéraires, mythiques).....	405
■ Noms de peuples (historiques, courants et imaginaires)	416
■ Noms géographiques (anciens, courants et imaginaires).....	418
TABLE DES MATIÈRES	424